This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

a39015 01808601 0b

E. DORSCH, M. D.
Monroe, Mich.

THE DORSCH LIBRARY.

The private Library of Edward Dorsch, M. D., of Monroe, Michigan, presented to the University of Michigan by his widow, May, 1888, in accordance with a wish expressed by him.

2'16
.V66
1883

MÉMOIRES

DU

COMTE HORACE DE VIEL CASTEL

SUR

LE RÈGNE DE NAPOLÉON III

(1851—1864)

TOUS DROITS RÉSERVÉS

MÉMOIRES

DU

37446

COMTE HORACE DE VIEL CASTEL

SUR

LE RÈGNE DE NAPOLÉON III

(1851 — 1864)

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

L. LÉOUZON LE DUC

III

1854 — 1856

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
1884

SOMMAIRE.

ANNÉE 1854.

JANVIER.

Pages

Déclaration de guerre — Baisse de la rente — Conversation de M. de Las Cases sur Napoléon Ier, singulier aveu de Napoléon — Mort d'Armand Bertin, son athéïsme — Entrée des flottes dans la mer Noire — Intrigues de Laborde et Maxime Ducamp — Aveu à l'éloge du comte de Nieuwerkerke — Conversation de l'Empereur avec le général Bosquet — Préparatifs d'un bal à la cour — Les trois opinions du ministère . . 6

FÉVRIER.

Départ de l'ambassadeur de Russie — Visite du prince Napoléon au roi des Belges — Embarquements à Toulon — Lettre du comte de Reiset mandant la maladie du Czar — Lettre de l'Empereur au Czar — Accusations portées sur le préfet de la Seine par la Princesse Mathilde — Refus du Czar aux dernières propositions de l'Empereur — Les généraux commandant l'armée d'Orient — Lettre du prince Napoléon à l'Empereur — Mariage du jeune Murat — *l'aristocratie* de la cour — Attitude des gouvernements allemands — La noblesse de Persigny — Espérance de paix — Le procès Véron et la vente du *Constitutionnel*; Morny exonéré, Véron condamné — Fould et le théâtre français, Mlle Denain 13

Pages

MARS.

Lettre affectueuse du Czar à la Princesse Mathilde — Révolte militaire en Espagne — On voudrait s'emparer des mémoires de l'auteur — L'Impératrice et les tables tournantes, l'Empereur interroge la table — L'évêque de Nancy et la table tournante — Procès de Mlle Denain — Graves nouvelles politiques — L'armée placée sous le commandement du maréchal St-Arnaud — Annonce officielle de la guerre — Le duc de Parme, son caractère, *ses goûts* — Ultimatum à l'Autriche — Les cent mille francs de rente de Chevalier — Mort du duc de Parme — Cadeaux de l'auteur au Musée . . 13 à 20

AVRIL.

Opinions des bourgeois sur la guerre — Définition du bourgeois — Départ du prince Napoléon pour l'Orient Arrivée du duc de Cambridge — Le père Ventura, son sermon sur l'Eucharistie — Lionel de Moreton, Chabrillan, son histoire — Mogador, ses mémoires . . . 20 à 23

MAI.

Bombardement d'Odessa — La garde impériale — La jeune princesse de Bauffremont, sa disparition, son mari — Le comte Lazareff, son expulsion — Le général Randon accusé par Couët de Laury — Longpérier se présente à l'Académie, intrigue de M. Fortoul, Fould s'en mêle — Visite de l'Empereur au Louvre, la nouvelle rue de Rivoli — Dîner aux Tuileries — L'Impératrice et les souvenirs de Marie-Antoinette — Les courtisans — Correspondance de l'auteur et du comte de Laborde — Nomination de Longpérier à l'Académie — Le toast de Fortoul — Une prophétie — Le vote de M. Guizot — Nieuwerkerke et ses protégés . . 23 à 33

JUIN.

Présentation à l'Empereur par M. de Salvandy de deux nouveaux académiciens, amabilité de l'Empereur — Une expédition à Madagascar, Sarda Garriga — Colère de M. de Fortoul — Jules Lecomte à la société *des gens de lettres* . . . . . 33 à 36

Pages

JUILLET.

Le choléra à Paris — Soulèvement à Madrid. le pronunciamiento d'O'Donnel — La guerre d'Orient — Les dettes de M. de Noë — Les dettes du général Rochefort — Roqueplan directeur de l'Opéra — Déclaration de l'amiral Napier sur Cronstadt — Le choléra dans la flotte — Complot contre l'Empereur, quarante personnes arrêtées — Lettre du prince Napoléon à son père, réponse de l'Empereur — Départ de LL. MM. pour Biarritz — Révolution en Espagne, Espartero, Christine, Isabelle — Visites des ministres à Saint-Gratien, l'orage, un propos de Mme Drouyn de Lhuis — La Guéronnière et le prince Napoléon — La généalogie du comte de Goyon . . . . . 36 à 43

AOUT.

Complications en Espagne — La reine Christine soufflète sa fille en plein conseil — Les ministres, Baroche sollicite son entrée au sénat, réponse de l'Empereur — Persigny — Pietri — Invasion des ouvriers allemands — L'auteur décoré — Le sculpteur Droz — Un roman de Théophile Gautier — Retour de l'Empereur — Cadeau du Padischa à Mme de St-Arnaud — Le choléra en Orient — L'abbé Coquereau — Le culte de la Vierge, la religion d'aujourd'hui . . . . . 43 à 52

SEPTEMBRE.

Départ de l'Empereur pour Boulogne — Le capitaine Excelmans, la prise de Bomarsund — Faute du général Espinasse — Christine sort d'Espagne — Agitation en Italie — Roqueplan, MM. de Béhague et Vigier — La vie de Jules Lecomte — Réceptions au camp de Boulogne, le roi des Belges, le duc de Brabant — Restitution aux princes belges — Histoire d'un matelot et d'un gendarme à Boulogne — La marquise de Belbœuf et la comtesse de Gouy à Dieppe — Opinions politiques de la Princesse — L'abbé Coquereau, Mme Desprez — Aveuglement de la Princesse — Arrivée

Pages

de la reine Christine en France — La Guéronnière conseiller d'Etat — La presse gouvernementale — Le journal *l'Artiste*, Paul Boiteau, ses articles — Marche de l'armée sur Sébastopol — Napier — Baraguay d'Hilliers — Les fournisseurs des palais, les concussions, les pots de vin — Engagement devant Sébastopol . . . . 52 à 69

OCTOBRE.

Reddition de Sébastopol, les illuminations — On attend le canon des Invalides — Le prince Napoléon perd 1400 hommes dans une embuscade — La grande nouvelle est démentie — Prise de Balaclava — Lettre patriotique de Barbès, sa mise en liberté — Chaix d'Est-Ange et les Bonaparte Patterson, grave question — Mort de S^{t}-Arnaud, son héroïsme — Le général Canrobert — Complot contre l'Empereur, une machine infernale, douze arrestations — Funérailles du maréchal S^{t}-Arnaud — Mesures prises à l'Opéra contre les filles et femmes entretenues — Un médaillon de Jean Goujon — Les cadeaux faits au Louvre par le comte de Viel Castel — Le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche — Rapport du général Canrobert — Mort de l'amiral Korniloff — Fould souffleté par M^{me} Cruvelli, départ de la cantatrice avec le baron Vigier — La collection Viel Castel, comment elle se forma, prière de l'auteur à ses enfants . . . . . 69 à 80

NOVEMBRE.

Les ravages du choléra en Crimée — Biographie de M. Soulé, refus de le laisser entrer en France, ses menaces — L'Amérique — Bulletin du général Canrobert, une victoire — Soirée chez la Princesse Mathilde, discussion sur l'œuvre de G. Sand — Mort de la mère de Nieuwerkerke — Legouvé perd son procès contre la Comédie Française — Une comédie de M. Bellox interdite par Fould — Les voleurs de la maison de l'Empereur — La Princesse Mathilde raconte l'histoire *d'une robe de dentelles* — Les accapareurs d'affaires —

Pages

La victoire d'Inkerman — Mort du général de Lourmel — Le prince Napoléon à Constantinople — Les zouaves — Aucun Bonaparte à l'armée — Les engouements de la Princesse — Perte d'une corvette et d'un vaisseau dans la mer Noire — Paroles du général Canrobert au prince Napoléon . . . . . 80 à 92

DÉCEMBRE.

Lettre confidentielle du général Forey — *La promotion des bâtards* — Poniatowski — Le comte de Flamarens, son histoire — De Rougé au conseil d'Etat — Signature du traité avec l'Autriche — Discours de l'Empereur au Corps législatif — Un nouvel emprunt — Baisse à la Bourse . . . . . 92 à 96

(Fin de l'année 1854)

ANNÉE 1855.

JANVIER.

Un cadeau de l'Impératrice à l'auteur — Réconciliation du prince Jérôme avec sa fille — Révue des bataillons partant pour la Crimée — Ovations faites à LL. MM. — Lettres de Sébastopol — La femme de chambre de M^me^ de Nansouty — Mot de l'Empereur au comte de Loëwenhielm — Retour du prince Napoléon, ses discours — Dissolution du ministère anglais — Nominations de chambellans et dames du Palais — Manifestations contre le prince Napoléon — Chroniques scandaleuses — L'abbé Coquereau et le marquis de Custine . . . . . 99 à 105

FÉVRIER.

Hostilité de la Prusse — La légitimation de Morny — Le bal de la cour — Le prince Napoléon, l'opinion

Pages

publique et la presse — Le jeune prince de Metternich — Vallombroso et la correspondance de la marquise de Bethisy — Importance et ignorance des Murat — Le départ de l'Empereur — Mme de Malaret et les cancans du faubourg Saint-Germain — Bal chez les Tascher — Le parti Mazzinien, le comte de Maussion — Mort du libraire Ladvocat, sa vie — Soirée chez la comtesse Lehon — Le conseil de régence — Le général Forey — Le bal costumé chez Mme Lehon — Les conspirations, les partis politiques — Une lettre du Czar à la Princesse Mathilde — Le prince *craint-plomb* — Une brochure anonyme — Réception de Berryer à l'Académie — La Guéronnière et l'Empereur 105 à 120

MARS.

Mort de l'empereur Nicolas — Mort du grand duc Michel — De Romans et la brochure de Bruxelles — Les nouvelles constructions du Louvre — Le mariage du peintre Muller — Le duc de Broglie et Legouvé élus à l'Académie — La politique académique — Incertitudes sur la question d'Orient — Une lettre du roi de Prusse — Encore la brochure de Bruxelles — Projets de voyage de LL. MM. — Les mémoires de Véron et les polémiques qu'ils soulèvent . . . . 120 à 126

AVRIL.

Les conférences de Vienne — Le ministre Ducos — Aveuglement de la famille impériale sur les courtisans — LL. MM. en Angleterre — Un nouvel emprunt — Le bombardement de Sébastopol — Le comte de Nugent surpris dans sa distribution de cartes anonymes — Trois morts regrettables — Ovations faites en Angleterre à l'Empereur et à l'Impératrice — Les Articles du *Journal des Débats* — Rupture des conférences de Vienne — Vigoureuse reprise des hostilités — Les socialistes — Fureur des Orléanistes au sujet de la réorganisation de l'Institut — Récit de Maleville sur M. Mocquart et les dépêches télégraphiques — [illegible]e anecdote sur Louis de Noailles et le comte

Pages

d'Orsay — Les plaintes des artistes refusés à l'exposition, protestations de Gallimard et Guérard — L'amour propre de Diaz, scène comique — Courbet Delaroche et Scheffer — La confraternité artistique — Un trait de la bonté de l'Empereur — De La Rochejaquelein et ses nouvelles, la lettre du 14 — Compétence de la Princesse Mathilde sur les questions d'art — Tentative d'assassinat sur l'Empereur par Pianori — Découverte d'un vaste complot — Réponse de l'Empereur au sénat . . . . . 126 à 141

MAI.

Instruction criminelle sur Pianori, puissance et influence de Mazzini — Démission de Drouyn de Lhuis — M. Bourré, sa nomination — Mariage du jeune de Grammont, sa femme — Curieux détails sur la cour d'Espagne — Inquiétudes et précautions de la reine Isabelle — Les soirées du Louvre — Article du *Journal des Débats* sur les scènes dont la cour d'Espagne est le théâtre — Walewski remplace Drouyn de Lhuis — Nouveaux ministres — Une nouvelle revue littéraire patronnée par l'Empereur — Les motifs de la retraite de Drouyn de Lhuis — Lettres d'Espagne sur les ignobles procédés d'O'Donnel et d'Espartero — Ouverture de l'exposition universelle, la cérémonie, discours du prince Napoléon — La neutralité de l'Autriche, notre diplomatie — Démission du général Canrobert — La tolérance singulière de l'Empereur envers le prince Napoléon — Les inimitiés du prince — Le nouvel empereur de Russie — La famille Bonaparte — Les hostilités chez la Princesse Mathilde — Conversation de La Guéronnière avec le prince Napoléon — Victoire sous les murs de Sébastopol — Le ministre de la guerre et le maréchal Pelissier — Le roi de Portugal et son frère . . . . . 141 à 155

JUIN.

Visite du roi de Portugal au Louvre — Une dépêche de M. de Turgot — Bonnes nouvelles de la

Pages

publique et la presse — Le jeune prince de Metternich — Vallombroso et la correspondance de la marquise de Bethisy — Importance et ignorance des Murat — Le départ de l'Empereur — Mme de Malaret et les cancans du faubourg Saint-Germain — Bal chez les Tascher — Le parti Mazzinien, le comte de Maussion — Mort du libraire Ladvocat, sa vie — Soirée chez la comtesse Lehon — Le conseil de régence — Le général Forey — Le bal costumé chez Mme Lehon — Les conspirations, les partis politiques — Une lettre du Czar à la Princesse Mathilde — Le prince *craint-plomb* — Une brochure anonyme — Réception de Berryer à l'Académie — La Guéronnière et l'Empereur 105 à 120

MARS.

Mort de l'empereur Nicolas — Mort du grand duc Michel — De Romans et la brochure de Bruxelles — Les nouvelles constructions du Louvre — Le mariage du peintre Muller — Le duc de Broglie et Legouvé élus à l'Académie — La politique académique — Incertitudes sur la question d'Orient — Une lettre du roi de Prusse — Encore la brochure de Bruxelles — Projets de voyage de LL. MM. — Les mémoires de Véron et les polémiques qu'ils soulèvent . . . . 120 à 126

AVRIL.

Les conférences de Vienne — Le ministre Ducos — Aveuglement de la famille impériale sur les courtisans — LL. MM. en Angleterre — Un nouvel emprunt — Le bombardement de Sébastopol — Le comte de Nugent surpris dans sa distribution de cartes anonymes — Trois morts regrettables — Ovations faites en Angleterre à l'Empereur et à l'Impératrice — Les Articles du *Journal des Débats* — Rupture des conférences de Vienne — Vigoureuse reprise des hostilités — Les socialistes — Fureur des Orléanistes au sujet de la réorganisation de l'Institut — Récit de Maleville sur M. Mocquart et les dépêches télégraphiques — Autre anecdote sur Louis de Noailles et le comte

Pages

d'Orsay — Les plaintes des artistes refusés à l'exposition, protestations de Gallimard et Guérard — L'amour propre de Diaz, scène comique — Courbet Delaroche et Scheffer — La confraternité artistique — Un trait de la bonté de l'Empereur — De La Rochejaquelein et ses nouvelles, la lettre du 14 — Compétence de la Princesse Mathilde sur les questions d'art — Tentative d'assassinat sur l'Empereur par Pianori — Découverte d'un vaste complot — Réponse de l'Empereur au sénat . . . . . 126 à 141

MAI.

Instruction criminelle sur Pianori, puissance et influence de Mazzini — Démission de Drouyn de Lhuis — M. Bourré, sa nomination — Mariage du jeune de Grammont, sa femme — Curieux détails sur la cour d'Espagne — Inquiétudes et précautions de la reine Isabelle — Les soirées du Louvre — Article du *Journal des Débats* sur les scènes dont la cour d'Espagne est le théâtre — Walewski remplace Drouyn de Lhuis — Nouveaux ministres — Une nouvelle revue littéraire patronnée par l'Empereur — Les motifs de la retraite de Drouyn de Lhuis — Lettres d'Espagne sur les ignobles procédés d'O'Donnel et d'Espartero — Ouverture de l'exposition universelle, la cérémonie, discours du prince Napoléon — La neutralité de l'Autriche, notre diplomatie — Démission du général Canrobert — La tolérance singulière de l'Empereur envers le prince Napoléon — Les inimitiés du prince — Le nouvel empereur de Russie — La famille Bonaparte — Les hostilités chez la Princesse Mathilde — Conversation de La Guéronnière avec le prince Napoléon — Victoire sous les murs de Sébastopol — Le ministre de la guerre et le maréchal Pelissier — Le roi de Portugal et son frère . . . . . 141 à 155

JUIN.

Visite du roi de Portugal au Louvre — Une dépêche de M. de Turgot — Bonnes nouvelles de la

Pages

Crimée — Polémique au Parlement anglais — Les Carlistes en Espagne — Le comte de Schleswig-Holstein — Un drame du comte d'Assas — Les portraits charges de Giraud — Préparatifs à l'Hôtel de Ville — Alexandre Dumas père chez la Princesse Mathilde — Les écrivains de notre époque, Georges Sand — Soirée chez le roi de Portugal — Prise de Malakoff — Victoire du ministère anglais — Singulière demande faite à l'Empereur par le maréchal Magnan — La restauration des tableaux du Louvre — Une visite chez Godefroy — Etrange confusion du maréchal de Castellane, mot de l'Empereur à ce sujet — Mariage du colonel Fleury — La marquise de Contades . . 155 à 164

JUILLET.

Dîner chez la Princesse Mathilde — Mort de Mme de Girardin — La réclame, le journalisme — Voyage en Périgord, le clergé — Un évêque ultramontain — Le département de la Dordogne — Le curé de la Gonterie — Les préfets — L'évêque d'Angoulême — Les familiers de la Princesse — Le fils américain de Jérôme . . . . . 164 à 177

AOUT.

Grossesse de l'Impératrice — La Princesse Mathilde et Patterson — Récit du général Sauboul sur les événements de 1848 — Mort héroïque et édifiante du jeune de Villeneuve — Mort du fils Romieu — Le mariage de La Roche-Pouchin, mort de la comtesse — Duel de La Roche-Pouchin et du prince X*** — Arrivée de la reine d'Angleterre — La Sainte-Hélène — Deux victoires — Les fêtes, le séjour de la reine d'Angleterre, son départ — Le roi Jérôme — La famille Murat . . . . . 177 à 180

SEPTEMBRE.

Le prince Napoléon et Arago — La Marianne — Un dîner aux frères Provenceaux — Alphonse de Rothschild — L'attentat de Beltimore — Prise de Sébas-

Pages

topol — Brouille du roi de Naples avec la France et l'Angleterre — Le sénateur La Rochejaquelein . . 180 à 183

OCTOBRE.

Les soirées du Louvre — Visite du duc et de la duchesse de Brabant — Annonce officielle de la grossesse de l'Impératrice — Les réfugiés français à Jersey — Les légitimistes — Les médailles d'honneur — M. Dennières, la fabrication des bronzes — Les commissions des Beaux-Arts . . . . . 183 à 185

DÉCEMBRE.

Le prince Napoléon et les jurys de l'exposition — Mensonge du prince Napoléon — Le président du tribunal de Paimbœuf — Le favoritisme — Arrivée du roi de Piémont, sa grossièreté — Le marquis de Castelbajac en Russie, ses bévues — Rentrée de la garde impériale — Les agitations socialistes — Une *modèle* de la Princesse Mathilde, dénonciation — Mécontentement du comité des récompenses contre le prince Napoléon — Démission d'Henriquel Dupont — Justes griefs d'Horace Vernet — Le jeu du prince Napoléon — La paix — L'Allemagne et la Russie Projet d'expédition sur les côtes de Finlande — Accueil fait à l'armée et à l'Empereur par la population — Mauvaise attitude de l'école polytechnique — Froideur des clubs Union et Jockey — Les parlementaires . . . . . 185 à 190

(Fin de l'année 1855)

ANNÉE 1856.

JANVIER.

Pages

Mécontentement contre leurs Majestés au sujet des étrennes — Prodigalités de l'Impératrice envers sa famille — La layette du Prince Impérial — Bouderie des princes — Les promotions — Les mésalliances — Opinion de Jeanron sur Soulié — Martinet — Deux promotions passées sous silence au *Moniteur* — Inimitié contre l'Impératrice — La duchesse d'Albe — La comtesse de Montijo — Les Jérôme — La Princesse Mathilde, son entourage, ses opinions — Le général Bosquet, ses récits — Enterrement de David d'Angers — Récit de Morny sur le 2 décembre — Paroles de la Princesse Mathilde sur la pénurie du Prince Président — Acceptation des propositions par la Russie — M. de Zébach — Bal chez l'Impératrice, impertinence faite au prince Murat — Le prince Napoléon et Rachel — L'Etat et les journaux — Les mariages scandaleux . . . . . 193 à 205

FÉVRIER.

Arrivée des plénipotentiaires — Tapage des étudiants — L'Impératrice insultée — Ouverture de la conférence — Promotions dans l'armée — Les favoris — Les ministres — L'entourage impérial — L'armistice — Le comte Orloff — Alex. Dumas chez la Princesse Mathilde — Réponse d'Alex. Dumas fils à l'abbé Duguerry — Jules Lecomte à l'*Indépendance Belge* — Le baron de Bazancourt . . . . . 205 à 211

MARS.

Ouverture de la session du Corps législatif — Dissentiments entre la Russie et l'Autriche — Un roman d'Eug. Sue — Immoralité d'Eug. Sue — Nais-

Pages

sance du Prince Impérial — Dépit du prince Napoléon — Le manifeste du comte de Paris — Bosquet, Canrobert et Randon faits maréchaux — Un dîner chez l'Empereur — Bouderie du prince Napoléon — Faveur de la famille Reiset — M Metzinguer — Signature de la paix . . . . . 211 à 220

AVRIL.

Les illuminations — Expédition en Kabylie — Une revue — Bal costumé chez la comtesse Pozzo di Borgo — Réception du duc de Broglie à l'Académie Les Mazziniens — Insolence de l'ambassadeur anglais à Madrid — Bal chez la Princesse Mathilde — Renvoi de Mme Desprez — La comtesse Litta — Récit de la guerre de Crimée — Un mot de Changarnier — Indisposition de l'Impératrice — Départ du prince Napoléon . . . . . 220 à 231

MAI.

Le traité de paix — L'affranchissement de l'Italie — Le roi de Piémont — Le protestantisme et la papauté — Visite du roi de Wurtemberg au Louvre — Le baron de Mortemart Boisse — Sévérité de l'Empereur contre les faiseurs d'affaires — La duchesse d'Albufera — Les amours de la Princesse d'Essling — Une lettre du prince Gortchakoff — Circulaires contre les faiseurs d'affaires — L'Impératrice prend des tableaux du Louvre pour ses appartements — L'Angleterre et la question italienne — Projet d'impôt sur les voitures de luxe — Visite de l'archiduc Maximilien au Louvre — Les grands hommes — Paul Delaroche — Fould et le tableau des Girondins — Brouille entre l'Angleterre et l'Amérique — Le flibustier Walker — Agitation Mazzinienne — Le comte de Cavour . . . . . 231 à 243

JUIN.

L'archiduc Maximilien offre une tabatière à l'auteur — Voyage de l'Empereur dans les localités inon-

Pages

dées par le Rhône — La générosité impériale — Mariage de Mlle Lehon et du prince Poniatowski — Préparatifs pour le baptême du Prince Impérial — Conflits d'étiquette — Le cardinal Patrizzi — Le Prince Régent de Bade — Récit de Toulongeon sur le duc de Brabant — Singulière annonce par la Gazette de Milan du mariage de Mlle Lehon — Le manifeste du comte de Paris — Visite à Saint-Gratien — Le service des cérémonies au Tuileries — M. Feuillet de Conches — Départ de l'Empereur pour Plombières — L'affaire anglo-américaine — Un article du journal *La Pénéloppe* — *Les Contemplations* de Victor Hugo 243 à 25

JUILLET.

Visite du Cardinal légat au Louvre — Irritation de la Princesse Mathilde contre l'Impératrice — Les pots de vin — Une arrestation dans les galeries du Louvre — Le communisme en Espagne — Le rapport des Cortés contre la reine Christine — Clôture de la session législative — Les récompenses de l'Etat — Opposition de 36 membres — Disgrâce du directeur de l'Opéra — Une émeute ouvrière à Dantzig — Une précieuse découverte de M. Boulomié chimiste — Opposition de l'académie de médecine — Mort de M. Fortoul — L'Empereur à Plombières — Les socialistes à Valladolid — Le nom de Bonaparte accordé à Patterson — L'amendement du marquis de la Valette — L'ultramontanisme de l'Impératrice — L'opinion publique à l'égard de Nieuwerkerke — L'irritation de l'Empereur — L'intérieur conjugal de la Princesse — Un dîner chez de Reiset — Une lettre de La Guéronnière au général Fleury, réponse de Nieuwerkerke — Une brochure de Véron — Un mot de Fould — L'insurrection en Espagne — Les candidats au ministère — Mac Mahon — La Guéronnière et l'Empereur — Le procès de Jules Lecomte — M. Villain — La comtesse Castiglione, dépit de l'Impératrice — Chaumont Quitry et l'Impératrice — Le portrait du duc de

Pages
Morny — Un pamphlet — La Mariage en Bretagne — Billault . . . . . 251 à 277

AOUT

Texte de la lettre au général Fleury, réponse de l'Empereur — La santé de l'Impératrice — Le personnel administratif — Les promotions — M. Rouland ministre — Les fautes, la cour, les intrigues — Les avocats — L'agitation italienne — Réponse du roi de Naples aux notes anglaises — Réponse des étudiants français aux étudiants piémontais — Réunion des universalistes de New-York . . . . . 277 à 289

SEPTEMBRE.

Mme de Silveyra et M. de Louvencourt — Le prince de la Moskova — Histoire scandaleuse, le chanteur Dupont, l'acteur Hervé et le violoniste Hermann — Les tarifs douaniers — Le système protecteur — Les partis — La libre concurrence — L'avocat Crémieux — Une plainte anonyme — La souscription Manin — Ambassade des Birmans, le général d'Orgoni — Plusieurs arrestations — Une circulaire russe — La question napolitaine . . . . . 289 à 302

OCTOBRE.

Walewski perd à la Bourse, l'Empereur paie — Discours de M. Verhægen — Les commérages à Saint-Gratien — Lettre de M. de Decker aux universités de Gand et de Liége — Rappel des ambassadeurs de Naples — Importante nouvelle d'Espagne — Les courtisans *au bouton* — Trois mariages extraordinaires — Annonce officielle de la rupture napolitaine — Mariage de la duchesse de Gênes, son renvoi — Insulte à l'Empereur au faubourg Saint-Antoine — La réunion de Compiègne — Alfred de Vigny et autres — Une note au Moniteur — L'alliance anglaise — Orléanistes et socialistes . . . . . 302 à 313

Pages

NOVEMBRE.

Difficultés de la situation politique — Hostilité de la presse anglaise — Chute du ministère turc — Les fêtes de Compiègne — Le communisme — Les révolutions — Réponse de l'Empereur à l'ambassadeur de Russie — L'alliance anglaise — Le maréchal Canrobert — Opinion de Manin sur la France et l'Angleterre — Lettre de Louis-Philippe au roi de Naples — Réponse du roi de Naples — L'Amérique et l'Angleterre . . . . . 313 à 321

DÉCEMBRE.

La Révolution en Sicile — La flotte anglaise dans la mer Noire — Walewski et Morny insultés par la presse anglaise — L'Académie rappelée au jury des expositions — Le marquis de Chennevières — Martinet — L'Angleterre et la Sardaigne — La politique française — Le prince de Prusse — L'Angleterre dans l'Inde — Opinion de la Princesse sur les affaires d'Italie — Opinion de l'auteur — La crise européenne — Le professeur Michelet . . . . . 321 à 328

(Fin de l'année 1856.)

ANNÉE
1854

DIMANCHE 8 JANVIER.

Les préparatifs de guerre continuent, la rente baisse et tout le monde est fort préoccupé des éventualités de cette crise. Hier, je dînais chez la Princesse Mathilde, j'y dîne encore aujourd'hui. Il a été fort question de Russes et de Turcs; tout le monde a déraisonné, le gros La Rochejaquelein plus que personne. Il voulait être envoyé comme ambassadeur à Pétersbourg, et quoiqu'il ne l'articule pas précisément, il laisse entendre que *lui* aurait tout arrangé.

J'ai beaucoup causé de l'Empereur avec M. de Las Cases. Il m'a dit qu'à S^{t}-Hélène Napoléon parlait quelquefois de *sa faiblesse* dans le déduit amoureux, c'était fort peu de chose. Il ne regardait pas le Comte Léon comme son fils; il attribuait à Murat la paternité de cet enfant.

VENDREDI 13 JANVIER.

Nous sommes toujours à la guerre, les flottes ont reçu l'ordre d'entrer dans la mer Noire, on arme de nouveaux vaisseaux. La Turquie accepte la note des quatre puissances, mais la Russie ne l'acceptera pas.

Armand Bertin, le directeur du journal des *Débats,* est mort hier d'une attaque d'apoplexie. Son remplacement est toute une affaire, car il faut que son successeur soit agréé par le gouvernement. Qui, parmi ses ennemis courtois, le gouvernement choisira-t-il ?

L'orléanisme perd dans Bertin un de ses hommes les plus habiles. Ce gros journaliste représentait bien son parti. Il était d'un tel athéïsme qu'après un dîner chez Véron le vieux valet de chambre du gérant du *Constitutionnel* dit à son maître : « Si M. Bertin doit encore dîner « ici et y tenir les propos qu'il a tenus ce soir, je demande- « derai à Monsieur la permission de ne pas servir à table ! »

Bertin était cynique d'irréligion, son éloge devrait être prononcé par le sénateur Mérimée, qui n'est d'aucune religion et n'a jamais été baptisé.

SAMEDI 21 JANVIER.

Les flottes anglaise et française sont entrées dans la mer Noire. La flotte russe, à la notification qui lui a été faite par les deux amiraux de leur mission de s'opposer sur mer à toute hostilité de la Russie contre la Turquie, a répondu en sortant de Sébastopol pour croiser sur les côtes de la Turquie. Un grave conflit peut naître de cette situation.

De Laborde a dit ce matin à Longpérier qu'il a rencontré : « *Je ne rentrerai jamais au musée avec M. de Nieuwerkerke pour directeur et M. de Viel Castel pour collègue.*

Ed. Delessert, son neveu, tourne décidément contre nous ; il est conduit par Maxime Ducamp. Je me suis laissé un moment entraîner par cette intrigue voilée sous les dehors d'un froissement que je comprenais. J'ai cru à de la franchise là où il n'y en avait pas, c'est bien jeune pour moi !

On en voulait à Nieuwerkerke pour installer de Laborde à sa place et inaugurer toute la faction Ducamp. Certainement Nieuwerkerke m'a froissé quelquefois, mais j'ai été injuste pour lui et léger dans beaucoup de mes appréciations. Je m'étonne de m'être laissé entraîner et je le regrette. Il y a dans le fond de son cœur de la fidélité à ses amitiés et s'il se laisse séduire par certaines cajoleries des intrigants, par certains sourires de la faveur, il garde malgré tout sa bonne et amicale nature.

Je tiens à faire cet aveu dans mon livre noir, pour montrer combien, même avec l'expérience des hommes et du monde, on peut se laisser prendre aux pièges qui sont tendus.

Il m'est démontré aujourd'hui que Delessert voulait supplanter Nieuwerkerke, il y a eu lutte entre eux, Delessert a été vaincu et rendu furieux par Maxime Ducamp qui le poussait.

Nieuwerkerke est léger en beaucoup de circonstances, mais il a des qualités qui compensent ce travers, il est ambitieux, tout le monde l'est plus au moins par le temps qui court.

LUNDI 23 JANVIER.

On commence à douter de la neutralité de l'Autriche, et les affaires d'Orient prennent une tournure de plus en plus sérieuse. Ces jours derniers, le général Bousquet a eu une entrevue avec l'Empereur et lui a demandé à servir dans un corps expéditionnaire en Turquie. L'Empereur

a répondu que pour le moment il ne pouvait que l'autoriser à servir chez les Turcs. Le général a refusé.

Puis l'Empereur a exprimé des doutes sur la neutralité de l'Autriche. Le général a dit alors : Vous avez, Sire, un corps expéditionnaire à Rome, prévenez l'Autriche en le renforçant et emparez-vous de Trieste et de Venise.

La conférence en est restée là.

Les nouvelles parvenues hier par la voie de Vienne sont peu favorables aux Turcs. Les Russes auraient forcé le passage devant Silistrie et occupé cette ville.

Ces bruits ont encore besoin de confirmation.

J'ai dîné hier chez la Princesse Mathilde, à laquelle l'Empereur avait dit le matin qu'il n'était encore parvenu aucune nouvelle d'engagements entre les flottes combinées et la flotte russe.

On s'occupe toujours beaucoup du grand bal costumé qui doit avoir lieu à la cour le 18 février prochain. Dieu sait combien d'événements graves peuvent intervenir d'ici là !

Ce soir, je conduis ma fille au bal de la cour, je verrai les physionomies.

MERCREDI 25 JANVIER.

Rien de décidé sur la question orientale ; il y a des gens qui se bercent toujours de l'espoir de la paix.

Dans le Conseil des ministres, il y a trois opinions.

Persigny voudrait que la Prusse et l'Autriche fussent contraintes de se joindre à la France et à l'Angleterre. Si elles refusaient, on se servirait contre elles de l'élément révolutionnaire.

Drouyn de Lhuys voudrait que nos flottes dans la mer Noire soient un avertissement à la Prusse et à l'Autriche et que le soin de peser sur l'obstination de la Russie au moyen d'une armée leur soit abandonné, car elles auront les premières à souffrir de l'agrandissement de la Russie. Cette opinion conclut tout bonnement au *laissez faire*.

Enfin, la troisième opinion, qui est la seule juste, est de secourir la Turquie en envoyant 50,000 Français et 20,000 Anglais. Les Russes, dans la prévision de cette éventualité, se hâtent de franchir le Danube. La diplomatie russe amuse le tapis et les armées russes s'avancent. La Turquie, qui a depuis le commencement de la guerre dépensé six cents millions, est épuisée. Non secourue, elle passera sous les Fourches Caudines. Si cela arrivait, la France et l'Angleterre auraient joué un triste rôle et les deux cabinets auraient peine à se soutenir devant l'opinion publique. La réponse du Czar à la notification des quatre puissances est encore évasive, dit-on; se laissera-t-on leurrer une fois de plus? Les faiseurs d'affaires veulent la paix à tout prix!

La Bourse a monté hier.

SAMEDI 4 FÉVRIER.

L'ambassadeur de Russie part ce matin. Brunow a également quitté Londres, nous marchons donc à la guerre.

Vely-Pacha, l'ambassadeur Turc, était inquiet hier soir. Une bataille, dont on n'a pas encore de nouvelles, a eu lieu devant Kalafat et les Russes avaient reçu un renfort de 46,000 hommes.

Si nous voulons soutenir la Turquie, il faut plus d'énergie et de décision que nous n'en avons montré jusqu'ici.

Le prince Napoléon est allé faire une visite au roi des Belges. Quelle plaie que ce Napoléon, tous les rouges tarés trouvent protection et emploi près de lui.

DIMANCHE 12 FÉVRIER.

Les ambassadeurs russes sont partis de Londres et de Paris. Le comte Orloff envoyé en mission à Vienne par le Czar n'a pu, dit-on, rien obtenir, et l'Autriche aurait déclaré qu'en cas de passage du Danube ou d'occupation prolongée des Principautés, elle regarderait la conduite de la Russie comme une déclaration de guerre.

Notre flotte de Brest est en route pour Toulon, où elle va embarquer des troupes.

Une lettre du comte de Reiset notre premier secrétaire à Pétersbourg mande que l'empereur Nicolas a pour la première fois gardé sa chambre pendant deux jours. Les médecins prétendent que c'est un premier accès de goutte, mais l'empereur ne veut pas en entendre parler. Il se répandait même dans le public que les médecins avaient reconnu les premiers symptômes de la maladie dont est mort Alexandre.

En allant à Bruxelles, le prince Napoléon avait écrit au réfugié rouge Marc Dufraisse pour lui dire qu'il le verrait avec plaisir, mais le farouche exilé n'a pas voulu voir le prince.

MERCREDI 15 FÉVRIER.

Il a paru hier au *Moniteur* une belle lettre de l'Empereur adressée au Czar. C'est un *ultimatum* du 29 janvier dont la réponse négative est connue d'avance.

L'Angleterre embarque ses soldats, et les nôtres vont l'être prochainement.

La Princesse Mathilde vient de me dire que Pietri, le préfet de police, l'avait suppliée de ne pas aller dîner chez Haussmann, le préfet de la Seine, qui est un voleur. Les preuves de ses vols sont déposées chez un avoué de Paris que Pietri connait.

On commence même, dans le Conseil municipal, à être instruit des infamies du préfet?

DIMANCHE 19 FEVRIER.

Le *Moniteur* de ce matin contient l'annonce du refus du Czar aux dernières propositions de l'Empereur. J'avais toujours pensé que ce refus serait promulgué après le bal costumé qui a eu lieu hier.

Ainsi voilà la guerre.

Au bal d'hier, l'Empereur portait le costume d'un nouveau corps militaire qu'il institue pour sa garde; ce corps de grosse cavalerie portera l'uniforme blanc et or.

VENDREDI 24 FEVRIER.

Hier, on a aperçu rue Neuve de Rivoli des soldats anglais de passage.

Ces derniers jours, on a arrêté un assez grand nombre de démagogues qui préparaient pour aujourd'hui, anniversaire de la révolution de février, une manifestation.

Le maréchal Saint-Arnaud commandera l'armée d'Orient; parmi les généraux sous ses ordres, il aura:

Les généraux Bosquet
Pélissier
Espinasse
Canrobert
Bonah etc.

et, dit-on, le prince Napoléon!

DIMANCHE 26 FEVRIER.

Avant-hier, anniversaire de la révolution de 1848, quelques rassemblements autour de la colonne de juillet; des arrestations y ont été faites; les troupes ont été consignées jusqu'à 5 heures ½ du soir. Mais tout cela n'a causé aucune émotion dans la ville, les ouvriers travaillaient, personne ne se doutait de la ridicule tentative.

Notre troisième escadre est prête, elle a dix vaisseaux de ligne, quatorze frégates; les noms des commandants sont ce matin au *Moniteur*.

On embarque les troupes. Le prince Napoléon a fait ce matin insérer au *Moniteur* une lettre à l'Empereur dans laquelle il réclame une part dans les dangers auxquels l'armée va s'exposer!.... il est, dit-on, nommé au commandement de la réserve!....

La Russie continue ses armements, le printemps arrive et les coups décisifs vont être portés.

Le jeune Murat lieutenant aux guides épouse la fille du Prince de Wagram, l'Empereur dote richement le futur. L'*aristocratie* de la cour Impériale se gonfle de plus en plus!... il y a de quoi! Vachon de Belmont a juré de devenir plus gros qu'un bœuf, et plus bardé de croix qu'un calvaire.... Et puis dites après cela que la fréquentation des bordels ne mène à rien.

On a vu, ces jours-ci, dans les rues de Paris des militaires anglais qui vont à Marseille rejoindre l'escadre. Les Russes nous quittent tous les jours.

Du côté de l'Allemagne, l'attitude des gouvernements n'est pas encore très parfaitement dessinée, cependant on répète officiellement qu'ils agissent de concert avec nous. L'Espagne, dit hier la correspondance Havas, vient d'être mise en état de siége et de nombreuses arrestations ont été faites à Madrid.

Persigny se croit positivement le descendant des Dauphins d'Auvergne et il regarde comme un parent Guy de la Tour du Pin, qui a la même prétention. Ces deux gaillards-là sont bien capables de réclamer la Limagne comme apanage. Le fameux duc de Beaufort était jadis

roi des Halles ; pourquoi ces deux messieurs ne seraient-ils pas rois des *porteurs d'eau ?*

LUNDI 27 FÉVRIER.

L'Empereur a dit hier à la Princesse Mathilde que le Czar, trompé par les faux rapports de Kisseleff, qui ne voyait et n'entendait que le club *l'Union*, club légitimiste, commençait à reconnaître son erreur depuis le retour à Pétersbourg du comte Orloff. Il sait maintenant quelle est la situation de l'Europe et l'opposition qu'elle manifeste à ses projets ambitieux. Il y a donc, de nouveau, espérance de paix.

Quelle sera cette paix ? Le Czar dit qu'il a été trompé, mais alors si l'Europe eût été divisée il eût profité de cette division ; par conséquent ses projets ne sont que différés. Il est urgent de ne traiter que moyennant de fortes garanties.

Le *Moniteur* contenait hier une lettre assez mal rédigée du prince Napoléon. Ce *valeureux guerrier* demandait à partager les dangers de nos soldats, le jour où son cousin déclarait qu'il y a des chances de paix. L'Empereur a dit à la Princesse : Cette malheureuse guerre m'empêche de diminuer l'impôt cette année, ce que m'eût permis sans cela l'état de nos finances.

Sommes-nous encore joués par la Russie ? Je le crains, et dans tous les cas le Czar ne cède que devant son impuissance, il est très important de le lier très fort pour

le mettre hors d'état, d'ici à longtemps, de troubler la paix de l'Europe.

L'Empereur Napoléon est toujours le seul homme de son gouvernement, au-dessous de lui il y a bien des tripotailleries, j'en vais rapporter deux.

Le procès intenté à Véron pour la vente du *Constitutionnel* touche à sa fin. L'avocat de Véron a été interrompu par Belleyme qui lui a dit: la cause est entendue; ce qui donnait lieu de penser que la cause était gagnée pour Véron. Hébert, avocat des actionnaires, s'est beaucoup résumé et on lui a dit: « Vous perdrez votre procès, car vous attaquez Monsieur de Morny, l'homme qui a fait le 2 décembre, et nous ne pouvons pas le condamner. Morny se trouvait dans la même position que Véron: copropriétaire de la gérance, il avait comme Véron vendu sa part cinq cent mille francs. » Qu'a fait Hébert, il a représenté la position aux actionnaires et, pour gagner le procès, on a abandonné la poursuite contre de Morny en la concentrant contre Véron. Maintenant qu'ont fait deux ministres? je vais le dire.

Mercredi dernier, Véron reçoit un des employés supérieurs de Fould qui vient de sa part lui apporter, dit-il, de bonnes nouvelles. Le ministre me charge, ajoute-il, de vous assurer du gain de votre procès. Tout est arrangé, le jugement est libellé, ne vous inquiétez plus et ne vous dérangez pas pour visiter vos juges.

Véron remercie, puis il va chez Abbatucci, le garde des sceaux, qui lui donne les mêmes espérances.

Le vendredi, arrivent les conclusions du procureur impérial et ces conclusions sont contre Véron. Le pacte était conclu. Morny est exonéré, mais Véron, vendredi

prochain, peut être condamné même à rembourser les cinq cent mille francs reçus par de Morny !

Fiat justitia aut pereat mundies.

Seconde histoire ministérielle.

Il a plu à Fould de retirer à Mlle Denain le rôle qu'elle joue dans le *Verre d'eau* pour le donner à Madeleine Brohan.

Mlle Denain obtient une audience de Fould et réclame contre cette décision.

Fould lui répondit :

Mademoiselle, je suis l'interprète du public, qui vous trouve insuffisante et même mauvaise dans ce rôle.

Mlle Denain

J'avoue, Monsieur le Ministre, que j'étais loin de m'attendre à ce compliment ; d'ailleurs ce qui se fait est contraire à mon droit et aux usages.

Le Ministre

Votre droit... les usages... sachez Mademoiselle qu'il n'y a que ma volonté ; les sociétaires du Théâtre Français sont des serviteurs soldés, ils n'ont qu'à obéir.

Mlle Denain

Alors vous me placez dans la nécessité de faire reconnaître mon droit par les tribunaux.

Le Ministre (en riant)

Faites reconnaître votre droit par les tribunaux, gagnez votre procès, ma volonté ne s'en exécutera pas moins ! ! !

Qu'on est fier d'être Français quand on voit un Juif banqueroutier Ministre des Beaux-arts !

MERCREDI 1er MARS.

J'ai dîné hier chez la Princesse Mathilde; dans la soirée le consul général de Russie est arrivé porteur d'une lettre du Czar en réponse à une lettre que lui avait écrite la Princesse.

Le Czar lui dit qu'il est très touché des témoignages d'affection qu'elle lui donne, d'autant plus que depuis quelque temps il a eu beaucoup de déceptions. Il l'assure que, quelle que soit la tournure des affaires, elle peut être certaine de son affection. Il lui parle aussi des fausses idées répandues en Occident sur son compte, mais rien dans cette lettre n'indique une tendance plus pacifique, ainsi que s'en flattait il y a peu de jours l'Empereur Napoléon.

Ainsi, tous les délais, toute la diplomatie n'auront servi qu'à rendre plus grave la lutte prochaine, qu'à donner le temps à la Russie de soulever les Grecs sur les frontières de la Grèce et d'amener un plus grand nombre de Russes sur les bords du Danube.

En Espagne, une échauffourée militaire a eu lieu à Saragosse; on la dit apaisée.

La Princesse Mathilde est toujours fort Russe et ne s'en cache malheureusement pas assez.

Madame Desprès, sa lectrice, fort en faveur, cherche à me nuire dans son esprit, elle aurait voulu qu'on s'assurât de mon livre noir. C'est une honte que cette femme.

VENDREDI 3 MARS.

Simon, le médecin du musée, est venu me voir. Il m'a raconté, il y a une heure, la petite histoire de tables tournantes que voici :

Simon soigne le marquis de Galvo, frère du duc d'Albe, qui s'est cassé le bras aux Tuileries, comme je l'ai dit en son lieu, et il voit assez fréquemment l'Empereur et l'Impératrice auprès du malade, qui habite au Palais.

Dernièrement, l'Impératrice s'occupait à faire parler une table dans la chambre de Galvo; elle l'interrogeait sur la question d'Orient et lui demandait si le Czar serait longtemps à répondre à la lettre de l'Empereur ? La table répondit que la réponse arriverait dans vingt heures.

Elle arriva en effet le lendemain.

Puis elle lui demanda encore si on brûlerait beaucoup de vaisseaux russes ? L'Empereur entra en ce moment.

« Arrive donc, Louis », lui dit l'Impératrice, « je cause politique avec ma table. »

La table affirma qu'on ne brûlerait point de vaisseaux russes, qu'il n'y aurait pas de combat, que ce ne serait qu'une guerre de plume.

« A la bonne heure », dit l'Empereur en souriant, « s'il y a des flots d'encre versés, il n'y aura pas de flots de sang. »

La table, continuant, assigna une durée de sept mois à la guerre.

« Cela vaut mieux qu'une guerre *de Sept ans* » reprit l'Empereur.

Puis il prit à part l'Impératrice, lui parla bas, et l'Impératrice fit à la table une question secrète dont Simon ne connut point la solution.

L'Empereur se tourna du côté du docteur et lui dit :

« Que pensez-vous des tables tournantes, docteur ? »

« Je ne sais qu'en penser, Sire, ce que je vois seule-« ment me paraît très curieux. »

Cela est en effet fort curieux, fit l'Empereur, et ne savoir que penser est l'opinion la plus raisonnable.

Le lendemain, l'Impératrice amena l'évêque de Nancy qui, après quelque résistance, posa à la table la question suivante : *Que devient l'âme après la mort?*

Mais la table resta muette et rien ne put l'obliger à répondre en présence d'un évêque. J'oubliais que la table avait dit à l'Impératrice qu'elle n'aimait ni l'Empereur ni l'Impératrice. Pourquoi s'est-on moqué des sorciers du moyen-âge et de la crédulité de nos pères ?

SAMEDI 4 MARS.

Véron perd son procès, Morny est mis hors de cause et Véron devra rembourser les cinq cent mille francs que Morny a touchés.

Mlle Denain a plaidé pour dson rôle ans le *Verre d'eau.* Le préfet de la Seine a élevé un conflit, le tribunal s'est déclaré incompétent !

Ces deux décisions font peu d'honneur à la justice.

Belleyme aujourd'hui rend des services et ne rend pas d'arrêts.

MERCREDI 8 MARS.

Les nouvelles sont graves aujourd'hui, la Prusse se lie, dit-on, avec la Russie et reprend son ambassadeur. L'Autriche prend décidément parti pour nous. Ce n'est plus une guerre circonscrite, c'est une guerre européenne !

Nous sommes à la veille de très-graves événements et d'une situation difficile.

MARDI 14 MARS.

La politique de l'Autriche et celle de la Prusse sont toujours incertaines. Notre armée s'embarque. Le maréchal Saint-Arnaud la commande. Le maréchal Vaillant le remplace au ministère de la guerre.

MARDI 28 MARS.

Mon déménagement m'a fait négliger mon livre ; j'ai quitté la sombre petite cour du musée, mon entre-sol obscur et mon cabinet plus obscur encore, pour venir habiter le second étage du Louvre, côté du pavillon de l'horloge. Ma chambre à coucher prend son jour par la

quatrième fenêtre à partir de la partie des bâtiments qui longe la rue de Rivoli. Mon cabinet vient ensuite.

La guerre a été annoncée hier officiellement au Sénat et au Corps législatif. Nous avons perdu bien du temps qui a permis à la Russie d'ourdir toutes sortes d'intrigues.

La Grèce fait cause commune avec le Czar.

La Prusse et l'Autriche ne suivent pas une marche bien nette. Enfin, à la volonté de Dieu!

Les journaux annoncent q'un assassin a donné un coup de poignard au duc de Parme. La blessure est grave; elle est faite au bas ventre. S'il mourait, la perte ne serait pas grande; c'est un homme sans valeur d'aucune sorte, qui se grise comme un crocheteur et qui rend fort malheureuse la sœur de M. le duc de Bordeaux, qu'on lui a fait épouser. Je l'ai vu à Londres, où il révoltait par ses façons toute l'aristocratie. Le duc de Parme est un poltron comme son père; on le soupçonne fort d'être un peu p.... comme son père et comme l'était aussi le feu roi de Hollande, à qui ce goût a coûté des sommes folles; une bande de brigands le faisaient *chanter* en le menaçant d'un scandale public.

La cavalerie anglaise va passer par Paris, les grands coups seront frappés avant peu.

VENDREDI 30 MARS.

Les Russes ont passé le Danube, l'Empereur presse le départ des troupes françaises; à la fin d'avril nos 50,000 hommes seront en Orient.

Un ultimatum va être envoyé à l'Autriche pour qu'elle ait à se prononcer sous huit jours.

Hier le consul d'Autriche est venu consulter Beaume avocat, fils du peintre Beaume, sur la question suivante:

En cas de guerre de l'Autriche avec la France, mon bail est-il résilié par force majeure?

Je tiens le fait de Beaume le père.

Chevalier, l'ancien chef du secrétariat de la présidence, remercié par l'Empereur à cause de ses tripotages financiers, s'est retiré avec cent mille francs de rente; il en est convenu devant Nieuwerkerke.

Béville, préfet du palais, marche sur ses traces.

Le duc de Parme est mort de sa blessure trois heures après l'avoir reçue. Sa femme est déclarée régente pendant la minorité du nouveau duc, né en 1848.

Singulière destinée que celle de la duchesse de Parme, son père et son mari sont morts assassinés.

Nieuwerkerke présente aujourd'hui à l'Empereur les premières livraisons de mon livre sur les statuts de l'Ordre du Saint-Esprit au droit désir.

Comme exécution, ce livre est je crois le plus beau qui ait été publié depuis longtemps.

J'ai donné, mardi dernier, au Musée, une collection de peintures provenant d'anciens manuscrits italiens, espagnols, flamands et français des XII^e^, XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles; parmi ces peintures il y en a de fort belles. Je désirais depuis longtemps qu'une collection de ces peintures fût adjointe à notre collection de dessins. On s'y refusait; alors je l'ai recueillie et je l'ai donnée. Elle va être exposée par les soins de Reiset. Ce sera là un commencement; la collection s'augmentera peu à peu.

Le cadeau me coûte cher pour ma modeste fortune; mais je tenais à fonder une collection que je considère comme très-précieuse pour l'histoire de l'art.

J'ai déjà donné beaucoup d'objets au musée ethnographique; j'ai donné des fayences au musée des émaux; mais les peintures de manuscrits me préoccupaient, et après avoir imprimé mon opinion sur leur utilité dans l'*Histoire de l'art*, je devais les donner.

SAMEDI 8 AVRIL.

La guerre en est toujours à sa préface, du moins quant aux puissances occidentales.

Le stupide bourgeois parisien et français, cet éternel gobe-mouches, croit encore au désir du Czar d'arriver à une solution pacifique, et cette race couarde et inintelligente est prête à l'abdication de l'importante politique de la France, pourvu qu'on ne la trouble plus par des bruits de guerre.

« L'Empereur Nicolas, disent tous ces niais, ne demande rien que de très-raisonnable : l'évacuation de la « mer Noire, l'émancipation des chrétiens en Turquie, et « alors il repassera le Pruth ! »

C'est cependant ce bourgeoisisme-là qui a longtemps conduit nos affaires. C'est lui qui est tout le parti parlementaire et qui sape éternellement tous les pouvoirs pour avoir le plaisir de donner des leçons.

Si la proposition du Czar était acceptée, nous en serions, ainsi que l'Angleterre, pour nos frais, pour l'énorme

dépréciation subie pendant un an par toutes nos valeurs. La Turquie, déconsidérée aux yeux de ses populations, serait ruinée pour longtemps. L'influence seule de la Russie aurait grandi et demain elle pourrait recommencer.

La race bourgeoise est une race bâtarde qui est impuissante pour construire ou conserver, c'est une espèce d'insecte rongeur qui ruine la charpente de tout édifice social. Deux mots la résument.

Ignorance, envie.

Les bourgeois ont guillotiné Louis XVI, fait tomber Charles X et chassé Louis-Philippe; s'ils le pouvaient ils détrôneraient Louis-Napoléon; mais ils produisent des hommes comme Berger, l'ancien préfet de la Seine, aujourd'hui commandeur de la légion d'honneur et sénateur, que j'ai connu très-sale et méchant avoué, organisateur des banquets de 1848. Je ne veux pas reculer devant une expression peu *propre* qui rend toute ma pensée sur les bourgeois.

Ce sont des *pets* qui font un bruit désagréable et sentent fort mauvais.

JEUDI 13 AVRIL.

Le prince Napoléon est parti pour l'Orient; ce serait un grand bonheur pour nous s'il y pouvait rester.

Le duc de Cambridge est de passage à Paris; il y a eu hier en son honneur une grande revue au Champ-de-Mars. Le duc s'embarquera dans quelques jours.

On ignore encore l'attitude positive que prendront l'Autriche et la Russie. On se bat toujours dans les provinces danubiennes; mais on ne sait que bien vaguement les résultats de ces combats.

Dimanche dernier, j'ai entendu à la Madeleine le père Ventura; je ne comprends pas sa réputation comme prédicateur, ce n'est à mon sens qu'un polichinelle ridicule. Voici une phrase de son sermon sur l'Eucharistie:

« Lorsque nous aimons bien une chose de tout notre « cœur, lorsque nous l'aimons avec amour, nous la con- « voitons du regard, nous l'appelons de nos vœux, nous « la saisissons, nous l'embrassons, nous l'approchons de « nos lèvres, nous la dévorons de nos baisers.

« De même pour l'Eucharistie, mes frères, nous l'ai- « mons d'amour, nous la convoitons, nous l'approchons de « nos lèvres, nous la saisissons, nous la dévorons de nos « baisers et nous l'avalons ! ! »

Toutes ces sottises sont débitées et bien d'autres encore avec le plus effroyable accent de pasquin et des gestes a l'avenant.

JEUDI 20 AVRIL.

Rien encore d'important depuis la déclaration de guerre. On a pris aux Russes quelques vaisseaux chargés de salpêtre et de soufre.

La Russie argue d'une prétendue légitimité à la succession de l'empire grec au moyen d'un acte signé au

XVI[e] siècle par les évèques et papes grecs et même par le patriarche. Donc Constantinople lui appartiendrait par droit de succession.

VENDREDI 21 AVRIL.

Pour bien peindre notre époque, il n'est pas inutile de rapporter l'anecdote suivante.

M. Lionel de Moreton Chabrillan, petit-fils par sa mère du comte de Choiseul, ancien ambassadeur à Constantinople et auteur du *Voyage en Grèce,* après avoir dissipé une belle fortune de la façon la plus déplorable, a épousé une fille qui était sa maîtresse. Cette fille, nommée Céleste Vainard, était connue sous le nom de *Mogador* dans les bals publics et au cirque, où elle a été écuyére.

Lionel de Chabrillant, mauvais sujet ruiné, s'est fait envoyer comme consul français en Autriche. A peine installé, la librairie parisienne nous remet son nom en mémoire ainsi que sa vie crapuleuse. Les deux premiers volumes des mémoires de M[me] de Chabrillant (Céleste Vainard) viennent de paraître!

Mogador raconte ses débuts au bordel, dépeint les hommes avec lesquels la m..... l'envoyait pour vingt francs, etc. etc.

La police, sans doute pour faire honneur à notre corps consulaire, laisse paraître ces sales mémoires.

Les réflexions sont inutiles.

SAMEDI 6 MAI.

Odessa a été bombardé, les batteries sont détruites, les poudrières ont sauté, treize bâtiments de guerre incendiés, un nombre à peu près égal de bâtiments de transport chargés de munitions sont pris; les bâtiments français retenus dans le port sont délivrés.

Par décret impérial d'hier la garde impériale est rétablie, le général Regnault de St-Jean d'Angely la commande.

Le monde s'entretient beaucoup depuis dix jours de la disparition de la jeune princesse de Bauffremont (fille d'un ancien banquier nommé Leroux); dix versions circulent sur les causes de la fuite de cette jeune femme qui n'est pas encore retrouvée. On parle de scènes violentes, de coups donnés, etc. Bauffremont est bête comme une canne, sans éducation, vaniteux et insupportable; voilà ce qu'il y a de mieux à en dire.

Le comte Lazareff, russe fort riche, qui a épousé une Byren de Courlande, avait obtenu, malgré l'état de guerre, de continuer à habiter la France. Lazareff a fait tous les métiers, vendu des diamants et prêté à usure. Cet honorable monsieur est laid à ce point qu'aucune description ne peut le faire comprendre.

Le comte Lazareff en restant ici était un peu espion, il ne dérogeait pas; puis il tenait des propos hostiles, des conciliabules avec les légitimistes, entre autres avec le duc de Dino; ses correspondances avec l'extérieur étaient des

plus probantes. On lui a envoyé un agent supérieur pour l'engager, s'il voulait rester en France, à plus de retenue. Lazareff a injurié l'agent, a vomi cent sottises contre l'Empereur, etc. Instruit de ces faits, Pietri, le préfet de police, l'a fait arrêter et amener devant lui.

Lazareff a injurié le magistrat, l'Etat, l'Empereur; alors Pietri l'a fait mettre à Mazas.

On dit ce matin que l'Empereur s'est contenté de le faire conduire à la frontière, au lieu de le déférer aux tribunaux.

JEUDI 18 MAI.

Un certain Couet de Laury, dans deux mémoires envoyés au Sénat, accuse le général Randon, gouverneur de l'Algérie, de vol, d'abus d'autorité, etc. Il demande l'autorisation de le poursuivre.

Couet de Laury n'a pu jusqu'à présent obtenir de réponse.

Mon collègue Longpérier, conservateur des antiques, un des hommes les plus savants que je connaisse et le plus modeste que je sache, se présente à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Depuis dix jours ses visites étaient faites, et il est inscrit sur la liste des candidats, d'où on ne peut retirer son nom qu'en renonçant à se présenter jamais, lorsqu'il a plu à M. Fortoul, ministre de l'Instruction, d'entrer aussi dans cette académie; il est donc allé solliciter des voix, même celle de M. Guizot! Mais comme il s'est aperçu de l'avantage que Longpérier

gardait sur lui, et qu'en calculant il a su l'impossibilité de l'emporter sur mon ami par des moyens honnêtes, il a eu recours au mensonge : il a dit que Longpérier se retirait, puis que Longpérier se retirerait au moment du vote. Aux orléanistes il a présenté sa candidature comme appuyée par M. Guizot, etc.

Toutes ces manœuvres n'ébranlant point la candidature de Longpérier, le ministre a menacé ceux des académiciens qui, par des places de professeurs, dépendent de son ministère ; il leur a formellement fait dire qu'ils seraient destitués. Aux autres il a envoyé des présents, des livres édités sous les auspices du ministère, etc.

Cela n'a pas suffi. Fould s'en est mêlé ; il a dit à Nieuwerkerke qu'il fallait que Fortoul fût nommé et que Longpérier se retirât, que c'était la volonté de l'Empereur.

Nieuwerkerke a répondu qu'il doutait, d'après ce que l'Empereur lui-même lui avait dit, que telle fût sa volonté, que Longpérier ne pouvait pas se retirer et ne se retirerait pas, et que quand bien même il aurait pu se retirer, le ministre ne serait pas nommé.

Fould a prié Nieuwerkerke de voir Fortoul ce matin, l'affaire en est là.

L'Empereur a envoyé, il y a deux jours, son premier chambellan m'inviter à dîner pour aujourd'hui.

Lundi, l'Empereur est venu au Louvre, où j'étais seul ; j'ai eu l'honneur de l'accompagner pendant deux heures ; il n'avait avec lui qu'Edgar Ney.

En regardant la rue nouvelle de Rivoli, il nous a demandé si nous ne pensions pas que les arcades nuiraient à la beauté de la rue comme aspect. Nous avons répondu

affirmativement, alors l'Empereur a dit : « *Ce n'est pas encore fait.* »

Demain j'écrirai les détails de mon dîner d'aujourd'hui, qui va me faire quelques ennemis de plus.

VENDREDI 19 MAI.

L'Empereur et l'Impératrice m'ont reçu à merveille hier. L'Impératrice m'a fait dire de venir causer avec elle, et comme après vingt minutes de conversation je m'étais éloigné en voyant s'approcher le ministre du Brésil, elle m'a dépêché le comte Tascher de la Pagerie, son chambellan, pour m'engager à revenir à notre conversation, qui cette fois a duré près d'une heure.

L'Impératrice m'a remercié de la bague de Louis XVI que je lui avais donnée et j'ai profité de cette occasion pour joindre à la bague le canif saisi par les gardiens du Temple parmi les effets de Louis XVI. L'Impératrice attache un vif intérêt à tout ce qui vient de ce malheureux roi, et surtout à ce qui est un souvenir de la reine. Je lui ai promis de chercher les moindres reliques de Marie-Antoinette. « Ce que je voudrais retrouver », a-t-elle ajouté, « *c'est le portrait d'elle qui a été fait à la Conciergerie.* »

J'adresse à Tascher, pour être remis à l'Impératrice, le dessin fait par Guervelot de la carte d'invitation au bal donné à Versailles pour le mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Après mes deux conversations avec l'Impératrice, j'étais un homme bien posé; les gens qui me connaissaient à peine venaient causer avec moi. Rothschild y est venu deux fois et il a fait l'aimable, enfin le *servum pecus* a été aussi *servum* que possible et qu'il le sera toujours.

L'Impératrice m'a dit qu'elle comptait beaucoup sur sa mère pour rapprocher mon frère.

VENDREDI 26 MAI.

Rien d'important de la mer Noire ou de la mer Baltique; du moins rien d'officiel.

J'ai toujours oublié d'inscrire sur mon livre la seule correspondance qu'il y ait jamais eu entre le comte de Laborde et moi, et qui est, dit-on, la cause de la haine qu'il me porte.

Le comte de Laborde était à Londres en qualité de commissaire français pour l'exposition universelle et il m'écrivait pour me remercier d'un très-beau costume que je lui avais prêté pour aller au bal costumé donné par la reine Victoria.

Au lieu de m'écrire des choses intéressantes à propos de l'exposition, ce monsieur s'avise de m'écrire une lettre de balivernes et de légèretés, comme il aurait pu en écrire une à un freluquet du boulevard. Voici sa lettre, qui porte imprimé en tête avec armes d'Angleterre.

Great Exhibition of the works of Industry
of all nations 1851.

Président
His Royal Highness Prince Albert, etc.

office of the executive committée
Exhibition Building
Kensington road, London.

le 14 juillet
19 Bury Street.

J'espère bien que vous n'avez pas besoin, mon cher Viel Castel, du costume que vous m'avez prêté avec tant d'obligeance, autrement je vous le renverrai immédiatement. Je serai de retour à Paris dans les premiers jours d'août et je vous remettrai le tout avec mes sincères remerciements.

La vie de Londres, que vous bien connaissez, n'a rien de plus jovial que les années précédentes.

C'est toujours ce courant d'invitations, de déjeuners, de dîners et de soirées, c'est toujours l'ennui poursuivant le plaisir au milieu des dépenses fabuleuses que s'imposent les grandes fortunes pour tenir leur rang. De gaîté peu, de galanterie point et de la morale à contre-cœur. Et n'êtes-vous pas de l'avis de cet Anglais qui disait qu'à Londres la vertu des femmes tenait à l'architecture. On voit de la rue dans les appartements du rez-de-chaussée, et si vous baissez les stores, tout le quartier est révolté. Au premier les portes s'ouvrent sur vous, et les tapis de l'escalier conspirent avec les maris. Ceux-ci au reste ont raison de rendre impossible ce qui serait par trop facile. Je n'ai jamais rencontré, pas même en Allemagne, de femmes aussi faciles à brusquer que dans ce pays; elles n'ont pas de défense; ce n'est pas précisément le tempé-

rament qui les domine, mais une sorte de pamoison qui s'empare d'elles, et la personne la plus étonnée de tant de facilité, après le vainqueur, c'est la victime . . . . . .

Le reste de la lettre, quelques lignes, contenait des regrets d'avoir abandonné ses travaux au Louvre.

Voici ma réponse :

Le Vicomte de Valmont au Chevalier de Faublas.

Mon cher Faublas,

Je me dégage avec peine des bras de la petite présidente pour répondre quelques mots à votre charmante et aimable lettre. Ne me sachez pas gré de ce sacrifice, car je commence à avoir par-dessus les oreilles de la femme du Robin, qui lui, ne conspire pas avec les tapis et donne à sa douce moitié liberté pleine et entière.

Laissez-moi vous gronder un peu, mon cher Faublas, ou de moins laissez-moi m'étonner de vous trouver si changé, si différent de ce que je vous ai connu. Comment, vous, le héros de vingt romans; vous, le faiseur de charades, le vainqueur de la marquise de B***, vous pensez à un tapis, vous songez à un mari ? ... mais quel plaisir y aurait-il à vaincre une femme, si les maris étaient aveugles et si les tapis étaient sourds ?! Revenez à vous, secouez le brouillard anglais qui vous refroidit, en un mot, soyez Faublas.

Je conçois tous vos succès; le *veni, vidi, vici* ne m'étonne pas dans votre bouche.

Que vous soyez las des Anglaises comme vous l'étiez déjà des Allemandes, rien de mieux ! . . . Que vous pensiez que la vertu des femmes dans la perfide Albion tient seulement à l'architecture, je me rends à cette idée archéolo-

gique, comme diraient nos messieurs des académies. Mais, mon cher Faublas, vous vous promenez dans les jardins publics, vous suivez les sentiers foulés par tous... pouah! cela sent le bourgeois en diable.

Laissez toutes les ladies et leurs jupes goudronnées, puisque vous séduisez à Londres, attaquez résolument, bravement une de ces bonnes quakeresses, une de ces douces et blondes créatures ensevelies dans des flots d'étoffe brune et de batiste, cachées sous un auvent qu'elles nomment un chapeau.

Faublas, mon cher Faublas, compromettez une quakeresse et j'abdique en votre faveur. Ce sera beau, prodigieux, inconcevable!

Palsambleu! cette victoire vous manque pour vous égaler à moi; j'ai sur vous l'avantage d'une présidente.

Songez-y et ne dormez plus.

Lauzun et Letorière vous disent mille choses.

(4 heures du soir.)

Malgré les intrigues de Fortoul, aidé de De Laborde, Longpérier vient d'être nommé membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Fortoul a eu dix-sept voix, Longpérier dix-neuf.

Lagrenée, notre ancien ambassadeur en Chine, raconte à qui veut l'entendre, qu'en 1837, Fortoul, dans un dîner rouge, a porté le toast suivant:

«A la dernière incarnation de Jésus-Christ à Alibaud!»

Il offre de fournir des témoins oculaires, entre autres Yvan, actuellement député.

Fortoul est aujourd'hui ministre de l'Instruction et des Cultes!

SAMEDI 27 MAI.

La prophétie suivante se trouve dans le livre qui a pour titre:

Quarennii Elucid. terræ Sanctæ,
Antuerp 1639. T. I, f. 265.

« Hoc regnum (Turcicum) et secta penitus destructa « et abolita erunt anno Domini 1854 vel 1856. »

LUNDI 29 MAI.

M. Guizot a voté vendredi dernier à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres pour M. Fortoul, et voici la raison qu'il en donne:

« M. Fortoul m'a promis de prendre très-prochaine- « ment des mesures favorables aux protestants. Je sais « bien, a dit le ministre, quels ennemis je vais me faire « dans le clergé catholique, mais n'importe, je suis décidé « à favoriser le protestantisme! »

M. Fortoul a tenu à Nieuwerkerke les mêmes propos en lui expliquant pourquoi il comptait sur le vote de M. Guizot.

Nieuwerkerke a été homme de cœur et très-amical dans toute cette affaire, sa bonne nature reprenait le dessus, il s'est laissé aller à son premier mouvement. C'est le meilleur garçon du monde lorsqu'il met son amour-propre à la porte.

Je ne le comprends pas, par exemple, lorsqu'il écrit une longue lettre à notre ambassadeur à Rome, pour appuyer la demande que fait Galoppe d'Onquaire de la croix de Saint-Grégoire.

Galoppe est un sauteur sorti de la boutique du journal *Le Corsaire,* où il avait pour mission celle d'insulteur du prince Napoléon et du régime actuel. Il fait des vaudevilles et des livres religieux ou plutôt de mauvaises poésies prétendues religieuses.

Nieuwerkerke l'a nommé, il y a deux ans, secrétaire de la direction des musées; aujourd'hui, il en est mécontent, il veut s'en débarrasser, et il l'appuie avec chaleur pour lui faire avoir une croix!... J'avoue que je ne le comprends pas.

DIMANCHE 4 JUIN.

L'Empereur a reçu, ces jours derniers, le chancelier de l'Académie française, qui est venu lui présenter les deux derniers immortels nommés: l'évêque d'Orléans et M. de Sacy.

Le chancelier était Salvandy.

L'Empereur les a reçu à merveille avec cérémonial et solennité. Il a exprimé à Salvandy le plaisir qu'il éprouvait à le voir aux Tuileries, à quoi Salvandy a répondu que les opinions politiques ne mettaient aucun obstacle aux devoirs littéraires. L'Empereur a aussi félicité l'Académie d'avoir fait un choix dans les rangs du clergé, qui méritait cette distinction par ses talents et ses

lumières; puis il a complimenté également M. de Sacy, dont la polémique dans le *Journal des Débats* a toujours été si pleine d'atticisme. Il a appuyé également sur les travaux de M. de Sacy comme écrivain correct et dont la place était marquée à l'Académie.

« Je vous lis assidûment », a-t-il ajouté, « et je suis « charmé de trouver en vous le continuateur des bons « prosateurs français. »

L'Empereur s'est montré parfaitement aimable pour les trois académiciens.

L'Empereur ira vers le commencement d'août prendre le commandement du camp de cent mille hommes que l'on forme dans les départements du nord.

LUNDI 5 JUIN.

Il se prépare dans le plus grand secret et avec l'approbation du gouvernement une expédition dont le but est de détrôner la reine de Madagascar au profit de son fils Tamatave. Sarda Garriga, ancien gouverneur de Bourbon, est à la tête de cette expédition; les voies ont été en grande partie aplanies par M. Rantonei, banquier fort riche, qui possède de vastes établissements à Bourbon et à Madagascar. Quelques anciens officiers, entre autres MM. de Montferrier et du Planty, et une douzaine de sous-officiers de spahis composeront le personnel de l'expédition. Le prince Tamatave a pour lui une grande partie de la population; ses hommes ont des fusils, mais pas de canons; on lui porte de l'artillerie et de la poudre.

Sarda Garriga part samedi pour terminer les derniers arrangements avec Tamatave et signer les conventions. L'iman de Mascate fournira des approvisionnements. Sarda apporte à Tamatave le portrait d'une jeune personne de bonne famille qu'on veut lui faire épouser. Le projet, d'ailleurs bien conçu et conduit par de hardis aventuriers, m'a été communiqué ce matin. Il s'agit de faire de Madagascar une sorte de colonie française administrée par des agents français sous le nom de Tamatave, fantôme de roi qu'on dorera sur toutes les coutures.

C'est un beau rêve ; se réalisera-t-il ?

DIMANCHE 18 JUIN.

Nous sommes aujourd'hui au 39e universaire de la bataille de Waterloo ! et nous sommes de nouveau en guerre, mais cette fois nous marchons avec l'Angleterre contre la Russie.

J'ai vu hier un Français qui arrive de Pétersbourg. L'empereur Nicolas a vieilli de plusieurs années en quelques mois. Les Russes sont mécontents et accablés d'impôts ; ils s'attendent à des revers. Le commerce est mort en Russie ; le trésor est comme le tonneau des Danaïdes : la guerre l'a percé de tous côtés et la richesse de la Russie s'écoule à travers les fentes.

Mardi, je dînerai chez le comte de Morny ; peut-être y aura-t-il d'importantes nouvelles soit de la mer Noire soit de la Baltique.

Ici, nous sommes plus préoccupés du mauvais temps que de la guerre; depuis plus d'un mois il pleut tous les jours, les récoltes souffrent et nous sommes menacés d'une année de disette.

M. Fortoul, ministre de l'Instruction publique, fait retomber sur moi tout le poids de sa colère, il cherche les occasions de me la prouver.

L'ancien rouge de 1837, l'admirateur d'Alibaud, l'insulteur de Louis XVI et de Marie-Antoinette dans son ouvrage sur Versailles, joue au *Jupiter* tonnant! . . . c'est risible!

Jules Lecomte a été reçu à l'unanimité membre de la société des gens de lettres après un rapport louangeur de Léon Gozlan! . . . .

DIMANCHE 2 JUILLET.

Paris est envahi par l'influence cholérique dont j'ai subi une assez forte atteinte.

Hier, la nouvelle est arrivée d'une levée de boucliers d'O'Donnell qui se tenait caché à Madrid. Il est parti pour l'Arragon à la tête de deux régiments de cavalerie qu'il a insurgés.

Depuis longtemps la reine est tombée dans un discrédit complet à Madrid. Toute la population est soulevée contre elle; quand elle se montre au théâtre on la siffle presque.

Si le *pronunciamento* d'O'Donnell réussit, il en peut survenir de graves complications pour la politique euro-

péenne et nous aurions à nous préoccuper de l'Espagne et du Portugal, que la Russie ne manquerait pas d'aider dans une voie de révolutions.

Quant à la guerre d'Orient, le siége de Silistrie est levé par les Russes, l'Autriche entre en ligne, le cabinet français paraît compter sur la fermeté de son alliance.

L'Empereur, suivant sa libérale habitude, vient de payer les dettes de M. de Noé, fils de l'ancien pair de France, assez mauvais officier et piètre sujet, qui a fait retentir les tribunaux de ses procès contre sa femme. De Noé est envoyé comme colonel en Turquie pour organiser les Badji Bouzouks. Tout ce que l'Empereur a payé des dettes de son entourage et de quelques officiers est inconcevable.

Avant de nommer Rochefort (gendre de M. Mauguin) général et commandant de l'école de cavalerie de Saumur, il a payé ses dettes. Rochefort, malgré cela, en fera toujours. Seymour (Lord Henri) l'a tiré une fois des mains des recors; d'Oraison, dont il était le lieutenant-colonel, a payé les huissiers qui allaient vendre ses meubles; c'est toujours à recommencer, car Rochefort n'a pas la moindre délicatesse.

Le lieutenant-général Grouchy constata dans une inspection le scandale de sa position financière personnelle. Rochefort, mis en demeure de s'expliquer, remit au général un état de sa fortune, état explicatif qui lui donnait une valeur de *cinq cent mille francs.* Il est inutile de dire que tout cela était de pure invention.

Je tiens le fait de Grouchy, avec lequel j'ai dîné hier et qui m'a dit avoir encore en sa possession cet état fabuleux.

Par décret inséré ce matin au *Moniteur*, l'Opéra, comme au temps de la Restauration et sous l'ancienne monarchie, redevient la propriété de la liste civile, qui paie ses dettes. Roqueplan passe à l'état de directeur subventionné, il aura 25,000 francs de traitement ! Le voilà encore une fois à flot, mais 25,000 francs ne lui suffiront pas; M^lle^ Marquet doit lui coûter à peu de chose près cette somme.

Le conseil choisi pour éclairer le ministre sur les questions d'art qui touchent à l'Opéra est curieusement composé :

Le président du Sénat.

Le président du Conseil d'état.

Le futur président du Corps législatif, etc.

Pauvre Opéra, pauvre liste civile ! Tous ces présidents et ministres d'état sont des coureurs de danseuses, de vieux libertins qui vont régner entre les coulisses avec l'argent de l'Empereur.

Thibaudeau du Vaudeville est en faillite.

On commence à parler de la possibilité du remplacement du ministre des Affaires étrangères, le fameux Drouyn de Lhuis, qui a reçu, il y a huit mois, le grand cordon de la légion d'honneur, pour avoir, dit le *Moniteur*, mené à bonne fin la question d'Orient ! ! !

Persigny a donné sa démission, il y a quelques jours, il est parti pour la Suisse.

MARDI 11 JUILLET.

L'amiral Napier a écrit au ministre de la Marine que dans l'état actuel de nos armements maritimes, Cronstadt n'était pas prenable.

Le ministre en lisant cette dépêche a dit :

« La campagne prochaine je fournirai à l'amiral une « telle flotte de chaloupes canonnières qu'il n'y aura plus « rien d'imprenable. »

Le choléra a éclaté dans notre flotte ; un de nos vaisseaux a perdu onze marins en cinq heures, un autre a eu quarante morts de la petite-vérole.

J'ai passé avant-hier la journée à Breteuil chez la Princesse Mathilde et j'y ai dîné avec son frère, fils du premier mariage de Jérôme.

J'ai visité dans la journée la manufacture de Sèvres où j'ai acquis les meilleures preuves de l'ignorance du ministre Fould en fait d'art.

SAMEDI 15 JUILLET.

Un complot contre la vie de l'Empereur vient d'être découvert. Quarante personnes sont arrêtées, leurs papiers relatifs au complot sont saisis, ainsi que leur correspondance.

Une bien singulière coïncidence que je dois signaler, c'est qu'il y a quelques jours, le prince Jérôme reçut de son fils, le prince Napoléon, une lettre par laquelle au moment où les grandes hostilités vont commencer en Orient, ce futur héros priait son père d'obtenir qu'un bâtiment à vapeur fût mis à sa disposition.

« Si l'Empereur était assassiné », disait-il, « il serait de « la dernière importance que je revienne en toute hâte. »

L'Empereur a répondu : « s'il revient à Paris sans « mon ordre, je l'abandonne et ne le revois jamais. »

Le prince Napoléon est au plus mal avec le maréchal Saint-Arnaud, qui s'en plaint amèrement. Ce prince est un mauvais homme, sournois, sans bravoure, sans reconnaissance et sans générosité. Il a de l'esprit, mais du mauvais esprit; tripotailleur avec les partis extrêmes; son grand conseiller est Girardin.

Usé par la débauche, il paraît plus vieux que son âge.

Si jamais il arrive à régner (ce dont Dieu nous préserve), la France connaîtra de bien mauvais jours. Il ressemble physiquement à Napoléon Ier moins l'expression. Tout ce qui était grandeur chez l'*Oncle*, est astuce et bas instinct chez le neveu.

Ennemi acharné de Napoléon III, les bons procédés ne l'ont pas désarmé; il les attribue à la crainte qu'il inspire. Les hommes qu'il a auprès de lui sont pris parmi les moins favorables au régime actuel; les gens qu'il reçoit sont encore plus prononcés.

Ses maîtresses, quand elles ne sont pas actrices, sont prises dans des rangs plus bas. La première impression, produite par le prince Napoléon, ne lui est pas favorable et lorsqu'on le connaît mieux, on le méprise profondément.

S'il était brave, on prierait les boulets de nous l'enlever, mais on n'a pas cette ressource.

L'Impératrice devrait mettre au monde un fils âgé de trente ans!

VENDREDI 21 JUILLET.

L'Empereur et l'Impératrice sont partis pour Biarritz. Le dernier mot de l'Impératrice à Nieuwerkerke, lorsqu'elle était déjà en wagon, a été:

« Remerciez bien Viel Castel, il m'a fait grand plaisir. »

Je lui ai fait envoyer, il y a huit jours, le portrait de Marie-Antoinette, dessiné d'après nature en 1791 par Dumon son peintre en miniature. La reine est représentée en pied dans le petit temple du jardin de Trianon, tenant un vase sur lequel est le médaillon de Louis XVI.

L'Espagne est en révolution, elle s'est prononcée contre la reine-mère et les ministres. Espartero est à la tête de tout. La reine Christine par sa rapacité, la reine Isabelle par son immoralité ont amené ce résultat qui peut avoir de bien sérieuses conséquences.

Si les progressistes prennent la direction des affaires, cela peut être fâcheux pour nous, car nos progressistes verront dans ce fait un appui à leurs rêveries. Une conspiration militaire est ce qu'il y a de plus mauvais.

L'Amérique espagnole ne peut, depuis trente ans, sortir des conspirations militaires.

LUNDI 31 JUILLET.

J'arrive de St-Gratien, la campagne achetée par la Princesse Mathilde. C'est joli et bien arrangé. Mon petit appartement y est très confortable.

Hier soir, le ministre d'Etat, le ministre des Affaires étrangères et le ministre de la Marine y sont arrivés pendant un violent orage qui les avait forçés de s'arrêter dans une auberge pour permettre à M. le ministre des Affaires étrangères de se remettre de son émotion en buvant un verre d'eau sucrée qu'il a fait payer au ministre de la Marine, car il est ladre comme un vieux bohème.

Mme Drouyn de Lhuis lui a dit en arrivant, avec un accent de dédain: « *c'est étonnant à quel point vous manquez de fermeté.* »

Tout le monde a tortillé sa figure pour réprimer un fou rire, car le ministre passe pour quasi-impuissant.

Il est question du blocus des ports prussiens par la flotte anglaise !

La situation en Espagne prend une attitude très révolutionnaire.

J'ai dîné samedi à Madrid chez La Guéronnière, nous avons beaucoup causé du prince Napoléon.

Quelques jours avant son départ pour l'Orient, le prince a dîné chez un quart d'agent de change avec tous les journalistes les moins connus de l'opinion la plus avancée et l'un d'eux disait à La Guéronnière: « *Il nous « a révoltés par le cynisme de son ingratitude envers son « cousin.* »

Deux jours après, La Guéronnière dînait au Palais-Royal chez ce même prince, qui lui a dit devant Collet-Maigret, directeur de la sûreté générale:

« Belle guerre que nous allons entreprendre, pas d'ar-« mée, pas de marine!... la France n'a qu'une manière de « faire la guerre et l'on ne veut pas me croire... c'est de « chanter la *Marseillaise!...* »

Ce prince Napoléon est de la pire espèce des hommes! lâche, cruel, sans scrupule, sans conscience, voluptueux ... c'est un très mauvais homme; ce serait, comme monarque, un effroyable tyran.

Dieu nous en préserve!

Je connais maintenant la généalogie du général de division, comte de Goyon, qui prend le titre de *prince de*

Mortagne. Ce prince de Mortagne est le fils d'un bourgeois de Nantes qui se nommait Goujon; il était donc dans son enfance un petit goujon, mais:

Petit poisson deviendra grand
Pourvu que Dieu lui prête vie!

Petit Goujon en grandissant a découvert qu'en Bretagne il y avait une famille d'honorables gentilshommes connus sous le nom de Gouïon; petit Goujon a gratté la queue de son *j* et il est ainsi devenu Gouïon.

Cependant, ce nom de Gouïon ne suffisait pas à son ambition. Les Matignon possédaient, parmi les leurs, celui très illustre de Goyon. Qu'a fait mon ancien Goujon? Il a abandonné les Gouïon, il a supprimé un jambage à son *u* de goujon, a réuni le second jambage à son *j* pour fabriquer un *y*; il est ainsi devenu Goyon et il a épousé Orianne de Montesquiou Fezensac, puis enfin arrivé au grade de général de division sans avoir jamais vu le feu, aide de camp de l'Empereur, au moment où la guerre éclate, il a soin de se faire envoyer loin du bruit des canons pour commander sa division de Metz! Mais il inscrit sur ses cartes le titre de *prince de Mortagne.*

Dites, après cela, que les *goujons* sont sots comme des carpes!

MERCREDI 9 AOUT.

Les nouvelles d'Espagne sont toujours mauvaises. Les généraux se font nommer maréchaux et proscrivent leurs adversaires. Ils ne sont déjà même plus d'accord entre

eux, mais les barricadeurs sont une puissance. Les barricadeurs comptent parmi eux sept à huit mille démagogues français, polonais et italiens, car c'est ainsi que se font les révolutions avec un personnel de chevaliers errants du pillage et du désordre.

Le peuple armé ne veut, dit-on, pas laisser sortir la reine Christine sans lui faire payer une forte rançon. Voilà le brave peuple auquel l'*invincible* duc de la Victoire prodigue les titres de héros et de libérateurs des Espagnes.

Mazzini aurait voulu révolutionner aussi l'Italie, mais le coup a manqué.

La reine Christine, après avoir lu la proclamation de sa fille aux Espagnols, l'a soufflетée au palais en plein conseil en lui disant: « *Vous dégradez la royauté!* » Il y a malheureusement trop longtemps que la mère et la fille dégradent la royauté en Espagne. La branche des Bourbons de Naples n'a fourni que des p.... aux trônes européens.

Ici, l'Empereur est toujours absent, il tient à prouver à l'Europe qu'après deux ans de règne et même pendant la guerre il peut être absent de sa capitale et gouverner la France du fond de la province la plus reculée.

J'aime sa confiance et sa fierté, mais je lui voudrais d'autres ministres et un autre entourage. Je lui voudrais surtout un autre héritier!

Le prince Napoléon revient, dit-on, de l'Orient; est-il rappelé ou revient-il, je l'ignore, mais ce que je n'ignore pas, c'est la répulsion générale qu'il inspire. En Orient, il rassemblait autour de son quartier général tous les mauvais démagogues, tous les réfugiés, à ce point que le duc de Cambridge refusait de le voir.

Le grand conseiller, le futur ministre du prince Napoléon est Girardin. Le journal *La Presse* est le dépositaire de la pensée du prince et du ministre. Il est inconcevable qu'on laisse ce journal écrire ce qu'il écrit. Capo de Feuillade, ex-transporté, sans moralité, sans conscience, est le second personnage de *La Presse*.

Ce Capo est l'auteur de l'article pour lequel Armand Carrel s'est battu avec Girardin. Après la mort de Carrel, Capo dit adieu au *National* et signa des articles dans *La Presse*.

Ministres et dignitaires actuels ménagent l'avenir et tiennent à ne pas se mettre trop mal avec le prince Napoléon ; voilà pourquoi on tolère *La Presse* et sa polémique hostile.

Drouyn de Lhuis caresse les rédacteurs du *Siècle*. Drouyn trahira l'Empereur le jour où il pourra gagner treize deniers en le trahissant.

Billaut, ministre de l'Intérieur, retrouvera son éloquence démagogique des beaux jours de 1848.

Fortoul, l'admirateur d'Alibaud, est à qui veut l'acheter le plus cher. Le luxe lui est nécessaire, et il dit qu'à aucun prix il ne veut retomber dans une position au-dessous de celle qu'il occupe. Avant d'être ministre, il était comme une sorte d'espion des ministres à la Chambre.

Baroche, que je voulais estimer pour son passage au ministère de l'Intérieur, est une canaille. Cette *Excellence* touche 120,000 francs d'appointements comme président du Conseil et elle a 80,000 francs de rente, ces deux sommes additionnées donnent 200,000 francs par an au bourgeois vaniteux.

Le dit bourgeois *excellentifié* après de profondes réflexions et méditations sur l'inconstance des fortunes humaines et le peu de solidité des empires, surtout en France, a découvert que la position la plus solide depuis cinquante ans a été celle de sénateur ou de pair dont les pensions ont été et sont toujours payées.

Donc avec l'audace d'un portier qui sollicite des étrennes, le Baroche est venu trouver l'Empereur et lui a dit: «Sire, j'ai le plus violent désir d'entrer au Sénat.» L'Empereur lui a répondu: «cela est impossible, mon cher Baroche, à moins que vous n'abandonniez la présidence du Conseil d'Etat.»

Baroche, pâle de terreur, s'est empressé de certifier que cet abandon était loin de sa pensée (lâcher 120,000 francs de traitement). «Alors vous ne pouvez être sénateur», a repris l'Empereur, «les fonctions de conseiller d'état et de sénateur sont incompatibles. Le premier prépare les lois que le second discute et adopte.» Baroche tournait son chapeau entre ses doigts, il l'a bravement tendu sans vergogne, il a pris une voix d'aveugle et une attitude de donneur d'eau bénite.

«Si j'éprouvais le désir d'être sénateur, Sire,» a-t-il chevroté, «ce n'est certes pas pour l'honneur qui m'en reviendrait, et si Votre Majesté me connaissait mieux, elle saurait combien je suis détaché des vanités de ce monde; mais j'ai des enfants qui ne sont pas beaux et qui sont trop grands seigneurs pour être très intelligents. Je suis orné d'une femme difficile à digérer. Donc, pour soutenir ma famille, mon nom et mon rang, je me trouve fort pauvre, les trente mille francs de sénateur m'auraient très bien accomoéd! ... Sire, un petit sou, s'il vous plait.

L'Empereur a regardé le Baroche de son regard terne et il a laissé tomber dans le chapeau du président du Conseil d'Etat trente mille francs de frais de représentation.

Persigny est, dit-on, appelé à Biarritz; celui-ci est honnête à ce qu'on assure; peut-être demain apprendra-t-on le contraire.

Pietri, le préfet de police, est, je le pense jusqu'à preuves contraires, un homme sur lequel l'Empereur peut compter; mais il n'est pas bien servi par tous ses agents: Ainsi, une chose à laquelle il ne donne pas l'attention qu'elle mérite, est l'envahissement de certains quartiers de Paris par les Allemands des bords du Rhin. Le Marais et le faubourg St-Antoine sont pleins de ces sauvages démagogues, soldats d'émeute prêts au pillage, le souhaitant, et qui ne reculeraient pas devant les massacres.

Ce sont des ouvriers allemands, que connaît Crozatier le fondeur, qui en 1830 et 1848 sont entrés les premiers dans les palais, ont brisé les beaux meubles et les beaux vases pour avoir les bronzes.

Depuis deux mois, il est arrivé dans le Marais et dans le faubourg St-Antoine, un déluge de ces mauvais Allemands à moitié Juifs. La fabrication de l'ébénisterie de luxe est entre leurs mains.

A ces Allemands, il faut joindre les ouvriers tailleurs et cordonniers, presque tous Allemands et démagogues de la pire espèce.

Il serait grandement temps de faire attention à cette population.

J'ai oublié de citer, en parlant de Baroche, une phra de *Son Excellence* après la révolution de février.

A la suite de nombreuses déclamations, de plus nombreuses flagorneries adressées au peuple des barricades et en rappelant comment il l'invoquait depuis des années contre Louis-Philippe, il a imprimé :

J'ai devancé la justice du peuple.

MARDI 15 AOUT.

Demain, jour de ma naissance, ma cinquante-deuxième année sera révolue, et hier Fould m'a écrit que par décret du 5 de ce mois, l'Empereur me nomme chevalier de la légion d'honneur.

La Princesse Mathilde a mis le ruban à ma boutonnière en disant : « embrassez moi donc ! » Il paraît que j'ai été très gauche en l'embrassant, et que j'avais l'embarras d'un écolier.

Je reçois beaucoup de compliments sur cette faveur et tout le monde veut bien me dire que c'est une justice qui m'est enfin rendue.

Cette croix fait plaisir à ma famille et à mes enfants, alors tant mieux pour eux. Je suis reconnaissant à l'Empereur et à l'Impératrice de s'être souvenus de moi.

La Guéronnière m'a écrit une lettre très amicale et très flatteuse.

Ce qui m'a fait un grand plaisir, c'est la promotion de mon ami Droz, sculpteur distingué et le plus honnête homme du monde.

Nieuwerkerke s'est bien conduit, il m'avait placé en tête de sa liste et s'est très employé d'une façon tout amicale à faire réussir sa demande.

Enfin j'ai la croix, on ne me tourmentera plus pour m'obliger à la solliciter, c'est quelque chose.

SAMEDI 19 AOUT.

Théophile Gautier, écrivain de la bande d'Emile de Girardin, est un des écrivains du *Moniteur* avec Fiorentino et d'autres Bohèmes. Didier l'éditeur a publié, il y quelques mois, un roman de T. Gautier; lequel roman est aussi polisson que ceux de Crébillon, aussi abondant en scènes et en détails obscénes; je viens d'y lire la phrase suivante:

« Depuis S^t^-Joseph personne n'a été cocu de meilleure grâce. »

Celle-ci ou celle-là, ou la jeunesse passionnée. Par Théophile Gautier.

Eug. Didier, éditeur

1853

Bibliothèque de l'Esprit français.

Cette lâche insulte aux croyances du culte chrétien se trouve à la page 54, lignes 6 et 7.

Voilà les littérateurs que paie l'Etat pour rédiger le journal officiel de l'empire; telle est leur moralité.

L'Empereur est bien mal servi par ses ministres qui ne sont pas heureux dans le choix des hommes qu'ils chargent de missions.

Le journal *La Presse* est favorisé d'une tolérance sans nom. Depuis quelques jours on laisse Girardin établir

dans d'interminables feuilletons, que l'armée est une lourde charge qu'il faut supprimer et que l'impôt, pour être juste, doit être proportionnel et ne frapper que sur les *riches !*

MARDI 29 AOUT.

L'Empereur est revenu hier à 6 heures du soir de Biarritz où l'Impératrice est restée. L'Empereur ne fera à Paris qu'un très court séjour, il se rend au camp de Boulogne.

Depuis la prise de Bomarsund rien de neuf; les nouvelles mises en circulation sont démenties le lendemain.

Ce qui est certain c'est que la Prusse ne marche pas avec les puissances occidentales.

Baraguay d'Hilliers est fait maréchal.

Si St-Arnaud prend Sébastopol qu'en fera-t-on ?

En attendant, sa femme et les Françaises qui ont suivi leurs maris en Orient, s'agitent beaucoup trop à Constantinople.

Mme de St-Arnaud a reçu du Padischa un collier de cent mille francs, ce qui prouve qu'un militaire doit être marié, car sa femme a pour mission de ramasser les fruits qu'il ne pourrait honorablement cueillir.

Les pertes occasionnées par le choléra en Orient sont pour l'armée française d'un dixième de l'effectif à peu près. On disait ces jours derniers que le prince Napoléon était mort du choléra, mais il paraît qu'il a eu seulement une indisposition qui lui a permis d'abandonner momen

tanément sa division pour se faire soigner à Constantinople !

Ce mauvais Juif de Mirès a fait imprimer pendant trois jours en tête du *Constitutionnel* une lettre dans laquelle Lamartine le traite de : *mon excellent ami !*

Lamartine reçoit le coup de pied de l'âne.

Le duc de Mouchy, le plus *fiérot* de tous les Noailles, est intime avec Mirès.

Auri sacra fames !

Il y a huit jours, l'abbé Coquereau déclamait beaucoup chez la Princesse contre l'extension donnée en France au culte de la Vierge. Il y a du vrai dans ce que disait l'abbé, mais il n'aurait pas dû traiter ce sujet. Il aime à blâmer les évêques parce qu'il ne l'est pas ; l'abbé est un intrigant qui assiége plus les ministères que les asiles de la méditation. Le culte de la Vierge remplace peu à peu le culte des trois personnes de la Trinité, c'est un amolissement du christianisme, c'est un nouveau molinisme que l'esprit inquiet et rêveur du siècle adopte avec empressement. La tendresse du nouveau chrétien a des élans d'amour presque mondains. Comme femme on suppose la Vierge plus facile à l'indulgence, on lui confie ses espérances ou ses peines avec plus de liberté. Le christianisme a d'ailleurs toujours eu une tendance féminine. Le Christ lui-même a en quelque sorte reconnu la force de la faiblesse des femmes. Toutes les fois qu'il s'est trouvé en communication avec elles, il a manifesté pour les juger une charité, une indulgence plus empreintes des affections humaines.

Il accueillait les parfums de Madeleine, il souffrait que ses pieds fussent essuyés par sa chevelure. Mis en

présence d'une femme adultère, il ne peut la condamner, il lui dit seulement: *allez et ne péchez plus.* Ce furent les saintes femmes qui mirent le Christ au tombeau, ce fut à elles que l'Ange annonça la résurrection du Maître. Ce fut enfin la Vierge, confiée par le Christ à l'apôtre favori qui depuis la mort du Rédempteur demeura le lien des disciples. Le Saint Esprit descendit sur elle et sur les apôtres et le Christ a enseigné qu'il aimerait ceux qui s'adresseraient à lui par l'intercession de sa mère. Le culte de la Vierge ne m'étonne pas, nous ne sommes plus au temps où le chrétien avait d'austères vertus, ce qui reste aujourd'hui de religion dans les cœurs, est une tendresse inquiète et rêveuse qui cherche le cœur d'une femme pour interprêter près de Dieu son inquiétude et sa rêverie.

VENDREDI 1er SEPTEMBRE.

L'Empereur est parti hier pour le camp de Boulogne.

J'ai passé deux jours à Saint-Gratien chez la Princesse Mathilde.

Excelmans le capitaine de frégate, qui était à la prise de Bomarsund, est venu le vendredi soir voir la Princesse. Je ne saurais dire avec quel dégoût je l'ai entendu parler de notre armée de terre et du général Baraguay d'Hilliers, aujourd'hui maréchal.

C'est une sotte et puérile vanité, un amour propre insensé, qui poussent cet officier d'ailleurs fort nul. Selon lui, la marine a tout fait, le général n'a eu la peine que

d'accaparer la gloire des marins. Il m'a avoué qu'il n'avait d'autre but que de décrier le général. Après avoir allongé outre mesure sa narration dénigrante, il a glissé dans l'oreille de la Princesse qu'il avait le temps voulu par les réglements pour être promu au grade de capitaine de vaisseau! La partie curieuse de sa narration a été la sortie de la garnison de Bomarsund après la reddition de la place.

Les troupes russes défilaient entre deux rangs de soldats français et anglais dont la musique jouait des airs nationaux. Lorsque les Russes ont entendu une gigue écossaise, ils se sont mis à danser comme des ours.

C'est une triste chose que cet esprit de jalousie dont Excelmans donnait la preuve. Officier sans illustration, soutenu seulement par le nom de son père, chargé de la mission de venir apporter une glorieuse nouvelle pour la France, il ne sait que dénigrer l'officier général, élevé par l'Empereur au rang de maréchal.

Le général Espinasse a commis une lourde faute dans la Dobruschka; il a épuisé sa brigade par des marches forcées et il a perdu 500 hommes en un jour par le choléra. Cette cruelle maladie a décimé notre armée.

Christine a pu sortir d'Espagne. Cette reine a fait bien du mal à son pays. Les Espagnols commencent à avoir assez des barricadeurs et des démocrates, ils ferment les clubs et suppriment les journaux rouges.

Mazzini veut encore une fois agiter l'Italie. En Suisse on a saisi des convois d'armes. Quand en aurons nous fini avec messieurs les réfugiés de tous les pays et avec les ménagements dont on use envers eux?

En France, après les succès les plus avantageux, le mauvais esprit qui nous anime, esprit d'étroite et stupide opposition, amène toujours une réaction. En ce moment cet esprit est occupé à rabaisser l'importance de la prise de Bomarsund !

Hier je dînais au Café de Paris à côté de Roqueplan, le directeur de l'opéra, et nous causions de la réouverture de ce théâtre. Deux freluquets, deux gamins, MM. de Béhague et Vigier, locataires de loges, sont arrivés, inquiets pour la continuation de leurs entrées sur le théâtre. Roqueplan leur a dit: Le ministre veut qu'on sache que ces entrées ne sont pas de droit, mais qu'elles constituent une faveur, il faut donc les demander.

Béhague et Vigier se sont récriés, ils ne veulent pas des faveurs du gouvernement et ces deux gamins sont partis pour le bal Mabille où ils délibéreront sur cette grave situation.

Béhague et Vigier fils de pères peu bien notés.

Vigier, fils du batard d'un baigneur et de Mlle Frère, fille d'un général de l'empire. Vigier, coureur de filles, cela est vraiment joli.

Ces beaux petits messieurs veulent imiter les boudeurs de 1830; ils espèrent par ce moyen constituer une opposition qui les fera admettre dans les rangs de la vieille aristocratie.

On nomme cette coalition *la fusion !!*

Embrassez vous, MM. Vigier et de Montmorency, la France vous contemple.

MERCREDI 6 SEPTEMBRE.

Il n'est pas inutile de stigmatiser pour l'avenir tous les gredins qui se pavanent aujourd'hui au soleil. J'ai déjà parlé de M. Jules Lecomte, rédacteur de l'*Indépendance*, reçu dernièrement avec un grand éclat et à l'unanimité membre de la société des gens de lettres. J'ai même dit comment le procès verbal de sa réception a été imprimé et envoyé à tous ceux qui doutent de l'honorabilité du dit Jules Lecomte, condamné pour faux en 1847 par la cour d'assise de Rouen. Le procès verbal est signé Léon Goslan, Louis Lurine, etc. etc.

Si Jules Lecomte se montrait modeste dans son infamie, je le passerais sous silence comme tant d'autres, mais il est couvert de croix, de plaques et d'*honneurs*, mais il va partout et je l'ai vu aux Tuileries, donc il est licite de le *redégrader*.

Je dînais hier au Café de Paris à côté de Fatio le banquier, frère de Morel Fatio, conservateur du musée de la marine, et je vais rapporter succintement ce qu'il m'a dit sur Lecomte.

« Le faux pour lequel il a été condamné en 1847 n'est « pas le seul qu'il ait fabriqué. J'ai de lui entre les mains « un faux billet de 300 francs, au bas duquel se trouvent « des signatures de son invention. Il y a dix ou douze « ans, il m'avait prié de le faire escompter par mon père, « qui par complaisance pour moi lui en remit les fonds

« sans prendre ni escompte ni intérêts. A l'échéance la « fausseté des signatures fut reconnue et le billet m'est « resté avec le volumineux dossier qui le concerne, plus « une longue correspondance de M. Lecomte qui jusqu'à « ce jour n'a pas jugé utile de retirer ce faux de mon « portefeuille. J'ai rencontré Lecomte à la bourse et je « l'en ai expulsé en le menaçant du commissaire de police. « Lecomte un moment a voulu se poser vis-à-vis de moi « en duelliste ; je lui ai ri au nez en lui disant : *allons « donc, Monsieur Lecomte, on ne peut pas se commettre « avec vous.* Pendant quelques mois Jules Lecomte signait « des articles dans le Journal *Le Siècle ;* vingt fois je l'ai « reproché à des rédacteurs de ce journal qui évitaient « de me répondre. Enfin poussé à bout par les accusations « dont je flétrissais leur collègue, ils m'ont dit : *Lecomte « nous est imposé par la police comme surveillant.* »

La société des gens de lettres l'a admis.

Toutes ces sociétés Taylor se ressemblent ; elles servent à quelques filous qui s'y faufilent et font marchepieds, des sots et des niais qui les composent.

La reine Christine doit à l'heure qu'il est être arrivée en Portugal.

L'Empereur reçoit au camp de Boulogne les rois de Belgique et de Portugal et le prince Albert.

Je regrette l'absence de l'Impératrice, car les mal intentionnés prétendent qu'on doit à son éloignement la faveur de ces visites.

Il parait décidé que Sébastopol sera attaqué ce mois-ci ; l'expédition est partie.

LUNDI 11 SEPTEMBRE.

J'arrive de Saint-Gratien où j'étais allé hier dîner chez la Princesse Mathilde.

L'Empereur se plait au camp de Boulogne. Le roi des Belges avait dès l'année dernière désiré une entrevue avec l'Empereur, c'est la Princesse qui me l'a affirmé comme le tenant de l'Empereur.

Pendant la visite du roi des Belges et du duc de Brabant au camp de Boulogne, le duc de Brabant, profitant d'une sieste à laquelle se livrait son père, est venu trouver l'Empereur, avec qui il a eu une conférence d'une heure. L'Empereur et le prince se sont séparés avec des témoignages de satisfaction réciproques.

On parle d'une restitution aux princes belges de la fortune de leur mère qui se monte à quatorze millions.

En arrivant à Boulogne, l'Empereur a chargé Monsieur Ducos, ministre de la marine, de s'informer s'il existait encore dans cette ville quelques uns des gens qui l'avaient arrêté en 1840 lors de son expédition malheureuse.

Ducos découvrit un matelot qui s'était jeté à la mer pour atteindre le prince qui cherchait à regagner à la nage le bâtiment qui l'avait amené; lequel susdit matelot avait *empoigné* le prétendant par les cheveux; puis Ducos découvrit encore le gendarme, aujourd'hui douanier, qui sur le rivage avait pris du matelot livraison du prince vaincu et lui avait mis la main sur le collet. Ces deux

hommes furent conduits chez Ducos qui leur demanda s'ils étaient bien les hommes qu'on lui avait désignés. Ces deux pauvres diables répondirent non sans hésitation qu'ils étaient les deux arrestateurs du prince et Ducos leur enjoignit de revenir le lendemain à neuf heures du matin. Après une nuit d'anxiétés, les deux gaillards, fort peu gaillards pour le moment, se présentèrent chez le ministre à l'heure précise, qui leur avait été indiquée. Ducos les conduisit chez l'Empereur et le matelot fut le premier admis en sa présence.

L'Empereur tortillait entre ses doigts sa longue moustache, il marcha vivement vers le matelot et lui dit:

«C'est donc toi qui en 1840 est venu me prendre «dans la mer en me saisissant par les cheveux?»

Le matelot:

«Majesté, . . . je . . . je . . .»

L'Empereur:

«Voyons, est-ce toi, oui ou non?»

Le matelot (reprenant son assurance):

«Eh bien oui, Majesté; les autres tiraient, vous pou-«viez être blessé et vous noyer, c'est moi qui me suis «lancé à la mer pour vous sauver . . . c'est moi qui vous «ai sauvé . . .»

L'Empereur et le ministre avaient peine à garder leur sérieux en écoutant cette version singulièrement embellie par ce matelot, d'une arrestation changée en sauvetage.

«C'est bien, mon garçon,» reprit l'Empereur, «voilà «la croix que tu as gagnée en faisant ton devoir, et voici «500 francs pour te souvenir de moi.»

Au matelot succéda le gendarme devenu douanier, mais son imagination moins inventive que celle du matelot ne lui suggéra point de merveilleuse transformation. il balbutia longtemps, puis prenant bravement son parti, répondit :

« Oui, Sire, c'est moi, vous étiez en contravention, « j'étais de service et je vous ai arrêté. »

L'Empereur :

« Et cette croix que tu portes, d'où te vient elle, qui « te l'a donnée ? »

Le gendarme :

« Sire, c'est le roi Louis Philippe. »

L'Empereur :

« A l'occasion de mon arrestation ? »

Le gendarme :

« Je suis un ancien militaire . . . j'avais de bons ser- « vices . . . je . . . mais c'est vrai, Sire, c'est à l'occasion « de votre arrestation que je l'ai enfin reçue. »

L'Empereur :

« J'en suis fâché parce que je ne peux pas te la donner « puisque tu l'as, mais voici la médaille militaire » (et l'Empereur, détachant celle qu'il portait, la mit sur la poitrine du gendarme) « tu es un brave soldat. »

Le gendarme reçut comme le matelot une somme de cinq cents francs.

A propos des expéditions de l'Emperenr comme prétendant, Barot, le frère d'Odillon, racontait qu'après l'insuccès de Strasbourg il avait vu à la Conciergerie le prince qui y avait été déposé et qui ignorait encore de quelle façon on disposerait de lui.

Le prince examinait les gendarmes et après quelques secondes de silence il dit avec le plus grand calme à Ferdinand Barot:

« Quand je serai le maître ici, je changerai telle chose « à l'uniforme de ces gendarmes, et je réviserai leur or- « ganisation. »

L'Empereur ne doutait point, il parlait toujours de l'avenir comme d'une chose certaine.

On se bat maintenant autour de Sebastopol, on attend des nouvelles avec anxiété, la prise de cette ville serait une grande chose!

On affirme d'une manière très positive que l'amiral Napier a reçu de l'amirauté anglaise l'ordre de ne rentrer en Angleterre qu'après avoir accompli quelque fait d'arme plus important que la prise de Bomarsund.

Les immenses préparatifs faits par la France et l'Angleterre, et la susceptibilité de l'opinion publique ne se contenteront pas d'aussi peu de chose.

Le prince Napoléon et le duc de Cambridge, à peu près rétablis, ont rejoint le corps expéditionnaire, lancé contre Sébastopol.

Mme la marquise de Belbœuf et la comtesse de Gouy scandalisent Dieppe par leurs façons. La Princesse prétend qu'elles se grisent, qu'elles cassent des carreaux, dansent le cancan et font enfin un tel tapage qu'elles font honte aux lorettes. La Princesse exagère peut-être, mais cependant il y a du vrai!

LUNDI 15 SEPTEMBRE.

L'Empereur est revenu avant hier à cinq heures du camp de Boulogne. Il part dans deux jours pour aller chercher l'Impératrice à Biarritz.

J'arrive de Saint-Gratien où j'étais depuis Vendredi. La Princesse Mathilde a été très-aimable pour moi. Elle m'a fait venir de Londres un très bel écritoire de voyage en cuir de Russie: cet écritoire est garni de tous ses instruments en ivoire.

La Princesse prétend que l'Autriche a saisi les principautés comme un gage, et que la France avant deux mois entrera en Italie et s'en emparera. Elle a donné cette nouvelle au vieux général Armandi qui ne s'en tenait pas de joie.

Je ne me fie pas précisément aux nouvelles données par la Princesse; elle prend facilement ses rêves pour des réalités et comme elle déteste l'Autriche, qu'elle a en horreur la domination papale, les cardinaux et les prêtres, une révolution accomplie par la France lui semble une merveille. Elle dit haut et volontiers qu'autant la guerre d'Orient lui inspire peu de sympathie, autant le révolutionnement de l'Italie et la chute de la Papauté lui causeraient de joie.

La Princesse ne voit pas loin en politique: elle ne peut pardonner à l'Empereur l'alliance anglaise, elle préférerait l'alliance russe; elle trouve mauvais tout ce qui se fait en Angleterre ou vient *des Anglais*.

Walewski et moi nous nous sommes efforcés, il y a peu de jours, de lui démontrer qu'elle était dans l'erreur; elle ne veut pas le reconnaître et la Desprez l'entretient dans ces idées.

L'intrigant Coquereau est à Saint-Gratien où il fait un peu le Pasquin et lit avec prétention des vers amoureux de Victor Hugo. Coquereau, chanoine de Saint-Denis, aumônier en chef de la flotte, abonde dans le sens de la Princesse sur le compte du pape, des prêtres romains et même de nos évêques français, parce qu'il ne peut accrocher un évêché. La Desprez prend maintenant chez la Princesse un ton de domination et d'importance impayable. Samedi nous jouions la poule au billard avec les deux Bonaparte américains, frères de la Princesse, et que l'on traite maintenant de princes. La Desprez vint au milieu de la partie s'appuyer sur le billard et y étaler une gravure qu'elle montrait à je ne sais qui. Coquereau l'avertit à plusieurs reprises qu'elle empêchait le jeu, elle ne parut pas d'abord entendre l'abbé, puis enfin elle lui dit d'un ton sec et en prenant ses grands airs:

« Vous êtes inconvenant, l'abbé, vos observations sont « de la dernière inconvenance. »

La Desprez est à Saint-Gratien toute la maison de la Princesse: elle y taille, rogne et jabotte en maîtresse. Elle est parvenue à faire loger à Paris dans l'hôtel de la Princesse, Gontran, son fils bâtard, quant à sa bâtarde Margot, elle ne quitte pas la Princesse.

Cette société fait le plus grand tort à la Princesse et Nieuwerkerke n'a pas de plus grands ennemis que la famille Desprez; je m'en suis convaincu en faisant bavarder Gontran. La Desprez aspire à faire renvoyer tout le

monde. Sa fille et son fils sont toujours mis avec une recherche extrême de toilette, et quand elle parle de son père, on croirait qu'il est question du connétable de Montmorency.

Pauvre et aveugle Princesse!

MERCREDI 20 SEPTEMBRE.

Pas encore de nouvelles de la Crimée.

Le bourgeois de Paris s'impatiente; il aurait fallu, dit-il, faire ceci, faire cela, et il dresse des plans de campagne, et il se met à la place de la diplomatie qu'il traite de vieille ganache.

Le marchand, dans son *patriotisme*, consentirait volontiers à abandonner Constantinople à la Russie, pourvu que la France pût encore jouir de la paix pendant quelques années jusqu'au moment où sa fortune serait faite.

Chacun ne songe qu'à ses intérêts personnels; le bourgeois de Paris en est encore au 24 février, rien ne l'éclaire, rien ne l'instruit, c'est un enfant indocile qui a besoin d'être fouetté tous les matins.

L'Empereur et l'Impératrice sont à Bordeaux, leur retour est imminent, car le voyage de Compiègne est fixé au mois prochain.

La reine Christine est arrivée en France.

La Guéronnière est nommé conseiller d'état; je l'avais entraîné vers l'Empereur trois mois avant le 2 décembre et j'avais discuté avec lui le manuscrit de son portrait du président. Au 2 décembre je n'avais pas peu contribué

à le séparer des opposants. Depuis je l'avais toujours accompagné et je déplore que ce publiciste soit enlevé à la presse gouvernementale que l'on abandonne à Mirès pourvu de Cucheval Clarigny et de Granier de Cassagnac.

Ces deux journalistes sont à qui les paie, et quant à Mirès, mauvais juif enrichi, protégé par tous les tripotailleurs, c'est un petit scélérat qui a passé en cour d'assise pour avoir donné deux coups de couteau à son frère, et qui a été condamné plus tard pour insulte à des magistrats.

Je ne connais rien de plus vil en ce moment que le personnel de la *Presse* et de plus mal dirigé que la presse gouvernementale. On ne sévit pas contre Girardin, on ne réprime pas ses intempérances; il ne fait que saper l'ordre de choses établi, cela n'en vaut pas la peine, mais on interdit de critiquer la nouvelle administration de l'Opéra et on fait insérer *par ordre* des louanges sur Mme Stolz.

Le journal *L'Artiste*, qui ne vit que de la subvention que lui accorde la direction des beaux arts, le journal *L'Artiste*, propriété d'Arsène Houssaye, commissaire du gouvernement auprès du théâtre français, imprimait dans son dernier numéro les phrases suivantes, signées Paul Boiteau, rédacteur du *Moniteur* sous le nom de Paul d'Ambly :

« On pourrait trouver bizarre que les quarante seigneurs suzerains de la haute éloquence et de la poésie noble, jugent également digne d'éloge des livres comme le *Devoir* de M. Jules Simon où les conquêtes de la révolution sont énergiquement glorifiées, et des rapsodies plus que médiocres comme le Louis XVII de M. de Beauchesne où de tristes souvenirs et d'inutiles regrets se

« trouvent gonflés jusqu'aux prétentions d'un réquisitoire.

. . . . . .

« M. de Salvandy, laissez les Veuillot, les Nicolardet, les « Dulac et les Coquille décrotter des bottes ou crotter du « papier blanc. . . . . .

. . . . . .

« Quand on a l'honneur d'être comme M. de Salvandy, le « fils d'un prêtre et d'une religieuse. » etc. etc.

Puis, dans un article nécrologique sur M. Ancelot, enterré seulement depuis deux ou trois jours, article nécrologique, signé par le frère de Houssaye.

« Vers ce temps là, M. Ancelot prit un collaborateur « qui s'appelait Mme Ancelot. Parmi les œuvres de Mon- « sieur et de Madame, la seule qui soit restée au théâtre « du monde, est une belle fille qui est devenue une belle « femme sous le nom de Madame Lachaud. . . . . .

. . . . . .

« M. Ancelot se retira du monde littéraire, toujours pré- « occupé de bien dîner et d'avoir de l'esprit, il faisait bien « la moitié de la chose. . . . . .

« De temps en temps on entendait encore parler de M. « Ancelot dans les catacombes de l'académie. . . . . .

« D'autres laissent des volumes sous prétexte d'œuvres « complètes, Monsieur Ancelot laisse Madame Ancelot.

« Ainsi soit-il ! »

Pour en finir avec Paul Boiteau ou Paul Dambly nous citerons dans le même numéro son appréciation de la cour de Louis XIV :

« La cour de Louis XIV était un composé de filous. « Quelle cour ! »

Et, pour donner une juste idée de la rédaction de *L'Artiste,* nous dirons que toujours dans le même numéro on trouve un pompeux éloge de l'abbé de Voisenon. Nous citerons la phrase qui le termine.

« Pleuré par les muses, il mourut avec toute la fermeté « d'un philosophe chrétien ! »

L'avenir est bien gros d'événements et la plupart des hommes, qui prétendent nous conduire, sont bien misérables.

Nous vivons dans un siècle, où personne n'est certain d'être enterré dans le cimetière de sa ville, où les souvenirs et les tombeaux disparaissent en peu de temps, où la famille n'est qu'un vain mot; nous vivons dans un temps triste !

VENDREDI 22 SEPTEMBRE.

Hier, la nouvelle suivante a été affichée à la bourse:

« 25,000 Français, 25,000 Anglais et 8,000 Turcs ont « été débarqués le 14 à Eupatoria sans résistance, et ont « marché immédiatement sur Sébastopol. Les transports « sont repartis sur le champ pour Varna afin d'y prendre « la réserve composée de 14,000 Français.

« de Bourqueney. »

Voilà donc enfin les grandes opérations commencées; nous sommes engagés dans une grave affaire, et le public a la fièvre de l'impatience. Il faut espérer que cette expédition sera mieux conduite et mieux commandée que celle qui a eu pour résultat la prise de Bomarsund. Le

maréchal Baragay d'Hilliers et l'amiral Napier sont gravement accusés par tous les officiers de terre ou de marine, qui ont pris part à cette campagne.

Napier, on le reconnaît aujourd'hui, n'est qu'une réputation usurpée, une sorte de charlatan, qui a su imposer en captant l'opinion publique en Angleterre par des roueries de *Figaro*.

Quant au maréchal, c'est un officier brusque, rude, grossier même, tellement imprévoyant qu'à son débarquement il s'est égaré pendant une heure et demie dans un bois avec ses officiers d'état major et six matelots, une patrouille russe de cent hommes, placés en vedette, aurait pu prendre tout ce monde-là.

Le corps expéditionnaire, qu'il commandait, a été à la lettre décimé par le choléra.

Baraguay n'est pas allé une seule fois visiter les ambulances. Enfin il a mécontenté tout le monde. Morel Fatio, qui est arrivé avant-hier de Bomarsund, m'a dit toutes ces choses et bien d'autres que je ne rapporte pas. Baraguay n'a que des jurons à la bouche et il accueille tout le monde par des grossièretés. Il a été très mal pour notre marine; aussi est-il plus qu'en froid avec l'amiral Parceval Deschennes.

Voilà ses titres au maréchalat!

Hier, à huit heures et demie, on a arrêté sur la place de la bourse un monsieur, qui portait écrit en gros caractères sur son chapeau:

Si l'Empereur le savait!

SAMEDI 23 SEPTEMBRE.

Rien de nouveau de la mer Noire; le public est très impatient; il crierait volontiers comme au théâtre: « *la toile... la toile!* »

J'ai acquis ce matin la certitude que l'Empereur est très volé. Nous faisons rendre gorge de quatre à cinq mille francs au fournisseur de bois des musées, qui était parvenu à se faire payer 35 francs la mesure de bois que, par son marché, il s'est engagé à fournir à 31 francs; toute l'administration du ministère d'état lui paie cette mesure, 35 francs. Les tailleurs, qui se présentent pour habiller les hommes des musées, sont très étonnés qu'on ne leur réclame pas de pots de vin et ils disent à notre agent: « *mais cela se fait partout!* »... et ils citent des noms.

Nos troupes, en quittant Bomarsund, ont embarqué des malades. Le maréchal Baraguay d'Hilliers a fait embarquer avec eux des boulets. Les mêmes chaloupes conduisaient aux vaisseaux boulets et malades. Le soldat bien portant, qui transbordait ses camarades cholériques et les susdits boulets, avait trouvé dans sa jovialité une charmante plaisanterie pour reconforter les malades.

« Vois-tu, mon vieux, quel soin le général prend de « vous autres, tu n'as plus de craintes à avoir, le général « vous munit de boulets pour que ceux qui passeront par « dessus le bord, soient certains d'aller au fond de la mer; « ainsi, camarade, tu ne surnageras pas.... c'est tout de « même une fameuse consolation!...

MARDI 26 SEPTEMBRE.

Le ministre de la marine attend la confirmation d'une dépêche reçue hier, et d'après laquelle une affaire aurait eu lieu en avant de Sébastopol entre l'avant-garde anglo-française et l'avant-garde russe. Cette dernière a, dit-on, été mise dans une déroute complète.

LUNDI 2 OCTOBRE.

Après une brillante affaire, qui a eu pour résultat la prise d'un camp retranché, défendu par 50,000 Russes en avant de Sébastopol, la ville elle-même, la flotte qui était dans son port, et l'armée russe, chargée de garder cette importante position, se sont rendues.

La nouvelle nous est parvenue hier chez la Princesse Mathilde comme nous allions nous mettre à table.

La puissance russe dans la mer Noire est anéantie. L'armée russe a refusé la liberté de rejoindre les autres corps d'armée, elle a préféré venir en Occident comme prisonnière de guerre.

L'empereur de Russie est démonétisé, tout son prestige s'est évanoui. Cet homme a cru à l'impossibilité pour la France d'entreprendre une grande guerre; il a cru à l'existence d'un puissant parti légitimiste.

Ses ambassadeurs lui avaient persuadé qu'une alliance entre la France et l'Angleterre n'aurait jamais lieu, et

que Napoléon III serait renversé le jour où la guerre éclaterait. De là viennent les insolences de Mentchikoff, l'entêtement du Czar, qui a forcé Napoléon à la guerre. Un an s'est écoulé, la France est plus grande et plus respectée qu'elle ne l'a jamais été; l'alliance anglaise est consolidée et la Russie perd cent ans d'intrigues, d'efforts, de machinations; elle perd surtout son prestige. Il n'est plus permis de croire à sa puissance; ses plus redoutables forteresses tombent sans être défendues, ses troupes ne se battent qu'à contre cœur, ses flottes sont ou bloquées ou capturées dans les ports; la Russie était un colosse de carton!

Paris est dans la joie. Hier soir, les théâtres ont été illuminés.

Si l'insolent Mentchikoff est pris, il devrait être remis aux Turcs.

MERCREDI 4 OCTOBRE.

Nous sommes toujours sans nouvelles positivement officielles de la prise de Sébastopol, aussi l'impatience des Parisiens est-elle grande. Les bons bourgeois se livrent à mille conjectures plus absurdes les unes que les autres. Ils ne veulent rien croire jusqu'à ce que le canon des Invalides ait tonné. Les lampions encombrent les boutiques des épiciers, l'enthousiasme a besoin pour éclater du canon des Invalides.

Avant d'arriver à Sébastopol, nos troupes ont une seconde fois battu les Russes, qui s'étaient ralliés. Cette seconde affaire a été aussi sanglante que la première.

Il se répand que le prince Napoléon avec sa division a donné dans une embuscade, d'où il ne s'est tiré qu'en perdant 1400 hommes. Il n'avait pris, dit-on, aucune précaution pour éclairer la marche de sa division.

Londres et les provinces françaises font éclater de la manière la plus vive les transports de leur joie sans attendre, comme les Parisiens, la voix du canon des Invalides.

VENDREDI 6 OCTOBRE.

Sébastopol n'est pas prise, les nouvelles venues par Vienne étaient fausses; le bourgeois parisien triomphe, il est heureux d'avoir une fois prévu juste. Les légitimistes laissent éclater leur joie, ils vont même plus loin, ils prétendent en se frottant les mains que l'armée anglo-française a été battue.

Voilà, où en 1854 en est le patriotisme!

Cependant les nouvelles véritables officielles sont bonnes; l'armée alliée s'est emparée de Balaclava, très bon port près de Sébastopol. Nos vaisseaux y trouveront un abri, et l'artillerie de siége pourra y être débarquée facilement.

Le prince Mentchikoff tient la campagne avec 20,000 hommes.

On affirme que les flottes de la Baltique ont reçu l'ordre de rentrer en expédition; personne ne sait quelle serait leur destination.

Barbès, dont une lettre écrite avec des sentiments très patriotiques avait été communiquée à l'Empereur, vient par son ordre d'être mis en liberté.

Barbès fait des vœux pour le succès de nos armes; les légitimistes fondent leur espoir sur nos revers!!! Ils perdent le sens moral.

Chaix d'Est Ange vient de venir me trouver dans une grande perplexité.

Il a dîné, il y a trois jours, chez la Princesse Mathilde, avec les Bonaparte d'Amérique, fils et petit-fils issus du premier mariage du prince Jérôme, et hier, l'ex-roi de Westphalie l'a fait appeler pour lui demander une consultation sur le fait de savoir si ces enfants-là peuvent être reconnus, en un mot, si le premier mariage avec M^lle^ Paterson, cassé par un décret impérial, peut être reconnu bon par un décret de Napoléon III.

Chaix s'est prononcé avec la loi pour la négative, mais il a peur en donnant sa consultation, qui doit être remise demain, de déplaire à l'Empereur et peut-être à la Princesse.

Il paraît que l'Empereur veut faire examiner cette question. Il pencherait en faveur des Bonaparte Paterson.

Jérôme et son fils, cela se conçoit, défendront le terrain pied à pied.

MERCREDI 11 OCTOBRE.

Le maréchal Saint-Arnaud est mort des suites de la maladie qui le minait depuis longtemps. Aux souffrances que son énergie seule le mettait en état de supporter, il

s'était joint, il y a peu de temps, une attaque de choléra. A la bataille de l'Alma, pendant laquelle il est resté douze heures à cheval, deux cavaliers se tenaient à ses côtés et le soutenaient dans les crises douloureuses, qui revenaient presque à chaque moment.

Le maréchal a fait une belle fin; il est mort en soldat chrétien sans forfanterie, il est mort jeune, à 53 ans, en vue de Sébastopol et en tête d'une armée victorieuse. Depuis plus d'un an, il ne se faisait aucune illusion sur le terme prochain de sa vie. Le maréchal avait eu une existence très agitée, un peu aventurière, mais c'était un homme d'action, de cœur et d'esprit. Ses dernières années font plus que racheter des égarements de jeunesse; il est regretté de tout le monde.

Le général Canrobert lui succède dans le commandement de l'armée.

J'ai reçu quelques détails sur la machine infernale, disposée dans un tunnel du chemin de fer de Boulogne pour broyer le wagon de l'Empereur à son retour du camp.

Cette machine infernale avait été placée dans une cachette pratiquée dans l'épaisseur de la maçonnerie du tunnel et aboutissait au moyen d'un fil de fer à une batterie électrique fort éloignée, dont le choc devait la faire éclater au passage de l'Empereur.

Un employé de chemin de fer, dans une tournée d'inspection, remarqua une place nouvellement maçonnée dans la muraille; il examina attentivement et découvrit la machine.

On dit que douze personnes sont arrêtées, mais on tient l'affaire secrète.

Avant-hier, jour d'orage, il y a eu un assez grand nombre de cas de choléra.

LUNDI 16 OCTOBRE.

Le canon tonne, le corps du maréchal Saint-Arnaud arrive aux Invalides, accompagné par l'armée, les corps constitués etc. Toute la population de Paris est sur pieds. Les administrations publiques sont fermées, les théâtres font relâche.

On espère pour demain des nouvelles de Sébastopol. J'ai passé hier la journée à Saint-Gratien chez la Princesse Mathilde; on n'y savait rien.

J'ai vu un diplomate saxon, qui arrive de Pétersbourg; il m'a dit que depuis six mois l'empereur Nicolas avait vieilli de trente ans, ses cheveux sont devenus entièrement blancs, il a des accès de goutte et il est dans une perpétuelle colère contre toutes les personnes, qui l'entourent contre sa femme même et contre ses enfants.

JEUDI 19 OCTOBRE.

Pas de nouvelles de la Crimée, le bombardement de Sébastopol est pourtant commencé.

Par une mesure récente, les filles et femmes entretenues sont exclues des premières loges de l'opéra, où jusqu'à ce jour elles étalaient leurs charmes, leurs dia-

mants et leur impudeur au grand scandale des femmes honnêtes; il y a des gens qui reclament le droit du libre raccrochage!

Je reçois depuis quelques jours de nombreuses visites des amateurs d'art qui viennent admirer dans mon cabinet un fort beau médaillon que m'a donné mon ami le sculpteur Droz.

Ce médaillon, jadis placé dans le cimetière des innocents sur la tombe de Marie Goujon, fille de Jean Goujon, est un des plus remarquables ouvrages de ce grand sculpteur français. Il est exécuté en une sorte de granit gris, très fin et très dur.

Le père de Droz, ancien graveur des monnaies du roi Louis XVI, l'avait acquis en 1793 des ouvriers qui démolissaient le cimetière des Innocents.

Ce médaillon d'une jeune fille de douze ans est modelé avec une grande finesse; il peut rivaliser avec les plus beaux médaillons antiques, et les Italiens du XVI^e^ siècle n'ont jamais rien exécuté de plus parfait. Reiset et Sauvageot en sont dans l'admiration.

Les amateurs, qui ne donnent jamais rien au musée, prétendent que je devrais le donner au Louvre. Je lui ai déjà donné bien des choses à ce Crésus:

Des miniatures du moyen-âge à la collection des dessins;

des fayences à la collection de fayences;

des objets étnographiques au musée etnographique, etc. etc.

J'aime à donner, mais j'avoue que je tiens à mon médaillon.

J'ai donné à l'Empereur une boite de stratégie de son oncle et un dessin revêtu du sceau de Florence, représentant la pierre tombale d'un Bonaparte enterré à San Miniato et mort en 1421.

A l'Impératrice la bague donnée le 21 janvier 1793 par Louis XVI à l'abbé Edgeworth, la plaque d'un bracelet de la reine Marie Antoinette, le canif enlevé au Temple par la commune de Paris au roi Louis XVI, le dessin original de Marillier pour la carte d'invitation au bal du mariage du roi Louis XVI.

A la Princesse Mathilde j'ai offert tant de petits et précieux objets, qui garnissent ses étagères que je ne saurais les nombrer,

Au duc d'Hamilton une boucle en argent, qui servait aux officiers de l'armée de Montrose à attacher leur *plaid.* Dans le milieu de cette boucle il y a un beau profil frappé en argent du roi Charles I^er^; on le croirait dessiné par Van Dyck. La boucle ovale est formée par une guirlande en argent que surmonte la couronne royale d'Angleterre en argent doré.

Je puis tenir à mon médaillon sans être taxé d'avarice.

VENDREDI 20 OCTOBRE.

Rien de nouveau de l'Orient. En Allemagne, l'Autriche se prononce de plus en plus pour la politique de la France et de l'Angleterre et elle doit s'applaudir de sa résolution, qui lui rallie tous les petits Etats allemands

et isole la Prusse, dont les tergiversations affaiblissent l'importance.

La Prusse a perdu depuis un an toute l'influence qu'elle avait mis un demi siècle à conquérir; elle ne représente plus les intérêts allemands et le gouvernement prussien par son obstination et sa partialité pour la Russie se fait de jour en jour plus détester par les Prussiens.

En ce moment l'empereur d'Autriche est le véritable empereur d'Allemagne.

Le roi de Prusse se grise tous les soirs et il amasse contre lui bien des haines.

JEUDI 26 OCTOBRE.

La séparation de l'Autriche et de la Prusse paraît chaque jour faire un pas de plus. Les derniers manifestes de ces deux puissances sont empreints d'un ton d'aigreur significatif.

Un rapport du général Canrobert inséré ce matin au *Moniteur* annonce le commencement du bombardement pour le 17 et les nouvelles postérieures de Saint-Pétersbourg avouent qu'il a en effet commencé ce jour là. Les Russes accusent 500 tués dans cette première journée, entre autres l'amiral Korniloff, le héros de Sinope! Cette mort est une sorte de justice divine.

L'affaire de la Cruvelli, enlevée à l'opéra par le jeune Vigier, occupe encore Paris.

Fould a voulu triompher amoureusement de la chanteuse, elle l'a très vigoureusement souffleté et elle est

partie emportant des lettres à elle adressées et fort compromettantes pour le ministre d'état.

Les journaux ont reçu l'injonction de ne point parler de toute cette affaire.

Il est curieux de voir en 1854 un mauvais juif banqueroutier tenter la résurrection des mœurs de la régence.

La Carlotta Grisi, la danseuse, est actuellement la maîtresse de l'empereur Nicolas.

Je dîne ce soir chez la Princesse Mathilde, de retour à Paris depuis trois ou quatre jours.

Peut-être y aura-t-il quelques nouvelles nouvelles.

Comme distraction je m'occupe depuis quelques mois de collectionner les gravures, qui à partir du règne de Henri IV peuvent servir à l'histoire des mœurs, des costumes et des événements politiques. J'ai déjà réuni huit cents pièces à peu près, parmi lesquelles il y en a de curieuses.

Je posséde aussi quelques dessins originaux, classés dans la même collection. Un des plus précieux est celui de l'arrestation de Louis XVI à Varennes. Ce dessin est contemporain; l'artiste inconnu a écrit sur la marge une chanson révolutionnaire composée pour la circonstance. La vue de Varennes est exacte.

Mes enfants tiennent beaucoup à cette collection dont ils suivent avec plaisir le développement. J'ai fait ou commencé dans ma vie bien des collections que l'état de ma fortune ne m'a pas permis de garder! Cette collection et moi serons-nous plus heureux?

J'ai abandonné à mes enfants et à leur mère une masse de curiosités, laques de Chine et du Japon, porcelaines, tableaux miniatures, dessins, ivoires, bronzes, etc.

Cette collection orne leur appartement et je vois avec joie qu'ils la conserveront religieusement. Chaque fois que je me suis trouvé en argent, j'ai acquis des choses curieuses; j'ai fait beaucoup de cadeaux outre ce que j'ai conservé et ce que possédent mes enfants. Souvent j'ai mal vécu, mal dîné ct me suis mal vêtu pour subvenir à ma passion, je ne m'en repens pas et j'agirai toujours ainsi. Mes enfants ne sauront jamais ce que m'a coûté ce qui orne leur demeure et ce qui les charme. Ils devraient le conserver par respect seulement pour la mémoire de leur père.
Mes gravures m'occupent chaque jour une heure; je sors après mon déjeuner et je vais fouiller tous les vieux portefeuilles des marchands du quai.

Lorsque ma moisson est bonne, je suis heureux pendant toute la journée.

Aujourd'hui j'ai pu me procurer des lambeaux de tentures en papier des chambres de Louis XVI, de Marie Antoinette et de M^me^ Elisabeth à la Tour du Temple.

Je vais faire encadrer ces pauvres reliques.

VENDREDI 27 OCTOBRE.

La Princesse Mathilde revenait hier du château de Saint-Cloud, où il était question comme partout de la guerre de Crimée.

Voici ce que la Princesse en a rapporté:

Après la victoire de l'Alma le général Canrobert voulait que sans s'arrêter on se précipitât à la suite de l'armée russe sur la ville de Sebastopol; selon ce général,

la démoralisation de l'armée vaincue aurait livré presque sans coup férir cette place importante. Lord Raglan s'opposa à l'avis du général français, et c'est à cette opposition que nous devons le siége actuel et les lenteurs qu'il entraîne.

JEUDI 2 NOVEMBRE.

Pas de nouvelles de Sébastopol, aussi fait-on courir les bruits les plus contradictoires. Les légitimistes ornent de lauriers le front de Mentschikoff; voilà comme nous sommes bons Français en l'année 1854.

Le choléra a fait d'affreux ravages dans notre armée. J'ai vu une lettre d'un officier, datée de la Crimée, qui accuse un chiffre énorme.

« J'ai perdu, dit-il, quinze de mes amis parmi les « officiers embarqués avec moi. »

Une nouvelle affaire, qui peut prendre des proportions graves, est celle de Soulé, le ministre des Etats Unis près la cour d'Espagne.

Ce monsieur, ancien journaliste français, condamné sous le gouvernement de la Restauration, pour ses articles révolutionnaires, se réfugia alors aux Etats Unis, où il acquit la nationalité. Monsieur Soulé devint un ardent démagogue et se fit remarquer parmi les citoyens américains qui professent la maxime du vol politique. Il figura parmi les promoteurs les plus ardents de l'annexion de l'île de Cuba à la république américaine. Le gouvernement du président Pierce ne pouvait négliger un tel

homme. Il fut donc choisi, avec autant de convenance que de raison, pour représenter l'Amérique auprès du royaume qu'il s'agissait de dépouiller de sa plus belle colonie.

J'ai déjà dit comment le dit Soulé s'est conduit à Madrid, son duel avec notre ambassadeur, etc. etc.; mais ce dont je n'ai pas encore parlé, c'est de la suite de toute son affaire.

Soulé s'est mis en relation à Madrid avec les agitateurs de tous les pays; il s'est fait leur appui, leur conseil, leur chef: avec eux il a trempé dans les complots révolutionnaires de ces derniers temps; avec eux il a préparé les mouvements insurrectionnels dont l'Espagne est encore agitée.

Soulé est aussi venu en France pour visiter, disait-il, sa famille qui habite, à ce que l'on m'assure, le midi. Là il s'est répandu en propos injurieux contre la personne de l'Empereur, et il s'est livré à une ardente propagande socialiste. Depuis lors il est retourné à Madrid, et de Madrid il est venu en Angleterre, toujours agent du socialisme.

Le gouvernement français surveillait M. Soulé; il savait ses intrigues, ses propos, ses espérances à peine dissimulées. Ordre avait été donné de refuser l'entrée de la France à l'agitateur, et cet ordre a été exécuté, il y a peu de jours, à Boulogne, lorsque M. Soulé a voulu y débarquer. Soulé a crié, a réclamé, a fait sonner bien haut son titre de citoyen américain; tout a été inutile; avec les plus grands égards on l'a prié de se rembarquer, et il est revenu en Angleterre où il tempête et menace.

Les ambassadeurs américains à Londres et à Paris ont pris fait et cause pour l'expulsé; ils en ont écrit à leur gouvernement. En un mot, l'Amérique profiterait avec joie des embarras de l'Europe et les augmenterait même dans l'espoir de s'adjuger plus facilement Cuba, les îles Sandwich et Saint-Domingue.

Qu'une rupture avec l'Amérique sorte de la sotte affaire de Soulé ou de toute autre, tôt ou tard l'Angleterre et la France seront dans l'obligation de refréner l'ambition sans borne de ce pays. L'insolence américaine dépasse toutes limites; les citoyens des Etats Unis sont des aventuriers hardis, entreprenants, dangereux, sans foi, ils font peu de compte des traités, se regardent comme les régénérateurs du monde, et voient dans un avenir peu éloigné la vieille Europe soumise aux ordres de leur sénat.

Après l'affaire d'Orient, la plus grosse affaire de la seconde moitié du XIX^{e} siècle sera, je n'en doute pas, une affaire américaine pour la conclusion de laquelle l'entente de l'Angleterre et de la France aura d'heureux résultats. Les Etats Unis n'ont pas encore cent ans d'existence et ils sont déja un danger sérieux. Louis XVI a fait une grande faute en favorisant leur émancipation. La Fayette, produit de la guerre américaine, la lui a fait payer, et la France a subi soixante ans cet homme, qui apparaissait à toutes les révolutions, vieux reste de la grande tourmente de 89, pour abriter sous son habit de garde national les émeutes, qui lui arrachaient des larmes d'attendrissement.

VENDREDI 3 NOVEMBRE.

On disait hier soir chez la Princesse Mathilde qu'il était arrivé une dépêche très bonne, en un mot, que l'Empereur avait reçu d'excellentes nouvelles, mais qu'il ne voulait les faire connaître qu'après leur confirmation *très officielle.*

A la suite de la réception de ces nouvelles l'Empereur a de nouveau donné l'ordre pour que tout soit prêt lorsqu'il dira de chanter un *Te Deum* d'actions de grâces.

La Princesse Mathilde était venue à trois heures dans mon cabinet et elle avait fort admiré mon médaillon de Marie Goujon.

LUNDI 13 NOVEMBRE.

Un bulletin du général Canrobert, daté du 6 devant Sébastopol et inséré ce matin au *Moniteur,* annonce une victoire importante des armées alliées sur l'armée russe venue au secours de Sébastopol.

Cette armée, formée des renforts venus du midi de la Russie et des bords du Danube, ainsi que du corps d'armée de Mentchikoff, était animée par la présence des grands-ducs Michel et Nicolas; la lutte a duré toute la journée et les Russes ont enfin été obligés de battre en retraite avec une perte de 9000 hommes. Pendant cette

bataille la garnison tentait une sortie, qui lui a coûté mille hommes, et elle a été refoulée. Le siége marche régulièrement.

Hier, après dîner, chez la Princesse Mathilde la conversation nous a amenés à parler de Mme Sand. Il y avait là, outre le personnel ordinaire, Butenval et Reiset.

Depuis quelque temps la Princesse, qui est bien la personne la plus faible que je connaisse, est tout à fait subjuguée par Mme Desprez dont j'ai eu plus d'une fois l'occasion de déplorer la présence chez elle. Eugène et Charles Giraud, les deux peintres, sont ses séïdes. Tous, la Desprez froissée par la société, qui ne l'a traitée jadis que comme une femme galante, les Giraud, froissés comme tous bourgeois non pas d'avoir des gens gens au-dessous d'eux, mais d'avoir des supériorités, en veulent beaucoup à la société et soufflent à la Princesse les grands mots d'égalité, et tout le vocabulaire des prétendus réformateurs. Cette pauvre Princesse ne marche plus qu'accompagnée de la Desprez et de sa fille, la Desprez est seule de service auprès d'elle, les autres dames sont tenues à distance.

Donc hier soir on parlait de Mme Sand et de son admirable talent; les Giraud et la Desprez ne tarissaient point, et la Princesse, encouragée par sa meute, dit même que les livres de Mme Sand étaient moraux.

Alors nous fîmes explosion, His de Butenval, Nieuwerkerke et moi. Une fois lancé, je mis résolument les deux pieds dans le plat, je dis tout ce que je pense de Mme Sand et que je répète ici.

Mme Sand est un écrivain très remarquable; elle écrit mieux que personne, mais son talent est employé à faire

prévaloir les plus mauvaises causes par les raisonnements les plus absurdes. Elle se consacre à la glorification des voleurs et des vicieux; elle adore les maçons et les menuisiers, qui l'emportent dans le cœur des duchesses sur les gens bien élevés. Le menuisier, le maçon et le paysan sont les seuls êtres adorables. Il faut absolument sortir de la chaumière ou de la mansarde pour valoir quelque chose. C'est perpétuellement la même chanson: *guerre aux châteaux, paix aux chaumières.*

Il fallait voir, je veux dire il fallait entendre Giraud, encouragé par la Desprez, vantant les œuvres de Mme Sand, louant leur portée, constatant avec bonheur leur influence et disant pour grand argument: « *mais ce qu'écrit Mme Sand se passe dans le monde! Le monde fait tout ce que vous reprochez à Mme Sand d'imprimer, revêtu de son style magnifique!*

Et, mon Dieu, le monde b..... chaque jour; chaque jour les bordels ont des visiteurs et même, prenant le monde dans sa vie commune, chaque jour il y a des mariages, des époux ensemble, faut-il raconter ce qu'ils font?

La Princesse appuyait, son Giraud louait Mme Sand et faisait intervenir son grand argument, *j'aime Mme Sand parce qu'elle m'amuse.*

J'ai dit alors à Butenval: nous sommes ici dans les beaux salons de 1787, nous fêtons les philosophes qui cachent dans leurs poches les jolis bourreaux, qui nous couperont la tête. Hélas, cela est vrai, chez la Princesse, passée à l'état de dame de compagnie de Mme Desprez, les gens fêtés et accueillis sont tous des philosophes du genre Sand et des gens que, comme Altesse Impériale, la Princesse ne devrait pas avoir dans son intimité.

Giraud se démenait, alors j'ai lancé cette petite phrase.

Vous lisez les mémoires de Mme Sand, Giraud, que dites-vous des trois derniers feuilletons, qui apprennent au public une chose qu'il ignorait, à savoir, que la mère de Mme Sand était, lorsque M. Dupin son père l'a épousée, une femme entretenue par un général de l'armée d'Italie.

Giraud : « Je n'ai pas vu cela. »

« Alors vous lisez, je ne sais comment. »

LUNDI 20 NOVEMBRE.

Rien de nouveau de l'Orient, l'inquiétude est extrême et cette malheureuse ville de Sébastopol tient tout en suspens. Les Russes, il faut leur rendre cette justice, se défendent vaillamment.

Hier j'ai dîné chez la Princesse Mathilde, il n'y avait personne. Nieuwerkerke est parti pour le département de l'Aisne où il a conduit le corps de sa mère morte le 16 novembre dernier. Elle a été enterrée dans le parc de sa terre de Villiers, elle y avait depuis longtemps fait ériger un tombeau.

Mme de Nieuwerkerke était ma cousine pas bien éloignée, fille du marquis de Vassan ; nous avions par les du Saillant une arrière-grand'mère commune.

Après le dîner, Chaix d'Est-Ange est arrivé chez la Princesse ; nous avons causé à trois des affaires présentes et surtout des abus de pouvoir de M. Fould, à propos de

Legouvé qui perd son procès contre la Comédie française au moyen d'un conflit élevé par le dit Fould pour complaire à Rachel. A propos encore de M. de Bellox, dont une comédie reçue par le théâtre, acceptée par le comité de censure est interdite par M. Fould.

Puis nous sommes arrivés à parler des voleurs qui forment la maison de l'Empereur.

1° de Fleury, premier écuyer, qui vole avec cette audace Icarienne qu'il a voulu faire payer à la Princesse Mathilde quatre chevaux de poste que l'Empereur lui envoyait en échange d'uu beau cheval arabe.

2° du général Rollin qui dans les voyages de Fontainebleau et de Compiègne reprend aux gens du château les pourboires que donnent les visiteurs et qui pousse l'audace jusqu'à se faire remettre les gratifications que la Princesse distribue aux huissiers et valets de pied attachés à son service. Rollin a une police qui l'informe de toutes les gratifications reçues; ainsi au jour de l'an dernier, la Princesse avait fait venir chez elle un huissier du château et lui avait donné cinq cents francs. Le général Rollin l'a su et se les est fait remettre!

Je tiens ces détails de la Princesse, ce que je puis dire, moi, c'est que tous les fournisseurs parlent *hautement* des remises qu'ils font aux officiers de l'Empereur.

La Princesse m'a aussi raconté qu'à l'époque du mariage de l'Empereur, Madame Fould, chargée de faire la corbeille, s'était fait remettre des présents par tous les fournisseurs et que non contente de bénéficier ainsi sur l'achat de cette corbeille, elle avait enflé les totaux des mémoires.

La Princesse citait à l'appui de cette assertion le fait suivant:

Une marchande de dentelles était venue prier la Princesse de faire agréer pour la corbeille de l'Impératrice une robe de dentelles qu'elle offrait au prix de 23,000 francs. La Princesse répondit à la solliciteuse qu'elle ne se mêlait point du choix ni de l'acquisition des objets destinés à la corbeille de l'Impératrice, et elle lui conseilla d'aller trouver Madame Fould. La robe fut achetée, mais en passant par les mains de Madame Fould, son prix s'est augmenté de onze mille francs!!

Baroche fait l'interim des finances pendant l'absence de Bineau qui va en Italie soigner une grave maladie du larynx.

Baroche est entré dans le tripot des accapareurs d'affaires. Morny et Fould avaient besoin de lui aux finances pour tripotailler, cela va bien aller.

L'Empereur ne veut pas savoir qu'on le vole, pour ne pas se trouver dans l'obligation de sévir, mais le public le sait, et toutes ces saletés font le plus mauvais effet.

MERCREDI 22 NOVEMBRE.

On tirera aujourd'hui le canon des invalides pour la victoire de nos armées le 5 à Inkerman. Une autre bataille a été dit-on livrée le 13. Le général de Lourmel, aide de camp de l'Empereur et officier d'une grande distinction,

a été tué. Le duc de Cambridge et le général Canrobert légèrement blessés. Le prince Napoléon s'est déclaré souffrant, il est parti pour Constantinople!

Le neveu de la Princesse Mathilde lui mande du champ de bataille que cette retraite du Prince Napoléon fait le plus déplorable effet dans l'armée. En France elle n'est pas mieux accueillie.

La guerre devient très rude, elle prend des proportions colossales. Chaque jour de nouveaux renforts partent pour la Crimée. Les Philippistes et les légitimistes font des vœux pour les Russes; pas tous cependant, mais les partisans des Russes ne sont que trop nombreux.

Les deuils causés, tant en France qu'en Angleterre, par les chances de la guerre attristent beaucoup la société. Cela est triste, mais la grandeur même de cette lutte relève un peu le moral des deux nations.

Les zouaves se conduisent comme des héros, et toute notre armée en général est magnifique sur le champ de bataille. Les vieilles culottes de peau du premier Empire sont désorientées, elles ne peuvent plus ressasser leur propos favori: Que l'Algérie ne formait ni officiers ni soldats, et qu'une grande guerre survenant, tous ces héros d'Afrique seraient de piètres sires en présence d'un soldat russe ou allemand. L'Empire doit bien souffrir de ne voir aucun prince de sa famille à l'armée. Pierre Bonaparte s'était à peu près déshonoré en Afrique au siége de Zatcha. Le prince Napoléon quitte l'armée au moment de l'assaut. Le jeune Murat, officier, ne sollicite pas l'honneur de partir pour la Crimée, et les autres Bonaparte se contentent de toucher obscurément leurs traitements

de sénateurs. Le petit fils de Madame Patterson paie seul de sa personne.

DIMANCHE 26 NOVEMBRE.

Demain lundi, l'Empereur passera la revue de sa garde aux Champs Elysées et aux Tuileries. Lord Palmerston y assistera.

Cet homme d'Etat est, dit-on, venu à Paris pour s'entendre avec l'Empereur sur un emprunt que les gouvernements anglais et français contracteraient conjointement.

Il doit traiter aussi la question des subsides que le gouvernement anglais devra fournir à la France pour entretenir en Orient une armée plus considérable.

La guerre sera acharnée de part et d'autre. Les Russes se conduisent comme de vrais sauvages; les officiers font massacrer les blessés sur le champ de bataille. Un major russe convaincu d'avoir donné de pareils ordres va, dit-on, passer devant un conseil de guerre, car il a été fait prisonnier. Les généraux Canrobert et Raglan doivent demander des explications à Mentchikoff au sujet de ces atrocités.

Le prince Napoléon devait revenir en France par le bateau du 4 décembre, mais on lui a expédié l'ordre de retourner en Crimée.

La Princesse Mathilde a fait nommer Conseiller de Préfecture en province un monsieur qu'elle ne connaît pas, parce qu'il est frère de la femme, qui a élevé deux

des princesses russes. Elle voulait d'abord lui faire donner par Germiny un emploi de finances, mais Germiny s'en est excusé en répondant que ce monsieur, ancien comptable, avait été révoqué pour avoir été trouvé deux fois en déficit. La Princesse a crié à la calomnie, Germiny a fourni la preuve de ses allégations. La Princesse prétend que cela ne signifie rien, et elle est furieuse contre Germiny.

Un homme, dont la sœur a élevé les princesses russes, oser s'attaquer à lui !

La Princesse s'engoue de gens qu'elle ne connaît pas; les intrigants ont beau jeu avec elle, mais pour ses vrais amis elle est moins ardente.

Ce soir je dîne chez elle, je vais me retrouver vis-à-vis de la Desprez, qui me déteste et cherche à m'évincer. Cette femme est le mauvais génie de la Princesse; elle trône rue de Courcelles, a le verbe haut, et se permet de donner des leçons à la pauvre Altesse Impériale, qui paie, en recevant des insolences, la faute qu'elle a commise de se livrer à cette femme.

Le salon de la rue de Courcelles est vraiment déplorable !

LUNDI 27 NOVEMBRE.

Une de nos corvettes de guerre et notre beau vaisseau le Henri IV se sont perdus dans la mer Noire. Ils ont fait côte; les équipages sont sauvés.

Rien de nouveau du reste.

MARDI 28 NOVEMBRE.

Il paraît avéré que le prince Napoléon, malgré l'ordre qu'il en avait reçu, n'a pas conduit sa division au secours de l'armée anglaise à la bataille d'Inkerman. Il a laissé écraser l'armée anglaise sans lui porter l'assistance qu'elle devait attendre de lui.

C'est à la suite de cette conduite inqualifiable que le général Canrobert lui a dit :

« Une seule chose peut expliquer votre conduite, « prince, vous étiez malade, allez vous rétablir à Con- « stantinople. »

Le Jean f.... peut être prince, mais certes il n'est pas français.

MARDI 5 DÉCEMBRE.

Le traité d'alliance offensive et défensive est signé par l'Autriche, mais il n'aura d'effet que dans trois mois.

Chez la Princesse Mathilde on disait hier soir qu'il était arrivé d'importantes dépêches qui assuraient du désir de l'empereur Nicolas de faire la paix, son honneur pouvant être sauvegardé. Ses troupes ont été battues, c'est vrai, mais nous n'avons pas pris Sébastopol.

Il me semble difficile de traiter avant d'avoir pris la Crimée; cette province importante doit être soustraite au joug de la Russie, sans cela il n'y a rien de fait pour

Mon beau-père émigra avec son beau-frère, qui fut tué dans les premières affaires, alors les vieux Flamarens, pour ressuciter leur nom, songèrent à un bon gros et grand garçon, qui devait le jour aux amours d'un abbé de Flamarens et d'une Mlle de Surliger. Ce gros garçon avait été envoyé en Piémont, où il servait dans les gardes du roi.

L'évêque de Bergame lui donna une lettre pour mon beau-père, qui le vit entrer un matin chez lui en braillant de sa grosse voix : *bonjour, cousin !*

Les vieux Flamarens reconnaissant donc comme leur héritier le fils naturel de l'abbé, l'évèque de Bergame le maria pendant l'émigration à Mlle de Caraman et mon beau-père trouva ce ménage établi à Munster lorsqu'il y fut envoyé comme Préfet par l'Empereur. Le ménage avait trois enfants dont l'illustre sénateur actuel. Le marquis du Saillant accueillit avec amitié cette couvée de Flamarens presque dans la misère, il leur ouvrit les portes de sa maison et les traita en parents.

En 1815 les Flamarens rentrèrent et retrouvèrent l'héritage des vieux Flamarens qui leur fit une belle fortune. Alors le fils de l'abbé devint député ventru, on le considéra comme un vrai Flamarens, mais il resta bon homme et fort reconnaissant de la façon dont mon beau-père avait été pour lui. Je l'ai vu jusqu'à sa mort et je l'ai toujours trouvé rempli d'attentions pour moi.

Le comte Jules de Flamarens, sénateur, est un ex-beau frisé comme un caniche, bête comme deux oies, ancien amant de Madame de la Chataigneraie, et aujourd'hui souteneur entreteneur d'une petite et jolie Madame de Varieu.

Le comte Jules à 30,000 livres de rentes c'était peu pour entretenir Madame de Varieu, on lui donna la sénatorerie qui vaut 30,000 francs pour aider au luxe de son intéressante concubine.

Mon collègue Rougé est nommé conseiller au Conseil d'Etat où il entre pour traiter les affaires contentieuses des Pharaons. M^me^ de Rougé s'applaudit de cette nomination, c'est à elle que tout l'honneur en revient!!!

MARDI 12 DÉCEMBRE.

Nous sommes au 12 décembre et rien de nouveau sous les murs de Sébastopol; la mauvaise saison a commencé, la pluie est arrivée, mais le moral de l'armée est bon, dit Canrobert dans son rapport publié ce matin, daté du 3.

Le traité signé avec l'Autriche n'est pas encore livré à la publicité, mais tout indique que l'Allemagne entière va se joindre à nous. L'état du duc de Cambridge ne s'améliore pas, sa raison est tout-à-fait troublée.

VENDREDI 22 DÉCEMBRE.

La guerre continue sans rien de décisif; le traité avec l'Autriche a été signé, mais je ne sais encore quels résultats il aura, et quelle sera la participation de l'Autriche.

Quant à la Prusse, elle flotte et paraît très difficile à décider.

On parle d'un nouvel emprunt.

Je dîne dimanche chez l'Empereur.

MERCREDI 27 DÉCEMBRE.

J'ai dîné dimanche chez l'Empereur, qui, ainsi que l'Impératrice, a été fort gracieux pour moi.

L'Impératrice tient à son idée de me donner des étrennes.

La Princesse Mathilde m'a donné un petit écrin en velours contenant trois boutons de chemise en corail rose; chaque boule est surmontée d'une abeille en or émaillé, dont les ailes sont composées de petits diamants.

L'Empereur a prononcé hier un beau discours d'ouverture de la session législative. Il demande une levée de 140,000 nommes et l'autorisation d'un nouvel emprunt national; d'ailleurs le budjet est en équilibre; l'emprunt fera seul face aux dépenses de la guerre. Le discours a été parfaitement accueilli par le sénat et le corps législatif. La bourse a baissé de près d'un franc à la nouvelle de l'emprunt.

Pas de nouvelles de la Crimée.

J'ai signé ce matin comme rédacteur en chef la fondation d'un journal d'art et d'industrie à propos de l'exposition universelle.

(Fin de l'année 1854.)

ANNÉE
1853

MERCREDI 3 JANVIER.

J'en ai fini avec les visites au château et les visites aux ministres. La corvée est faite.

L'Impératrice m'a envoyé pour mes étrennes une fort belle montre, dont la cuvette est en jaspe sanguin avec mon chiffre et ma couronne en relief d'or. A cette montre est jointe une belle chaîne, une clef or et jaspe et un médaillon composé de deux camées cerclés par des rubis et des diamants.

L'Empereur, qui a la goutte, n'a pu lundi présider le repas de famille, alors le prince Jérôme a reçu au palais royal les invités de l'Empereur et à cette occasion il s'est réconcilié avec sa fille, à laquelle il a fait toutes les avances. Mardi il est venu chez la Princesse Mathilde, il lui a porté de belles étrennes, puis il lui a dit : « *tu m'as fait passer « la meilleure nuit, dont j'ai joui depuis longtemps* »

Il n'y a pas de nouvelles intéressantes de la Crimée; il court des bruits de rapprochement avec la Prusse.

La maladie du duc de Cambridge était fort exagérée. Sa raison n'a jamais été perdue, mais on fait ici les nouvelles les plus étranges.

J'ai déjeuné ce matin avec la Princesse, j'y dîne demain. La Desprez racontait qu'elle avait fait pleurer Giraud en lui narrant les vicissitudes de sa vie. La comédie devait être bonne.

MERCREDI 10 JANVIER.

Hier, l'Empereur a passé la revue des bataillons de la garde, qui partent pour la Crimée. Après la revue l'Impératrice a pris son bras et tous deux ont passé dans tous les rangs. Les soldats ont accueilli par des cris chaleureux les deux augustes personnes; l'Impératrice, vivement émue, impressionnée par la vue de tant de braves gens, qui vont prodiguer leur sang pour la France, n'a pu retenir ses larmes, alors l'enthousiasme des officiers et des soldats n'a plus connu de bornes.

Depuis deux jours les nouvelles de Vienne annoncent que la Russie consent à traiter sur la base des quatre propositions occidentales.

Je ne vois là qu'une rouerie de la diplomatie russe, qui veut à tout prix empêcher ou du moins retarder l'adhésion de l'Allemagne à la politique anglo-française.

Les dernières lettres de Sébastopol disent qu'on est prêt pour l'assaut.

Un milliard deux cent millions sont déjà souscrits pour l'emprunt de cinq cents millions. Tous les alarmistes ne savent que dire de ce succès du gouvernement français.

SAMEDI 13 JANVIER.

Un aide de camp du général Canrobert est arrivé avant-hier aux Tuileries pendant le dîner, mais rien n'a transpiré des nouvelles qu'il apportait.

On parle bien bas dans le monde d'une petite affaire de Madame la comtesse de Nansouty née Perron, qui depuis quelque temps affectait les dehors d'une grande piété, renonçait presque au monde et ne portait plus de bijoux. Le mari voulut voir les bijoux, on lui refusa leur exhibition, il se fâcha, s'empara de la clef du secrétaire! .... pas de bijoux .... il cherche partout .... rien .... et Madame de Nansouty refuse de s'expliquer.

Le comte de Nansouty consulte le commissaire de police, qui conseille une visite générale dans l'hôtel. M^me^ de Nansouty, froide, hautaine, impassible, ne s'y oppose pas. Les bijoux sont retrouvés chez la femme de chambre, qui les réclame comme un don de sa maîtresse. Le comte de Nansouty lui répond: « *Votre maîtresse, si elle vous « avait donné ces bijoux, nous l'aurait dit, puisqu'elle sait « que le commissaire de police fait une fouille générale; « vous n'êtes qu'une voleuse.* »

La femme de chambre, exaspérée, voyant qu'il y allait de la prison et de la cour d'assises, s'écrie alors:

« Eh bien, si c'est comme ça et que Madame me laisse « accuser, je vais tout vous dire: ces bijoux sont bien à « moi, je suis l'a..... de Madame, et pour me décider à t.... « avec elle, ce que je ne voulais pas faire, elle m'a donné « peu à peu tous ses bijoux. »

A cette assertion on descend dans la chambre de la comtesse, qui, perdant tout son calme, tombe dans des spasmes nerveux et pleure à sanglots.

La femme de chambre devient arrogante, nomme toutes ses am..., parmi lesquelles la marquise d'Ada. Elle maintient son assertion sur la possession des bijoux et finit par exiger 80,000 francs pour prix de son silence.

On parlemente en ce moment et l'affaire en est là.

MARDI 23 JANVIER.

Les affaires d'Orient sont toujours au même point, rien de positif; il paraît décidé qu'au printemps l'Empereur entrera en Allemagne pour se joindre à l'Autriche, à la tête de cent mille hommes, et que, si la Prusse ne s'est pas prononcée, on la traitera en ennemie.

L'Empereur demandait, il y a quatre jours, au vieux comte de Loëwenhielm, ambassadeur de Suède, comment allaient les affaires de son pays. « Elles vont bien, Sire, » répondit l'Ambassadeur, « nous avons eu une très bonne diète. » « Tant mieux, » reprit l'Empereur, « cette diète vous donnera, je l'espère, meilleur appétit au printemps. »

SAMEDI 27 JANVIER.

Nous avons perdu des hommes et des chevaux par le froid devant Sébastopol. Le prince Napoléon est arrivé en France, mais il ne se presse pas de se montrer à Paris.

Son état de maladie ne l'a pas empêché de visiter les monuments d'Athènes. Il était las de la Crimée et nos généraux étaient plus las de lui encore. Il murmurait contre tout et contre tout le monde. Il blâmait les plans des généraux, désapprouvait leurs ordres. Il était en un mot une impossibilité.

Le ministère anglais est en pleine dissolution. Lord John Russel a donné sa démission.

Ici à la cour nouvelles nominations de chambellans et de dames du palais.

Le gros Labédoyère et sa femme, jadis légitimistes fougueux, quoique fils du Labédoyère fusillé en 1815.

Madame de Saulcy, qui ne mettra pas beaucoup de gaîté à la cour, timide, dévote et sans animation dans l'esprit.

Un décret d'hier me nomme membre du Jury de sculpture pour l'Exposition Universelle.

Les Thayer, qui ne sont pas encore assez comblés, vont déplorant en tous lieux la *misère des Padoue,* cela fait mal au cœur. Les deux Thayer sont des niais de première classe, qui ne sont quelque chose que par leurs femmes et qui, en 1824, voulaient se faire reconnaître Anglais quoique d'origine américaine. J'en suis encore à chercher quels services publics leur ont valu le titre et les 30,000 francs de sénateur. Riches par leur père, qui a eu l'idée de faire à lui seul une petite bande noire, ils connaissent maintenant les honneurs sans toutefois négliger l'argent.

De Laborde voulait que sa femme fût dame du Palais, il ne l'a pas obtenu. Quand on pensera aux maniérées bossues on songera à elle.

MERCREDI 31 JANVIER.

L'arsenal de Woolvich est, dit-on, incendié; on ne donne aucun détail.

Le prince Napoléon est à Paris; il ne se montre nulle part; mais comme il porte toute sa barbe depuis son séjour en Crimée, le peuple dit: qu'il porte la barbe de *sa peur*.

Le lendemain de son arrivée deux ovations devaient lui être faites: la première par les démocrates pour le féliciter d'avoir abandonné une guerre *injuste!* la seconde par les honnêtes gens pour le siffler.

La police a empêché les deux manifestations.

Le ministère anglais est tombé à propos d'une question d'enquête sur l'état de l'armée. Lord Palmerston va, dit-on, être le chef d'un nouveau ministère.

Encore un scandale:

Madame d'Elchigoyen, fille de la duchesse de Valençay, mariée il y a deux ans, demande à être séparée. d'Elchigoyen est un démocrate forcené.

Mme la marquise de Beaumont née Dupuytren, la plus homasse de nos Saphos modernes, a été surprise l'an dernier dans une maison de filles, s'exerçant à la *fricarelle*. Cette peccadille ne lui fait aucun tort, le monde la reçoit.

Puisque je suis en train de narrer de bonnes histoires destinées à l'édification de mes petits enfants, mettons les deux pieds dans le plat, aussi bien il fait un temps ffreux; la neige couvre les toits, les voitures ne roulent as, et le verglas épouvante les piétons.

Je suis devant mon feu, et j'éprouve le besoin de me réjouir.

L'abbé Coquereau qui se fourre partout était, il y a trois jours, chez la Princesse Mathilde, où Nadaud chantait. Comme les chansons devenaient un peu grasses, il se prudifia au point de se retirer dans un salon voisin, d'où il pouvait tout entendre. Le marquis de Custine, voulant le plaisanter sur sa pruderie, lui dit: «Je m'étonne «qu'un silène chrétien s'effarouche de si peu de chose.» L'abbé, pour faire de l'esprit, lui répondit: «*Ce n'est pas «quand on pèche comme vous par le fondement, Monsieur, «qu'il est permis de traiter les autres de Silène.*»

L'abbé fit cette réponse tout haut, au milieu de vingt personnes. Voilà où en est l'urbanité française, voilà où en est le respect que l'on doit à une Altesse Impériale.

Un méchant abbé ose dire en sa présence à un homme qu'elle reçoit: «*Vous êtes un p....*»

MARDI 6 FÉVRIER.

La Prusse, sous prétexte de neutralité armée, dessine chaque jour davantage son hostilité.

Il y a des paris pour une guerre avec cet Etat au printemps prochain.

Dernièrement l'Empereur fit demander à M. de Hatzfeldt de poser à son gouvernement la question suivante:

«En cas de nécessité la Prusse permettra-t-elle le «passage des troupes françaises sur son territoire?»

MERCREDI 31 JANVIER.

L'arsenal de Woolvich est, dit-on, incendié; on ne donne aucun détail.

Le prince Napoléon est à Paris; il ne se montre nulle part; mais comme il porte toute sa barbe depuis son séjour en Crimée, le peuple dit: qu'il porte la barbe de *sa peur*.

Le lendemain de son arrivée deux ovations devaient lui être faites: la première par les démocrates pour le féliciter d'avoir abandonné une guerre *injuste!* la seconde par les honnêtes gens pour le siffler.

La police a empêché les deux manifestations.

Le ministère anglais est tombé à propos d'une question d'enquête sur l'état de l'armée. Lord Palmerston va, dit-on, être le chef d'un nouveau ministère.

Encore un scandale:

Madame d'Elchigoyen, fille de la duchesse de Valençay, mariée il y a deux ans, demande à être séparée. d'Elchigoyen est un démocrate forcené.

M^me^ la marquise de Beaumont née Dupuytren, la plus homasse de nos Saphos modernes, a été surprise l'an dernier dans une maison de filles, s'exerçant à la *fricarelle*. Cette peccadille ne lui fait aucun tort, le monde la reçoit.

Puisque je suis en train de narrer de bonnes histoires destinées à l'édification de mes petits enfants, mettons les deux pieds dans le plat, aussi bien il fait un temps affreux; la neige couvre les toits, les voitures ne roulent pas, et le verglas épouvante les piétons.

Je suis devant mon feu, et j'éprouve le besoin de me réjouir.

L'abbé Coquereau qui se fourre partout était, il y a trois jours, chez la Princesse Mathilde, où Nadaud chantait. Comme les chansons devenaient un peu grasses, il se prudifia au point de se retirer dans un salon voisin, d'où il pouvait tout entendre. Le marquis de Custine, voulant le plaisanter sur sa pruderie, lui dit: «Je m'étonne «qu'un silène chrétien s'effarouche de si peu de chose.» L'abbé, pour faire de l'esprit, lui répondit: «*Ce n'est pas «quand on pèche comme vous par le fondement, Monsieur, «qu'il est permis de traiter les autres de Silène.*»

L'abbé fit cette réponse tout haut, au milieu de vingt personnes. Voilà où en est l'urbanité française, voilà où en est le respect que l'on doit à une Altesse Impériale.

Un méchant abbé ose dire en sa présence à un homme qu'elle reçoit: «*Vous êtes un p....*»

MARDI 6 FÉVRIER.

La Prusse, sous prétexte de neutralité armée, dessine chaque jour davantage son hostilité.

Il y a des paris pour une guerre avec cet Etat au printemps prochain.

Dernièrement l'Empereur fit demander à M. de Hatzfeldt de poser à son gouvernement la question suivante:

«En cas de nécessité la Prusse permettra-t-elle le «passage des troupes françaises sur son territoire?»

MERCREDI 31 JANVIER.

L'arsenal de Woolvich est, dit-on, incendié; on ne donne aucun détail.

Le prince Napoléon est à Paris; il ne se montre nulle part; mais comme il porte toute sa barbe depuis son séjour en Crimée, le peuple dit: qu'il porte la barbe de *sa peur*.

Le lendemain de son arrivée deux ovations devaient lui être faites: la première par les démocrates pour le féliciter d'avoir abandonné une guerre *injuste!* la seconde par les honnêtes gens pour le siffler.

La police a empêché les deux manifestations.

Le ministère anglais est tombé à propos d'une question d'enquête sur l'état de l'armée. Lord Palmerston va, dit-on, être le chef d'un nouveau ministère.

Encore un scandale:

Madame d'Elchigoyen, fille de la duchesse de Valençay, mariée il y a deux ans, demande à être séparée. d'Elchigoyen est un démocrate forcené.

M^me^ la marquise de Beaumont née Dupuytren, la plus homasse de nos Saphos modernes, a été surprise l'an dernier dans une maison de filles, s'exerçant à la *fricarelle*. Cette peccadille ne lui fait aucun tort, le monde la reçoit.

Puisque je suis en train de narrer de bonnes histoires destinées à l'édification de mes petits enfants, mettons les deux pieds dans le plat, aussi bien il fait un temps affreux; la neige couvre les toits, les voitures ne roulent pas, et le verglas épouvante les piétons.

Je suis devant mon feu, et j'éprouve le besoin de me réjouir.

L'abbé Coquereau qui se fourre partout était, il y a trois jours, chez la Princesse Mathilde, où Nadaud chantait. Comme les chansons devenaient un peu grasses, il se prudifia au point de se retirer dans un salon voisin, d'où il pouvait tout entendre. Le marquis de Custine, voulant le plaisanter sur sa pruderie, lui dit: «Je m'étonne «qu'un silène chrétien s'effarouche de si peu de chose.» L'abbé, pour faire de l'esprit, lui répondit: «*Ce n'est pas «quand on pèche comme vous par le fondement, Monsieur, «qu'il est permis de traiter les autres de Silène.*»

L'abbé fit cette réponse tout haut, au milieu de vingt personnes. Voilà où en est l'urbanité française, voilà où en est le respect que l'on doit à une Altesse Impériale.

Un méchant abbé ose dire en sa présence à un homme qu'elle reçoit: «*Vous êtes un p....*»

MARDI 6 FÉVRIER.

La Prusse, sous prétexte de neutralité armée, dessine chaque jour davantage son hostilité.

Il y a des paris pour une guerre avec cet Etat au printemps prochain.

Dernièrement l'Empereur fit demander à M. de Hatzfeldt de poser à son gouvernement la question suivante:

«En cas de nécessité la Prusse permettra-t-elle le «passage des troupes françaises sur son territoire?»

MERCREDI 31 JANVIER.

L'arsenal de Woolvich est, dit-on, incendié; on ne donne aucun détail.

Le prince Napoléon est à Paris; il ne se montre nulle part; mais comme il porte toute sa barbe depuis son séjour en Crimée, le peuple dit: qu'il porte la barbe de *sa peur*.

Le lendemain de son arrivée deux ovations devaient lui être faites: la première par les démocrates pour le féliciter d'avoir abandonné une guerre *injuste!* la seconde par les honnêtes gens pour le siffler.

La police a empêché les deux manifestations.

Le ministère anglais est tombé à propos d'une question d'enquête sur l'état de l'armée. Lord Palmerston va, dit-on, être le chef d'un nouveau ministère.

Encore un scandale:

Madame d'Elchigoyen, fille de la duchesse de Valençay, mariée il y a deux ans, demande à être séparée. d'Elchigoyen est un démocrate forcené.

M^me^ la marquise de Beaumont née Dupuytren, la plus homasse de nos Saphos modernes, a été surprise l'an dernier dans une maison de filles, s'exerçant à la *fricarelle*. Cette peccadille ne lui fait aucun tort, le monde la reçoit.

Puisque je suis en train de narrer de bonnes histoires destinées à l'édification de mes petits enfants, mettons les eux pieds dans le plat, aussi bien il fait un temps reux; la neige couvre les toits, les voitures ne roulent s, et le verglas épouvante les piétons.

Je suis devant mon feu, et j'éprouve le besoin de me réjouir.

L'abbé Coquereau qui se fourre partout était, il y a trois jours, chez la Princesse Mathilde, où Nadaud chantait. Comme les chansons devenaient un peu grasses, il se prudifia au point de se retirer dans un salon voisin, d'où il pouvait tout entendre. Le marquis de Custine, voulant le plaisanter sur sa pruderie, lui dit: «Je m'étonne «qu'un silène chrétien s'effarouche de si peu de chose.» L'abbé, pour faire de l'esprit, lui répondit: «*Ce n'est pas «quand on pèche comme vous par le fondement, Monsieur, «qu'il est permis de traiter les autres de Silène.*»

L'abbé fit cette réponse tout haut, au milieu de vingt personnes. Voilà où en est l'urbanité française, voilà où en est le respect que l'on doit à une Altesse Impériale.

Un méchant abbé ose dire en sa présence à un homme qu'elle reçoit: «*Vous êtes un p....*»

MARDI 6 FÉVRIER.

La Prusse, sous prétexte de neutralité armée, dessine chaque jour davantage son hostilité.

Il y a des paris pour une guerre avec cet Etat au printemps prochain.

Dernièrement l'Empereur fit demander à M. de Hatzfeldt de poser à son gouvernement la question suivante:

«En cas de nécessité la Prusse permettra-t-elle le «passage des troupes françaises sur son territoire?»

La réponse ne se fit pas attendre. Hatzfeldt écrivit sur le champ au ministre que cette permission ne serait pas accordée.

La reprise des hostilités sera, je crois, vigoureuse.

Le *Globe*, journal anglais, avait ces jours derniers un grand article sur la légitimation de Morny, ou plutôt sur la reconnaissance de son droit comme fils de la reine Hortense et par conséquent du roi Louis. Je sais que cette question a occupé ici.

Dans le cas où l'Empereur partirait pour l'Allemagne au printemps, on prétend que Morny gouvernerait en son absence avec le titre d'archichancelier.

Quoique fasse le *Moniteur* pour prouver l'état de souffrance du prince Napoléon, le public n'y croit pas. Le prince ne se montre nulle part, mais il continue chez la maîtresse de Girardin (Esther Guimont, dite le lion) à déblatérer contre tout ce qui se fait et à déplorer de n'avoir pas été nommé général en chef!

Jeudi il y a bal à la cour, je compte y aller.

VENDREDI 9 FÉVRIER.

Je suis sorti à une heure cette nuit du bal de la cour; j'y ai vu le Prince Napoléon que je n'ai trouvé ni malade, ni changé; il a toujours la même mauvaise figure de Vitellius et non comme on se plaît à le répéter, la plus grande ressemblance avec Napoléon I^er^. Il a trente-trois ou trente-quatre ans, on lui en donnerait cinquante. L'Em-

pereur aurait voulu le démonétiser complètement qu'il n'aurait pas autrement arrangé le bal d'hier.

En effet, après tous les articles de journaux qui cherchaient à nous attendrir sur le prince Napoléon, qui nous le représentaient mourant, ne pouvant voyager qu'à petites journées, après tant de rapports de médecins inquiétants au suprême degré, hier soir le prince agonisant a ouvert le bal avec l'Impératrice, il lui a donné le bras à minuit et demi pour aller souper. Hier soir le prince agonisant était gros et gras comme à l'ordinaire; il s'est tenu debout toute la soirée et il a eu l'audace, lui, le fuyard des champs de bataille de la Crimée, de revêtir l'habit de général de division! de ceindre le grand cordon de la légion d'honneur!

Le *Moniteur*, l'*Indépendance Belge*, les journaux gouvernementaux font les efforts les plus maladroits pour le réhabiliter. On parle de son admirable bravoure à l'Alma et de sa position *stratégique* à Inkerman. On s'étonne que la France n'aît pas accueilli par des applaudissements le retour du prince, comme l'Angleterre a accueilli le retour du duc de Cambridge. Les journaux français s'emparent même d'une phrase du discours du duc de Cambridge pour expliquer le retour du prince Napoléon.

«La guerre de Crimée est une guerre de soldats et «pas une guerre de généraux.»

On s'empressait peu hier auprès de S. A. I.

Le jeune Metternich, nouvellement décoré de la croix de chevalier de la légion d'honneur et portant le costume de chevalier de Malte, a longtemps causé avec l'Empereur et avec l'Impératrice.

Le personnel de la cour était renforcé par les nouveaux chambellans et les nouvelles dames. Belmont brillait toujours au premier rang par son importance et par ses plaques, il en est littéralement bardé. Les méchants prétendent qu'il y en a une pour chaque V.... qu'il a supportée, alors il n'en a pas assez.

Le jeune duc de Vallombroso, qui a à peine vingt ans, a laissé prendre par une fille entretenue des lettres de la marquise de Bethisy. Parmi ces lettres, une surtout est très compromettante. Cette lettre disait au jeune duc:

« Je t'en prie, ne va pas à la campagne chez la duchesse de Valentinois, je sais comme elle est coquette et je suis jalouse », etc. etc.

Bref, la fille entretenue, a fait autographier la lettre à cent exemplaires, elle l'a fait remettre à cent personnes, parmi lesquelles Bethisy. De là, querelles, toute la famille Bethisy et Valentinois s'en mèlent, on veut faire battre Vallombroso, il s'y refuse. L'affaire en est là, et la fille entretenue demande soixante mille francs pour restituer la lettre!

Voilà un jeune duc qui débute bien!

Je n'ai pas vu l'ambassadeur de Prusse hier soir.

Les Murat font de l'importance d'une manière risible. La jeune fille nouvellement née est couchée dans un berceau à couronne royale. Ils se considèrent comme rois légitimes de Naples; Chassiron est presque une Altesse Royale.

Les Murat sont des gens sans éducation et sans beaucoup d'intelligence. Le fils aîné, qui a épousé M^lle^ de Wagram, sait à peine lire.

MERCREDI 14 FÉVRIER.

Avant-hier, chez le Prince Jérôme au palais royal, on causait en toute liberté et devant les ministres du départ de l'Empereur pour la Crimée. Ce départ était fort blâmé, on disait que l'Impératrice l'accompagnerait jusqu'à Constantinople.

D'un autre côté une personne ordinairement bien renseignée, racontait hier soir, comme le tenant de Morny, que le général Niel avait envoyé de Sébastopol un rapport très satisfaisant sur l'ensemble des opérations et sur la situation de l'armée, rapport dont la conclusion était que le moment de l'assaut était venu et qu'il aurait lieu dans les conditions les plus favorables, car l'armée russe, par suite de l'état de la campagne, se trouverait dans l'impossibilité de secourir la place.

Le faubourg Saint-Germain, qui a la palme pour les cancans de mauvais goût et pour les calomnies de cuisinières, raconte que Madame de Malaret donne sa démission de dame de l'Impératrice pour éviter d'avoir une seconde fois à repousser *les propositions* de Sa Majesté. J'ignore si M^me^ de Malaret donne sa démission, mais ce que je sais, c'est que la dame n'est pas femme à s'effrayer de telles propositions, et que sa farouche vertu a été surprise, il n'y a pas longtemps, toute soumise aux entreprises amoureuses du colonel Fleury, auquel elle avait ouvert, je ne dirai pas seulement ses bras, mais la grande route du plaisir, si bien absorbée qu'elle s'est laissée surprendre.

Hier, chez le comte de Tascher aux Tuileries petit bal masqué où se trouvaient en domino l'Empereur et l'Impératrice.

VENDREDI 16 FÉVRIER.

L'Empereur n'ira pas en Crimée; cette idée est heureusement abandonnée.

Le parti Mazzinien s'agite beaucoup, on craint de sa part une tentative d'assassinat contre l'Empereur, qui seul s'oppose au bouleversement général. L'Empereur mort, la révolution envahirait encore l'Europe, les démocrates triompheraient, et l'anarchie régnerait de nouveau sur le monde. La police de Gênes a prévenu la police française.

Malheureusement notre agent de Gênes, où vivent des masses de réfugiés socialistes, est un sot, déconsidéré nommé le baron de Maussion et beau-père du sculpteur Marochetti.

Cet homme plus que bête s'est ruiné par toutes sortes de folies; il est, dit-on, beaucoup p.... et ne fréquente à Gênes que des gens tarés. On le maintient au poste de consul de France, j'ignore par quelle considération.

J'ai appris hier quelques détails sur la mort de ce pauvre Ladvocat, mon ancien éditeur. Ladvocat avait toujours vécu dans le luxe, et en se retirant de la librairie, il s'était fait couturière avec sa maîtresse, M^me^ Camille, mais il y a deux ans, ils se sont séparés parce que Ladvocat menait une vie fastueuse qui les aurait conduit à l'hôpital.

Ladvocat, nommé pourvoyeur d'objets d'art de la reine d'Espagne, a cru pouvoir encore faire fortune, il s'est trompé! La misère l'a visité, le chagrin s'est emparé de sa personne; il a eu trois ou quatre jaunisses et vers les derniers temps il souffrait de douleurs intolérables sous la plante des pieds. L'argent vint à lui manquer tout à fait, sa portière le nourrit pendant un mois, mais il comprit l'inutilité de la lutte et dut se résigner à mourir. Il chargea son portier de dire à ceux de ses amis qui viendraient le demander qu'il était parti pour la campagne, puis il fit avancer pour la dernière fois une voiture, qui le conduisit à l'hôpital de l'hôtel Dieu.

Ladvocat languit quelques jours dans cet hôpital, il se sentait vaincu, et il s'endormit dans la mort, seul, sans un parent, sans un ami pour lui serrer la main. Il fut enterré dans la fosse commune. M^me^ Camille l'a fait retirer de cette fosse et transporter dans un cimetière, où un monument convenable a été érigé sur sa tombe.

Ladvocat avait rempli dans ce siècle un rôle brillant; le premier parmi les éditeurs modernes il avait rétribué convenablement le travail des auteurs, et c'est à lui que les illustrations littéraires doivent les prix fabuleux auxquels ont été coté leurs œuvres.

Ladvocat comptait quatre cent mille francs à Chateaubriand pour ses œuvres complètes, et Chateaubriand mourait pourtant aussi pauvre que Ladvocat.

Mon premier éditeur était vaniteux et dissipateur, se souciant aussi peu de l'argent des autres que du sien propre; marchant de faillite en faillite, toujours élégant, toujours brillant, assistant à tous les bals de souscription, à toutes les premières représentations théâtrales, emprun-

tant et ne rendant jamais, comme il avait souvent orêté sans s'inquiéter d'être remboursé.

Ladvocat a été vaincu par la vieillesse, qui arrivait, et par la misère, qui était venue, ce n'était point un méchant homme, pauvre Ladvocat !

Ce soir je vais chez Madame Lehon, j'y verrai de plus méchants personnages que Ladvocat et qui sont aujourd'hui grands seigneurs.

Le secret de la fortune consiste dans l'absence de genérosité : recevez de tout le monde, mais ne donnez à personne, volez qui vous pourrez, mais ne vous laissez point voler.

SAMEDI 17 FÉVRIER.

Hier soir, chez Madame Lehon, je me suis longtemps entretenu avec la Princesse Mathilde de l'intention attribuée à l'Empereur d'aller en Crimée. La Princesse m'a répondu que tous les raisonnements contre cette volonté n'aboutiraient à rien, et qu'elle était convaincue que ce voyage aurait lieu. Elle en a parlé à l'Empereur dans la journée d'hier, il a répondu que la prise de Sébastopol annoncerait la paix, et qu'il fallait prendre Sébastopol.

L'Impératrice pousse l'Empereur à ce voyage.

La Princesse Mathilde croit au prochain départ, l'Empereur emmènerait avec lui le prince Napoléon.

Ce départ inquiète et sera mal vu par l'opinion publique.

DIMANCHE 18 FÉVRIER.

L'Empereur, cela semble certain, part jeudi.

L'amiral Hamelin lui a promis de le conduire à Sébastopol en huit jours.

Le conseil de régence, qu'il laisse ici, est composé du prince Jérôme, président, de Troplong et de Morny. Morny est l'homme important de ce conseil ; il a des lettres closes, qui en cas de besoin lui donnent pleins pouvoirs.

Je commence à me rendre compte de la nécessité du départ de l'Empereur pour la Crimée. Il y a entre nos généraux une sorte de zizanie, les amours propres sont en jeu, en un mot, ils ne marchent pas d'accord.

J'ai lu ce matin une lettre adressée par le général Canrobert au général Forey pour le prier de reprendre sa démission, car le général Forey a donné sa démission par irritation de ce qu'on l'a mis de côté dans la promotion au commandement des grandes divisions.

Le général Forey est accusé d'avoir causé l'échec et la mort du général de Lourmel, dont il n'a pas fait soutenir l'attaque par sa division; sans les calculs égoïstes de sa jalousie, le fort était pris et le général de Lourmel serait encore à la tête des troupes.

D'un autre côté, le génie et l'artillerie se contrarient, enfin chacun tire un peu à soi sans s'inquiéter de la chose publique. Tous ces petits grands hommes ne voient que leur intérêt, leur personnalité. Ce sont toujours les mêmes misérables passions. Celui-ci est heureux de l'échec de celui-là, il n'y aidera pas, mais il ne fera rien pour l'em-

pêcher. Les dénonciations se croisent, il n'est pas jusqu'au plus infime sous-lieutenant qui n'adresse à un journal son jugement sur les opérations du général en chef.

Puis les colonels de l'armée, jaloux de la garde, inspirant leur jalousie à leurs corps d'officiers et ceux-ci la communiquant aux soldats.

Nos généraux eux-mêmes sont un peu trop enflés de leur importance. Ils rêvent tous le maréchalat et ce que je crains, c'est qu'ils ne le rêvent comme un nouveau point de départ. Dieu sait pourtant si on retirait à la plupart de ces *capitaines* l'épée et les épaulettes, quel serait l'avorton moral qui resterait.

Le général Magnan, devenu maréchal, ferait un très beau charlatan.

Baraguay d'Hilliers ne ferait rien qu'un homme désagréable, etc. etc.

Le voyage de l'Empereur a sa raison dans les tiraillements dont je viens de parler. Il faut qu'il fasse sentir une main et une volonté de fer à tous ces messieurs les généraux, et qu'il montre à l'armée son véritable chef, parce qu'il est le chef de la nation.

Le prince Napoléon part avec l'Empereur. Dieu veuille que le sort des batailles en débarrasse la France!

MERCREDI DES CENDRES 21 FÉVRIER.

Je suis resté cette nuit jusqu'à deux heures au bal costumé de Madame Lehon; il était charmant et fort animé, de très jolis costumes, quelques dominos, un mé-

lange de gens à prétention et de gens sans prétention; mais ces derniers étaient en petit nombre.

Le second fils de Madame Lehon et E. Delessert, en vrais pierrots la figure couverte de farine, étaient merveilleux.

Giraud, le peintre de pastel, a été pris pour un vrai Turc, pour Vély Pacha.

Les Pierrots faisaient majorité et c'était justice, ils se croyaient déguisés, les gaillards! Allons donc, mes bons jeunes gens, vous seriez encore bien heureux d'être de vrais pierrots!

Mme E. Lehon, Mlle Lehon, Mlle de Reiset, Mme Manara ont eu les palmes de la beauté, etc. etc.

Le marquis de La Valette ne quittait pas la Princesse Mathilde; ce diplomate retraité dans le sénat, ancien beau viveur des coulisses de l'opéra, gras aujourd'hui comme une petite caille, et traînant en guise de boulet sa jalouse vieille femme, essaye la puissance de ses dernières séductions sur le cœur d'une Altesse Impériale, qui s'amuse de ce manège. Le diplomate se laisse piper.

Malgré tout l'entrain du bal, il était évident que le bruit du départ de l'Empereur préoccupait tous les esprits. Beaucoup de gens n'y veulent pas encore croire, de là tant de nouvelles différentes: il part... il ne part pas.

Les hommes d'état se renfermaient hier dans un silence magnifique. Les officiers de la maison attendent des ordres et n'osent engager leur journée du lendemain.

La Princesse Mathilde, très irritée de ce départ, n'en souffle mot au vulgaire, mais elle en a longuement causé avec Persigny et plus tard avec le colonel Fleury, qui en

sa double qualité de commandant des guides et de premier écuyer doit en savoir quelque chose. J'ai entendu Fleury donner à la Princesse la date du 25 de ce mois comme assignée pour le départ.

Tous les gros bonnets, qui tiennent à la cour, ont vendu leurs rentes et leurs actions pour racheter en baisse, car on compte sur une baisse considérable le jour où le départ sera effectué.

Le parti Mazzinien s'agite beaucoup, non seulement en Italie, mais dans toute l'Europe.

Le marquis Visconti m'a communiqué hier une lettre qu'il venait de recevoir de Londres et dans laquelle un réfugié italien le chargeait de prévenir le gouvernement français que des émissaires chargés par Mazzini d'assassiner l'Empereur partent pour la France et pour la Crimée.

Mazzini ne voit que l'Empereur qui soit un obstacle à ses projets de bouleversement; aussi a-t-il décrété sa mort, c'est un nouveau *vieux de la montagne.*

L'année 1855 verra de grandes choses. Dieu veuille qu'elle n'en compte pas de déplorablement funestes. La vie de l'Empereur est notre vie, après lui nous retomberions dans une effroyable anarchie. Nos partis ne veulent pas le comprendre et tous les niais, soit parlementaires, soit légitimistes, pensent qu'ils pourraient dominer la situation.

Les légitimistes ne connaissent pas la France et s'ils arrivaient au pouvoir, ils seraient le lendemain dominés par les parlementaires, par des Guizot, des Thiers, des Berryer ou des Montalembert qui ne voient le gouvernement de la France, le salut du pays, que dans leurs dis-

cours. Ces bavards là ont déjà démoralisé la France pendant trente-cinq ans, ils ont fait deux révolutions, ils n'ont rien appris et ils se gardent avec l'espoir d'en brasser une quatrième.

Ce qui embarrasse aujourd'hui les avenues du pouvoir, c'est le reste impur de toutes les saletés parlementaires, ce sont ces gens que je connais et qui trahiront demain, s'ils y trouvent quelque intérêt personnel, en passant avec armes et bagages au plus offrant!

VENDREDI 23 FÉVRIER.

L'Empereur partira au mois de mars, telle est du moins la conviction des gens bien informés.

Hier soir, je suis allé chez la Princesse Mathilde, j'y ai trouvé le ministre de l'instruction publique, celui des affaires étrangères, le maréchal Baraguay, le général la Marmora, l'ambassadeur turc, etc. etc.: chacun gardait un silence plein d'importance sur le départ.

La Princesse a reçu une lettre charmante de l'empereur de Russie, qui lui dit:

En vérité, j'ignore pourquoi la France me fait la guerre.

Le vieux Czar est toujours le même, il pense rendre tout le monde dupe de ses finesses.

La Princesse, charmée de la lettre du Czar, est un peu plus russe qu'à l'ordinaire. Nous vivons en vérité

dans un singulier temps, la propre cousine de l'Empereur correspond avec le Czar, contre lequel nous sommes en guerre. Son frère Napoléon, surnommé *plon-plon* et depuis la campagne de Crimée *craint-plomb*, ne voit que les démocrates et conspire contre l'ordre de choses actuel.

Les futurs ministres de *craint-plomb* sont E. de Girardin et Bixio ! C'est dans le salon de ce dernier qu'on peut l'entendre décrier nos généraux, révéler les délibérations des conseils de guerre, etc. etc.

Craint-plomb est l'auteur d'une brochure anti-française publiée à Bruxelles sous la forme d'un rapport au gouvernement français sur la situation de l'armée de Crimée et signée : un officier général.

Le gouvernement français poursuit à Bruxelles l'imprimeur et l'auteur encore *inconnu* de cette brochure, et le prince Napoléon a failli être arrêté, mais il a juré *sa parole d'honneur* qu'il était étranger à la publication incriminée !

Berryer a été reçu hier à l'académie, il y a prononcé un discours rempli de phrases et d'allusions hostiles et a été fort applaudi par toutes les vieilles femmes politiques du faubourg Saint-Germain réunies aux femmes doctrinaires. Dites après cela que les partis ne se rapprochent pas.

La Princesse Mathilde était furieuse, elle traitait Berryer de jésuite, de lâche, etc. etc. puis à travers Berryer elle est arrivée à Falloux qu'elle a nommé jésuite, lâche et traître.

His de Butenval a pris très noblement la défense de Falloux, mais ce gros plat de La Rochejaquelein a fait chorus avec la Princesse, c'était à lever le cœur.

LUNDI 26 FEVRIER.

Hier soir, chez la Princesse Mathilde j'ai eu une longue conversation sur les affaires du moment avec La Guéronnière.

Il est l'auteur de l'article qui a paru, il y a trois ou quatre jours, au *Moniteur*.

L'Empereur l'avait fait mander aux Tuileries et lui a dit: *« faites un article dans tel sens, vous me rendrez « service. »*

Fould voyait des inconvénients à la publication de cet article, mais l'Empereur a voulu qu'il parût.

Dans cette entrevue il a été fort question, comme on le pense bien, du départ pour la Crimée. L'Empereur est décidé à partir; l'état de dissentions dans lequel se trouvent les généraux, leur jalousie, l'absence d'une grande autorité, tout exige ce départ, l'armée elle-même, le soldat doit être convaincu par la présence de l'Empereur, qu'elle est sa plus constante préoccupation.

« Je veux qu'on sache, si je pars, a ajouté l'Empereur, « que je vais à Sébastopol chercher la paix et que ce n'est « que là qu'elle peut être faite.

« Les incidents de la campagne y serviront plus que « les conférences diplomatiques et puis l'empereur Nicolas « viendra probablement en Crimée ! . . . »

Enfin La Gueronnière estime que l'Empereur est décidé à partir. « Si Sébastopol peut être prise, il faut que j'assiste à sa chute, » a dit l'Empereur.

Le marquis Visconti, qui dînait samedi avec l'Empereur et qui a eu avec lui un long entretien sur les menées des réfugiés italiens, m'a répété, mais avec moins de détails, les mêmes choses.

Le traité offensif avec l'Autriche ne sera une vérité que le jour où Sébastopol sera en notre pouvoir.

L'Empereur ne se fie pas encore à l'Autriche, il a dit à Visconti : « *Je croirai à la bonne foi des Autrichiens, le jour où j'entendrai leurs canons.* »

Lamartine, dans l'intimité de conversations particulières, approuve le départ ; il trouve l'idée noble et grande, mais, ajoute-il, il faut ou enmener le prince Napoléon ou le mettre à Vincennes avec une garde d'honneur.

Berryer loue aussi le départ, il trouve que c'est une pensée digne d'un prince français.

SAMEDI 3 MARS.

Hier soir à sept heures, la nouvelle est arrivée que l'empereur de Russie est mort d'une paralysie du poumon. Aussitôt sénateurs, dignitaires etc. se sont précipités vers la petite Bourse du Passage de l'Opéra pour exploiter la nouvelle. La rente a haussé de 2 frs. 50 cs.

Cette mort va peut-être changer la face de l'Europe. L'héritier du trône russe a toujours été peu partisan de la guerre dans laquelle son pays est engagé ; le second fils de l'empereur au contraire est l'âme du vieux parti russe et fanatique.

L'empereur Nicolas aurait dû mourir deux ans plus tôt pour sa gloire et pour notre repos.

L'Empereur Napoléon aura appris la nouvelle au camp de Boulogne où il est depuis deux jours. Maintenant le départ pour la Crimée aura-t-il lieu ?

MARDI 6 MARS.

L'Empereur est revenu de sa visite à l'armée de Boulogne. Il est toujours question de son départ pour la Crimée ; Fleury affirme qu'il aura lieu.

Hier soir, on a affiché au club impérial une dépêche télégraphique, datée de Sébastopol, qui annonce la mort du grand duc Michel, tué sous les murs de la ville. Il y aurait donc eu une affaire importante entre les armées anglo-françaises et l'armée russe.

Excelmans, qui arrive de Balaclava, affirme qu'on a reconnu l'impossibilité de prendre fructueusement Sébastopol si on ne s'empare pas des deux côtés de la ville à la fois. Il est donc question de l'investir complètement et de livrer une grande bataille aux Russes. Est-ce dans cette bataille qu'aurait été tué le grand duc ?

Romans, l'ancien préfet, qui a épousé M^lle^ de Kaisaroff, se vante d'être l'auteur de la brochure de Bruxelles. Il est possible qu'il l'a écrite, mais le prince Napoléon et Girardin l'ont dictée.

Romans s'imagine qu'il imposera par cette brochure hostile sa réintégration au gouvernement, qui aura peur de lui.

Pauvre cervelle !

Le prince Napoléon est plus que jamais *engirardiné;* il dîne avec Esther Guimont et Rachel; il a été sifflé dernièrement en se rendant chez la grande tragédienne.

Un tassement s'est produit dans les constructions de la nouvelle galerie du Louvre consacrée aux expositions annuelles, mais on prétend que ce tassement, qui a produit tout son effet, ne nuira en rien à la solidité de l'édifice.

Ce soir je dîne chez le comte de Rougé, notre collègue, promu conseiller d'Etat, et qui traite le conservatoire des musées. Sa femme est la plus enragée c... qu'il y ait dans Paris, ce n'est pas peu dire. Elle possède la physionomie de ses vertus, sa mine n'est pas trompeuse.

Jeudi je dînerai chez le peintre Muller, garçon qui ne manque pas de talent et qui a beaucoup d'esprit. Nouvellement marié à une ancienne maîtresse, il produit pour la première fois sa femme au monde. Ce mariage ne lui convient guère; l'amour n'existe plus; l'intérêt ne s'y rencontre pas satisfait et son ambition est mal à l'aise dans cette union par trop bourgeoise.

M^me^ Muller est malingre, petite et peu jolie; si elle est spirituelle tout est réparable, mais si elle est vulgaire je plains Muller!

Muller est comme esprit de l'étoffe des Gérard et des Delaroche avec plus de savoir faire que Delaroche, qui s'avise de bouder le gouvernement actuel tout comme pourrait le faire et le font un Thiers ou un Guizot quelconque.

Le duc de Broglie a été nommé académicien à la place d'Ancelot; Legouvé a été élu à la place de je ne sais plus quel immortel et en concurrence avec Ponsard.

Les parlementaires se réfugient dans les académies, qui deviennent une pépinière d'opposition.

L'académie des sciences morales, si malencontreusement ressuscitée par le roi Louis Philippe, est tout ce qu'il y a de plus hostile, les académies sont soutenues par un chœur de vieilles femmes des faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré, lesquelles vieilles femmes sont les tricoteuses de cette nouvelle convention.

VENDREDI 16 MARS.

Je n'ai rien écrit depuis longtemps sur ce livre parce que la plus grande incertitude règne dans toutes les nouvelles, qui sont mises en circulation. On fait tour à tour apparaître aux yeux du public, soit l'espérance de la paix, soit la crainte de la continuation de la guerre.

En fait il n'y a rien de probable ni dans l'un ni dans l'autre sens.

Tout est incertitude et les affaires devant Sébastopol en sont au même point.

Chez la Princesse Mathilde on prétendait hier que le roi de Prusse avait écrit à l'Empereur pour l'engager vivement à renoncer à son voyage en Crimée :

« J'ai le plus vif espoir, » manderait le roi de Prusse, « d'amener l'empereur Alexandre à accepter les conditions « d'une paix satisfaisante pour les intérêts de l'Europe, « mais si contre mon espoir j'échoue dans cette entreprise, « alors je me rallie complètement à votre politique et mes « armées marcheront avec les vôtres. »

J'ai peur, si cette nouvelle est vraie, qu'elle ne cache une déception et que la Prusse, au dernier moment mise en demeure de tenir sa parole, ne nous échappe par un faux fuyant.

On parle toujours du départ de l'Empereur, samedi et dimanche aux dîners d'adieux qu'il donnait aux officiers de deux régiments, qui s'embarquent ces jours-ci pour la Crimée, l'Empereur et l'Impératrice disaient:

« *Au revoir, à bientôt en Orient.* »

Je tiens ce propos du comte Charles de Tascher, qui était de service auprès de l'Impératrice et qui me l'a répété en sortant de son salon comme je passais la soirée chez lui.

L'Empereur est l'auteur d'un projet d'attaque de Sébastopol auquel le maréchal Vaillant, consulté, a donné une entière approbation.

L'Empereur voudrait, dit-on, le faire exécuter sous son commandement.

La brochure de Bruxelles continue d'occuper l'attention, je l'ai lue, elle est l'œuvre d'un mauvais homme attaquant tout ce qui a été fait, tous les généraux dans leur honorabilité, même les morts comme le maréchal de St-Arnaud.

En la lisant, on demeure convaincu que le prince Napoléon seul a pu l'écrire ou la dicter. Ce prince la prête et la fait lire à celles de ses connaissances, qui sont curieuses de la connaître.

VENDREDI 23 MARS.

Il paraît qu'avant d'aller en Crimée, l'Empereur et l'Impératrice iront à Londres et à Vienne.

Les journaux retentissent depuis quelques jours des démentis, donnés par Thiers et Changarnier, aux mémoires de Véron à propos d'une conférence qu'il prétend avoir eu lieu avant le 2 décembre entre Thiers, Morny et Changarnier et où la question du coup d'Etat fut agitée. Thiers et Changarnier exigeaient, dit Véron, l'arrestation de Lamoricière. Ces deux messieurs peuvent maintenant démentir le fait, mais il n'en est pas moins vrai qu'il est parfaitement exact. Morny atteste dans les journaux que tout le récit de Véron est conforme à la vérité, et il y a deux ans qu'il me l'a raconté à moi-même un matin chez lui en me parlant de toutes les affaires de décembre.

SAMEDI 24 MARS.

Le parisien se laisse prendre à de nouvelles espérances de paix, à de nouvelles circulaires fort ambigues de M. de Nesselrode.

Le parisien voit déjà la paix *toute désarmée* sortir du cerveau de la conférence de Vienne.

Le parisien ferait bon marché de Sébastopol, de la mer Noire et même de la Turquie, pourvu que la paix fut rétablie.

Car la paix augmentera le prix des loyers, abaissera celui des denrées, mettra de l'or dans la poche des petits propriétaires, etc. etc. Et le petit propriétaire, le bourgeois parisien, auquel les révolutions ont donné une importance trop au-dessus de sa valeur réelle, a l'égoïsme pour seule vertu. Il était guerrier, il y a six mois, il atta-

quait la Russie, il prenait Cronstadt et Sébastopol en un tour de main, et ramenait à Paris pour le montrer à sa femme, à sa cuisinière, le Czar enchaîné derrière son fiacre. Mais aujourd'hui la guerre l'ennuie, il consent à ne pas prendre Sébastopol, à ne pas attaquer Cronstadt, il ne veut plus avaler la Prusse et donnerait presque, si on le pressait un peu, Constantinople à la Russie. L'été arrive, il veut être calme, jouir sans inquiétude des douceurs de la villégiature.

Le bourgeois de Paris ne changera jamais, il lui faut du nouveau tous les jours ; une guerre, qui dure un an, ne l'intéresse plus.

Excelmans est venu hier me demander s'il ne pourrait avoir un buste de l'Empereur pour décorer la cabine de l'Impératrice à son bord, car le voyage en Crimée est toujours décidé.

MARDI 27 MARS.

Toujours même indécision sur les résultats déjà obtenus par la conférence de Vienne. On flotte alternativement entre des espérances de paix et des craintes de guerre.

Il est toujours question du voyage en Crimée de l'Empereur.

LUNDI 9 AVRIL.

Nous sommes fort à la guerre, les plus grands optimistes commencent à douter du résultat pacifique des conférences de Vienne. Drouyn de Lhuis y assiste maintenant et une décision ne peut tarder à trancher le nœud de la situation.

La Prusse dessine de mieux en mieux son hostilité.

Le siége de Sébastopol n'avance guére, et nous perdons chaque jour du monde dans des sorties russes que nous repoussons, il est vrai, mais qui déciment nos soldats. L'armée russe reçoit de nombreux renforts; enfin l'affaire de Crimée devient de plus en plus grosse.

Le ministre de la marine, Ducos, est très malade, les médecins conçoivent des craintes sur son état. Sa perte serait déplorable, car la France n'a pas eu depuis longtemps un ministre de la marine aussi intelligent et aussi actif.

L'Empereur et l'Impératrice partent le 16 pour l'Angleterre; ils seront absents peu de jours.

L'Empereur n'a pas eu de dîner de famille hier dimanche, jour de Pâques. Le prince Jérôme a donné un dîner. La Princesse Mathilde a seul dîné avec l'Empereur et l'Impératrice. Les Jérôme et les autres Bonaparte en sont profondément jaloux.

Hier matin, j'ai déjeuné chez la Princesse Mathilde, où l'abbé Coquereau déjeunait également. Cet aumonier de la marine, toujours Orléaniste dans le cœur, présageait

l'avenir le plus mauvais et donnait les nouvelles les plus inquiétantes de la Crimée.

Ni l'Empereur, ni les princes de sa famille ne connaissent les gens dont ils se servent ou qui les servent.

Ils choyent leurs ennemis, ils les comblent, et ne soutiennent pas leurs amis.

La Princesse Mathilde a près d'elle des gens qui la vendent et des espions des Jérôme.

Arago et la Desprez sont, sans compter ceux que je ne nomme pas, les Judas de la troupe.

MARDI 17 AVRIL.

L'Empereur et l'Impératrice sont à Windsor.

L'Empereur a été reçu à Londres comme protecteur de la vieille Angleterre; le peuple et l'aristocratie anglaise comptent sur lui, il sera fait chevalier de la Jarretière; enfin la réception, qui lui est faite, est sans exemple. C'est une belle vengeance de la mort de son oncle. L'Angleterre fait quinze ans la guerre à Napoléon Ier, elle l'a enchaîné jusqu'à la mort sur un rocher perdu dans l'Océan, et c'est Napoléon III qui protége de ses armes et de son alliance cette même Angleterre.

La réception de l'Impératrice est surtout une grande affaire. La cour de Windsor a longtemps hésité, mais l'Empereur a tellement grandi depuis un an, que tout s'est abaissé devant lui.

L'Empereur et l'Impératrice reviennent à la fin de la semaine, et l'Empereur part seul pour la Crimée le 2 mai.

Je dînais hier chez la Princesse Mathilde, à qui l'Empereur l'a dit.

L'abbé Coquereau, toujours Orléaniste et toujours porteur de mauvaises nouvelles, a pris sa figure la plus sinistre pour dire que le typhus est à Toulon et à Marseille.

Comme il faut aussi qu'il parle toujours contre le clergé, qui ne veut pas de lui comme évêque, il s'est fort gendarmé contre un prêtre de Saint-Thomas d'Aquin, qui a parlé en chaire de la mort de la jeune La Rochefoucauld (M^lle^ de Polignac) et qui a vanté ses vertus.

Cet abbé Coquereau est le roi des intrigants et des cafards.

Nous aurons au mois de juin un nouvel emprunt de cinq cents millions de francs.

Quant au résultat des conférences de Vienne, il sera la continuation de la guerre.

Le bombardement de Sébastopol a recommencé le 9 de ce mois.

Monsieur le comte de Nugent, légitimiste, ancien rédacteur de la *Mode*, s'est fait arrêter par le portier du Cercle Impérial, au moment où il déposait dans la boite du cercle une carte couverte d'injures contre l'Empereur.

Nugent, qui n'a jamais été un garçon bien spirituel, prenait les cartes de visite des gens de sa connaissance et les distribuait dans Paris couvertes d'injures contre le régime actuel.

MERCREDI 18 AVRIL.

J'apprends trois morts de gens connus et toutes trois regrettables.

Isabey, mort de vieillesse, avait peint en miniature sous Louis XVI, Napoléon et Louis XVIII, il avait un talent fin et gracieux.

Ducos, ministre de la marine, enlevé par une angine gangrèneuse, fut un des meilleurs ministres de la marine, que la France ait eu depuis longtemps. Du reste fort bon homme et très obligeant.

Boullage, secrétaire général des travaux publics, fort excellent homme et très estimé. Je l'ai connu en 1820 lorsqu'il entra comme employé à 2000 francs aux ponts et chaussées.

L'amiral de Macoult est fort malade.

L'Empereur et l'Impératrice marchent en Angleterre au milieu des ovations; leur réception est triomphale, c'est le mot.

Le bombardement de Sébastopol se poursuit avec vigueur; on attend anxieusement des nouvelles. Personne ne doute en ce moment de la continuation de la guerre, et le *Journal des Débats*, qui insérait ces jours-ci des articles pacifiques, favorables aux Russes, fait aujourd'hui amende honorable dans un premier Paris fort belliqueux.

Nous devrons connaître demain ou après-demain la solution des conférences de Vienne.

MARDI 24 AVRIL.

La conférence de Vienne est rompue, disent les journaux et la Russie rejette nos conditions.

On dit cependant dans le monde officiel qu'une dépêche télégraphique, envoyée hier soir par Drouyn de Lhuis à l'Empereur, annonce qu'il diffère son retour.

Le bombardement de Sébastopol recommence avec vigueur; la supériorité de notre tir est constatée et plusieurs batteries russes ont été démontées.

Les équipages de campement de l'Empereur sont partis pour la Crimée. Cinq escadrons de guides se mettent en route jeudi.

La bourse a baissé hier de près de deux francs.

Les rouges se remuent; des émissaires de Londres les entretiennent dans une sorte d'agitation.

Le prince Jérôme voudrait être muni de pleins pouvoirs en l'absence de l'Empereur.

Nous sommes au moment critique de la grande question orientale, Si définitivement on doit renoncer à la paix, le temps est venu pour l'Autriche de se déclarer franchement.

Là est le nœud de cette grave affaire.

Il y a chez les Orléanistes un redoublement de fureur; Fortoul a miné leur sanctuaire en *réorganisant* l'institut et en changeant la majorité de l'académie des sciences morales par l'introduction dans son sein de dix nouveaux membres nommés par decret.

La nomination des employés de l'institut est enlevée à ce corps ainsi que l'emploi de sa subvention.

L'institut, il faut le dire, est rabaissé. M. Molé avait proposé à la classe des sciences morales de donner sa démission en masse pour conserver sa dignité; mais la classe a préféré perdre un peu de sa dignité pour conserver sa position.

Le fils de Baroche, de Son Excellence M. Baroche, président du Conseil d'état, épouse M^lle^ Mirès, jeune juive, fille de ce Mirès, si décrié, mais si plein d'écus, que per-

sonne encore n'avait osé saluer en public ! Mirès, avant d'être riche, a fait tous les métiers. Il a fait du chantage en journalisme, il a occupé la cour d'assises de plusieurs coups de couteau portés par lui à son frère, etc. etc.

Je ne désespère pas, Baroche aidant, de voir un jour Mirès sénateur !

On me dérange au moment où j'allais raconter deux bonnes histoires sur Mocquart et d'Orsay ; ce sera pour demain.

MERCREDI 25 AVRIL.

Maleville entrait au ministère de l'Intérieur presque au commencement de la présidence du Prince Louis Napoléon. Dans une conversation le Prince lui dit qu'il voulait désormais recevoir toutes les dépêches télégraphiques et qu'on eût à les adresser ou plutôt à les remettre à Mocquart.

« Monseigneur, répondit Maleville, il est de la dernière « importance que la personne chargée de recevoir les dé- « pêches télégraphiques, soit d'une honorabilité éprouvée, « car on pourrait trafiquer ; eh bien M. Mocquart n'est pas « un honnête homme, je regrette d'avoir à l'accuser puis- « qu'il occupe un poste de confiance près de Votre Altesse, « mais je n'accuse qu'avec les preuves en mains. Ainsi au « moment de votre expédition à Boulogne M. Mocquart « allait être poursuivi pour escroquerie de trois cent mille « francs à votre détriment dans l'affaire du journal *Le*

« *Capitole.* J'en ai toutes les preuves que je peux offrir « à Votre Altesse. »

Le Prince, président, un peu surpris, proposa d'autres noms que Maleville n'accepta pas, parce qu'ils n'appartenaient point à d'*honnêtes* gens, puis il finit par dire :

« Votre Altesse a un honnête homme près d'elle, c'est « Monsieur Bataille. »

Les dépêches furent remises à M. Bataille.

Cependant il n'est encore aujourd'hui que maître des requêtes et Mocquart est chef du secrétariat de l'Empereur.

Passons à l'anecdote relative au fameux d'Orsay.

Vers 1846 Louis de Noailles, alors très légitimiste, se trouvait un soir à Londres à *Gore House* chez Lady Blessington ; il y avait avec lui dans le salon, outre la maîtresse de la maison, le comte Alfred d'Orsay et le Prince Louis Napoléon.

Louis de Noailles se laissa aller à parler d'une façon véritablement inconvenante du roi Louis Philippe et de sa famille.

Quelques jours après il recevait de Pinet, secrétaire général de la préfecture de police et qui est son parent de la main gauche, une lettre amicale par laquelle on l'engageait à beaucoup de prudence ; toute sa conversation avait été transmise à la police française.

On ne peut certes prétendre que le prince Louis Napoléon soit l'auteur du rapport, alors il faut bien reconnaître qu'il émane de ce couple indigne de d'Orsay et Lady Blessington.

Rien de nouveau du siége, on est toujours dans l'anxiété de l'attente.

E. Isabey me disait ce matin que M. Ingres avait eu une attaque de paralysie.

On prétend que le mariage du petit Baroche n'est pas vrai.

Les peintres refusés et les sculpteurs, qui se trouvent dans le même cas comme Galimard et Paul Guérard écrivent à l'Empereur les plaintes les plus bouffonnes et demandent un coup d'Etat en leur faveur pour forcer les portes de l'exposition.

Galimard est au lit, incertain s'il ne jouera pas au jury, le tour de se laisser mourir, les membres de l'institut vont, dit-il, protester à son chevet contre l'ostracisme dont il est la victime.

J'ai voulu *honorer l'exposition*, ose-t-il écrire en toutes lettres!

L'amour propre des artistes dépasse toute mesure, la moindre atteinte à cet amour propre est une calamité publique. Quelquefois il revêt une magnifique naïveté. Ainsi Diaz commençant un tableau, s'enthousiasme, s'enflamme et se livre au monologue suivant:

« Allez donc, Mossieu Ingres, allez donc voir si vous « êtes fichu pour cirer mes bottes! . . . »

Il donne un coup de pinceau.

« Enfoncé le père du gris, jamais vous ne trouverez « une figure comme celle-là! »

Second coup de pinceau.

« Hein, quels contours! quelle suavité! quelle har- « monie! allez donc, vieux cornichon au vert de gris, allez « donc prendre des leçons chez Diaz! »

Courbet consacre toutes ses toiles à la glorification de sa personnalité! Celle-ci a pour titre: *atelier de M. Courbet.*

Et en effet, M. Courbet termine un paysage au milieu d'une foule composée de toutes les laideurs de la société humaine, de toutes les guenilles ramassées par les chiffoniers.

Bonjour, M. Courbet, est un autre tableau, qui nous représente son auteur passant le front haut et le regard superbe devant un amateur Nîmois, qui a eu la bêtise de lui acheter sa baigneuse; l'amateur s'incline devant M. Courbet et le domestique de l'amateur ébahi, stupéfié, se prosterne devant le maître.

Paul Delaroche n'ose pas exposer, craignant les journalistes.

Scheffer n'expose pas, un peu par crainte des journaux, un peu par Orléanisme. Il joue le rôle d'Achille sous sa tente.

Ces messieurs pensent qu'ils produisent un grand effet, le public ne songe pas à eux.

Quand il y avait des Raphael et des Michel Ange, le public pouvait se passionner à leur endroit, mais par notre époque d'art mesquin et de peuple incrédule aux arts comme à l'idée religieuse, les Achille calfeutrés sont bien vite oubliés.

L'art d'aujourd'hui est une république de coteries fédératives; chaque coterie est un canton, qui aime peu le canton voisin, mais se regarde à lui seul comme toute la république; tout lui est *Sonderbund,* il se mire et s'admire dans les eaux de son lac, il se décerne des couronnes.

Il décréterait volontiers la guillotine pour faire justice des cantons rivaux.

Lorsque j'entends parler de la fraternité des artistes, je demeure stupéfié. Les artistes se détestent en général et ils s'exécrent en particulier.

VENDREDI 27 AVRIL.

L'Empereur ne part pas pour la Crimée, contre-ordre est donné, il reste en France.

Le prince Jérôme demandait des pleins pouvoirs pendant l'absence de l'Empereur, et le ministère donnait sa démission si les pleins pouvoirs étaient accordés au prince!

Pour trancher la difficulté, l'Empereur a décidé qu'il ne partirait pas.

Je crois qu'il fait bien.

L'Autriche se prononce tout à fait; au château on est très content de son attitude.

Lundi soir, l'Empereur tenait entre ses mains un rapport du directeur de la sûreté générale, dans lequel on lui révélait le nom d'un jeune homme riche du faubourg Saint-Germain, qui demande du service à la Russie. L'Empereur a tû son nom, quoiqu'il eût toutes les preuves de cette infâmie. Pendant le dîner il s'est présenté une circonstance insignifiante en apparence que je citerai cependant, parce qu'elle révèle chez l'Empereur une délicatesse de bonté remarquable.

L'Empereur avait demandé de l'eau de Seltz qu'un maître d'hôtel empressé mais maladroit, s'était hâté de lui servir.

L'eau de Seltz n'alla pas à sa destination, le jet mal dirigé atteignit l'Empereur en pleine figure, inondant son gilet et sa cravate.

Le malencontreux maître d'hôtel devint pâle, il vit sa position perdue et sa pensée le plongea en une seconde dans toute la profondeur de son malheur.

Mais la pensée de l'Empereur, aussi prompte que celle du maître d'hôtel, se représenta le désespoir de cet homme. L'Empereur s'essuya sans se retourner, sans dire un mot et continua la conversation, sa physionomie ne trahit même pas un mouvement d'impatience.

C'est une niaiserie si l'on veut, quant à moi je ne puis m'empêcher de trouver cela beau de bonté.

Le gros La Rochejaquelein débitait hier soir chez la Princesse Mathilde les plus sottes nouvelles. Il avait reçu une lettre particulière datée du camp devant Sébastopol le 14.

Suivant cette lettre pas un canon russe n'aurait encore été démonté, pas une embrasure démolie, enfin, il proclamait toujours suivant sa lettre l'impuissance de notre armée.

Pour se donner de l'importance, La Rochejaquelein faisait un conte, je suis convaincu qu'il n'a pas reçu de lettre et pour m'en convaincre tout à fait, je lui ai répondu:

« Ce que vous me dites, mon cher La Rochejaquelein, « m'étonne beaucoup, car mes lettres du 14 me disent tout « le contraire. »

Alors il est devenu moins affirmatif, il a concédé quelques canons, quelques embrasures et m'a fort interrogé sur mes lettres du 14.

N'en ayant pas reçu, j'ai inventé les meilleures nouvelles, et il a tout accepté.

La Rochejaquelein est un de ces hommes dangereux, qui ne sont bons à rien dans les temps calmes et qui

vous mettent des bâtons dans les jambes dès que les temps deviennent difficiles.

La Princesse a parlé beaux arts pour abîmer Eug. Delacroix. La Princesse n'est pas connaisseuse; elle admire l'art italien du XVI[e] siècle, parce qu'elle a été élevée en Italie en adoration devant Raphaël et sa sublime époque, mais elle ne comprend qu'un côté de l'art. Il y a même des arts, tels que la gravure, qu'elle ne comprend pas du tout.

Eug. Delacroix est pour elle un fou, un mauvais homme qu'il faudrait interdire, elle n'a pas de termes assez méprisants pour en parler et hier soir en causant avec Lehman, elle l'accablait de son dédain le plus poignant. Lehman a pris bravement le parti d'Eug. Delacroix et lui a rendu toute justice.

L'Exposition universelle ouvre dans quelques jours ses immenses salles. La reine d'Angleterre arrivera en France le 4 mai, disent les journaux anglais.

DIMANCHE 29 AVRIL.

Hier, vers cinq heures, un Italien, ancien cordonnier, Romain, dit-on, a commis une tentative d'assassinat sur la personne de l'Empereur.

Je tiens les détails suivants de Flamarens, qui les a entendus de la bouche même de l'Empereur.

Flamarens les racontait hier soir aux Tuileries chez le comte de Tascher, puis chez M[me] Lehon où je suis allé avec le marquis Visconti.

L'Empereur était à cheval dans les Champs Elysées se rendant au bois de Boulogne. L'Impératrice en voiture le précédait d'un quart d'heure. Edgard Ney et Valabrègue accompagnaient l'Empereur.

Tout à coup, un homme assez bien mis, se place sur la chaussée en face de l'Empereur qui crut voir en lui un solliciteur désireux de lui remettre un placet. Cet homme, au lieu d'une pétition tendit vers l'Empereur un pistolet dont il fit feu presque à bout portant. La Providence voulut que l'assassin fût trompé dans son attente. Edgard Ney se précipita aussitôt entre l'Empereur et ce furieux, mais il ne put empêcher un second coup de pistolet fort heureusement encore sans résultat!

L'assassin est un Italien de Mazzini arrivé d'Angleterre le jour même ou la veille, il n'avait sur lui que de l'argent anglais et n'était couvert que de vêtements anglais.

L'Empereur a continué sa promenade vers le bois où il a rejoint l'Imperatrice, et ils sont immédiatement rentrés dans Paris. Tous les promeneurs, hommes et femmes au nombre de plusieurs centaines, lui servaient d'escorte; sur son passage les cris de vive l'Empereur éclataient avec enthousiasme.

La foule comprenait qu'en ce moment les destinées du monde reposent sur cette tête.

On savait gré à la destinée de l'avoir épargné.

L'Impératrice, pâle et vivement émue, portait fréquemment son mouchoir sur ses yeux.

Aux Tuileries les princes, les princesses, les ministres et quelques autres personnes averties de cet événement attendaient LL. MM. L'Empereur a dit alors, en s'adressant à tout ce monde empressé:

« *Vous voyez bien que cela n'est pas si facile.* »

J'ai vu le soir à neuf heures l'arrivée des voitures impériales au théâtre de l'Opéra comique et je dois dire que si je lisais ce que j'ai vu, je n'y croirais pas, j'accuserais les journaux d'adulation, de courtisannerie.

Les cris de vive l'Empereur tonnaient comme des décharges d'artillerie se prolongeant au loin; l'émotion était générale. J'ai vu des gens pleurer. J'ai vu pleurer non pas une personne, mais vingt, trente; j'ai vu pleurer le vieux colonel Porcher, qui commandait avant 1848 un régiment de cuirassiers et qui est resté Orléaniste. Il était à côté de moi, et près de Victor Grouchy (nommé avant-hier au commandement de la division de Strasbourg); l'émotion l'a gagné, il s'est retourné vers moi, la figure mouillée, et il m'a dit: *ma foi tant pis!* en s'essuyant les yeux.

A l'Opéra comique l'Impératrice était pâle et préoccupée malgré ses efforts pour paraître calme. L'Empereur lui aussi était soucieux. Au retour LL. MM. ont été accueillies par les mêmes ovations et les maisons resplendissaient d'illuminations sur leur passage.

On dit qu'avant hier la police a découvert une conspiration, qui a des ramifications assez étendues et à laquelle plusieurs personnes bien placées ont pris part.

Je commence à penser que l'Empereur fait sagement de ne pas aller en Crimée.

Hier, tout le monde se disait que s'il était arrivé un malheur, la révolution recommençait, nul ne voulait songer au prince Napoléon comme à un héritier.

Rien de nouveau d'ailleurs du théâtre de la guerre.

Quant aux conférences de Vienne, elles paraissent définitivement rompues et Drouyn de Lhuis est, je crois, attendu aujourd'hui ou demain.

L'ouverture de l'exposition est ajournée au 15 mai.

LUNDI 30 AVRIL.

L'homme, qui a tiré sur l'Empereur, se nomme, dit la *Patrie,* Liberani, il est sujet romain et a fait partie des bandes de Garibaldi. On disait hier soir chez la Princesse Mathilde qu'il avait longtemps refusé de répondre aux questions de Pietri, mais qu'après de vives instances, Pietri ayant simulé la volonté de le faire fusiller à l'instant même, dans l'intérieur de la prison; Libérani avait enfin fait des révélations.

L'Empereur, dans sa réponse au sénat, a dit hier:

«Je ne crains pas les assassins aussi longtemps que «ma mission ne sera point remplie.»

MARDI 1er MAI.

L'assassin avait pris un faux nom sur le passeport sarde dont il était porteur. Son véritable nom est Giovanni Pianori. Il est né à Faënza où il exerçait la profession de cordonnier. La chambre des mises en accusation le renvoie devant la cour d'assises où son affaire sera portée à l'une des prochaines audiences.

Rien n'a transpiré des révélations qu'il a pu faire. On pense généralement que cet homme est un des fanatiques dont dispose Mazzini.

Les personnes, qui connaissent Mazzini, parlent de lui comme d'un homme supérieur et qui domine tout ce qui l'approche. Un de ses lieutenants, Saffi, est un véritable personnage de roman, d'une bravoure remarquable, et qui accomplit en Italie au milieu même des pays occupés par les Autrichiens les missions qu'il reçoit sans craindre une dénonciation.

Mazzini fait trembler les Italiens à un tel point, que lorsqu'il émit en Italie les titres de son emprunt, l'aristocratie italienne, sa plus grande ennemie, s'empressa de souscrire.

A Gènes les plus illustres familles versèrent quatre cent mille francs dans la caisse du démagogue!

Régénérez donc un pays où se trouvent deux partis dont l'un se sert de l'assassinat comme moyen et l'autre tremble devant le parti des assassins et lui fournit de l'argent.

Le *Moniteur* annonce ce matin que le feu des alliés est suspendu devant Sébastopol pour attendre des renforts.

LUNDI 7 MAI.

C'est aujourd'hui que la cour d'assises juge Pianori.

Hier, aux courses du Champ de Mars le bruit de la prise du bastion du Mât s'est répandu.

Le *Moniteur* de ce matin ne confirme pas cette nouvelle importante.

M. Drouyn de Lhuis, mécontent de la nomination de son directeur des Affaires politiques à l'ambassade de Constantinople a donné sa démission. Ce directeur lui était parfaitement désagréable.

Bourré, ancien consul à Beyróuth, puis au Maroc, nommé recemment envoyé en Perse devient directeur des affaires politiques, c'est un mauvais choix.

Bourré est un intrigant et un financier mal élevé et de mauvaises façons. Il n'a jamais fait de diplomatie ni de politique que dans les consulats secondaires de l'Orient. C'est de plus un homme sans convictions arrêtées. Dans la crise actuelle je regarde cette nomination comme déplorable.

Le fils du général de Grammont, nommé écuyer de l'Empereur par l'influence de son père, se marie à M^lle^ de Villa Garcia que les mauvaises langues appellent *vile garce.*

Le pauvre jeune homme croit trouver une fortune, il est dans l'erreur; il croit aussi trouver une pucelle, il est également dans l'erreur, car il y a deux ou trois ans que Petipas le danseur fut surpris par l'amant de la marquise de Villa Garcia, sortant la nuit de la chambre de la dite demoiselle. Un duel suivit cette découverte et Petipas blessa son adversaire.

Le roi de Portugal vient de décorer de l'ordre du Christ un danseur de l'Opéra de Lisbonne. Que voilà un Christ bien placé, et un roi bon gardien de l'honneur de ses ordres de chevalerie.

J'ai appris par l'ambassade française de Madrid de curieux détails sur la cour d'Espagne.

Le roi était l'instigateur de l'assassinat de la reine, c'est lui qui avait placé le couteau dans la main de l'assassin. Mais cette tentative qui faillit réussir, car la reine, on s'en souvient fut blessée, n'est pas la seule tentée à l'instigation du roi. Un jour, à Aranjuez deux hommes se sont précipités sur la reine, mais ils ont été tués sur place par les officiers de service et enterrés dans un des massifs du jardin, puis l'affaire a été étouffée.

Les relations du roi et de la reine sont bornées aux relations d'apparat; hors de là, ils ne se voyent point. Isabelle connaît son époux, elle sait ce dont il est capable et craint d'être la victime de ses machinations. Elle veille toute la nuit et n'ose se coucher qu'au jour.

Le roi d'Espagne est un mauvais petit drôle, qui passe son temps à susciter des embarras au pouvoir, à conspirer contre la monarchie et qui s'entoure comme ici le prince Napoléon, des gens les plus hostiles au pouvoir.

Les soirées du Louvre ont recommencé vendredi dernier. Plus de quatre cents personnes assistaient à cette première réunion. E. Giraud, lorsque nous n'avons plus été qu'une douzaine d'intimes, a repris la suite de ses portraits caricatures dont le nombre s'élève à 70 environ. M. Adalbert de Beaumont a posé avec beaucoup de bonne grâce. Ce livre de portraits sera une œuvre éminemment intéressante.

MERCREDI 9 MAI.

L'Empereur voudrait faire grâce à son assassin, mais les ministres s'y opposent.

Le *Journal des Débats* raconte toute la scène, qui s'est passée entre la reine d'Espagne, Espartero et O'Donnel, à propos de la signature de la loi votée par les Cortés et qui a pour résultat la vente des biens écclésiastiques. La reine n'a cédé qu'à la menace faite par les deux généraux de proclamer la République, d'expulser la reine en gardant sa fille pour ôtage. Ainsi il est avéré que la reine d'Espagne n'est plus libre; elle aurait dit aux généraux toujours suivant le *Journal des Débats*:

« Je proteste de toute mon âme contre vos violences, « et j'espère que Dieu fera retomber sur vos têtes et sur « celles de vos collègues et de vos amis la responsabilité « de ma faiblesse. »

Voilà comment les révolutionnaires entendent le gouvernement constitutionnel, l'oppression de la royauté. Cela portera ses fruits!

Drouyn de Lhuis suivant le *Times* tomberait par suite de sa faiblesse à Vienne.

Walewski, qui le remplace, a prêté serment.

Baroche va, dit-on, entrer au ministère de l'Intérieur. Rouher deviendrait président du Conseil d'état, Billault ministre de la marine, Bineau reprendrait les finances, etc.

Nous verrons avant peu.

J'ai été reçu hier à l'unanimité membre du Cercle Impérial, et La Guéronnière est venu me demander si je voulais me mettre à la tête d'une revue à opposer sous le patronage de l'Empereur, à la Revue des Deux Mondes; j'ai accepté. Il faut maintenant que Morny et La Guéronnière fassent approuver l'organisation de cette Revue par l'Empereur qui l'a déjà approuvée en principe.

SAMEDI 12 MAI.

L'*Indépendance Belge* contient un long article répété par le *Moniteur*, sur les motifs de la retraite de M. Drouyn de Lhuis. Il est vraiment curieux que le journal officiel du gouvernement emprunte de telles explications à un journal étranger.

M. Drouyn de Lhuis acceptait les conditions d'un dernier Ultimatum de l'Autriche, qui ne paraissent pas acceptables aux gouvernements de la France et de l'Angleterre.

Bourré est déjà remplacé dans la direction des Affaires politiques par M. Clément, mauvais diplomate d'occasion envoyé à Berlin après la révolution de 1848.

Des lettres d'Espagne donnent des détails les plus ignobles sur les violences d'O'Donnel et d'Espartero envers la reine. O'Donnel lui a pris la tête entre ses mains et la menaçait en la secouant rudement.

Narvaëz et la potence auront affaire quelque jour à ces deux hommes là. Isabelle a de grandes fautes à se reprocher, mais aussi, comment et par qui a-t-elle été élevée ? quel mari lui a-t-on donné ? de quelle famille est-elle entourée ? Sa mère n'a cherché qu'une chose, à piller l'Espagne au profit des enfants de son second mariage, sa tante la mère de son mari, son beau-père l'Infant Don François de Paul ont été et sont ses ennemis. Mauvaise race, sans vergogne, sans conscience et sans esprit.

Il y aura avant peu, je le crains, de graves événements en Espagne.

JEUDI 17 MAI.

Avant-hier a eu lieu l'ouverture de l'Exposition universelle, j'y assistais en uniforme avec la Maison de l'Empereur et j'y étais au pied du trône aussi près que possible de Sa Majesté. Je n'ai cependant rien entendu du rapport lu par le prince Napoléon, ni de la réponse de l'Empereur. Le bruit sourd qui se faisait dans ce vaste édifice, les cris des gens mal élevés qui voulaient faire asseoir les gens debout m'en ont empêché.

La cérémonie a été belle, mais très courte.

Il y a encore beaucoup à travailler pour rendre l'exposition complète.

L'Autriche à ce qu'il paraît, reste décidément neutre et rend ainsi disponibles pour la Crimée deux à trois cent mille Russes. La guerre va prendre par la force des choses une nouvelle face, et déjà les journaux anglais, qui passent pour être les organes de Lord Palmerston, parlent de réveiller les nationalités de Pologne, de Hongrie; l'Italie pourra bien avoir son tour.

C'est la guerre générale, malheureusement les révolutionnaires se remettront en branle.

La diplomatie n'a pas été brillante dans les conférences, ses temporisations lui ont valu d'être jouée par les Russes et les Allemands!

Drouyn de Lhuis a reçu, il y a un peu plus d'un an, le grand cordon de la légion d'honneur pour avoir terminé heureusement les affaires d'Orient!!

Nous sommes aujourd'hui entre les mains de Walewski et de Persigny, que Dieu nous garde !

DIMANCHE 20 MAI.

Hier j'étais invité au dîner d'ouverture du Cercle de l'Exposition, qui occupe l'ancien hôtel d'Osmont situé sur le boulevard en face de la rue de la Paix. Méry nous a lu une pièce de vers d'inauguration.

Dans le *Moniteur* d'avant-hier a paru la démission du général Canrobert, qui demande à rester en Crimée sous les ordres de son successeur le général Pélissier.

Hier soir, au Cercle Impérial le prince Napoléon éditait en causeries la seconde publication de sa fameuse brochure, et il concluait en disant : *que l'armée française est une armée de lions commandée par des ânes.*

Je ne comprends pas la tolérance de l'Empereur envers ce faux général revêtu du grand cordon de la légion d'honneur et d'épaulettes à trois étoiles. Ses discours font le plus mauvais effet, et quelques imbéciles voyant la tolérance de l'Empereur, se persuadent que le prince en est l'écho.

L'Autriche remet, dit-on, un nouvel ultimatum à la Russie, et si la Russie le repousse, elle marchera décidément avec nous.

Par le temps qui court la diplomatie forge des barbarismes pour représenter des situations sans analogie à aucune autre de quelque temps que ce soit.

Hier soir, chez la Princesse Mathilde, La Guéronnière m'a reparlé de la *Revue* que nous devons opposer à la *Revue des Deux Mondes*. Les fonds sont faits, les situations convenues. Je suis un des directeurs, Morny m'a accepté avec plaisir.

La haine du prince Napoléon contre moi et ceux du conservatoire du musée que Villot lui désigne, se dessine. On essaie de l'intimidation auprès de Longpérier ; on lui fait entrevoir la perte de sa place s'il ne se rallie pas au prince en se détachant de Nieuwerkerke.

Quant à moi, mon arrêt est prononcé et sera mis à exécution le jour où on en trouvera la possibilité. Je sais mon affaire, depuis longtemps je suis prévenu, mais rien ne m'a décidé et rien ne me décidera à faire des courbettes à un homme que je méprise profondément, que je crois né pour le malheur de mon pays et qui est plus faux et plus traître que Judas.

Si les Arago, les Villot, les Bixio pouvaient entendre ce qu'il dit sur leur compte, ils seraient édifiés.

Girardin, Villot et Bixio sont bien auprès du prince. Arago est près de lui une sorte de Triboulet qui mange la desserte de son écuelle et rit pour faire rire. M^me^ Villot et M^me^ Barbier sa sœur, femme de l'intendant militaire de Paris, deux p... du grand monde bourgeois rêvent déjà des tabourets à la cour de Napoléon-Bonaparte.

Le prince Jérôme est enfermé, nouvel Achille dans sa propriété de Vilgénis, il boude !

L'Empereur, en répondant aux adresses de félicitations à propos de l'attentat Pianori, n'a pas prononcé la phrase suivante ou toute autre équivalente.

« Dieu pouvait me rappeler à lui, car je laissais pour « completer mon œuvre le frère de l'Empereur Napoléon Ier, « etc. etc. »

Le père Jèrôme ne reconnait pas la dauphinerie de Monsieur son fils et compte bien un jour lui disputer le trône! Pauvres aveugles, qui ne voyent pas la moralité entière de la France s'élever contre leur candidature.

VENDREDI 25 MAI.

Le nouvel empereur de Russie, continuant les traditions de son père, cherche à se faire des partisans partout, à diviser, à introduire ses alliés jusqu'au cœur de ses adversaires.

Malheureusement pour l'Empereur Napoléon, il est grévé comme il l'a dit, de la famille de son oncle!

Dans cette famille la meilleure personne est sans contredit la Princesse Mathilde; mais la Princesse Mathilde, élevée hors de France, n'est pas Française complètement, et puis elle est restée femme passionnée au lieu d'être princesse, et femme passionnée, conduite cependant par les intrigants qui sont autour d'elle.

Jamais elle n'acceptera les charges de son rang d'Altesse Impériale dont elle tient à recueillir les bénéfices. Elle ne se préoccupe point de mettre son langage en conformité avec le langage de l'Empereur; devant ses domestiques, devant le premier venu et poussée par l'abbé Coquereau elle parle du pape, des cardinaux, des Autrichiens et des Anglais comme pourrait le faire le Mazziniste le plus prononcé.

Elle ne cache pas aux Anglais la haine qu'elle leur porte et dissimule à peine sa préférence pour les Russes. Elle est plus flattée d'être par sa mère la cousine de l'empereur de Russie, que d'être la cousine germaine de l'Empereur des Français.

Le nouvel empereur de Russie vient de lui écrire que le legs le plus cher à son cœur qu'il ait trouvé dans la succession de son père, et celui qu'il tient le plus à acquitter, c'est la continuation de l'affection que lui portait le défunt Czar; qu'elle peut être assurée de ses sentiments affectueux et de la protection due à ses intérêts.

La Princesse est heureuse de cette lettre; elle est fière, elle Altesse Impériale française de l'amitié et de la protection de l'ennemi de la France.

Aussi pour reconnaître cette condescendance, les mauvais bruits commencent à partir de son salon. Ce matin les *on dit* sont ceci:

« Le général Pelissier a écrit qu'il est impossible de « prendre Sébastopol et que l'armée manque de matériel « de campagne pour entreprendre une guerre ou pour « chasser les Russes de Perikop et investir ainsi Séba« topol. »

L'Empereur Napoléon est desservi par sa famille, l'entourage de la Princesse Mathilde, à l'exception de Nieuwerkerke parfaitement dévoué à l'Empereur, est hostile à sa politique.

Quant au prince Napoléon c'est de l'inimitié déclarée.

La plupart des gens intimes chez la Princesse ne sont attachés qu'à leur position ou à leurs espérances. Toute révolution, qui ne les menacera pas, les trouvera indifférents.

Ilis de Butenval, conseiller d'Etat, est froissé de n'être pas sénateur, Coquereau de n'être pas évêque, La Rochejaquelein de ne pouvoir accrocher une ambassade ; Giraud le peintre de n'avoir pas pour cinquante mille francs de commandes.

Giraud est républicain, il est en alliance offensive et défensive avec la Desprez la plus méchante et la plus décriée carogne de la terre, à eux deux ils protègent Mélingue l'acteur sculpteur républicain à la Ledru Rollin.

Arago est encore un homme des intimités, faux et espion du prince Napoléon.

MARDI 29 MAI.

Samedi dernier je suis allé en soirée chez le prince Napoléon ; il y avait beaucoup de monde, mais très mélangé.

La Guéronnière m'a raconté que dînant, il y a peu de jours, à Vilgenis chez le prince Jérôme il avait vu arriver le prince Napoléon vers le milieu du dîner et que dans la soirée ce dernier l'avait fait entrer dans un cabinet où ils avaient causé confidentiellement.

La Guéronnière avait dit au prince Napoléon :

« Puisque V. A. I. veut bien me parler comme elle le « fait, je lui dois toute la vérité. La France juge défavo- « rablement la ligne de conduite qu'Elle a adoptée. Enfin « si les chances de l'avenir conduisaient V. A. I. sur le « trône, elle trouverait bien plus d'ennemis que de parti- « sans. »

Le prince Napoléon, qui aime et cultive le paradoxe, a répondu à La Guéronnière :

« L'avantage de ma position, Monsieur de La Guéron-« nière, consiste dans ma mauvaise réputation ; c'est pres-« que un bonheur pour l'héritier d'un trône qu'une mau-« vaise réputation, car on craint tout de lui, et le moin-« dre bien qu'il fait est apprécié à cent fois sa valeur. « Pensez-vous d'ailleurs que je veuille de gaîté de cœur « établir un mauvais gouvernement ou régner de façon à « me faire détester ? non, une fois sur le trône je serai « Empereur ! Quant à des partisans, le *Moniteur* m'en « donnerait le jour même de mon avénement par l'inser-« tion de ces quelques mots fort simples : *Les fonction-« naires publics sont maintenus dans leurs emplois.* »

Le prince se croit supérieur à tout le monde et capable de jouer tout le monde ; il espère se grandir en méprisant ce qui l'entoure et il se persuade que la France sera trop heureuse un jour de se réfugier entre ses bras.

Girardin se promenait samedi soir dans les salons du Palais Royal et prenait des façons de futur ministre.

Depuis la nomination de Pélissier au poste de commandant en chef de l'armée d'Orient les affaires marchent vigoureusement.

Nous avons emporté une place d'arme importante sous les murs de Sébastopol ; nous avons occupé la ligne de la Tchernaïa, et à Kertch, à Jénikalé sur la mer d'Azof nous avons forcé la Russie à la retraite, après avoir pris trente bâtiments chargés de vivres et de munitions et trois ou quatre frégates armées de cinquante canons. Dans leur retraite les Russes ont brulé leurs magasins, le reste de leur flotille et fait sauter des batteries.

Le plan de Pélissier se développe, il isole peu à peu Sébastopol, lui coupe les vivres et les renforts, et la mettra dans un temps peu éloigné à la discrétion des assiégeants.

Le ministre de la guerre avait la prétention de diriger du fond de son cabinet les opérations de la guerre. Ainsi il avait une première fois rappelé l'expédition de Kertch et il avait enjoint à Pélissier de ne pas la tenter de nouveau, mais de conserver son armée agglomérée et de ne rien entreprendre en la fractionnant.

Pélissier lui a répondu :

« Ce que vous m'ordonnez, M. le maréchal, est im-
« possible, il me faut de l'espace et des fourrages ; je
« marche donc en avant. Il me faut aussi la possession
« de Kertch pour couper la voie des renforts à l'armée
« russe, et je fais partir l'expédition. »

Ainsi que je l'avais présumé, la prétendue lettre de Pélissier, démontrant l'impossibilité de rien faire qui vaille en Crimée, n'était qu'une invention de quelque flatteur de la Princesse Mathilde, qui, voyant sa joie à la réception de la lettre de l'empereur Alexandre, a cru lui faire plaisir en présentant la position des Russes sous un jour avantageux.

Le roi de Portugal et son frère le duc de Porto sont venus hier visiter le musée où ils sont restés deux heures et demi.

Ils ont été reçus par le directeur général accompagné des conservateurs.

LUNDI 4 JUIN.

Le roi de Portugal et son frère sortent du Louvre où ils sont venus pour la troisième fois. Leur visite a eu pour objet les salles de la sculpture.

Hier soir, au Cercle Impérial je causais avec Monsieur Zébach, le ministre de Saxe, des menées du parti socialiste. Il m'a raconté que l'Empereur lui avait communiqué une dépêche de M. de Turgot, ambassadeur de France à Madrid, datée du jour de la tentative d'assassinat faite par Pianori. Cette tentative était connue à Madrid et l'on était prévenu qu'un mouvement allait éclater à Paris.

Les socialistes ont des émissaires insaisissables, qui colportent partout les mots d'ordre du parti ; on n'en a pas fini avec ces enragés !

Les affaires de Crimée vont toujours bien, nous sommes maîtres de la mer d'Azof et de sa communication avec la mer Noire.

L'Autriche après bien des tergiversations se retranche à ce qu'il paraît dans une neutralité expectante.

Je vais le samedi chez le prince Napoléon, mais jusqu'à présent il ne me parle pas. Je ne suis décidément pas bien vu par la cour du Palais Royal.

VENDREDI 8 JUIN.

Nos escadres sont maîtresses de la mer d'Azof et de la mer Putride ; elles s'avancent maintenant vers les côtes

de la Circassie. Le bombardement de Sébastopol a recommencé. Dans la Baltique nous reconnaissons Cronstadt.

L'Allemagne, y compris l'Autriche, est décidément neutre.

Dans le Parlement anglais depuis quatre jours les partis politiques se livrent à de longs débats sur la paix et sur la guerre, et ces débats démontrent une fois de plus tout ce qu'a de misérable le système parlementaire dans les circonstances un peu graves. Les orateurs parlent au point de vue de leurs intérêts personnels, et font bon marché de ceux du pays. Puis il y a encore les *saints*, qui s'indignent du secours accordé aux Turcs, et enfin les ambitieux, qui sacrifieraient l'Angleterre à la Russie pour rentrer au pouvoir en faisant luire aux yeux du peuple l'espoir de la paix.

Le parti carliste a relevé la tête en Espagne et les révolutionnaires ont tellement abusé de leur pouvoir, ils ont tellement compromis ce pays que je crois le trône constitutionnel fort malade.

Je dîne ce soir chez la comtesse Lehon: peut-être y apprendrai-je quelque chose.

Le duc de Schleswig-Holstein vient assiduement aux Vendredis du Louvre, son fils et lui m'ont pris en amitié. Ils sont gens d'esprit et d'intelligence, mais de cette nature d'opposition qui ne va pas aux princes; somme toute ce sont des ambitieux, qui visent la succession du Danemarck.

Hier matin, un certain comte d'Assas est venu nous lire un petit drame en vers, en trois actes, où la statue de la Venus de Milo joue le rôle principal. Cela est spirituel et bien tourné.

Il serait possible que cette petite pièce fût jouée chez Nieuwerkerke pour l'inauguration de son nouveau salon.

Après chaque soirée du Louvre, le vendredi, lorsque nous ne sommes plus que sept ou huit intimes, Eugène Giraud fait à l'aquarelle la charge d'après nature d'un des hommes marquants qui fréquentent le salon de Nieuwerkerke. Hier soir, Heine le peintre servait de modèle, il y a huit jours, c'était Horace Vernet, avant lui Yvon, le marquis de Lovoëstine, Adalbert de Beaumont, etc. etc. La collection se compose aujourd'hui de 63 ou 64 dessins, qui forment un portefeuille des plus curieux.

Lundi nous aurons à l'Hôtel de Ville un grand bal en l'honneur du Lord Maire et de la corporation municipale de Londres.

Le roi de Portugal est toujours à Paris où il visite fort en détails tous les établissements publics. Le roi et son frère ont fait trois visites au Louvre.

J'ai dîné dimanche dernier chez la Princesse Mathilde avec Alexandre Dumas père. J'ai déjà dit combien la présence de cet homme dans les salons de la Princesse me paraissait inconvenante, je persiste dans mon opinion. Dumas se pose en homme politique, en adversaire du gouvernement. Il tient des propos très inconvenants et se croit une puissance égale à celle de l'Empereur. Le gouvernement l'a volé, prétend-il, le gouvernement est ingrat, on lui a refusé la direction du théâtre de l'Odéon ! etc. etc.

Dumas disait à la Princesse :

« Nommez moi Dumas, tout court, car il y a vingt-« cinq ans que je travaille pour cela. »

Puis, il nous a dit :

« Dans quatre ans j'entreprendrai de grands voyages « et je laisserai pour adieux à mon pays deux romans in- « achevés avec cette inscription en tête: Français, vous êtes « trente-cinq millions, qui portez ce beau nom, parmi vous « il y a cinq mille littérateurs, eh bien; je vous mets tous « au défi de terminer mes deux romans! »

Depuis sept heures jusqu'à onze heures, Dumas a toujours parlé, et il n'a parlé que de lui.

Le propre des écrivains de notre époque est de se louer sans mesure, sans pudeur. Dumas est comme Georges Sand, qui se canonise dans l'histoire de sa vie. Elle nous dit maintenant qu'elle ne nous racontera pas *les intimités de son cœur,* parce qu'elle n'a pas le droit de révéler ce qui n'est pas à elle seule! Lorsqu'il s'est agi de sa mère, elle n'a pas eu tant de scrupules. Il fallait abaisser ce qui était autour d'elle pour la faire paraître plus grande, aussi a-t-elle imprimé sans vergogne.

« Lorsque mon père prit la résolution d'épouser ma « mère, elle était entretenue par le général X***. »

Dans les derniers chapitres, publiés par la *Presse*, Georges Sand traite de *lâches menteurs* tous ceux qui ont dit qu'elle avait suivi les chemins excentriques du vice.

Je sais très-bien que Mme d'Agout était profondément débauchée, après sa liaison avec Georges Sand; Mérimée, en me parlant d'elle, me disait, il y a vingt ans, c'est une femme débauchée à froid par curiosité plus que par tempérament; ses principaux amants furent: de Sèze, Jules Sandeau, Mérimée, Gustave Planche (sale et graisseux personnage lâche et méchant), Musset, Listz, Chopin, Bocage l'acteur, Michel de Bourges, etc. etc.

Je dînais, il y a huit jours, chez le peintre Eugène Delacroix et je lui demandai : « Avez-vous été l'amant de « Madame Sand ? » — « Mais oui, » m'a-t-il répondu, « je l'ai « été comme tout le monde !

DIMANCHE 10 JUIN.

J'ai dîné hier chez la comtesse Lehon avec Morny et Rouher (ministre). Il a été question de Romieu. Morny a dit qu'il n'avait aucune estime pour lui, que c'est un poltron, qui tremblait aux affaires du deux décembre.

A neuf heures je me suis rendu chez le prince Napoléon, où se trouvait l'Empereur, le roi de Portugal, le duc de Porto, la reine Christine, le duc de Schleswig-Holstein, etc. etc.

Enfin j'ai terminé ma soirée aux Tuileries, chez le roi de Portugal, en petit comité. Il n'y avait outre la suite du roi, que le comte de Flahaut, Nieuwerkerke, moi, les deux Giraud, Eugène dessinait la caricature du jeune comte de Mello, et Nadaud qui a chanté.

Le roi s'est retiré avec son frère à onze heures, ils étaient fatigués de leurs courses du matin. Nous sommes alors restés, le comte de Flahaut, M. de Païva, envoyé de Portugal, Chaumont Quitry, chambellan de l'Empereur, Nieuwerkerke et moi, à entendre quelques chansons de Nadaud, à fumer et à boire du punch froid jusqu'à minuit.

On avait reçu d'excellentes nouvelles de Sébastopol, le mamelon vert, position qui domine la tour Malakoff est pris, les batteries des carriers et toute l'artillerie, qui

garnissait ces positions, est en notre pouvoir ainsi que quatre cents prisonniers.

Quelques russophiles sont attérés.

Le ministère anglais a remporté une victoire complète sur toutes les oppositions ameutées dans la question de la guerre.

MARDI 12 JUIN.

Hier, en arrivant sur le terrain des manœuvres de Satory l'Empereur annonça aux officiers de la cavalerie, qui allaient exécuter les grandes manœuvres, les bonnes nouvelles arrivées de Crimée dimanche soir.

Le maréchal Magnan dit à l'Empereur:

« *Serait-il indiscret de demander à Votre Majesté, à* « *quelle heure ces nouvelles lui sont parvenues?* »

« *Non,* » répondit l'Empereur, « *Fould me les a trans-* « *mises à dix heures.* »

« *C'est extraordinaire,* » reprit Magnan, « *Fould me les* « *avait fait connaître avant huit heures.* »

L'Empereur ne fit aucune observation, mais il se mit à tirer et à lisser ses moustaches comme il le fait quand il n'est pas content.

MERCREDI 20 JUIN.

Nous sommes depuis les dernières entreprises des flottes dans la mer d'Azof sans nouvelles du théâtre de

la guerre. On attend chaque jour le récit de quelque fait décisif.

Les artistes et le public se préoccupent toujours des malencontreuses restaurations des tableaux du Louvre, exécutées sous la direction de M. Villot.

J'ai voulu me rendre compte du mérite de Godefroy, le restaurateur favori du conservateur des tableaux, surtout après avoir entendu le dit conservateur menacer la galerie Médicis de Rubens d'une restauration générale, et après avoir déploré le massacre de la *Fête villageoise* de Claude Lorrain, exécuté par le dit Godefroy sous la direction du dit Villot.

Je me suis donc transporté dans l'atelier du restaurateur émérite que j'ai trouvé armé d'une palette lourdement chargée devant le portrait équestre de *François de Moncade, marquis d'Aytona,* peint par Van Dyck.

M. Villot dit dans son catalogue : « *Cette peinture passe « pour le plus beau portrait équestre de Van Dyck.* »

Cela dit, voyons comment Godefroy en entend la restauration, je vais rapporter son discours :

« Vous avez peine, Monsieur le comte, à reconnaître « ce portrait ! Il est bien changé depuis que je l'ai dé« verni.... Les peintres qui avaient commencé des copies « les recommenceront. (Ici Godefroy se livre à une hilarité « contenue.) La tête de Moncade s'enlevait en vigueur sur « un nuage clair, elle se détache actuellement en clair sur « un nuage vigoureux ! ... il se trouvait un tronc d'arbre « sur le premier plan, il n'y a plus qu'une pierre ! ... le « train de derrière du cheval est perdu, le contour a dis« paru, mais M. Villot doit m'apporter une ancienne gra-

« vure de cette œuvre, et je referai le train de derrière. »
(Ici Godefroy se rengorge.)

« Je trouve le ton général de ce portrait actuellement « bien froid », répondis-je.

Godefroy prit une bouteille dans laquelle croupissait une sorte de boue noirâtre.

« Voici mon remède, avec un peu de cette sauce je « redorerai le Van Dyck. Quand je dévernis un tableau « je garde la poussière du vieux vernis, j'y ajoute de l'es- « prit de vin, et voilà ma sauce à refaire les vieux ta- « bleaux. »

Après cette belle harangue Godefroy reprit ses pinceaux pour refaire un ciel dans je ne sais plus quel paysage.

Ab uno disce omnes.

LUNDI 25 JUIN.

Le maréchal de Castellane reçut, il y a peu de jours, une lettre dans laquelle on lui annonçait de Paris la mort d'un homme de sa connaissance. Soit qu'il eût mal lu le nom de cet homme, soit hallucination, le maréchal crut avoir reçu la nouvelle de la mort de l'Empereur; alors il dépêche un de ses aides de camp pour lui amener l'imprimeur des actes officiels. A peine celui-ci est-il arrivé que le maréchal après s'être enfermé avec lui, lui dit:

« L'Empereur est mort, vous allez sur le champ m'im- « primer une proclamation dont je vais vous donner le « texte, pour annoncer à la population de Lyon l'avéne- « ment de Henri V. »

Vainement l'imprimeur consterné répond-il qu'il ne peut se lancer dans une aussi grosse affaire, encourir une si lourde responsabilité qu'il est d'ailleurs bien grave pour la ville de Lyon de prendre l'initiative en cette circonstance, le maréchal ne veut rien entendre, et il décide enfin l'imprimeur à écrire sous sa dictée la proclamation qu'il consent à imprimer.

A peine l'imprimeur est-il sorti, que l'aide de camp rappelé apprend la nouvelle de la bouche du maréchal. Il se récrie, s'oppose à la proclamation et finit par demander comment est arrivée la fatale nouvelle. Le maréchal donne la lettre de Paris, l'aide de camp la lit, et n'y voit pas l'annonce de la mort de l'Empereur, mais bien de la mort d'un inconnu. Il ouvre avec peine cependant les yeux au maréchal et lui fait retirer sa proclamation.

Peu de jours après, le fait était raconté à l'Empereur qui l'écouta en tirant sa moustache de l'air le plus calme du monde ; puis lorsqu'on lui eut tout dit, il répondit:

« Je ne savais pas que le maréchal fût un homme d'initiative ! »

Fleury le colonel des guides se marie avec Mme Calais St-Pol qui a acquis une assez belle fortune dans les affaires. L'Empereur donne quatre cent mille francs à Fleury, jusqu'ici rien de mieux. Fleury est un homme qui a rendu des services à l'Empereur et qui lui est très dévoué, mais Fleury était l'amant de la marquise de Contades, il l'entretenait; tranchons le mot.

La Contades n'est plus belle, elle n'a pas grande chance de remplacer utilement Fleury et elle a un fils du marquis de Coislin. De plus elle est ornée d'un frère, officier de cavalerie, réintégré dans l'armée d'où il avait

été chassé, et d'un père, le maréchal de Castellane dont il vient d'être question.

La Contades a obtenu que l'Impératrice élevât le petit Coislin, et de l'Empereur une pension de douze mille francs comme dédommagement du Fleury dont elle est expropriée. Ainsi réhabilitée, la Contades est, dit-on, reprise par son mari.

Nous verrons bien !

Une attaque dirigée contre la tour Malakof a échoué par la faute des Anglais, qui, ayant négligé de se munir de fascines, n'ont pu passer un fossé et ne sont pas arrivés. Nous avons perdu du monde.

La Princesse est depuis avant-hier à Saint-Gratien, j'y ai couché le jour de son arrivée. Toujours même entourage, la Desprez et sa fille trônent !

Mame de Tours m'a apporté le beau livre sur la Touraine qu'il a imprimé pour l'exposition, et qu'il m'a fait superbement relier.

MERCREDI 4 JUILLET.

Je pars ce soir pour Ambel près d'Angoulème où je vais assister au mariage de Marie d'Ambel, ma nièce, avec Monsieur de Laroche, gentilhomme breton.

Dimanche dernier, j'ai dîné à Saint-Gratien chez la Princesse Mathilde avec le roi Jérôme et son fils. Le soir nous avons fait une promenade sur le lac ; le roi tenait le gouvernail, le prince Napoléon et Nieuwerkerke ramaient.

Les Chambres sont ouvertes pour délibérer sur un emprunt de sept cent cinquante millions et diverses augmentations dans les impôts, plus une levée de cent quarante mille hommes.

L'Empereur a fait un magnifique discours comme il sait les faire.

Madame de Girardin (Delphine Gay) est morte. Les journaux insèrent sur cette mort les articles les plus stupides, parlant de deuil public, de perte irréparable. Ils comparent le vide laissé dans le monde par cette mort, au vide laissé par la mort de Mirabeau; ils empruntent à Bossuet ses oraisons funèbres; ils disent *le génie* en parlant des œuvres de M^me^ de Girardin.

Girardin faisant allusion à ses regrets, imprime: *les grandes douleurs sont muettes.*

Tout le monde sait que Girardin vit avec Esther Guimont, la plus abominable des filles, et M^me^ de Girardin a vécu un peu avec tout le monde.

Quant à ses poêmes, romans et pièces de théâtre, tout ce bagage est fort mince.

Mais le bruit est une réclame pour Girardin, et le journalisme aime à poser des morts sur des autels, à parler à propos d'écrivains des plus ordinaires de *perte irréparable* ou de *deuil public.*

Les *illustrations* de tout genre se pressaient autour du cercueil.

Le prince Napoléon! Mirès! Louis Lurine, Manin, directeur président de la république de Venise! Proud'hon, etc. etc.

Le journalisme se fait aristocratie, il a ses ducs et ses princes.

Girardin qui a passé en cour d'assises pour les mines de Saint-Berain !

Jules Lecomte faussaire !

Le prince Napoléon protège ou est protégé en sorte que la presse et le Palais Royal ne font qu'un. Les deux sont la corruption complète, le paradoxe anti-social, l'immoralité, la fin de tout.

SAMEDI 14 JUILLET.

Je suis arrivé hier du Périgord et j'ai aussitôt repris mon poste. Ce voyage m'a amené à mieux apprécier comment le clergé, ou du moins la partie du clergé la plus ambitieuse entend profiter de la protection que lui accorde le gouvernement impérial.

J'ai trouvé le département de la Dordogne aigri et troublé par son évêque. Ce monseigneur est l'ultramontain le plus fiéffé que je connaisse. Il fulmine contre les danses, le théâtre etc. et fait refuser l'absolution à ceux qui se livrent à la polka ou à la rédowa comme aussi à ceux qui fréquentent le spectacle. Au lieu d'institution de sœurs des pauvres qui manque à son département, il institue des capucins ; enfin il rend exécutoires dans la Dordogne les décrets de la congrégation romaine de l'*Index*.

La population est pourtant fort religieuse, mais poussée à bout par toutes ces tracasseries, et pour répondre aux vexations de son évêque, elle lui a suscité à Périgueux même, un petit troupeau protestant qui en nombre suffisant demande l'érection d'un temple.

Les bons propriétaires Périgourdins, croyant qu'il est facile de parler à l'Empereur, m'ont demandé de lui présenter leurs doléances !

Les curés de la Dordogne, qui n'entrent pas dans les vues de leur évêque, sont interdits en grand nombre, de telle sorte que les autres prèchent à qui mieux contre la danse et le spectacle.

Je rapporterai la péroraison d'un curé de la petite commune de la Gonterie qui ne manque pas d'originalité et qui occupe une place honorable parmi les histoires et *joyeusetés* du *moyen de parvenir*.

« Cé qué you vou disé qui quonest pas per vou em-« payssâ de dansas car lo sainto Vierzo dansaro étou, mas « dessomen; vey qui commé ella dansâro :

« La bézi-Bezon,
« La Bezon dondaine,
« La Bezi Bezon,
« La Bezi dondon. »

Et le brave homme dansait en chaire en tenant à la manière féminine les deux coins de la jupe de son surplis.

Voici maintenant la traduction du texte patois :

« Ce que je vous en dis n'est pas pour vous empêcher « de danser, car la Sainte Vierge dansait aussi, mais dé-« cemment, voila comment elle dansait, la Sainte Vierge. »

Le clergé se croit revenu aux temps du moyen-âge, et il s'essaye à reprendre l'exercice d'une autorité souveraine ; cette prétention peut amener des événements déplorables ; dans la plupart des villes les préfets n'ont ni assez d'autorité ni assez d'intelligence pour faire contrepoids aux évêques ; leur position est d'ailleurs trop tem-

poraire et la plupart d'entre eux intriguent pour avoir de l'avancement.

Les préfets n'ont pas de racines dans leurs départements, ils n'y sont que les délégués d'une autorité centrale contre laquelle on est en défiance. Les évêques tiennent les cœurs et la confiance des familles ; le confessional, l'administration des sacrements ou leur refus, les revêtent d'un immense pouvoir.

Quelque soit le souverain qui gouverne le pays, les salons de l'évêque sont toujours encombrés, ceux du préfet sont déserts très souvent.

Le gouvernement sera forcé quelque jour de s'occuper très sérieusement des prétentions envahissantes du clergé, de lui faire sentir qu'il ne peut pas laisser établir un état dans l'état, ni se mettre en tutelle.

Il faudrait à l'Empereur ce qu'avait Charlemagne des *missi dominici,* qui lui rendraient compte directement. Je me fie peu aux rapports administratifs officiels.

L'évêque d'Angoulème, fin et rusé matois, plus madré que celui de Périgueux, prétend interdire aux écclésiastiques de son diocèse le plaisir de fumer.

Enfin l'Episcopat érige son pouvoir en une sorte de tyrannie. Une concession faite au clergé l'aveugle à l'instant même et il réclame alors la position qu'il occupait au moyen âge. Pour peu qu'on le laissât faire, à la première résistance du pouvoir, il mettrait l'empire en interdit et il excomunierait le souverain.

LUNDI 23 JUILLET.

J'ai dîné hier à Saint-Gratien chez la Princesse Mathilde. Dumas, qui sollicite de nouveau le privilége du théâtre historique, était venu demander à dîner.

La Desprèz soutient beaucoup Dumas, qui est encore appuyé par Giraud. On cherche à entourer cette pauvre et bonne Princesse de toute la bohême.

Dumas a été comme toujours important et impertinent. A table devant les domestiques il a parlé de la manière la plus inconvenante du pouvoir et des ministres.

Arago, l'inspecteur des Beaux-arts, et Dumas affectent en parlant du prince Napoléon de l'appeler Napoléon tout court.

« Napoléon m'a dit ceci — j'en parlerai à Napoléon », etc. etc.

La Princesse souffre ces familiarités.

Giraud que j'ai connu fort silencieux et parlant à peine, fait l'homme important et frondeur, il a le verbe haut et la parole acerbe.

Le salon intime de la Princesse devient vulgaire; quand donc la Desprèz sera-t-elle mise dehors ?

La marquise Rocca Giovino, fille du prince de Canino, m'a dit hier en confidence que l'Empereur avait demandé à son frère certains papiers importants qu'il possède et qui sont relatifs au premier mariage du prince Jérôme. Le frère de la marquise dîne après-demain avec l'Empereur, il lui apportera ces papiers.

poraire et la plupart d'entre eux in
l'avancement.

Les préfets n'ont pas de racines
ments, ils n'y sont que les délégués
trale contre laquelle on est en dé
tiennent les cœurs et la confiance d
fessional, l'administration des sacren
les revêtent d'un immense pouvoir.

Quelque soit le souverain qui gou
salons de l'évêque sont toujours encomb
sont déserts très souvent.

Le gouvernement sera forcé quelqu
très sérieusement des prétentions envah
de lui faire sentir qu'il ne peut pas lais
dans l'état, ni se mettre en tutelle.

Il faudrait à l'Empereur ce qu'avait
missi dominici, qui lui rendraient compte
me fie peu aux rapports administratifs of

L'évêque d'Angoulème, fin et rusé ma
que celui de Périgueux, prétend interdire
ques de son diocèse le plaisir de fumer.

Enfin l'Episcopat érige son pouvoir en
tyrannie. Une concession faite au clergé l'
stant même et il réclame alors la position
au moyen âge. Pour peu qu'on le laissât fa
mière résistance du pouvoir, il mettrait l'em
dit et il excomunierait le souverain.

devant la

prévoyait, Villeneuve qui était très religieux, termine sa lettre par ces mots :

« Rassure-toi, bonne mère, je suis en état de grâce. »

Le fils de Romieu, jeune officier plein d'entrain et d'avenir est au nombre des morts.

Grammont est mort aussi, dit-on, il avait épousé Mlle de Praslin.

Ce terrible siége de Sébastopol fait bien des victimes; on s'attend à quelque grande affaire avant le 15.

Le prince Napoléon cherche à se populariser dans l'industrie après s'être dépopularisé dans l'armée, et il fait le démocrate, mais tout cela prend peu.

LUNDI 13 AOUT.

La Roche-Pouchin Rochefort St-Louis, grand écuyer de feu le prince de Lucques est un intrigant. Jadis simple garde du corps il a fait sa fortune auprès du beau-père de S. A. R. Mademoiselle, aujourd'hui régente de Parme, comme les mignons faisaient leur chemin auprès de Henri III.

L'histoire de son mariage avec la nièce du prince X*** est curieuse.

Cette jeune personne était charmante et La Roche-Pouchin s'était offert, lui, ses décorations, ses épaulettes, ses titres et sa main. Il avait été repoussé, cela va sans dire. Mais quelques mois après ce refus il est rappelé et le père de la jeune personne lui dit :

« M. le comte, j'apprécie vos intentions à l'égard de « ma fille, ce qui me semblait impossible, il y a quelques « mois, est devenu possible. Je donne cinq cent mille « francs de dot et je vous préviens que ma fille est grosse. »

La Roche-Pouchin ne regarde pas à une telle bagatelle, il n'a pas le sou, et se trouve placé entre deux propositions : épouser la reine douairière de Naples, agée de 53 ans, affreuse commère qui couche avec tout le monde et fait un enfant tous les ans, recevoir d'elle un douaire de cinq cent mille francs, ou épouser une très jolie jeune fille ornée également de cinq cent mille francs et déjà grosse.

Il opte pour la jeune fille.

Le mariage se fait ; il couche avec sa femme et trois jours après il reconnait qu'il a gagné la v... !

La Roche-Pouchin vient chez sa femme et lui dit froidement : « Ma chère amie, lorsque je vous ai épousée « vous étiez grosse, je le savais, je n'ai pas de reproches « à vous faire ; mais vous aviez la v... et vous ne m'avez « pas prévenu. Votre père vous a dotée de cinq cent mille « francs qui appartiendront au dernier vivant, ce sera moi ! « Je ne vous laisserai jamais soigner par aucun médecin « et vous mourrez du mal que vous m'avez communiqué, « je ne vous quitterai pas d'une minute. »

Cependant Florence s'émerveillait de ce couple si uni, si empressé, si charmé l'un de l'autre.

La Roche-Pouchin s'était fait guérir, mais le mal s'invétérait chez sa femme.

La pauvre comtesse, voyant venir la mort, s'adressa un jour dans un bal à un jeune Italien très épris de sa beauté, et elle lui dit :

« Vous êtes amoureux, vous voulez me posséder, je « serai à vous, mais écoutez, j'ai une affreuse maladie que « mon mari ne veut pas faire guérir pour jouir par ma « mort de ma fortune assurée au dernier vivant.

« M'aimez-vous assez pour gagner mon mal, vous faire « soigner, et m'apporter chaque jour dans les maisons où « nous nous rencontrerons le double des remèdes qui vous « seront ordonnés ? »

L'Italien accepte. Rendez-vous est pris pour le lendemain dans le coin le plus obscur d'une église où l'amoureux gagne le mal de la comtesse. Le traitement, apporté chaque jour opérait peu à peu, lorsque pendant une absence de l'amoureux, ami du prince X***, la comtesse qui recevait du prince mis dans la confidence, les remèdes ordonnés, fut saisie d'un impérieux besoin de vengeance.

« Comment, dit-elle au prince, jeune comme vous êtes; « vous bornez vous au rôle de confident ? A votre place « il me semble que je voudrais parler et agir pour moi ! »

Le prince se proposa et fut accepté; mais on le prévint qu'il gagnerait la v... et qu'il devait s'engager à tuer en duel La Roche-Pouchin.

Le traité signé et accompli dans sa première partie, restait à tuer le La Roche-Pouchin.

Le prince lui donna au théâtre une paire de soufflets, en suite de quoi, on se transporte en Wurtemberg où a lieu un duel des plus ridicules qui laisse les deux adversaires bien portants.

Le premier amoureux, averti de toute l'affaire reprend, son amour et ses drogues.

La comtesse retombe plus malade que jamais et se décide enfin à mourir, veillée jusqu'à sa dernière heure par son *inconsolable époux !*

Les journaux insèrent une note désolée sur cette mort, sur les grâces et les vertus de la défunte, puis le La Roche-Pouchin se livre à sa douleur et à la jouissance des vingt-cinq mille livres de rente que lui laisse sa femme.

Quant au prince X***, gratifié d'une très bonne v..., il la donne dans un accès d'amour à je ne sais plus quelle marquise italienne qui en meurt, et par le temps présent il en promène les restes un peu partout, ce qui fait dire qu'avec lui, les relations ne sont pas sûres. Il aura ainsi jusqu'au tombeau cela de commun avec François Ier.

J'ai connu Mme de La Roche Pouchin; elle était charmante et paraissait fort douce. On la disait bien un peu p..., mais qui diable ne l'est pas un peu aujourd'hui?

Malgré tout je la plains, sa longue agonie a dû être moralement et physiquement atroce.

On dit qu'il n'y a plus de drames dans notre société! ...allons donc, comment trouvez vous celui-là ? On pourrait le mettre au théâtre, ce me semble... J'ai vu beaucoup de grandes et belles dames qui promenaient la v... dans les salons du monde, je ne sais si elles l'avaient donnée à leurs maris, mais ceux-ci ne se transformaient pas en *barbes bleues.*

DIMANCHE 19 AOUT.

La reine d'Angleterre est arrivée hier, et elle a traversé Paris presque à nuit close.

Il était sept heures vingt minutes lorsqu'elle débouchait sur le boulevard de la Madeleine.

La garde nationale et la ligne faisaient la haie depuis la gare de Strasbourg jusqu'à Saint-Cloud.

Toute la route suivie par le cortège était littéralement couverte de peuple. Les fenêtres des maisons étaient converties en loge de spectacle et jusque sur les toits il y avait des spectateurs.

Les corporations d'ouvriers, des villages des environs de Paris étaient présentes avec leurs patrons et leurs maires et rassemblées sous leurs bannières respectives; puis il y avait des inscriptions, des drapeaux où le peuple avait écrit en anglais ses souhaits de bien venue à la reine.

Des arcs de triomphe décoraient les boulevards; la gare de Strasbourg regorgeait de fleurs; le deuxième bataillon de la garde nationale avait élevé un vrai monument composé de deux statues représentant la France et l'Angleterre. Six calèches attelées de quatre chevaux ouvraient le cortège. Dans la première, la reine et sa fille occupaient le fond; l'Empereur était sur le devant avec le prince Albert.

La reine regardait avec curiosité, et l'Empereur semblait heureux et fier de lui faire les honneurs de sa capitale.

Le marquis de Lowoëstine, général de division, commandant la garde nationale, a offert un magnifique bouquet à la reine au nom de la garde nationale.

Hier, jour de l'arrivée de la reine d'Angleterre, mon almanach m'indique que nous nous trouvions sous le vocable de Sainte-Hélène dont c'était la fête.

Sainte-Hélène!... quel souvenir pour la réconciliation des deux peuples!... La reine doit aller prier, conduite par l'Empereur sur la tombe de Napoléon Ier!!

C'est bien le cas de s'écrier avec Racine:

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles!

Le bon sens des deux nations fait justice des vieilles haines; on ne compte pas le sang répandu; on s'est conduit des deux côtés en adversaires de cœur, on peut se donner la main.

Ce jour restera un grand jour dans l'histoire.

Nos armées détruisaient Sweaborg dans la Baltique tandis que nos troupes battaient Liprandi et ses soixante mille Russes sur les bords de la Tchernaya. Ces deux affaires sont les deux bouquets envoyés par nos braves soldats pour la réception de la reine d'Angleterre.

Toute la semaine nous allons être en fêtes.

MARDI 28 AOUT.

La reine est partie hier; les fêtes ont été magnifiques pendant son séjour. Celle de l'Hôtel de Ville et de Versailles sont au-dessus de tout éloge. La reine d'Angleterre, le prince Albert, le prince de Galles, la princesse royale, conduits par l'Empereur et accompagnés de leur cour, ont visité le Louvre. Nous les avons reçus en habit de ville. La reine a été fort gracieuse, elle avait des mots aimables pour chacun de nous. Elle a bien voulu me dire qu'elle gardait trois de mes dessins dans son album; j'ignore par exemple lesquels. Son admiration pour Paris, ses monuments et ses musées se trahissait à chaque instant. Je

« suis jalouse de tout ce que je vois, » répétait-elle, « je n'ai « rien de semblable en Angleterre. »

Le prince Albert avait fort admiré à l'exposition le tableau de Meissonnier, *une rixe;* l'Empereur l'a fait acheter vingt-cinq mille francs et le lui a donné.

L'Empereur paraissait enchanté de la visite de la reine, il était gai et très affable. L'Impératrice s'est peu montrée, sa grossesse la force à des précautions.

Dans une lettre adressée au général Pélissier, publiée par le *Moniteur,* l'Empereur dit à l'armée: qu'il sait l'impossibilité pour la Russie de tenir cet hiver la campagne en Crimée; Dieu le veuille!

Il y a un peu de choléra à Paris et dans les campagnes environnantes. La jardinière de la princesse Mathilde en est morte il y a trois jours en quelques heures.

Rien, aucune description ne saurait donner une idée de la physionomie de Paris pendant la semaine qui vient de s'écouler; ce n'était par les rues et les boulevards que bannières, arcs de triomphe, écussons aux armes et aux chiffres des souverains de France et d'Angleterre. Le soir illuminations, et partout, où la population accrue de plus de cinq cent mille étrangers espérait voir la reine, elle s'y transportait et la saluait par ses acclamations.

A l'Opéra où l'on était en grande toilette, les hommes en habits noirs, cravates blanches, les femmes en robes décolletées, l'accueil a été fort chaleureux. A la fin du spectacle, les premiers artistes soutenus par des chœurs ont entonné le *God save the Queen,* les spectateurs hommes et femmes se tenaient debout, puis le chant terminé, l'assistance s'est tournée vers la reine et trois salves d'applaudissements ont retenti. La reine, fort émue, a salué; comme

elle allait se retirer et prenait déjà le bras de l'Empereur, les spectateurs ont fait recommencer le chant national anglais qui a été suivi de nouveaux applaudissements.

La reine, le prince Albert et leurs enfants ont parcouru Paris en fiacre et dans le plus stricte incognito; ils ont fait des acquisitions dans plusieurs magasins.

La revue des troupes a été fort belle. Le prince Napoléon a reçu l'ordre du bain *pour ses éminents services militaires !!!*

Les mauvais plaisants prétendent que cela ne le lavera pas, et que la reine aurait mieux fait de lui envoyer tout simplement un bon savon de Windsor.

Hier, à Boulogne, avant l'embarquement, il y a eu revue de quarante mille hommes.

Le prince Adalbert de Bavière, le futur roi des Grecs, reçu membre de notre Cercle Impérial, est venu hier soir le visiter.

Le roi Jérôme est revenu dimanche du Havre à Saint-Cloud pour offrir ses hommages à la reine d'Angleterre. Cette démarche a dû, dit-on, beaucoup coûter à son orgueil royal. Je prétends moi, qu'elle a coûté à la bourse de l'Empereur, car le vieux drôle royal ne marche et n'agit qu'à prix d'argent; c'est un fiacre qu'il faut payer à la course et avec lui on suit toujours le tarif de l'après-minuit. Quand Rothschild en a besoin, il le mande, et le roi Jérôme fait très bien antichambre. Sa Majesté sait se faire petit devant un juif auquel elle doit plus de deux millions. L'Empereur a une triste famille, tombée bien bas dans l'opinion publique. La colère mal dissimulée de la plupart de ses membres à la nouvelle de la grossesse de l'Impératrice est curieuse à observer. Les Murat jouent

toujours au prétendant napolitain et en effet le gros Murat a des partisans dans le royaume des Deux Siciles, pauvres niais ! vous ne connaissez ni le gros prince ni son fils le belliqueux officier des guides qui évite la Crimée avec une adresse infinie, ni le baron de Chassiron, gendre du prétendant, espèce de chenille malsaine dont le grand-père tirait le cordon dans je ne sais plus quelle loge. Assez pour aujourd'hui.

LUNDI 3 SEPTEMBRE.

J'ai dîné hier à Saint-Gratien chez la Princesse Mathilde avec le prince Napoléon et le comte Walewski. Le prince est toujours, quoiqu'il fasse, le même homme, sans vigueur, grossier et mal élevé, détesté par tous ceux qui l'approchent. Arago est son bouffon dont il use comme François Ier de Triboulet.

Hier, Arago refusait une promenade en bateau parce qu'il devient malade dès qu'il se trouve sur l'eau ; le prince l'a bon gré, mal gré, embarqué pour avoir, le plaisir de le voir malade !

Des ouvriers socialistes des ardoisières d'Angers marchaient, il y a cinq ou six jours, sur la ville, armés de fusils, de pistolets, de haches, de faux, et ce, pour en faire le sac. Cernés dans le faubourg qu'ils avaient occupé pendant la nuit, ils ont été pris presque tous. Ils traînaient avec eux une charette contenant deux cents kilos de poudre. On a saisi également entre leurs mains des mèches incendiaires destinées à mettre le feu à la ville. Ces ou-

vriers, pour se procurer des armes, avaient désarmé les petits corps isolés de la gendarmerie et des pompiers des villages.

La société secrète la Marianne était à la tête de ce mouvement.

MARDI 4 SEPTEMBRE.

Sefels, attaché à l'ambassade turque, nous a donné hier un dîner *aux trois frères Provenceaux*. Les convives étaient: le neveu et héritier du pacha d'Egypte, Alphonse de Rothschild, l'abbé Coquereau, Sefels et moi. Le dîner a été magnifique. Le prince égyptien parle le français comme un français. Il a été beaucoup question de la différence des trois religions chrétienne, juive et mahométane, mais sans aigreur et au point de vue historique.

Alphonse de Rothschild est un homme d'esprit et de capacités fort poli.

Le dîner s'est prolongé jusqu'à dix heures du soir.

LUNDI 10 SEPTEMBRE.

Samedi, un jeune homme de Rouen, âgé de vingt-deux ans, nommé Beltimore, condamné à seize ans comme escroc, puis après 1852 pour délit politique à deux années de Belle Isle, et récemment sorti de prison, a tiré sur l'Empereur à son arrivée au théâtre italien. Les journaux

veulent le faire passer pour fou, mais il ne l'est nullement. Il est arrêté.

LUNDI 17 SEPTEMBRE.

Sébastopol est enfin pris; l'assaut nous a couté six mille hommes, tant tués que blessés. Cinq généraux sont parmi les morts. On attend des détails avec impatience. Les journaux anglais prétendent que mille deux cents pièces de canon sont en notre pouvoir. On a célébré partout en France notre victoire par des *Te Deum*. Les illuminations ont été générales. Il n'y a que les socialistes et les Orléanistes par leur organe, l'*Assemblée Nationale*, qui déplorent nos succès.

Victor Hugo a lancé de l'île de Jersey une brochure russe, c'est d'un bon patriote.

A Naples, le roi par sa tyrannie a lassé tout le monde, et il s'est brouillé avec la France et l'Angleterre. Une petite escadre anglaise est en route pour la baie de Naples, et nous augmentons, dit-on, de deux régiments, le contingent français qui est à Rome.

Dans leur pénurie d'hommes capables, les Napolitains s'adressent au gros prince Murat, lequel, dans une proclamation adressée aux habitants des Deux Siciles, en cachette du gouvernement français, se déclare prêt à prendre en mains la direction de l'Etat napolitain.

Casa Bianca est le ministre de cette Majesté en expectative qui ne calcule pas qu'il faut une guerre générale, l'abaisse-

ment de l'Autriche et le remaniement des Etats européens pour lui donner une chance de restauration.

Les amis des Russes disent que la paix est plus éloignée que jamais.

Le sénateur La Rochejaquelein prétendait au reçu du premier bulletin, qui annonçait la prise de Malakof, que le siége véritable allait seulement commencer, que les armées alliées n'avaient encore rien fait, etc. etc. La Rochejaquelein passe son temps au Cercle Impérial à amoindrir les bonnes nouvelles et à en inventer de mauvaises; il est toujours en grande conversation avec Zébach, ministre de Saxe, gendre de Nesselrode et agent russe, c'est un drôle d'échantillon du sénat.

VENDREDI 19 OCTOBRE.

Les soirées du Louvre recommencent aujourd'hui. Depuis plus d'un mois je n'ai rien écrit sur ce livre; j'étais malade et j'avais été à Saint-Germain à l'hôtel du Pavillon d'Henri IV chercher un peu de repos et de bon air.

Sébastopol pris, nos armées cherchent à tourner les Russes; d'ici à peu de temps il y aura quelque grave événement.

Le duc et la duchesse de Brabant sont venus hier visiter le Louvre. Ils s'intéressent peu aux arts et le duc a dit à Nieuwerkerke:

« Vous êtes très aimable, vous ne nous forcez point « à voir. »

L'Impératrice est dans le cinquième mois de sa grossesse; cela est annoncé officiellement au *Moniteur*.

SAMEDI 27 OCTOBRE.

Rien d'important de l'armée qui opère toujours pour arriver à tourner les Russes qui occupent le côté naval de Sébastopol et cherchent à s'approcher de Nicolaief.

Les réfugiés français de l'île de Jersey et généralement les réfugiés politiques ont fini par exaspérer contre eux la presse et le public anglais. Leur journal *L'homme* attaquait non seulement les princes étrangers, mais la reine Victoria et l'Angleterre, et ils érigeaient en principe l'assassinat.

Victor Hugo est mêlé à tout cela. Il faut espérer que l'Angleterre enverra en Amérique cette troupe de bandits.

Les légitimistes, avec l'esprit et le patriotisme qui les caractérisent, sont plus Russes que les Cosaques. Le marquis de Mirabeau, aussi bête qu'ignorant, se fait remarquer parmi les plus absurdes et les plus violents.

Paris s'occupe des médailles d'honneur qui seront distribuées le 15 du mois prochain aux lauréats des expositions de l'Industrie et des Beaux-arts. Ces médailles, il faut le dire, sont en général mal réparties.

Dans l'Industrie des bronzes, Desnières, intrigant ambitieux et le plus mauvais des fabricants, a, m'assure-t-on, la médaille.

La majeure partie des membres de la Commission des bronzes ignorent jusqu'aux procédés de la fabrication; ils parlent des bronzes *sans retouches* de Gouttière.

Quant aux Beaux-arts, comme les artistes concurrents composent la commission et qu'ils ne jugent pas convenable de donner leur démission, ils prennent un parti d'une extrême libéralité, ils augmentent le nombre des médailles d'honneur pour en avoir chacun une.

Les commissions des Beaux-arts sont une plaisante chose. Baroche, La Moskova et tutti quanti; les jugements de ces Aristarques seraient précieux à recueillir.

MARDI 4 DÉCEMBRE.

Je suis quelquefois pris de paresse et de dégout en voyant la manière dont les choses se passent aujourd'hui et quels hommes ont la faveur ou montent à la faveur.

Le prince Napoléon, président des Jurys de l'exposition, s'est conduit dans toutes les occasions d'une façon déplorable qui attire le mépris. Le jury avait composé une liste des artistes qu'il recommandait à l'Empereur pour la décoration de la légion d'honneur; le prince a rayé sans rien dire les noms qui lui déplaisaient, puis il a juré que ces noms ne se trouvaient pas sur la liste. Convaincu de mensonge par l'attestation de tous les jurés, les artistes et le public le méprisent aujourd'hui un peu plus qu'ils ne ne le faisaient avant. Un peu plus, un peu moins, qu'est-ce que cela !

Dans les administrations on voit monter des gens tarés; hier le *Moniteur* annonçait la nomination de M. Jouve du Bar aux fonctions de président du tribunal de 1e instance à Paimbœuf. Ce monsieur, juge à Alger, il y

L'Impératrice est dans le cinquième mois de sa grossesse; cela est annoncé officiellement au *Moniteur*.

SAMEDI 27 OCTOBRE.

Rien d'important de l'armée qui opère toujours pour arriver à tourner les Russes qui occupent le côté naval de Sébastopol et cherchent à s'approcher de Nicolaief.

Les réfugiés français de l'île de Jersey et généralement les réfugiés politiques ont fini par exaspérer contre eux la presse et le public anglais. Leur journal *L'homme* attaquait non seulement les princes étrangers, mais la reine Victoria et l'Angleterre, et ils érigeaient en principe l'assassinat.

Victor Hugo est mêlé à tout cela. Il faut espérer que l'Angleterre enverra en Amérique cette troupe de bandits.

Les légitimistes, avec l'esprit et le patriotisme qui les caractérisent, sont plus Russes que les Cosaques. Le marquis de Mirabeau, aussi bête qu'ignorant, se fait remarquer parmi les plus absurdes et les plus violents.

Paris s'occupe des médailles d'honneur qui seront distribuées le 15 du mois prochain aux lauréats des expositions de l'Industrie et des Beaux-arts. Ces médailles, il faut le dire, sont en général mal réparties.

Dans l'Industrie des bronzes, Desnières, intrigant ambitieux et le plus mauvais des fabricants, a, m'assure-t-on, la médaille.

La majeure partie des membres de la Commission des bronzes ignorent jusqu'aux procédés de la fabrication; ils parlent des bronzes *sans retouches* de Gouttière.

Quant aux Beaux-arts, comme les artistes concurrents composent la commission et qu'ils ne jugent pas convenable de donner leur démission, ils prennent un parti d'une extrême libéralité, ils augmentent le nombre des médailles d'honneur pour en avoir chacun une.

Les commissions des Beaux-arts sont une plaisante chose. Baroche, La Moskova et tutti quanti; les jugements de ces Aristarques seraient précieux à recueillir.

MARDI 4 DÉCEMBRE.

Je suis quelquefois pris de paresse et de dégout en voyant la manière dont les choses se passent aujourd'hui et quels hommes ont la faveur ou montent à la faveur.

Le prince Napoléon, président des Jurys de l'exposition, s'est conduit dans toutes les occasions d'une façon déplorable qui attire le mépris. Le jury avait composé une liste des artistes qu'il recommandait à l'Empereur pour la décoration de la légion d'honneur; le prince a rayé sans rien dire les noms qui lui déplaisaient, puis il a juré que ces noms ne se trouvaient pas sur la liste. Convaincu de mensonge par l'attestation de tous les jurés, les artistes et le public le méprisent aujourd'hui un peu plus qu'ils ne ne le faisaient avant. Un peu plus, un peu moins, qu'est-ce que cela !

Dans les administrations on voit monter des gens tarés; hier le *Moniteur* annonçait la nomination de M. Jouve du Bar aux fonctions de président du tribunal de 1ᵉ instance à Paimbœuf. Ce monsieur, juge à Alger, il y

a quelques années, scandalisait la population par ses orgies exécutées à fenêtres ouvertes. C'est du reste un malhonnête homme qui a de sales affaires sur son compte; mais il est l'ami du secrétaire général du ministère de la justice!

La guerre en Russie est suspendue par l'hiver; on parle beaucoup de paix, je n'y crois pas encore.

JEUDI 6 DÉCEMBRE.

Le roi de Piémont, qui a déjà passé ici, il y a quelques jours, revient aujourd'hui de sa visite officielle à la reine d'Angleterre. Il chassera demain et après-demain à Compiègne avec l'Empereur. Le roi de Piémont est un véritable sous-officier, il en a le ton et les manières; il fréquente beaucoup les filles et paraît fort disposé à traiter cavalièrement toutes les femmes; sa conversation est plus que légère; sa légèreté du fond n'est pas même gazée par la pudeur de l'expression, il aime le terme grossier; il parle sans retenue de ses bonnes fortunes et il nomme les femmes les plus considérables de Turin en disant simplement: « *celle-là a couché avec moi.* »

On nommait une famille de la plus haute aristocratie, il a souri en articulant hautement qu'il avait couché avec la mère et les filles.

Le marquis de Castelbajac, qui représentait la France comme ambassadeur à la cour de Saint-Pétersbourg avant le commencement de la guerre, est une des plus lourdes bêtes que je connaisse; on doit peut-être à son ineptie la rupture avec la Russie et l'audace de cette puissance en

Orient. Le marquis de Castelbajac s'était fait le courtisan de l'empereur Nicolas et applaudissait à tout; il louait tous les actes du Czar, il était ébloui, charmé sous le prestige de la faveur; enfin le malheureux en vint jusqu'à complimenter l'empereur Nicolas sur le résultat de l'atroce boucherie de Sinope. L'envoyé anglais avait beau dire, jamais l'empereur Nicolas, jugeant de la France par son ambassadeur, ne pût se persuader qu'une alliance serait possible entre la France et l'Angleterre. Il crut à la faiblesse de notre pays et l'on sait ce qui advint. Le marquis de Castelbajac acceptait les avanies les plus graves, ainsi fit-il lorsque le gouvernement russe lui refusa l'autorisation de faire dire une messe pour célébrer la fête de l'Empereur Napoléon III.

VENDREDI 28 DÉCEMBRE.

La garde impériale, revenant de Crimée, fait demain sa rentrée dans Paris. On s'apprête à la recevoir triomphalement. Les arcs de triomphe se dressent; la garde nationale est convoquée; la Bourse et les administrations publiques seront fermées.

Malheureusement les sociétés secrètes qui ne s'endorment point, s'agitent dans leurs repaires et le gouvernement n'est pas sans inquiétudes. Des ouvriers ont été sollicités pour tirer sur l'Empereur; on craint une tentative.

La Princesse Mathilde, qui peint beaucoup d'après nature, se sert en ce moment comme modèle d'une jeune

a quelques années, scandalisait la population par ses orgies exécutées à fenêtres ouvertes. C'est du reste un malhonnête homme qui a de sales affaires sur son compte; mais il est l'ami du secrétaire général du ministère de la justice!

La guerre en Russie est suspendue par l'hiver; on parle beaucoup de paix, je n'y crois pas encore.

JEUDI 6 DÉCEMBRE.

Le roi de Piémont, qui a déjà passé ici, il y a quelques jours, revient aujourd'hui de sa visite officielle à la reine d'Angleterre. Il chassera demain et après-demain à Compiègne avec l'Empereur. Le roi de Piémont est un véritable sous-officier, il en a le ton et les manières; il fréquente beaucoup les filles et paraît fort disposé à traiter cavalièrement toutes les femmes; sa conversation est plus que légère; sa légèreté du fond n'est pas même gazée par la pudeur de l'expression, il aime le terme grossier; il parle sans retenue de ses bonnes fortunes et il nomme les femmes les plus considérables de Turin en disant simplement: « *celle-là a couché avec moi.* »

On nommait une famille de la plus haute aristocratie, il a souri en articulant hautement qu'il avait couché avec la mère et les filles.

Le marquis de Castelbajac, qui représentait la France comme ambassadeur à la cour de Saint-Pétersbourg avant le commencement de la guerre, est une des plus lourdes bêtes que je connaisse; on doit peut-être à son ineptie la rupture avec la Russie et l'audace de cette puissance en

Orient. Le marquis de Castelbajac s'était fait le courtisan de l'empereur Nicolas et applaudissait à tout; il louait tous les actes du Czar, il était ébloui, charmé sous le prestige de la faveur; enfin le malheureux en vint jusqu'à complimenter l'empereur Nicolas sur le résultat de l'atroce boucherie de Sinope. L'envoyé anglais avait beau dire, jamais l'empereur Nicolas, jugeant de la France par son ambassadeur, ne pût se persuader qu'une alliance serait possible entre la France et l'Angleterre. Il crut à la faiblesse de notre pays et l'on sait ce qui advint. Le marquis de Castelbajac acceptait les avanies les plus graves, ainsi fit-il lorsque le gouvernement russe lui refusa l'autorisation de faire dire une messe pour célébrer la fête de l'Empereur Napoléon III.

VENDREDI 28 DÉCEMBRE.

La garde impériale, revenant de Crimée, fait demain sa rentrée dans Paris. On s'apprête à la recevoir triomphalement. Les arcs de triomphe se dressent; la garde nationale est convoquée; la Bourse et les administrations publiques seront fermées.

Malheureusement les sociétés secrètes qui ne s'endorment point, s'agitent dans leurs repaires et le gouvernement n'est pas sans inquiétudes. Des ouvriers ont été sollicités pour tirer sur l'Empereur; on craint une tentative.

La Princesse Mathilde, qui peint beaucoup d'après nature, se sert en ce moment comme modèle d'une jeune

fille fort malheureuse à laquelle elle a fait du bien. Cette jeune fille a une famille dans la misère que la Princesse a également secourue; enfin la Princesse Mathilde a été une sorte de providence pour ces pauvres gens.

Avant-hier, la jeune modèle est venue déclarer à la Princesse que son frère, qui avait fait partie des sociétés secrètes, était sollicité par ses anciens complices pour tirer sur l'Empereur; mais que ce crime le révoltait, et que touché des bontés de la Princesse, il offrait de tout lui révéler.

La Princesse a accepté; Collet Megret doit se trouver ce matin chez elle où le jeune ouvrier viendra conduit par sa sœur.

Le prince Napoléon indispose de plus en plus contre lui toutes les classes de la société. Non content d'avoir traité l'institut *de coterie* en séance du comité des récompenses, ce qui donna l'occasion à Henriquel Dupont de se lever et de donner sa démission, il a encore rayé de la liste présentée par le jury, Ivon le peintre et Nieuwerkerke, puis il s'est arrangé de telle sorte que Vernet porté le premier pour la médaille d'honneur et par le plus grand nombre de votants, n'a été appelé le jour de la remise, que le trente-septième. Ingres a été nommé grand officier de la légion d'honneur, Delacroix commandeur, et Vernet a été laissé avec son ruban de commandeur.

Hier soir, au Cercle Impérial, David, aide de camp du prince, cherchait à amadouer Vernet en lui disant que cet oubli serait réparé et que la plaque de grand officier serait demandée pour lui.

Horace Vernet, très poliment, mais très nettement a tout refusé et a dit: « Vous m'avez profondément blessé

« dans mon amour propre; nommé le premier par un jury « européen, vous me replacez le trente-septième. Vous ne « trouvez point satisfaisante la récompense accordée à ceux « qui ne viennent qu'après moi. Vous les élevez au grade « de grand officier et de commandeur. Vous m'avez blessé, « votre réparation tardive mettrait un emplâtre sur ma « blessure qu'elle ne guérirait pas, je la refuse, je garde « mon indépendance et mon froissement, et je suis assez « fier du jugement du jury. Aujourd'hui, la plaque de « grand officier serait une aumône, je ne veux tendre la « main, ni pour la solliciter, ni pour la recevoir. »

Au Cercle Impérial le prince Napoléon pousse le jeu d'une manière ridicule. Il a gagné, il y a trois jours, vingt mille francs au piquet au général de Cotte en faisant vingt francs le point.

On parle beaucoup de paix, mais personne n'y croit sincèrement et les préparatifs de campagne prochaine se continuent activement. L'Allemagne cherche à intervenir par des conseils à la Russie. La Russie n'est pas encore assez malade pour les écouter.

Au printemps nous enverrons soixante-dix mille hommes sur les côtes de la Finlande avec trois cents chaloupes canonières; puis il y aura quarante mille hommes Suédois en réserve.

DIMANCHE 30 DÉCEMBRE.

L'Empereur et l'armée ont été accueillis hier par la population de Paris avec enthousiasme. Les femmes qui

garnissaient les fenêtres des boulevards, lançaient des bouquets aux soldats de Crimée. Les gardes nationaux, qui formaient la haie, remettaient aux vainqueurs de Sébastopol des branches de lauriers; puis de toutes parts des acclamations, des mouchoirs qui essuyaient les yeux. Le soir, Paris a été splendidement illuminé.

Je n'aime pas l'attitude de l'Ecole polytechnique placée en tête du cortège. Par imitation de leurs devanciers, ces petits messieurs affectent le républicanisme, ils ont reçu l'Empereur plus que froidement. MM. de l'Ecole se regardent depuis 1830 comme les auxilliaires des révolutions; ils se donnent une importance ridicule.

Les clubs de l'Union et du Jockey ont été très froids. Au Jockey La Ferronnays ne s'est pas découvert au passage de l'Empereur. L'Union n'a pas eu d'applaudissements pour l'armée.

Mirabeau et Talleyrand sont les deux énergumènes de ce club. Ces deux messieurs sont d'ailleurs assez bêtes; ils vantent les Russes à tout propos et rabaissent la gloire de nos armées; ils se donnent comme les types du légitimisme. Pauvre parti discrédité par ceux qui le soutiennent et qui séparent perpétuellement leurs sentiments des sentiments de la France.

Les parlementaires et les niais de Changarnier disent: *Napoléon III est un aventurier heureux.*

(Fin de l'année 1855.)

ANNÉE
1856

garnissaient les fenêtres des boulevards, lançaient des bouquets aux soldats de Crimée. Les gardes nationaux, qui formaient la haie, remettaient aux vainqueurs de Sébastopol des branches de lauriers; puis de toutes parts des acclamations, des mouchoirs qui essuyaient les yeux. Le soir, Paris a été splendidement illuminé.

Je n'aime pas l'attitude de l'Ecole polytechnique placée en tête du cortège. Par imitation de leurs devanciers, ces petits messieurs affectent le républicanisme, ils ont reçu l'Empereur plus que froidement. MM. de l'Ecole se regardent depuis 1830 comme les auxilliaires des révolutions; ils se donnent une importance ridicule.

Les clubs de l'Union et du Jockey ont été très froids. Au Jockey La Ferronnays ne s'est pas découvert au passage de l'Empereur. L'Union n'a pas eu d'applaudissements pour l'armée.

Mirabeau et Talleyrand sont les deux énergumènes de ce club. Ces deux messieurs sont d'ailleurs assez bêtes; ils vantent les Russes à tout propos et rabaissent la gloire de nos armées; ils se donnent comme les types du légitimisme. Pauvre parti discrédité par ceux qui le soutiennent et qui séparent perpétuellement leurs sentiments des sentiments de la France.

Les parlementaires et les niais de Changarnier disent: *Napoléon III est un aventurier heureux.*

(Fin de l'année 1855.)

ANNÉE
1856

garnissaient les fenêtres des boulevards, lançaient des bouquets aux soldats de Crimée. Les gardes nationaux, qui formaient la haie, remettaient aux vainqueurs de Sébastopol des branches de lauriers; puis de toutes parts des acclamations, des mouchoirs qui essuyaient les yeux. Le soir, Paris a été splendidement illuminé.

Je n'aime pas l'attitude de l'Ecole polytechnique placée en tête du cortège. Par imitation de leurs devanciers, ces petits messieurs affectent le républicanisme, ils ont reçu l'Empereur plus que froidement. MM. de l'Ecole se regardent depuis 1830 comme les auxilliaires des révolutions; ils se donnent une importance ridicule.

Les clubs de l'Union et du Jockey ont été très froids. Au Jockey La Ferronnays ne s'est pas découvert au passage de l'Empereur. L'Union n'a pas eu d'applaudissements pour l'armée.

Mirabeau et Talleyrand sont les deux énergumènes de ce club. Ces deux messieurs sont d'ailleurs assez bêtes; ils vantent les Russes à tout propos et rabaissent la gloire de nos armées; ils se donnent comme les types du légitimisme. Pauvre parti discrédité par ceux qui le soutiennent et qui séparent perpétuellement leurs sentiments des sentiments de la France.

Les parlementaires et les niais de Changarnier disent: *Napoléon III est un aventurier heureux.*

(Fin de l'année 1855.)

ANNÉE
1856

garnissaient les fenêtres des boulevards, lançaient des bouquets aux soldats de Crimée. Les gardes nationaux, qui formaient la haie, remettaient aux vainqueurs de Sébastopol des branches de lauriers; puis de toutes parts des acclamations, des mouchoirs qui essuyaient les yeux. Le soir, Paris a été splendidement illuminé.

Je n'aime pas l'attitude de l'Ecole polytechnique placée en tête du cortège. Par imitation de leurs devanciers, ces petits messieurs affectent le républicanisme, ils ont reçu l'Empereur plus que froidement. MM. de l'Ecole se regardent depuis 1830 comme les auxilliaires des révolutions; ils se donnent une importance ridicule.

Les clubs de l'Union et du Jockey ont été très froids. Au Jockey La Ferronnays ne s'est pas découvert au passage de l'Empereur. L'Union n'a pas eu d'applaudissements pour l'armée.

Mirabeau et Talleyrand sont les deux énergumènes de ce club. Ces deux messieurs sont d'ailleurs assez bêtes; ils vantent les Russes à tout propos et rabaissent la gloire de nos armées; ils se donnent comme les types du légitimisme. Pauvre parti discrédité par ceux qui le soutiennent et qui séparent perpétuellement leurs sentiments des sentiments de la France.

Les parlementaires et les niais de Changarnier disent: *Napoléon III est un aventurier heureux.*

(Fin de l'année 1855.)

ANNÉE
1856

MERCREDI 2 JANVIER.

Les visites officielles sont terminées, à la cour tout le monde est mécontent, tous les visages sont composés. L'Empereur et l'Impératrice n'ont donné d'étrennes à personne, pas plus à leur entourage qu'aux princes de leur famille. Les marchands de Paris, chez lesquels d'ordinaire la cour faisait des acquisitions, sont irrités de cette parcimonie.

Les princes attribuent cette suppression d'étrennes à l'Impératrice qui ne les épargne pas à sa propre famille. L'hôtel acheté dans les Champs Elysées pour la comtesse de Montijo (hôtel Lauriston) coûte déjà avec les adjonctions de terrains et les travaux plus de trois millions!

L'Empereur a donné à l'Impératrice un service pour le déjeuner et le dîner dans sa chambre, lequel service en vermeil revient à soixante-cinq mille francs.

La layette de l'enfant si impatiemment attendu coûte deux cent mille francs.

Les princes accusent l'Impératrice de chercher à séparer l'Empereur de sa famille.

On a refusé de recevoir cette année les enfants de Murat dont le dernier est le filleul de l'Empereur.

Ce qui achève d'indisposer les princes, c'est que cette suppression d'étrennes ne s'étend ni à la reine d'Angleterre et sa famille, ni à Lord et à Lady Hamilton.

D'un autre côté le prince Napoléon est comme Achille enfermé pour le quart d'heure sous sa tente. L'auguste prince boude; il est furieux de n'avoir pas été placé à la tête de l'armée le jour de la rentrée de la garde dans Paris.

Le malheureux eût été hué.

De cette bouderie vient la note du *Moniteur* qui explique la position de Canrobert *par ordre* à la tête de l'armée.

Mocquard et Nieuwerkerke ont été nommés commandeurs de la légion d'honneur.

Le Play, ancien commissaire général de l'exposition, arrangeur de fantastiques statistiques d'ouvriers, est nommé conseiller d'Etat.

Le charlatanisme a toujours beau jeu sous tous les régimes; les Ch. Dupin sont remplacés par des Le Play, voilà tout.

Le marquis Guy de La Tour du Pin, ancien beau de quarante-cinq ans, qui a mangé une fortune d'un million huit cent mille francs, et qui s'est beaucoup déshonoré par ses histoires avec M^me^ de Fitz James, a épousé, il y a deux jours, la fille de Stevens-Dracke, marchand de chevaux, ancien piqueur de Lord Henri Seymour.

L'aristocratie française, si elle ne brille pas, par le temps qui court, d'un grand éclat sur les champs de bataille, se vautre assez bien dans les fanges de Paris.

Le comte Moreton de Chabrillant épouse Mogador, une fille publique.

Le marquis de La-Tour du Pin épouse la fille d'un maquignon.

Le fils du baron Vigier épouse Cruvelli, chanteuse à l'Opéra.

Tout cela est superbe! La vieille aristocratie achève de mourir dans les bordels, la nouvelle suit son exemple.

Parmi les membres du clergé et les âmes dévotes on s'occupe beaucoup d'nne prédiction qui n'est communiquée qu'aux fidèles, et qui limite la durée de l'empire au nombre d'années qu'a duré la dernière république.

SAMEDI 5 JANVIER.

Osterberger, attaché à la calcographie du Louvre, a rencontré, il y a trois jours, l'ancien directeur des Musées, Jeanron, décoré à la suite de l'exposition. Il lui a fait compliment de cette distinction.

Jeanron lui a répondu : « je vous remercie, votre com-« pliment n'est pas le premier que je reçois, cette canaille « de Soulié m'écrit une lettre de trois pages pleines de « félicitations. La fausseté de ce gredin me révolte. Accueilli « ou plutôt recueilli par charité par Monsieur de Cayeux, « il s'est montré pour lui d'une ingratitude révoltante en « 1848 et il ne m'a guère mieux traité en 1850. Je l'ai « rencontré depuis sa lettre, il est venu à moi, je lui ai « tourné le dos. C'est un scélérat, en 1848 il nous repro-« chait de ne pas établir la guillotine, d'épargner le sang. « Il se plaçait au point de vue des Danton et des Marat; « aujourd'hui il fait le bon apôtre. J'étais forcé en 1848

« de lui imposer silence, car il tenait d'atroces propos. Si « demain le comte de Nieuwerkerke perdait sa place, il « saurait ce que vaut Soulié. »

Martinet, l'intrigant le plus plat et le plus rampant, est nommé chevalier de la légion d'honneur. En 1852 il vomissait des injures contre l'Empereur. Il est le protégé de Morny.

Fiorentino, journaliste taré qui vend ses louanges et trafique de ses critiques, est également décoré.

Les gens, qui approchent l'Empereur, sont coupables de ces honneurs jetés à la boue.

Chacun fait son lot, amasse son petit trésor de façon à n'avoir pas de regret si l'Empereur venait à manquer.

Quelquefois la lassitude me prend à marcher à travers de tels ruisseaux. Toutes ces fanges remuées exalent une odeur qui soulève le cœur. La corruption brodée et bardée de croix est la pire de toutes et la plus nauséabonde.

MARDI 8 JANVIER.

On parle de deux promotions dans l'ordre de la légion d'honneur passées sous silence au *Moniteur* et pour cause

le duc d'Albe,

le duc d'Hamilton,

(grands croix de la légion d'honneur.)

Ces deux promotions étranges sont faites pour mécontenter la famille impériale, les princes tels que Lucien, Murat, etc., qui sont tout simplement officiers.

Le duc d'Hamilton n'est promu que pour faire passer le duc d'Albe.

L'Impératrice comblera tellement sa famille qu'elle indisposera l'opinion contre elle.

La malheureuse reine Marie-Antoinette doit toutes les calomnies dont elle a été la victime aux entraînements de son amitié qui lui faisaient cent mille ennemies pour une favorite.

La famille impériale n'aime pas l'Impératrice qui d'ailleurs ne fait pas grande chose pour s'attirer son affection. Toute cette famille, qui devrait être unie et compacte, ne comprend pas sa position; chacun de ses membres tire de son côté et dit du mal des autres.

Puis vient le chapitre des intrigants qui les circonviennent, des flatteurs, etc., etc.

La duchesse d'Albe est une femme très légère, fort intrigante.

La comtesse de Montijo n'est plus qu'intrigante.

Cette famille de Montijo veut se classer comme la clef de voûte de la noblesse; elle fait rire avec ses arrangements de généalogie nos vieilles familles françaises. On parle assez généralement avec dédain des prétentions nobiliaires, mais quand vient le chapitre des Montijo!... on ôte son chapeau. Excusez du peu!

Le prince Jérôme et son fils sont circonvenus par des intrigants politiques; là règne Girardin.

La princesse Mathilde a les intrigants de second ordre: l'abbé Coquereau farceur de première classe, faux bon prêtre, excitant contre les évêques et la cour de Rome, se moquant dans le salon de la Princesse de la dévotion à l'Immaculée Conception, affectant une grande pureté avec une grande indulgence; en un mot, sachant bien vivre et

bien hypocriser. La Desprès et sa fille, les Chennevières, les Soulié, etc. etc.

Je n'aime pas les prêtres dans le salon de la Princesse Mathilde, sa position particulière devrait les en éloigner, et pourtant ils y viennent et font la cour à Nieuwerkerke. La Princesse parle en mauvais termes du pape et des prêtres devant tout le monde, et devant ses domestiques. Elle a dans l'esprit un mauvais levain révolutionnaire entretenu par les deux Giraud, ses maîtres de peinture. Elle rêve d'une révolution en Italie.

Tous les Italiens suivant elle, sont admirables, les prêtres seuls sont des scélérats. Nous avons vu beaucoup d'Italiens à Paris, gens du monde, artistes, négociants... tout cela est bas et tient à une race épuisée, abâtardie.

Il y a des gens niais qui croient à l'égalité des races comme à l'égalité des hommes!

On fait des révolutions avec de telles croyances.

Le jour où vous proclamerez l'égalité des intelligences et l'égalité des climats, vous pourrez proclamer l'égalité entre les hommes, pourvu toutefois que vous établissiez l'égalité des forces physiques, l'égalité des passions et l'égalité de beauté chez toutes les femmes.

MERCREDI 9 JANVIER.

Bosquet est arrivé ces jours-ci; il se loue beaucoup de l'accueil que lui a fait l'Empereur qui l'a embrassé cordialement, mais il s'est cependant aperçu à de légers indices qu'il avait été desservi.

« Je ne suis », dit Bosquet, « ni un opposant, ni un dé-
« mocrate. Je ne suis point un politique, je suis un mili-
« taire; j'ai horreur de la démocratie dont l'esprit est op-
« posé à toute discipline, et jamais dans les corps qui ont
« été sous mes ordres, je n'ai toléré l'esprit démocratique.
« J'aime Lamoricière comme homme; je l'estime comme
« excellent et vaillant officier, mais je ne l'ai pas suivi dans
« ses erreurs. »

Puis à propos de la rentrée de la garde dans Paris et de l'ovation, qui lui a été faite, il a ajouté:

« L'Empereur et la population ont eu raison de rece-
« voir ainsi nos soldats; ils sont au-dessus de tout éloge,
« ce sont les premiers soldats du monde, avec eux on peut
« tout entreprendre.

« Régnault de St-Jean d'Angelis est un fier intrigant,
« ou une fière canaille d'avoir osé se placer à la tête de la
« garde; jamais devant Sébastopol il n'a été au feu avec elle.

« Je sais comment nous sommes desservis par certaines
« gens qui approchent l'Empereur.

« Nous avons heureusement pour lui dire la vérité ce
« brave Fleury, qui est un loyal garçon, qui nous connaît
« bien et qui ne craint pas de tout dire à l'Empereur. Il
« est d'ailleurs le seul, qui lui dise franchement et carré-
« ment les choses. »

Le sculpteur David D'Angers a été enterré hier; tous les socialistes assistaient à ses obsèques. Par son testament il avait voulu être porté directement au cimetière sans passer par l'église; on lui a obéi.

Les journaux se répandent ce matin en louanges exagérées sur ce médiocre sculpteur qu'ils placent à côté de Phidias et de Michel Ange.

David avait un talent commun, vulgaire et sans poétisation; il rendait la matière dépouillée du génie humain; il ne comprenait pas Dieu, il ôtait son empreinte divine du front de l'homme.

La statue de Corneille à Rouen est mauvaise; celle du général Foy n'est guère meilleure; celle de Larey est détestable; son fronton de Ste-Génevière est également détestable; et quant à ses autres œuvres, si l'esprit de parti ne s'en était pas mêlé, David serait resté parmi les médiocrités de première classe.

Les démocrates veulent en faire un grand homme, libre à eux; j'avoue que je ne leur envie pas cette illustration.

L'ambassadeur turc désire me voir. J'ai rendez-vous demain avec lui. Il veut que je m'intéresse à la réhabilitation de Reschid Pacha dans l'esprit français, et serait heureux, dit-il, d'avoir mes avis sur les hommes et les choses d'ici. Demain donc, à une heure, nous aurons une grande conversation.

LUNDI 14 JANVIER.

Hier, j'ai déjeuné chez Morny; il n'y avait avec nous que le comte Lehon. La conversation s'est portée sur le coup d'Etat du 2 décembre.

« Ce qui m'a fait comprendre, » a dit Morny, « qu'il ne « serait pas mal accueilli par la population, c'est une con- » versation tenue devant moi après une partie de chasse » dans les environs de Senlis.

« On sortait de dîner, nous étions beaucoup de monde, « quelques Parisiens et des bourgeois de Senlis parmi les- « quels un pharmacien, ancien chef libéral de la localité. « Cet homme s'exprimait avec force contre le journalisme. « Nous sommes las, disait-il, de cette tourbe sans nom et « sans considération qui s'attaque à tout, fronde tout, et « prétend nous gouverner. Pour être militaire, professeur, « avocat, médecin et même pharmacien, il faut passer des « examens, offrir des garanties, rester soumis à un con- « trôle, et les journalistes qui s'adressent tous les jours au « peuple, le conseillent, le colèrent et l'empoisonnent, « peuvent sortir du fumier ou d'un bagne, ils sont libres « d'exercer leur funeste industrie, il est grand temps que « cela change. »

Le soir, je dînais chez la Princesse Mathilde, on s'entretint de la pénurie du président au moment du coup d'Etat.

« Je la connais mieux que personne, dit la Princesse, « car lorsqu'il fallut expédier Fleury en Afrique pour en « ramener Saint-Arnauld et les officiers sur le dévouement « desquels on croyait pouvoir compter, personne n'avait « l'argent nécessaire au voyage de Fleury. On demanda « à Fould de prêter sept mille francs, il refusa tout net « et ce fut Ferdinand Barrot qui les fournit. »

Fould est aujourd'hui ministre d'Etat.

SAMEDI 19 JANVIER.

L'empereur de Russie accepte les quatre propositions des puissances occidentales. La paix est donc bien avancée;

cependant je ne puis me défendre d'un doute que j'ai le plus grand soin de ne pas exprimer. Je crains que dans les conférences qui vont s'ouvrir la Russie ne fasse naître des difficultés d'exécution, qu'elle ne cherche encore à jouer la France et l'Angleterre.

D'un autre côté les organes de la presse anglaise ne semblent pas satisfaits de cette fin du conflit.

Qui vivra verra !

Les légitimistes et les Orléanistes sont mal contents.

L'Empereur, en recevant la dépêche qui contenait l'acceptation des propositions par la Russie, n'a pas été maître de son émotion.

Le médecin Reyer se trouvait présent, il a vu l'Empereur pâlir, puis l'Empereur lui a dit:

« J'ai besoin de m'asseoir, docteur, lisez cela et vous « ne serez plus surpris. »

Le soir j'ai vu l'Empereur et l'Impératrice au bal chez la Princesse Mathilde. L'Empereur avait une physionomie radieuse. Le prince Napoléon que la joie des autres rend malheureux n'a pas paru à ce bal.

Zébach m'a dit: « Etes-vous content de me revoir « sitôt ? »

A quoi je lui ai répondu:

« Certainement, puisque vous avez été comme la co- « lombe de l'arche. »

Ce fin Saxon, gendre de Nesselrode, très Russe dans le fond, faisait avec beaucoup d'art contre fortune bon cœur.

Hier soir, il y a eu un petit bal chez l'Impératrice; on y était en frac, culottes courtes ou pantalons collants.

Le prince Murat a fait demander vu son obésité, l'autorisation de se présenter en pantalons. L'Impératrice lui a fait dire de rester chez lui ; et cependant elle est arrivée donnant le bras au duc de Cambridge qui lui — était en pantalons !

Latour Dumoulin sort de chez moi où il m'a proposé une alliance offensive et défensive; j'ai accepté. Nous avons longuement causé des hommes et des choses ; de M. Molé chez lequel il allait intimement, et qui en 1850 était tout porté pour l'Empire et tâchait de persuader Thiers qui répondait : « Tout cela est gâchis . . . gâchis . . . gâchis ! » Molé ne demandait pas mieux que de marcher avec l'Empereur, il fallait lui donner la présidence du Sénat. Persigny n'a pas compris l'homme et la situation et par une hauteur ridicule il l'a éloigné.

LUNDI 21 JANVIER.

J'ai dîné hier chez la Princesse Mathilde; nous avons parlé de son frère et de sa manière de vivre.

Le prince Napoléon passe en ce moment ses journées à élever un temple *joujou* à Rachel ; quinze ouvriers y travaillent sous sa direction. Ce temple aura trois pieds de haut; le prince aurait voulu que M. Ingres en fît les peintures. Le portrait de Rachel est partout dans les appartements du prince, jusque dans son alcove.

Lors de l'achat par Mirès du *Constitutionnel* Latour Dumoulin avait fait rédiger par Duvergier un acte signé par Mirès qui abandonnait au gouvernement le droit de

nommer des rédacteurs en chef du *Pays* et du *Constitutionnel*. Par cet acte qui ne grèvait d'aucune dépense, l'Etat était le vrai propriétaire des deux journaux. Collet-Maigret a remis cet acte à Mirès ! l'Etat n'a plus de propriété dans ces deux journaux.

Sur la présentation du prince Napoléon, Collet-Maigret a failli dernièrement remplacer Hausmann à la préfecture de la Seine.

Beaucoup de bals costumés vont avoir lieu ; je reçois une invitation pour celui que donnera le 4 février le grand maître de la maison de l'Impératrice.

MERCREDI 23 JANVIER.

J'écrivais dernièrement sur ce livre la liste des mariages scandaleux contractés par des jeunes gens de bonne famille. J'y dois ajouter aujourd'hui celle des mariages non moins scandaleux, accomplis depuis quelques jours, ou près de s'accomplir par des jeunes filles *comme il faut*.

M^lle^ de Beaurepaire épouse le cocher de son père; elle est dans un état qui nécessite cette union.

M^lle^ Despieds épouse un trombonne des Folies-Nouvelles.

Enfin M^lle^ Séguin, fille d'un très riche industriel de Boulogne, et qui doit hériter un jour de plusieurs millions, est accouchée à Paris d'un enfant procréé par un petit garçon jardinier de seize ans, et elle refuse toute autre alliance que celle de ce garçon jardinier.

Tant de scandales accusent fortement l'éducation de famille et la moralité des parents!

LUNDI 11 FEVRIER.

Nous nous reposons des bals masqués ou non masqués, des fêtes, des dîners, etc. Je ne décrirai pas ces joies au milieu desquelles l'Empereur a paru comme le plus jeune. Chez le comte Tascher et chez M^me^ Lehon il s'est diverti à intriguer toutes les femmes avec un entrain et une verve intarissables.

Les plénipotentiaires pour la paix commencent à arriver à Paris. Les conférences seront ouvertes la semaine prochaine.

MM. les étudiants recommencent leur tapage de 1820. Après avoir, il y a un mois, insulté et poursuivi l'inoffensif M. Nisard, après avoir fait le siége de sa maison, ils ont insulté l'Impératrice au spectacle en chantant devant elle et contre elle une parodie du *Sire de Framboisie.*

Plusieurs condamnations pour le tumulte Nisard ont été prononcées avant-hier, mais ce ne sont point des condamnations qu'il faut. Le chef-lieu d'un grand empire ne doit pas être encombré par la jeunesse turbulente des écoles. Paris n'est pas un lieu d'études, c'est un endroit de perdition pour la jeunesse, d'entraînements de toutes sortes, et les partis politiques recrutent trop aisément des soldats enfants perdus parmi tous ces jeunes turbulents qui se croient chargés des destinées de la France. Il faut établir hors de Paris, loin des centres politiques ou indu-

striels, des villes d'universités, des retraites tranquilles, ici pour la médecine, là pour le droit, plus loin pour l'école polytechnique.

Nous n'avons pas malheureusement un ministre assez intelligent ni assez vigoureux pour prendre l'initiative d'une telle mesure. M. Fortoul vise aux honneurs personnels, il fait encenser par les journaux ses mauvaises tartines sur les arts et l'archéologie et il ne s'occupe pas assez des écoles.

VENDREDI 22 FEVRIER.

C'est lundi que se réunissent aux Affaires Etrangères sous la présidence de Walewski les plénipotentiaires qui doivent traiter de la paix. Après la conférence il y aura grand dîner, après le dîner concert.

J'ai reçu une invitation, je m'y rendrai certainement.

Les journaux dissertent à perte de vue sur les conditions de la paix. Le *Moniteur*, journal du gouvernement, emprunte ses articles de fond au *Siècle*, journal de l'opposition Cavaignac.

Dans l'armée on murmure contre la nomination de trois favoris au grade de général de division.

Régnault St-Jean d'Angelis auquel on donne la garde à commander, il ne s'est pas montré une seule fois au feu avec elle en Crimée.

Goyon (prince de Mortagne) qui n'a vu lui le feu nulle part.

Forey qui est allé chercher ses étoiles en Crimée où il commandait une cavalerie immobile.

L'Empereur connaît moins les hommes que les choses, son entourage le prouve de reste, et son entourage éloigne par des calomnies une foule de gens.

Si ce qu'à Dieu ne plaise, il y avait jamais péril pour l'Empire, nous verrions l'attitude curieuse des favoris.

Quelle écurie d'Augias !

Il y a des temps où je n'écris rien de peur d'écrire trop.

Parmi les ministres qui choisir ?

Fould qui refusait en 1849 son adhésion aux projets de l'Empereur.

Billault, républicain de 1848, qui le sera encore et qui protège maintenant en place un certain nombre de ses anciens corréligionnaires.

Fortoul qui a bu à la santé d'Alibaud !

Cela fait douter de tout.

Qui voit-on au Sénat ? qui au Conseil d'Etat ?

Rougé nommé conseiller d'Etat par l'entremise de sa femme. Rougé, en 1849 et même au commencement de 1850, craignait de se compromettre en adhérant aux idées Napoléoniennes.

Les deux Thayer, Pastoret, Larochejaquelein, sénateurs, cela fait pitié pour le sénat.

La gloire de l'Empereur sera d'autant plus grande qu'il aura accompli son œuvre au milieu d'un entourage de traîtres, de filous ou de crétins.

Quant à la morale de cette fable, il n'en faut pas parler.

L'Empereur, (je demande pardon de rapporter un propos du peuple très grossier dans son expression):

« L'Empereur, au milieu de sa cour, de ses ministres, « de ses conseils, de son Sénat, est comme un diamant « tombé sur un étron. »

Cela est vrai, rien n'altère son rayonnement et sa pureté, quoique l'air soit méphytique autour de lui.

MERCREDI 27 FÉVRIER.

L'armistice, jusqu'au 31 mars, a été prononcé dans la première séance du congrès.

J'ai vu lundi au concert de Walewski tous les plénipotentiaires. Le comte Orloff est un beau et grand vieillard dont la tête est remarquable par son expression de fermeté; il est impossible de croire que le comte ait 70 ans.

Aujourd'hui, mercredi, la seconde séance du congrès.

Dimanche, j'ai vu Alex. Dumas chez la Princesse Mathilde qui de bonne heure est partie pour les Tuileries. Nous sommes alors restés, M^me^ Desprès, les Giraud, Dumas et moi.

J'étais curieux d'assister au déboutonné du grand homme. Le grand homme, l'immense Dumas a atteint les dernières limites de l'outrecuidance. Il a parlé de l'Empereur avec une haine et un mépris superbes; il s'est posé comme une sorte d'ami protecteur de sa famille.

« Hugo », a-t-il dit, « a imprimé de magnifiques choses « sur ce Napoléon; je lui réserve moi des choses marquées « plus vigoureusement dans mes mémoires. »

Puis comme E. Giraud disait, je ne sais quoi sur l'Empereur, Dumas a murmuré entre ses dents le mot: *canaille.*

Bientôt il a repris :

« Ce comédien n'a pas même eu le courage de sa si-
« tuation ; lors de son affaire de Strasbourg il s'est stupi-
« dement laissé arrêter. Il fallait qu'il agît comme moi,
« qu'il s'armât d'un pistolet. En 1830 j'ai pris à moi seul
« la ville de Soissons en menaçant de brûler la cervelle
« à son commandant. »

Dumas a parlé deux heures pour dire qu'il avait refusé l'académie, et que son fils refusait la croix. Que l'abbé Duguerry était venu trouver son fils en lui demandant un drame religieux et qu'en échange il aurait la croix et dans deux ans l'académie.

Dumas fils a répondu :

« La religion a fait trois grands drames qui se nom-
« ment : la guerre des Albigeois, la S^t^-Barthélémy et les
« Cévennes, je lui conseille d'en rester là. »

L'abbé Duguerry, honteux et confus, se serait retiré en baissant la tête.

Avant le départ de la Princesse Mathilde pour les Tuileries, Dumas s'était fort récrié contre l'inconvenance commise par l'Empereur, qui, après avoir assisté à sa représentation de Benvenuto Cellini, avait envoyé une tabatière à Mélingue.

« Nous ne sommes plus », disait Dumas, « au temps
« des poétes crottés auxquels on donnait quelques louis,
« on devrait bien apprendre à respecter les artistes. »

Je fis remarquer à Dumas qu'une tabatière se donnait à un ambassadeur, au plus grand seigneur, au personnage le plus éminent.

« A un ambassadeur, ou à un Montmorency, c'est
« bien, » reprit Dumas avec une bouffissure incommensu-

rable, « mais les artistes sont autre chose que cela et leur « intelligence a droit à plus de respect. »

Je n'en finirais pas si je voulais citer toutes les impertinences débitées par lui. La Princesse a tort de le souffrir chez elle, et les Giraud qui sont de petits révolutionnaires déguisés, garçons très spirituels, ne sont encore pas bons dans l'intimité des princes. Les sympathies des Giraud sont avec les républicains avancés, et cependant en se plaignant toujours, Dieu sait ce qu'ils se font donner.

J'ai eu hier une conférence à propos des affaires de Turquie avec F. Barrot, La Guéronnière et Latour Dumoulin. Nos intérêts marchent bien, nous avons de belles chances et j'espère que le Grand Visir, présent à Paris, a plein pouvoir pour traiter avec nous.

L'*Indépendance Belge* passe aux mains d'un ennemi personnel de l'Empereur; le co-gérant adjoint chargé de représenter le journal auprès du gouvernement français, est Jules Lecomte! le faussaire, le filou, l'homme taré!

Véron a mis cinquante mille francs dans cette combinaison et il a droit de faire insérer quatre articles par mois.

Collet Maigret dit que les ordres du ministre Billaut à propos de la presse et de la police sont si extraordinaires, que pour se sauvegarder lui directeur de la police et de la librairie, il en garde des doubles.

Le baron de Bazancourt, écrivain officiel de la campagne de Crimée, se pose en grand historiographe. C'était un mauvais romancier de dixième ordre, sali par des tripotages de toutes sortes, nous n'en citerons qu'un.

Le vieux bellâtre de général Lagrange a une maîtresse *dont il use* fort peu, il veut seulement la voir b... devant

lui. Pendant longtemps Bazancourt a été le b... de la maîtresse de Lagrange; il portait à cette époque des cols de chemise festonnés et tuyautés avec manchettes pareilles!!

M. Billaut est un peu mené par le journal *Le Siècle.* J'espère qu'après la paix l'Empereur donnera un vigoureux coup de balai dans les écuries d'Augias.

LUNDI 3 MARS.

Aujourd'hui, l'Empereur ouvre la session du corps législatif, mais je ne crois pas qu'il annonce la paix conclue.

Il y a des dissentiments plus profonds entre la Russie et l'Autriche, qu'entre la Russie et l'Angleterre; il faut ajouter à ces ressentiments la rancune que garde la Russie à l'Autriche pour son attitude hostile depuis le commencement de la guerre.

Ces jours derniers, le comte Orloff et la mission russe entraient au ministère des Affaires étrangères. Le comte et sa suite saluèrent gracieusement tout le monde, mais quand ils virent venir le comte Buol et les Autrichiens, ils remirent leurs chapeaux et se redressèrent fièrement.

Le comte Buol se contenta de hausser les épaules.

En résumé il y a bien des difficultés dans la situation présente et bien des rancunes; je commence à craindre une solution moins pacifique.

Ce soir, je dîne chez la Princesse Mathilde; demain nous avons des charades chez le comte de Tascher.

JEUDI 6 MARS.

E. Sue a commencé depuis deux jours dans le feuilleton de la *Presse* la publication d'un roman socialiste. C'est toujours l'homme du peuple, victime du bourgeois, etc. etc. Et puis l'éternelle rengaîne de l'antagonisme des Gaulois et des Francs, etc. etc.

E. Sue et Girardin ont vraiment bonne grâce à parler de moralité, à tonner contre les vices du siècle.

E. Sue est l'homme le plus débauché de la terre. Il a conduit M^me^ C. Laffite, sa maîtresse, dans les lieux les plus mal famés, de même son neveu, le jeune Caillard, que sa sœur lui confiait et qui n'avait que quatorze ans, il l'a fait violer par des filles malgré ses répugnances et l'a traité de petit sot lorsqu'il s'est mis à pleurer.

E. Sue m'a raconté *lui-même* cette scène, un soir chez la duchesse de Rauzan.

Quand il s'est retiré dans la Sologne, E. Sue a formé chez lui un petit sérail de jeunes filles, il n'avait pas de domestiques mâles, et il me dit alors: « Venez me voir, nous ferons de bonnes orgies. »

E. Sue, le plus débauché des hommes, est un poltron qui s'est fait socialiste par peur.

Girardin, pour prêcher la morale, a pris M^me^ Guimont, femme entretenue de la pire espèce, comme vicaire, la vie de Girardin est un long scandale.

Il a été l'amant de M^me^ la comtesse d'Agout (Daniel Stern).

Si le feuilleton d'E. Sue est continué, il fera un mal énorme.

DIMANCHE 16 MARS.

L'Impératrice est accouchée ce matin à trois heures d'un prince qui portera, dit-on, le titre de *roi d'Alger*.

Le canon a tiré à six heures cent et un coups; le bourdon de Notre-Dame a mêlé sa grosse voix aux détonations.

Ce soir la ville sera illuminée.

Pendant toute la journée d'hier et pendant toute la nuit il y a eu foule devant la grille des Tuileries. L'Impératrice a souffert juste vingt-quatre heures.

Le prince Napoléon sera, dit-on, envoyé comme vice-roi en Algérie.

Ce soir, je dîne chez la Princesse Mathilde où j'entendrai peu, je crois, les louanges de l'Impératrice. La Princesse ne l'aime pas et ne s'en cache guère. C'est un malheur que la division et la jalousie qui séparent la famille impériale; l'intérêt même ne parvient pas à les unir.

LUNDI 17 MARS.

L'Impératrice, qui a été accouchée avec les fers, se porte bien, ainsi que le Prince Impérial.

L'Empereur fait de grandes libéralités. Hier, lorsqu'il s'est rendu chez le roi Jérôme qui est malade, il a été accueilli sur son passage par de vives acclamations.

Le prince nouveau né ne portera d'autre titre que celui de Prince Impérial.

La Princesse Mathilde a très bien parlé de l'Impératrice et du Prince; elle se réjouit de la naissance de cet enfant, voyant en lui un gage de confiance dans l'avenir.

Le prince Napoléon n'a pas su dissimuler sa mauvaise humeur. A partir du moment où le sexe de l'enfant a été connu, il s'est mis à bouder et n'a plus parlé à personne.

Hier matin, il n'a pas voulu assister, comme c'était son devoir, à l'ondoiement du nouveau né. La joie des autres le blesse, sa mauvaise nature apparaît dans toute sa laideur.

Les autres princes de la famille n'ont guère été plus convenables sauf toutefois la mauvaise humeur.

Le seul qui fut à la cérémonie est le prince Lucien.

Il va paraître dans les journaux étrangers un manifeste du comte du Paris; ce jeune homme va se révéler par un acte de *proprio motu* et cet acte sera une stupidité. Les prétendants depuis bien des années se plaisent à gâter leurs affaires.

M. le comte de Paris, héritier d'un prétendu droit au trône qui ne repose sur aucun principe, puisque la révolution qui porta Louis Philippe au trône, était une négation de la légitimité et que la proclamation de la royauté de 1830 se fit au moyen de trois cents et quelques voix et n'osa pas affronter le suffrage universel, M. le comte *de Paris qui* ne représente donc ni la légitimité ni le suf-

frage universel, proteste contre la fusion des Orléanistes et des légitimistes.

Il se sépare de sa famille et veut réunir les débris des Orléanistes ! C'est perpétuer les divisions, mais on ne s'occupe guère de ces comédies, nous sommes anx grandes affaires présentes.

La paix est faite, dit-on, MM. les Orléanistes purs peuvent répandre le manifeste de leur jeune prince, cela fera peu d'effet, on rira de la fusion qui se nommera désormais *confusion*.

MERCREDI 19 MARS.

Canrobert et Bosquet sont nommés maréchaux, Randon aussi !

Fould et Hamelin grands croix de la légion d'honneur, Hamelin, je le veux bien, mais Fould !!

Je ne sais pourquoi la Princesse Mathilde est furieuse de la nomination de Bosquet, elle a le tort de le dire tout haut dans son salon.

Bosquet et Canrobert ont été avertis de leur nomination d'une manière délicate et charmante qui peint la bonté de l'Empereur.

Une invitation à dîner leur à été envoyée et ils se sont trouvés seuls dans le salon de l'Empereur, peu après l'Empereur est arrivé avec deux ou trois personnes et il a dit aux généraux : « je suis presque seul aujourd'hui, je « vous ai fait demander de partager ma solitude. »

Le dîner s'est passé sérieusement, on a parlé d'acoustique, au dessert, l'Empereur a rempli son verre et il a dit: « Messieurs, buvons à la santé des *maréchaux* Canrobert et Bosquet. »

Les deux généraux, surpris et émus, n'ont d'abord pu répondre. Bosquet a pleuré comme un enfant, puis après avoir remercié l'Empereur, il a demandé la permission de faire parvenir cette bonne nouvelle à sa mère qui habite Pau. Le télégraphe électrique des Tuileries a été mis à sa disposition.

Voici la dépêche qu'il a fait expédier:

Le maréchal Bosquet à Mme veuve Bosquet: ma mère, priez Dieu pour l'Empereur!

Le prince Napoléon montre de plus en plus sa mauvaise humeur; tout le monde en cause, c'est très décidément un homme *coulé.*

J'avais proposé à plusieurs membres influents du Cercle Impérial de faire une souscription entre nous, et d'envoyer douze mille francs aux pauvres de Paris pour célébrer la naissance du Prince Impérial. Je dois dire que j'ai trouvé des *prudents* qui m'ont répondu:

« *Ne faites donc pas d'enthousiasme, on vous en saura* « *mauvais gré, et puis beaucoup de gens n'aimeront pas se* « *compromettre ainsi pour l'avenir,* » etc. etc.

MM. le comte de Reiset et le baron de Heckeren ont été les plus prononcés!

Ces prudents se réservent, l'un est diplomate, l'autre sénateur.

JEUDI 20 MARS.

La Princesse Mathilde sort du Louvre où elle à dîné avec Nieuwerkerke, St-Marsault, sa femme, le comte G. de Nieuwerkerke, l'éternelle Desprez et sa chouette de fille et moi. Après dîner les Reiset sont venus passer la soirée.

La Princesse nous a dit que son frère Napoléon était toujours furibond de la naissance du Prince Impérial, et comme l'Empereur rend visite au roi Jérôme, le prince Napoléon en chœur avec Mme de Plancy l'aide intrigante et Dubarry de l'ex-roi de Westphalie s'est écrié :

« Que vient faire ici l'Empereur ? il ne peut donc pas « nous laisser en repos, qu'il s'occupe de ses affaires, il a « bien assez de conduire l'Empire qui par parenthèse est « assez mal conduit, »

Le Palais Royal est un sale tripot à intrigues.

Le Prince Impérial est fort et bien portant.

LUNDI 24 MARS.

Hier, j'ai dîné chez la Princesse Mathilde avec les Giraud, revenus d'Italie, impressionnés par ce qu'ils ont entendu dire de l'Empereur.

Ils ont trouvé les Italiens tout enthousiasmés de lui et de la nation française. Ils ont été fiers en Italie d'être Français du nouvel Empire, ils commencent à comprendre la grandeur de l'homme et de son œuvre.

J'ai demandé comme renseignement historique à quelle heure était né le Prince Impérial.

La Princesse m'a répondu :

« J'ai regardé la pendule, il était trois heures quatorze « minutes. »

Les Reiset sont dans la plus grande faveur auprès de la Princesse. Avant l'Empire ils ne la connaissaient pas et n'avaient jamais songé à se faire présenter. Depuis ils ont rattrapé le temps perdu. Reiset se donne des airs importants ravissants à voir. Il se fait élégant, porte des chemises brodées, prend des mines étudiées et se précipite à toute occasion sur les mains de la Princesse pour y frotter ses lèvres.

Reiset le publique courtise la Desprez et sa fille. Mlle de Reiset est intime avec Marguerite Desprez; elles ne peuvent se quitter ou s'aborder sans s'embrasser plusieurs fois.

Encore des courtisans de la fortune!

Lorsqu'en 1850 la Princesse habitait au numéro 10 de la rue de Courcelles, nous traversions alors des jours de doute et de lutte; les courtisans étaient peu nombreux; nous dessinions et nous causions souvent dans la solitude.

Les Reiset ne nous connaissaient pas; le soleil du 2 décembre ne s'était pas levé.

Mme Reiset a raconté à ses amies le dîner fait au Louvre jeudi dernier par la Princesse. Ses amies l'ont dit à leurs amies et Mme Morel-Fatio l'a appris ainsi.

Les princes et à plus forte raison les princesses seront toujours aveugles; ils veulent des flatteurs et se soucient peu des amis; de là vient qu'aux jours de malheur ils sont presque toujours seuls.

Nieuwerkerke songe à quitter la direction des Musées; il ne m'en a rien dit, car il me fait mystère de tout actuellement, mais je le sais. Il veut porter l'habit brodé de sénateur, aller se confondre dans cette nuée de niais et de traîtres, je ne le comprends pas et il prétend aimer les arts!

Si j'avais de l'ambition, je serais dégoûté par les ambitieux. Jamais amant ne souffre autant des caprices de sa maîtresse, qu'un ambitieux souffre des incertitudes de la faveur. Il n'est jamais satisfait; il n'est jamais assez haut; les supériorités le froissent, puis les égalités. Lorsqu'il est au sommet de son mât de cocagne et qu'il a décroché le gros lot, il regarde le ciel pour savoir s'il peut tenter de détrôner Dieu le père.

Denon et Forbin trouvaient la direction générale des Musées un beau cantonnement!... et c'est en effet une belle chose qu'une telle direction.

MERCREDI 26 MARS.

Metzinguer vient d'être nommé conseiller à la cour impériale! Mon Dieu, que c'est une belle chose d'avoir un Abbatucci pour ministre de la Justice!

J'ai connu en 1850 M. Metzinguer; il était rouge pur sang, ne s'en cachait nullement et parlait des Robespierre et des Danton avec une mélancolie touchante. Metzinguer vivait dans l'intimité de la vieille citoyenne Lebas laquelle tricoteuse émérite n'était autre que M^lle^ Dupleix, la fille

du menuisier Huz qui logeait Robespierre. Mme Lebas avait une sœur maîtresse de Robespierre.

C'est chez Mme Lebas et en la consultant bien entendu, que Lamartine a écrit les Girondins.

Metzinguer était montagnard, il est resté montagnard, seulement il est conseiller à la cour impériale. Dites ensuite qu'Abbatucci n'est pas un grand homme!

Les conférenciers confèrent, les badauds attendent la paix.

DIMANCHE 30 MARS.

Hier, l'Empereur a réuni par convocation auprès de lui, tous les grands dignitaires de l'Etat, et leur a annoncé la signature du traité de paix. Le *Moniteur* n'en dit rien ce matin, le canon n'est pas encore tiré aux Invalides et cependant il est dix heures vingt minutes.

C'est une grande et heureuse affaire accomplie, l'Europe va entrer dans une ère nouvelle.

Les Italiens se plaignent de ce que le monde n'est pas bouleversé pour leur créer une nationalité et pour les délivrer de l'Autriche.

J'avoue que l'Italie m'intéresse fort médiocrement, ce pays-là est une plaie, toutes les mauvaises passions y sont surexcitées.

MARDI 1er AVRIL.

Paris a été illuminé, mais l'enthousiasme des populations n'a pas été aussi vif qu'à la prise de Sébastopol. Dans les provinces la dépêche télégraphique a causé plus de joie. A Epernay où passait le marquis de Coislin, le maître de la table d'hôte à laquelle il dînait, a gratifié ses convives de nombreuses bouteilles d'excellent vin de Champagne, jusqu'à deux heures du matin on a bu à la paix.

Le gouvernement prépare, dit-on, une expédition de quarante mille hommes en Kabylie.

Malgré le langage pompeux des bulletins militaires, nos expéditions dans cette partie de l'Algérie n'ont pas toujours été heureuses; nous y comptons bien des revers, et Baraguay d'Hilliers aussi bien que Changarnier en savent quelque chose.

L'Empereur, dit-on, commanderait cette expédition, et dans cette intention il prépare la formation d'un Conseil de Régence.

Le prince Napoléon est toujours très irrité de la naissance du Prince Impérial.

Les Polonais sont furieux de la paix, ils auraient voulu la restauration de la Pologne.

Les Italiens se plaignent aussi de l'oubli dans lequel on les laisse; ce peuple ou ces peuples usés voudraient la proclamation de l'unité italienne.

MERCREDI 2 AVRIL.

La revue d'hier a été magnifique et favorisée par le plus beau temps du monde. Le soir les habitants de Paris jusque dans les quartiers les plus pauvres ont illuminé leurs maisons. Depuis bien des années je n'avais pas vu un enthousiasme pareil.

En rentrant au Louvre, vers une heure du matin, je rencontrai sur les boulevards et dans les rues des bandes d'ouvriers porteurs de torches et criant : « Vive l'Empereur et vive la paix ! » A une heure du matin la place du Carousel était couverte de monde et les cris de Vive l'Empereur partaient de tous côtés.

J'ai dîné au Cercle Impérial avec les officiers de la suite du comte Orloff, entre autres le comte Schouvaloff, petit-fils de M^me^ de Chelaincourt. Ces messieurs ont fort admiré notre armée, et avec autant de bon goût que de justice, ils nous ont dit ses hauts faits à la bataille de l'Alma à laquelle assistaient ces jeunes officiers.

L'Empereur doit être heureux et fier de la journée d'hier. La France était bien la grande nation, le pivot autour duquel tourne l'Europe.

Qui aurait reconnu la France de 1848 dans ces flots de peuple qui s'empressaient sur le passage de nos soldats, dans ces ouvriers qui applaudissaient les vainqueurs de Sébastopol, et saluaient respectueusement l'Empereur, de leurs acclamations.

Qui se serait imaginé que la France de 1848, mise au ban des nations, pourrait si peu d'années après, se placer

à leur tête comme leur conductrice et prendre sous sa tutelle les intérêts européens?

C'est pourtant le même pays, ce sont les mêmes hommes, mais nous ne sommes plus livrés aux bavards sous prétexte de liberté et la licence n'a plus droit de cité et la populace droit d'émeute.

La France jouit du repos, elle a conquis la considération. Dieu veuille nous conserver longtemps sous la tutelle de Louis Napoléon.

Nous sommes un peuple vaniteux et bavard, le premier charlatan qui nous flatte capte notre confiance. Pendant dix-huit ans nous nous sommes haïs, injuriés, battus pour Thiers ou Guizot. La France était absorbée en eux! Et il s'est trouvé le 24 février 1848 que ces deux grands hommes avaient conduit leur pays entre les mains des socialistes!

Il faut laisser s'éteindre peu à peu les divisions des partis, ce sera long, car j'étudie le bourgeois, le marchand parisien, et le bourgeois comme le marchand crieraient encore: « Vive la réforme! comme en 1848. »

L'amour propre les a fait crétins et les conserve crétins.

JEUDI 3 AVRIL.

Le parti légitimiste fait acte d'existence. Il y avait hier grand bal costumé chez la comtesse Pozzo di Borgo. Le faubourg Saint-Germain s'était mis en frais de costumes, rien n'aura été plus magnifique.

Feuillet de Conches, le collectionneur d'autographes, l'introducteur des ambassadeurs, le chef du protocole, plaqué de tous les ordres connus, a annoncé dans les journaux d'avant-hier, qu'il avait arraché lui-même la plume qui a servi à tous les plénipotentiaires pour la signature du traité de paix, de l'aile de l'aigle du jardin des plantes! Voyez un peu le courage, qu'on dise qu'il n'y a plus de héros!

Le *Moniteur* récompense ce matin cette action hardie. Feuillet est élevé au grade de commandeur dans la légion d'honneur.

A l'heure qu'il est, l'académie française reçoit M. le duc de Broglie. Nisard répond à son discours.

Depuis un mois une grave question préoccupe cet homme politique; dans la prévision de sa présentation à l'Empereur il se demanda s'il fera mettre sur sa plaque de la légion d'honneur l'effigie de Napoléon ou s'il y laissera celle de Henri V entourée de drapeaux tricolores. La société du duc de Broglie est fort perplexe en attendant la décision du duc.

Le congrès s'assemble encore. Dieu veuille qu'il trouve un moyen de faire quelque chose pour l'Italie et d'en extirper l'assassinat politique qui est à l'ordre du jour.

Mazzini pousse les assassins qui ne se contentent pas d'ensanglanter leur pays, témoin Pianori, et ce que l'on sait moins, les quatre sicaires arrêtés l'année dernière au moment où ils se disposaient à venir en France, et qui ont avoué avec audace qu'ils avaient la mission de tuer Napoléon III. Ces Mazziniens étaient bien pourvus d'argent et porteurs de correspondances et proclamations Mazziniennes.

Lord Howden, ambassadeur anglais à Madrid, s'est abstenu de complimenter M. de Turgot à propos de la naissance du Prince Impérial.

Ce Monsieur connu jadis sous le nom de Caradoc a longtemps occupé la société de ses bonnes fortunes; il a épousé cette vieille bougie oubliée dans une armoire qu'on nomme la princesse Bagration, et il se pose en Orléaniste forcené. Nos bons alliés sont singulièrement représentés.

Je ne pense pas qu'après cette impertinence du vieux beau, l'Angleterre puisse le conserver dans une ambassade.

Si le congrès veut faire quelque chose d'utile pour le repos de l'Europe, il devra s'occuper de la question des réfugiés. Eloigner de l'Europe qu'ils troublent par leurs déclamations et excitations des hommes tels que Mazzini, Runge, Ledru Rollin, etc., est une affaire de première nécessité. Peut-on admettre que l'Angleterre donne asile sur son territoire à des enragés qui ordonnent des assassinats . . . . . .

Un assassin ordinaire est livré aux tribunaux de son pays par la nation qui le découvre chez elle; mais ce qui peint notre époque, l'assassin politique, celui dont le crime a les conséquences les plus funestes, est protégé par les gouvernements étrangers.

Livrer un assassin politique ! . . . fr donc ! . . .

MARDI 8 AVRIL.

Hier, il y a eu un très beau bal chez S. A. I. la Princesse Mathilde. L'Empereur a causé longtemps avec M. de Manteuffel.

Un événement que j'attendais sans l'espérer s'accomplira aujourd'hui, la Princesse renvoie Mme Desprez et sa fille; la décision est irrévocable. Cette mauvaise créature ou mieux, ces deux mauvaises créatures, ont si bien fait, ont tant bavardé, tant calomnié, tant débité de méchancetés, que la Princesse et toutes les personnes de sa maison ont enfin ouvert les yeux. L'insolence de ces deux pécores dépassait toute limite; c'est par elles que tout ce qui se disait rue de Courcelles était rapporté envenimé aux Tuileries.

La Princesse a fait part de sa détermination à l'Empereur et à l'Impératrice qui lui ont dit:

« Depuis longtemps nous hésitions à vous parler du « tort que ces deux femmes font à votre maison, mais « nous sommes très satisfaits de les voir expulsées. »

On donne à la Desprez un petit emploi en province; la Princesse y ajoute une petite pension. Elles tombent enfin ces deux ignobles femelles et personne ne les plaindra. On ne peut se figurer le fiel et les mauvaises passions qui agitent deux créatures qui se sont suicidées par leur méchanceté et leur orgueil.

Il est possible que la Desprez et sa fille tombent tout à fait dans le ruisseau; leur colère en recevant congé peut les emporter à de tels excès, qu'on leur retire ce qu'un dernier mouvement de bienveillance veut bien leur accorder.

Il faudra maintenant remercier ce faux bon homme placé comme secrétaire par la Desprez chez la Princesse.

MERCREDI 23 AVRIL.

J'ai passé hier la soirée chez la Princesse Mathilde, après avoir dîné chez la comtesse Bolognini avec le prince Porcia et le comte et la comtesse Litta.

La comtesse Litta a été présentée le soir à la Princesse; c'est une fort belle personne qui a dix-huit ans et ne manque pas d'esprit.

La Desprez avait reçu l'ordre de ne pas se présenter dans les salons de la Princesse, elle part samedi pour Poitiers où elle sera fort surveillée.

Le prince Napoléon est venu chez sa sœur; après son départ, lorsqu'il ne restait plus personne que le général Bougenel, Ratomski et sa femme, la Princesse a longtemps causé de son père, de son frère et des sales tripotages du Palais Royal. L'Empereur n'a pas voulu envoyer son cousin à St-Pétersbourg comme ambassadeur extraordinaire pour assister au sacre de l'empereur Alexandre.

« Qu'il fasse des bêtises à Paris, » a-t-il dit, « mais je « ne veux pas qu'il les fasse ni qu'il en dise à St-Péters- « bourg, pour nous discréditer aux yeux de la Russie. »

L'Empereur a montré à la Princesse la correspondance du prince Napoléon, datée du camp devant Sébastopol. Il est impossible, m'a dit la Princesse, de lire des lettres plus obséquieuses et plus humbles. Le prince avoue en toutes lettres qu'il doit tout à l'Empereur, que sans lui il ne serait rien, qu'il tient tout de sa générosité, etc. etc.

Quant au Palais Royal, la sultane qui y règne comme favorite du vieux roi Jérôme, est Madame de Plancy, femme du premier écuyer, maigre et délurée, pas jolie, mais très effrontée. Pendant la maladie du roi elle couchait dans sa chambre, et son mari disait, il y a trois jours, chez Mme Lehon: « Le prince va mieux, ma femme est rentrée « depuis deux jours chez elle, elle ne couche plus au Palais « Royal. «

Cette délurée affiche une grossesse dont elle fait semblant de gémir, et le roi Jérôme lui dit avec des airs de finesse:

« Pourquoi vous y exposiez vous, Madame ? »

Ce pauvre vieux mauvais sujet est entouré de bâtards, il en a de tous les côtés. Il mariait une fille, il y a peu de temps, une autre de ses filles qui le soignait pendant sa maladie est une des supérieures du couvent des Oiseaux.

Le prince Napoléon dit pis que pendre des dignitaires de l'Empire, qui jouent à la Bourse, et lui vient d'y gagner 800,000 francs !

J'oubliais de dire que Morny représentera la France au sacre de l'empereur Alexandre.

JEUDI 24 AVRIL.

Le général Trochu sort d'ici, et pendant deux heures il m'a vivement interressé et ému du récit de sa campagne devant Sébastopol. Il traîne encore sa jambe dont le mollet a été emporté par un boulet de canon. Quand il reçut cette blessure à l'attaque du grand rédan, il tomba

d'abord, puis se releva et s'appuya sur un Arabe qui se trouvait près de lui. Lorsqu'il fallut se retirer, la retraite était lente comme on peut le comprendre; toute la fusillade des Russes était dirigée sur le général revêtu de son grand uniforme. Malgré tout, malgré les ordres du blessé lui-même, l'Arabe ne voulut jamais consentir à abandonner son général et à se servir plus vivement de ses deux bonnes jambes.

« Non, » disait-il, « non, mon général, je ne vous laisserai pas blessé et seul, eh bien, s'il faut être tués, nous le serons. »

Le général Trochu ne tarit pas en éloges sur le courage, l'abnégation et la bonté du soldat; on peut tout lui demander, on peut tout lui faire faire, il s'agit seulement de le comprendre.

La veille de l'attaque du grand rédan, attaque que l'on savait ne pouvoir aboutir et n'être opérée qu'en vue de faire une diversion, le général Trochu massa sa brigade, et s'étant placé au centre, il lui dit:

« Eh bien, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer; « à demain l'assaut; je ne dois pas vous dissimuler qu'il « sera rude et les soldats qui serviront de tête de colonne « ne verront qu'en petit nombre la fin de cette rude affaire. « Ils y resteront presque tous, je ne peux même pas promettre que les survivants seront tous récompensés; cependant il me faut deux cents volontaires pour former la « tête de ma colonne d'attaque; j'ai compté sur vous, soldats, vous savez que je serai avec vous. »

Les soldats répondirent: « oui! oui! mon général, » et il se présenta cinq cents volontaires parmi lesquels on prit deux cents hommes dont *quarante survécurent!*

Sur quinze cents hommes qui attaquèrent le grand rédan huit cents soldats et soixante-quatorze officiers y restèrent morts.

Le général Trochu me disait qu'en Crimée à toutes les affaires le soldat marchait au feu en criant tout le temps « Vive l'Empereur » comme les anciens et les sauvages entonnaient leurs chants de guerre. A l'Alma, en reformant ses files emportées par les boulets russes, le soldat gravissait les rudes escarpements des collines au cri de « Vive l'Empereur » que criait aussi notre infanterie arabe d'Alger.

Le général Trochu est jeune (41 ans), intelligent, brave, c'est un vrai soldat. Il adore l'armée et il est rempli d'admiration pour nos braves fantassins qui meurent héroïquement et qui sont si doux à qui sait les aimer et les traiter comme ils doivent être aimés et traités.

L'expédition de Kabylie est abandonnée pour cette année.

La Villetreux sort de mon cabinet, il est cinq heures, et voici ce qu'il m'a dit :

Après la première revue de Satory il était allé faire une visite à Carey, aide de camp de Changarnier ; le général arrive de la revue, entre dans le cabinet de Carey, jette violemment son épée sur un canapé et prononce les paroles suivantes :

« Ce bougre de président n'a pas de c..... au c.., il « refuse l'Empire ! »

LUNDI 28 AVRIL.

L'Impératrice se remet lentement de ses couches, elle souffre, dit-on, dans les os du bassin, elle n'est pas d'une santé vigoureuse et a besoin de beaucoup de ménagements.

Le prince Napoléon va partir pour un voyage dans le Nord, en Suède, en Laponie, etc.; il emmène avec lui Ch. Giraud, Arago, Saulcy, etc.

J'ai dîné hier chez la Princesse Mathilde avec Benedetti, rien d'important.

Le traité de paix sera demain au *Moniteur*.

MARDI 6 MAI.

Le traité de paix, inséré au *Moniteur* ces jours derniers, donne, je le crois, de sérieuses garanties à l'Europe contre les tendances envahissantes de la Russie. La solution de la question orientale, due en grande partie à l'Empereur Napoléon, place la France à la tête des nations; jamais peut-être elle n'a joui d'une telle importance.

La Sardaigne s'efforce de se grandir en lançant de nouveaux brandons sur l'Europe; affranchir l'Italie, tel est le mot d'ordre; attaques contre les gouvernements italiens, tels que Naples, Parme, les Etats de l'Eglise, contre l'occupation française, l'occupation autrichienne, etc. etc.

Enfin le Piémont veut devenir un grand état en s'emparant de toute l'Italie.

Les gouvernements représentés au congrès de Paris, ont eu le tort de laisser publier les délibérations du congrès, de rouvrir une tribune politique, de lancer dans le public des attaques plus ou moins fondées contre des puissances qui n'étaient pas représentées. Un autre tort, très grand selon moi, est de prêter les mains à l'ambition de la Maison de Savoie.

Le roi de Piémont sait aussi bien que personne ce que valent les déclamations italiennes et le patriotisme d'un peuple divisé en dix peuples; l'Italie serait après-demain soulevée contre lui, s'il était demain nommé roi d'Italie. On verrait recommencer le spectacle qu'a offert le moyen-âge, ces luttes de ville à ville, ces rivalités particulières, ces jalousies de provinces.

Peut-on prétendre sérieusement que Rome, Naples, Venise et Milan soient habitées par le même peuple, par les mêmes races? A quelle époque ces villes ont-elles été réunies sous le même gouvernement?

Toutes les discussions publiques, surtout celle qui va s'ouvrir dans les Chambres piémontaises à propos des notes et protestations émanées *du grand* Cavour sont ridicules d'un côté, odieuses de l'autre.

En pleine paix le Piémont va attaquer l'existence des gouvernements italiens, va agiter l'Italie par un moyen révolutionnaire et nous le laissons faire, nous à qui il doit de n'avoir pas été dévoré par l'Autriche.

Les grands seigneurs italiens que je vois ici sont des gascons de vantardise, gens pour la plupart incapables, que Mazzini ferait pendre si nous le laissions maître d'agir. Les basses classes sont gangrenées de socialisme, et le *Piémont* qui malgré le bruit fait à dessein autour des

Cavour et des La Marmora est incapable de constituer une unité italienne qui n'a jamais existé.

D'ailleurs si vingt-cinq millions d'habitants voulaient réellement l'unité, ils n'auraient besoin de personne pour la conquérir.

L'Angleterre s'unissant aux révolutionnaires piémontais pour demander la séparation des légations de la ville de Rome, me semble aussi sortir des bornes de la politique juste.

L'Angleterre est protestante, chez elle les puritains très nombreux ne rêvent que l'abaissement et la destruction de la papauté. Ecoutez tous les Brofferio, tous les Cavour et tous ceux qui leur ressemblent, le pape peut se passer de pouvoir temporel ! Les niais de tous les pays seraient disposés à les croire.

La France et l'Autriche doivent regarder de plus près; le jour où le pape disparaît comme souverain temporel, son indépendance est détruite, il n'est plus qu'un instrument, la papauté est perdue et la catholicité souffre une grave atteinte.

C'est à la France et à l'Autriche de voir si elles peuvent abandonner au protestantisme et au socialisme la question de la catholicité.

J'ai reçu hier au Louvre en l'absence de Nieuwerkerke le roi de Wurtemberg ; il m'a paru spirituel et connaisseur en beaux arts, il est resté quatre heures au Louvre et s'est montré fort aimable. Nous parlions de l'Italie, du gangrénement de ses populations que le roi déplorait.

« Qu'y faire ? » disait-il.

D'un ton sérieux je lui ai répondu : « Je ne connais « qu'un moyen, Sire, un dernier, héroïque et qui seul peut

« calmer l'Italie, malheureusement n'ayant pas fait partie « du congrès, je n'ai pu le faire prévaloir. »

« Lequel ? » m'a demandé le roi.

« Transporter les Italiens en Laponie et les Lapons « en Italie, » ai-je répondu.

Les Italiens, faux titre, il y a des Romains, des Lombards, des Napolitains, des Vénitiens, mais j'ignore ce qu'on entend par Italiens. Il y a Mazzini et ses assassins de Parme, ses fusilleurs de prêtres à Rome, ses soldats allemands, polonais, français, qui réprésentaient en 1848 la nationalité guerrière de l'Italie, les assassins de Rossi, etc. etc. Est-ce la nationalité italienne ? L'Italie est la terre où tous les révolutionnaires se sont donnés rendez-vous; la Pologne a fait son temps, je ne désespère pas d'y voir d'ici à quelques années Mazzini, Runge, Ledru Rollin, Victor Hugo, y former un gouvernement national, car les révolutionnaires qui prennent si chaudement le parti des nationalités tant qu'il s'agit de rois, n'en reconnaissent plus devant la démagogie triomphante.

VENDREDI 9 MAI.

Depuis quelque temps l'Empereur se gendarme contre les faiseurs d'affaires et le *Moniteur* a parlé contre les gens qui se prétendent influents.

Une société d'émigration a fait insérer au *Journal des Débats* son prospectus avec les noms des membres de son *conseil* de surveillance.

Un certain baron de Mortemart-Boisse, qui n'est ni Mortemart ni Boisse, mais un intrigant remuant, a rédigé cette annonce dans laquelle il dit que la société compte des protecteurs *jusque sur les marches du trône!*

Au nombre des membres du conseil il énumère:

M. Blanchard, frère du colonel des grenadiers de la garde, blessé à l'assaut de Sébastopol.

Le prince de Montléar!!

Le général Ricard, premier aide de camp du prince Jérôme.

Cette annonce a été montrée à l'Empereur par les gens de son entourage. L'Empereur s'est fâché; il a écrit une lettre un peu vive au prince Jérôme et le résultat de tout cela a été la démission du général de ses fonctions d'aide de camp.

Tout cela est fort bien, mais on remarque que cette sévérité n'est inspirée à l'Empereur que depuis qu'il n'est plus possible d'ajouter au gorgement de ses familiers les plus intimes,

Morny, les Fould, Poniatowski, Heckeren, etc., n'ont plus d'appétit, les autres ne doivent plus avoir faim.

De quoi se mêle le Palais Royal: de vouloir marcher sur les brisées des Tuileries?

VENDREDI 16 MAI.

Le roi de Wurtemberg m'a nommé chevalier de son ordre *de la couronne.*

Hier, j'ai dîné chez la Princesse Mathilde où la duchesse d'Albuféra est venue le soir en visite. Cette caillette a raconté à la Princesse la découverte recemment faite des amours de la Princesse d'Essling, grande maîtresse de la maison de l'Impératrice, avec Pajol (fils du général Pajol).

On vend le 2 juin une collection d'autographes dont le catalogue m'a été remis avant-hier; en le parcourant j'ai trouvé une lettre du prince Michel Gortchakoff au prince Jablanowski qui mérite d'être citée.

« Votre réputation de fileur de cartes ne me permet « pas d'accepter votre invitation pour le coupe gorge que « vous préparez ce soir... demain je me rendrai chez « vous, mais vous ne me rendrez pas victime de votre « adresse, et je compte que vous m'admettrez à partager « le gain que vous ferez en plumant les niais contre les- « quels vous jouez. »

Le ministre de l'Intérieur et le préfet de police redoublent de circulaires contre les faiseurs d'affaires et les malavisés qui escomptent leur influence. Il paraît que les grands intrigants se sont plaint du tort que leur faisaient les petits intrigants.

L'Impératrice demande encore des tableaux de la galerie du Louvre pour le palais de Saint-Cloud.

On a déjà pris un Murillo, cela fait sur le public un effet détestable.

Le frère de l'Empereur d'Autriche est arrivé hier. Il habite Saint-Cloud où l'Empereur et l'Impératrice sont établis pour l'été depuis deux jours.

La question italienne est toujours agitée ; la Sardaigne appuyée par l'Angleterre voudrait fort prendre la haute

main en Italie, et le comte Cavour par ses discours et ses notes livrés à la publicité fait tout au monde pour recommencer en ce pays une agitation générale. La Sardaigne prétend dicter ses réformes à tous les Etats italiens et enlever au pape ses Etats sous prétexte de sécularisation. C'est la première fois que des Etats réunis en congrès mettent en accusation devant le public, des gouvernements amis. La Sardaigne, qui ouvre son pays à tous les ennemis du pape et de l'Autriche, se plaint des précautions défensives que prennent ces deux puissances!

La France aurait tort de favoriser l'ambition du roi de Piémont; le jour où ce souverain réunirait l'Italie sous sa domination, l'Angleterre pourrait se dégager de notre alliance et former avec la péninsule italique une ligne qui nous gênerait beaucoup.

L'Angleterre, très bien avec le roi de Sardaigne, tiendrait ainsi en échec l'Autriche et la France; elle augmenterait son influence dans la Méditerranée et serait assise à nos portes.

Pour parvenir à ce but, il faut détruire le pouvoir temporel du pape; le Piémont a mis en avant un projet peu voilé, un commencement d'exécution qui demande seulement une vice royauté séparée pour les légations.

Lord Palmerston a osé avancer devant le gouvernement anglais que Rome n'a jamais été mieux gouvernée que par le parti révolutionnaire de 1848. Cette petite phrase est tout bonnement la condamnation de la politique française dont l'Angleterre et son allié le roi de Piémont minent sourdement l'influence.

Toutes les proclamations incendiaires répandues en Sicile, à Naples, en Lombardie et à Rome depuis quelques

années, partent de Malte sous la protection de l'Angleterre et sont répandues, par ses agents dans toute l'Italie.

Le marquis de Coislin a reçu à ce sujet les confidences d'un capitaine de vaisseau anglais, zélé tory cependant, qui déplorait le rôle auquel on l'assujétissait.

L'Angleterre, toute notre amie qu'elle paraît l'être aujourd'hui, prend ses précautions pour l'avenir; elle caresse le Piémont qu'elle veut attacher à notre flanc comme un boulet. Le protestantisme anglais joue son rôle dans cette grave affaire; il tient en réserve une petite collection de révolutionnaires qu'il peut déchaîner quand il le voudra; il pleure des larmes de commisération sur le sort des Italiens soumis au despotisme clérical, et il tient les catholiques irlandais dans un servage plus dur, et il interdit aux Anglais les délassements du dimanche, etc. etc.

SAMEDI 17 MAI.

Le comte Orloff auquel le catalogue des autographes qui doivent être vendus le 2 juin, a été remis, déclare que la lettre du général Gortchakoff est fausse. Il connaît pour très honorables le général et son correspondant; et laissant même de côté leur honorabilité, il les sait trop spirituels pour s'écrire de pareilles choses. Dans la même collection existe une lettre du comte Orloff, fort insignifiante d'ailleurs et que le comte dit fausse de tous points. La vente sera arrêtée, les lettres saisies.

Le sénat vient de faire acte d'indépendance au sujet *d'un projet* de loi qui proposait un impôt sur les voitures

de luxe, il s'oppose à la publication et à l'adoption de cette loi !

Les omnibus, les fiacres, les chemins de fer, les diligences, tous les moyens de transport en commun autrement dit, *de la petite propriété,* sont grevés d'un droit assez élevé. MM. les sénateurs qui touchent 30,000 francs par an ne veulent pas que leurs voitures soient imposées; ils combattaient *pro aris et focis,* ils ont été superbes !

DIMANCHE 18 MAI.

Hier, l'archiduc Maximilien, frère de l'Empereur d'Autriche, est venu visiter le Louvre vers 2 heures. Nieuwerkerke n'étant rentré qu'à 3 heures, j'ai reçu le prince. Il est aimable, poli et instruit. Il s'entend fort bien aux beaux arts, mais il est loin d'être beau, l'exagération de sa lèvre autrichienne le dépare. Il reviendra plusieurs fois au musée qu'il veut visiter en détail.

SAMEDI 24 MAI.

Il est bon d'inscrire sur les pages de ce livre tout ce qui peut donner quelque enseignement sur les hommes et les choses de notre époque.

Le deshabillé de l'artiste comme celui de l'homme d'Etat est curieux à connaître. Les biographes accommodent trop *souvent en héros* ou en martyrs de très mau-

vais drôles. Vue à distance la vie privée de l'artiste reçoit le reflet de son talent, est illuminée par un rayon de la gloire du poète, du sculpteur ou du peintre. L'homme est sanctifié ; ses fautes, ses bassesses, ses crimes disparaissent et la société de son temps a tort contre lui, devant le tribunal de la postérité.

Dans un siècle on nous fera un crime de n'avoir pas adoré ce *bonhomme* de Béranger qui est le plus mauvais chien de la chrétienté ; de n'avoir pas adouci les souffrances de Musset, fou d'orgueil et de boisson ; de n'avoir pas fait monter en diamant M. Ingres qui se dresse à lui-même des pyramides et qui s'y enferme, se plaignant toujours, recevant de toutes mains et ne se croyant pas tenu à la moindre délicatesse dans les marchés qu'il fait.

M. Thiers s'étonne que la France ne se nomme pas la Thiéreïde, et M. Guizot qu'elle ne porte pas le nom de Guizotine !

J'ai rarement vu un grand homme supportable, ils devraient naître morts, et je suis assez de l'avis du paysan qui proscrivait Aristide parce qu'il assommait le monde de son temps, de son surnom *de Juste.*

Aristide devait être un intrigant de vertu.

Chateaubriand était intolérable ; on connaît sa carrière politique, sa vie privée était une éternelle parade.

Lamartine, mendiant aujourd'hui, a touché depuis 1848 d[illegible]huit cent mille francs de ses éditeurs. Maintenant il joue le Bélisaire et tend son chapeau.

Parlons un peu de Paul Delaroche, le grand peintre, l'homme d'opposition, digne et sévère, l'Achille enfermé dans sa tente. Paul Delaroche est un commerçant, plus *habile comédien* qu'habile peintre.

M. Benoit Fould, conduit par Scheffer, va le visiter dans son atelier, le loue, le cajole, voit ses esquisses, et convient avec lui de l'acquisition d'un tableau des Girondins, grand comme la mort du duc de Guise, moyennant la bagatelle de trente mille francs.

Le tableau se trouvait ainsi largement payé, très largement même, mais passons.

Un mois après cette convention, Jalabert, le factotum de Delaroche se présente chez M. Benoit Fould et lui dit qu'au prix de trente mille francs il n'y a véritablement pas d'eau à boire pour l'artiste; tous les Girondins pour trente mille francs c'est donné! puis il sollicite un supplément de cinq mille francs.

Benoit Fould quoique étonné de la demande n'élève pas de difficulté, les Girondins seront payés trente-cinq mille francs.

Le tableau est achevé, quelques amis l'ont vu dans l'atelier; Benoit Fould est pressé de l'accrocher dans son salon, mais le grand Jalabert revient et lui annonce que la maison Delaroche ne laisse pas sortir un tableau de ses magasins sans paiement préalable!

Fould hausse les épaules et paie.

SAMEDI 31 MAI.

La brouille entre l'Angleterre et l'Amérique se dessine de plus en plus, de l'aigreur dans les relations, on passe aux *démentis formels*.

D'un autre côté le président des Etats Unis va reconnaître par un message le gouvernement nouveau du Nicaragua dans la personne du flibustier Walker dont il a déjà accueilli l'envoyé. L'Angleterre envoie des régiments au Canada et se tient prête à tout événement. Les journaux anglais commencent à prévoir la guerre avec les Etats Unis, et ils adoucissent leur polémique à propos de l'Italie, ils répudient leurs imprudentes provocations d'il y a quelques jours, mais je crains bien que le mal ne soit déja fait et que l'Italie ne recommence avant peu ses agitations révolutionnaires. Mazzini a quitté Londres, ce quartier général des agitateurs.

On sait quelle part l'Angleterre a prise en 1847 et 1848 aux troubles de l'Italie. Son projet était de créer une royauté sicilienne dont elle aurait placé la couronne sur le front du duc de Gènes.

L'Angleterre a surexcité le Piémont, et la petite cour de Turin est en ce moment fort belliqueuse; elle rêve pour le Piémont la royauté de toute l'Italie, elle tend la main aux agitateurs, elle les choye, les protège et lâche de grosses menaces pour épouvanter l'Autriche.

Le comte de Cavour, plus révolutionnaire qu'homme d'Etat, ambitieux de bruit et de renommée, voudrait attacher son nom à cette utopie qu'on nomme la fusion italienne.

Pendant son séjour à Paris, le comte Cavour n'a vu que les réfugiés italiens; il a ramené à l'unité italienne le vénitien Manin qui en avait été le plus rude adversaire. C'est avec le concours des réfugiés italiens qu'il a rédigé *cet acte* exhorbitant d'accusation contre les gouvernements *italiens.*

Pour n'avoir pas dit *amen* à tous les beaux projets de MM. les Italiens nous sommes à l'heure qu'il est fort décriés en Italie, car les Italiens s'étaient mis en tête que nous devions leur sacrifier, le repos de l'Europe.

JEUDI 5 JUIN.

J'ai reçu ce matin par l'entremise de l'ambassadeur d'Autriche une tabatière en or qui m'est donnée par S. A. I. et R. l'archiduc Maximilien.

L'Empereur qui était parti dimanche pour visiter les effroyables inondations du Rhône et de la Loire, est arrivé ce matin à Paris. Il a été accueilli à Lyon, à Arles, à Avignon avec enthousiasme. J'ai entendu de la bouche même des témoins oculaires: « que rien ne peut donner « une idée de l'effet qu'il a produit. » Seul à cheval, à Lyon, au milieu de 60,000 ouvriers, de leurs femmes et de leurs enfants, tous victimes du terrible fléau, l'Empereur ému jusqu'aux larmes, pâle d'émotion, puisait sans compter dans deux sacoches pleines d'or attachées à l'arçon de sa selle, et distribuait les premiers secours avec une bonté qui allait au cœur de tous, il avait des paroles pour toutes ces infortunes.

C'est là certes un magnifique tableau, que personne ne fera parce que je ne sais aucun artiste capable de le faire.

Les malheurs causés par les inondations sont immenses, *beaucoup de gens* ont péri.

Les désastres du mois de mai et du commencement de Juin nous ferons une déplorable année. Depuis deux jours nous avions du beau temps, la pluie a repris ce matin, il est près de trois heures, il pleut encore.

Partout se forment des listes de souscriptions, la charité ne saurait cependant s'élever au niveau des pertes

JEUDI 12 JUIN.

Hier a eu lieu le mariage de M^lle^ Lehon et du prince Poniatowski, fils de l'ex-ambassadeur de Toscane, aujourd'hui sénateur.

Ce tout jeune homme m'a l'air d'un niais usé sans avoir vécu ; il ne parle pas et n'a pas grand chose à dire, il ne paraît pas non plus s'intéresser à rien de ce qui se passe, pas même à sa femme qui le mériterait vraiment, car c'est une fort agréable et spirituelle personne. Il y aura du grabuge dans ce ménage avant peu d'années.

Samedi prochain aura lieu le baptême du Prince Impérial, dont le cérémonial arrêté par je ne sais qui, soulève beaucoup de susceptibilités.

Le prince Jérôme n'y veut pas paraître parce qu'on le met sur le même rang que le prince Oscar de Suède et que la grande duchesse douairière de Bade, avec le prince Napoléon ils occuperont une voiture.

La Princesse Mathilde est mécontente de se voir reléguée dans une seconde voiture avec la duchesse d'Hamilton qui n'est ni Altesse Impériale, ni parente au même degré. En cela elle a raison et MM. des cérémonies ont tort.

SAMEDI 14 JUIN.

C'est aujourd'hui qu'en grande cérémonie le Prince Impérial est baptisé. Il y a beaucoup d'invitations pour voir passer le cortège des fenêtres du Louvre qui donnent sur la rue de Rivoli.

L'Impératrice est de nouveau grosse.

Les Italiens prétendent que le cardinal Patrizzi, légat envoyé pour représenter le pape, est un *jettatore*, c'est-à-dire un mauvais augure.

Il a fait de l'orage cette nuit, il a plu ce matin, il est midi moins vingt minutes, le soleil est revenu.

MARDI 24 JUIN.

Hier, S. A. R. le prince régent de Bade est venu visiter le Louvre, je l'ai reçu en l'absence de Nieuwerkerke.

Ce prince est jeune, intelligent, amateur des arts et d'une politesse parfaite, la visite de nos galeries a paru l'intéresser.

J'ai dîné au Cercle Impérial avec Toulongeon, officier d'ordonnance de l'Empereur, et je tiens de lui que le duc de Brabant, lors de son séjour à Paris l'année dernière, recherchait avec avidité dans les résidences impériales tous les souvenirs de son enfance. L'Empereur et lui en causaient amicalement, et l'Empereur cherchait lui aussi dans sa mémoire les souvenirs antérieurs à 1848.

Toulongeon, placé près du duc de Brabant, causait intimement de toutes choses. Le duc voulut savoir quelle était son opinion sur Changarnier et les autres généraux tels que Bedeau et Lamoricière.

Toulongeon lui raconta alors la rouerie de Changarnier qui cherchait à jouer tous les partis, et comment il prodiguait les assurances de dévouement à l'Empereur; comment il lui proposa plusieurs fois le coup d'Etat, enfin tout ce que j'ai écrit dans mes livres, et que les Orléanistes et les légitimistes d'aujourd'hui ne voudraient pas croire.

Le duc de Brabant fut fort intéressé par ces narrations et Toulongeon lui dit en dernière analyse qu'aucun des généraux qui ont laissé faire la révolution de 1848 ou qui se sont séparés de l'armée au 2 décembre, n'ont d'influence sur elle, leur rôle est fini.

La Princesse Mathilde est depuis huit jours à sa maison de campagne à Saint-Gratien.

La gazette officielle de Milan annonçait, il y a quelques jours, dans sa correspondance parisienne le mariage de M^lle^ Lehon, et voici dans quels termes:

« Hier a été célébré le mariage de M^lle^ la comtesse « Lehon, fille de M^me^ la comtesse Lehon et de M. le comte « de Morny, avec le fils du prince Poniatowski ! »

La presse parisienne commence à s'insurger contre la mendicité de M. de Lamartine, aujourd'hui classé parmi les pauvres non honteux.

Quant à Victor Hugo, c'est un enragé conspué par presque toute la presse, ses deux volumes de poésies *les Contemplations* servent de juste assommoir contre un tel homme.

L'Angleterre ne veut pas s'engager dans une guerre contre les Etats Unis à propos de l'affaire des enrôlements et du renvoi de M. Crampton, mais peut-être les affaires de l'Amérique centrale la forceront-elle à une lutte dans laquelle la France ne pourra pas rester indifférente.

La question russe prend ici le nom de question américaine, car laisser l'Amérique du Nord s'emparer de l'Amérique Méridionale, préparerait pour l'avenir à l'Europe les plus grands embarras.

L'Europe sait ce que l'indifférence du XVIII[e] siècle lors de l'envahissement de la Pologne par la Turquie, lui coûte à l'heure qu'il est.

MERCREDI 25 JUIN.

Dubois, l'accoucheur de l'Impératrice, affirmait hier chez la comtesse Litta que l'Impératrice n'est pas grosse.

Le manifeste de M. le comte de Paris court partout. Le prince déclare qu'il n'accepte pas la *fusion*, qu'il ne reconnaît pas M. le comte de Chambord, et qu'il se considère comme le représentant de la pensée politique de Louis Philippe. Il n'entreprendra rien, dit-il, pour faire valoir ses droits, mais le jour où la France voudra revoir les beaux temps parlementaires, on le trouvera prêt. Il finit en remerciant sa mère de l'éducation qu'elle lui a donnée, etc. etc.

Enfin M. le comte de Paris pose sa candidature future sur des promesses de retour à l'ordre de choses, détruit par la révolution de 1848. Il sait bien que la France

n'est pas enthousiaste en ce moment du régime parlementaire qui lui a valu deux révolutions, mais il espère qu'elle reviendra de son erreur!

Ce manifeste contente les Philippistes et réjouit les légitimistes qui sont charmés d'être débarrassés de la Princesse d'Orléans et de ses fils.

Voilà où en sont les choses.

VENDREDI 27 JUIN.

Je suis revenu d'une petite visite chez la Princesse Mathilde à Saint-Gratien où j'ai toujours mon appartement.

La Princesse a été fort aimable pour moi, elle m'a témoigné le plaisir qu'elle éprouvait à me voir, et pendant le dîner comme je lui disais qu'il était bon de ne se fier qu'à très peu de gens, elle m'a répondu:

« Vous avez raison, mais je me fie à vous et je crois « que je ne place pas mal ma confiance, car il faut vous « laisser fronder et dire toutes choses, mais vous avez « du bon. »

Le soir La Guéronnière est venu; l'abbé Coquereau avait dîné avec nous. Il a été fort question de l'étiquette de la cour impériale à propos des cérémonies du baptême et de la réception du cardinal légat.

J'ai dit à ce sujet qu'en fait d'étiquette, personne à la cour n'y entendait rien et que la raison en était toute naturelle; qu'on ne saurait faire un crime aux archi-*bourgeois* qui composent le service des cérémonies, d'igno-

rer les convenances qu'ils ne doivent connaître ni par les traditions ni par l'habitude.

M. Cambacérès est un bourgeois assez nul qu'il est permis à l'Empereur de dorer sur toutes les coutures, mais dont il ne fera jamais un grand seigneur.

Tel est le grand maître des cérémonies.

M. Feuillet dit de Conches parce que sa mère ou sa première femme était de Conches et qu'on qualifie de baron, j'ignore pour quel motif, est un très sale bourgeois qui est arrivé à être chef du protocole aux Affaires étrangères et qu'on a naturellement nommé introducteur des ambassadeurs. C'est lui qui est consulté dans toutes les questions d'étiquette et Dieu sait quels soufflets il donne à Madame l'étiquette.

MM. de Châteaubourg, de la Jus et Le Cocq valent à peine l'honneur d'être nommés et concourent avec M. le duc de Cambacérès et le baron Feuillet de Conches à la restauration de l'étiquette en France.

Le pape se faisant représenter comme parrain du Prince Impérial par un cardinal légat à latere, MM. des cérémonies ont inventé le cérémonial suivant pour sa réception.

M. Feuillet de Conches a été envoyé au devant du légat jusqu'à Marseilles, là il a reçu le cardinal Patrizzi au nom de l'Empereur et avait écrit dans ses instructions que lui haut et puissant seigneur Feuillet dit de Conches, amateur de décorations et d'autographes, ne devait céder le pas à personne, pas même aux maréchaux !

Ainsi l'Empereur se trouvait représenté par un introducteur des ambassadeurs, ainsi ce bas officier de la maison impériale *prenait le pas* sur tous les grands dignitaires et

pour faire honneur à un cardinal représentant le pape parrain du Prince Impérial, on lui dépêche . . . quoi . . . moins que rien . . . Monsieur Feuillet.

Le cérémonial observé pendant la cérémonie du baptême a été de la même force. S. A. I. Mme la Princesse Mathilde placée sur le mème rang que la duchesse d'Hamilton. Aux spectacles de la cour, les meilleures places occupées par les chambellans et les dames du palais que leur service ne place pas dans la loge de l'Empereur, etc. etc.

La Guéronnière vise au sénat, il n'est pas satisfait de sa position de conseiller d'Etat! C'est un homme que de journaliste j'ai poussé à la place qu'il occupe; au 2 décembre il a été au moment de se fourvoyer avec Mirès.

L'Empereur part lundi pour Plombières où il prendra les eaux, puis il reviendra dans les premiers jours du mois d'août chercher l'Impératrice pour la conduire à Biarritz.

Les Italiens et les Piémontais se donnent beaucoup de mal pour fabriquer un mouvement en Italie et les Anglais les y excitent dans l'espoir de donner le coup de grâce à la papauté et de mettre ensuite un pied protecteur en Italie! Il ne faut pas oublier qu'aux portes de la France l'Italie possède uu beau littoral, les ports de Naples, de Venise et la Sicile.

L'affaire anglo-américaine se complique. A la dernière réception de la reine Victoria, un monsieur de la légation américaine, s'est présenté en redingote et cravate noire, l'entrée du salon de la reine lui a été refusée.

M. Dundas, l'envoyé des Etats-Unis, a pris parti pour cet homme mal élevé, il a aussitôt quitté le palais avec

tout le personnel de sa légation, non sans témoigner sa fureur. Aux Tuileries aussi, MM. de la légation des Etats-Unis avaient émis la prétention de se présenter à la cour en frac, on leur a répondu qu'on se passerait d'eux; depuis ce temps, le ministre américain revêt pour faire sa cour à l'Empereur un habit bleu, brodé d'argent.

Un petit journal, *La Pénéloppe*, vient de publier sur Jules Lecomte un article consacré à la divulgation des méfaits de ce drôle! l'article est rude, mais vrai. Justice, serait-elle enfin faite de ce faussaire?

Je disais, mardi dernier, que *les Contemplations* de Victor Hugo étaient conspuées par toute la presse; je me trompais: Jules Janin, dans le *Journal des Débats* d'hier, épuise toutes les formules de l'admiration et de la flatterie envers le livre et son auteur. Il ne faut pas oublier que Victor Hugo eut jadis le courage de faire les paroles d'un opéra de M^lle^ Bertin! Les Bertins devaient à Hugo la faveur d'un article de Janin!

MARDI 1^er^ JUILLET.

Le cardinal Légat est venu hier visiter le Louvre, il était accompagné de sept ou huit prélats romains et escorté par Feuillet de Conches, maître des cérémonies.

Cette visite n'a rien offert de bien particulier.

S. E., Monseigneur Patrizzi, m'a paru fort ordinaire.

J'ai passé mon Dimanche à St-Gratien chez la Princesse Mathilde que j'ai trouvée assez irritée contre l'Impératrice et ses façons de traiter la famille impériale et les

invités du château. Le bon plaisir préside à tout, et la volonté de l'Impératrice l'emporte sur tout.

Il a été fort question des hauts fonctionnaires qui s'engraissent d'or au service de l'Etat. La Princesse m'a dit que Baroche était le plus voleur de tous; il tire profit de tout, et comme président du Conseil d'Etat appelé à donner son avis sur l'utilité des concessions il use de son crédit pour se faire remettre des actions de toutes les compagnies, pour se faire donner une large part d'intérêt dans toutes les affaires; puis il place à l'étranger les bénéfices réalisés.

Dans la nuit de vendredi à samedi dernier, je me suis relevé à deux heures aprés minuit pour interroger un homme qu'une ronde de gardiens venait d'arrêter dans la grande galerie du Louvre où il avait pénétré, en escaladant les échafaudages qui touchent le balcon du pavillon Lesdiguière. Cet homme, sans émotion lorsqu'il fut arrêté, déclara se nommer Paul Petit-Jean, être tailleur, natif de Lyon.

Il allumait des allumettes chimiques pour se diriger dans la grande galerie.

Je l'ai remis au commandant du poste, et samedi il a été conduit au Parquet.

Le communisme s'est rué sur l'Espagne au cri de guerre à la propriété; il a brulé des usines et des bateaux de grains.

Pauvre Espagne, il ne lui manque que cette plaie!

Le rapport de la commission des cortés contre la reine Christine a paru dans le *Siècle*, la mère de *l'innocente* Isabelle y est rudement traitée. Ce rapport est un *fer rouge* qu'on lui applique sur l'épaule! en quoi cela *sert-il la* cause de l'ordre en Espagne, à quoi bon? on

voudrait renverser la royauté qu'on ne s'y prendrait pas mieux.

Je n'estime pas la reine Christine, je sais combien elle a pillé l'Espagne; mais il fallait se contenter de la tenir en exil.

Louis XIII, convaincu de la complicité de Marie de Medicis dans toutes les sortes de crimes et de complots, l'envoya mourir en exil, il ne la mit pas au bagne.

M. Espartero flétrit Isabelle en flétrissant Christine; c'est une manière indirecte d'attaquer la royauté.... toujours, même tactique des révolutionnaires et des ambitieux.

JEUDI 3 JUILLET.

La session du corps législatif a été close hier, après l'adoption à une majorité de 185 voix contre 36, de la loi sur les pensions des grands dignitaires et des ministres. Le rapport de la commission concluait au rejet par des motifs dont l'expression est une première tentative d'opposition au gouvernement impérial.

La commission, par l'organe de son rapporteur, faisait valoir des considérations qui révèlent chez quelques membres de la législature le désir de rentrer dans les errements des anciennes Chambres de députés. Quelques passages de ce rapport laissent percer des regrets du passé.

MM. de la commission prétendaient que la nation seule avait le droit d'apprécier les services des ministres et grands fonctionnaires. Nous ne sommes pas de l'avis de ces messieurs.

Les pensions dont il s'agit ne rentrent pas dans la catégorie des grandes récompenses nationales, et le pouvoir exécutif est plus apte que tout autre pouvoir à discerner les causes qui doivent faire attribuer les dites pensions. J'ai d'ailleurs toujours pensé que dans un Etat monarchique, le chef de l'Etat devait être le dispensateur des actes de justice qu'on nomme pensions, car mieux que personne, il sait les services rendus.

Les grandes récompenses nationales en dehors de toute prévision, accordées pour quelque grand et éclatant service rendu au pays, doivent être votées par les mandataires de la nation.

Il faut pour les recevoir une de ces illustrations qui n'apparaissent pas toujours deux fois dans un siècle. La souscription nationale en faveur des enfants du général Foy était plus un acte d'opposition que la reconnaissance de services éminents.

Les services rendus à l'*Etat* doivent être appréciés et récompensés par le souverain, surtout lorsque ce souverain est la délégation la plus complète de la nation qu'il gouverne.

Nous ne sommes plus, heureusement, au temps où les rois règnaient et ne gouvernaient pas et où cependant dans l'espace de vingt ans ils devenaient, malgré la constitution, deux fois responsables.

Cette opposition de 36 membres a réjoui les Orléanistes et les légitimistes, pauvres niais, qui ne forment encore un parti que par la grâce de l'Empereur qui les a sauvés des tendresses socialistes.

SAMEDI 5 JUILLET.

Le directeur de l'Opéra est tombé parce qu'il n'a pas voulu employer un Italien, ancien professeur de chant de l'Impératrice; je tiens ce fait du prince Poniatowski qui a été mêlé à toute cette affaire.

Dantzig vient d'être troublé par une émeute d'ouvriers; le sang a coulé, on n'a pas encore de détails.

La duchesse de Parme est en désaccord avec l'Autriche à propos des poursuites intentées contre les assassins révolutionnaires de Parme, un corps d'armée autrichien est rassemblé sur la frontière de cet Etat.

MARDI 8 JUILLET.

Depuis un an nous travaillons Calvet Rogniat et moi à faire triompher des oppositions et du mauvais vouloir de l'académie de médecine, une précieuse découverte due à M. Boulomié, chimiste.

Il s'agit d'un remplaçant du sulfate de quinine, composé de plantes qui poussent en Europe et abondamment en France; ce remplaçant de la quinine, plus efficace que la quinine, ainsi que le constatent quatre années d'expériences faites dans vingt hôpitaux et par cent médecins, n'affecte ni le cerveau ni le tube digestif, ni les entrailles; il coûte dix fois meilleur marché et ne craint ni les

Les pensions dont il s'agit ne rentrent pas dans la catégorie des grandes récompenses nationales, et le pouvoir exécutif est plus apte que tout autre pouvoir à discerner les causes qui doivent faire attribuer les dites pensions. J'ai d'ailleurs toujours pensé que dans un Etat monarchique, le chef de l'Etat devait être le dispensateur des actes de justice qu'on nomme pensions, car mieux que personne, il sait les services rendus.

Les grandes récompenses nationales en dehors de toute prévision, accordées pour quelque grand et éclatant service rendu au pays, doivent être votées par les mandataires de la nation.

Il faut pour les recevoir une de ces illustrations qui n'apparaissent pas toujours deux fois dans un siècle. La souscription nationale en faveur des enfants du général Foy était plus un acte d'opposition que la reconnaissance de services éminents.

Les services rendus à l'*Etat* doivent être appréciés et récompensés par le souverain, surtout lorsque ce souverain est la délégation la plus complète de la nation qu'il gouverne.

Nous ne sommes plus, heureusement, au temps où les rois règnaient et ne gouvernaient pas et où cependant dans l'espace de vingt ans ils devenaient, malgré la constitution, deux fois responsables.

Cette opposition de 36 membres a réjoui les Orléanistes et les légitimistes, pauvres niais, qui ne forment encore un parti que par la grâce de l'Empereur qui les a sauvés des tendresses socialistes.

SAMEDI 5 JUILLET.

Le directeur de l'Opéra est tombé parce qu'il n'a pas voulu employer un Italien, ancien professeur de chant de l'Impératrice; je tiens ce fait du prince Poniatowski qui a été mêlé à toute cette affaire.

Dantzig vient d'être troublé par une émeute d'ouvriers; le sang a coulé, on n'a pas encore de détails.

La duchesse de Parme est en désaccord avec l'Autriche à propos des poursuites intentées contre les assassins révolutionnaires de Parme, un corps d'armée autrichien est rassemblé sur la frontière de cet Etat.

MARDI 8 JUILLET.

Depuis un an nous travaillons Calvet Rogniat et moi à faire triompher des oppositions et du mauvais vouloir de l'académie de médecine, une précieuse découverte due à M. Boulomié, chimiste.

Il s'agit d'un remplaçant du sulfate de quinine, composé de plantes qui poussent en Europe et abondamment en France; ce remplaçant de la quinine, plus efficace que la quinine, ainsi que le constatent quatre années d'expériences faites dans vingt hôpitaux et par cent médecins, n'affecte ni le cerveau ni le tube digestif, ni les entrailles; il coûte dix fois meilleur marché et ne craint ni les

guerres maritimes, ni l'épuisement des arbres à quinquina; mais il détrône le monopole des fabricants de sulfate de quinine, et puis il a contre lui les pharmaciens et les médecins qui trafiquent du sulfate, et surtout les pharmaciens militaires d'Afrique qui font un profit considérable en revendant à Marseilles les deux tiers du sulfate envoyé en Afrique pour les fiévreux, par le ministère de la guerre.

L'académie de médecine a pris parti pour le sulfate et elle s'oppose à notre découverte.

Les ministres n'osent pas doter la France de ce nouveau médicament dont les vertus sont reconnues par les rapports d'une foule de médecins, nous sommes donc dans l'obligation de le transporter en pays étrangers; de le faire adopter par nos voisins et cette découverte précieuse au point de vue de l'humanité nous reviendra dans quelques années de l'Allemagne ou de la Russie.

Demain Calvet Rogniat, Boulomié et moi, tenons conseil pour arrêter définitivement la marche qu'il nous conviendra de suivre.

Il est probable qu'à la fin du mois prochain je partirai avec Boulomié pour la Hollande où nous offrirons notre découverte au gouvernement; il est probable aussi que Calvet Rogniat et Boulomié partiront de là pour la Russie où ils feront la même offre à l'Empereur Alexandre II.

Dites maintenant que les corps savants n'ont pas leur utilité et que l'académie de médecine n'est pas philantropique.

MERCREDI 9 JUILLET.

Monsieur Fortoul, ministre de l'Instruction publique, qui s'était rendu aux eaux d'Ems, est mort lundi soir d'une attaque d'apoplexie.

Je perds en lui un des ennemis intimes que je dois au comte de Laborde. Je ne pense nullement, tout esprit d'inimitié à part, que cette mort soit, comme le prétendent les journaux officiels, une perte pour le pays.

M. Fortoul était faiseur et intrigant; j'ai déjà parlé de son fameux toast à Alibaud, je dirai qu'il s'était lié avec de Laborde, après avoir pris connaissance du dossier existant dans les cartons du ministère de l'Instruction et qui établit les flibusteries commises par ce *noble* académicien.

M. Fortoul peut être facilement remplacé et il est possible surtout de placer à la tête de l'administration des cultes un ministre qui ne considère pas Alibaud comme la dernière incarnation de Jésus-Christ!

L'Empereur est toujours à Plombières, sa santé s'en trouve bien, il y prend un repos qui lui était nécessaire.

Les socialistes menaçent toujours Vallodolid malgré les mesures prises par l'autorité, les affiches les plus sauvages sont encore apposées par eux sur les murs des maisons désignées pour l'incendie.

La société a maintenant devant elle des brigands et non pas un parti politique, malheureusement la société

se fractionne en obéissant plutôt à des amours propres individuels qu'à l'amour du bien public.

Les vieux partis parlementaires ont laissé le socialisme naître et grandir pendant dix-huit ans, ils ne l'ont vu que le jour de la révolution de 1848; remettez ces partis aux affaires, ils livreront la France pieds et poingts liés au socialisme. La France n'est pour eux qu'une chambre de 500 membres dans laquelle on bavarde pendant six mois. Que leur fait le reste du pays, si la majorité acquise par corruption les soutient.

Les ministres avaient la majorité en 1848.

LUNDI 14 JUILLET.

J'arrive de Saint-Gratien où j'ai passé la journée d'hier chez la Princesse Mathilde.

Je l'ai trouvée très irritée contre l'Empereur et surtout contre l'Impératrice. Le conseil de famille vient de décider que le fils aîné du roi Jérôme, né de son mariage non reconnu par l'Empereur, porterait le nom de Bonaparte, mais il ne lui a pas accordé les droits civils de sa filiation. La Princesse traitait cet homme de frère, il y a deux ans, elle le recevait souvent à sa table ainsi que son fils, et Nieuwerkerke lui-même lui donnait en lui parlant le titre de prince.

Aujourd'hui tout est changé, on ne le reconnait plus, et on est furieux de la concession qui lui est faite. La Princesse tourne à l'opposition, elle est froissée dans son *amour-propre* et elle tient un langage très hostile.

Le marquis de la Valette, autre froissé de l'indifférence que lui témoigne l'Empereur, se trouvait chez la Princesse, il nous a parlé de la discussion au sénat à propos du serment à exiger de l'Impératrice comme régente; il voulait qu'il y fut inséré le maintien du concordat, et la promesse de respecter la séparation du pouvoir civil du pouvoir religieux. Les gouvernementaux ont tout fait pour qu'il retirât son amendement; il ne l'a pas voulu; la discussion a eu lieu, et l'amendement n'a été rejeté qu'à huit voix.

Il y a dix-huit mois, il avait été question de rendre obligatoire le mariage religieux pour pouvoir procéder au mariage civil.

L'Impératrice est ultramontaine; on veut se prémunir contre ses tendances.

La Valette ne cache pas qu'il n'a soulevé cette question que pour faire comprendre qu'il fallait compter avec lui, et le traiter en homme important.

MARDI 15 JUILLET.

J'ai dîné hier au Cercle Impérial avec Germiny et la Valette; il a été beaucoup question de la Princesse Mathilde et de Nieuwerkerke. J'ai pu sonder bien des sociétés par ces deux messieurs, et savoir bien des choses venant de côtés différents.

Nieuwerkerke a peu d'amis, et la Princesse en a beaucoup, aussi la plaint-on et rejette-t-on sur Nieuwerkerke la fausseté de sa position. Nieuwerkerke, par ses affectations

de grands airs, par l'importance qu'il cherche à se donner, indispose contre lui; la disgrâce qui l'atteindrait causerait, il faut bien que je l'avoue plus de satisfaction que de mécontentement.

Je crains les occasions de disgrâce qu'il ne fournit que trop souvent. L'Empereur et surtout l'Impératrice sont très montés contre lui; l'orage se forme, et déjà il y a éloignement entre les Tuileries et Saint-Gratien.

La Princesse parle trop, et trop légèrement; chacun de ses propos est rapporté, envénimé, commenté; elle dit tout ce qui lui passe par la tête dans ses moments d'humeur, et elle le dit devant tout le monde, même devant ses domestiques. On pourrait croire à l'entendre qu'elle est l'ennemie de l'Empereur, et cependant personne n'a pour lui une affection plus réelle.

Le monde reproche à Nieuwerkerke de n'avoir pas fait prendre à la Princesse l'attitude d'une Altesse Impériale. Elle pouvait rendre de grands services à l'Empereur en lui rattachant tout le monde littéraire et artistique dont elle est aimée, et elle ne l'a pas fait. Le monde accuse Nieuwerkerke d'une telle personnalité qu'il ne songe qu'à lui, aux honneurs qu'il ambitionne, aux croix dont il couvre sa poitrine, etc. etc.

Ceci explique le peu d'amis qu'a Nieuwerkerke, et chose incroyable, son aveuglement est si grand qu'il se croit adoré de tous, même de l'Empereur.

L'Empereur, très politique et très réservé, n'a pas encore éclaté; mais la position faite par Nieuwerkerke à sa cousine le froisse et l'irrite.

Il est peiné de montrer aux princes étrangers les *désordres* de sa cour, de sa famille; il devine ce qu'ils

pensent, il entend presque ce qu'ils disent en présence du scandale si grand de cette liaison doublement adultère, si publique. Il sait mauvais gré à Nieuwerkerke de ce défi jeté à l'opinion, de cette bravade incessante.

Chaque jour il inscrit à l'*avoir* de Nieuwerkerke quelque fait qui semble une insulte à la dignité du trône impérial et il amasse de quoi légitimer une disgrâce complète.

Nieuwerkerke dans sa superbe, méprise tout avertissement et pourtant il en a déjà plus fait pour motiver sa chute, qu'il n'en faudrait partout ailleurs. Il loge avec la Princesse à Saint-Gratien, il y commande, il y a pris les attitudes d'un mari, il gronde, il dispose de tout, et a soin de rendre sa situation très publique. Il a à Saint-Gratien ses chevaux, ses voitures et ses gens; les ouvriers du village lui disent: « *Nous irons demain travailler chez « vous!* »

A Paris il dîne, déjeune, fait sa toilette chez la Princesse. Un gardien du Louvre à la livrée de l'Empereur lui porte là ses habits.

L'Empereur sait tout cela, et je m'étonne d'une seule chose, c'est qu'il l'ait si longtemps toléré.

Chez la Princesse, Nieuwerkerke affecte des airs de grandeur et de protection qui choquent, il s'humanise à se montrer sans façons.

Dimanche comme nous dînions chez Reiset il a sans en demander l'autorisation à personne fait ouvrir une porte parcequ'il avait trop chaud; la Princesse avait de l'air sur les épaules, elle réclama, alors devant nous tous, La Valette et Benedetti étaient de nos convives, Nieuwerkerke a fait une scène inconvenante à la Princesse.

J'ai voulu plusieurs fois depuis que j'écris sur mes livres noirs défendre Nieuwerkerke que j'aime contre mon propre sentiment, aujourd'hui je suis forcé de me ranger de l'avis de l'Empereur et de le condamner.

Je sais qu'il se croit et se dit mon bienfaiteur parce qu'il m'a placé au Musée; je lui dois cette position, cela est vrai; mais depuis six ans, je lui ai rendu assez de services dans sa position de directeur général.

Puis je dois ajouter que dans une affaire où je gagnais cent-dix mille francs, comme il me disait: « *n'y a-t-il rien « pour moi?* »...je lui ai donné cinquante-cinq mille francs.

Pour s'affranchir de reconnaissance, il m'a remercié en me disant: « *j'y avais un peu droit, car j'ai sollicité « pour vous.* »

Je ne lui dois donc rien, et ma franchise n'est pas de l'ingratitude.

MERCREDI 16 JUILLET.

Hier, La Guéronnière dont il est toujours question pour le ministère de l'Instruction publique est venu accompagné de Latour Dumoulin me lire une lettre qu'il adresse à Fleury, mais qui en réalité est destinée à être lue par l'Empereur.

Cette lettre très bien conçue et fort bien rédigée explique la position faite à La Guéronnière par l'opinion publique.

« Je ne me porte pas candidat, » dit-il, « mais je suis « *aux ordres* de l'Empereur; j'ai étudié toutes les ques-

« tions les plus importantes de ce ministère et je crois pou-
« voir faire quelque bien dans la mission qui me serait
« confiée si toutefois l'Empereur juge mes services utiles. »

La Guéronnière m'a demandé une lettre de Nieuwerkerke pour Fleury.

J'ai aussitôt fait partir un exprès pour Saint-Gratien et j'ai reçu pour Fleury la lettre suivante que je vais expédier.

« Mon cher Fleury,

« Avez vous un candidat pour le ministère de l'Instruc-
« tion publique ? que penseriez-vous de La Guéronnière ?
« je crois que ce serait de toutes façons un choix excellent,
« et que nous n'aurions pas à nous repentir d'avoir poussé
« celui-là, comme il nous est arrivé de le faire à propos
« d'un autre *

« L'important serait que La Guéronnière pût voir
« l'Empereur avant son retour de Plombières, et cela serait
« facile à arranger par vous, à propos du dernier travail
« que Sa Majesté lui a confié (une critique des œuvres de
« Napoléon III) dont la première partie est faite avec un
« esprit remarquable et sans flatterie nauséabonde. Vous
« pourriez amener la question la-dessus, et faire en sorte
« que l'Empereur désire en causer avec l'auteur ; cela
« avancerait bien les choses, car vous savez que l'esprit
« de La Guéronnière plaît et que maîntes fois *on* s'en est
« servi.

« Enfin on met en avant tant de noms qui ne me
« semblent pas *nôtres,* qu'il serait peut-être bon de les
« paralyser. Par exemple le père Vaillant pousse son ami
« Dumas, l'Impératrice, dit-on, pense à Mérimée, etc. etc.

* Fould.

« Nous avons besoin dans cette position où il y a de « grands services à rendre, d'un homme dévoué, intelligent « et politique. La Guéronnière est tout cela, et de plus « notre ami. Voyez donc, et agissez en conséquence si le « cœur vous en dit.

« Adieu, cher ami, j'espère que le petit général et sa « mère vont bien, je vous envoie l'expression sincère d'une « franche amitié.

« 15 juillet 1856.

Nieuwerkerke. »

Véron fait imprimer une brochure sur les événements passés depuis 1848; voici ce qu'il y raconte à propos de Fould.

C'était vers le commencement de la présidence et Véron trônait alors de toute son importance au *Constitutionnel*. Fould flottait incertain ne sachant où et près de qui faire fortune politique; il caressait Véron, le voyait tous les jours, le consultait et ne négligeait pas même *Sophie* la fameuse Sophie qui dans sa cuisine a reçu les hommages de plus d'un ministre.

« Ralliez-vous donc franchement, sincèrement et sans « arrière-pensée à notre président, » disait Véron. « Louis « Napoléon est l'homme qui convient à la France; il est « l'homme de l'avenir, laissez les partis morts et les idées « mortes. »

Fould parlait de la répugnance qu'il avait à se rallier à la fortune d'un homme qui n'avait pas sa sympathie.

Cependant un jour Fould se trouve avec le prince, et le lendemain il se rend de bonne heure chez Véron auquel *il raconte* cette entrevue.

« Le prince a été charmant, » dit-il, « fort séduisant, « et il a poussé la cajolerie jusqu'à me parler d'un mi- « nistère. »

« Acceptez, » réplique Véron.

« Accepter . . . accepter . . . c'est bientôt dit . . . mais *il* « en profitera pour m'emprunter vingt-cinq mille francs ! »

Fould aujourd'hui est ministre d'Etat et de la Maison de l'Empereur, sénateur, grand croix de la légion d'honneur, etc. etc., il n'a jamais rien prêté.

Véron, après deux avertissements donnés à son journal, a cru prudent de le vendre à Mirès.

Ainsi vont les choses du monde !

Je viens d'apprendre par F. Barrot, témoin oculaire, une anecdote qui n'est pas connue et qui ne le sera peut-être jamais, la voici :

Lorsque le Prince Louis Napoléon connut à Ham où il était prisonnier, le mariage de sa cousine la Princesse Mathilde avec Anatole Demidoff, toute l'affection, disons mieux, l'amour qu'il avait eu pour cette Princesse si séduisante et si bonne, se réveilla en lui, il se prit à pleurer amèrement et dit à Barrot :

« *Voilà le dernier et amer coup que la fortune me « réservait !* «

JEUDI 17 JUILLET.

Malgré les affirmations des journaux du gouvernement, je n'ai jamais cru à cette profonde tranquillité qu'ils annonçaient comme règnant en Espagne. Les horreurs com-

mises à Valladolid, il y a un mois, ainsi que dans quelques autres localités ne me donnaient que trop raison. Les faits qui nous sont transmis par le télégraphe sur la situation de Madrid démontrent surabondamment quelle foi il faut ajouter aux assertions des journaux.

Le 14 juillet une lutte s'est engagée entre la garde nationale et les troupes de la garnison ; la reine s'est courageusement montrée aux insurgés, elle a cherché à leur faire entendre raison, mais il ne paraît pas qu'elle y ait réussi, car la lutte s'est prolongée le 15.

Enfin les insurgés ont été vaincus le 16.

Le général Infante commandait les insurgés ; O'Donnel était à la tête des troupes du gouvernement.

On accuse Espartero d'avoir été non seulement le promoteur de cette insurrection, mais d'avoir préparé les horribles scènes de Valladolid et du midi de l'Espagne, qui commencèrent peu de jours après ce fameux voyage pendant lequel il prenait les allures de dictateur de l'Espagne.

Il venait de se retirer du ministère parce qu'il voulait faire grâcier les incendiaires et les assassins de Valladolid, Séville, etc. etc.

Messieurs les progressistes de tous les pays sont toujours les mêmes ; vaincus ils parlent d'indulgence et classent leurs crimes les plus abominables parmi les délits politiques ; vainqueurs ils dressent des échafauds et des listes de proscription.

Il serait temps cependant de se soustraire à cette duperie et d'agir avec vigueur contre des gens pour qui tous les moyens sont bons, l'assassinat, l'incendie, le viol, *etc. etc.*

Si demain Espartero vieux et stupide Lafayette dont se servent les ultraprogressistes, montait les marches de la *garotte,* le nombre des chefs d'émeute diminuerait.

Il ne faut plus dire que la clémence est la vertu des rois, mais bien qu'elle est la faiblesse ou la lâcheté des rois.

La faiblesse de Louis XVI a coûté à l'Europe des torrents de sang.

La faiblesse de Louis Philippe en 1848 a fait naître quatre mois plus tard les journées de juin.

Malheureusement les Etats européens ont inventé le droit d'asile et messieurs les socialistes profitent de la protection de l'Angleterre pour porter partout la dévastation.

Il est vraiment curieux de lire les discours attendrissants de Lord Lindhurst et autres bons aristocrates sur les malheurs des révolutionnaires condamnés à Parme. Ces messieurs se taisent par exemple sur l'assassinat du grand-duc et de quelques membres du gouvernement.

Quelle comédie et quelles ignobles pantins que ces Italiens qui se hissent sur des échasses de carton pour paraître grands. Ils tremblent devant Mazzini, lui paient contribution et n'osent pas dénoncer les auteurs des assassinats commis par ses ordres.

DIMANCHE 20 JUILLET.

Je suis malade et dans l'impossibilité d'aller aujourd'hui à Saint-Gratien. Latour-Dumoulin sort de chez moi; il m'a dit que Dumas avait été écarté des candidats au

poste de ministre de l'Instruction publique et des cultes, comme protestant; Baroche pousse beaucoup et propose de Parrieux, auvergnat qui n'a que l'étoffe d'un chef de division, mais qui est très ultramontain.

Je crains l'ultramontanisme appuyé par l'Impératrice. Nous sommes à la veille d'une faute, que Dieu et l'Empereur nous en préservent.

Le docteur Werler de Cesty, ex-médecin en chef du ministère de la guerre et qui a fait vingt campagnes en Afrique, causait avec moi, il y a une heure, des généraux qui ont été récemment nommés sénateurs ou maréchaux; il me disait qu'ils ne lui inspiraient pas une grande confiance.

Mac-Mahon avec lequel il a été fort lié en Afrique, lui disait sous la tente en parlant de l'Empereur : « *Jamais « tant que cet homme sera au pouvoir, je ne mettrai les « pieds à Paris ni aux Tuileries.* »

Cesty le rencontre, il y a peu de jours, et l'aborde par ces mots :

« *Comment êtes-vous à Paris, général, vous qui ne de- « viez pas y mettre les pieds tant que durerait le règne de « Napoléon ; j'apprends même que vous avez été aux Tui- « leries, comment trouvez-vous l'Empereur ?* »

« Cela ne vous regarde pas ! » réplique brusquement le général.

« Pardon, » reprend Cesty, « je ne m'adressais pas au général, mais à Mac Mahon. »

Le général redevient bon homme, il prend Cesty par les bras, et hochant la tête :

« *Ne parlons pas de cela, docteur.* »

La Guéronnière sort de chez moi, toujours pour sa candidature au ministère de l'Instruction; je lui ai conseillé d'aller ce soir à Saint-Gratien où j'ai envoyé ce matin une lettre de Fleury.

Il y a en ce moment comme candidats sérieux: Parrieux, La Guéronnière, Royer, ancien procureur général.

En me quittant, La Guéronnière m'a dit:

« *Si je suis ministre de l'Instruction nous le serons* « *ensemble!* »

Politesse de cour!

Lorsque La Guéronnière écrivait dans le *Moniteur* quelques articles sur l'armée d'Orient, l'Empereur lui avait fait connaître toute sa pensée, et avait eu de longues conférences avec lui. Quelque temps après leur publication, Fould fait prier La Guéronnière de passer à son cabinet et lui dit:

« Le travail que vous avez fait pour l'Empereur est « en dehors de vos travaux du conseil d'Etat, et Sa Ma- « jesté n'a pas eu la pensée qu'une aussi importante chose « et dont il est si complètement satisfait pût demeurer « sans une rénumération particulière, je la réglerai donc « avec vous à votre gré. »

La Guéronnière, surpris et blessé, répondit:

« Vous vous êtes trompé sur mon compte, Monsieur « le ministre, ma position particulière et celle qu'a bien « voulu me faire l'Empereur en me nommant conseiller « d'Etat, ne me mettent pas dans la nécessité d'accepter « une récompense pécuniaire qui répugne à mes senti- « ments et que mes antécédents n'autorisaient pas à m'of- « frir. Si j'ai rendu quelques services, j'ambitionne, je ne « le dissimule pas, de plus délicates récompenses.

« J'ai pendant trois ans dirigé les journaux et la polé-
« mique du gouvernement; si j'avais voulu faire fortune,
« et j'étais vivement sollicité de le faire par les intrigants
» qui s'agitaient autour de moi, je l'aurais pu; la pensée
« ne m'en est pas venue. Après trois ans, j'ai remis les
« trois journaux au gouvernement, sans avoir aliéné la
« propriété de l'Etat qui l'a été depuis.

« Non, Monsieur le ministre, je n'accepte pas, et je
« veux penser que la proposition que vous me faites,
« n'émane pas de l'Empereur, car cette idée paralyserait
« mon dévouement s'il avait jamais besoin dans l'avenir
« de recourir à ma plume. »

Fould, un peu décontenancé, s'excusa gauchement et La Guéronnière se retira.

Deux jours après, une petite lettre entièrement de la main de l'Empereur, arrivait chez La Guéronnière, elle était gracieuse et pleine de remerciements exprimés avec toute l'affabilité et la cordialité possibles; l'Empereur disait en terminant: « *que les services qu'il rendait ne pouvaient* « *être reconnus que par la sincérité des remerciements.* »

LUNDI 21 JUILLET.

Nous avons des nouvelles du général Fleury; rien n'est encore arrêté sur le remplacement de Fortoul. L'Empereur est encore indécis entre l'idée de laisser subsister le ministère de l'Instruction publique et la réunion des cultes à la justice, ainsi que la réorganisation de l'Instruction *publique* sous un grand maître.

Monsieur Soubiranne et les journaux qui ont reproduit l'article publié par lui dans le journal *La Pénéloppe.*

J'ai vu hier M. Soubiranne qui m'a donné à lire les pièces de son dossier. J'ai vu les billets faux de M. Jules Lecomte, toutes les pièces de l'affaire de Florence avec Alexandre Dumas, les lettres écrites en diverses circonstances par le dit Lecomte.

Enfin tout cela est plus ignoble encore que je ne le pensais et je sais peu de misérables plus sales que le correspondant de l'*Indépendance.*

J'apprends à l'instant par Villain, vice-président de la société des sauveteurs, qu'un autre drôle dont j'ai eu déjà l'occasion de parler vient d'être démasqué.

Guérin Laurence, qui se faisait nommer le comte Guérin de Tencin et qui par intrigues et se faufilant partout, après avoir eu à comparaître plusieurs fois en police correctionnelle, entre autres méfaits, pour avoir usurpé la décoration de la légion d'honneur, s'était fait nommer chevalier du dit ordre et président de la société des sauveteurs, a été contraint de donner sa démission.

J'avais fait venir Villain, il y a trois mois, je lui avais raconté les antécédents de son président; alors Villain, aidé par M. le comte de Lyonne, membre de la société, a ouvert une enquête; ce qu'ils ont appris est un tissu de turpitudes et Guérin s'est vu forcé de donner sa démission.

A la dernière fête de Villeneuve l'Etang, la comtesse le Castiglione s'est longtemps égarée dans une île placée au milieu du petit lac avec l'Empereur; elle en est revenue, dit-on, un peu chiffonnée, et l'Impératrice a laissé voir quelque dépit.

J'ai interrogé des Piémontais sur la fortune du couple Castiglione ; il ne lui reste que 18,000 francs de rentes, et son train accuse une dépense de 60 à 80,000 francs. La comtesse Castiglione a été la maîtresse du roi de Piémont et je crois être certain que Nieuwerkerke a couché avec elle.

Elle veut louer pour cet hiver l'hôtel portant le numéro 17 rue de Matignon qu'occupent en ce moment mes amis le prince Porcia, la comtesse Bolognini, le comte et la comtesse Litta. Cet hôtel a un grand et étroit jardin qui à son extrémité dn côté des Champs Elysées jouit d'une petite porte donnant accès dans un bosquet touffu et par conséquent très favorable à l'introduction d'un visiteur qui craint la publicité.

VENDREDI 25 JUILLET.

Victor Fouché, conseiller à la Cour de cassation, membre du conseil de la légion d'honneur, beau-frère de Victor Hugo, et frère de Paul Fouché, rédacteur du journal belge *L'Indépendance,* est un protecteur honteux de Jules Lecomte.

Au conseil de la légion d'honneur qui voulait répondre par un refus à l'autorisation demandée par Jules Lecomte de porter certaines croix étrangères, il a fait prévaloir la pensée de demander un rapport qui pût éclairer le conseil, au directeur de la sûreté publique.

Le directeur de la sûreté publique est Collet-Maigret, ami et protecteur de Jules Lecomte !

Aujourd'hui, Victor Fouché prétend qu'il a agi de la sorte pour enterrer l'affaire. Ce qui est vrai c'est que M. Victor Fouché est encore un de ces hommes sur lesquels il ne faut pas compter; il craint l'*Indépendance* et veut ménager les intérêts de son frère Paul. D'un autre côté Victor Fouché est assez avide d'honneurs et d'argent; il ne se trouve pas assez récompensé, il aurait voulu être sénateur! Il trouve que l'Empereur ne tient pas assez compte de son importance.

L'Empereur revient, dit-on, aujourd'hui.

La gravité des affaires d'Espagne le préoccupe.

Le *Moniteur* rapporte une dépêche donnant des nouvelles de Saragosse. Suivant cette dépêche, Falcon, général et chef du pronunciamiento, aurait sous ses ordres seize mille hommes de troupes.

Chaumont Quitry, chambellan, a vu lundi à Saint-Cloud l'Impératrice qui assistait dans la salle de spectacle du château à une répétition de *l'ours et le Pacha*, pièce qui doit être jouée par les officiers de la Maison en petit comité.

L'Impératrice a demandé à Quitry ce qu'on disait de la succession du ministre de l'Instruction publique

Quitry, qui est un honnête et loyal garçon, ne lui a pas caché que l'opinion se préoccupait des noms mis en avant, et qu'elle jugeait favorablement la candidature de La Guéronnière, parce qu'avec lui on croyait être certain que la vérité sur les hommes et sur les choses, parviendrait du moins jusqu'à l'Empereur.

Quitry n'a pas célé non plus le peu de confiance *qu'inspiraient* la plupart des grands fonctionnaires.

L'Impératrice écoutait avec attention; la conversation a duré plus de deux heures.

Le marquis de Chaumont Quitry est un homme jeune, à l'âme honnête et au cœur chaud, il est de mes amis, et comme *nous* il porte au ministère de l'Instruction publique, La Guéronnière.

Quitry est comme moi de cette association dans laquelle nous comptons le maréchal Bosquet, La Guéronnière, Latour-Dumoulin, Nieuwerkerke, etc. etc., association assez restreinte, qui dans l'intérêt de la chose publique marche d'un pas uniforme.

JEUDI 31 JUILLET.

J'ai déjeuné ce matin chez La Guéronnière qui m'a lu son portrait de Morny, nous le verrons paraître dans trois semaines.

La candidature de La Guéronnière se maintient, il n'est plus question de la division du ministère de l'Instruction.

Parrieux, appuyé par M. Salinis, évêque d'Amiens, est l'adversaire redoutable.

Le ministère s'occupe ici d'une brochure tirée en Belgique à trente exemplaires et envoyée à tous les hauts fonctionnaires ainsi qu'à l'Empereur. Cette brochure ou ce pamphlet dirigé contre Collet Maigret révèle un tas de saletés et de brocantages.

Elle est d'un nommé Meyer ancien condisciple de Collet, flétri comme escroc par trois ou quatre jugements.

« Nous avons besoin dans cette position où il y a de « grands services à rendre, d'un homme dévoué, intelligent « et politique. La Guéronnière est tout cela, et de plus « notre ami. Voyez donc, et agissez en conséquence si le « cœur vous en dit.

« Adieu, cher ami, j'espère que le petit général et sa « mère vont bien, je vous envoie l'expression sincère d'une « franche amitié.

« 15 juillet 1856.

Nieuwerkerke. »

Véron fait imprimer une brochure sur les événements passés depuis 1848; voici ce qu'il y raconte à propos de Fould.

C'était vers le commencement de la présidence et Véron trônait alors de toute son importance au *Constitutionnel*. Fould flottait incertain ne sachant où et près de qui faire fortune politique; il caressait Véron, le voyait tous les jours, le consultait et ne négligeait pas même *Sophie* la fameuse Sophie qui dans sa cuisine a reçu les hommages de plus d'un ministre.

« Ralliez-vous donc franchement, sincèrement et sans « arrière-pensée à notre président, » disait Véron. « Louis « Napoléon est l'homme qui convient à la France; il est « l'homme de l'avenir, laissez les partis morts et les idées « mortes. »

Fould parlait de la répugnance qu'il avait à se rallier à la fortune d'un homme qui n'avait pas sa sympathie.

Cependant un jour Fould se trouve avec le prince, et le lendemain il se rend de bonne heure chez Véron auquel *il raconte* cette entrevue.

« Le prince a été charmant, » dit-il, « fort séduisant, « et il a poussé la cajolerie jusqu'à me parler d'un mi- « nistère. »

« Acceptez, » réplique Véron.

« Accepter . . . accepter . . . c'est bientôt dit . . . mais *il* « en profitera pour m'emprunter vingt-cinq mille francs ! »

Fould aujourd'hui est ministre d'Etat et de la Maison de l'Empereur, sénateur, grand croix de la légion d'honneur, etc. etc., il n'a jamais rien prêté.

Véron, après deux avertissements donnés à son journal, a cru prudent de le vendre à Mirès.

Ainsi vont les choses du monde !

Je viens d'apprendre par F. Barrot, témoin oculaire, une anecdote qui n'est pas connue et qui ne le sera peut-être jamais, la voici :

Lorsque le Prince Louis Napoléon connut à Ham où il était prisonnier, le mariage de sa cousine la Princesse Mathilde avec Anatole Demidoff, toute l'affection, disons mieux, l'amour qu'il avait eu pour cette Princesse si séduisante et si bonne, se réveilla en lui, il se prit à pleurer amèrement et dit à Barrot :

« *Voilà le dernier et amer coup que la fortune me « réservait !* «

JEUDI 17 JUILLET.

Malgré les affirmations des journaux du gouvernement, je n'ai jamais cru à cette profonde tranquillité qu'ils annonçaient comme règnant en Espagne. Les horreurs com-

mises à Valladolid, il y a un mois, ainsi que dans quelques autres localités ne me donnaient que trop raison. Les faits qui nous sont transmis par le télégraphe sur la situation de Madrid démontrent surabondamment quelle foi il faut ajouter aux assertions des journaux.

Le 14 juillet une lutte s'est engagée entre la garde nationale et les troupes de la garnison ; la reine s'est courageusement montrée aux insurgés, elle a cherché à leur faire entendre raison, mais il ne paraît pas qu'elle y ait réussi, car la lutte s'est prolongée le 15.

Enfin les insurgés ont été vaincus le 16.

Le général Infante commandait les insurgés ; O'Donnel était à la tête des troupes du gouvernement.

On accuse Espartero d'avoir été non seulement le promoteur de cette insurrection, mais d'avoir préparé les horribles scènes de Valladolid et du midi de l'Espagne, qui commencèrent peu de jours après ce fameux voyage pendant lequel il prenait les allures de dictateur de l'Espagne.

Il venait de se retirer du ministère parce qu'il voulait faire grâcier les incendiaires et les assassins de Valladolid, Séville, etc. etc.

Messieurs les progressistes de tous les pays sont toujours les mêmes ; vaincus ils parlent d'indulgence et classent leurs crimes les plus abominables parmi les délits politiques ; vainqueurs ils dressent des échafauds et des listes de proscription.

Il serait temps cependant de se soustraire à cette duperie et d'agir avec vigueur contre des gens pour qui tous les moyens sont bons, l'assassinat, l'incendie, le viol, *etc. etc.*

Si demain Espartero vieux et stupide Lafayette dont se servent les ultraprogressistes, montait les marches de la *garotte,* le nombre des chefs d'émeute diminuerait.

Il ne faut plus dire que la clémence est la vertu des rois, mais bien qu'elle est la faiblesse ou la lâcheté des rois.

La faiblesse de Louis XVI a coûté à l'Europe des torrents de sang.

La faiblesse de Louis Philippe en 1848 a fait naître quatre mois plus tard les journées de juin.

Malheureusement les Etats européens ont inventé le droit d'asile et messieurs les socialistes profitent de la protection de l'Angleterre pour porter partout la dévastation.

Il est vraiment curieux de lire les discours attendrissants de Lord Lindhurst et autres bons aristocrates sur les malheurs des révolutionnaires condamnés à Parme. Ces messieurs se taisent par exemple sur l'assassinat du grand-duc et de quelques membres du gouvernement.

Quelle comédie et quelles ignobles pantins que ces Italiens qui se hissent sur des échasses de carton pour paraître grands. Ils tremblent devant Mazzini, lui paient contribution et n'osent pas dénoncer les auteurs des assassinats commis par ses ordres.

DIMANCHE 20 JUILLET.

Je suis malade et dans l'impossibilité d'aller aujourd'hui à Saint-Gratien. Latour-Dumoulin sort de chez moi; il m'a dit que Dumas avait été écarté des candidats au

poste de ministre de l'Instruction publique et des cultes, comme protestant; Baroche pousse beaucoup et propose de Parrieux, auvergnat qui n'a que l'étoffe d'un chef de division, mais qui est très ultramontain.

Je crains l'ultramontanisme appuyé par l'Impératrice. Nous sommes à la veille d'une faute, que Dieu et l'Empereur nous en préservent.

Le docteur Werler de Cesty, ex-médecin en chef du ministère de la guerre et qui a fait vingt campagnes en Afrique, causait avec moi, il y a une heure, des généraux qui ont été récemment nommés sénateurs ou maréchaux; il me disait qu'ils ne lui inspiraient pas une grande confiance.

Mac-Mahon avec lequel il a été fort lié en Afrique, lui disait sous la tente en parlant de l'Empereur : « *Jamais « tant que cet homme sera au pouvoir, je ne mettrai les « pieds à Paris ni aux Tuileries.* »

Cesty le rencontre, il y a peu de jours, et l'aborde par ces mots :

« *Comment êtes-vous à Paris, général, vous qui ne de- « viez pas y mettre les pieds tant que durerait le règne de « Napoléon ; j'apprends même que vous avez été aux Tui- « leries, comment trouvez-vous l'Empereur ?* »

« Cela ne vous regarde pas ! » réplique brusquement le général.

« Pardon, » reprend Cesty, « je ne m'adressais pas au général, mais à Mac Mahon. »

Le général redevient bon homme, il prend Cesty par le bras, et hochant la tête :

« *Ne parlons pas de cela, docteur.* »

La Guéronnière sort de chez moi, toujours pour sa candidature au ministère de l'Instruction; je lui ai conseillé d'aller ce soir à Saint-Gratien où j'ai envoyé ce matin une lettre de Fleury.

Il y a en ce moment comme candidats sérieux: Parrieux, La Guéronnière, Royer, ancien procureur général.

En me quittant, La Guéronnière m'a dit:

« *Si je suis ministre de l'Instruction nous le serons* « *ensemble!* »

Politesse de cour!

Lorsque La Guéronnière écrivait dans le *Moniteur* quelques articles sur l'armée d'Orient, l'Empereur lui avait fait connaître toute sa pensée, et avait eu de longues conférences avec lui. Quelque temps après leur publication, Fould fait prier La Guéronnière de passer à son cabinet et lui dit:

« Le travail que vous avez fait pour l'Empereur est « en dehors de vos travaux du conseil d'Etat, et Sa Ma- « jesté n'a pas eu la pensée qu'une aussi importante chose « et dont il est si complètement satisfait pût demeurer « sans une rénumération particulière, je la réglerai donc « avec vous à votre gré. »

La Guéronnière, surpris et blessé, répondit:

« Vous vous êtes trompé sur mon compte, Monsieur « le ministre, ma position particulière et celle qu'a bien « voulu me faire l'Empereur en me nommant conseiller « d'Etat, ne me mettent pas dans la nécessité d'accepter « une récompense pécuniaire qui répugne à mes senti- « ments et que mes antécédents n'autorisaient pas à m'of- « frir. Si j'ai rendu quelques services, j'ambitionne, je ne « le dissimule pas, de plus délicates récompenses.

« J'ai pendant trois ans dirigé les journaux et la polé-
« mique du gouvernemcnt; si j'avais voulu faire fortune,
« et j'étais vivement sollicité de le faire par les intrigants
» qui s'agitaient autour de moi, je l'aurais pu; la pensée
« ne m'en est pas venue. Après trois ans, j'ai remis les
« trois journaux au gouvernement, sans avoir aliéné la
« propriété de l'Etat qui l'a été depuis.

« Non, Monsieur le ministre, je n'accepte pas, et je
« veux penser que la proposition que vous me faites,
« n'émane pas de l'Empereur, car cette idée paralyserait
« mon dévouement s'il avait jamais besoin dans l'avenir
« de recourir à ma plume. »

Fould, un peu décontenancé, s'excusa gauchement et La Guéronnière se retira.

Deux jours après, une petite lettre entièrement de la main de l'Empereur, arrivait chez La Guéronnière, elle était gracieuse et pleine de remerciements exprimés avec toute l'affabilité et la cordialité possibles; l'Empereur disait en terminant: « *que les services qu'il rendait ne pouvaient* « *être reconnus que par la sincèrité des remerciements.* »

LUNDI 21 JUILLET.

Nous avons des nouvelles du général Fleury; rien n'est encore arrêté sur le remplacement de Fortoul. L'Empereur est encore indécis entre l'idée de laisser subsister le ministère de l'Instruction publique et la réunion des cultes à la justice, ainsi que la réorganisation de l'Instruction *publique* sous un grand maître.

Fleury a montré à l'Empereur la lettre que La Guéronnière était venu me lire, elle a produit un très bon effet.

L'Espagne est dans une grave crise, la révolution est comprimée à Madrid après une lutte longue et sanglante, mais Saragosse est au pouvoir de Gurrea, progressiste avancé. Espartero préparait par des voies tortueuses son arrivée à la dictature républicaine, sa partie a été mal jouée.

Pendant l'insurrection de Madrid, tous les ambassadeurs à l'exception de celui d'Angleterre sont venus près de la reine, et c'est, dit-on, chez l'ambassadeur d'Angleterre, Lord Howden, que s'est retiré Espartero.

Ce Lord Howden que l'Angleterre s'obstine à tenir aux affaires est un ancien viveur, assez mauvais sujet, connu à Paris sous le nom de Caradoc; il a épousé cette vieille folle de Princesse Bagration et il se montre le plus vif et le plus injurieux des ennemis de l'Empereur Napoléon.

MERCREDI 23 JUILLET.

Rectifions d'abord deux faits: Lord d'Howden ne s'est pas rendu près de la reine d'Espagne pendant l'insurrection parce qu'il se trouvait à Londres, mais le premier secrétaire n'a pas quitté la reine. Espartero ne s'est pas réfugié à l'ambassade anglaise.

Samedi se juge le procès en diffamation intenté par Jules Lecomte, rédacteur de l'*Indépendance* Belge, contre

Monsieur Soubiranne et les journaux qui ont reproduit l'article publié par lui dans le journal *La Pénéloppe.*

J'ai vu hier M. Soubiranne qui m'a donné à lire les pièces de son dossier. J'ai vu les billets faux de M. Jules Lecomte, toutes les pièces de l'affaire de Florence avec Alexandre Dumas, les lettres écrites en diverses circonstances par le dit Lecomte.

Enfin tout cela est plus ignoble encore que je ne le pensais et je sais peu de misérables plus sales que le correspondant de l'*Indépendance.*

J'apprends à l'instant par Villain, vice-président de la société des sauveteurs, qu'un autre drôle dont j'ai eu déjà l'occasion de parler vient d'être démasqué.

Guérin Laurence, qui se faisait nommer le comte Guérin de Tencin et qui par intrigues et se faufilant partout, après avoir eu à comparaître plusieurs fois en police correctionnelle, entre autres méfaits, pour avoir usurpé la décoration de la légion d'honneur, s'était fait nommer chevalier du dit ordre et président de la société des sauveteurs, a été contraint de donner sa démission.

J'avais fait venir Villain, il y a trois mois, je lui avais raconté les antécédents de son président; alors Villain, aidé par M. le comte de Lyonne, membre de la société, a ouvert une enquête; ce qu'ils ont appris est un tissu de turpitudes et Guérin s'est vu forcé de donner sa démission.

A la dernière fête de Villeneuve l'Etang, la comtesse de Castiglione s'est longtemps égarée dans une île placée au milieu du petit lac avec l'Empereur; elle en est revenue, dit-on, un peu chiffonnée, et l'Impératrice a laissé voir quelque dépit.

J'ai interrogé des Piémontais sur la fortune du couple Castiglione ; il ne lui reste que 18,000 francs de rentes, et son train accuse une dépense de 60 à 80,000 francs. La comtesse Castiglione a été la maîtresse du roi de Piémont et je crois être certain que Nieuwerkerke a couché avec elle.

Elle veut louer pour cet hiver l'hôtel portant le numéro 17 rue de Matignon qu'occupent en ce moment mes amis le prince Porcia, la comtesse Bolognini, le comte et la comtesse Litta. Cet hôtel a un grand et étroit jardin qui à son extrémité du côté des Champs Elysées jouit d'une petite porte donnant accès dans un bosquet touffu et par conséquent très favorable à l'introduction d'un visiteur qui craint la publicité.

VENDREDI 25 JUILLET.

Victor Fouché, conseiller à la Cour de cassation, membre du conseil de la légion d'honneur, beau-frère de Victor Hugo, et frère de Paul Fouché, rédacteur du journal belge *L'Indépendance*, est un protecteur honteux de Jules Lecomte.

Au conseil de la légion d'honneur qui voulait répondre par un refus à l'autorisation demandée par Jules Lecomte de porter certaines croix étrangères, il a fait prévaloir la pensée de demander un rapport qui pût éclairer le conseil, au directeur de la sûreté publique.

Le directeur de la sûreté publique est Collet-Maigret, ami et protecteur de Jules Lecomte !

Aujourd'hui, Victor Fouché prétend qu'il a agi de la sorte pour enterrer l'affaire. Ce qui est vrai c'est que M. Victor Fouché est encore un de ces hommes sur lesquels il ne faut pas compter; il craint l'*Indépendance* et veut ménager les intérêts de son frère Paul. D'un autre côté Victor Fouché est assez avide d'honneurs et d'argent; il ne se trouve pas assez récompensé, il aurait voulu être sénateur! Il trouve que l'Empereur ne tient pas assez compte de son importance.

L'Empereur revient, dit-on, aujourd'hui.

La gravité des affaires d'Espagne le préoccupe.

Le *Moniteur* rapporte une dépêche donnant des nouvelles de Saragosse. Suivant cette dépêche, Falcon, général et chef du pronunciamiento, aurait sous ses ordres seize mille hommes de troupes.

Chaumont Quitry, chambellan, a vu lundi à Saint-Cloud l'Impératrice qui assistait dans la salle de spectacle du château à une répétition de *l'ours et le Pacha*, pièce qui doit être jouée par les officiers de la Maison en petit comité.

L'Impératrice a demandé à Quitry ce qu'on disait de la succession du ministre de l'Instruction publique

Quitry, qui est un honnête et loyal garçon, ne lui a pas caché que l'opinion se préoccupait des noms mis en avant, et qu'elle jugeait favorablement la candidature de La Guéronnière, parce qu'avec lui on croyait être certain que la vérité sur les hommes et sur les choses, parviendrait du moins jusqu'à l'Empereur.

Quitry n'a pas célé non plus le peu de confiance *qu'inspiraient* la plupart des grands fonctionnaires.

L'Impératrice écoutait avec attention; la conversation a duré plus de deux heures.

Le marquis de Chaumont Quitry est un homme jeune, à l'âme honnête et au cœur chaud, il est de mes amis, et comme *nous* il porte au ministère de l'Instruction publique, La Guéronnière.

Quitry est comme moi de cette association dans laquelle nous comptons le maréchal Bosquet, La Guéronnière, Latour-Dumoulin, Nieuwerkerke, etc. etc., association assez restreinte, qui dans l'intérêt de la chose publique marche d'un pas uniforme.

JEUDI 31 JUILLET.

J'ai déjeuné ce matin chez La Guéronnière qui m'a lu son portrait de Morny, nous le verrons paraître dans trois semaines.

La candidature de La Guéronnière se maintient, il n'est plus question de la division du ministère de l'Instruction.

Parrieux, appuyé par M. Salinis, évêque d'Amiens, est l'adversaire redoutable.

Le ministère s'occupe ici d'une brochure tirée en Belgique à trente exemplaires et envoyée à tous les hauts fonctionnaires ainsi qu'à l'Empereur. Cette brochure ou ce pamphlet dirigé contre Collet Maigret révèle un tas de saletés et de brocantages.

Elle est d'un nommé Meyer ancien condisciple de Collet, flétri comme escroc par trois ou quatre jugements.

Collet malgré tous les avertissements a conservé trop longtemps ce personnage dans son intimité; enfin il a fallu le renvoyer, et Meyer se venge en révélant tout ce qu'il a surpris.

J'ai eu de Thouars (Bretagne) de mauvaises nouvelles; la Marianne a cherché à faire des siennes; des récoltes ont été incendiées, les troupes sont arrivées, et à l'heure qu'il est, on a sous la main beaucoup de prisonniers.

Il y a deux ans, le maire avait sévi contre les *Jacques*, mais il ne fut pas soutenu par le préfet d'Angers et donna sa démission. Le maire choisi pour le remplacer était le chef des *Jacques* de la commune!

Je vais ce soir à Saint-Gratien avec La Guéronnière pour parler un peu de tout cela.

Du côté de Tours la Marianne a fait commettre quelques incendies.

J'oubliais de signaler le motif de la faveur dont jouit Collet-Maigret: sa femme est la maîtresse de Billault.

L'Empereur revient définitivement vers le 6 août.

Je le redis encore ici comme je le dis hautement, Billault n'est pas l'homme qu'il faut pour diriger le ministère de l'Intérieur. Les fonctionnaires qu'il nomme sont ou incapables, ou mauvais, ennemis de l'Empire et de l'Empereur, en un mot, la France est administrée par des hommes plus que douteux.

VENDREDI 1er AOUT.

Voici la lettre dont j'ai parlé, écrite par La Guéronnière au général Fleury, et communiquée à l'Empereur.

« Mon cher général,

« Tout autre que vous se tromperait peut-être sur la « communication que je viens vous faire, et que je ne vous « ferais pas, si vous n'étiez pas ce que vous êtes par le « cœur et par le caractère. Mais avec votre manière de « sentir et de juger, vous n'y verrez rien de vulgaire, j'en « suis sûr, et vous apprécierez le sentiment auquel j'obéis « en vous écrivant.

« Vous savez que bien souvent depuis trois ans l'opi- « nion publique m'élevant plus haut que mon ambition, « m'a donné le ministère de l'Instruction publique et des « cultes. Ce bruit qui n'a jamais été fondé, m'a toujours « été pénible chaque fois qu'il s'est produit.

« M. Fortoul remplissait très utilement sa haute mis- « sion ; ayant l'honneur d'être son ami, je n'aurais pu « avoir la pensée d'être son concurrent.

« Une mort aussi imprévue que douloureuse vient « d'ouvrir cette succession. Malgré la réserve qui m'est « habituelle et qui me fait répugner à toute apparence de « compétition, mon nom est déjà répété par tous les échos « de l'opinion. Vainement me suis-je isolé, effacé, enfermé « dans le travail, je n'ai pu étouffer ce bruit même en le « démentant, et je suis candidat au portefeuille de l'Instruc-

« tion publique sans avoir eu jusqu'à présent la prétention « de le recueillir.

« Vous comprenez, cher général, tout ce qu'il y a de « pénible pour un homme de cœur dans une telle situa- « tion. Moi qui de ma vie n'ai rien demandé, qui n'ai « jamais approché l'Empereur dans un but d'intérêt per- « sonnel, passer pour un compétiteur de portefeuille, pour « un ambitieux peut-être; jouer cette partie suprême sans « l'avoir engagée! voir mon nom livré à toutes les jalou- « sies qui s'apprêtent à me faire subir le discrédit d'un « échec quand je n'ai pas même cherché la chance d'une « lutte! en vérité cela est sérieux; il peut en résulter « pour moi un amoindrissement que je n'ai pas mérité et « qu'il est de mon devoir de prévenir s'il est possible.

« Il y a des situations si hautes qu'elles ne se deman- « dent pas. Je ne demanderai jamais d'être ministre. Des « amis dévoués et considérables m'avaient engagé à aller « à Plombières; j'ai résisté à cet avis, et je n'ai pas voulu « prendre une initiative qui aurait faussé mon rôle et dé- « naturé mon caractère. Mais je viens vous dire franche- « ment ma crainte; mon nom qui est agité à Paris peut « arriver à Plombières. Comment y arrivera-t-il? Mon « expérience personnelle me fait redouter les intermédi- « aires qui ne sont pas toujours désintéressés. Eh bien, « j'attache plus de prix à ne pas être dénaturé qu'à être « choisi. Si l'Empereur doit arrêter un seul instant sa « pensée sur moi, je voudrais que dans cette question il « me vît tel que je suis, et non peut-être tel qu'on me « fait. En un mot, incapable d'attirer sur moi sa haute « faveur, je serais heureux de soumettre mes idées à son « jugement.

« Je crois en effet avoir des idées utiles et sérieuses « sur toutes les questions qui se rattachent à la direction « du ministère de l'Instruction publique.

« Questions religieuses, questions d'instruction publi- « que, d'éducation du peuple, du mouvement intellectuel « de notre temps. Il n'en est pas de plus importantes, « de plus vitales, qui intéressent davantage l'avenir de ce « règne. Il faut que l'Empire français ait autant de gloire « littéraire qu'il a eu de gloire militaire. On peut vous « dire cela à vous, car vous êtes homme à comprendre. « Je vous assure, cher général, que j'ai une plus haute « ambition que celle d'être ministre, c'est de travailler à « ce résultat, c'est de faire passer dans les idées, dans les « intelligences, dans la littérature de notre époque le carac- « tère si élevé du génie de l'Empereur. Un souverain « comme lui, qui a façonné les institutions, réformé les « mœurs publiques, refait en quelque sorte une France « nouvelle dans l'ordre politique et administratif, doit aussi « faire une France intellectuelle à son image. C'est la « mission que Dieu lui a donnée et que son nom et son « caractère lui imposent le devoir d'accomplir.

« On parle ici de diverses modifications du ministère « de l'Instruction publique et des cultes qui à mes yeux « ont des inconvénients immenses et qui compromettraient « ce grand résultat. Il serait trop long de vous les énu- « mérer dans cette lettre déjà trop étendue, mais si l'Em- « pereur qui m'a donné des témoignages d'une confiance « dont je crois avoir été toujours digne, croyait utile que « je lui expose une situation que je connais, sur laquelle « j'ai beaucoup réfléchi; je me tiendrais comme plus ho- « noré de cette marque de confiance que de toute autre chose.

« Selon moi, pour un homme politique, ce qu'il y a « de plus désirable, ce n'est pas d'être puissant, mais d'être « utile.

« Agréez, mon cher général, l'expression de mes senti- « ments particulièrement dévoués. » —

L'Empereur a gardé cette lettre quatre jours, écrit Fleury dans une lettre arrivée hier, puis il a dit au général :

« *Je suis content de la lettre de La Guéronnière, ne « m'engagez pas, mais répondez lui d'une manière très « aimable.* »

Fleury ajoute : M. de La Guéronnière peut écrire maintenant à l'Empereur.

J'ai lu hier une lettre de Morny à La Guéronnière pour lui témoigner toute sa satisfaction de l'article qui m'avait été lu ce matin ; il demande seulement qu'on annonce bien qu'avant de quitter Paris il s'est retiré de toutes les affaires industrielles et qu'on dise en même temps que si la politique agissante lui plaît, il déteste celle qui oblige aux cérémonies, aux protocoles sans fin, et qu'on peut le voir subitement se retirer des affaires politiques comme il s'est retiré des affaires industrielles.

Morny ne veut pas être démonétisé ni usé, il se réserve.

La Guéronnière et moi sommes allés le soir à Saint-Gratien tout raconter à la Princesse Mathilde ; elle est toujours bien disposée et elle verra l'Empereur lundi soir.

Encore un livre rempli de bonnes et de mauvaises choses. Je suis attristé de la direction administrative de la France, de l'incurie de la faiblesse ou de la nullité des agents gouvernementaux.

Nous sommes en présence de sociétés secrètes les plus sauvages, les plus ennemies de toute civilisation et de tout progrès. Les révolutionnaires en chef désespérant de réussir par des appels ordinaires ont promis à leurs sauvages adeptes de leur abandonner la France comme une ville prise d'assaut.

Les incendiaires, les voleurs, les assassins et les pillards sont prêts, tous ces gens se nomment

La Marianne.

Dieu sauve l'Empereur!

DIMANCHE 10 AOUT.

J'arrive de Saint-Gratien, où j'ai dîné avec l'envoyé de Russie, le ministre des travaux publics et Benedetti.

La Princesse Mathilde était allée le matin voir l'Empereur à Saint-Cloud, elle l'a trouvé charmé de son voyage et bien portant. Il s'est plaint de trouver à son retour l'Impératrice changée et plus souffrante. Cette pauvre femme est dans un triste état de santé; deux fois par semaine au moins, ses médecins la brûlent, car elle a une de ces maladies de femmes qui altèrent profondément la constitution. Cet état a aussi pour résultat d'éloigner l'Empereur, de le rendre beaucoup moins désireux des relations intimes.

L'Empereur a dit à la Princesse Mathilde que les *Bonaparte Patterson* quittaient la France, parce que l'Empereur ne leur a permis de porter le nom de Bonaparte

qu'en l'accompagnant de celui de Patterson. Le fils a donné sa démission d'officier de cavalerie et elle est acceptée.

MERCREDI 13 AOUT.

Nous avons beaucoup causé ce soir au Cercle Impérial entre quatre personnes dont trois sénateurs, de la France, de la situation des partis et du personnel administratif qui gouverne.

Billault soulève toutes les indignations par les choix qu'il fait et par les tendances qu'il imprime.

La Bretagne, le Poitou, le Périgord et la grande majorité des départements du midi sont acquis à la *Marianne;* les autorités y sont ou molles ou malveillantes, quelquefois même elles sont choisies parmi ce qu'il y a de plus mauvais. Bon nombre de Mariannistes le sont et ils ne s'en cachent pas, parce que les hommes sages ne sont pas protégés.

Le mouvement de Thouars a eu une certaine gravité; les autorités étaient mauvaises. Si cela continue nous aurons dans un avenir peu éloigné des barbares plus barbares que ne l'étaient les hordes asiatiques qui se ruèrent sur les Gaules au VI^e^ siècle. Les sauvages sont plus qu'à nos portes, ils sont dans nos murs.

Le général Sauboul qui était allé en visite chez le ministre de la guerre y a appris les nominations suivantes:

Le maréchal Pélissier, duc de Malakoff, avec cent mille francs de traitement.

Roulland, avocat général, ministre de l'Instruction publique.

Je suis fâché de ce dernier choix qui est dû à l'influence des ministres.

Pauvre France!... pauvres nous!...

JEUDI 14 AOUT.

Le *Moniteur* annonce ce matin les deux nouvelles que j'inscrivais hier. Quelle cause amène M. Roulland, qui est ce qu'on est convenu de décorer du titre d'honnête homme?

Les ministres ont fait tomber le choix de l'Empereur sur ce procureur général pour deux raisons: la première, c'est qu'il ignore l'université et l'église, deux antagonismes difficiles à manier, et qu'arrivant sans préparation entre les deux, il aura besoin d'appui et de conseil et sera plus facile à diriger. M. Roulland ne connaît ni l'état politique, ni l'état social de la France.

Deuxièmement: M. Roulland, sans fortune, a besoin de tout ce qui en nécessite une. Il envie la puissance de la fortune, il appartient alors à ce concert de grands filous qui trafiquent de tout, et font litière de tout, malgré les tartines du *Moniteur* contre les influences, ce sont gens qui crient *au voleur!* alors qu'ils ont les poches pleines et que le champ n'est plus occupé que par des glaneurs.

M. Roulland a marié son fils à la fille de Giroux le peintre de paysages, frère d'Alphonse Giroux papetier et marchand de tableaux. Nous allons avoir la dynastie des Giroux à opposer à celle des Baroche; ce seront les Mont-

morency et les la Trémouille de ce ruisseau qu'on nomme le XIX^e^ siècle et qui charrie tant d'immondices.

Qui créera donc d'assez vastes égouts pour enfouir toutes ces saletés ?

SAMEDI 16 AOUT.

J'ai vu La Guéronnière qui est venu me donner la clef de l'intrigue par suite de laquelle Roulland est arrivé au ministère.

Lundi dernier, Fould avait dit à La Guéronnière: « Vous êtes pour ainsi dire notre collègue, car vous êtes « accepté par l'Empereur et le conseil, votre nomination « n'est plus qu'une formalité à remplir. »

Cependant Fould qui pouvait comme ministre d'Etat abréger la formalité et présenter sans retard la nomination à la signature, ne se pressait pas, car il espérait encore démembrer du ministère de l'Instruction publique toute la partie littéraire pour en enrichir le ministère d'Etat. Billault et Abbatucci restent à Saint-Cloud, ils circonviennent l'Empereur, ils le pressent, et Roulland est nommé presque en cachette. Quelques ministres, entre autres M. Magne, ont su la nouvelle par le *Moniteur*.

L'Empereur se fait une fausse idée de l'état des partis; il recommence la marche funeste de la restauration qui elle aussi voulait faire de l'ordre avec les éléments du désordre, de la royauté avec des républicains; qui trouvait les royalistes trop royalistes et daignait amnistier les Vendéens sous la signature d'un ministre régicide. La restau-

ration rêvait la conciliation en fortifiant les républicains au détriment des royalistes. Quinze ans se passèrent à ridiculiser la fidélité dont on pensait n'avoir plus besoin, et à fortifier les partis hostiles.

Aujourd'hui l'Empereur croit gagner les républicains et amadouer les socialistes en maintenant au pouvoir M. Billault; nous ne craignons pas de dire qu'il se trompe, il indispose ce qu'il y a d'honnête dans les partis gouvernementaux, il ne rallie personne, parce qu'on ne rallie jamais les énergumènes et par l'entremise de Billault, il leur donne de la force.

Le ministère de l'Intérieur aux mains de Billault, la Sûreté publique dirigée par Collet Maigret sont plus que deux fautes.

Comme tous les souverains, l'Empereur croit qu'en voyageant il peut juger de l'état des populations, qu'avec des agents nommés par le ministre il pourra se procurer des rapports fidèles, qu'avec Mocquard pour secrétaire il aura de l'honnêteté près de lui!

L'Empereur se trompe, et il est trompé. Fleury est un loyal garçon qui lui parle vrai, mais Fleury, quoiqu'intelligent, n'est pas dans un milieu à tout voir et à tout savoir.

Il est malheureux que l'Empereur ait composé sa cour mi partie de sots et d'intrigants sans vergogne. L'Empereur veut gouverner avec ses ennemis, et il en est encore à cette ridicule et immorale maxime empruntée au vocabulaire des révolutions:

Tout pour le peuple!

On sait ce que veut dire *le peuple!* C'est: « tout pour le pays » qu'il faudrait dire et surtout qu'il faudrait faire

comprendre. C'est avec l'intelligence et l'honnêteté qu'il faut régner. Il ne faut pas prendre un voleur sous sa protection, il ne faut surtout pas lui donner de l'autorité pour se concilier la classe estimable des voleurs.

Le Christ chassait du temple les vendeurs, il n'y laissait que les prêtres et les fidèles, et il ne disait pas: je ferai de la conciliation en souffrant que la maison de mon père devienne une caverne de brigands.

Je viens de voir Nieuwerkerke, on est persuadé chez la Princesse Mathilde que l'entrée de Roulland à l'Instruction publique n'est qu'une étape pour arriver au ministère de l'Intérieur et que c'est la crainte d'être remplacé par lui qui a poussé Billault à le faire nommer en remplacement de Fortoul. C'est toujours un mal, quand cela serait vrai, on ne pactise pas avec le mal et lorsqu'on le reconnaît, on cautérise sans ajournement; prolonger une telle situation augmente l'inquiétude, et laisser grandir l'inquiétude, c'est ébranler son propre pouvoir.

Ne laissez jamais une nation intelligente douter de votre propre intelligence ou de votre connaissance des hommes. Faites moins de circulaires contre les boursiers et les faiseurs d'affaires, mais nettoyez vos propres écuries. C'est lorsque Fould est ministre d'Etat, Mocquard chef du cabinet et que les poches de tous les intimes sont pleines, que l'on prétend prouver au pays que le pouvoir veut de l'honnêteté.

LUNDI 18 AOUT.

J'arrive de Saint-Gratien où La Guéronnière et l'abbé Coquereau sont venus passer la soirée hier. La Guéronnière et la Princesse Mathilde prétendent que la nomination de Roulland est due à Abbatucci seul, et que Billault en a été désagréablement surpris, car il voit en lui un remplaçant.

L'Empereur a dit à la Princesse : « *Roulland n'est pas « encore tout à fait à sa place.* »

Enfin on espère un peu le renvoi de Billault.

La Rochejaquelein a reçu de Billault une lettre qui le pressait de retirer la démission qu'il vient de donner de ses fonctions de conseiller général et qui l'engageait à venir causer de cette affaire au ministère de l'Intérieur.

Avec cette superbe qu'on lui connaît, La Rochejaquelein a répondu qu'il ne retirerait pas sa démission, parce qu'il ne voulait laisser amoindrir par personne son individualité, ni insulter en lui la dignité de sénateur ; qu'il refusait l'entrevue proposée parce qu'il n'avait aucune confiance dans le ministre, et qu'arrivant de parcourir le midi de la France, il y avait trouvé dans la situation de tels motifs d'accusation contre le ministre, qu'il déclinait tous rapports avec lui ; que du reste il allait envoyer copie de la lettre qu'il lui écrivait à l'Empereur et au président du sénat.

Puis, La Rochejaquelein a demandé une audience à l'Empereur ; il est fort douteux qu'il l'obtienne, car l'Em-

pereur est dans un de ses moments de claustration; il est fort difficile de le voir, et peut-être n'attache-t-il pas grande importance à toute cette affaire. A quelque point que la vanité personnelle s'y trouve mêlée, l'Empereur ne devrait pas refuser d'écouter la partie lésée.

Fould a dit à La Guéronnière:

« *Votre position est excellente, vous êtes maintenant par* « *la force des choses partie nécessaire de toutes les combi-* « *naisons ministérielles.* »

Il me faut malheureusement citer deux nouveaux faits de favoritisme qui font énormément crier.

Deux tout jeunes gens (à peine 21 ans) au mépris des droits acquis, des arrêtés sur l'avancement et de toute pudeur, viennent d'être nommés receveurs particuliers des finances; l'un de ces deux jeunes gens se nomme Baroche, l'autre Magne!

M. Baroche le père a une propriété dans l'arrondissement de Mantes, et il lui a fallu son fils comme administrateur des finances dans ses états; alors on a déplacé le receveur particulier qui ne demandait qu'à conserver sa place et on l'a envoyé au loin pour installer le jeune et intéressant Baroche, frère du paillasse qui est maître des Requêtes.

Même déplacement pour le jeune Magne.

Parlez de l'ancien régime à ces gens là, ils tonneront contre l'abus des faveurs royales! Au lieu de grands seigneurs bien élevés, remarquables par leur tact et leurs bonnes façons, nous avons des goujats qui portaient hier encore la robe de l'avocat, race avide, bourgeoise, chicannière, sans énergie et sans courage, âpre à la curée et *peu fidèle* dans ses engagements.

L'Empereur, dans ses anciennes publications, a toujours flétri le gouvernement des avocats et pourtant jamais gouvernement n'a été plus que le sien, emporté par la gent avocassière.

Certainement sous Louis-Philippe les avocats occupaient une grande partie des avenues du pouvoir, mais les ministères se nommaient Broglie, Molé, Guizot ou Thiers.

Aujourd'hui nous sommes plus bas; Rouher avocat, Billault avocat, Magne avocat, Baroche avocat, Troplong avocat, Abbatucci avocat, etc. etc. On n'a pas pu trouver un avocat pour être ministre de la guerre. Le ministre des Affaires étrangères est un Polonais bâtard de Napoléon Ier et le ministre d'Etat est un juif banqueroutier qui par son fils a la main dans toutes les grandes affaires de crédit.

L'Empereur se réveillera un jour, il faut l'espérer pour la France et pour lui.

MERCREDI 20 AOUT.

Hier, l'Empereur et l'Impératrice sont partis pour Biarritz.

L'Angleterre continue son agitation italienne et les journaux l'y aident puissamment.

Les Piémontais se frottent les mains, et le roi de Piémont se voit déjà roi d'Italie ayant l'Angleterre pour alliée, inquiétant la France, détruisant la Papauté à la joie des bons protestants, et bafouant l'Autriche.

Le jour où les menées de l'Angleterre réussiront, ce jour-là sera un jour malheureux; il n'y a en Italie que des éléments de trouble.

Mazzini profitera du jeu de l'Angleterre et du Piémont, et la France si elle ne veut abandonner la grande affaire de la catholicité, l'œuvre de son empereur Charlemagne, sera obligée d'intervenir.

Le roi de Naples a répondu aux notes et aux insultes de l'Angleterre, qu'il ne lui reconnaissait pas plus le droit de se mêler des Etats des Deux Siciles, que l'Angleterre elle-même ne lui reconnaîtrait le droit d'intervenir dans les affaires de l'Irlande ou de l'Inde; que d'ailleurs la prétention d'agir par contrainte ou par intimidation envers lui, était chose incroyable au moment où la France et l'Angleterre sortaient d'une guerre énorme, entreprise dans le but de s'opposer à la contrainte exercée par un puissant empire sur un état plus faible.

Les Italiens se plaignent beaucoup, mais il faut dire qu'ils conspirent contre tout gouvernement et que les meilleurs d'entre eux avec une imprévoyance superbe travaillent pour les socialistes.

Les étudiants piémontais avaient adressé un remerciement aux journaux anglais qui travaillent au soulèvement de l'Italie. Deux cents prétendus étudiants français, recrutés à la Chaumière ou à l'estaminet, imitent leur exemple et remercient les quatre bons journaux français, *le Siècle, la Presse, l'Estafette* et *la Revue de Paris,* qui ont reproduit le factum des étudiants piémontais.

Voici un léger échantillon du style de ces bons petits *Mazziniens :*

« Nous venons donc répondre à nos frères de Turin « qui n'ont pas voulu faire une manifestation monarchique « et piémontaise, mais un acte national et italien.

« Il est facile de tendre la main au-dessus du Mont-« Cenis à une nation d'un long et glorieux passé, qui n'a « peut-être perdu son indépendance que pour s'être trop « inquiétée des destinées universelles, et qui ne demande « à la recouvrer que pour travailler avec nous à l'alliance « des peuples européens. »

Tel est le langage légèrement voilé de ces jeunes socialistes qui viennent de quitter l'école et leur famille pour étudier la médecine ou le droit et qui s'érigent en conducteurs du monde.

Que voilà une respectable autorité que celle de deux cents étudiants!

Les républicains universalistes de New-York viennent de décider à la date du 6 août qu'une réunion aurait lieu le dimanche 10 pour aviser au prompt départ de ceux de ses membres qui veulent se rendre au pays où sonnera le premier tocsin de l'insurrection.

Ce n'est pas mal, et MM. les étudiants devraient bien envoyer une adresse à ces bons républicains, bataillon mobile qui crie sans cesse :

« *Anne, ma sœur Anne, n'entends-tu rien sonner?* »

Tout cela réjouit l'Angleterre qui commence à trouver la France trop vigoureuse; il faut donc mettre le feu à l'Italie, cela l'occupera, la troublera et contentera le parti puritain de la vieille Angleterre qui demande l'expropriation du pape pour cause d'utilité publique.

MERCREDI 3 SEPTEMBRE.

Je viens d'être fort souffrant, et mon livre noir s'en est ressenti. Je me trouve mieux, je reviens causer avec lui, car j'ai un petit scandale à enrégistrer sur ses pages.

Mme de Silveyra (Mlle de Menneval), femme d'un Portugais de l'ambassade, joueur, d'une fortune problématique, estimé tout juste pour n'être pas mis à la porte de la société, s'est fait enlever par un jeune M. de Louvencourt.

Mme de Silveyra était une lionne de la fashion, fort coquette et un peu femme entretenue, elle disait avec la seule naïvete que je lui connusse *« je n'estime que l'or ! »*

Mme de Silveyra est sœur de Mme Murat qui vit publiquement depuis longtemps avec le prince de la Moskowa; son frère est le petit baron de Menneval, officier d'ordonnance de l'Empereur.

On m'assure que la Moskowa, qui a déjà eu trois attaques d'apoplexie, est condamné par les médecins.

M. Bonaparte Patterson m'a pris hier à part au Cercle Impérial pour m'affirmer que contrairement à l'assertion de la Princesse Mathilde, il n'est pas exact qne son fils ait donné sa démission d'officier de cavalerie dans l'armée française.

Pourquoi cette histoire ? . . . que veulent dire ces tripotages ? . . . je l'ignore.

DIMANCHE 7 SEPTEMBRE.

Il y a disette de nouvelles, soit politiques, soit mondaines. Paris ou plutôt ce qui reste de Parisiens s'occupe d'une sale histoire d'acteurs, pris les uns en débauche avec des petites filles de douze ans, les autres avec des petits... parmi les premiers se trouve Dupont l'ancien chanteur de l'Opéra, aujourd'hui chef du chœur de l'église Saint-Roch, parmi les seconds Hervé des Délassements Comiques et le violoniste Hermann.

Les ouvriers des villes de la Normandie et de la Picardie sont violemment surexcités par la question de l'abaissement des tarifs douaniers et peut-être ne serait-il pas sans dangers en ce moment de toucher au tarif protecteur.

Cette grave question a été présentée aux délibérations des conseils généraux. Un manufacturier de Colmar, membre du conseil général, possesseur d'une grande fortune honorablement acquise dans l'industrie où il débuta par le rang de simple ouvrier, a répondu au préfet qui lui demandait son avis sur l'abaissement des tarifs :

Le gouvernement a raison de vouloir établir le système protecteur, car c'est lui qui empêche le progrès des industries; je sais bien que nous en souffrirons d'abord et moi tout le premier, mais le pays y gagnera et nous parviendrons à soutenir la concurrence contre l'étranger. Nous dormons, l'industrie s'encroûte, il faut l'éveiller et nous réveiller.

JEUDI 11 SEPTEMBRE.

Bon nombre de gens s'endorment. Après chaque crise révolutionnaire, considérant que tout est terminé et qu'il n'y a plus rien à redouter, l'expérience ne peut guérir de leur folle confiance ces dormeurs intrépides.

Les partis, un moment terrifiés, se rassurent et reprennent leur lutte; ceux qui se nommaient *les gens d'ordre*, se disent: c'est au pouvoir à sauver la société, et le jour où ils n'ont plus peur, *les gens d'ordre* se divisent et laissent le pouvoir presque seul devant les anarchistes qui eux ne se divisent pas.

Ont-ils eu assez peur, ont-ils assez sué dans leur peau en 1848 et au 2 décembre tous ces beaux messieurs qui aujourd'hui ont repris leurs intrigues légitimistes ou orléanistes; ces bourgeois qui sont toujours de l'opposition, ces vaniteux qui ne sont jamais satisfaits.

Une grosse intrigue contre le gouvernement se brasse depuis longtemps sous une apparence économiste, l'Orléanisme s'y attèle par son organe le *Journal des Débats* et tous les niais font chorus.

Il s'agit de l'abaissement des tarifs et la France est partagée en protectionnistes et en non protectionnistes. Une vive agitation est le produit de cette question mise à l'étude et soumise aux conseils généraux.

Si la protection de l'industrie française cessait, si la libre concurrence s'établissait, une crise effroyable aurait lieu, et les esprits des ouvriers sont montés à un tel point

qu'une révolution serait possible, sans compter le mécontentement des fabricants.

La libre concurrence ferait baisser les salaires, et comme l'ouvrier a déjà grande peine à subsister au taux des salaires actuels, cela lui deviendrait tout à fait impossible. Partout où passent les chemins de fer la vie devient plus difficile, les denrées et les loyers augmentent, sans que les salaires jouissent de la même augmentation, de là, un malaise très grand qui frappe les conseils généraux, malaise qu'augmenterait le libre échange et qu'il transformerait en misère.

Un gouvernement qui se fonde et qui a besoin d'appaisement n'introduit pas une mesure aussi radicale dans son système économique.

On ne fume pas sur un baril de poudre.

MM. des Débats poussent par MM. Chevalier et Kœchlin à l'intrônisation du libre échange, ils consentiront à louer l'Empereur, à l'appuyer de toute leur influence s'il veut donner dans ce piège ! . . . comme ils se frotteraient les mains, car ils ne rêvent que comte de Paris, puis cette bonne et zélée protestante la duchesse d'Orléans à laquelle ils immolent chaque jour en manière d'offrande deux ou trois bons prélats catholiques !

On crie bien haut . . . *vive le libre échange !* on ameute des aboyeurs et cela veut dire tout bonnement : *à nous les révolutions, c'est une crise salutaire et nous reposerons demain sous les rayons vivifiants du parlementarisme avec le comte de Paris, son auguste mère et les illustres ministres Thiers et Guizot.*

Vieux voltigeurs du parlementarisme, vous êtes absolument comme les ultra de 1815, vous n'avez rien appris

et rien oublié, vous regrettez vos droits féodaux, ce beau temps où Bertin l'Ancien et Bertin le Superbe imposaient au ministre des Affaires étrangères, le marquis de la Valette, comme diplomate!

Il règne en France un symptôme inquiétant, il n'y a presque plus personne qui prenne souci de la chose publique, on se laisse aller, on est un peu comme ces Gaulois du V^e^ siècle qui faisaient des offrandes aux muses et s'enfermaient dans leurs *villas* au bruit qui chaque jour se rapprochait, des invasions de barbares.

Les fonctionnaires publics, timides ou mauvais sont insuffisants; la magistrature dirigée par Abbatucci est hostile. Dernièrement, l'avocat Crémieux est allé plaider à Limoges, la magistrature lui a fait une sorte d'ovation. Il a dîné chez le président avec les juges, et entre la poire et le fromage il a diverti ces bons messieurs du tribunal par quelques anecdotes du *meilleur goût* sur l'Empereur et sur l'Impératrice!... l'hilarité a été grande.

Crémieux a dit à un juge qui avait vu repousser ses sollicitations par Abbatucci:

« Pourquoi diable aussi vous faire recommander par « M. le comte de La Guéronnière, un monsieur qui est « comte et qui place un *de* devant son nom, Abbatucci, mon « cher magistrat est un vrai républicain des bons jours, il « déteste comme moi les nobles et les comtes, nous som- « mes au mieux ensemble et si vous vous étiez adressé à « moi, votre affaire serait faite. »

Ceci n'a pas besoin de commentaire!

LUNDI 22 SEPTEMBRE.

Une plainte a été envoyée à l'Empereur contre Lefuel et les travaux qu'il exécute au Louvre.

M. Fould qui sait combien je me suis plaint de l'architecte et de son œuvre veut me croire l'instigateur de cette plainte, et Nieuwerkerke est venu me trouver tout ébouriffé de la chose. Je lui ai simplement répondu : ce serait une insulte de m'accuser d'une plainte anonyme, je ne me cache ni pour me plaindre des gens, ni pour me plaindre aux gens eux-mêmes.

La politique de l'Angleterre l'emporte et je crains qu'il ne sorte quelque grave complication de la résolution prise par l'Angleterre et la France, de rompre toutes relations diplomatiques avec Naples, et d'envoyer devant cette capitale une escadre anglo-française.

Les rapports du Piémont et de la Toscane deviennent aigres. Enfin le comte de Cavour continue son système aujourd'hui protégé par la France et l'Angleterre d'agiter l'Italie.

Le Piémont recèle tous les agitateurs italiens, et il ouvre même en France une souscription pour se procurer des canons contre l'Autriche.

L'autorisation d'ouvrir cette souscription à Paris a d'abord été refusée à Manin, ancien Président de la république de Venise en 1848, puis trois jours après elle lui a été accordée.

J'ai dîné hier à Saint-Gratien chez la Princesse Mathilde avec le prince Jérôme.

VENDREDI 26 SEPTEMBRE.

Il nous arrive une ambassade de l'empereur des Birmans. L'ambassadeur, le général d'Orgoni, est probablement à Paris depuis ce matin.

D'Orgoni était avant 1830 sous officier dans les chasseurs à cheval de la garde; il se nommait alors Giraudeau. En 1832 il guerroyait en Bretagne avec les bandes royalistes, puis il servit sous le maréchal de Bourmont dans l'armée de Don Miguel où il acquit le grade de capitaine. Don Miguel vaincu, Giraudeau, après avoir vécu quelque temps en Italie, s'embarqua pour l'île Bourbon. Il y établit d'abord un manège, puis il épousa la fille d'un vieux contre-amiral qui le laissa veuf après dix-huit mois de mariage. Un an après, il prit pour femme la seconde fille du contre-amiral, mais la fatalité s'attachait à ses mariages, cette jeune fille mourut bientôt; alors à bout de ressources, en 1847 poursuivi par ses créanciers, Giraudeau quitta ce nom pour prendre celui d'Orgoni qui était aussi dans sa famille, et il s'embarqua pour l'Inde où après des fortunes diverses il est devenu général en chef de l'armée.

D'Orgoni déteste les Anglais et il est tout dévoué aux intérêts de la France.

SAMEDI 27 SEPTEMBRE.

Beaucoup de socialistes ont été arrêtés ces jours derniers; ces gens là complotent toujours contre la vie de

l'Empereur. Les sociétés secrètes ont fait des achats assez considérables de révolvers américains.

Tous les matins les faiseurs de nouvelles, légitimistes, orléanistes ou socialistes annoncent que l'Empereur est au plus mal à Biarritz, et le badaud parisien les croit.

LUNDI 29 SEPTEMBRE.

La Gazette de Cologne a publié ces jours derniers une circulaire de la chancellerie russe, répétée aujourd'hui par tous les journaux, et qui me semble fort importante. Cette dépêche est relative à la pression que les puissances, en tête desquelles marchent la France et l'Angleterre, veulent exercer sur les royaumes de Naples et de Grèce.

En principe, en stricte équité, la Russie a parfaitement raison, et dans un langage aussi digne que modéré, elle dit fort bien qu'elle ne comprend pas qu'après avoir proclamé et soutenu par une guerre le principe de l'égalité des souverains, le respect des Etats faibles par les Etats forts, on prétend aujourd'hui contraindre un Etat faible dans l'administration intérieure de son gouvernement à subir la pression étrangère. La Russie ajoute qu'elle ne peut s'allier à une telle politique et elle impose à ses agents le devoir de protester contre les actes qui en émaneraient.

La Russie a parfaitement raison, mais pour Naples seulement; quant à la Grèce, elle se trouve placée dans d'autres conditions.

VENDREDI 26 SEPTEMBRE.

Il nous arrive une ambassade de l'empereur des Birmans. L'ambassadeur, le général d'Orgoni, est probablement à Paris depuis ce matin.

D'Orgoni était avant 1830 sous officier dans les chasseurs à cheval de la garde; il se nommait alors Giraudeau. En 1832 il guerroyait en Bretagne avec les bandes royalistes, puis il servit sous le maréchal de Bourmont dans l'armée de Don Miguel où il acquit le grade de capitaine. Don Miguel vaincu, Giraudeau, après avoir vécu quelque temps en Italie, s'embarqua pour l'île Bourbon. Il y établit d'abord un manège, puis il épousa la fille d'un vieux contre-amiral qui le laissa veuf après dix-huit mois de mariage. Un an après, il prit pour femme la seconde fille du contre-amiral, mais la fatalité s'attachait à ses mariages, cette jeune fille mourut bientôt; alors à bout de ressources, en 1847 poursuivi par ses créanciers, Giraudeau quitta ce nom pour prendre celui d'Orgoni qui était aussi dans sa famille, et il s'embarqua pour l'Inde où après des fortunes diverses il est devenu général en chef de l'armée.

D'Orgoni déteste les Anglais et il est tout dévoué aux intérêts de la France.

SAMEDI 27 SEPTEMBRE.

Beaucoup de socialistes ont été arrêtés ces jours derers; ces gens là complotent toujours contre la vie de

l'Empereur. Les sociétés secrètes ont fait des achats assez considérables de révolvers américains.

Tous les matins les faiseurs de nouvelles, légitimistes, orléanistes ou socialistes annoncent que l'Empereur est au plus mal à Biarritz, et le badaud parisien les croit.

LUNDI 29 SEPTEMBRE.

La Gazette de Cologne a publié ces jours derniers une circulaire de la chancellerie russe, répétée aujourd'hui par tous les journaux, et qui me semble fort importante. Cette dépêche est relative à la pression que les puissances, en tête desquelles marchent la France et l'Angleterre, veulent exercer sur les royaumes de Naples et de Grèce.

En principe, en stricte équité, la Russie a parfaitement raison, et dans un langage aussi digne que modéré, elle dit fort bien qu'elle ne comprend pas qu'après avoir proclamé et soutenu par une guerre le principe de l'égalité des souverains, le respect des Etats faibles par les Etats forts, on prétend aujourd'hui contraindre un Etat faible dans l'administration intérieure de son gouvernement à subir la pression étrangère. La Russie ajoute qu'elle ne peut s'allier à une telle politique et elle impose à ses agents le devoir de protester contre les actes qui en émaneraient.

La Russie a parfaitement raison, mais pour Naples seulement; quant à la Grèce, elle se trouve placée dans d'autres conditions.

Il ne faut pas oublier que la royauté grecque fabriquée par les Etats européens et constituée sous leur patronage, est comme en tutelle, qu'elle n'a vécu que soutenue par leur influence et par leur argent, qu'elle est encore débitrice de ces puissances qui peuvent peut être intervenir dans un pays qu'elles *commanditent.*

Mais à Naples, rien de pareil; le roi ne doit rien aux puissances, il n'est pas leur débiteur, il a su sans elles tenir tête aux révolutionnaires de 1848 qu'encourageait l'Angleterre ainsi que je l'ai déjà prouvé précédemment.

L'envoi des escadres est un acte des plus attentoires à la souveraineté du roi de Naples et celui dont les révolutionnaires se réjouissent le plus.

L'adjonction de quelques bâtiments sardes est une monstruosité.

La Sardaigne est le foyer d'où partent toutes les agitations italiennes, où les réfugiés révolutionnaires de tous les points de l'Italie trouvent asile et protection. La Sardaigne, sous la direction de M. de Cavour, tend à s'emparer de toute l'Italie et la France consent à laisser la Sardaigne venir à l'ombre de son pavillon, parader dans le golfe de Naples!

L'Angleterre pousse la Sardaigne, elle veut la grandir de toute l'Italie parce qu'en agissant ainsi, elle affaiblit l'Autriche et qu'elle crée un embarras futur à la France dont elle ruine l'influence; parce que, puissance protestante, elle pressent que la réussite de ce projet détrône la papauté dans un avenir plus ou moins éloigné.

Tout cela est fort grave, et dans de telles circonstances *nous avons* de bien maigres diplomates.

Persigny à Londres est une dérision.

Bourqueney à Vienne est un vieux fat de vaudeville.

La France s'engage dans une mauvaise voie entraînée par l'Angleterre qui certainement a quelques vues intéressées sur la Sicile; elle fait du Don Quichotisme au profit des révolutionnaires.

Sait-on qui se plaint à Naples? Une noblesse de polichinels et une bourgeoisie de ville comme toutes les bourgeoisies, vaniteuse et remuante. Tous ces gens protestent publiquement contre les exils qui les frappent, ils dénient les conspirations, les complots qu'on leur impute!... eh bien j'en ai connu beaucoup de ces beaux messieurs et en particulier, confidentiellement ils avouaient leurs complots et leurs conspirations.

Aujourd'hui, la France et l'Angleterre veulent forcer le roi de Naples à donner l'entrée de ses Etats à tous ces conspirateurs; le pays ne se révolutionne pas assez vite, et les exilés retrempés réconfortés soit à Londres soit à Paris par les propagandes révolutionnaires, ont besoin de liberté pour aller exercer leur apostolat mazziniste.

Une escadre combinée pour forcer le roi de Naples à accorder à ses ennemis la rentrée du royaume de Naples, et la Sardaigne qui monte sur des échasses pour prendre sa part de cette aberration du sens politique, qui vient menacer Naples en passant sa tête de roquet entre les jambes de la France et de l'Angleterre!

Je crois véritablement que la fin du monde approche, car gouvernements et peuples, tous deviennent fous.

Lorsque quelque part la révolution est triomphante, l'Angleterre s'écrie, quelque monstrueuse que soit cette

révolution : pas d'intervention ! mais si c'est la royauté, aussitôt elle proclame la croisade révolutionnaire.

DIMANCHE 12 OCTOBRE.

On s'entretient d'une affaire malheureuse pour Walewski, et malheureuse à tous les points de vue. Walewski, quoique ministre des Affaires étrangères, a joué à la Bourse et il a perdu. Manuel, son agent de change, lui a réclamé des sommes assez importantes pour *différences*. Walewski a fait offrir comme liquidation une part seulement de sa dette. Manuel a refusé en disant : il doit ou il ne doit pas, je ne puis entrer en arrangement. Il me soldera le tout, ou il s'adressera aux tribunaux pour faire classer sa dette parmi les dettes de jeu.

Pour éviter le scandale, l'Empereur a payé.

Ceci se passait pendant la tenue du congrès de Paris! ... Ainsi un ministre joue sur les fonds publics, pour ce fait il devrait être justiciable des tribunaux, il n'en est rien. Un decret lui confère la grande croix de la légion d'honneur !

L'affaire de Naples s'arrangera, dit-on, malgré le mauvais vouloir de l'Angleterre.

La Guéronnière me racontait hier, que causant dernièrement avec Fould de la crise financière qui amoindrissait tant de fortunes, et des malheurs inséparables de la fureur des spéculations, Fould s'était écrié : « *Tout ceci « est une preuve de plus que le travail est la seule source « d'une véritable fortune !* »

Risum teneatis !!!

Le *Journal des Débats* rapporte aujourd'hui *in extenso* un discours prononcé par M. Verhægen, un des chefs de l'université libre de Bruxelles, en réponse aux censures des évêques de Gand et de Bruges, et il va sans dire que le *Journal des Débats* prend parti contre les évêques.

Quant à moi qui ai vu de près l'université libre, je dois dire que l'enseignement qu'elle donne à ses élèves doit pour conséquence nécessaire amener l'incrédulité, qu'elle nie toute tradition religieuse et qu'elle repousse la foi.

Le discours de M. Verhægen ne lave l'université d'aucun des reproches qui lui ont été adressés, mais les confirme plutôt, c'est aux pères de famille à juger.

Voici quelques phrases de ce discours écrit tout entier comme un article du *Constitutionnel* de 1821 :

« Vous ne possédez », dit M. Verhægen aux catholiques, « que la vérité d'une église.

« .... L'université de Bruxelles est l'avant-garde du « libéralisme ; c'est là que sont élucidés, muris, discutés, « avec une patience infatigable, avec une méthode sévère, « sans engouement comme sans prévention, tous ces grands « principes qui appartiennent aux sciences politiques et « morales, qui sont la clef de voûte de la société, qui légi- « timent ou condamnent toutes les institutions humaines, » etc. etc.

M. Verhægen divague ainsi pendant quelques dizaines de feuilles : Les professeurs enseignent sans contrôle ce qu'ils jugent bon à enseigner, ils traduisent la foi au tribunal d'une jeunesse de dix-huit ans, ils sapent la tradition religieuse et renvoient dans les familles de bons petits incrédules qui prennent en pitié les croyances de leurs parents.

Voici comment termine le grand Verhægen, après avoir, suivant les enseignements du vieux *Constitutionnel,* beaucoup parlé de l'escopette de Charles IX, inventée par Voltaire. Voici selon lui le devoir des universités libres :

« Nous répétons que l'examen, la discussion loyale et « indépendante de tout pouvoir spirituel ou temporel, est « non seulement un droit, mais un devoir du professorat « dans toutes les universités. »

Voyez vous le professorat appelé à juger devant la jeunesse les pouvoirs spirituels et temporels de la société. Un cuistre chargé du plus énorme contrôle qui se puisse inventer.

La péroraison vaut tout le discours, elle s'adresse aux jeunes gens qui pourraient subir des influences de famille.

« Prenez garde, vous avez en ce moment deux enne- « mis à craindre, la séduction d'autrui et votre propre « exaltation. »

Et voilà ce que le *Journal des Débats* approuve et trouve beau !

LUNDI 13 OCTOBRE.

J'arrive de Saint-Gratien où j'ai trouvé conciliabules et commérages. Cette petite cour de la Princesse Mathilde est curieuse, personne n'y peut vivre en bonne intelligence avec ses coassociés. La Princesse, trés mobile dans ses affections amicales, change souvent de favorites et de favoris. Les Reiset et les deux Giraud règnent, Nieuwerkerke gouverne.

Mme de Serlay est devenue jalouse, elle a traité Mme Reiset du haut de sa grandeur, des demandes d'explications sont venues, la Princesse, le général Bougenel s'en sont mêlés, etc. etc., enfin c'est tout ce qu'il y a de plus portier au monde.

Les Reiset sont constamment auprès de la Princesse, ils ont raison, la Princesse se prononce en leur faveur, et elle prend Mlle Reiset avec elle pour le voyage de Compiègne.

L'Impératrice, Jérôme et son fils sont venus en visite à Saint-Gratien samedi; Nieuwerkerke et les Giraud avaient pris de l'air comme on dit en argot.

M. de Decker, ministre de l'Intérieur en Belgique, vient d'adresser aux universités de Gand et de Liège une lettre motivée par le discours de M. Verhægen, avec bien des précautions cependant, il leur recommande d'éviter la discussion religieuse dans leur enseignement.

Les ambassadeurs français et anglais sont rappelés de Naples. C'est une grosse et malheureuse affaire, où comme je l'ai déjà dit, pour complaire à l'Angleterre, nous avons complètement tort. Au milieu de la crise financière que nous éprouvons, ce rappel est une faute.

En raison de l'égalité des droits des souverains nous intervenons à Naples après avoir fait la guerre en Turquie parce que la Russie voulait s'immiscer dans les affaires intérieures de ce pays!

MARDI 14 OCTOBRE.

Il est arrivé hier d'Espagne une nouvelle très importante. Le maréchal O'Donnel et les ministres ont donné leur démission; le maréchal Narvaëz est chargé des affaires.

Depuis le commencement de la dernière révolution espagnole, j'ai constamment répété que le jour où Narvaëz mettrait le pied en Espagne il chasserait toutes les illustrations révolutionnaires telles que les O'Donnel, les duc de *la Victoire*, Prim, et autres héros *ejusdem farina*. Je le soutenais encore avant-hier au Cercle Impérial contre l'opinion du marquis de Benalua, ancien diplomate espagnol, très fin, et ordinairement très bon juge des situations; mais il accordait en cette circonstance trop d'importance à O'Donnel et à Prim.

Maintenant comment cela va-t-il marcher? Je l'ignore et personne ne saurait le prévoir, je ne demande pas à connaître le programme de Narvaëz, je fais peu de cas des programmes. Je veux voir comment il agira et ce qu'il inventera pour débarrasser l'Espagne des Espartero, O'Donnel et Prim.

Rien de nouveau sur Naples.

Les grands seigneurs de la cour actuelle sont très occupés. L'Empereur a signifié que pendant le voyage de Compiègne les courtisans qui *ont le bouton* dîneraient en habits de chasse, en culottes blanches, bas de soie et souliers vernis.

Ce decret n'a soulevé aucune protestation des grandes *puissances!!!*...

Trois mariages extraordinaires.

E. de Girardin épouse la plus jolie personne que Paris ait admirée l'hiver dernier, M^lle^ de Tiffembach, ravissante, blonde, très élégante et très coquette, fille naturelle, dit-on, du duc de Nassau, toujours est-il que la mère Tiffembach a été maîtresse du dit duc.

M^me^ la duchesse de Mouchy épouse M. Pinel, ancien secrétaire général de la préfecture de police sous M. Delessert et allié de Noailles ou plutôt parent du côté gauche.

Enfin, Louis de Noailles, frère cadet du feu duc de Mouchy, épouse la fille d'un soldat invalide. Depuis longtemps il courtisait cette jeune personne, il buvait avec le père, faisait le soir son piquet et restait jusqu'à 9 heures ½ chez la mère marchande de salades au Gros Caillou.

Les Noailles ont du malheur!

MARDI 21 OCTOBRE.

Une note insérée hier au *Moniteur* annonce la rupture des relations diplomatiques entre la France, l'Angleterre et le royaume de Naples.

Les ambassadeurs quittent Naples, cependant les flottes n'occuperont pas le Golfe. Il est dit dans cette note que le roi de Naples ne s'est point rendu aux représentations amicales de la France et de l'Angleterre, comme l'ont fait les royaumes de Belgique et de Grèce, et que le système de compression suivi par le roi de Naples étant un sujet permanent d'inquiétudes pour le repos de l'Europe, les

hautes puissances alliées ont cru devoir recourir à la rupture des relations diplomatiques sans adopter un état d'hostilités.

L'Europe est loin en ce moment d'être dans un état normal et rassurant; outre l'affaire de Naples et la crise financière, l'affaire des Principautés Danubiennes, la navigation du Danube, l'affaire de l'Angleterre et de la Perse préoccupent vivement.

La duchesse de Gênes engrossée par un capitaine de l'armée piémontaise, avait confié sa situation à son beau-frère le roi de Sardaigne, et il avait été résolu que toutes les précautions seraient prises pour ensevelir cette faute dans un profond secret; mais on comptait sans l'évêque de Turin, confesseur de la duchesse. Ce prélat n'a pas voulu laisser perdre une occasion d'être désagréable au roi de Piémont. (L'irritation, comme on le sait, est extrême entre le parti politique et le parti religieux.)

Donc un matin, sans avertissement, sans aucune formalité de convenance, le roi apprend que sa belle-sœur vient d'être mariée par l'évêque au susdit capitaine.

La duchesse de Gênes, princesse de Saxe, est renvoyée dans son pays, la tutelle de ses enfants lui est ôtée, et son mari est rayé des contrôles de l'armée pour s'être marié sans le consentement du roi.

MERCREDI 22 OCTOBRE.

Après la revue des troupes, passée à Vincennes, il y a *quelques* jours, et lorsque l'Empereur rentrait dans Paris

par le faubourg Saint-Antoine, des ouvriers se sont portés à sa rencontre en criant: « *Vive la République!* » Ils ont été arrêtés immédiatement.

Le mariage d'Emile de Girardin avec Mlle de Tiffembach est affiché.

Si j'avais eu besoin d'une preuve pour être certain que Paris est la ville la plus cancanière du monde, elle me serait maintenant acquise.

Je fais bâtir dans les terrains retranchés du bois de Boulogne et dans l'avenue qui conduit à la Porte des Princes une petite maison moitié pierres et moitié briques, style Louis XIII. L'emplacement qu'elle occupe, jardin compris est de 680 mètres; terrain et bâtisse me coûteront 28,000 francs. J'ai pour meubler cette demeure une quantité de meubles anciens, de porcelaines, de Chinoiseries que j'amasse depuis longtemps, tout cela sera curieux, mais rien de plus.

Dans le monde, le bruit s'est répandu, j'ignore comment, que je faisais construire *un château* meublé somptueusement, que j'ai gagné dans d'heureuses spéculations des sommes folles, etc. etc. Combien je vais être estimé cet hiver!

La réunion de Compiègne est curieuse; la cour est vraiment malheureuse dans ses choix. La littérature y est représentée par le comte Alfred de Vigny, espèce de Dorat musqué qui vise à la chevelure de Bernardin de Saint-Pierre, se pommade le visage, mouille ses lèvres pour les rendre plus roses et ressemble à une vieille femme habillée en homme contrairement aux réglements de police.

De Vigny a eu de l'esprit, il n'a plus que de l'affeterie, il madrigalise, pince les lèvres pour préparer un mot qui n'arrive plus, et débite des miévreries. Il a au plus haut degré l'adoration de sa personne, et se croit tellement important qu'en plein soleil il regarde son ombre pour se voir passer. Du reste il n'écrit plus de peur d'un insuccès.

Nous parlerons demain des autres convives de l'Empereur.

JEUDI 23 OCTOBRE.

Nous ne poursuivrons pas la biographie des hôtes de Compiègne, cela nous mènerait trop loin. Le prince de Beauvau, qui en fait partie, est un des plus ennuyeux hommes que je connaisse. Le prince de Bauffremont est une nullité cousue dans la peau d'un vieux beau. Le comte de Caumont La Force est un ex-viveur de mauvais ton dont la femme a été assassinée, il y a moins d'un an. Le marquis de Caulaincourt est un brave garçon éborgné à l'armée, mais fort nul. Le comte Frédéric de Lagrange joint à une mauvaise réputation, une grosse fatuité. Le baron Hallez Claparède est ennuyeux comme la pluie d'automne. Le baron de Rothschild divertira peut-être l'assemblée par des calculs financiers, tandis qu'Aubert et Meyerbeer parleront musique avec Verdi et qu'Horace Vernet et Isabey prodigueront leurs calembourgs.

Le marquis d'Herford est très spirituel. Ossuna, Sclafani, *le prince* de Croye sont des comparses.

Parmi les femmes, la maréchale Serrano est charmante et Mme la duchesse d'Istrie est une vieille p..... dont le mari est depuis peu dans le royaume des ombres.

Flanquez tout cela de MM. les ministres, des généraux, des personnages officiels, de Mesdames Magne, Hamelin, Roulland, Troplong, Baroche et Magnan, et si vous ne convenez pas que vous avez une bien jolie petite société fort choisie, vous serez vraiment par trop difficiles.

La *Presse* s'occupe avec ardeur de l'occupation des Principautés que l'Autriche refuse de faire cesser; elle affirme que la Turquie et l'Angleterre sont d'accord avec l'Autriche; l'affaire alors serait assez grave.

VENDREDI 24 OCTOBRE.

La note suivante, placée en tête de la partie non officielle du *Moniteur* d'aujourd'hui, n'est pas sans importance.

« *Paris le 23 octobre.*

« Depuis quelque temps, divers organes de la presse « anglaise, s'attachent à répandre sur le gouvernement « français des calomnies d'autant plus admises qu'elles se « cachent sous le voile de l'anonyme et ne permettent pas « de leur répondre autrement que par le dédain. Nous « savons le respect qui entoure la liberté de la presse en « Angleterre, aussi en signalant ses écarts nous nous bor- « nons à faire appel au bon sens et à la loyauté du peuple « anglais pour le prémunir contre les dangers d'un sys- « tème qui en détruisant la confiance entre les deux gou-

« vernements tendrait à désunir deux nations dont l'alliance «est la meilleure garantie de la paix du monde. »

L'alliance anglaise sera bientôt ce que j'ai toujours prévu qu'elle devait être, une alliance dont la durée est assurée en tant que tous les bénéfices seront au compte de l'Angleterre.

Cette nation nous pousse dans l'affaire napolitaine et nous trouve trop modérés ; elle veut la Sicile et les soufres napolitains lui sont nécessaires. Très louangeuse pour la France pendant la guerre de Crimée où son armée ne brillait pas, et pendant l'expédition de la Baltique que sa flotte ne parvenait pas à rendre anglaise, elle redevient arrogante. Nous aurons fait l'expédition de Crimée pour lui permettre l'expédition contre la Perse et par reconnaissance elle va bouleverser l'Italie et attacher à notre flanc, avec une puissance augmentée, son protégé et presque son vassal le roi de Piémont.

L'agrandissement du Piémont sera mauvais pour la France.

VENDREDI 31 OCTOBRE.

Quelques journaux anglais approuvent la note du *Moniteur ;* les autres journaux continuent leur polémique agressive ; enfin nous ne sommes en complet accord avec l'Angleterre, ni sur la question des Principautés, ni sur la question napolitaine.

Tout ceci est assez tendu.

D'un autre côté, les Orléanistes et les socialistes cherchent l'agitation ; ils sont secondés par la cherté des vivres et des loyers, la difficulté des transactions commerciales, la situation financière et la position de la Bourse.

La cour est à Compiègne, elle ira à Fontainebleau, elle arrive de Biarritz, elle a passé un mois à Plombières, on trouve toutes ces *villégiatures* trop prolongées.

On se plaint aussi du rôle de notre diplomatie en Europe. Il est vrai que je ne connais rien de plus nul que les trois quarts de nos diplomates.

Il est temps que l'Empereur avise.

VENDREDI 7 NOVEMBRE.

La situation devient difficile; il parait certain qu'il y a alliance entre l'Angleterre et l'Autriche dans les affaires turques. Ces deux puissances s'entendraient pour prolonger l'occupation de la mer Noire et des Principautés Danubiennes.

D'un autre côté, assure-t-on, l'Angleterre songerait à occuper militairement un point de la Sicile, se fondant pour cette occupation sur la présence des troupes françaises à Rome, et celle des troupes autrichiennes dans les légations.

L'Angleterre oublie que les Français et les Autrichiens ont été appelés par le gouvernement romain parce que la révolte se trouvait menaçante, disons mieux, plus forte que l'autorité légitime.

A Naples il n'en est point ainsi, le roi n'a pas réclamé le concours des étrangers pour vaincre des révoltés ; même en 1848, il a vaincu seul la révolution. Ce que personne n'ignore, c'est que dans la noblesse et la bourgeoisie des conspirations sont permanentes, suscitées par l'Angleterre qui veut mettre un pied en Italie, par le Piémont qui veut la coudre à sa petite royauté, et par Mazzini qui veut la révolutionner.

Depuis un mois le déchaînement de la presse anglaise contre le gouvernement de la France est des plus violents. Certes l'alliance est ébranlée, et le congrès qui devait ouvrir de nouvelles séances à Paris n'aura pas lieu, parce que disent les organes de la presse autrichienne, dans l'état de méfiance et d'irritation politique où se trouvent les différents cabinets de l'Europe, ce congrès serait plus funeste qu'utile. D'ailleurs ajoute la presse autrichienne, l'Angleterre saura défendre le traité de Paris.

Le ministère turc qui demandait l'évacuation des Principautés et le départ de la flotte anglaise a été renversé.

Notre diplomatie subit partout des défaites et se laisse battre sur tous les terrains ; il n'y a rien d'étonnant à cela, tous nos diplomates sont des gens plus que médiocres.

Pendant ce temps la cour est toujours à Compiègne au milieu des fêtes. Ce voyage coûte *trente-cinq mille francs* par jour.

L'ambassadeur d'Angleterre et le marquis d'Herford sont les deux seuls personnages invités pour toute la durée du séjour. Il y a quelques étrangers, les employés de la cour et leurs femmes et un troupeau d'ennuyeux.

Tout ce monde là joue au *grand seigneur* et quand *on a mis* un habit galonné, des bas de soie et des souliers

à boucles, on se mire dans une glace et on se dit à soi-même : « *bonjour, mon cher Saint-Simon !* »

Il y a toujours dans les départements un grand travail du communisme. Nous sommes minés sourdement, et il faudrait quarante ans d'inflexible autorité pour user la mauvaise génération d'aujourd'hui.

Les départements du midi sont des plus mauvais ; là le communisme a tout partagé d'avance et si les temps de 1848 revenaient, nous assisterions à d'horribles scènes ; le massacre, le viol, l'incendie et le pillage seraient mis partout en action.

Les révolutions passées sont les révolutions des amours-propres ; la révolution à venir sera celle des appétits brutaux. Cependant les purs du faubourg Saint-Germain évoquent la guerre civile qui leur ramènera Henri V. J'ai autrefois cru comme eux, qu'Henri V pouvait avec son principe de légitimité nous sauvegarder des révolutions à venir ; je reconnais mon erreur ; il reviendrait demain avec les d'Orléans, qu'après demain nous serions en plein parlementarisme, et que les révolutions reviendraient ensanglanter nos rues. Nous aurions en outre un débordement de niais et d'imprudents dont le communisme ferait bon marché.

Nous reverrions des voltigeurs de la restauration et de la monarchie de 1830, des voltigeurs des deux chambres comme en 1815 les voltigeurs de Coblentz.

Henri V, je le crains, n'est à la hauteur d'aucun rôle politique, s'il faut le juger par les hommes qu'il consulte et qui ont sa confiance.

Quant aux d'Orléans, j'en fais peu de cas. 1848 nous a appris à les connaître. Des jeunes princes qui se sau-

vent en laissant leurs femmes derrière eux, des jeunes princes qui offrent leurs services à la révolution, sont jugés.

VENDREDI 14 NOVEMBRE.

La réponse de l'Empereur au discours que lui a adressé le comte de Kisselef, ambassadeur de Russie, est le sujet de toutes les conversations. On la trouve très amicale pour la Russie, et on veut y voir la confirmation d'un rapprochement dont s'effarouche l'Angleterre.

Je ne crois pas, ainsi que le voudraient tous les ennemis de notre gouvernement que nous soyons brouillés, mais nous ne voyons pas en ce moment les choses de la même façon; nous nous refusons surtout après avoir été les alliés de l'Angleterre dans une cause européenne à devenir ses comparses, dans une cause où son intérêt seul est engagé.

Nous ne voulons pas recommencer la guerre pour ajouter à sa prépondérance.

L'Angleterre se sépare de nous et s'allie à l'Autriche dans l'affaire des Principautés et de la mer Noire; elle se lie avec l'Autriche et fonde une nouvelle alliance distincte de celle qui existait pour la guerre, rien de mieux si cela lui plait! Que ceci nous soit seulement une leçon et nous apprenne à nous tenir en garde contre les entraînements de l'amitié anglaise.

Nous avons eu certes raison de nous opposer de concert *avec* l'Angleterre aux vues ambitieuses de la Russie.

Aujourd'hui ne laissons pas à l'Angleterre le profit de son ambition. Elle nous a déjà fait commettre la faute de Naples, arrêtons nous. Elle voudrait avoir notre appui dans sa guerre contre la Perse, ce serait une nouvelle faute.

L'Angleterre voudrait nous mettre sur les bras quelque méchante affaire qui nous tint assez en haleine de difficultés pour lui permettre de peser à son gré et sans contrôle sur le monde. Elle invente en faveur du Piémont une Italie qui nous serait mauvaise; elle tient nos socialistes sur nos frontières et se targuant de la liberté de ses lois, elle nous laisse insulter par eux et par toute la presse anglaise chaque matin.

Notre mariage avec l'Angleterre était un mariage de raison; du moment où la raison n'en régit plus les conditions, le divorce peut être invoqué. La Russie et la Prusse se sont rapprochées de nous. L'Autriche fait des coquetteries à l'Angleterre, et l'ambassadeur anglais est, dit-on ce matin, le seul diplomate étranger que l'empereur d'Autriche ait invité à l'accompagner dans son voyage en Italie.

J'ai dîné avant-hier en tête à tête avec le maréchal Canrobert; c'est un très bon homme, un peu gonflé de sa dignité, non pas dans ses discours, mais seulement dans sa marche et son attitude. Il parle bien de la guerre et sans emphase.

Walewski quittera probablement le ministère et Billault serait, assure-t-on, remplacé par Roulland. Le renvoi du premier ne serait pas une perte, le renvoi du second serait une victoire pour l'Empereur.

LUNDI 17 NOVEMBRE.

L'alliance anglaise est toujours un peu ébranlée, et le journal le *Times* dit que si elle ne se raffermit pas avant l'ouverture du Parlement, elle court de gros risques.

L'Angleterre nous presse et veut nous effrayer avec l'intention de nous entraîner à sa suite dans sa politique agressive. Elle affiche la prétention de nous rendre solidaires de tous ses intérêts. Ainsi pour lui complaire il faudrait repousser l'ambassade que nous envoie la Perse et malmener le général d'Orgoni qui est venu proposer un traité de commerce avantageux au nom de l'empereur des Birmans.

On ne traite déjà que trop mal ce général d'Orgoni, on ne l'écoute guère, on lui répond moins bien encore, et Walewski le reçoit à peine.

Si l'alliance anglaise n'a pour toute conséquence que de nous ranger parmi les satellites de la Grande Bretagne, de nous faire en quelque sorte ses gendarmes, l'intérêt de la France nous en éloigne.

Il est contraire à notre saine politique de favoriser les vues ambitieuses de notre alliée sur la Sicile et de lui faciliter l'absorption complète de l'Inde; elle a crié bien fort *au voleur!* contre la Russie, pour pouvoir voler plus à son aise. Personne qu'elle n'a le droit de s'approcher de l'Inde, et pour défendre cette immense colonie, ces royaumes asservis et soumis au conseil des marchands de Londres, elle cherche à s'implanter dans quelque province de la Perse.

Il est à noter que la Perse n'attaque pas l'Inde, mais Hérat qui pourrait servir d'étape pour arriver dans l'Inde !

Ce que l'Angleterre fait dans l'Inde, elle voudrait le faire en Italie ; toute sa fantasmagorie d'attendrissement pour les pauvres Italiens n'est qu'un jeu ; elle a trouvé son compère dans le roi de Piémont ; il ne faut que la *laisser courre* et la France se réveillera un beau matin flanquée d'un beau petit royaume italien, fort ami de l'Angleterre et que la France sera obligée de surveiller parce qu'il lui sera un embarras si elle se brouillait avec l'Angleterre.

Manin, qui est à Paris, disait, il y a trois jours :

« La France et l'Angleterre veulent jouer les Italiens, « c'est pourquoi je ne me laisse pas prendre à tout ce beau « tapage qu'elles font à propos de Naples. L'Angleterre « veut dominer l'Italie par son onéreuse protection et s'in- « féoder la Sicile ; la France veut jeter quelque Murat sur « le trône des Deux-Siciles. Nous ne voulons pas, nous « autres vrais Italiens, de tous ces tripotages ; nous vou- « lons l'unité sous la forme d'un royaume ou d'une répu- « blique, et après tout, nous préférons à leurs implantations « de dynasties nouvelles, la race des Bourbons de Naples « qui est devenue italienne et pour laquelle nous avons « de l'estime. »

La *Presse* et l'*Indépendance* publiaient ces jours-ci une lettre du roi Louis-Philippe au roi de Naples, dans laquelle le roi de la révolution conseillait à son neveu le système des concessions et l'engageait à prendre pour exemple la politique française.

Le roi de Naples, dans sa réponse également publiée, dit qu'il ne veut subir le sort ni de Louis XVI ni de

Charles X; qu'il veut être roi seul jusqu'au bout, que c'est à lui à penser et à agir pour son peuple auquel il doit assurer le repos et une bonne et juste administration, qu'il n'entend point prendre pour exemple la politique qui a fait de la France, l'effroi et la perturbation de l'Europe.

Louis-Philippe est tombé avec son système de concessions; le roi de Naples avec son système de compression est encore sur le trône, ce n'est pas la révolution qui l'en précipitera, mais peut-être la France et l'Angleterre prêtant main forte aux révolutions.

L'Angleterre ne s'est pas émue des massacres de prêtres qui ont eu lieu à Rome en 1848, elle était en bons termes avec les Ledru-Rollin et Louis Blanc, lorsqu'ils tentaient la ruine de la France et l'oppression de la plus saine partie de la population. Elle pactisera avec tous les révolutionnaires, et naturellement elle se déclare contre un roi qui se défend contre leurs entreprises.

Que diable! la France va-t-elle faire dans cette galère l'intérêt de Murat et de Chassiron son gendre!... ce serait là une excellente plaisanterie.

Notre cabinet oublie trop que pour être bien avec l'Angleterre, il faut s'en faire respecter, il faut la malmener; elle est comme ces femmes qui adorent les maris qui les battent.

Voyez l'Amérique!... L'Amérique insulte l'Angleterre, la bafoue, chasse son ministre, viole ses traités; l'Angleterre supporte tout, aucune douleur du *facies* ne trahit le mal que doivent lui causer les coups de pied au cul qu'elle reçoit. Si j'avais un conseil à donner à propos *de l'alliance*, je dirais:

« *N'allons pas plus avant, demeurons, chère Oenone.*
« *Je ne me soutiens plus, la force m'abandonne.*
« *Mes yeux sont éblouis du jour que j'entrevois.* »

JEUDI 4 DECEMBRE.

L'Angleterre est enfin parvenue à exciter des mouvements révolutionnaires en Sicile. On ignore encore quelle est leur gravité. On sait que l'armée napolitaine est très vivement travaillée par des proclamations révolutionnaires.

La flotte anglaise augmente le nombre de ses vaisseaux dans la mer Noire.

L'expédition dans le golfe Persique se prépare sur une grande échelle. L'Angleterre espère au moyen des affaires de Naples et de Neuchâtel aveugler l'Europe sur ses manœuvres en Orient.

Notre alliance avec l'Angleterre est compromise parce que nous ne voulons pas être ses complaisants satellites. Il n'est sorte d'injures que les journaux anglais ne vomissent contre nous, et je ne serais pas du tout surpris, si d'ici à peu de temps, nos réfugiés à l'abri de l'hospitalité anglaise, tentaient quelques troubles en France.

Walewski et Morny surtout sont accablés des plus grossières insultes par la presse anglaise et l'Empereur est menacé; le *Times* lui dit: *que la restauration est tombée peu de mois après s'être mise en froid avec l'Angleterre à propos de l'expédition d'Alger. Louis-Philippe peu de temps après le différent causé par les mariages espagnols!*

C'est un petit avis amical et tout à la fois un document qui ne manque pas d'importance sur les causes de nos deux dernières révolutions.

L'académie des Beaux-arts vient d'être rappelée au jury des expositions. Après bien des essais on reconnait enfin que l'académie vaut mieux que les rapins pour juger le talent des artistes.

Le marquis de Chennevières, cet intrigant qui à force de souplesse et de courbettes a capté la confiance de Nieuwerkerke et qui s'est composé une petite coterie dont font partie Soulié, conservateur adjoint de Versailles, Barbet de Jouy, conservateur adjoint des antiques, Clément de Ris, mon attaché, Henriet, secrétaire du directeur général, est fort opposé au jury académique.

Il a écrit de Florence où il jouit de son cinquième mois de congé cette année, au directeur, pour le supplier de ne pas remettre le jury aux mains de l'Institut. Il lui propose un petit jury de sa façon dont il nomme les membres: Villot, Soulié, Longpérier, Barbet de Jouy, Lefuel, Mérimée.

Comme je suis la bête noire de la faction Chennevières, je me trouve tout naturellement exclus. Je connais tous ces pieds plats et ils voudraient bien me démolir. Ils s'aveuglent sur leur importance, et parce qu'ils ont monté à plat ventre quelques marches de l'escalier de la faveur, ils pensent pouvoir arriver au faîte.

Tous ces déclamateurs si féroces jadis contre les abus, si indignés contre les sinécures, amènent Nieuwerkerke aux abus qui leur sont favorables. Toute l'année, malgré le décret impérial ces messieurs sont en congé avec appointements. Pour eux la loi n'est point faite.

Un autre intrigant sort d'ici, c'est Martinet, agent secret des d'Orléans, propagateur de mauvaises nouvelles, colporteur de pamphlets contre l'Empereur. Nieuwerkerke qui ne voulait parmi les employés de l'Exposition que les employés du Louvre, n'avait donc pas désigné le susdit Martinet pour en faire partie. Ce matin, il est venu geindre et pleurer. Nieuwerkerke lui donne un emploi.

Quand je vois par ce coin de nos musées de quels subalternes on remplit les administrations, je ne m'étonne plus de tant de gouvernements trahis.

Il ne faut pas penser à éclairer les aveuglés, d'abord ils vous en veulent de leur prouver qu'ils se sont laissés aveugler et ils ne vous croient pas ; c'est toujours l'histoire de Cassandre.

MERCREDI 10 DÉCEMBRE.

Les nouvelles sur l'état de l'insurrection sicilienne sont contradictoires. Suivant les uns l'insurrection est comprimée et son chef est prisonnier ; suivant les autres (les journaux anglais surtout) l'insurrection fait des progrès.

L'Angleterre ne néglige rien pour mettre le feu aux quatre coins du royaume des Deux Siciles, et depuis deux jours elle laisse voir dans quel intérêt ses journaux parlent du point de départ des discussions avec le roi de Naples et reviennent sur la fameuse affaire des soufres.

L'Angleterre veut avoir un nouveau fief qui s'appelle Naples, elle s'entend avec la Sardaigne et elle espère ne pas manquer son coup comme en 1847. Le roi de Naples

est poursuivi d'un côté par l'Angleterre assistée de la Sardaigne; de l'autre par la conspiration des *Muratistes*.

Je déplore la situation que la France prend de gaîté de cœur dans cette affaire; si l'Angleterre triomphe et qu'elle donne la Sicile à la Sardaigne, elle coud à nos flancs une puissance dangereuse, elle jette sur nos côtes une surveillance ennemie avec laquelle il faudra tôt ou tard compter. Nous n'avions de frontières à garder que vers le Nord, nous aurons, si le Piémont s'affranchit en Italie, une nouvelle frontière à surveiller, un séïde de l'Angleterre à observer, un ennemi de plus à redouter.

Si au contraire les *Muratistes* triomphent, nous aurons contre nous l'Angleterre et le Piémont ainsi que le reste de l'Europe.

Je ne comprends donc pas la position de la France dans l'affaire napolitaine.

Sous prétexte de traiter, l'ambassadeur anglais arrête, dit-on, pour quelques mois à Constantinople l'envoyé Persan qui a mission de venir à Paris, et comme cette mission contrarie l'Angleterre, elle met tout en œuvre pour l'empêcher.

Nous avons en ce moment une bien pauvre diplomatie!

Mais en revanche nous avons un ensemble de ministère qui ne m'inspire aucune confiance.

MERCREDI 17 DÉCEMBRE.

L'assassin du roi de Naples a été pendu ces jours *derniers*, c'est un condamné politique déjà amnistié.

Le prince de Prusse sort d'ici, il a fait ce matin à 9 heures sa seconde visite au Musée.

Nieuwerkerke étant à la chasse, j'ai fait au prince les honneurs de la galerie des antiques.

Le prince est jeune, de tournure distinguée et de figure agréable; il est poli, intelligent, fort ami des arts dont il parle en connaisseur éclairé.

Le *Moniteur* contient ce matin une très importante note sur les affaires de Neuchâtel.

Le gouvernement y dit que toute sa bonne volonté de conciliation a échoué devant l'obstination Suisse renforcée par des conseils démagogiques et que maintenant la Suisse ne peut s'en prendre qu'à elle-même si au lieu d'une transaction honorable, des mesures plus rigoureuses sont adoptées.

L'Angleterre souffle sur tous les commencements d'incendie pour n'être point gênée dans ses affaires de Perse. La Suisse, Naples lui sont des dérivatifs à l'attention de l'Europe et lorsque l'imbroglio continental sera débrouillé, elle espère pouvoir répondre à l'Europe: *le tour est fait!*

Autant je prêchais l'alliance anglaise pendant la guerre de Crimée, autant je la croyais nécessaire, autant aujourd'hui je la trouve pleine de périls. La France ne doit, je crois, s'inféoder à aucune alliance, nous avons trop souvent été dupes de notre chevaleresquerie. La France ne doit entrer que dans les alliances que lui dictera son intérêt.

L'Angleterre voudrait lui donner le rôle d'appoint, ce rôle ne nous convient pas.

Ce peuple d'égoïstes, cette contrée de l'égoïsme, nommée l'Angleterre, veut ériger en loi, que personne n'a le droit

de s'occuper de l'Inde, des rois qu'elle y détrône, des empires qu'elle y renverse, des dynasties qu'elle supprime; mais l'Angleterre veut avoir partout les yeux et la main; elle crie haro sur la Russie qui cherche à s'étendre en Orient; elle a tempêté contre la France à propos de l'expédition d'Alger; l'Angleterre c'est la vieille Rome des empereurs, le reste de l'Europe et du monde se composerait de rois tributaires.

VENDREDI 19 DÉCEMBRE.

Il y a eu hier petit bal aux Tuileries; une altesse égyptienne s'y trouvait.

Mercredi, j'ai dîné chez la Princesse Mathilde avec Vimercati, aide de camp du roi de Sardaigne, et La Guéronnière. Il y a été fort question des affaires d'Italie.

Benedetti est venu après dîner.

La Princesse, comme de coutume, a été fort révolutionnaire à propos de l'Italie, et elle a parlé du clergé d'une manière déplorable.

Vimercati, lui aussi, s'est lancé dans toutes les utopies à l'ordre du jour à Turin (la liberté de l'Italie au profit de la Sardaigne sous entendu) la papauté évincée de Rome, etc. etc., et puis toujours la même rengaine: *nous avons été les maîtres du monde.*

Je lui ai répondu:

« Vous n'êtes pas plus les anciens Romains, que les « Turcs ne sont les anciens Grecs du Bas-Empire. Vous « *autres Longobards*, vous êtes une race venue du Nord,

« vous vous êtes superposés, vous vous êtes imposés comme « les Allemands s'imposent aujourd'hui, et enfin que pré- « sente votre histoire pendant la durée du moyen-âge et « jusqu'à nos jours ? une succession de luttes intestines et « de guerres pour savoir à quel prince étranger sera le « duché de Milan ? Si aujourd'hui on déclarait l'Italie « libre, demain on s'égorgerait de ville en ville.

« Le pape Pie IX a essayé du gouvernement consti- « tutionnel, comment en a-t-il été récompensé ? On a mas- « sacré son ministre, un homme remarquable, sur les « marches du Palais de l'Assemblée Constituante, et l'as- « semblée, prévenue de cet horrible meurtre, a déclaré « qu'elle passait à l'ordre du jour. Le buste de l'assassin « a été couronné et promené dans les cafés, puis le palais « du pape a été attaqué à coups de fusils.

« Puis encore pendant le règne de la Convention ro- « maine on a fusillé des prêtres à Saint-Firmin.

« L'Italie est un danger par les passions révolution- « naires que la Sardaigne et l'Angleterre n'y fomentent « que trop, et les honnêtes utopistes comme vous, mon « cher Vimercati, seraient les premières victimes d'une « révolution.

« Prétendre que l'Italie est homogène est une plaisan- « terie, si le roi de Piémont devenait roi d'Italie, je ne lui « donne pas six mois pour être mis au banc des prétendus « patriotes, comme l'Empereur d'Autriche ou le roi de « Naples. »

La vieille Europe est dans une crise qu'elle traversera, je le crains, d'une manière fatale ; elle est pleine de prétendus libéraux qui sous prétexte de liberté veulent tout asservir à la loi de leur utopie. Ces gens là ne com-

prennent pas les guerres de religion et ils veulent des guerres de philosophie.

Le professeur Michelet est l'avant-garde de ces fous dangereux ; dans son livre de *l'oiseau* il déclare l'oiseau supérieur à l'homme, et plus intéressant que lui pour l'humanité ; les socialistes déclarent l'intelligence convaincue d'incivisme, ils veulent l'égalité dans l'ignorance, une nation de populace.

Michelet déclare l'homme inférieur aux oiseaux.

Pour qui donc est fait Charenton ?

(Fin de l'année 1856.)

MÉMOIRES

DU

COMTE HORACE DE VIEL CASTEL

SUR

LE RÈGNE DE NAPOLÉON III

(1851—1864)

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Imprimerie B.-F. Haller, Berne.

MÉMOIRES

DU

COMTE HORACE DE VIEL CASTEL

SUR

LE RÈGNE DE NAPOLÉON III

(1851 — 1864)

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

L. LÉOUZON LE DUC

IV

1857 — 1858

DEUXIEME EDITION

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
1884

SOMMAIRE.

ANNÉE 1857.

JANVIER.

Pages

L'affaire de Neuchâtel — Assassinat de l'archevêque de Paris — Mariage du comte de Morny — Mme Lehon — Opinion de M. de Reiset sur la Princesse Mathilde — Un mot de l'Empereur — Mme Lehon et le mariage de Morny — Verger, son exécution — Alfred de Vigny à la cour — Le cardinal Morlot — Walewski et M. de Coislin . . . . . 3 à 17

FÉVRIER.

Les Anglais en Chine — L'amiral Cécile — Le commerce français — Un bal masqué, la comtesse Castiglione et l'Empereur . . . . . 18 à 23

MARS.

La Princesse Mathilde et Alex. Dumas fils — Les Philippistes — Procès de Berryer fils — Traité entre la Perse et l'Angleterre — Une supplique à l'Empereur — Le père Ventura et ses sermons — L'Impératrice et le clergé — L'illuminé Hume, ses séances au château et dans les salons — Nomination du comte de Laborde aux archives — La Princesse Mathilde renseignée sur de Laborde — Différent entre Messieurs Chabrier et

Pages

Fould, une lettre de l'Empereur — Accouchement de la duchesse d'Orléans — Leg de la princesse de Lieven à M. Guizot . . . . . 24 à 35

AVRIL.

Emile Augier élu à l'Académie — Horace Vernet et le maréchal Canrobert — Diner chez Dubufe — Fould et Théophile Silvestre — Madame de Païva, son palais, ses diamants, les faux billets de banque — Attentat contre l'Empereur — Vente de la collection Patureau, une anecdote, Villot et Reiset — Détails sur la conspiration contre l'Empereur, Giraud et Ledru-Rollin . . . . . 35 à 51

MAI.

Le jury des Expositions — Le grand-duc Constantin, sa visite au Musée — Bal au Ministère de la Marine, la comtesse Castiglione et la Princesse Mathilde — Mort d'Alfred de Musset — Froideur de l'Impératrice pour la Princesse Mathilde — Le fauteuil de l'Impératrice — Les favoris de la Princesse, ses intimités, la pruderie de Reiset — Nieuwerkerke et la comtesse Castiglione — M^lle^ Poisson — Un dîner chez Morny, la Princesse Mathilde et E. Delessert, incident de jeu — Paroles de la Princesse sur M. de Laborde — Départ de la cour pour Fontainebleau — Le comte et la comtesse Castiglione — Une soirée chez E. de Girardin — Deux lettres du maréchal Marmont — La Païva propriétaire de Ponchartrain — Le grand-duc Constantin à l'Exposition — L'Empereur et M. Vieillard — Mort du marquis de Pastoret — La Rochejaquelein et la lettre du duc de Bordeaux — L'Impératrice à Fontainebleau — Les invités aux résidences — Une lettre de M^me^ de Lagrange — Visite du roi de Bavière — Mort du sculpteur Simart — Mariage de M^lle^ de Reiset . 51 à 82

JUIN.

Infatuation de Nieuwerkerke — M^lle^ Sapia, son *mariage* avec Pierre de Castellane, la famille de Castel-

Pages

lane — Les élections — Nouveaux sénateurs — L'administration et les artistes — Confidences du marquis de Bruslard — Le général Cavaignac — Nouveau complot, arrestations . . . . . 82 à 93

JUILLET.

Insurrection dans l'Inde — Les Mazziniens à Naples — Le prince de Canino — M. Renan et son œuvre — Poursuites contre la presse — Les événements d'Italie — Départ de l'Impératrice pour Plombières, son retour — L'Impératrice et Béranger — Les acquisitions à l'Exposition — Mort de Béranger, ses funérailles — Les Mortemart Boisse — Retour de Morny, ses démêlés avec Mme Lehon — Le baron Haussman et Francine Cellier — Un dîner chez Arsène Houssaye — Tripotages financiers, paroles de l'Empereur — Eugène Lehon — Mort du prince de la Moskova et du prince de Canino . . . . . 93 à 126

AOUT.

L'affaire des Principautés Danubiennes — Mort d'Eugène Sue, sa vie — Départ de LL. MM. pour l'Angleterre — Le Piémont et l'Italie — Le procès des conspirateurs et la comtesse Castiglione — Un mot de M. Thiers sur l'Empereur — Les massacres dans les Indes — Les enfants de Rachel, anecdotes sur la tragédienne — Inauguration du nouveau Louvre, le discours de l'Empereur — Les nouveaux légionnaires — Les artistes récompensés — La médaille militaire — Les mutations diplomatiques — Anecdotes sur Mocquard, Roulland, Magnan, Fould — Les affaires de l'Inde — Le camp de Châlons — Opinion de la Princesse sur les maréchaux . . . . . 127 à 156

SEPTEMBRE.

Condamnation du capitaine Doineau — L'Algérie, la guerre dans l'Inde — Accusation de M. Villemain contre Lammenais — Le livre de M. de Valbezen —

Pages

Lettre du peintre Pérignon à Nieuwerkerke, provocation, lettre d'excuse — Opinion de Bacciochi sur l'Empereur et l'Impératrice — Les tripotages féminins à la Cour — Les favorites de l'Impératrice, Mme de Contades, de Las Marismas, Walewska — La comtesse Castiglione et Lord Hertford — Mirès et la *Caisse des chemins de fer* — Nouvelles insurrections dans l'Inde — Dramatique histoire du colonel comte de Cercey — L'entrevue de Stuttgard, questions européennes — Mort de Manin — Le jeune prince Murat — Désastre des tableaux du Louvre . . . . . 156 à 187

OCTOBRE.

La colère de Nieuwerkerke — Le grand-duc Constantin à Cherbourg — La philantropie anglaise dans l'Inde — Paroles du maréchal Canrobert sur le prince Napoléon — Chute du Ministère espagnol — Le jour de deuil en Angleterre, la politique anglaise — Maladroit procès au comte Migeon — La cour à Compiègne, Les invités, Gaston d'Hauteserve, sa biographie — Prise de Delhi — L'affaire des Principautés — Mort du général Cavaignac . . . . . 187 à 205

NOVEMBRE.

M. de Thouvenel à Constantinople — Discours de Lord Palmerston — Chute du Ministère belge — Mort de la duchesse de Nemours — Anecdote sur Mme de Nadaillhac — Une charade à Compiègne — Un duel — Irritation de la Princesse Mathilde contre Alex. Dumas fils . . . . . 205 à 213

DÉCEMBRE.

Suspension du journal *La Presse* — Un article du *Times* — Transformation du prince Napoléon — Révocation d'un procureur Impérial — Arrivée en France du général Lamoricière, sa lettre au ministre 213 à 216

(Fin de l'année 1857)

ANNEE 1858.

JANVIER.

Pages

Mécontentement de l'armée d'Algérie — Les affaires en Chine — Attitude de l'Impératrice — Madame Walewska et l'Impératrice — Attentat d'Orsini, les arrestations, les morts, les blessés — Suspension de deux journaux — Les grands commandements militaires — Message de l'Empereur au Sénat, le conseil privé . . . . . 219 à 234

FÉVRIER.

L'Impératrice et les princes d'Oude — Le comte Germain et Louis Napoléon — Changements aux Ministères — La restauration des toiles de Rubens — Une lettre inédite de Charlet — Prise de Canton — Mort de M. de Rayneval — Nomination du duc de Montebello — L'alliance anglaise — Mort de la duchesse de Mouchy, sa famille — Condamnation des conjurés de l'attentat du 14 janvier . . . . . 234 à 258

MARS.

Madame de Montebello et la Princesse Mathilde — L'Impératrice à propos d'Orsini, paroles de l'archevêque de Bordeaux — Rôle de l'Impératrice — Opinion du prince Napoléon sur l'Impératrice — Hume à Mazas 258

AVRIL.

La comtesse de Rougé, ses scandales — M. Bertsh — L'Angleterre et les conspirateurs — L'Empereur et Madame Gréville — Haussmann et M. Javal —

Pages

L'Empereur protège Haussmann — Le Conseil municipal — Le duc de Malakof et le duc de Cambridge — Un livre de Proudhon . . . . . 258 à 266

MAI.

Discussion du budget — L'Empereur et Callet Saint-Pol — Le pouvoir absolu — Visite de la reine de Hollande — La princesse de Wurtemberg — Le prince Napoléon et le Ministère de l'Algérie — Le Ministère Derby — Le duel de M. de Pène — Mort de la duchesse d'Orléans — Le duc de Malakof et le duc d'Aumale — Panique dans la haute banque — La flotte anglaise — L'archiduc Sigismond d'Autriche 266 à 277

JUIN.

Un nouveau complot — Condamnation de Proudhon — La lieutenance en Algérie — Le congrès européen — Les habitués de S[t]-Gratien — Un mot du prince Napoléon — L'Empereur et la marine — Naples et l'affaire du *Cagliari* — La Chambre des Communes — Le *Journal des Débats*, les nouvelles de l'Inde — Un déguisement de l'Impératrice — M. Varcollier — Les favoris de la Princesse — Un souper chez Madame Villot — Un drame en mer — La société des spirites — Mort d'Ary Scheffer — Le ministre Delangle — Le maréchal Magnan — Une intrigue de Fould — Le ministre des Pays-Bas — L'Angleterre et la traite des noirs — Le décret sur l'Algérie — Le prince Napoléon, les journaux démocratiques — Un vol de Mocquard — Les comtesses Castiglione et Walewska . . . . . 277 à 308

JUILLET.

Confidences de la Princesse Mathilde sur sa famille — Influence de Persigny — Une *petite maison* à S[t]-Germain — Les créatures du prince Napoléon — Les nouvelles de l'Inde, la Turquie — La reine d'Angleterre et sa flotte — Discours du prince Napoléon

Pages

— Les déportés — La marquise de Contades et Lord Seymour — Lord ** et la marquise *** — Le sang-froid d'un diplomate — Le député Olivier — Guizot et la fusion . . . . . 308 à 318

AOUT.

Fêtes de Cherbourg — Visite de la reine d'Angleterre — Théophile Gautier et Arsène Houssaye — M. de Walsh — Réception de l'Empereur en Bretagne — Excentricités du duc de Malakof — Sa conversation avec l'Impératrice — Mariage du duc de Malakof — Pétition en Bretagne — Mécontentement contre le Ministère de l'Algérie . . . . . 318 à 323

SEPTEMBRE.

Une expédition anglaise à Madagascar — Le testament de la duchesse d'Orléans — Les ducs d'Orléans 323 à 325

OCTOBRE.

Le traité avec la Chine — L'Empereur au Camp de Châlons — Un meeting à Londres — Lord Redclif à Constantinople — Une lettre du directeur des douanes — Les Anglais et l'île Périm — Le différent avec le Portugal — Les travaux de Marseille — Opinion de la Princesse sur Alex. Dumas — Les artistes dans la société — Le voyage de Compiègne, les invités — Le comte Walewski, deux anecdotes — Les amours de l'Empereur — Madame Walewska — Le rapport du prince Napoléon — Opinion des Anglais sur Walewski . . . . . 339 à 339

NOVEMBRE.

Le *Times* — Le Ministère Derby — Le canal de Suez — Le général d'Orgoni — Réponse bizarre du duc de Malakof à la reine d'Angleterre — Fronsac Baroche devant le conseil de révision — Nieuwerkerke et l'Impératrice — Les *petits jeux* à Compiègne — Les favoris, les disgraciés — M. Holstein — Expé-

Pages

dition espagnole au Mexique — Lefuel et son architecture — Les enfants des grands dignitaires — Le fils Fould à Londres — Condamnation de M. de Montalembert — Lord Redclif à Constantinople — Les dettes du Sultan . . . . . 339 à 348

DÉCEMBRE.

L'Empereur grâcie M. de Montalembert — Les grâces, revue rétrospective — Lamartine et le général Duvivier — Une plaidoirie de Berryer, paroles de l'Empereur à ce sujet — L'alliance russe — Une nouvelle historiette scandaleuse dans la famille Jérôme — Les clubs de Paris, les joueurs — Le vicomte de Lauriston — M. de Fontenille . . . . . 348 à 355

(Fin de l'année 1858).

ANNÉE
1857

VENDREDI 2 JANVIER.

Toutes nos visites officielles sont terminées; nous allons reprendre notre train de vie ordinaire, nous calmer après la *furia* des étrennes.

On se préoccupe toujours de l'affaire de Neuchâtel qui peut amener en Europe de graves complications si la diplomatie ne parvient pas à l'arranger; grâce à cette malencontreuse situation, l'Angleterre espère conduire assez secrètement ses démêlés avec la Perse et se créer une position en Chine où sur un prétexte peu expliqué encore, elle vient de bombarder Canton.

On parle beaucoup pour cette année du sacre de l'Empereur, si toutefois on peut décider le pape à venir en France.

Nos ardents démagogues gagnent à petit bruit la Suisse où ils comptent soulever des tempêtes capables de faire rentrer l'Europe dans la voie des révolutions.

Les conférences pour Belgrade et l'île des serpents sont décidément commencées, mais jusqu'à présent il n'est pas parvenu au public un seul mot des délibérations.

DIMANCHE 4 JANVIER.

Hier. l'Archevêque de Paris a été assassiné à trois heures dans l'église Saint-Etienne du Mont par un prêtre interdit nommé Verger qui me semble à moitié fou, et qui, interrogé sur le motif de son action, a dit que c'était à cause de l'Immaculée Conception.

VENDREDI 9 JANVIER.

L'enterrement de notre pauvre archevêque aura lieu demain matin; depuis deux jours il est exposé dans une chapelle ardente au palais archiépiscopal, rue de Grenelle.

Le choix de son successeur est embarrassant; on voudrait pouvoir éviter un ultramontain ardent comme aussi un Gallican trop significatif; c'est difficile.

Les journaux font à l'envi l'un de l'autre l'éloge de Monsigneur Sibour, chacun selon son opinion pour une cause différente.

On loue non seulement ses vertus ce qui est juste, car il était charitable et bon, mais on vante ses capacités ce qui est contestable et on le cite parmi les prédicateurs remarquables.

Monseigneur Sibour aimait à parler et à prêchailler sans élégance, ce n'était pas même un robinet d'eau tiède, *car ses* paroles quoique vulgaires tombaient très pénible-

ment. Ambitieux, sans convictions politiques, il s'attelait à tous les chars, et un jour il a cru de bonne foi, nous l'avons écrit dans son temps, qu'il serait nommé Président de la République ! . . . alors il était républicain.

Le mariage de M. de Morny va avoir lieu à Saint-Pétersbourg; les bans seront affichés à Saint-Valère sous peu de jours. Il épouse une jeune personne de dix-huit ans que l'on dit charmante. Cette jeune personne est fille de la princesse Troubetskoï que nous connaissons tous, femme séparée de son mari et qui vit à peu près publiquement avec Kisseleff, non pas l'ambassadeur russe actuel à la cour de France, mais l'ambassadeur qui représentait la Russie à Paris au moment de la guerre. Mme la princesse Troubetskoï a des enfants de Kisseleff, mais la jeune personne qu'épouse Morny est fille du prince Troubetskoï.

Madame Lehon est, dit-on, furieuse, ce que j'ai peine à croire, ce que je ne crois même pas du tout. Mme Lehon se console depuis dix-huit mois avec Rouher, ministre du commerce, des chagrins à venir. Mme Rouher, très agréable et très charmante femme, est jalouse de cette infidélité, et de là l'aigreur dans les relations sociales.

SAMEDI 10 JANVIER.

La cérémonie des funérailles de Monseigneur Sibour se termine, et malgré les sottes terreurs de quelques bourgeois il n'y a eu ni désordre ni même tentative de désordre.

M. Havin, propriétaire du journal *Le Siècle*, mauvais journal écrit dans un esprit détestable, sorte d'exutoire aux mauvaises passions, est l'ami de M. Abbatucci, ministre de la Justice; il fait presque tous les soirs la partie de Whist de S. E., aussi *Le Siècle* a-t-il une impunité presque assurée.

Garder Abbatucci c'est continuer le systéme de Caussidière: faire de l'ordre avec le désordre.

J'ai su par Longpérier, dans une longue conversation à propos de notre personnel du Louvre, une petite platitude qui me sert à ranger parmi les faux bonshommes, un de nos collègues que certes on prendrait à son air patelin et à la rondeur de ses manières pour un véritable bon homme.

Reiset, puisqu'il faut le nommer, disait, lorsque la Princesse Mathilde eut l'idée d'acheter le château de Saint-Gratien:

« Je suis désolé de ce caprice de la Princesse; elle va « venir passer ses étés sur les bords de notre lac d'Enghien, « et ma femme et ma fille sont exposées à la rencontrer; « vous comprenez combien cela m'est peu agréable; la « Princesse a trop peu tenu de compte de l'opinion pu- « blique, la présence perpétuelle de Nieuwerkerke, l'ab- « sence de contrainte dans leurs relations, tout cela pour « ma femme et pour ma fille m'est fort pénible!!! »

Aujourd'hui, Reiset est le plus plat des courtisans, sa femme et sa fille ne bougent de chez la Princesse, elles lui baisent les mains à tout propos et Marie Reiset nomme par plaisanterie familière Nieuwerkerke son grand papa!!

Encore une famille à joindre aux Chennevières, Soulié, *etc. etc.*

Si du moins la Princesse et Nieuwerkerke connaissaient ces adorateurs de la fortune comme l'Empereur et le Prince Napoléon connaissent ceux qui les entourent.

Exemples :

L'Empereur revenait de visiter les inondations, il était accompagné du fameux général Goyon, connu pour n'avoir jamais vu le feu. Le dit Goyon était à ce qu'il paraît fort hâlé, l'Impératrice en fit la remarque.

« On croirait vraiment à le voir qu'il a fait une campagne, » dit l'Empereur, de son air le plus narquois.

Pendant l'Exposition Universelle le prince Napoléon émit un avis que développa et soutint chaleureusement Alfred Arago ; vers la fin de la séance le prince énonça des doctrines différentes, Alfred Arago trouva moyen de les adopter et de les soutenir tout aussi chaleureusement, puis comme il se retirait, le prince dit à l'assistance :

« Ce n'est pas bien couteux de faire changer d'opinion « à Arago ! »

DIMANCHE 11 JANVIER.

La ville et la cour, comme on disait jadis, ont été hier soir donner une marque de sympathie à M^me^ Lehon que le mariage de Morny afflige, dit-on, beaucoup.

La pauvre femme a eu une audience de l'Empereur qui s'est montré fort sensible à son affliction, mais qui n'y peut rien.

Mme Lehon a du reste fait très bonne contenance hier, personne ne pouvait se douter en la voyant souriante et aimable du froissement intérieur qu'elle éprouvait. Le froissement ou plutôt cette blessure d'amour-propre a dû être vive; elle ne se doutait de rien, nul ne lui avait même parlé du mariage déjà cependant assez avancé de Morny avec une jeune Anglaise et dont les bans allaient être publiés.

La famille de la jeune Anglaise composée d'un père encore vigoureux et de ses deux fils aussi vigoureux et aussi désagréablement déçus dans leurs rêves de grandeur par cette bombe inattendue et ravissante qui a nom Mlle Troubetskoï, est au dernier paroxysme de la fureur. Le père est parti pour St-Pétersbourg avec l'intention de forcer Morny à un duel.

Mme Lehon avait une telle confiance en Morny qu'elle laissait toute sa fortune entre ses mains et qu'elle y est encore. Pour l'en retirer il faudra entretenir des relations horriblement pénibles.

On affirme qu'en faveur du mariage l'Empereur de Russie donne cent cinquante mille francs de pension à la jeune Troubetskoï, ceci ne serait pas pour Morny le beau côté de l'affaire et tout le monde le blâmerait étant ambassadeur de la France, d'avoir accepté ce cadeau pécuniaire d'un monarque auprès duquel il est accrédité pour soutenir les intérêts et l'honneur de son pays.

Les journaux Florentins annoncent que par decret du 29 décembre dernier, le grand-duc de Toscane m'a nommé chevalier de son ordre du mérite. Je n'ai pas encore entendu parler de cette faveur.

VENDREDI 23 JANVIER.

L'assassin de l'archevêque a été condamné à mort par la cour d'assises. Ce misérable s'est montré d'une insolence inouie, il a injurié tout le monde, calomnié tous ses bienfaiteurs, enfin le tribunal s'est vu dans la nécessité de l'expulser de l'audience. Il a fait alors un appel au peuple pour protester contre la justice. Le peuple qui composait l'auditoire, s'est soulevé par un mouvement énergique et lui a crié d'une voix formidable :

« Tais-toi, assassin ! »

Verger a pâli, puis il est enfin sorti. Rentré dans sa prison, il est devenu moins violent et enfin il a eu peur. Aujourd'hui il cherche avec terreur à se rattacher à la vie; il a ordonné à son avocat de profiter de tous les délais que la loi lui accorde; peu confiant dans les moyens de cassation qu'il oppose à l'arrêt qui le condamne il a dicté un recours en grâce à l'Empereur; il s'y représente comme un homme peu dangereux dont le *délit* ne mérite qu'un exil honorable; il demande une retraite, du loisir et la faculté de se promener et de travailler.

Après avoir dicté ce recours en grâce, il a écrit à la Princesse Mathilde pour la prier de s'intéresser à son sort !

La peur de mourir s'est emparée de lui; il dort mal et perd l'appétit; ses actes et ses paroles n'indiquent pas en son cœur la présence du remords, mais la terreur de l'échafaud. L'agonie lente qu'il s'est faite et dont les journaux publient les détails chaque matin, produira peut-être un avertissement salutaire à quelques âmes perverses.

Verger n'est pas fou, c'est un vaniteux de bruit et de renommée qui, enfermé dans une sphère où sa personnalité se trouvait trop à l'étroit, n'a pas craint de commettre un crime pour sortir de l'ombre et du silence où son mince mérite l'enfermait.

Il avait déjà souillé son caractère de prêtre, il avait osé et tenté tout ce qui pouvait le mettre en évidence et il n'était arrivé qu'à se faire interdire par ses supérieurs écclésiastiques.

Il y a malheureusement à Paris six ou sept cents prêtres interdits qui ne sont certes pas tous des assassins, mais qui sont tous des hommes dangereux. Ces êtres déclassés n'ont plus de place dans la société et ils en sont par conséquent les ennemis. En révolte contre l'obéissance que leurs vœux leur prescrivent ils regardent comme ennemis et tyrans tous leurs supérieurs et ils mettent leur raison individuelle au-dessus de la raison de l'église. Lamennais a ouvert la voie dans laquelle se précipitent tant de jeunes prêtres qui sans avoir son talent, sont rongés de son ambition.

La cour de cassation prononcera jeudi prochain sur le pourvoi de Verger ; son recours en grâce sera rejeté, la fin de la semaine prochaine sera le terme de la vie de cette bête féroce. Huit jours encore de tortures, de terreurs, d'angoisses, de calculs sur le nombre des heures, d'horreur du moindre bruit, parce que le bruit peut annoncer le bourreau ou le montage de la guillotine. Le jour du supplice arrivé, Verger sera déjà à moitié mort, il aura vieilli de vingt ans, et à l'insolence de l'accusé devant la cour, aura succédé si je ne me trompe pas dans *mes prévisions*, l'abattement le plus complet.

Le Prince Impérial a été assez souffrant d'un gros rhume, mais il est mieux, et toute crainte est dissipée.

Hier soir, il y a eu un grand bal aux Tuileries, j'y suis resté une heure.

SAMEDI 24 JANVIER.

Au bal du château j'ai vu de Vigny empaqueté dans son habit d'académicien, joufflu comme un vieil ange et le visage luisant et pommadé comme une vieille actrice qui vient d'ôter son fard. Il cherche son esprit en parlant, il s'écoute, il s'applaudit et s'admire; c'est une *Eloa* fanée qui lance encore des œillades en coulisse auxquelles personne ne fait plus attention.

De Vigny se considère naïvement comme une des gloires du siècle et il est passé comme un taffetas rose abandonné dix ans aux ardeurs du soleil. Sa figure est vieille, ses allures sont vieilles, son esprit est vieux. Il raconte l'esprit qu'il a eu hier et avant-hier; il me représente parfaitement les pauvres abbés de ruelles et de boudoirs qui après la révolution, ne trouvant plus ni ruelles ni boudoirs, erraient plaintifs et partout dépaysés.

De Vigny était encore avant-hier tout gonflé d'avoir été invité au dernier voyage de Compiègne, et il recommence à qui veut l'entendre le bulletin de son séjour dans ce château. Il se complait à corriger et à embellir sa narration déjà tellement complétée et embellie qu'elle ne ressemble plus à la vérité.

MERCREDI 25 JANVIER.

Le cardinal Morlot, archevêque de Tours, est nommé à l'archevêché de Paris. C'est un bon choix : l'Empereur a eu toutes les peines du monde à décider ce prélat à accepter son nouveau siége.

Verger est toujours en prison, c'est demain que la cour de cassation s'occupera de son pourvoi. Cet assassin n'est préoccupé que de la terreur du supplice.

Les journaux ne parlent plus de lui, ils ont été mis en demeure de silence à son égard, et le gouvernement a raison.

J'ai fait admettre hier mon fils au nombre des élèves attachés aux archives des Affaires étrangères.

Edouard a dix huit ans, il commence son droit, et ses études ont été fort bonnes; son caractère est réfléchi, il aime les choses sérieuses et ses réflexions sont justes, j'espère qu'un jour Edouard sera un homme distingué.

Coislin a vu Walewski, il a eu avec lui une longue conversation à propos de l'ambassade birmane. Coislin a trouvé le ministre tout à fait sous le joug anglais et traînant sa politique à la remorque de celle de nos *bons* voisins.

Le gouvernement qui a montré tant d'énergie lorsqu'il s'est agi de s'opposer à la confiscation de l'Orient par la Russie, laisse l'Angleterre s'emparer de la succession du Czar, il n'ose pas se prononcer en présence de ce qui se passe en Perse et en Chine.

Notre campagne de Crimée n'aura été qu'une seconde édition de la bataille de Navarin, mais cette fois au profit de l'Angleterre.

Walewski a proposé à Coislin de l'envoyer en Birmanie.

« Mais, Monsieur le ministre, » a répondu Coislin, « vous « avez si bien traité les ambassadeurs birmans et vous avez « si dédaigneusement traité le général d'Orgoni que la tête « de ce dernier peut tomber à son retour chez les Birmans « qui ne lui pardonneront pas votre dédain. Je n'ai nulle « envie de joindre ma tête à la sienne. Les journaux anglais « de l'Inde impriment qu'ils ont reçu de vous l'assurance

« que le gouvernement français n'aurait aucun égard pour « les envoyés de l'empereur des Birmans; toute votre con- « duite prouve la vérité de leur assertion. Qu'irais-je faire « en Birmanie? et d'ailleurs ce voyage exigerait au moins « un an, un an c'est long, Monsieur le ministre, dans mon « esprit un gouvernement tel que le vôtre doit avant un « an se trouver au milieu de graves complications; vous « ne m'inspirez aucune confiance, vos agents à l'intérieur « sont aussi mauvais que ceux de l'extérieur, et dans un « an vous aurez le socialisme devant vous fort et menaçant; « permettez que je reste pour combattre le socialisme.

« Vous ne voulez pas des Birmans et de leur empire, « vous ne voulez pas du commerce de l'Inde et de la Chine « qu'ils vous offrent : réfléchissez y bien encore, car je crois « devoir vous en prévenir, à votre défaut et plutôt que « d'abandonner ce pays intéressant à l'Angleterre votre « alliée, je le placerais entre les bras de la Russie qui « nous fait des avances, et qui a bien moins peur que « vous de déplaire à l'Angleterre. »

J'ai vu, il y a trois jours, le général d'Orgoni qui m'a fait une longue visite et qui m'a entretenu des affaires de l'Inde et de l'indigne réception qu'on lui a faite ici; c'est à ne pas le croire.

En Bretagne m'a dit Coislin qui en arrive, le socialisme fait des progrès, je compte y retourner pour le combattre de mon influence.

L'Empereur a un entourage qui ne lui laisse point voir les choses sous leur vrai jour; où tout cela nous mènera-t-il ?

VENDREDI 30 JANVIER.

Les deux pourvois de Verger en cassation et en grâce ont été rejetés hier, et ce matin à huit heures l'assassin de Monseigneur Sibour a été exécuté en face de la prison de la Roquette où il était détenu.

Nieuwerkerke assistait non seulement à l'exécution, mais il est entré dans la prison du condamné avec le prêtre et le directeur de la Roquette chargés de lui annoncer que l'heure de l'expiation était arrivée. Alors Verger est devenu fort pâle, il a dit qu'on n'avait pas remis sa lettre à l'Empereur, qu'il était impossible que l'Empereur ne lui accorde pas sa grâce, puis il est entré en fureur, s'est roulé sur son lit, criant qu'il voulait vivre, que ce serait une lutte à mort, et comme l'aumônier cherchait à le calmer, il l'a repoussé.

« Vous allez encore me parler de la Vierge, de scapu-
« laire, de chapelet, vous savez quelles sont mes convic-
« tions, laissez moi en repos! . . . je ne peux pas mourir
« ainsi, n'ayant près de moi que des personnes étrangères!
« . . . on ne peut pas à mes derniers moments me priver
« de la présence de mes amis, de mes parents, je veux
« vivre! . . . »

L'heure s'avançait et le condamné sourd aux exhortations de l'aumônier criait, se débattait, mordait ses draps. Le directeur de la prison a fait venir le bourreau, grand et athlétique personnage de près de six pieds de haut, à la face large, dure et commune, coiffé d'un chapeau graisseux à bords étroits, vêtu d'un habit noir, sale et usé.

Ce personnage s'est emparé sans beaucoup de cérémonie et avec quelque brutalité du condamné qui se roulait dans ses draps et dans ses couvertures; il l'a habillé de force et l'a emporté dans la chambre de la dernière toilette. En y arrivant Verger était plus calme, il a demandé que l'on ne prît pas contre lui tant de précautions et a promis de ne faire aucune résistance.

Depuis un quart d'heure Verger avait pris dix ans de plus, ses yeux étaient hagards, et la contraction des traits devenait hideuse; cependant il conservait sa présence d'esprit. L'aumônier a profité de ce moment de calme pour faire un dernier appel à ses sentiments de chrétien, pour éveiller en son cœur un sincère repentir.

Verger l'a cette fois écouté, il a pendant quelques secondes incliné sa tête sur sa poitrine, puis il l'a relevée et a fait une complète amende honorable. Il a renié son crime et les principes qu'il professait, enfin il s'est réconcilié avec l'idée religieuse et il a embrassé l'aumônier.

Huit heures allaient sonner, le funèbre cortége s'est mis en marche, Verger pâlissait de plus en plus, son regard devenait effaré, sa tête fléchissait sur son épaule, mais il s'avançait cependant, soutenu par l'aumônier et par le bourreau.

Sur la plate forme de l'échaffaud, au moment où on le bouclait sur la bascule, Verger a crié d'une voix assez forte : « *Vive Jésus-Christ! Vive l'Empereur!* »

Le reste de l'exécution n'a pas eu la durée de trois secondes, l'assistance était nombreuse et tout s'est passé avec le plus grand ordre.

Ainsi a fini cet assassin autour duquel on a fait trop de bruit et dont le jugement aurait peut-être dû être en-

touré de formes moins solennelles. *L'Indépendance Belge* prenait en quelque sorte, il y a peu de jours, la défense de Verger, elle prétendait que l'opinion publique se prononçait en sa faveur et que l'Empereur ne pourrait sans la froisser vivement refuser de signer sa grâce.

Pour l'*Indépendance*, pour les mal intentionnés et pour la bourgeoisie niaise, ce procès n'avait pas tenu les promesses de scandale que les écrits et les paroles de l'assassin laissaient entrevoir.

Il fallait le recommencer pour faciliter à Verger une diffamation plus large, pour lui donner l'occasion de vider la lie de l'injure sur le clergé, de lui prodiguer les noms de débaucheur de femmes et de sodomiste. Le *Journal des Débats* aurait entendu sans peine de telles calomnies ; cette mauvaise feuille est encore toute imprégnée de l'esprit des Bertin, c'est à dire aussi anti-religieuse que possible. Elle professe un respect hypocrite pour le culte, mais elle dénigre les ministres, compte parmi les adversaires les plus passionnés de la cour de Rome, s'attaque même quelquefois au dogme et voudrait en un mot une bonne petite religion qui ne fût gènante pour personne, qui fut l'esclave de tout le monde et dont les croyances ne fussent pas trop définies.

Le *Journal des Débats* croit au parlementarisme, à ses tribulations, aux révolutions qu'il amène, mais il ne veut pas toujours croire aux bienfaits de leurs œuvres.

Quel beau temps que celui où Bertin forçait la volonté royale et pliait un ministère sous sa férule. Le journalisme prétend que c'était une ère de liberté. Oui de liberté pour quatre ou cinq journalistes sans croyances, sans foi ni loi qui gouvernaient tout et se moquaient de tout.

SAMEDI 7 FÉVRIER.

J'ai eu hier une longue conversation à propos de la prise de Canton par les Anglais avec l'amiral Cécile qui commandait la station française dans les mers de la Chine lorsqu'éclata la première guerre des Anglais pour le commerce de l'opium.

Il résulte de cette conversation que les motifs mis en avant par les Anglais pour bombarder Canton sont sans aucune valeur. Les Chinois saisis à bord de la barque faussement dite propriété anglaise sont tout simplement des espions des insurgés chinois, et quant au grief articulé par le cabinet de la Grande-Bretagne résultant de l'interdiction prétendue contraire aux traités de pénétrer dans la ville de Canton, ce grief comme la saisie de la barque, n'a aucune valeur.

En effet, Canton se divise en deux villes fort distinctes, l'une où se trouvent les factoreries, les magasins, en un mot, tout le commerce et où les Européens peuvent trafiquer tout à leur aise.

L'autre, ville sans commerce et sans intérêt pour le commerce qu'on pourrait désigner sous le nom de cité de la vie privée chinoise

Si l'Angleterre n'avait pas eu d'autres idées, d'envahissement, certes la faculté d'entrer dans la ville commerçante lui suffisait, mais l'idée mise au jour par les journaux de l'Inde est bien réellement l'idée anglaise:

« L'empire chinois doit devenir un second empire « anglo-indien. »

Il y avait aussi profit pour l'Angleterre à détruire Canton pour Schang-Haï, et le bombardement d'une cité peuplée d'un million d'habitants fut résolu.

Voilà l'Angleterre, et l'on peut apprécier sa bonne foi lorsqu'elle réclamait au nom de l'Europe l'entente de toutes les puissances pour empêcher en Orient la prépondérance de la Russie.

J'ai voulu savoir de l'amiral Cécile si notre marine était en assez bon état pour nous permettre de jouer un rôle dans les transformations de l'extrême Orient.

L'amiral m'a répondu :

« Nous ne pouvons opposer notre flotte à celle de « l'Angleterre, nous serions écrasés, tout au plus pouvons « nous servir de point de ralliement aux flottes des Etats « secondaires, ou si l'Amérique portait une sérieuse atten- « tion à son état maritime nous allier à elle pour opposer « une digue au torrent anglais. »

« Ainsi, Monsieur l'amiral, ai-je répliqué, voilà donc « la situation qui nous a été faite par soixante-dix ans de « révolutions, car de 1778 à 1786 la marine française dis- « puta glorieusement et avec succès l'empire des mers à « l'Angleterre. Nous avions alors de belles flottes, un corps « d'officiers de marine des plus distingués, un bailli de « Suffren qui portait fièrement et victorieusement le pa- « villon de France à son mât d'amiral sur toutes les mers.

« La révolution arrive, supprime comme aristocratie « ce beau corps des officiers de marine, bouleverse tout, met « à néant nos ateliers de construction de telle sorte que de « 1792 à 1802 pendant une période de dix ans il ne s'y

« construit pas une péniche, et notre marine est anéantie. « Louis XVI avait organisé de belles flottes et fait con- « struire de bons vaisseaux dont les derniers embarquaient « encore comme le trois ponts *l'Océan* en 1831. »

« Tout cela est vrai, reprit l'amiral Cécile d'un air « triste, mais il y a encore d'autres causes à la décadence « de notre marine et à la supériorité de celle de l'Angle- « terre.

« La marine est l'armée active des Anglais, ils y con- « sacrent tous leurs soins, et ils n'ont besoin pour garder « l'Angleterre que d'une armée de 40,000 hommes. En « France, avec tous les partis qui nous divisent, et les « révolutions dont le peuple s'est fait une habitude il nous « faut 400,000 hommes; la marine n'est qu'un intérêt se- « condaire car le gouvernement ne peut lui consacrer tout « l'argent qu'il faudrait à son entretien.

« Puis, faut-il le dire, à la honte de notre commerce « si petit et si mesquin, nous n'avons point de marine « marchande parce que nous n'avons pas de véritables « commerçants; nous avons des industriels à vues étroites « sans patriotisme, qui se disent volontiers libéraux dans « l'occasion et feront du chauvinisme à propos d'élections, « mais qui n'entreprendront rien pour s'opposer à l'abaisse- « ment de la France et au despotisme de l'Angleterre ou « de l'Amérique.

« Il y a plus, jadis le commerce français jouissait « d'une grande réputation de probité sur toutes les places « du monde, aujourd'hui on le tient en défiance, car il « trompe, il vole autant qu'il le peut; moi qui vous parle, « j'ai vu vendre au Pérou par des maisons françaises des « *bijoux* de chrysocale pour des bijoux d'or, et du strass

« pour du diamant, j'ai vu des pièces de drap et de soierie « dont l'aunage était juste, mais si la largeur était d'un « mètre et demi au commencement de la pièce, elle n'était « plus que de cinquante centimètres à la fin.

« Le commerce français exporte des drogues; le com- « merce anglais exporte ce qu'il a de mieux fabriqué.

« Avec de tels empêchements et un tel esprit comment « voulez-vous avoir une marine ? »

« Cela est profondément triste, ai-je ajouté aux paroles « de l'amiral, et il est facile de comprendre l'intérêt que « l'Angleterre a et aura toujours de nous entourer de diffi- « cultés, soient révolutionnaires, soient européennes. La « question italienne peut lui servir merveilleusement !

« Tenez, Monsieur l'amiral, nous avons joué au profit « de l'Angleterre dans la guerre de Crimée la contre-partie « de la scène de duperie dont nous avons déjà été les vic- « times à Navarin, mais cette fois là au profit de la « Russie. »

« C'est possible, . . . c'est possible, a murmuré l'amiral, « mais . . . tenez, M. de Viel Castel, l'île dont l'Angleterre « s'empare dans le Golfe Persique appartient à la France « en vertu de traités qui ne sont pas abrogés, nous n'en « réclamerons même pas la propriété ! !

MERCREDI 18 FEVRIER.

L'Empereur a ouvert la session législative par un beau et long discours dans lequel, après avoir passé en revue la situation politique extérieure, il énumère les

améliorations intérieures qu'il se propose: dégrèvement du décime de guerre, impôt sur les valeurs mobilières, amélioration du traitement des petits employés civils, etc. etc. Puis, il termine par une phrase de M. Thiers décrivant l'état de bien-être que chacun éprouvait pendant le Consulat au sortir de la grande révolution, et il espère dit-il, qu'on pourra faire le même tableau de son époque.

Hier soir, il y a eu un beau bal costumé au ministère des Affaires étrangères. L'Empereur s'y trouvait en domino et se divertissait fort à intriguer; mais sa démarche lente et de côté, l'habitude qu'il a de tirer sa moustache en parlant, le faisaient facilement reconnaître.

La comtesse de Castiglione que chacun dit être du dernier bien avec l'Empereur, avait adopté le costume le plus fantaisiste et le plus hardi qui puisse être imaginé.

Ce costume, moitié Louis XV, moitié actuel, portait pour titre: *dame des cœurs*. Les jupes retroussées sur le jupon de dessous ainsi que le corsage se trouvaient enlacés de chaînes formant des gros cœurs. La merveilleuse chevelure de la comtesse ruisselait autour de ses tempes, de son front et retombait en cascades sur son cou. Le costume éblouissant d'or était magnifique, et quelques bons béotiens admiraient le talent de la comtesse pour subvenir avec quinze mille francs de rente à une vie de luxe et de plaisir.

Les sages murmuraient: « il n'y a d'Empereur que « l'Empereur et la Castiglione est son prophète! »

Plus d'une femme laissait éclater sa jalousie, les hommes impartiaux ne pensaient qu'une chose qu'ils ne *disaient pas*: *je voudrais être à la place de l'Empereur!*

Quant à la comtesse, elle portait avec insolence le poids de sa beauté, elle en étalait les preuves avec ostentation, nous ne saurions dire qu'elle fût décolletée, mais nous pouvons affirmer la nudité de sa gorge qu'entourait à peine une gaze zéphyr, l'œil en suivait le contour et les moindres détails, enfin la partie que la gaze elle-même laissait complètement à découvert s'étendait jusqu'au bout du sein.

La fière comtesse n'a pas de corset; elle poserait volontiers devant quelque Phidias s'il s'en trouvait un par le temps qui court, et elle poserait parée de sa seule beauté. Sa gorge est vraiment admirable, elle se dresse fièrement comme la gorge des jeunes Mauresques; les attaches n'ont pas un pli, en un mot les deux seins semblent jeter un défi à toutes les femmes.

La Castiglione est une courtisane comme les Aspasie, elle est fière de sa beauté et ne la voile qu'autant qu'il le faut pour être reçue dans un salon.

Un homme lui a dit hier soir en fixant sa gorge:

« Je les connais maintenant les deux superbes rebelles « à tout frein, prenez garde, comtesse, tout à l'heure les « vêtements des hommes vont devenir trop étroits! »

Cela est plus que leste, cependant le propos n'a pas déplu à la comtesse.

La Castiglione était l'évènement du bal... l'Empereur ne connaît pas ceux qui partagent son bonheur!... J'en sais qui font mille finesses pour éloigner tout soupçon, et mille maladresses qui disent aux clairvoyants: je couche avec la Castiglione!

SAMEDI 7 MARS.

Voici un bien long silence, mais enfin je viens reprendre ma tâche avec des impressions tristes. Ce qui se fait et ce qui se dit n'a pas de quoi réjouir le cœur des gens affectionnés à l'Empereur.

Je ne raconterai point les bals et les fêtes de ces temps derniers, je dirai seulement qu'au dernier bal de la Princesse Mathilde je n'avais pu faire inviter La Guéronnière et Latour Dumoulin, ni obtenir de lui présenter le fils d'un riche et estimable banquier de mes amis, M. Cahen, mais qu'en revanche, toute la clique Giraud s'y trouvait, et que huit jours après Emile de Girardin, ayant sollicité dans une lettre fort obséquieuse l'honneur d'être admis, venait accompagné de sa jeune femme y montrer son visage de fouine.

Alexandre Dumas fils que la Princesse poussée par les Giraud tient en particulière affection, lui a joué un tour dont je ne suis pas autrement chagrin :

La Princesse, pensant faire une belle chose, avait annoncé à l'Empereur qu'Alexandre Dumas fils serait à son bal, et l'Empereur avait demandé qu'il lui fût présenté. Alors grande joie au camp Giraud, beaux projets de la Princesse et de Nieuwerkerke.

« L'Empereur, disait Nieuwerkerke, devrait lui re-« mettre au milieu du bal la croix de la légion d'honneur. »

On était fier de montrer Dumas fils, on lui rêvait *une ovation* . . .

Dumas fils vient chez la Princesse qui toute joyeuse lui annonce que sur le désir exprimé par l'Empereur, lui, Alexandre Dumas fils, sera présenté au prochain bal!

Mais Alexandre Dumas fils refuse, l'Empereur a des torts envers lui, je ne sais plus lesquels, on insiste vainement, et je lui entends dire comme dernière raison de son refus:

« *Je suis timide et orgueilleux.* »

Allez, faites des avances à vos ennemis, choyez les, caressez les, faites pour cela peu d'attention et peu de cas de vos amis, vous en obtiendrez ainsi la récompense.

Par l'influence de l'Impératrice notre ancien Léon de Laborde dont j'ai déjà eu tant de fois l'occasion de parler est nommé directeur général des archives de l'Empire.

De Laborde est un Philippiste ainsi que ses sœurs, mais c'est cependant sur leurs instances que l'Impératrice a agi auprès de l'Empereur, Madame Delessert, sa fille et ses sœurs ne consentent pas à montrer leurs museaux aux Tuileries, mais elles daignent faire le matin en cachette quelques visites à l'Impératrice et Edouard Delessert est de tous les voyages dans les résidences.

Morny, dit-on, ne reviendra pas de la Russie, il restera Russe pour éviter en France des affaires désagréables, il aurait, si l'on en croit les *on dit,* fait de tels tripotages dans les comptes du *Grand Central,* si bien manœuvré quelques millions, que sa fortune particulière en aurait reçu un très notable accroissement, alors que la caisse du *Grand Central* en devenait plus pauvre!!

Berryer fils subit un procès en police correctionnelle à propos de la société des Docks; qu'il soit condamné ou acquitté, il n'en restera pas moins établi que, commissaire

du gouvernement chargé de surveiller la société Cusin et Legendre, il se faisait rétribuer par ces messieurs et les aidait à dépouiller les actionnaires. Commissaire appointé par le ministre à 5000 francs, il recevait de Cusin et Legendre 15,000 francs par an de supplément et de plus après de honteuses supplications et pour éviter des poursuites de créanciers, il soutirait encore cent mille francs de la caisse des actionnaires !

La Patrie, *le journal La Patrie* s'entend, est réorganisée sous la direction de la Guéronnière, j'entre dans la nouvelle combinaison.

Le traité entre la Perse et l'Angleterre a été signé à Paris ces jours derniers par Lord Cowley et Feruch Khan, il faut maintenant qu'il soit ratifié par l'empereur persan.

Le ministère Palmerston s'est trouvé battu devant la Chambre des communes à propos de l'affaire de Canton ; il a eu une minorité de seize voix.

Le Parlement va être dissous.

L'affaire de Neuchâtel est toujours en suspens, celle de Naples en même état et l'empereur d'Autriche essaye de la clémence et de la mansuétude en Lombardie.

La cour de Turin recommence avec l'Autriche une guerre de plume et de mauvais procédés.

Quant au sultan, il marie sa fille au fils du pacha d'Egypte ; l'industrie parisienne est chargée ainsi que l'industrie lyonnaise de la confection de la corbeille. Il y aura pour six ou huit cent mille francs de soieries, cinq paires de pantoufles brodées de diamants à 30,000 francs pièce, etc. etc.

Les féeries des mille et une nuits sont éclipsées.

L'Empereur qui veut que la vérité puisse se faire entendre de lui recevra tous les lundis les députés et les hauts fonctionnaires! Que voilà qui est bien trouvé avec le choix de députés et de fonctionnaires dont nous sommes ornés.

Si j'avais une supplique à présenter à l'Empereur je lui dirais:

« Sire,

« Que Votre Majesté daigne prendre un large et puissant « balai, et qu'elle rapproprie elle-même ses écuries. »

L'évêque de Moulins, Monseigneur de Dreux Brézé, s'est fait avec son clergé de telles affaires, qu'il y a maintenant appel comme d'abus porté au Conseil d'Etat et que le peuple de la ville épiscopale qui prend parti contre l'évêque est tellement remué et agité par cette affaire, que le régiment qui tient garnison à Moulins est obligé de monter à cheval tous les jours pour veiller au maintien de l'ordre.

LUNDI 9 MARS.

Le père Ventura a prêché hier dimanche à la Chapelle des Tuileries devant l'Empereur, l'Impératrice et une nombreuse assistance. Il avait pris pour texte de son sermon le danger des études classiques et dans l'exorde de son discours il a prévenu ses auditeurs qu'il ne venait pas prononcer un sermon ordinaire.

« Je viens, Sire, devant le Chef d'Etat lui faire en- « tendre un discours politique. »

Alors, dans un mauvais charabias moitié italien, moitié français, il s'est livré aux plus violentes diatribes contre l'enseignement universitaire; il a demandé en propres termes la suppression des classiques grecs et romains et que l'instruction fut exclusivement nourrie de l'enseignement catholique et de la lecture des pères.

Puis, il a tonné contre le protestantisme qui par lui-même, a-t-il dit, n'a aucune vertu et si l'apparence de quelqu'une peut encore être saisie chez lui, c'est un dernier reflet de ses traditions catholiques!

« Savez-vous, Sire, qui arme le bras de tous les assas-
« sins politiques, des Fieschi, des Alibaud, de tous ceux
« enfin, qui lévent une main sacrilège sur la personne des
« souverains?... ce sont les Grecs et les Romains, c'est
« ce funeste enseignement classique, ces exemples des
« Brutus donnés en pâture à l'admiration de la jeunesse!

« Si les anges descendaient sur la terre, ils remonte-
« raient corrompus par votre enseignement classique, vers
« le père Eternel! »

Enfin ce père Ventura, l'ancien révolutionnaire romain, l'ami de Mazzini, qui le jour où le pape fuyait Rome, caché dans la voiture de l'ambassadeur français, célébrait la délivrance de Rome par un *Te Deum* d'actions de grâces. Ce père Ventura, disons-nous, vient aujourd'hui tonner contre l'enseignement libéral.

L'Impératrice favorise cette tendance d'une partie du clergé, elle aura peut-être un jour à déplorer cet égarement, nous le craignons; quant à l'Empereur impassible et impénétrable, il écoute et se forme peu à peu un jugement que suivra une détermination inflexible. Quelques *paroles* de M. Rouland, ministre des Cultes, le font pré-

sumer. Ce ministre est effrayé du chemin qu'ont fait les ultramontains, et il a laissé échapper « *qu'avant peu il y « serait porté remède.* »

Que le remède arrive donc, mais sans réaction vive, car il ne faut pas non plus lâcher la bride à l'enseignement de la philosophie universitaire, il ne faut pas que nos enfants aillent recevoir dans les universités des leçons de scepticisme.

Le scepticisme n'a besoin des leçons de personne pour pénétrer dans nos cœurs, lorsque nos cœurs sont disposés par les penchants de notre nature à le recevoir.

VENDREDI 13 MARS.

Tout Paris se préoccupe du sorcier américain ou pour parler plus sérieusement de l'illuminé Hume. Il ne sort de chez les Beauvau, et il est continuellement aux Tuileries où l'Empereur et l'Impératrice le font venir avec un sentiment qui est plus que de la curiosité.

Cet homme s'est converti au catholicisme, et tourmenté par des visions ou, comme il le dit, par *des esprits*, il s'est confessé au père Ravignan qui obtint de lui la promesse écrite de renoncer à ce commerce avec les esprits.

« Je le veux bien, répondit-il, et j'y tacherai; les es-« prits me laisseront en repos jusqu'au 10 février. »

Les esprits revinrent après le 10 février et il retourna à ses invocations. Il prétend qu'il lui a été prédit qu'il mourrait dans l'année.

Ces évocations et ces entretiens avec les esprits se rattachent dans sa pensée à une régénération du Christianisme et c'est le principal motif qui engageait le père Ravignan à lui interdire ce commerce et ces expériences.

Quoiqu'il en soit, ce qu'il fait est très extraordinaire et ne peut être expliqué. Au château il a fait apparaître une main sur la table, l'Impératrice a voulu la toucher et à ce contact elle s'est écriée: « *c'est la main de mon père !* » puis elle a eu une crise nerveuse.

L'Empereur à son tour a touché la main, puis, avec une sorte de terreur instinctive il l'a lâchée presque aussitôt en disant: « *Dieu que c'est froid.* »

Le duc de Mortemart a vu lui aussi une main s'avancer vers lui.

Enfin, Chevreau, préfet de la Loire, répète à qui veut l'entendre: « Je ne suis pas crédule, loin de là, je connais « l'adresse des jongleurs et j'ai toujours pu comprendre « comment ils opéraient ou du moins m'expliquer leur « sorcellerie par des moyens humains, Hume m'a fait pâlir « et je n'explique rien, mais j'ai vu. Ainsi, il a commandé « à une sonnette de monter le long de mes jambes, et quand « j'ai voulu la retenir elle s'est échappée en glissant malgré « moi entre mes doigts. Il a commandé à une table de « répondre par des coups frappés, la table répondait, et « ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les coups « étaient également frappés sous la plante de mes pieds!... »

Un autre jour, chez les Beauvau, il a ordonné à une table de s'enlever de terre, la table est montée vers le plafond, il a dit à la petite de Beauvau de la tirer pour la faire redescendre, mais chaque fois que la petite de Beauvau lâchait prise, la table remontait. Tout à coup,

d'une voix brève il a dit: *tiens ferme*, et les efforts de trois hommes n'ont pu faire redescendre la table.

Si quelque jour on lit ces pages on sourira de pitié et je passerai pour un être faible et crédule, mais qu'y faire? je raconte ce que vingt personnes ont vu, et je ne me l'explique pas.

MERCREDI 18 MARS.

Le comte de Laborde a été nommé directeur général des archives!! Il est utile pour la moralité de cette nomination de transcrire ici les deux pièces suivantes:

Journal la Réforme, 8 juin 1849.

« Nous avons dans notre numéro du 18. mai dernier « d'après une note communiquée, pris la liberté de demander quelques explications à M. Léon de Laborde au sujet « des trois livraisons de planches *du Parthénon* transformées en six au moyen d'une couverture et cela pour obtenir 18,000 au lieu de 9000 tant du ministère de l'Intérieur que du ministère de l'Instruction publique.

« M. Léon de Laborde n'a pas cru devoir répondre à « cette note. On nous assure qu'à cet égard il a même « refusé de donner des explications au ministère de l'Instruction publique.

« Quand on a l'honneur d'être membre de l'Institut « (académie des Inscriptions et Belles-Lettres) et d'avoir été « député satisfait et ambassadeur du roi Louis-Philippe, on « est au-dessus de pareilles criailleries et l'on s'enveloppe « silencieusement dans sa vertu.

« Mais enfin, comme nous tenons à nos richesses natio-
« nales, nous voudrions bien savoir si M. Léon de Laborde
« nommé conservateur adjoint avec les attributions de con-
« servateur en titre est ou n'est pas entré en fonctions. On
« nous assure que M. le directeur des Musées Nationaux a
« protesté contre cette nomination. Il eût bien mieux valu
« l'avoir empêchée.

« Bien convaincus que M. Léon de Laborde ne peut
« être conservateur de quoi que ce soit sinon de la politique
« de M. Thiers, nous croirions de notre devoir de protester
« contre un pareil scandale, alors même que M. Thiers serait
« ministre et nous sommes persuadés qu'il suffira de le
« signaler à M. Dufaure pour que justice en soit faite. »

La Princesse Mathilde demanda un jour à M. Fortoul, ministre de l'Instruction publique, la vérité sur cette affaire, et je transcris plus bas la note toute de son écriture que le ministre remit, j'ai l'original sous les yeux.

« Les articles relatifs aux livraisons fournies aux mi-
« nistères de l'Intérieur et de l'Instruction ont paru le
« 18 mai et le 8 juin 1849. Dans un journal du 4 mai 1849
« a paru un article relatif aux voyages en Syrie et en
« Asie Mineure pour lesquels le même auteur avait reçu
« environ 60,000 francs depuis plusieurs années sans avoir
« jamais fourni une ligne de texte de l'un d'eux.

« Les *douze quittances* au moyen desquelles on s'est
« fait payer par les ministères 18,000 francs au lieu de
« 9000 qui auraient été dus si les livraisons du Parthénon
« eussent été complètes, contiennent un certificat attestant
« que ces livraisons sont complètes, ce qui constituait un
« double mensonge, puisque outre que les planches étaient
« de moitié moins nombreuses, il n'y avait pas une page

« de texte (c'est un faux matériel). Le libraire Leleux, « rue des Poitevins N° 11, qui n'était pas l'éditeur du « Parthénon, a consenti à toucher l'argent au Ministère; « mais il a exigé de M. de L. des quittances originales « pour dégager sa responsabilité d'une affaire qu'il regar- « dait comme très mauvaise.

« Les articles sur ce sujet ont été répétés sept fois par « divers journaux sans amener de réponse.

« M. de Falloux cependant a fait écrire au coupable « pour lui annoncer (juin 1849) qu'il n'aurait plus part « aux souscriptions d'un ministère qu'il avait indignement « trompé. » —

Nous dirons comme la Réforme de 1849: M. Léon de Laborde ne peut être conservateur de quoi que ce soit!

L'Impératrice, bien convaincue de cette vérité, l'a fait nommer directeur général des archives de l'Empire!

Le remplacement de M. Chabrié aux archives a pour cause un différent grave avec Fould. Ce ministre voulait faire disparaître des archives les pièces du procès criminel du duc de Praslin; Chabrié s'y opposait énergiquement.

Pendant un congé de Chabrié, Fould fait rendre un décret qui organisait le service des archives de telle sorte que l'enlèvement des pièces devenait possible malgré l'opposition du directeur général.

En lisant ce decret au *Moniteur*, Chabrié accourt à Paris, va droit à l'Empereur et lui démontre le vice du décret rendu. L'Empereur comprend la faute que le ministre lui a fait commettre et demande un nouveau projet de décret à Chabrié.

A quelques jours de là, l'Empereur accompagné du ministre d'Etat se rendit aux archives où Chabrié lui

remit le projet qu'il lui avait demandé, mais en le remettant il ajouta :

« Je suis trop attaché à Votre Majesté pour lui laisser « ignorer les causes secrètes de toute cette affaire et quel- « que pénible qu'il me soit de le faire devant M. le mi- « nistre, je remplirai mon devoir. »

Alors, il dévoila l'intrigue ourdie pour arriver à l'enlèvement des pièces du procès Praslin (M. de Breteuil, père du gendre de Fould, a été le tuteur des enfants Praslin.)

En terminant il dit : « Je sais qu'en agissant ainsi, « c'est ma démission que je remets à Votre Majesté. »

Le lendemain, à l'issue du conseil, Fould fit comprendre qu'après ce qui s'était passé Chabrié son subordonné ne pouvait garder son emploi.

Chabrié fut donc remplacé, mais l'Empereur lui écrivit :

« Mon cher Chabrié, les nécessités de la discipline « hiérarchique me forcent à vous remplacer aux archives, « mais soyez sans inquiétudes, je ne vous oublierai pas, » etc. etc.

De Laborde livrera-t-il les pièces ? . . . l'Empereur est averti, ce sera grave, cependant d'un autre côté de Laborde trouverait ainsi un appui dans M. Fould !

M. Léon de Laborde ne saurait être conservateur de quoi que ce soit !

Ce qui était vrai en 1849 l'est encore plus en 1857.

LUNDI 30 MARS.

La duchesse d'Orléans est, dit-on, accouchée d'un fils; elle aurait épousé depuis longtemps Montguyon, ancien officier attaché à sa maison.

M. Guizot à qui Mme la princesse de Lieven avait laissé par testament sa voiture ornée d'une rente viagère de 8000 francs destinée à l'entretien du carrosse, avait d'abord refusé ce leg, puis mieux avisé, après avoir consulté des compagnies d'assurances pour connaître le taux de la capitalisation, il a fait demander aux héritiers de la princesse s'ils voulaient racheter cette rente moyennant 75,000 francs. Les héritiers y ont consenti, et M. Guizot a touché ce capital.

Le père Ventura a encore prêché hier à la cour; il a pris pour texte de son sermon les dangers des mauvais exemples *venant de haut,* ceux surtout qui sont donnés par le mauvais entourage des princes. Puis, il a parlé de la corruption des mœurs, des femmes entretenues, des maisons de filles, etc. etc.

MERCREDI 1er AVRIL.

Emile Augier a été hier élu par l'académie par 19 voix contre 18 données à Laprade son concurrent par la coalition Guizot, Cousin et duc de Noailles.

Le maréchal Canrobert est venu me chercher hier pour me conduire chez H. Vernet qui vient de terminer son portrait destiné aux galeries de Versailles. Le maréchal ne se trouve ni assez joli, ni assez élégant, il a toute la coquetterie d'une jolie femme, il aurait voulu persuader à Vernet de le faire plus mince et plus élancé; mais H. Vernet a tenu bon et j'ai vu le moment où le peintre et le maréchal se fâchaient tout à fait.

Horace Vernet avait pris un compas, et mesurant l'original à la peinture, il avait prouvé au maréchal que toutes les proportions étaient exactes. A bout de raisonnements le maréchal s'écria:

« Si je suis comme-ça, je suis diablement laid! »

H. Vernet crut que l'observation s'adressait à la manière dont le portrait était peint et sur le champ il se monta en vivacité et répondit:

« Eh bien, Monsieur le maréchal, je vais le déchirer « car je n'y tiens pas plus que cela. »

Le maréchal protesta contre la portée donnée à ses paroles et affirma que l'observation, le reproche s'adressaient au modéle et non à la peinture.

J'intervins alors dans la discussion et le calme reparut.

Mais le maréchal est froissé par la ressemblance trapue de sa personne, il veut être élégant. Il convient qu'il est petit, un peu fort; mais il veut malgré tout cela *être élégant*, c'est son idée fixe. Il se croit bien, et ses maniéres, sa démarche, sa toilette, la frisure de ses longs cheveux indiquent ses prétentions.

La guerre de Crimée a un peu tourné sa tête en amour-propre; il veut être un héros non seulement de fait, mais encore d'apparence, après avoir été un héros

sur le champ de bataille, il ne serait pas fâché d'être un peu héros de roman, et malheureusement rien en lui ne prête à cette illusion.

Le soir, j'ai dîné chez E. Dubufe avec Penguilly, E. Lami, Blanchard le graveur, Gounod le musicien, E. Ciceri, Dubufe père, Dedreux, etc.

Nous avons fait un dîner charmant, et jusqu'à minuit nous sommes restés à fumer, à causer art et littérature et à écouter Gounod qui nous a chanté en s'accompagnant sur le piston les plus belles parties du Don Juan de Mozart et de magnifiques chants de Gluck.

Cette soirée a été charmante, elle m'a reposé de toutes les stupides réunions où l'on reste jusqu'à deux heures du matin à voir danser *le quadrille des Lanciers* ou à parler des *affaires du temps!*

Le ministre Fould vient de commettre la plus haute inconvenance et la plus grossière injustice qu'il soit possible de signaler, voici le fait:

M. Théophile Silvestre publie une sorte de pamphlet qu'il nomme *Histoire des artistes contemporains.*

Ce monsieur, après avoir abusé de la confiance de Vernet pour publier sans son aveu des lettres particulières (abus qui a amené un procès), l'a injurié et maltraité d'une façon ignoble; il a également injurié et maltraité M. Ingres; enfin ce monsieur Silvestre est une sorte de drôle répudié par les honnêtes gens.

Il n'y avait que M. Fould pour lui tendre les bras et souffleter ainsi deux de nos plus grands artistes. Le ministre des Beaux-arts a pris parti pour le pamphlétaire contre les artistes; voici ce qu'on lit ce matin dans les journaux:

« Le ministre d'Etat vient de charger M. Théophile « Silvestre, auteur de l'*Histoire des artistes vivants* d'une « mission à l'étranger ; cette mission a pour objet l'inspec- « tion et l'étude des divers musées et autres établissements « des beaux arts. »

Le passage de M. Fould au ministère d'Etat pèsera comme une mauvaise action sur le règne de l'Empereur. Ce Fould joint à l'insolence d'un coquin, l'outrecuidance d'un parvenu ; il abuse de la fortune et croit à son étoile qui lui permet de tout oser. L'étoile de Fould ! certainement le bon Dieu n'a pas créé celle-là. A côté de ce puissant seigneur nous trouvons sa digne moitié, ancienne coquette dont les amants commencent par H. Vernet pour finir, on ne sait par qui ; puis au milieu de ses enfants légitimes Soubeyran, chef du cabinet, fils d'une dame Soubeyran, Mlle de Rovigo, sœur de Madame de Serlay, dame d'honneur de la Princesse Mathilde, et qui profite de la position de son neveu pour se faire donner en cachette, malgré sa situation aisée, une pension assez ronde sur les fonds du ministère.

Le père Ventura avait raison de tonner contre le mauvais entourage des princes, celui de l'Empereur est fétide.

JEUDI 2 AVRIL.

Dans les hauts bas fonds de la société parisienne il existe une certaine Madame de Païva qui est la reine des femmes entretenues, la lionne du genre. Cette femme, Russe d'origine, a été longtemps la maîtresse de Herts,

le pianiste, puis celle du duc de Guiche aujourd'hui duc de Grammont, puis aussi celle d'une certaine quantité de notabilités plus ou moins notables. Bref comme les années se passaient sans amener ni une position, ni la fortune, elle prit la ferme résolution de conquérir l'une et l'autre.

D'abord elle sut rendre amoureux fou un certain Portugais nommé le marquis de Païva, cousin de l'envoyé actuel de Portugal, et elle le rendit si bien amoureux et si bien fou que l'infortuné lui offrit sa main qui fut, comme on le pense, acceptée.

Le lendemain du mariage, au réveil des nouveaux époux, Madame de Païva tint à peu près ce langage à son amoureux satisfait :

« Vous avez voulu coucher avec moi, et vous y êtes « parvenu en faisant de moi votre femme. Vous m'avez « donné votre nom, je me suis acquittée cette nuit. J'ai « agi en honnête femme, je voulais une position, je la « tiens, mais vous, Monsieur de Païva, vous n'avez pour « femme qu'une p..., vous ne pouvez la présenter nulle « part, vous ne pouvez recevoir personne ; il est donc né- « cessaire de nous séparer, retournez en Portugal, moi je « reste ici avec votre nom, et je demeure p... »

Le Païva, honteux et confus, suivit le conseil de l'épousée, et il a enseveli dans la solitude d'un château portugais le souvenir de sa déplorable aventure.

L'ex-Hertz devenue Païva ne pouvait avec le douaire que lui fait son mari, mener la vie tant rêvée par son imagination. Elle se mit en quête d'un prince riche et généreux qu'elle pût faire tomber dans ses filets.

Ce prince, ou comte, ou duc, elle l'a rencontré voyageant, et elle s'est attachée à ses pas à Constantinople, à

Pétersbourg, à Naples, à Paris; le prince la trouvait partout entourée de luxe, resplendissante de beauté étrange et voluptueuse, beauté un peu composée, un peu peinte et très manégée; la Païva ne paraissait aucunement s'occuper du prince, mais un beau jour ce ne fut plus elle qui suivit le mortel prédestiné, ce fut le mortel prédestiné qui la suivit.

Il était amoureux tant et si fort qu'il arriva chez elle, non pour lui offrir sa main, la Païva n'en aurait que faire, mais les accessoires.

« J'ai trois millions de rente, lui dit-il, consentez à « vivre avec moi, ils nous deviendront communs. »

La Païva qui avait dépensé trois cent mille francs à la conquête du prince, accepta pour recouvrer ses avances.

Le nom du comte, duc ou prince, je l'ignore, mais la Païva a aujourd'hui la meilleure et la plus élégante maison de Paris, ses dîners sont exquis, elle reçoit beaucoup d'artistes et de littérateurs et sa conversation est réputée spirituelle.

Arsène Houssaye lui disait: « *C'est l'amour qui vous « a appris le français.* »

« Non, » a-t-elle répondu, « *c'est le français qui m'a « appris l'amour.* »

J'ai vu les plans d'un palais que l'architecte Mangin ui bâtit aux Champs Elysées, terrain et bâtisse coûteront ans le mobilier un million et demi.

La Païva étale sur sa personne des diamants, des perles et des pierreries qui valent deux millions, elle est la grande débauchée du siècle.

Elle a toujours des soupirants qu'elle écoute, mais qu'elle contente peu, elle ne veut pas descendre aux vulgarités des abandons faciles.

Un de ces soupirants, à bout de patience, lui exprima crûment la volonté bien arrêtée de coucher avec elle, il le lui dit, écrivit si bien et si souvent qu'un matin elle le prit à part et lui parla ainsi :

« Vous voulez absolument coucher avec moi, vous y « tenez, c'est votre idée fixe, il faut donc en finir pour « vivre désormais en paix avec vous. Que pouvez-vous « m'offrir ? Vous êtes pauvre, vous possédez trente mille « livres de rentes, j'aime l'argent, je n'en ai jamais assez, « pourtant j'en ai plus que vous ; je veux vous faire acheter « la faveur, que vous sollicitez, avez-vous dix mille francs ?

« Non, » répondit le solliciteur.

« Vous avez bien répondu, car si vous aviez avoué « posséder dix mille francs, je vous en demanderais vingt « mille. Puisque vous n'avez pas dix mille francs, apportez « les moi, nous les brûlerons, et je serai à vous aussi long- « temps que ce feu de dix mille francs durera. »

L'amoureux salua et dit :

« A demain, marquise. »

Le lendemain, la marquise, assise sur le divan de son boudoir, était sous les armes les plus coquettes ; un guéridon de marbre comme un autel antique semblait attendre une victime ; l'air était parfumé, et le jour pénétrait à peine à travers les épais rideaux des croisées.

L'amoureux arriva jusqu'à la déesse, non pas orné de bandelettes, mais paré de douze billets de mille francs de la banque de France ; il avait voulu rendre son sacrifice plus complet.

La Païva, sans changer d'attitude et avec un sourire et des regards de vipère amoureuse, palpe les douze mille francs, les trouve adorables, et les disposant sur la table de marbre du guéridon de façon à ce qu'ils ne puissent brûler que les uns après les autres, met le feu au premier.

Aussitôt, le jeune homme vole dans les bras de la Païva et laissant de côté les préliminaires, il arrive droit au but et profite de sa bonne fortune en homme qui connaît le prix du temps.

Les billets brûlés; l'amoureux satisfait, la Païva souriante, chiffonnée et goguenarde se trouvent en présence et pendant le rajustement de sa toilette, le lutteur, répondant aux regards moqueurs de la courtisanne, lui dit:

« Ma pauvre enfant, je me suis f... de toi; les billets « avaient été si admirablement photographiés par mon « ami Aguado, que tu y as été trompée. »

A ces mots, la Païva bondit comme une panthère vers l'imprudent. Ni Camille, ni Hermione dans leurs fureurs ne pourraient faire comprendre la colère de la courtisane baffouée. Elle aurait voulu poignarder, étrangler l'insolent, mais il y a des cours d'assises. Elle se contenta des coups de poignard que la langue peut porter; elle les prodigua, elle accabla de termes de mépris le satisfait qui n'était plus amoureux, et qui partit en époussetant ses genoux.

Quand la Païva logera dans son palais, *les gens comme il faut* feront des bassesses pour y être admis!

LUNDI 6 AVRIL.

On s'entretient tout bas d'un évènement qui aurait pu avoir des conséquences les plus fatales; voici ce qui s'est passé:

L'Empereur sortait à trois heures du matin de chez Madame de Castiglione, il était très incognito dans son petit coupé, sans domestique et conduit par son cocher de confiance.

Au moment où les chevaux quittaient l'hôtel de la comtesse, trois hommes se précipitèrent à leur tête en cherchant à les arrêter. Le cocher les a vigoureusement fouettés, ils ont bondi et renversé un des assaillants, puis ils ont pu entraîner sans accident l'Empereur jusqu'aux Tuileries.

De nombreuses arrestations ont encore été faites hier, dit-on, d'autres auraient eu lieu ces jours derniers; l'*Indépendance Belge* les relatait en désignant un certain F. M., écrivain attaché à une de nos grandes revues comme un des arrêtés. Elle désignait encore comme fort compromis par les correspondances saisies Ledru Rollin, elle donnait à entendre que ces correspondances qui le plaçaient comme l'instigateur d'un complot contre la vie de l'Empereur, permettaient de demander son extradition.

J'ai causé hier avec quelques conseillers d'Etat du projet soumis à leurs délibérations, d'une loi contre les usurpateurs de noblesse; ils m'ont affirmé que la pensée de l'Empereur ne s'arrêtait pas à ce seul moyen de re-

constituer une vraie noblesse, qu'il voulait encore rendre aux pères de famille, le droit de disposer plus suivant leur volonté, de leur succession, en un mot, rétablir la création des majorats comme elle est constituée en Angleterre.

MERCREDI 8 AVRIL.

La conspiration découverte ces jours derniers tenait ses réunions chez un serrurier. Les correspondances des réfugiés de Londres ont été saisies chez le fils d'un architecte de Versailles qu'on était loin de soupçonner. Cet homme ne passait nullement pour un conspirateur et il était cependant affilié aux socialistes et très avant dans leur confiance.

L'Empereur qui croit beaucoup à son étoile ne prend et ne veut prendre aucune précaution personnelle, il s'est même fâché contre le maréchal Magnan qui lui représentait l'imprudence de sa témérité.

« Je ne veux pas de représentations, a-t-il dit, j'en-« tends ne pas être mis en tutelle et rester libre d'agir à « ma guise, retenez bien mes paroles, M. le maréchal. »

L'Empereur oublie qu'un chef de nation ne s'appartient pas et n'est pas libre de s'exposer, le salut de tous est dans son salut, il peut être comparé à un joueur qui tient les cartes, les parieurs ont droit de conseil.

MERCREDI 15 AVRIL.

J'ai vu hier soir chez S. A. I. la Princesse Mathilde le général Totleben, le défenseur de Sébastopol ; c'est un homme encore fort jeune d'apparence, on lui donnerait à peine quarante ans, sa figure est très militaire, mais peu distinguée.

Il y avait peu de monde chez la Princesse.

JEUDi 16 AVRIL.

J'ai vendu hier à la salle des commissaires priseurs une grande partie des curiosités qui encombraient mon cabinet. Ces curiosités se sont assez bien placées quoique mes amis n'eussent pas fait un effort pour soutenir ma vente. Si j'avais été un inconnu pour eux, j'aurais pu compter sur leur concours.

Aujourd'hui, je fais vendre une collection de 1800 gravures historiques des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

J'ai conservé quelques belles choses.

Je veux absolument m'acheter un pied à terre près Paris pour pouvoir de temps à autre aller m'y reposer et m'y retremper dans le calme. Vers le soir de la vie, il est bon de se recueillir un peu et de vivre ce qu'il nous reste de vie en écoutant sonner les minutes. Lorsque l'on n'a plus vingt ans, on devient avare de ses heures. A Paris

je ne me sens pas vivre et j'ignore presque le calme des nuits et la fraicheur des matins.

Le marché que j'avais conclu pour faire bâtir une maison au bois de Boulogne est rompu; l'entrepreneur a voulu augmenter ses devis, j'ai refusé de souscrire à ses prétentions, alors il m'a proposé de tout reprendre à son compte, terrain et construction; j'ai accepté.

DIMANCHE 19 AVRIL.

La vente de la belle collection des tableaux de Patureau commence demain; l'exposition dure depuis plusieurs jours. L'Empereur est allé hier la voir, et il a trouvé laid le plus bel Hobbema connu. Quant à la Princesse Mathilde, elle a dit qu'elle ne donnerait pas mille francs de toute la collection, qu'elle n'était composée que de peintures fort maussades. Décidément les Bonaparte ne connaissent pas grand chose aux beaux arts, et ils ont le tort de décider sans consulter ceux qui s'y connaissent.

Reiset passe pour un oracle; hier, il dînait à la cour avec sa femme et sa fille, car toute cette famille est devenue très courtisanne et le devient de plus en plus à mesure que l'Empereur s'affermit. Avant le 2 décembre on ne les voyait jamais à l'Elysée; j'ai raconté plus haut comment de Reiset se désespérait, lorsque pour la première fois la Princesse Mathilde alla habiter la propriété de M. de Custine. Reiset marchait à grands pas dans le cabinet de Longpérier et lui disait:

« Ma femme et ma fille seront exposées à rencontrer « cette femme ! »

L'Empire est arrivé, les Reiset se sont fait présenter à la Princesse et *cette femme* a maintenant Mme de Reiset au nombre des dames attachées à son service. Mlle Reiset ne bouge de chez elle, et mère et fille lui baisent les mains avec force révérences.

Quant à Reiset, il est devenu fat d'importance, il se carre dans sa courte et épaisse taille et se donne les airs d'un grand seigneur. Reiset est le pape des amateurs de dessins, ils croient à son infaillibité et lorsqu'il a prononcé une sentence, il ne peut comprendre qu'il y ait appel. C'est du reste un homme à vues étroites qui exploite la conservation des dessins du Louvre au point de vue de son goût particulier. Il crie sur tous les toits qu'il est le premier connaisseur du monde et il le persuade à tous les ignorants, Villot excepté, qui ne veut céder ce rang à personne.

Voici sur ces deux conservateurs et sur M. de Lassalle leur ami, une bonne anecdote dont je garantis l'authenticité ; elle m'a été contée par Patureau.

Patureau visitait à Rouen la collection d'un amateur nommé Ducuit. Il aperçoit assez haut placé un tableau qui fixe son attention, il prie le propriétaire de le faire poser sur un chevalet, et après l'avoir bien examiné, il lui dit :

« *Mon cher Monsieur, vous possédez une copie assez « adroitement faite.* »

« Que dites-vous, une copie ? c'est bien l'original, je »l'ai acheté chez le marchand de tableaux anciens de la « Place de la Bourse, et avant de me décider à cette acqui-

« sition, j'ai fait voir le tableau à MM. Villot, Reiset et
« Lassalle, qui m'ont affirmé que je pouvais être sa
« crainte, que c'était bien un original. »

« Mais ces messieurs se trompaient, reprit Paturea
« l'original n'était-il pas placé dans le cabinet Périer ? »

« Oui. »

« Eh bien, je l'ai acquis à sa vente, apportez votre
« tableau à Paris, j'y ferai venir le mien et la question
« sera décidée. »

Les deux tableaux vinrent à Paris. M. Ducuit dut reconnaître qu'il n'avait qu'une copie que le marchand reprit en disant :

« Monsieur Ducuit devait bien penser que je ne pou-
« vais lui donner pour 4 ou 5000 francs un tableau qui en vaut 20,000. »

Les Villot, Reiset et compagnie, furieux, mais non confus, jurèrent que le tableau qui leur avait été présenté n'était pas celui que rapportait Ducuit. On aurait pu leur demander : « *lequel avez-vous donc vu ?* » car à l'époque de votre mémorable jugement l'original était entre les mains de Patureau.

Voilà les connaisseurs qui décident des acquisitions des musées et qui ont fait supprimer les experts !

Dans ce monde il suffit d'un peu d'audace et de beaucoup d'outrecuidance pour réussir, Reiset est le demi dieu de la cour de la Princesse Mathilde, l'oracle de Nieuwerkerke. Un jour, le Louvre signalera son passage parmi les conservateurs, comme celui d'une funeste inutilité.

Avec la nouvelle loi sur la noblesse on devrait le faire Duc d'Enghien.

JEUDI 23 AVRIL.

La conspiration contre l'Empereur dont j'ai dernièrement parlé, a été éventée très curieusement.

Un socialiste pur sang du nom de Giraud avait combiné dans sa tête l'assassinat de l'Empereur comme moyen pour amener l'avénement de la République rouge. Il faut savoir que le dit Giraud est un lâche drôle, peu scrupuleux sur le choix des moyens, homme énergique et très ambitieux du rôle d'assassin politique. Après avoir tourné et retourné dans sa tête la résolution qui devait pour la postérité le transformer en Brutus, il court chez le grand citoyen Bastide dont il était probablement connu et il lui fait part de son idée en lui demandant une lettre pour Ledru Rollin. Bastide écoute et dit à Giraud :

« Partez pour Londres et vous trouverez ma lettre « dans telle maison . . . »

Giraud part aussitôt, mais la police qui depuis longtemps le surveillait, fait partir par le même paquebot une fine mouche de la police qui débarque avec lui, et va loger dans le même hôtel.

A Londres, Giraud court au logis du correspondant de Bastide ; de ce logis on le conduit après cinq intermédiaires chez le véritable correspondant qui lui remet enfin la lettre pour le grand Ledru.

La mouche ne perdait pas de vue Giraud, s'étant liée avec lui, elle savait toutes ses démarches.

Giraud est enfin reçu par Ledru à qui la lettre de Bastide le recommande; il fait part de son projet, et demande non pas des moyens d'exécution, mais une entente entre toutes les fractions socialistes pour saisir le pouvoir au moment de l'exécution.

Ledru approuve, loue le patriotisme de Giraud et lui répond qu'il va sans délai réunir tous les socialistes de Londres, qu'il leur fera part des propositions héroïques du nouveau Brutus; puis il lui assigne un rendez-vous prochain.

Giraud dont le but était rempli, n'avait qu'à attendre le rendez-vous, et pour tromper les ennuis de cette attente, il se mit à visiter Londres avec son ami *la mouche.*

Ledru Rollin cependant allait de porte en porte réjouir les vrais et sensibles socialistes en leur apportant la bonne nouvelle.

Les conciliabules se multipliaient; Ledru se donnait beaucoup de mouvement, on ne voyait plus que lui dans les rues de Londres.

Dans ses courses multipliées, Ledru fit la rencontre de Giraud et de *la mouche* qui flanaient bras dessus, bras dessous en vrais amis.

La mouche était connue de Ledru, où l'avait-il déjà vu? je l'ignore, il est probable que *la mouche* bourdonnait en 1848 au ministère de l'Intérieur, occupé à cette triste époque par le citoyen Ledru et la citoyenne G. Sand.

Ledru vit toute une révélation dans l'intimité de ces deux hommes. Giraud devient à ses yeux un second agent de police envoyé pour le faire tomber dans un piège; la lettre de Bastide est fausse, on n'abuse pas longtemps du grand citoyen. Son parti est pris, il dénonce Giraud, il

livre la lettre de Bastide et retourne chez lui en se frottant les mains.

Giraud arrêté demeure d'abord stupéfait et muet, mais à la vue de la lettre de Bastide livrée par Ledru, il se croit trahi par le socialisme tout entier et trahit alors tout le monde. Ses révélations ont fait arrêter 80 personnes. Cette affaire sera probablement étouffée et n'arrivera pas à la connaissance du public.

SAMEDI 2 MAI.

L'académie des Beaux-arts a été réintégrée dans ses fonctions de jury des expositions. Hier a eu lieu sa première séance. Elle a voulu revenir sur ce qui a été décidé par l'Empereur, c'est à dire que la section des musiciens siégerait dans le jury ; mais Nieuwerkerke lui a fait remarquer qu'elle était sans droit pour critiquer et réformer le décret impérial, et l'incident n'a pas eu de suites.

L'académie objectait qu'elle ne se scindait jamais et que la section musique siégeait dans toutes les questions intéressant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture, qu'elle votait, et que par réciprocité les peintres, sculpteurs, graveurs et architectes votaient également dans les concours de musique.

Le grand-duc Constantin, qui depuis deux jours est à Paris, vient aujourd'hui à une heure visiter le Louvre ; nous le recevrons en habit de ville et cravate blanche.

Ayant résilié le traité que j'avais avec la compagnie du bois de Boulogne pour la maison que je faisais bâtir,

j'ai acheté trois arpents dans le parc de Plessis Lalande au-dessus de Nogent sur Marne. Ce terrain est bien boisé, je vais y faire placer une vraie chaumière à l'Anglaise, autrement dit: *cottage.*

DIMANCHE 3 MAI.

Le grand-duc Constantin est resté hier deux heures et demi au Louvre qu'il a visité un peu en courant. Disons tout d'abord que ce grand-duc qui passe dans le monde pour nous aimer peu, est un jeune homme blond d'une figure agréable. ayant de bonnes manières et montrant de l'instruction. Il a bien parlé des choses qu'il admirait et il les comparait non sans justesse aux monuments des mêmes époques d'art qu'il avait pu visiter dans d'autres musées. Le Musée des Souverains l'a intéressé, les insignes et l'Evangiliaire de Charlemagne, le livre d'heures de S^{t}-Louis, l'ont fort intéressé. Il s'est aussi arrêté quelque temps devant le soulier de la reine Marie-Antoinette et devant l'épée de Pavie. L'armure ciselée de Henri II a été pour lui un objet d'admiration. Il m'a dit à plusieurs reprises: *c'est un merveilleux chef-d'œuvre.*

La salle impériale l'a retenu un quart d'heure, le lit de camp, le chapeau de Napoléon, sa redingote grise, l'habit porté à Marengo, l'épée de consul, tout enfin le captivait. Le grand-duc lisait de l'histoire presque contemporaine.

« *Nous conservons* », m'a-t-il dit, « *deux de ses nécessaires de voyages, ils sont dans un des palais de l'Empereur.* »

Arrivé au Musée de la Marine, il y a tout examiné quoique rapidement avec un grand intérêt.

Morel Fatio, conservateur de ce musée, fut amené à lui dire dans la conversation qu'il avait été, il y a deux ans, devant Cronstadt, mais qu'il n'avait rien pu voir.

Le grand-duc, avec cette parole brève et impérieuse qui le distingue, a répondu :

« *Il fallait revenir l'année suivante, vous auriez pu* « *dessiner quelque chose.* »

Le commandement doit être dur de sa part, hautain et sans indécision, car le bas de la figure du grand-duc accuse beaucoup de fermeté et de volonté.

Le soir, il y a eu grand bal au ministère de la Marine. La comtesse Castiglione que le public s'obstine à croire renvoyée y trônait plus que jamais. Le ministre avait refusé de lui envoyer une invitation ; elle n'en a reçu une que sur la demande de la Princesse Mathilde !

Lorsque la Princesse Mathilde a fait le tour des salons donnant le bras au grand-duc, la Castiglione venait immédiatement après elle, donnant le bras à un Russe. Le ministre, Madame Hamelin et le service d'honneur de la Princesse ne venaient qu'ensuite.

Dans le petit salon réservé pour les princes, il ne se trouvait sauf le ministre de la Marine, sa femme et une jeune femme russe, que la comtesse Castiglione.

Je ne comprends plus la Princesse, elle est froissée non sans raison du peu d'amabilité de l'Impératrice à son égard, de n'être point invitée aux dîners de famille avec le grand-duc, et la voilà qui se met à chaperonner la maîtresse de l'Empereur ! Cela est triste.

Je tiens du capitaine de vaisseau, La Roncière, intime du prince Napoléon, que ce prince déteste le grand-duc.

La Roncière et moi, nous dinions hier dans la petite salle à manger du Cercle Impérial, et il m'a raconté que le prince Napoléon avait reproché à l'Empereur le trop bon accueil qu'il faisait au prince russe, et comme l'Empereur voulait que Napoléon allât à l'Hôtel de Ville pour faire honneur au grand-duc, et qu'il s'y refusait, l'Empereur, affirme La Roncière, aurait fini par lui dire :

« *Fais comme tu voudras.* »

Alfred de Musset, notre poëte le plus original et le plus vraiment poëte, est mort hier à peine âgé de quarante-six ans. Je l'ai beaucoup connu dès sa plus tendre jeunesse, je le voyais souvent, moins depuis qu'il se livrait à la passion de la boisson dont les excès l'ont tué. Musset ne buvait pas pour être gai, il buvait pour vivre d'une autre vie étrange, intérieure, fantastique dont il ne révélait rien. Des chagrins l'ont, je crois, conduit pas à pas à cet abrutissement.

C'était un vrai poëte, un grand poëte, mais la poésie était morte déjà en lui, et ce n'est que le corps humain que l'on rend aujourd'hui à la terre.

Pauvre Alfred ! Je le vois encore blond, rose et timide avec ses dix-sept ans venant me lire le manuscrit de ses *Contes d'Espagne et d'Italie*. Pauvre poëte, personne ne saura quelle coupe d'amertumes tu as vidée avant d'aller chercher l'oubli en vidant les sales verres des cabarets ! On ne te plaindra pas et moi je te plains. On te méprisait en te voyant passer ivre et chancelant, moi je te plaignais. On s'éloignait de toi sans même chercher à rallumer le flambeau de ton intelligence, et

moi, pauvre Alfred, je serrais ta main froide et fiévreuse avec un bonheur douloureux, et j'étais heureux lorsque après avoir remis sous tes yeux tous les souvenirs de ta fraîche jeunesse, je voyais ta fantaisie sourire dans ton regard et qu'en poëte tu retournais vers le passé.

Pauvre, pauvre Alfred, paix à ton âme, je te regrette!!

LUNDI 4 MAI.

Décidément, la Princesse Mathilde est en défaveur auprès de l'Impératrice, elle n'a pas encore été invitée depuis l'arrivée du grand-duc Constantin aux dîners de la cour.

L'Impératrice est froissée de la popularité de la Princesse, du succès qu'elle a parce qu'elle se donne la peine d'être aimable, enfin elle n'aime pas à la voir près d'elle aux Tuileries.

Le grand dîner de la cour a été curieux hier; les deux princesses admises étaient deux vieilles rabacheuses fort peu avenantes, la grande-duchesse de Bade et la princesse Camerata.

Que voilà qui est bien trouvé pour donner bonne idée de la cour de France au jeune grand-duc.

L'Impératrice ne peut pardonner à la Princesse Mathilde les prévenances du grand-duc, la visite matinale qu'il lui a faite avant tous les autres membres de la famille.

Aux Tuileries, il déplait à l'Impératrice que la Princesse aille causer avec qui lui convient, qu'elle soit gaie et en bonne humeur, aussi arrive-t-il que deux ou trois fois dans la soirée elle fait dire à la Princesse de venir prendre place à ses côtés.

L'Impératrice, dès que le dîner est terminé, se place dans un fauteuil dont elle ne bouge que pour se retirer dans son appartement. Ce fauteuil est un épouvantail, nul n'a le droit de s'en approcher sans y être convié par un ordre que transmet un chambellan. Partout ailleurs dans le salon on cause, on est du monde, mais autour du fauteuil impérial le monde n'existe plus, l'étiquette remplace tout, glace tout, paralyse tout.

L'Impératrice fait du moins approcher sous la conduite de son chambellan les gens d'esprit, les causeurs intéressants ? point ! . . . M. de Flamarens et M. le duc de Bauffremont sont presque les seuls favorisés et Dieu sait si l'esprit ou la causerie de ces deux sénateurs, ci-devant *beaux* de profession, a quoi que ce soit de séduisant.

Les gens d'esprit ne sont pas de mise à la cour impériale, on a épuré; passez au crible tous les dignitaires et fonctionnaires de la Maison, pas une parcelle d'esprit ne se rencontrera.

La Castiglione est en faveur chez la Princesse Mathilde. Giraud va faire son portrait. Giraud lui aussi est à l'apogée de la faveur, tout ce qu'il fait est admirable, il se plaint toujours, il demande toujours, on lui donne toujours et il n'est jamais satisfait. Sa faveur rejaillit sur son frère qui est aussi un peintre *admirable;* sur son fils qui a beaucoup de talent. Tout ce qu'on peut leur donner de travaux on le leur donne; et le jeune Giraud qui n'a

jamais rien produit, encore élève d'atelier, va lui aussi avoir sa commande.

Giraud a maison de ville et maison de campagne et bon nombre d'artistes meurent de faim, qu'importe *ce bon* Giraud a encore appétit.

Les autres personnages en faveur auprès de la Princesse sont les Vimercati mari et femme, fort peu réjouissants et de fort peu d'esprit; le marquis et la marquise de la Valette plus spirituels et fort assidus.

La Princesse s'engoue puis elle se désengoue sans bien raisonner ses engouements et ses désengouements. Son salon assez agréable autrefois et où se rencontraient bon nombre de gens d'esprit, devient triste parce qu'on n'y rencontre plus que des vanités stupides comme les Reiset, les Vimercati, des importants comme l'abbé Coquereau ou des esprits pointus comme le peintre Ch. Muller.

Les Giraud ont voulu à plusieurs reprises y implanter les deux Dumas, père et fils, mais leur outrecuidance a été trop forte.

Le soir, la porte de l'hôtel est en général fermée à qui n'est pas de la coterie intime; je regrette vivement la pente que suit la petite cour de la rue de Courcelles. Le service d'honneur est presque exclusivement fait par une vieille fée, Madame de Fly, jadis attachée comme dame de compagnie à Lady Wittingham, maîtresse du prince Paul de Wurtemberg. Le secrétaire des commandements, ancien ami intime de Madame Desprez, est un homme à réputation suspecte que les indulgents n'accusent que de p.....

Le chevalier d'honneur est un bon et brave général qui a nom Bougenel, fort familiarisé avec la poudre, mais qui ne l'a pas inventée.

La dame d'honneur est la baronne de Serlay née Rovigo, intrigante affectant le dévouement, dont la grande faveur est déjà passée.

La baronne de St-Marsault et la comtesse Ratomska sont bien aimables et de bonnes façons, mais on n'en use que modérément.

Voici venir la fleur des pois!... tirez vos chapeaux, ce marquis de Mascarille c'est Reiset! le grand Reiset, le sublime myope comme Homère est resté pour l'éternité le sublime aveugle!... C'est Reiset qui à force d'avoir frotté son nez sur les vieux tableaux, s'est fait passer pour le plus grand connaisseur en fait d'art.

Il est ou semble préoccupé, il se carre dans sa courte taille, il se donne des airs de fatuité hautaine, si vous n'êtes pas de son avis, il sourit dédaigneusement, c'est le premier moutardier du pape, le grand amiral du lac d'Enghien et le plus courtisan des hommes sous un faux air de bonhommie.

Voici sa femme, maigre et blonde créature qu'un mot légèrement hasardé effarouchait jadis, et qui maintenant entend sans sourciller les gaillardises.

Voici Mademoiselle Reiset, jeune fille assez gentille d'ensemble et surtout de jeunesse, très joliment coquette qui a la tête tournée des grandeurs de sa famille, et qui jusqu'à présent refuse tous les maris qui se présentent, comme peu dignes d'elle.

Mlle Reiset ne sourcille non plus pas aux égrillarderies qui se débitent devant elle.

Comme l'esprit et la moralité de cette famille ont changé!

Au dîner que Reiset nous donna à sa campagne en 1850 en l'absence de sa femme et de sa fille, nous étions entre hommes. Un propos seulement léger sortit de la bouche de l'un de nous, et Reiset se récria en disant:

« *Pour Dieu ne polluez pas la demeure où ma femme « et ma fille vont bientôt se trouver.* »

Depuis ce jour Madame et Mademoiselle Reiset se sont aguerries, et le prude Reiset a pris son parti.

Ce que c'est cependant que la faveur des cours pour former les gens.

MERCREDI 6 MAI.

Aujourd'hui à deux heures, grande revue de 36,000 hommes au Champ de Mars pour le grand-duc Constantin. Il fait beau temps.

Hier, la comtesse Castiglione est venue seule chez Nieuwerkerke passer deux heures, prendre du thé, manger des gâteaux, etc. etc.

Nieuwerkerke a pris la peine de me dire ce matin que quoiqu'il n'y eût rien entre la comtesse et lui, il n'avait pas raconté à la Princesse Mathilde la visite de la Pompadour impériale.

Nieuwerkerke raconte même qu'il n'a aucune envie d'être son amant, que ce serait à lui une faute énorme que de compromettre pour cette petite satisfaction sa position auprès de la Princesse Mathilde et de l'Empereur.

Quoiqu'il en dise, il existe des relations d'une intimité quelconque entre la comtesse Castiglione et lui, et son imprudence est grande de la recevoir au Louvre.

Il avait dernièrement pour maîtresse une petite jeune fille ravissante, une de celles qui peignent dans les galeries du Louvre. Il lui a loué un logement dans le faubourg S^{t}-Honoré sur le chemin qu'il prend tous les jours pour aller chez la Princesse. Depuis quelque temps la jeune fille et sa mère qui favorisait le commerce de sa fille, se plaignent; elles parlent de déceptions douloureuses; c'est le bruit public, on en cause parmi les gardiens du Musée, et même dans la domesticité de la Princesse.

M^{lle} et M^{me} Poisson, c'est ainsi que se nomment ces deux dames, passent aux vétérans; *leur cause est entendue*, la Castiglione les éclipse de sa beauté fulgurante et surtout de son titre de maîtresse de l'Empereur.

Toutes les fois, et cela arrive souvent, que Nieuwerkerke honore de ses faveurs une nouvelle favorite, il vient, me prenant pour un *naïf*, me démontrer que les rendez-vous qu'il assigne ou qu'il obtient se passent en conversations insignifiantes; j'accepte tout ce qu'il me raconte et je crois ce que je veux croire.

La Castiglione annonce l'intention de venir un soir à minuit sur le toit du Louvre entendre sonner les cloches de toutes les paroisses de Paris! je sais bien quelles matines seront chantées au bruit de ces cloches. Hier, la folle comtesse parcourait avec Nieuwerkerke cette immense toiture, elle gravissait les pentes des frontons, et tout le monde en levant la tête pouvait l'apercevoir accompagnée de M. le surintendant des beaux arts de Sa Majesté.

Il y a déjà trois ans au moins, Morny donnait un dîner où se trouvaient la Princesse, Nieuwerkerke et Edouard Delessert. La Princesse partit d'assez bonne heure, Nieuwerkerke partit de son côté et Delessert ne demeura pas deux minutes après le départ de la Princesse.

Nous étions quelques personnes chez la Princesse à attendre son retour en jouant un petit lansquenet avec la Desprez et je ne sais plus qui.

La Princesse arriva assez tard fort décoiffée, enfin un peu en désarroi et les joues vermillonées : cinq minutes après son arrivée on annonce Edouard Delessert, le jeu continue, la Princesse et Edouard y prennent part.

Sur un coup gagné par Edouard et comme il *passait la main*, la Princesse lui dit :

« *Vous vous en tenez à un seul coup?* »

Edouard avec un air d'assurance et de fatuité inconcevable lui répondit :

« *Mieux qu'une autre vous devriez savoir que je n'ai « pas l'habitude de m'en tenir à un seul coup !* »

Le vermillonage des joues de la Princesse prit une teinte plus foncée, et il y eut un peu d'embarras dans sa contenance en présence de l'air triomphant du monsieur qui ne s'en tenait pas à un seul coup.

Nieuwerkerke et la Princesse se permettent des licences ... poëtiques, nous sommes dans un siècle de tolérance.

JEUDI 7 MAI.

Au bal donné samedi dernier par S. E. le ministre de la marine la Princesse Mathilde fit la rencontre de M. Chabrié ancien directeur des archives impériales remplacé récemment comme je l'ai raconté par le comte Léon de Laborde.

La Princesse alla vers M. Chabrié et lui dit tout haut:

« J'ai été bien désolée, M. Chabrié, de votre remplace-« ment aux archives, surtout en sachant qui on vous a « donné pour remplaçant. »

M. Chabrié ému a beaucoup remercié la Princesse et lui a répondu:

« Je remercie d'autant plus Votre Altesse Impériale « qu'elle me fait entendre la première une parole sym-« pathique. »

Quelques jours avant cette scène, M^me^ de la Redorte était venue trouver la Princesse et lui avait dit au nom de de Laborde que:

« Maintenant qu'il se trouvait investi par le choix de « l'Empereur de hautes fonctions publiques, il espérait le « retour des bonnes grâces de S. A. I. et la permission « de se présenter de nouveau devant elle. »

La Princesse a répondu à M^me^ de la Redorte:

« *Que Monsieur de Laborde soit ce que l'on voudra,* « *qu'on l'investisse de fonctions publiques, cela ne me re-* « *garde pas, mais je suis maîtresse chez moi, et Monsieur* « *de Laborde n'y remettra jamais les pieds, dites le lui de* « *ma part.* »

La Princesse a raison et cette exécution est juste.

La Princesse a de la droiture, un excellent premier mouvement, elle pourrait occuper une grande et importante position; malheureusement personne ne lui donne de conseils éclairés, et les gens qui l'entourent sont ou des intrigants, ou des gens qui ne connaissent ni le monde ni les cours. Il en résulte qu'elle n'a pas le crédit qu'elle devrait avoir parce qu'on ne lui fait pas tenir la ligne de conduite qui lui convient, parce que sous prétexte d'assurer son indépendance, on ne la fait pas insister sur le maintien de ses prérogatives.

VENDREDI 8 MAI.

Hier, Nieuwerkerke a vu Chabrié qui lui a raconté toute la scène avec Fould en présence de l'Empereur, scène après laquelle Chabrié a donné sa démission.

« L'Empereur prenait plaisir, a dit Chabrié, à me « pousser de questions, et comprenait très bien, que je ne « reculerais devant aucune révélation, il semblait jouir de « l'embarras de son ministre.

« L'Empereur a sur son bureau des verres qui por- « tent des noms; les uns sont à moitié pleins, les autres « le sont aux trois quarts, celui de Fould débordera in- « cessament.

« L'Empereur après ma démission m'a comblé, non « seulement il m'a nommé commandeur de la légion d'hon- « neur et conseiller maître à la Cour des comptes, mais « il a dit aux Tuileries en me désignant aux personnes

« qui l'accompagnaient : Messieurs, voici le plus honnête « homme que je connaisse. «

Le prince Napoléon est parti avant-hier pour Berlin où l'on dit qu'il espère récolter une femme ; je plains la malheureuse.

Son départ est la suite de son mauvais vouloir pour le grand-duc Constantin.

Hier, il y a eu pour ce prince une fête de jour au château de Villeneuve l'Etang ; ce soir nous avons un concert chez S. A. I. la Princesse Mathilde.

DIMANCHE 10 MAI.

Hier, il y a eu grand bal aux Tuileries, j'y ai rencontré Régnault le directeur de Sèvres qui m'a demandé de lui venir en aide pour la décoration de ses fayences et pour les modèles des vases ; nous allons donc travailler à restaurer en France l'industrie de la belle fayence.

LUNDI 11 MAI.

La cour part aujourd'hui pour Fontainebleau avec le grand-duc Constantin qui n'y demeurera que peu de jours.

Le roi de Bavière y est attendu le 17.

Hier, chez la Princesse Mathilde, j'ai dîné avec la comtesse Castiglione et son mari ; je lui ai offert mon

bras pour passer dans la salle à manger, et tout naturellement je me suis trouvé placé à côté d'elle à table.

Il est impossible de voir une plus séduisante créature, plus parfaitement belle : de beaux yeux, un nez fin, une bouche petite, des cheveux admirables, une gorge et des épaules ravissantes, et des bras, des mains, d'un contour irréprochable. La conversation de la comtesse est vive et légère ; on peut lui dire des choses graveleuses et elle ne fait point la prude. Vimercati ne s'est point gêné pour lui faire entendre les polissonneries les plus fortes ; ainsi comme elle mangeait un bonbon à la fleur d'oranger et qu'elle en aspirait la liqueur sucrée en le tenant serré entre ses lèvres.

« *Aimez-vous à sucer, comtesse ?* » lui a-t-il dit.

La Castiglione lui a répondu :

« *A sucer quoi ?* » . . . puis elle a ri d'une petite façon égrillarde fort réjouissante.

Après cette soirée, je demeure plus convaincu que jamais des relations intimes qui existent entre la Castiglione et Nieuwerkerke qui a fait toutes les maladresses imàginables. Avant l'arrivée de la Princesse il lui parlait bas ; quand il s'est agi de passer dans la salle à manger, il ne lui a pas offert son bras, et il s'est placé aussi loin d'elle que possible.

Quant au comte Castiglione, jeune homme assez bien de sa personne, il est impossible de trouver un mari complaisant plus complètement dans son rôle qu'il ne l'est. Il nous a répété vingt fois :

« Je suis le modèle des maris, je n'entends et je ne « vois jamais rien. »

La Princesse a été fort aimable pour la Castiglione, elle ne voit point quelle rivale elle rapproche, et elle ne comprend pas que cette amabilité fera mauvais effet chez l'Impératrice. Nieuwerkerke lui fait jouer un vilain jeu.

Cet été nous verrons la Castiglione à Enghien.

Nieuwerkerke enhardi par le succés de ses imprudences, court je le crains pour lui, à sa perte.

VENDREDI 15 MAI.

Girardin donnait une soirée mardi dernier, les meilleurs chanteurs, pianistes, violons et autres musiciens avaient tenu à honneur de s'y faire entendre sans vouloir de rénumération, mais comme Girardin, l'homme du progrès, recevait une société d'élite, il avait parqué ses musiciens dans un salon particulier d'où il ne leur était possible de sortir que pour l'exécution de la partie du concert confiée à leur talent.

Girardin ce soir là tenait l'art à distance. Telle était l'étiquette inventée par l'ex-directeur de la *Presse.*

Le monde *d'élite,* admis chez Girardin, ne fut pas compromis par le contact de l'art ; ces amalgames *inconvenants* sont bons chez des parvenus tels que les grands seigneurs, mais chez Girardin ! . . . on pourrait croire que les artistes sont ses amis.

Vers la fin de la soirée, le *grand* Dumas précédant le *grand* Lamartine, se dirigea vers le parc aux artistes et lorsqu'il en eut entr'ouvert la porte, il cria de sa voix la plus puissante :

« Sa Majesté Lamartine, messieurs, cela vaut au moins « l'Empereur ! »

Lamartine ainsi annoncé se présenta dans sa superbe la plus superbe, et joua son rôle de roi avec une digne affabilité. Il avait laissé ce soir là son casque de Bélisaire dans son hôtel de la rue de la Ville l'Evêque.

Lamartine Bélisaire est tous les jours à son bureau rue de la Ville l'Evêque; en vous abonnant pour vingt francs à ses publications périodiques, vous êtes reçu par le grand homme, il vous tend lui-même son casque et vous dit :

« *Date obolum Belisario.* »

Vous laissez tomber votre napoléon dans la coiffure de bronze du vieux romain, vous recevez sa quittance et il vous reconduit jusqu'à l'antichambre.

Le général Ornano a mis la main sur deux lettres du maréchal Marmont. Le comte de Caen nous disait hier soir au Cercle Impérial :

« J'ai vu ces deux lettres; dans la première, écrite « lorsque Bonaparte n'était encore que général, Marmont « son aide de camp, le traite en parlant de lui comme une « sorte de crétin qui sera la cause de grands malheurs. »

« Dans la seconde, Marmont avoue sa trahison de 1814. »

Je veux voir le texte même de ces deux lettres pour leur accorder la portée qu'on leur donne; je sais combien il est facile de faire dire aux gens ce qu'on veut leur faire dire, en interprêtant une expression ou en changeant un mot. Enfin ces deux lettres seront publiées, nous verrons alors.

Les subalternes font courir un bruit auquel je n'attache aucune importance; ils prétendent que Reiset est en liaison amoureuse avec la Princesse Mathilde.

La fatuité de Reiset peut bien le faire supposer, mais le bon goût de la Princesse me défend de croire à cette calomnie.

SAMEDI 16 MAI.

La fameuse Païva dont j'ai parlé, il y a quelque temps, a reçu de son entreteneur un présent royal; disons d'abord que le dit entreteneur est un seigneur allemand, propriétaire de mines de zinc d'une richesse fabuleuse, et venons au présent qui n'est autre que la terre et le château de Pontchartrain, vendu deux millions par les d'Osmont.

La Païva a de compte fait: l'hôtel que Mauguin bâtit aux Champs Elysées et qui terminé et meublé aura coûté trois millions, deux millions de rente sur les fonds publics, des diamants et des bijoux pour des sommes énormes, et la terre de Pontchartrain.

La Païva a au moins quarante ans, elle est peinte et fardée comme une vieille danseuse de corde, elle a couché avec tout le monde, et son Allemand a tout au plus trente-six ans.

L'alcove de la Païva cache des mystères qui seuls donneraient la clef de ces immorales prodigalités.

DIMANCHE 17 MAI.

Hier, en visitant l'Exposition des Beaux arts où quelques uns des meilleurs tableaux avaient été placés provisoirement dans une salle à part, pour donner au grand-duc Constantin une idée des travaux de nos artistes actuels, le prince remarqua un gardien amputé décoré de la légion d'honneur; il se le fit présenter et lui demanda où il avait perdu sa jambe.

« A Sébastopol, Monseigneur, » répondit le soldat.

Le grand-duc le complimenta sur sa croix.

Le soldat sans se déconcerter reprit:

« Si vous m'en donniez une, Monseigneur, je la place-« rais avec plaisir à côté de mon ruban rouge. »

Le prince ne put s'empêcher de sourire.

« Quand nous aurons inventé une décoration pour ré-« compenser nos ennemis, j'y songerai. »

Le prince aurait pu se souvenir qu'à Tilsit l'empereur Alexandre décorait les plus braves soldats français, et l'Empereur Napoléon les plus braves soldats russes.

L'Empereur, ayant reçu à Fontainebleau avant-hier de fâcheuses nouvelles de son ancien précepteur Vieillard, atteint d'une fluxion de poitrine, est parti hier matin par un convoi ordinaire du chemin de fer suivi seulement du général Montebello. Arrivé à Paris il a pris un fiacre à la gare et s'est immédiatement rendu chez Vieillard auquel il a prodigué toutes sortes de marques d'affection et de sollicitude; puis il a voulu dire encore une fois adieu au

grand-duc Constantin surpris et charmé de cette visite inattendue, et il est reparti pour Fontainebleau par le convoi ordinaire.

Le prince Napoléon est reçu en Prusse par la famille royale et par la population de la façon la plus cordiale et la plus distinguée.

Ces gens là ne le connaissent pas. Je causais hier soir de lui avec Plancy, frère de l'écuyer du roi Jérôme, ancien député à l'assemblée législative, qui me disait:

« *On ne saurait croire à quel point il est mauvais à* « *moins de l'avoir vu de près.* En 1848, 1849, 1850 il ne « se mêlait point avec nous, mais il avait soin de se tenir « en parfaite amitié avec les plus ardents socialistes; nous « le méprisions à tel point, qu'un jour me promenant avec « Achille Fould et l'ayant rencontré je crus devoir le sa- « luer, car il venait quelquefois en visite chez ma mère. « Achille Fould qui ne le salua point, me dit: comment, « saluez-vous une canaille comme ça! »

J'ai vu hier soir Mérimée au Cercle Impérial, nous avons longuement parlé des travaux du Louvre, de l'architecte Lefuel, et je constate avec plaisir que nous sommes d'accord sur l'œuvre et sur son auteur.

Mérimée pense comme moi que Lefuel manque de science et de goût, ce qu'il possède c'est une outrecuidance soutenue par le ministre d'Etat. La construction et la décoration du nouveau Louvre peuvent aller de pair; tout cela est décidé et mené par un ignorant sans esprit, on verra trop tard ce qu'il en coûte de confier de tels ouvrages au premier venu.

La postérité gravera un jour sur le fronton du nouveau Louvre:

In artem tyrannidem probrorans exercente Fould
Lefuel dedecoranle
Lapidem
Et deflorescente architecturam
Aedificat it
Monstrum informe et hac
arte
Depalmavit elegantiam et caruit sensu
Communi

MERCREDI 20 MAI.

Deux sénateurs d'opinion opposée viennent de mourir: Vieillard, ancien précepteur du frère aîné de l'Empereur, jouant le républicain sous l'habit brodé, affectant une franchise et une indépendance qui lui ont été autant d'échelons pour monter jusqu'au sénat; faux paysan du Danube, à tout prendre très aristocrate. Vieillard pouvait avoir été un très bon précepteur; les qualités de son cœur étaient sans doute excellentes, mais excepté pour l'Empereur qui l'aimait, sa mort n'est une perte pour personne, on peut trouver en France vingt mille sénateurs de la même force.

Le marquis de Pastoret, ancien légitimiste et l'homme de confiance de S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux; homme du monde, légèrement littérateur, *ami des arts*, homme à bonnes fortunes. Pastoret a touché légèrement à tout et il ne restera rien de lui, pas même la qualité de *justum ac tenacem*.

Son père avait été fort révolutionnaire en 1791 et il est mort subrogé tuteur de Monseigneur le duc de Bordeaux. Pastoret, mort avant-hier, avait été d'un légitimisme intime, le correspondant, l'ami du duc de Bordeaux, il est mort sénateur de l'Empire.

Pastoret avait été le premier amant de la jolie duchesse de Vallombroso (M^lle^ de Béarn); j'étais initié à toute cette intrigue, car je remettais des lettres à la duchesse. Pastoret me rendait le même service auprès de la vicomtesse de ***!

Ces temps sont loin, nous étions jeunes alors, ou du moins j'étais encore jeune et j'aimais passionnement; je croyais à tout, parce que l'amour ouvrait mon âme à toutes les nobles et bonnes émotions. J'appartiens à cette race d'hommes que le monde ne peut connaître et qu'il jugera toujours à faux. Je n'aime pas et ne puis aimer à demi, je m'enferme dans mon amour et ne tiens à être connu que de lui.

Otez à la vie de l'homme les liens du cœur, les énivrements de l'amour et pesez le reste!... le reste est vanité. L'homme vit par le cœur, car même les sens appartiennent au cœur, celui qui les en sépare se rend tout semblable à la bête que l'instinct et le mouvement du sang poussent vers le plaisir.

SAMEDI 23 MAI.

Hier, Pastoret et Vieillard ont été portés à leur dernière demeure.

Aucun des amis politiques de Pastoret n'a suivi son cercueil, pas un légitimiste n'a voulu se souvenir de l'homme privé, on n'a vu que l'homme politique excommunié par le parti.

Quant à Vieillard, il a causé même après sa mort un scandale ; l'ami de l'Empereur, le sénateur est entré dans l'éternité comme d'Holbach aurait pu lui conseiller d'y entrer. Son exécuteur testamentaire a argué d'un codicile trouvé au moment où le convoi allait se mettre en marche pour empêcher la cérémonie religieuse. « Vieillard, a-t-il « dit, ne veut pas être porté à l'église. Il tenait à donner « cet exemple de philosophie. »

Le corps s'est donc acheminé sans prières vers le cimetière. L'Empereur s'était fait représenter par le marquis de Chaumont Quitry, chambellan, qui indigné n'a pas consenti à suivre le corps d'un homme qui soufflétait ainsi les croyances de tout un peuple, il s'est retiré.

Les journaux racontent ce matin les obsèques de Pastoret, ils se taisent sur les obsèques de Vieillard.

Ce Vieillard était une mauvaise nature, il savait bien le triste effet que devait produire le scandale qu'il préparait, combien l'Empereur en devait être affligé ; il a voulu faire parler de lui.

Un homme qui a assez peu le respect humain pour laisser comme testament à toute une population la négation de Dieu, est un méchant homme. S'il est malheureux au point de n'avoir aucune croyance, que lui sert de faire parade de son athéïsme et quel mal lui causeraient les prières de quelques vieux prêtres, mêlées aux regrets de quelques amis.

L'égoïste, orgueilleux et ignorant se croit fort parce qu'il nie ce qu'il ne peut expliquer, et il pense s'élever au-dessus de la foule qui croit et espère. Pauvre insensé, pourrait-on lui dire, explique donc l'éternité dans laquelle tu entres.

Mérimée qui n'est pas baptisé aurait dû prononcer l'oraison funèbre de l'homme qui niait Dieu.

Pauvre sénat, pauvre cloaque de toutes les infirmités, comment veux-tu être respecté ? qui es-tu ? qui portes-tu dans ton flanc gangrené ? qui es-tu obligé d'honorer dans la mort comme tu les as honoré dans la vie ?... des renégats qui ferment les yeux ayant encore sur le visage la pourpre de la honte ; des athées pourriture oubliée par le XVIII[e] siècle et qui ne savent qu'insulter en mourant au peuple qui attend d'eux un exemple, au gouvernement qui les avait placés dans les conseils de la nation.

Deux sénateurs meurent, et pour être charitable envers eux et par respect pour soi-même, on se tait. Ce n'est pas avec de tels hommes qu'on moralisera le pays. On dit ce matin par la ville :

« *L'ami de l'Empereur est mort comme un chien !* »

Je me trompais en disant que les journaux se taisent ce matin sur les obsèques de Vieillard, j'ouvre le *Journal des Débats* et j'y trouve un rendu compte terminé par ces mots :

« *Le corps du défunt a été porté directement au cimetière de l'Est.* »

Le vieux journal voltairien a dû jouir de cette inconvenance, aussi parle-t-il des députations qui accompagnaient le mort :

Le général Lovoëstine, l'amiral Hugon, Boulay de la Meurthe, le comte Lemarrois pour le Sénat et comme anciens collègues des assemblées législatives MM. Dupin, Luneau de Tocqueville, Beaumont de la Somme, Havin, Taschereau, puis M. Mocquard secrétaire particulier de l'Empereur !

« Un bataillon d'infanterie avait été commandé pour « le service du cortége. M. Boulay de la Meurthe a pro- « noncé un discours dans lequel il a rendu hommage aux « qualités éminentes qui distinguaient le défunt ! »

Donnez des aumôniers à vos soldats quand vous les envoyez à la guerre et faites leur ensuite honorer les morts qui léguent à ceux qui leur survivent ces paroles odieuses : « *La religion est un mensonge !* » Et toi, vil Sénat, délégue l'ancien vice-président de la République pour rendre hommage en ton nom, *aux qualités éminentes* qui distinguaient le défunt !

Basse et indigne flatterie envers un pédagogue sans croyance qui ne devait son titre qu'à un souvenir de vieille amitié.

DIMANCHE 24 MAI.

L'Empereur, ayant appris le matin même de la mort de Vieillard la recommandation faite par ce vieux Voltairien de porter son corps directement au cimetière, avait expédié par le télégraphe à Quitry l'ordre de ne point accompagner le convoi. Aussi Quitry a-t-il été vivement

approuvé d'avoir deviné les sentiments de l'Empereur en s'abstenant de le représenter à une cérémonie qui devenait un scandale.

Fould se présente pour remplacer Pastoret à l'académie des Beaux arts comme académicien libre. Pauvre académie, les hommes politiques ou qui touchent à la politique t'envahissent! Fould avec l'habit de l'Institut, ce sera Judas en abbé!

Ce matin à six heures, les échafauds qui masquaient le gros pavillon du Louvre du côté des Tuileries ont été renversés avec un bruit épouvantable. Ce pavillon n'est pas alourdi par des accouplements de colonnes, aussi fait-il meilleur effet que les pavillons latéraux. Lefuel qui commence à comprendre le mauvais effet de ces accouplements de colonnes, disait ce matin :

« Si l'Empereur le désire, leur enlèvement est très « facile. »

La statuaire du moment continue sa marche de plus en plus détestable, c'est hideux; l'ornementation ne vaut guère mieux.

Les ornemanistes de notre époque sont des ouvriers, pas un n'a d'esprit ni d'imagination.

La Rochejaquelein va partout demandant des conseils et se posant en homme blessé décidé à quelque grave résolution. Il colporte une lettre de Monseigneur le duc de Bordeaux, insérée, il y a une dizaine de jours, dans les journaux légitimistes et adressée par le prince exilé au général de La Roshejaquelein à propos de la mort de la vieille marquise de La Rochejaquelein.

« Cette lettre est une insulte pour moi, dit La Roche-« jaquelein, le prince saisit l'occasion de la mort de ma « mère pour m'injurier, il termine sa lettre en disant à mon « oncle que le nom de La Rochejaquelein si dignement porté « par lui sera continué dans ses traditions d'honneur par « mon fils Jullien ! . . . Je suis donc, moi, un flétri de la « police correctionnelle, qu'on me passe sous silence ! ! »

La Rochejaquelein malgré tout n'est pas fâché de faire un peu de bruit, et pourvu qu'un soufflet attire l'attention du public, il y offrira sa joue.

Je lui ai dit qu'il ne devait pas être surpris du langage de M. le duc de Bordeaux, la position du sénateur de l'Empire blessait les légitimistes, que d'ailleurs il fallait laisser tomber tout cela et ne pas établir de polémique.

La Rochejaquelein ne parlait de rien moins que de demander satisfaction au duc de Bordeaux. J'ai souri et j'ai répondu :

« *Vous seriez ridicule, mon cher, et rien de plus.* »

La Rochejaquelein qui a passé du légitimisme au Sénat Impérial après avoir sollicité de Lamartine et de Ledru-Rollin en 1848 l'ambassade de Pétersbourg, voudrait être honoré par les légitimistes. Il voudrait aussi être considéré par l'Empereur comme un homme dévoué et indispensable et ce n'est qu'un important sans portée qui a cru un moment pouvoir opposer pour la présidence de la République sa candidature à celle du Prince Louis.

C'est une grenouille qui s'enfle, mais sans crever.

MARDI 26 MAI.

Il a recommencé à pleuvoir dans l'intérieur du Louvre; les plafonds de la galerie d'Apollon sont traversés et le parquet en plusieurs endroits est recouvert de sciure de bois pour recevoir l'eau. L'escalier de Henri II était encore hier changé en torrent. Le pavillon de Beauvais où sont les plus précieux dessins a été également inondé deux fois en huit jours. Lefuel ne s'émeut de rien, que lui font ces misères; il répond à tout:

« *Oui, le toit est découvert, les tuyaux pour l'écoule-*
« *ment des eaux ne sont point terminés.* »

Quant à Nieuwerkerke, il a fini par être persuadé qu'il est très simple que nous soyons sans abri contre la pluie. Lefuel est impeccable pour le moment, il arrange un bel appartement pour le directeur général des Musées, et il va commencer par ordre de l'Empereur les restaurations de l'hôtel de la Princesse Mathilde.

L'Empereur, l'Impératrice et le roi de Bavière sont arrivés à Paris.

L'Impératrice ne s'est pas fait aimer à Fontainebleau; elle a été aussi disgracieuse que possible envers les habitants et la garnison; lorsqu'un feu d'artifice était tiré dans le jardin particulier, elle faisait fermer toutes les portes du parc malgré la demande des habitants qui auraient été bien aises de jouir du coup d'œil.

Malheureusement l'Impératrice confond la morgue et la dignité; elle a peur qu'on ne la trouve pas assez Im-

pératrice, elle fait de la hauteur sans raison, et d'un autre côté elle laisse les Delesserl prendre avec elle des allures étranges.

Quelque soit en France la puissance des idées démocratiques, on n'y aime point les reines parvenues, l'orgueil national s'accomode mal d'une Impératrice que l'on coudoyait hier chez sa marchande de modes ou sur le boulevard; l'Impératrice Eugénie pense qu'avec de la morgue et ses généalogies espagnoles elle peut tenir tout le monde à distance, elle se trompe, elle saura peut-être un jour (nous sommes loin de le lui souhaiter) combien il est malheureux de n'être pas aimée!

Le monde qu'elle fait inviter aux voyages dans les résidences est curieux. Il y avait à Fontainebleau Mme de La Grange (Mlle de Flavigny), femme de l'écuyer de l'Impératrice, impertinente, aussi désagréable au moral qu'au physique. La dite La Grange écrivait chaque jour des petits pamphlets sous forme de lettres adressées à sa mère contre les gens et les choses qui l'entouraient. Ces lettres pamphlet colportées dans le faubourg St Germain ont fort diverti le parti légitimiste orléaniste. Ce pauvre parti était heureux, on ne s'abordait qu'avec ces mots: « *Connaissez-« vous la dernière lettre de Mme de La Grange?* » ... et alors on la relisait, on en faisait des gorges chaudes, c'était charmant.

MERCREDI 27 MAI.

Le roi de Bavière est venu hier visiter le Louvre à l'improviste et incognito; il était cependant accompagné de deux ou trois personnes de sa cour parmi lesquelles le jeune prince de Latour-Taxis. Le général Béville et Tascher de la Pagerie, premier chambellan de l'Impératrice, le conduisaient.

Nieuwerkerke qui n'avait pas été prévenu présidait aux Champs Elysées le jury de révision des beaux arts; je me trouvais seul au Louvre dont j'ai dû faire les honneurs à notre royal visiteur.

Le roi de Bavière, âgé de 46 ans, est mince et d'une taille bien prise, sa figure est laide et commune. Il ne manque pas d'intelligence et les arts l'intéressent assez vivement. Il doit revenir pour compléter sa visite de nos galeries.

Pendant notre longue promenade il m'a demandé si Horace Vernet était à Paris, et sur ma réponse affirmative, il m'a exprimé le désir de faire exécuter par cet artiste un grand tableau de la bataille d'Austerlitz pour le musée de Munich.

« Un tel tableau, m'a-t-il dit, sera mieux compris par « un artiste français et par un artiste du mérite de Vernet « que par nos artistes allemands. »

Les pièces historiques du Musée des Souverains intéressent beaucoup le roi; la bible de Charles le Chauve, l'évangiliaire de Charlemagne, etc. etc.

JEUDI 28 MAI.

Simart, sculpteur distingué et membre de l'Académie des Beaux-arts, est mort hier à l'âge de 46 ans.

En se rendant au jury de l'exposition il avait fait, il y a peu de jours, une chute sur le genoux ; l'inflammation s'est emparée de la cuisse et des intestins et comme Simart était d'une constitution scrofuleuse la maladie est devenue compliquée de phlébite et il est mort. C'est une perte, quoiqu'il eût fait pour M. le duc de Luynes une bien mauvaise statue de Minerve à l'instar de celle qui existait au Parthénon.

SAMEDI 30 MAI.

La Princesse Mathilde part aujourd'hui pour Saint-Gratien, sa résidence d'été. Elle m'a écrit hier une petite lettre charmante pour me dire de ne pas oublier que mon appartement m'y attendait.

Reiset marie sa fille à M. Ségur d'Aguesseau, secrétaire d'ambassade, que, la Princesse aidant, on a l'espoir de faire entrer dans la maison de l'Empereur.

Le bourgeois gentilhomme s'avance, la chétive pécore crévera un de ces jours. Villot et lui sont très marris d'un gros chagrin, ils comptaient se présenter à l'Académie des Beaux arts comme académiciens honoraires, mais on

annonce les candidatures de Fould, de Haussmann et de Mercey. Villot et Reiset sont tristes et *nolunt consolari!*

Marochetti est venu me chercher hier pour me montrer son monument de Mme de La Riboisière dans la chapelle de l'hôpital La Riboisière. Ce monument est fort beau, les figures de marbre sont légèrement colorées, cela fait bien, surtout au point de vue de l'harmonie. Les Grecs coloraient leurs marbres, ils n'avaient pas tort.

MARDI 2 JUIN.

Fould retire sa candidature à la place d'académicien libre, devant la candidature du prince Napoléon, mais comme il tient à faire partie de l'Académie des Beaux arts, voici la combinaison à laquelle il s'est arrêté :

Nieuwerkerke, membre libre, serait nommé membre titulaire à la place de Simart qui vient de mourir. Cette proposition a été faite à Nieuwerkerke qui l'accepte à la condition de ne faire aucune démarche. Fould, plus calin qu'il ne l'a jamais été quand il a besoin des gens, a montré à Nieuwerkerke la liste qu'il propose à l'Empereur pour combler les vides occasionnés par la mort dans les rangs des sénateurs. Nieuwerkerke est proposé, l'Empereur a répondu :

« *J'ai déjà pensé à lui, mais il est encore un peu* « *jeune.* »

Cependant Fould a dit :

« *Vous serez malgré tout appelé au Sénat plus tôt que* « *vous ne le pensez.* »

Nieuwerkerke en me racontant hier à St-Gratien toute cette affaire a ajouté:

« *Vous comprenez combien une telle nomination serait* « *bonne pour l'administration des Musées, car ce qui élève* « *le chef, élève aussi les fonctionnaires sous ses ordres.* »

Je n'ai rien répondu, mais je trouve que les élévations se cumulent trop sur le chef, et que loin d'élever les conservateurs qui après tout sont la vraie direction du Musée, Nieuwerkerke ne s'est occupé qu'à les effacer en toute occasion auprès de l'Empereur, auprès du ministre, auprès du public. Nieuwerkerke ne défend ni les intérêts, ni l'amour-propre des conservateurs; il trouve à peine convenable pour lui un traitement de 20,000 francs accompagné d'un beau logement, du chauffage et de l'éclairage, mais les conservateurs qui devaient être logés ne le sont pas, ils ne touchent que 6000 francs de traitement et n'ont pas d'indemnité de logement.

Les conservateurs sont autant que possible tenus à l'écart, et même dans leurs travaux ils sont sans cesse contrariés parce que le directeur général veut ou ne veut pas acquérir telle ou telle chose, parceque persuadé par l'ambition de se mêler de tout, il désorganise tout le personnel du Musée pour faire une exposition. Nieuwerkerke a l'infatuation de la puissance, il s'incline seulement devant les nécessités de son intérêt personnel, ainsi quelque sottise (et Dieu sait si elles surabondent) que fasse Lefuel, il prend vivement son parti, car Lefuel lui arrange un bel appartement et va restaurer l'hôtel de la Princesse Mathilde.

Nieuwerkerke veut faire tout, veut être de tout aussi n'y a-t-il pas de direction des Musées.

gens dont toutes les belles combinaisons ont fait aboutir le socialisme.

Le *Journal des Débats* n'a pas assez de ménagements pour parler des émeutes qui viennent d'avoir lieu en Belgique. Le parti catholique présente un projet de loi sur *la charité* vivement attaqué par des citoyens de la force de M. Rogier et Frère Orban ; discuté pendant plus d'un mois, il est enfin adopté, mais alors M. Frère Orban et tous ses amis de la gauche y aidant, l'émeute se forme, on insulte le nonce du pape et les députés catholiques ; on brise les vitres des établissements religieux ; on attaque les maisons des directeurs de journaux catholiques.

Dans toutes les provinces les mêmes scènes se renouvellent, seulement avec plus de gravité ; on saccage deux couvents, on veut brûler vif un frère de la doctrine chrétienne !

Le *Journal des Débats* nomme ces *gentillesses* les émotions passagères inhérentes aux gouvernements parlementaires et il accuse d'ailleurs le parti catholique d'être l'auteur de ces émeutes.

1° En présentant une loi qui tendait à laisser aux donateurs le droit de nommer les Institutions auxquelles ils veulent donner le soin d'administrer les sommes qu'ils consacrent aux œuvres de charité.

2° En ayant des évêques qui osent faire des mandements contre les cours de philosophie professée par les établissements de l'Etat, qui se croient chargés d'avertir les pères de famille qu'on apprend à leurs enfants que Dieu est un mot, la religion un leurre et que la personnalité humaine est au-dessus de tout.

Le *Journal des Débats* trouve le spectacle des émeutes peu alarmant.

Ici en France, les socialistes préparent quelque tentative de manifestation au moment des élections. Ils rêvent même l'assassinat de l'Empereur, et les légitimistes les plus niais, les plus nuls, les plus sans vergogne partent pour se trouver auprès du duc de Bordeaux quand *le coup sera fait!*

Voilà où en sont un tas de petits sots qui ne font que jouer au club ou entretenir des filles de bas étage.

Que feriez-vous de votre prince s'il lui était donné de rentrer ?... Pauvre homme et pauvres hommes!!!

VENDREDI 12 JUIN.

Le *Moniteur* publie ce matin une liste de nouveaux sénateurs qui n'admet aucune illustration dans ce malheureux corps.

C'est d'abord M. Haussman préfet de la Seine, ancien avoué, mal connu.

Piétri, préfet de police.

Le général Niel, le maire de Nantes, etc. etc.

Les journaux de l'opposition publient leurs listes de candidats aux prochaines élections à Paris.

Le général Cavaignac, J. de Lasteyrie, puis des gens de toutes couleurs, enfin la coalition où se coudoient le socialiste et le Philippiste.

DIMANCHE 14 JUIN.

Le ministre de Bavière, le baron de Wedlant, m'a écrit hier pour m'annoncer que le roi son maître m'avait nommé chevalier de première classe de son ordre royal de S^{t}-Michel.

VENDREDI 19 JUIN.

Les élections s'ouvrent dimanche prochain, les oppositions s'agitent et cherchent à agiter le corps électoral. A Paris les noms de 1848 sont remis en avant. C'est Cavaignac, Bastide, Goudchaux, Lasteyrie, etc. etc.

Le *Journal des Débats*, si prononcé contre les coalitions, se coalise avec les démocrates purs.

Le gouvernement se donne le tort de patronner comme candidats à la députation une foule de nullités qui n'ont d'autre titre que d'appartenir comme fonctionnaires à la maison civile de l'Empereur.

La nomination de M. Haussmann comme sénateur fait crier tout le monde, elle est un scandale!

L'appartement que Nieuwerkerke se fait faire au Louvre prend dix-sept pièces du premier étage. Lefuel ne sait plus comment s'en tirer; depuis le jour où cet appartement a été décrété, les exigences de Nieuwerkerke ont été chaque jour s'accroissant. Il ne demandait d'abord

qu'un bon logement de garçon ; aujourd'hui il est arrivé à l'appartement complet, salons, chambres, cabinet, salle à manger, salle de bains, etc. etc.

Quant aux conservateurs, il est parfaitement inutile qu'ils soient logés; il est même inutile qu'ils occupent un cabinet décent, des espèces de greniers leur suffisent.

Cependant Nieuwerkerke ne dîne ni ne déjeune au Louvre, il passe la moitié de l'année à la campagne et il est plus occupé des choses extérieures que de celles du Musée. Il vise au Sénat et lorsqu'il y sera parvenu il s'occupera moins encore du Musée.

L'exaspération est grande parmi les artistes contre l'administration de l'exposition. Les amis du directeur et de MM. de Chennevières et Clément de Ris y occupent toutes les bonnes places. Quelques réclamations énergiques ont été si bien appuyées qu'il a fallu y faire droit.

Dimanche, je suis allé à S^{t}-Gratien chez la Princesse Mathilde, mais j'en suis revenu avant dîner.

L'intérieur de cette pauvre Princesse est devenu déplorable. Elle est cette année à la campagne avec Nieuwerkerke et M^{me} de Fly, lectrice, qui ressemble à une vieille entremetteuse.

M^{me} Vimercati y passe une partie de l'été.

Puis, avec les deux Giraud se trouvaient dimanche Arago, farceur de mauvais ton, le faux et plat Soulié. La conversation s'est traînée toute la journée en sots calembourgs et jeux de mots plus bêtes les uns que les autres. On a aussi causé à table devant les domestiques des prêtres et de la religion et avec cette inconséquence trop fréquente et si malheureuse chez la Princesse, on a tourné en dérision les prêtres et le culte.

Vraiment la société de la Princesse devient impossible, elle se compose d'ennemis déguisés, de vils courtisans et de bateleurs.

Sous prétexte de demeurer plus libre chez elle, on lui fait exclure tous les gens d'un peu de valeur; le sens intellectuel baisse dans ses réunions, les grands ordonnateurs et dispensateurs de faveurs sont les Giraud, les quémandeurs les plus infatigables que je connaisse. Charles prône Eugène, Eugène prône Charles, et tous deux commencent à prôner le jeune Victor, fils d'Eugène. Avec cela les Giraud se plaignent toujours, obtiennent toujours, il faut bien qu'être démocrate serve à quelque chose.

La Princesse emploie sa journee à faire de l'aquarelle avec E. Giraud ou à ordonner ses jardins avec Nieuwerkerke, puis elle va visiter les Reiset tout gonflés de la couronne de comtesse qui arrive sur la tête de leur fille!

SAMEDI 20 JUIN.

Bacciochi m'a annoncé hier soir que l'empereur de Russie avait envoyé au ministre de la Maison une croix qui m'est destinée.

DIMANCHE 21 JUIN.

J'ai voté ce matin à la mairie du 4e arrondissement, section 3, rue des Prêtres St-Germain 10.

Nous avons au Louvre comme bibliothécaire des Musées (sinécure) un vieillard qui a perdu bêtement en spéculations une assez jolie fortune. Ce vieillard, très ancien ami de Nieuwerkerke, est devenu en présence d'une position gênée une sorte de mendiant aigre fin mécontent de tous et de tout; ayant perdu toute délicatesse il est enfin sur la frontière du pays des chevaliers d'industrie.

Le marquis de Bruslard puisqu'il faut le nommer par son nom, raconte à qui veut bien recevoir ses confidences, que la Princesse Mathilde et Nieuwerkerke ont un fils qu'on fait élever secrètement, que ce fils a été longtemps dans les environs de la rue de Courcelles; maintenant Bruslard ignore où il se trouve, mais (dans un intérêt de chantage, je suppose) il recherche sa trace.

Le *très honorable* Bruslard ajoute que Nieuwerkerke lui a proposé, il y a déjà quelques années, de reconnaître cet enfant comme sien, et de lui passer ainsi son titre et son nom. Bruslard aurait demandé trente mille francs, on ne lui parle plus de l'affaire, il en est furieux; il fait bon marché de son titre et de son nom pourvu qu'on donne 30,000 francs à palper à ses soixante-quinze ans!

LUNDI 22 JUIN.

J'ai reçu hier de S. M. l'empereur de Russie la croix de chevalier de seconde classe de l'ordre de Stanislas. Cette croix équivaut à nos croix de commandeur, elle se porte au cou.

SAMEDI 4 JUILLET.

L'insurrection mazzinienne comprimée à Gênes s'empare d'un brick, débarque dans le royaume de Naples, délivre des prisonniers, marche contre les troupes royales, est dispersée; le brick repris par la marine napolitaine.

A Gênes deux cents arrestations, saisie de deux mille fusils, de stylets, etc. etc.

Tel est le bilan des nouvelles italiennes d'hier, tel est le résultat de cette politique piémontaise si vantée par le *Journal des Débats*, qui consiste à tolérer en Piémont tout ce qui est réfugié des autres parties de l'Italie à les y attirer, à les encourager.

Le Piémont est gonflé de sa participation à la guerre de Crimée, de son ambition, et il ne voit ou ne veut pas voir qu'il travaille pour Mazzini.

Les encouragements qui lui ont été donnés au congrès de Paris ont été une grande faute politique!

DIMANCHE 5 JUILLET.

On arrange pour le prince de Canino un appartement au Jardin des plantes, j'ignore et personne ne sait à quel titre.

Le prince trouve l'appartement mesquin; l'ex-président de la République romaine, l'ancien ennemi de la France, mauvais mari, mauvais père, mauvais citoyen,

joueur sans vergogne avec lequel on ne veut pas jouer qu'argent sur table, homme sans aucune considération, prêt à toutes les lâchetés comme à toutes les ingratitudes, lié avec les plus mauvais révolutionnaires, est cependant l'objet des faveurs du gouvernement.

Une chose digne de remarque, c'est qu'il suffit aujourd'hui de porter un nom cher aux révolutionnaires et de demander quelque faveur, pour être sûr de l'obtenir.

Arago, inspecteur des Beaux arts, veut être directeur des Beaux arts ; il arrivera !

Arago est un mauvais peintre, viveur et joueur. Impérialiste aujourd'hui, il sera républicain demain, c'est une chauve souris qui tour à tour rampe ou vole.

Le prince Napoléon le tient dans son intimité, la Princesse Mathilde le traite en ami familier, le ministre le caresse et Nieuwerkerke le tutoie !

On croit encore aux conversions, cela est superbe !...

La Restauration amnistiait avec peine les Vendéens et gardait ses faveurs pour les prétendus libéraux et les hommes du premier Empire. Elle ne reconnaissait pas les titres et les promesses accordés et faites aux soldats royalistes des cinq départements de l'ancienne Bretagne, elle les laissait même traiter de brigands.

Les princes n'allaient qu'avec restriction et froideur visiter ces malheureux pays qui avaient tant souffert.

En 1830 le marquis Maisons, un des Bonapartistes ralliés et choyés, expulsait de France comme commissaire de la révolution le roi Charles X.

La Vendée seule reprenait ce que la Restauration lui avait laissé d'armes pour soutenir les droits de la branche aînée des Bourbons.

En 1848 tous les généraux libéraux, comblés des faveurs de Louis-Philippe prenaient parti contre lui.

Mais il faut être juste, personne ne s'armait en sa faveur.

L'Empereur et sa famille ne sont point éclairés par de tels exemples.

Morny est à Plombières depuis quelques jours, sa femme est arrivée à Paris.

La position de Mme Lehon devient embarrassante beaucoup de gens lui tournent le dos sous ce prétexte qu'elle s'est montrée très usurière dans ses comptes d'intérêt avec Morny.

Le *monde* a trouvé cette belle moralité pour expliquer la lâcheté à laquelle il se prépare envers Mme Lehon.

La Valette est le premier meneur de ce revirement, Morny est un pouvoir carré dans son égoïsme, on achète déjà des parfums pour l'encenser.

La Princesse Mathilde, entraînée par La Valette, dit pis que pendre de Mme Lehon.

Je conviendrai si l'on veut, que les affaires entre Mme Lehon et Morny ne sont pas honorables, mais elles le sont aussi peu d'un côté que de l'autre. C'était le cas de renvoyer les parties dos à dos.

LUNDI 6 JUILLET.

L'Institut de France qui a couvert de sa protection le plus détestable livre historique dont on puisse faire *mention*, l'Histoire de France (d'Henri Martin), qui lui a

décerné un grand prix, qui a recommandé pour l'étude de l'histoire de notre pays ce long pamphlet contre l'autorité et la religion, poursuit son œuvre.

Mais cette fois, c'est un membre même de l'Institut, un philosophe du nom de Renan qu'il entoure de louanges, qu'il élève sur le pavois.

M. Renan n'a entrepris qu'une chose, et cette petite chose c'est tout simplement la soustraction mathématique de Dieu de l'ensemble de l'univers. Il s'y prend avec une sorte de prudence qui ne manque pas de dédain pour les natures secondaires et infimes qui ne peuvent se passer de Dieu, et il se place si haut, qu'il fait de son individualité un être suprême et révélateur.

Les croyants forment *la partie simple* de l'humanité, les incrédules, disons mieux, les athées forment la partie cultivée. M. Renan ne condescend pas à discuter les dogmes, les formes religieuses, à jeter le trouble dans les consciences; c'est pour lui trop petit travail, mais avec une superbe magnifique il imprime dans ses *études d'histoire religieuse:*

« A cette tâche Voltaire suffit! »

« Toutes les religions, dit encore M. Renan, *sont les « produits spontanés des grands instincts imaginatifs de « l'humanité.* »

Suivant M. Renan l'idée religieuse est un poëme, *une œuvre intime des facultés de chacun.* Donc: Dieu n'est qu'un mot de ce poëme.

Enfin le dernier mot de l'œuvre de M. Renan, c'est que l'homme fait Dieu, crée Dieu en le pensant.

« *Le mot Dieu étant en possession des respects de l'hu- « manité, ce mot ayant pour lui une longue prescription*

« *et ayant été employé dans les belles poésies, ce serait* « *renverser toutes les habitudes du langage que de l'aban-* « *donner.* »

Voyez à quoi peut être utile un monsieur de l'Institut, un philosophe prôné par les *sciences morales ;* il laisse le créateur en possession de son titre de Dieu en invoquant en sa faveur la prescription, les nécessités de la langue et de la belle poësie dont la suppression de ce mot (car remarquez le : Dieu n'est qu'un mot) dérangerait les habitudes.

Et l'Etat paie et honore des gens qui viennent prêcher de semblables folies à un peuple tourmenté comme le nôtre par la fièvre de la déraison, circonvenu par le socialisme dont M. Renan favorise les progrès par sa négation de Dieu.

M. Renan fait école, un tas de petits philosophes s'agitent dans les égoûts de la société et s'organisent sous sa bannière, nous allons avoir une croisade contre l'immortalité de l'âme.

Le mot de chaque révolution future sera.

Il n'y a pas de Dieu.

Il n'y a pas de vie future.

Et comme le veulent les socialistes, la loi suprême sera : *à chacun suivant ses appétits !*

Que le gouvernement y prenne garde, de pareilles publications font plus de mal qu'une manifestation des légitimistes, des Orléanistes ou même des républicains.

L'Institut de France a besoin de sentir la pression d'une main rude et puissante ; en peu d'années il a couronné Henri Martin dont la longue histoire n'est qu'un

réquisitoire contre le clergé et la royauté convaincus d'être les ennemis du peuple.

Aujourd'hui du sein de l'Institut part un réquisitoire contre Dieu, *ce mot* inventé par les peuples enfants!

MERCREDI 8 JUILLET.

Les élections de Paris sont complétées par les nominations de trois députés dans les arrondissements où lors des premières élections aucun résultat n'avait été acquis.

Ces trois élections appartiennent à l'opposition.

Le général Cavaignac.

Darimon, ancien collaborateur de Proud'hon.

Emile Ollivier, ex-commissaire républicain dans le département des Bouches du Rhône.

Les marchands de Paris ne sont pas satisfaits de la leçon de 1848, la prospérité de leur commerce n'est rien, la paix et la tranquillité dont jouit la France les touchent peu: s'ils réussissaient à amener des troubles ils se plaindraient, gémiraient, pleureraient sur leur ruine et celle de leurs familles qui en serait la conséquence, mais ils recommenceraient bientôt.

L'*Assemblee Nationale* est suspendue pour deux mois, elle avait imprimé que les élections seules de Paris pouvaient compter et que MM. Goudchaux, Carnot, Cavaignac, Ollivier et Darimon étaient par conséquent les seuls représentants de l'opinion publique.

L'*Estafette* a reçu un second avertissement pour un article analogue.

Toutes les nouvelles d'Italie s'accordent pour attribuer à Mazzini la dernière tentative révolutionnaire, et les journaux anglais ainsi que la plupart des journaux français cherchent à dégager la responsabilité du Piémont dont ils vantent l'admirable gouvernement.

Ainsi feraient-ils pour le gouvernement de Louis-Philippe, qui a laissé avec ses merveilleuses institutions parlementaires le temps au socialisme de grandir et de s'organiser.

Le gouvernement sarde veut une révolution *honnête* en Italie pour déposséder à son profit tous les princes italiens. Il encourage les rêves des niais et donne des armes aux mauvaises passions.

M. de Cavour ne peut être accusé de participation aux derniers événements de l'Italie, nous ne demandons pas mieux de le croire quoiqu'à nos yeux M. de Cavour ne soit qu'un ambitieux qui avant tout cherche la renommée.

Quant à dire qu'il est impossible que M. de Cavour favorise les projets de Mazzini, ce n'est pas une réponse, ce n'est pas une raison.

En France les Philippistes votent aux élections pour les socialistes, le commerce de Paris vote pour l'homme qui établissait en 1848 l'impôt de 45 centimes!

Les journaux du Piémont tendent à prouver que les Calabres sont en pleine révolte. Mazzini a été à Gênes et il a pu en sortir après la défaite de ses partisans. Il faut avouer que l'administration de M. de Cavour est au moins mal informée et qu'elle ne surveille guère les menées révolutionnaires.

Quant à l'Angleterre, elle a lâché Mazzini sur l'Italie, *le grand* coup est manqué, elle va de nouveau offrir un

asile à Mazzini, il serait temps, cependant, que la *généreuse* Albion licenciât l'armée de vagabonds, d'assassins et de pillards qu'elle protège, le droit d'asile n'est pas le droit de fournir une caverne à des brigands.

VENDREDI 10 JUILLET.

La lumière se fait peu à peu sur les derniers événements de l'Italie. La conspiration avait été découverte, il y a plus d'un mois, par la police française lorsqu'elle fit procéder à l'arrestation de quelques Mazziniens envoyés de Londres pour assassiner l'Empereur (j'ai parlé en son temps de cette affaire tenue secrète jusqu'à ce jour et dont l'instruction se poursuit actuellement devant la justice).

Le Piémont fut averti et il peut avec raison être accusé de n'avoir pas pris les précautions que commandaient les circonstances, ainsi les insurgés ont pu faire à Gênes d'immenses dépôts d'armes et de munitions, miner les casernes, etc. etc.

A Livourne, même incurie du gouvernement, il s'agissait surtout de frapper un grand coup à Naples et dans les Etats de l'Eglise. Le point de départ était Gênes où l'on s'emparait des forts et des navires; avec les navires on se transportait à Naples dont on faisait sauter l'arsenal et où les instructions ordonnaient de brûler les palais et la ville.

L'attentat déjoué à Paris ainsi que les mouvements révolutionnaires qui agitent l'Espagne, se rattachent à ce vaste complot.

Le personnel de cette bande de brigands se composait de gens sans aveu de tous les pays. L'Angleterre a fourni son contingent et de Malte un navire a transporté sur les côtes de Naples une bande d'insurgés.

A Gênes une dame anglaise émissaire de Mazzini a été arrêtée, le gouvernement sarde a voulu lui faire quitter le Piémont, mais cette bonne dame s'y refuse, et le célèbre Cavour plein de respect pour tout ce qui est anglais et de ménagements pour tout ce qui tient à la révolution, se contente de la mettre aux arrêts dans sa demeure.

Les journaux anglais prétendent que le mouvement n'était ni mazzinien ni républicain quoique Mazzini fît partie des bandes; les insurgés voulaient seulement la liberté et l'union de l'Italie, et Mazzini s'était joint aux insurgés non comme chef, mais comme simple soldat.

La plaisanterie anglaise serait peut-être acceptable si nous n'avions pas les exemples de 1830 et de 1848.

En 1830 les insurgés criaient: « *Vive la charte !* » En 1848 ils pillaient les Tuileries au cri de: « *Vive la ré-* « *forme !* »

D'ailleurs la liberté de l'Italie ne peut s'obtenir par des incendies, des pillages et des assassinats. Les instructions des insurgés sont saisies, et le pillage, l'incendie et l'assassinat y sont ordonnés.

Mazzini a pu s'évader et nous apprendrons bientôt son arrivée à Londres.

Le Piémont joue un triste rôle, malgré toutes les louanges prodiguées à ses prétendus hommes d'Etat par la presse, c'est lui qui agite l'Italie sous le patronage de l'Angleterre, il accueille tous les révolutionnaires des

autres parties de l'Italie et leurre tous les agitateurs de l'utopie d'une Italie compacte. Ce n'est pas d'hier que la maison de Savoie couve une ambition démesurée, c'est maintenant à la France d'aviser ! Veut-elle favoriser le roi de Piémont au point de l'établir aux portes de nos départements comme une inquiétude permanente ? Veut-elle au lieu d'une frontière calme se voir contrainte à organiser une frontière militaire.

La guerre de la succession et tous les efforts de Louis XIV avaient pour politique de dégager le midi et de permettre à la France de porter toute son attention sur ses frontières du Nord. Voulons-nous être de nouveaux enfermés dans un cercle de grandes puissances hostiles ? Nous avons déjà la confédération allemande qui borde le Rhin; la Belgique et ses libertés dirigées contre nous, la Belgique éternellement neutre, succursale de l'Angleterre et qui inonde nos départements des infâmes brochures dues à la plume des réfugiés que Londres garde comme un poignard contre nous. Le Piémont, vassal de l'Angleterre, peut devenir un ennemi très dangereux si nous prêtons les mains à ses rêveries ambitieuses.

L'Impératrice est partie hier pour Plombières avec les dames et les officiers de son service.

Personne ne s'attendait à ce voyage qui donne cours à tous les bruits. On dit que dans un accès de jalousie, né par suite des propos des *caillettes* qui l'entourent, elle a brusquement pris cette résolution.

Quoiqu'il en soit, j'ignore comment elle et sa suite se logeront à Plombières où rien n'est préparé pour les recevoir.

L'Impératrice a malheureusement un entourage de commères et d'hommes nuls, et malheureusement aussi, l'Empereur n'a pas une cour mieux composée.

On dit aujourd'hui que Cavaignac et les autres députés de l'opposition prêteront serment.

Le journal *l'Estafette* si hostile au gouvernement s'est vu retirer l'autorisation de vente sur la voie publique.

SAMEDI 11 JUILLET.

L'Impératrice est arrivée à Plombières; l'Empereur était allé à sa rencontre jusqu'à Epinal; ainsi, du moins publiquement, tombent les bruits qu'on faisait courir sur les causes de ce voyage.

Maintenant, l'Impératrice était-elle attendue? l'Empereur est-il satisfait de ce voyage? Je l'ignore, ce que je sais parfaitement c'est qu'il y a peu de jours il n'était nullement question du voyage de Plombières, l'Impératrice faisait graver des cartes d'invitation pour des fêtes qu'elle devait donner à St-Cloud.

Je suis obligé de constater qu'il y a une certaine inquiétude dans notre pays, depuis le résultat des dernières élections de Paris, on est préoccupé de ce commencement d'opposition, de ce noyau révolutionnaire qui ravive les mauvaises passions de quelques uns et rend incertains beaucoup de dévouements trop facilement admis.

Il va falloir à l'Empereur une excessive fermeté pour faire renaître la confiance chez les peureux et les timides et pour contenir les inimitiés.

Je causais hier soir avec le général Ornano qui constatait avec chagrin le changement qui s'opère dans l'esprit public et qui déplorait avec moi la faiblesse ou l'hostilité toute prête de beaucoup de fonctionnaires.

L'Europe est dans une année de crise; la démagogie fait et fera de puissants efforts pour la troubler, pour la révolutionner; il est donc indispensable de veiller comme en temps de guerre.

MARDI 14 JUILLET.

L'Impératrice est revenue de Plombières hier soir; elle a traversé Paris coiffée d'un chapeau à la Van Dyck orné de plumes. Les dames de sa suite portaient la même coiffure.

On attend chaque jour la mort de Béranger dont on est parvenu à faire un *bon homme,* le pendant de Lafontaine et Dieu sait que Béranger était loin d'être un *bon homme.*

L'Impératrice envoie chaque jour prendre des nouvelles de *l'illustre* malade; Damas-Hisnard l'a visité par ordre, et les journaux ont retenti de cette fameuse entrevue. Ils ont même mis dans la bouche du secrétaire de l'Impératrice les paroles suivantes:

« Vous êtes le poëte de la jeunesse de Sa Majesté! »

Il faut avouer que pour une jeune fille c'est un singulier poëte!

La police craint des manifestations populaires socialistes le jour de l'enterrement de Béranger.

On parle d'une nouvelle visite de la reine d'Angleterre pour cet automne, elle serait reçue à Fontainebleau.

Deux ministres ont pris la parole dans le parlement piémontais pour répondre aux interpellations qui leur étaient adressées relativement aux derniers événements dont l'Italie a été le théâtre.

L'un a dit qu'il y avait eu une grande exagération dans le nombre des armes saisies, selon lui les fusils n'auraient pas dépassé le chiffre de 500; il est vrai qu'une minute après il avoue la saisie opérée dans la campagne de Gênes de plusieurs autres dépôts.

Il nie que des édifices publics aient été minés.

Mais son collègue de la guerre, dans la même séance, avoue la découverte de sacs de poudre dans les conduits souterrains, il ajoute seulement qu'aucune tentative n'a été faite pour y mettre le feu et il termine par ces paroles:

« J'ai les plus fortes raisons de penser (discours de M. de la Marmora) « qu'il n'existe plus de dépôts de « poudre; l'affaire des mines a été très exagérée: dans « deux ou trois endroits souterrains on a trouvé des caisses « et des sacs de poudre; dans tous les cas, les habitants « sont trop intéressés à les faire rechercher, surtout dans « les maisons qui avoisinent les établissements. »

M. Ratazzi, ministre de l'Intérieur, pense que la levée de boucliers des Mazziniens était si peu inquiétante, qu'il valait mieux, malgré les avertissements de la France, laisser murir l'insurrection que de la prévenir avant son explosion.

La vérité sur cette politique du Piémont est qu'il *espérait* ne pas éprouver le contre-coup d'une révolution

qui aurait bouleversé l'Italie; il ne voulait donc pas en gêner le développement, ni donner l'éveil aux autres gouvernements par des mesures préventives.

Si Mazzini se fût contenté de proclamer la république sociale dans la Toscane et dans le royaume des Deux Siciles, le Piémont eût laissé faire, eût même applaudi secrètement, puis il serait arrivé plus tard comme le libérateur des populations pillées, le vengeur des assassinés et il aurait en un tour de main révolutionné l'Italie à son profit.

Mazzini et le fameux ministre Cavour ont été déçus dans leurs espérances; aujourd'hui Mazzini est en fuite, et Cavour fait atténuer par les journaux piémontais la gravité de l'insurrection et l'énormité des ressources dont elle disposait.

Les gardes urbaines de la campagne de Naples ont marché contre les insurgés débarqués. Il me semble que pour un pays qui invoque à grands cris les libérateurs ce n'est pas trop mal.

Dans l'Inde les cypaies désertent l'armée anglaise et malgré quelques succès des Anglais devant Delhi l'insurrection fait des progrès parmi les populations et s'étend au loin.

J'arrive de St-Gratien. Dans cette petite cour de la Princesse Mathilde, on continue à se barricader contre tout ce qui est attaché au gouvernement de l'Empereur.

La Princesse a repris Alexandre Dumas en faveur, elle le préfère à tout. Les Giraud sont les intermédiaires républicains, on les porte aux nues. Depuis huit jours Nieuwerkerke les tutoie!... c'est touchant.

On tripote à la cour de St-Cloud et à celle de St-Gratien les acquisitions à faire à l'Exposition, et les médailles et croix à donner.

Une demoiselle, élève de Chaplin, recommandée par Mme Walewska, a vendu au gouvernement deux têtes de femme, étude assez ordinaire, à 6000 francs, mais elle a déclaré qu'elle serait honteuse si l'on n'achetait pas pour un prix supérieur un tableau à son maître Chaplin, alors, toujours avec la protection de Mme Walewska et l'appui de l'Impératrice, le gouvernement achète 8000 francs un tableau de Chaplin.

Puis vient Mlle Marquet, ex-danseuse de l'Opéra, peintre plus que médiocre, mais sultane favorite de M. Edgard Ney ; le gouvernement lui achète un tableau à 1500 francs.

Halévy, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux arts, était à intriguer dimanche à St-Gratien pour faire obtenir une médaille à Mme Ledoux. Nieuwerkerke a promis sa voix.

Enfin, l'important Chennevières, assisté de l'important Clément de Ris et du non moins important de Tauzia, pousse fort Hédouin, l'ami de leur trinité vers la liste des futurs décorés.

Hédouin était un des plus mauvais révolutionnaires de 1848.

Nieuwerkerke commence à courtiser le prince Napoléon, il compte pour son rapatriement avec cette Altesse Impériale sur le dévouement d'Arago qu'il tutoie comme les Giraud.

Après l'élection du prince par l'Académie des Beaux arts, sans perdre une seconde, pour devancer tout le

monde, Nieuwerkerke a envoyé en Ecosse une dépêche télégraphique à Arago qui accompagne le prince.

Ceci devient de la haute comédie.

VENDREDI 17 JUILLET.

Béranger est mort, on l'enterre aujourd'hui, le service aura lieu à midi à l'église S^te^-Elisabeth du Temple, sa paroisse.

Le gouvernement lui fait rendre des honneurs publics dit une proclamation du préfet de police placée en tête du *Moniteur* d'aujourd'hui, et l'Empereur, voulant honorer *ce poëte national dont les œuvres ont si puissamment contribué à entretenir le culte des sentiments patriotiques et à populariser la gloire de l'Empire, a décidé que les frais de ses funérailles seraient faits par la liste civile impériale.*

Tout cela ne manque pas d'une certaine habileté, mais tout cela tend à propager un mensonge.

Béranger n'était ni un bon homme, ni un Bonapartiste ; c'était tout simplement un courtisan de populacerie qui se faisait une arme de toute opinion opposée au gouvernement existant. Le Bonapartisme lui a servi contre les Bourbons, la république contre le Bonapartisme.

Ce poëte *national* a surtout entretenu le culte des idées irréligieuses et ses chansons libertines n'ont pas nui à la démoralisation des masses. C'était un chansonnier plein de verve, un insurgé de la lyre, mais il y a loin de là, à être un *poëte national.*

J'adore la proclamation du préfet de police qui commence par ces mots :

« La France vient de perdre son poëte national ! »

Puis vient la rengaine des chants qui sont consacrés au culte de la patrie et qui perpétuent dans le cœur des peuples le souvenir des gloires impériales.

La chanson de Béranger au moment de la guerre d'Espagne est-elle rangée parmi celles dont le préfet et le gouvernement font tant d'éloges et qui motivent les honneurs publics ? ou bien est-ce le bon Dieu !

Toujours est-il que vivant Béranger était le chantre des insurrections qui se donnent le mot, à sa mort, pour tenter une sédition.

Le préfet de police nous l'apprend ce matin :

« Le gouvernement, ajoute-t-il, ne souffrira pas qu'une « manifestation tumultueuse se substitue au deuil respec- « tueux et patriotique qui doit présider aux funérailles « de Béranger. »

Après ce préambule, le préfet arrive à dire que le cortège du défunt se composera exclusivement des députations officielles et des personnes munies de lettres de convocation.

Les lettres de convocation soit, mais les députations officielles de qui ?

Enfin à midi nous célébrerons les funérailles de Béranger par une tentative d'émeute et le clergé si insulté, si baffoué par cet incrédule lui chantera les prières de l'église.

Comédie... comédié ! tout est comédie dans ce monde ! il n'y a que sur nos théâtres que la vraie comédie ne se montre plus.

M. de Lamartine, dans le dernier numéro de son *cours familier de littérature* consacre quelques pages à juger Alfred de Musset et dans sa haute impartialité le relègue parmi les écrivains secondaires qui peuvent obtenir la réputation sans jamais atteindre la gloire, et ses œuvres parmi *la littérature légère!*

Cela est d'un grand cœur et d'un grand poëte!

J'entends le tambour et j'apprends que les 80,000 hommes de l'armée de Paris sont sous les armes prêts au combat si les socialistes veulent l'engager.

SAMEDI 18 JUILLET.

Les funérailles de Béranger ont été très calmes, le gouvernement continue ce matin dans ses journaux la comédie intitulée: *le grand poëte national;* la France selon lui verse des larmes!

D'un convoi que les sociétés secrètes voulaient transformer en manifestation socialiste comme elles firent en 1832 pour le convoi du général Lamarque, il a fait un convoi officiel, où brillaient les autorités, les gens et les voitures de la cour, enfin tout le monde gouvernemental.

La comédie a été bien jouée.

Les émeutiers, tous bien pourvus d'argent, convaincus en présence des nombreuses troupes mises sous les armes qu'il n'y avait pas de chances pour une insurrection, ont pris le parti de céder le terrain et sont parti pour la banlieue décorés d'immortelles et le soir on rencontrait ces tristes et mauvaises figures de 1848 abruties par la boisson.

MM. les émeutiers regagnaient leurs repaires chancelant et tapageurs, mais réduits à l'impuissance par la bonne comédie de l'autorité.

Nous subirons seulement encore longtemps *l'illustre poëte,* le chantre de l'épopée impériale, l'homme de la France, l'éducateur de la jeunesse !

Nous sommes réduits à laisser passer ces monstruosités, à voir l'insulteur de tout pouvoir, de toute croyance, le cynique de toute morale, honoré comme Homère ou Dante.

Nous sommes une génération bien singulière.

Béranger est un vieux martyr; il a droit à nos respects parce qu'expéditionnaire dans les bureaux de l'Université il fut remercié vers 1820 pour s'être posé en ennemi du roi Louis XVIII et qu'il fut condamné à quelques mois de prison pour avoir traité ce roi de tyran, le nommant tantôt Denis, tantôt Tibère !

DIMANCHE 19 JUILLET.

Encore Béranger ! . . . *La Patrie* nous apprend hier soir deux choses que voici :

« Béranger est mort religieusement; il avait demandé « la bénédiction du curé de sa paroisse; le curé lui a ré- « pondu : *Ce n'est pas ma bénédiction, mais c'est l'absolu- « tion que je vous apporte,* et le chansonnier et le curé « se sont embrassés. —

« Béranger n'avait plus de quoi vivre, et l'Empereur « faisait remettre depuis longtemps à Perrotin, éditeur de

« ses œuvres l'argent nécessaire à son existence. Perrotin « lui persuadait que cet argent provenait de la vente de « nouvelles éditions.

« Le jour du convoi le mot d'ordre était donné dans « tous les ateliers, les faubourgs voulaient enterrer Béranger « comme ils avaient enterré Lamarque ou Benjamin Con- « stant, dont le cercueil finit par tomber dans la boue au « milieu de la bagarre qu'on nommait alors une manifesta- « tion patriotique. »

« Les ouvriers se croient encore une puissance politique, « ils pensent qu'ils représentent à eux seuls le pays et les « ouvriers, et les faubourgs de Paris se disent la France, « tant que ce vieil esprit de la commune de 93 ne sera pas « étouffé, nous serons en révolution. »

Lassus, l'architecte de Notre-Dame et de la S^te^-Chapelle, vient de mourir à Vichy à l'âge de cinquante ans. J'avais reçu le 15 juin une lettre de lui datée de Paris, il ne me disait pas qu'il fut malade.

M. Renan dont j'ai parlé tout dernièrement entreprend dans le *Journal des Débats* de ce matin une sorte de réhabilitation de Julien l'Apostat. Cette thèse convient au *Journal des Débats*, amoureux du parlementarisme de 1848 et ennemi enragé du clergé.

MARDI 21 JUILLET.

Le *Journal des Débats* contient aujourd'hui un très curieux article à propos des derniers troubles de l'Italie, d'autant plus curieux qu'il émane de l'organe de la presse française le plus dévoué à la politique *du grand Cavour*.

Le Piémont était prévenu depuis le commencement du mois de juin par le gouvernement français (aveu de M. Ratazzi, ministre de l'Intérieur) et le Piémont n'a su prévenir l'explosion du complot, il a même été, on peut le dire, pris au dépourvu.

Le grand Cavour n'a pu penser que les révolutionnaires dont il favorise les projets contre les autres Etats italiens voudraient lui jouer le mauvais tour de républicaniser le Piémont.

(Il est bien entendu que cet avant-propos n'est pas extrait du *Journal des Débats.*)

Voici maintenant le coup de pavé donné par le *Journal des Débats* à son ami Cavour :

« La ville de Gênes est un lieu d'asile ouvert aux « réfugiés politiques de toutes les nations.

« Ils y trouvent de précieuses garanties de sécurité « pour leurs personnes ; ils peuvent communiquer facile- « ment avec leurs amis de l'Italie, de la Suisse, de l'Alle- « magne, de la France, de l'Angleterre. Gênes est donc une « ville privilégiée pour les proscrits politiques et c'est « pourquoi ils y sont toujours nombreux. On assure qu'en « mai il y en avait sept à huit mille, venus de toutes les « parties de l'Europe.

« La ville de Gênes est en possession d'une grande « liberté dont elle se montre jalouse, et qui est une de ses « anciennes traditions.

« A Gênes, on est convaincu que le commerce ne peut « fleurir sans la liberté. »

La dernière phrase est le sublime du genre ; en quoi la liberté accordée aux réfugiés de préparer des complots *contre* les Etats voisins intéresse-t-elle le commerce ?

Mais il est bon d'enrégistrer l'aveu imprimé par un journal partisan du grand Cavour, aveu constatant qu'en mai huit mille révolutionnaires de tous les pays avaient choisi Gênes pour quartier général d'un mouvement socialiste, dénoncé au commencement de juin par le gouvernement français.

Cependant Cavour est ému, les bandes de pillards et d'assassins qu'il ne surveillait pas parce qu'il les croyait destinées à révolutionner la Lombardie, les Etats du Pape, la Toscane et les Deux Siciles ont voulu commencer leur mouvement en révolutionnant le Piémont; Cavour s'en indigne comme d'une infraction à la foi jurée. Il se voit prévenu par les beaux alliés qui devaient retirer pour le Piémont les marrons de feu, il ordonne une enquête, mais on peut s'en rapporter à lui!... l'enquête n'apprendra que peu de choses.

Le *Journal des Débats* annonce:

« Le grand Cavour se propose d'adresser aux repré-
« sentants du roi de Sardaigne près les cours étrangères,
« une circulaire où il exposera la conduite tenue par le
« gouvernement du roi dans ces tristes circonstances. M.
« de Cavour insistera, dit-on, sur les considérations qui ont
« été si souvent mises sous les yeux des gouvernements
« européens touchant les destinées de l'Italie; il fera res-
« sortir par un simple rapprochement du régime consti-
« tutionnel tel que le Piémont le possède, sur les régimes
« admis et pratiqués dans les autres pays de l'Italie, et il
« en concluera que si l'on dotait tous ces pays d'institu-
« tions monarchiques analogues à celles du Piémont et fon-
« dées comme celles-ci sur l'alliance sincère de la liberté
« et de l'esprit conservateur, on couperait dans leurs ra-

« cines les rébellions futures et on assurerait à l'Italie le « repos et la prospérité auxquels elle aspire. »

Pour le coup, M. de Cavour, vous êtes par trop gascon, vous savez mieux que personne puisque vous les favorisez, les projets des réfugiés, ils sont tous socialistes; vous les verriez triompher un instant avec plaisir parce que vous auriez l'espoir d'en avoir raison en fin de compte et de fonder le royaume d'Italie sous le patronage de l'Angleterre. Mais vous venez d'apprendre que les Mazziniens se tournent aussi contre votre Etat constitutionnel quoiqu'il leur offre les belles facilités décrites par le *Journal des Débats*, quoique vous permettiez à tous les révolutionnaires de faire de Gênes leur quartier général, vous craignez les accusations dont vous serez l'objet, et vous voulez les prévenir en accusant des récents événements les mauvais gouvernements de l'Italie.

Ceci est trop fort, M. de Cavour, ne placez pas sur nos frontières italiennes tous les mauvais réfugiés que vous choyez, ne lancez pas sans cesse des factums, qu'il ne vous appartient pas, à vous à peine Italiens, Piémontais et Sardes d'adresser à toutes les espérances révolutionnaires; ne cherchez pas à voler l'Italie en colorant votre vol de beaux sentiments. On sait qu'en 1847 vous étiez déjà d'accord avec l'Angleterre pour *hériter* de la Sicile moyennant l'abandon du monopole des souffres aux Anglais.

Allons, M. de Cavour, n'enflez ni votre taille, ni votre voix, que parlez-vous des autres gouvernements; cette fois l'insurrection éclate chez vous et contre vous et ce n'est certes ni Rome, ni Naples qui la favorisent! . . . Expliquez nous comment il se trouvait à Gênes huit mille réfugiés

non surveillés, comment prévenu en juin, vous avez pu être surpris ? Par pitié pour vous même, grand homme, prouvez nous que vous êtes autre chose qu'un avocat bavard.

Si jamais ces notes sont consultées dans l'avenir, je tiens à y constater que le nommé *Palamède de Mortemart de Boisse, comte de Marle*, marié très récemment à la fille très majeure et peu belle de M. Noël, ex-notaire de l'Empereur, est le second fils d'un intrigant qu'on a connu affublé du seul nom de *Boisse* sans particule.

Les Mortemart lui ont fait jadis un procès dans lequel ils ont établi qu'il n'était pas de leur famille.

Les Boisse dont il ne reste que quatre filles, Madame Blanche de Boisse (non mariée), M^me^ la marquise de Jumilhac, M^me^ la baronne de Viel Castel et M^me^ Aubert, prouvent qu'il n'est pas leur parent.

Quant au comte de Marle, c'est une fantaisie dont le cadet est affublé ; un costume de plus dans cette famille carnavalesque ne compte pas.

L'abbé Duguerry qui a marié Palamède lui a beaucoup parlé, dans le discours qu'il s'est cru obligé de faire, de la gloire des Mortemart et de leur esprit proverbial, c'est sublime ! !

MERCREDI 22 JUILLET.

Morny revenu de S^t^-Pétersbourg, la lumière se fait sur ses discussions avec Madame Lehon.

Voici la vérité :

Lorsque de Morny devint l'amant de la comtesse il avait à lui à peu près quatre cent mille francs. A cette époque les Mosselman commençaient la grande affaire de *vieille montagne* dans laquelle il mit ses fonds d'après le conseil de Mme Lehon. En peu de temps la fortune de Morny fut plus que quadruplée, et les choses restèrent ainsi jusqu'à la révolution de 1848 qui réduisit à zéro toute cette fortune ainsi que celle de Mme Lehon.

Mais à l'arrivée du prince-président, la position de Morny changea; la confiance, la tendre affection que Louis Napoléon lui témoigna, lui créèrent une position importante. Morny fut l'homme du moment, et le moment vit éclore les grandes affaires. Toutes s'adressèrent à lui et il devint le centre et l'appui des associations de grands travaux d'utilité publique. La fortune favorisa les entreprises de son favori, il gagna des sommes énormes sur lesquelles par d'incessantes demandes Mme Lehon prélevait une forte dîme.

Morny a entre les mains toutes les lettres écrites par Mme Lehon pour demander les sommes qui liquidaient sa position et lui permettaient la vie de luxe qu'elle menait au moyen de dettes. Elle nomme dans ces lettres M. de Morny, son sauveur, etc. etc.

Les remises ainsi faites par de Morny s'élèvent à des sommes considérables.

Lorsqu'il partit pour son ambassade de Pétersbourg, il résolut de fixer sa position, de se créer une famille et un intérieur en se mariant, mais il pensa avec raison que Mme Lehon devait être la première instruite de sa résolution et qu'elle devait pouvoir en parler la première comme d'une chose qu'elle lui aurait conseillé, il lui

écrivit donc dans ce sens, en lui disant qu'il comptait s'unir à Mlle Otton et qu'il lui demandait pour sa femme une bonne réception, et pour lui une franche et solide amitié.

Mme Lehon lui répondit une lettre pleine de reproches amers et finit en le suppliant de rompre avec les Otton, car si ce mariage s'accomplissait, on ne manquerait pas de dire qu'elle avait été jouée par Morny qui faisait la cour à une jeune fille, tout en conservant une liaison intime avec elle.

Morny condescendit au désir de Mme Lehon et quelque difficile que fût une rupture avec les Otton, il l'accomplit en prenant vis-à-vis de ceux-ci tous les torts sur son compte, mais en même temps il manda à Mme Lehon qu'il la priait de lui garder une bonne amitié, mais de se préparer et de préparer le monde parisien à le voir revenir marié de St-Pétersbourg.

Alors la fureur de Mme Lehon fut extrême; elle allait perdre l'homme qui depuis 1848 lui avait remis des sommes énormes et qu'elle comptait encore exploiter. Elle sut pourtant dissimuler jusqu'au jour où les correspondances de la Russie apprirent que le mariage de l'ambassadeur français avec Mlle Troubetskoï serait très incessamment célébré.

Tout était donc perdu pour Mme Lehon, elle songea à tirer de cette position le meilleur parti; elle obtint une audience de l'Empereur, se montra furieuse, jalouse et dépouillée par de Morny, laissa entrevoir que pour le forcer à lui restituer les sommes qu'il lui détenait contre tout droit, elle ne reculerait pas devant un procès.

L'Empereur, effrayé du scandale que causerait un tel procès, écrivit à de Morny et lui dit les réclamations et les intentions de Mme Lehon.

Morny répondit que loin de devoir quoique ce soit à Mme Lehon, depuis plusieurs années cette femme ne vivait que de l'argent qu'il lui remettait, qu'il en avait les preuves écrites, mais qu'à la distance où il se trouvait de l'Empereur il était difficile de les produire et de fournir les explications nécessaires, qu'enfin, pour éviter tout procès et toute cause de scandale, il priait l'Empereur de vouloir bien être arbitre et qu'il acquiesçait à tout ce que l'Empereur trouverait convenable.

Mme Lehon redoubla d'instances et elle amena l'Empereur à lui adjuger sur la fortune de Morny 3,500,000 francs !

Depuis son retour, et après avoir acquiescé à la décision impériale en l'exécutant, de Morny a fourni la preuve qu'il ne devait rien, mais qu'au contraire il lui serait dû si on établissait des comptes, 2,500,000 francs.

Mme Lehon n'en touche pas moins 3,500,000 francs, elle vend son hôtel et se retire dans une terre nouvellement acquise. Sa fille, la princesse Poniatowski qui est fille de Morny, ne partage pas à ce qu'il paraît les ressentiments de sa mère, elle a écrit à de Morny pour lui demander de le voir; Morny hésite, mais je crois qu'il cédera.

Le *Moniteur* contient ce matin les noms des trois assassins italiens envoyés par le comité des réfugiés de Londres pour attenter à la vie de l'Empereur, et qui vont être jugés.

Leurs révélations ou les instructions saisies permettent cette fois de comprendre comme complices dans l'acte d'accusation Mazzini et Ledru-Rollin.

SAMEDI 25 JUILLET.

Ces jours derniers, M. Haussmann, l'*honorable* préfet de la Seine, sénateur, grand croix de plusieurs ordres, etc. etc., se promenait à Enghien en voiture découverte avec Francine Cellier, jeune gambadeuse de l'Opéra, ex-maîtresse du jeune Frousac Baroche.

Cet exemple donné par le premier magistrat d'un département a quelque chose de consolant comme diraient les grands journaux, pour la religion et les mœurs.

J'ai dîné avant-hier chez Arsène Houssaye où j'ai rencontré le monde le plus ébouriffant qui se puisse imaginer:

A. Houssaye, M^lle^ Garcia (ex-actrice de l'Odéon), sa maîtresse, Marc Fournier, directeur de la Porte S^t^-Martin et sa maîtresse, M^me^ Aug. Brohand de la Comédie française, Pelletier du Ministère d'Etat, Mirès le banquier, Turgan, directeur du *Moniteur,* Diaz le peintre, S^t^-Victor le journaliste, Michel Lévy l'éditeur, Théophile Gautier; le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé si ce n'est Duvivier le Cor.

Au milieu de cette bohème le jeune fils d'Arsène Houssaye qu'il a eu d'une femme légitime, morte il y a deux ans, est actuellement élevé par M^lle^ Garcia.

Bien des gens qui entendraient parler d'un pareil dîner croiraient à quelque repas platonique assaisonné des saillies du plus bel esprit; hélas, combien ces gens là seraient dans l'erreur!

Tout ce monde se jalouse et se déteste en se tutoyant; tout ce monde envie les écus de Mirès qui croit faire de l'esprit en se laissant aller à une insolence sans fleurs de rhétorique.

Mirès fait l'opposant et le mécontent, il voudrait fort épouvanter le gouvernement.

Puis, cette troupe est sans cesse préoccupée de faire des mots qui seront demain répétés par les journaux.

Aug. Brohan croit de bonne foi à la finesse de son esprit, elle pose et se donne beaucoup de mal pour être très ordinaire.

La maladie de ce monde là c'est la fabrication des mots à effet, les enfants eux-mêmes doivent faire des mots. Le petit Houssaye, âgé de dix ans, hérite par avancement d'hoirie de ceux que son père invente, mais n'édite pas.

St-Victor est une mouche de coche qui vise à la gravité du juge.

Th. Gautier joue le patriarche et la rondeur. Marc Fournier le grand seigneur qui ruine ses créanciers pour une fille.

Et toute cette bohème qui croasse ou grouille malgré les grands airs qu'elle affecte est à peine recouverte d'un léger vernis qui cache mal la qualité première.

Gens sans vergogne, sans croyances, sans illusions, sans honnêteté, sans autre morale que celle que donne la crainte des lois. Ce monde où les descendances légitimes commencent à devenir rares, sera dans moins d'un siècle

exclusivement peuplé de bâtards produits par le croisement de ces bohémiens et des lorettes!

MERCREDI 29 JUILLET.

L'Empereur revient de Plombières aujourd'hui, on dit son voyage en Angleterre différé jusqu'au 5 août; quant à la visite de la reine d'Angleterre, il ne paraît pas qu'elle aura lieu. Les mauvaises nouvelles de l'Inde ne permettront pas à cette souveraine de quitter son pays pour un voyage de plaisir.

D'après les dernières nouvelles, Dehli tenait toujours, les Anglais attendaient des renforts; l'agitation et l'insurrection gagnent du terrain dans les provinces les plus calmes jusqu'à ce jour. Cette affaire de l'Inde est un grave embarras pour l'Angleterre.

Chaumont Quitry, chambellan de l'Empereur, me disait hier au Cercle Impérial, que l'Empereur à propos de tous les tripotages commis dans les finances du *Grand Central* lui avait dit l'hiver dernier:

« Je ne permettrai le retour de Morny que lorsque « toutes ces saletés seront arrangées. »

Le fils aîné de M^me^ Lehon, Eugène Lehon, est le digne fils de sa mère; il doit à tout le monde au cercle, et même au garçon des jeux qui lui a prêté quatre mille francs. Il ne paie personne, et pousse l'audace jusqu'à venir jouer devant ses créanciers et il empoche l'argent quand il gagne sans leur parler même de ce qu'il leur doit.

Chassiron, le gendre du prince Murat, est dans le même cas, il doit six mille francs au garçon.

Quelques joueurs du Cercle Impérial sont dans le même cas, et cependant cette situation est moins mauvaise que celle du Jockey Club; là, il ne paraît presque jamais d'argent sur la table, et les paiements y sont rares et difficiles.

Enfin la chambre des mises en accusation a renvoyé devant la cour d'assises sept accusés de participation à un complot contre la vie de l'Empereur.

Ces accusés sont:

Paolo Tibaldi, Giuseppe Bartolotti, Paolo Grilli dit Faro, (tous en arrestation).

Puis viennent les contumaces:

Giuseppe Mazzini, Alexandre Auguste Ledru-Rollin, Gaëtano Massarenti, Frederico Campanella.

Les correspondances de Mazzini avec les trois inculpés arrêtés chargés de l'assassinat sont saisies.

Quant à Ledru-Rollin, il est fort chargé par les aveux des assassins.

Ledru-Rollin proteste dans les journaux étrangers contre toutes ces dépositions, il nie avoir connu le projet d'assassinat.

Les débats de cette affaire nous en apprendront toutes les circonstances.

JEUDI 30 JUILLET.

J'ai longtemps causé hier soir sur la terrasse du Cercle Impérial avec le marquis d'Audiffret sénateur et l'homme le plus entendu en finances que nous ayons, de M. Fould et de son importance.

« Je la déplore amèrement, » m'a dit M. d'Audiffret, « Fould est un mauvais homme, peu entendu en finances « quoiqu'il veuille le prétendre, et de plus il est du parti « des voleurs. Cet homme là fait grand tort à l'Empereur, « plus d'une fois j'ai été appelé par Sa Majesté pour dis- « cuter les plans organisateurs ou financiers de M. Fould; « je n'ai pas eu de peine à faire connaître ce qu'ils off- « raient de défectueux et même d'impraticable, et j'avoue « que mon étonnement a été grand de voir et d'entendre « M. Fould déclarer que j'étais dans le vrai, sans essayer « de justifier ou de soutenir ses propositions. »

Le gouvernement anglais auprès duquel ont réclamé toutes les puissances, à propos de la protection accordée aux réfugiés, prendra, dit-on, prochainement des mesures contre eux.

Il serait temps! mais j'ai encore peine à croire que l'Angleterre renonce à cette arme qu'elle a toujours à son service pour bouleverser le continent.

Le Louvre s'achève; le 15 du mois prochain les derniers échaffaudages extérieurs auront disparu et l'Empereur dans une grande solennité doit faire l'inauguration du nouveau Louvre.

L'Empereur a traversé hier Paris à 6 heures ½ se rendant à St-Cloud; il était en voiture découverte et sans escorte.

Ledru-Rollin nie, non seulement avoir pris part à un complot contre la vie de l'Empereur, mais il ajoute que les prétendus assassins arrêtés à Paris sont des agents de la police française!

VENDREDI 31 JUILLET.

Le prince de la Moskowa et le prince de Canino viennent de mourir; ces deux hommes sont peu regrettables.

Le prince de la Moskowa n'avait aucune qualité, son caractère le faisait détester de tout le monde. Les militaires disaient qu'il était bon musicien, les musiciens devaient dire qu'il était bon militaire.

Quant au prince de Canino, c'est une autre affaire: haï et méprisé par tous, décoré de tous les vices et de toutes les ingratitudes, capable de tous les crimes, repoussé par sa femme, redouté de ses enfants, joueur effrené, libertin, sans croyance aucune.

Les journaux du gouvernement voulant lui donner une louange exaltent sa science des oiseaux!

L'Empereur perd en lui un coquin de première classe, malheureusement il lui en reste trop de cette espèce. La famille impériale voyait peu Canino, un de ses fils est abbé, l'autre est un peu p..., mais après tout, qui de nous est parfait.

SAMEDI 1er AOUT.

Au moment où l'Empereur se prépare à faire une visite de gracieuseté à la reine d'Angleterre, Lord Redcliffe, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, uni au baron Prockesh, ambassadeur d'Autriche, nous déclare la guerre diplomatique la plus vive dans l'affaire des Principautés Danubiennes.

L'Angleterre et l'Autriche se posent en arbitres de la situation sans tenir compte des réclamations des autres puissances et sans craindre de froisser la Turquie elle-même.

La Porte consentait à l'ajournement des élections en Moldavie que réclamaient la France, la Russie, la Prusse, le Piémont.

L'ajournement était suffisamment motivé par les abus de pouvoir du prince Vogoridez, mais Lord Redcliffe et le baron Prockesh sont entrés malgré le sultan et ses ministres dans le conseil des ministres, ils y ont pris la parole et ont fini par faire repousser l'ajournement:

Le fait est grave; le laissera-t-on passer dans la crainte de troubler l'alliance anglaise, alliance qui constitue pour nous, jusqu'à présent une charge onéreuse. J'espère en quelque bonne inspiration de l'Empereur.

Edgard Ney prend le titre de prince de la Moskowa.

Le Conseil d'Etat vient d'adopter un projet qui rendrait le commerce de la boucherie libre à Paris.

Le même conseil se préoccupe toujours d'une loi sur les titres de noblesse; il n'y comprend rien et trouve à chaque instant des difficultés insurmontables.

MARDI 4 AOUT.

Eugène Sue est mort hier à Annecy. Je l'ai beaucoup connu de 1833 à 1840. C'était un médiocre écrivain sans moralité, sans conviction, un mauvais sujet dans toute la force du terme. Les Mystères de Paris ont fait sa réputation et sa perte; il a cru à son influence sur la classe ouvrière, il a pensé dans son orgueil qu'il pourrait arriver à la dictature socialiste et il s'est fait socialiste.

Débauché plus que personne, luxueux et orgueilleux, il s'était depuis le 2 décembre retiré en Savoie d'où il lançait dans la presse les plus violentes productions socialistes.

Eugène Sue mort, c'est un scandale de moins.

Notre influence à Constantinople a fait tomber le Ministère turc dont les ministres anglais et autrichiens avaient si bon marché. Pour le moment, Thouvenel, notre ambassadeur, l'emporte sur Lord Redcliffe.

Toujours même ignorance sur les affaires de l'Inde, ous ne savons que ce que l'Angleterre en laisse transpirer.

L'Empereur et l'Impératrice partent le 5 pour aller ter la reine d'Angleterre, leur séjour à Osborne sera t court.

MERCREDI 5 AOUT.

L'Empereur et l'Impératrice seront de retour lundi prochain.

Les nouvelles de l'Inde sont toujours contradictoires. Quelques journaux anglais annoncent de nouveau la prise de Dehli et se félicitent du massacre de sept mille Indiens passés au fil de l'épée. D'autres journaux mettent en doute cette nouvelle.

Le Piémont cherche toujours à occuper l'attention publique, et ses amis parlent toujours de cette *fameuse note* du grand Cavour destinée à démontrer la force du gouvernement sarde et la faiblesse des autres gouvernements Italiens en face du parti mazzinien.

La gasconade est trop forte après les derniers événements dont Gênes a été le théâtre.

Il serait grand temps de conseiller à ces matamores piémontais de se taire.

Le journal *Le Nord* de Bruxelles parle d'un rapprochement entre l'Autriche et la Sardaigne, entre la France et Naples.

La chaleur depuis près d'un mois était très grande, il pleut ce matin et tous les Parisiens se font mouiller avec plaisir; jamais pluie n'avait été plus ardemment désirée. Avant-hier, le termomètre marquait 35 degrés au-dessus de zéro à une heure après-midi et 24 degrés à minuit.

La vente de Mlle Rachel a eu lieu, et nous pouvons signaler les folles enchères suivantes dont on est honteux.

Le lit a été adjugé pour plus de 1000 francs.

Le pot de nuit!!! 100 francs.

Ces détails en disent plus que toutes les réflexions.

VENDREDI 7 AOUT.

Le procès des assassins est commencé. La culpabilité est dès à présent démontrée et les plus incrédules ne pourront nier la participation de Mazzini et de Ledru-Rollin à cet infâme complot.

Il est curieux en lisant les débats de cette affaire de voir avec quel soin on évite de nommer la comtesse Castiglione dont les assassins devaient surveiller l'hôtel dans la prévision de pouvoir y surprendre l'Empereur, soit à son arrivée, soit à son départ. La rue Montaigne n'est même pas désignée par son nom, c'est tout simplement le n° 53.

Toute cette finesse est comme le secret de Polichinelle.

L'ouverture, ou plutôt l'inauguration du nouveau Louvre aura lieu par l'Empereur lundi prochain.

SAMEDI 8 AOUT.

Tibaldi, l'agent de Mazzini à Paris, l'homme qui n'a rien avoué, le vrai conspirateur, celui qui dirigeait les assassins envoyés de Londres pour attenter a la vie de l'Empereur, qui les armait et les choyait, a été condamné hier par la cour d'assises à la déportation à vie.

Quant aux deux misérables qui avaient reçu chacun cinquante napoléons pour tuer l'Empereur, les nommés Grilli et Bartolotti, ils iront réfléchir pendant quinze ans dans une prison sur leur infâme métier.

Les enthousiastes de la cause italienne doivent être peu satisfaits de voir que cette *notre nation* comme ils nomment l'Italie, produit surtout des assassins.

Ce magnifique peuple, ou pour mieux dire, les tribus diverses qui peuplent l'Italie peuvent toutes fournir moyennant prix convenu, des assassins disposés à tout faire.

DIMANCHE 9 AOUT.

Pour le moment, la politique de l'Angleterre et de l'Autriche l'emporte à Constantinople.

La Turquie refuse l'annulation des élection des Principautés Danubiennes, Les ambassadeurs de France, de Russie, de Prusse et de Sardaigne ont rompu avec la Turquie, ils ont abattu leurs drapeaux.

Lord Redcliffe et M. de Prockesh ont remis une note à la Porte laquelle note est assez insolente pour les autres puissances, puisqu'en encourageant les Turcs à résister aux justes prétentions des quatre puissances les ambassadeurs anglais et autrichien les garantissent contre les conséquences de leur résistance.

Les journaux de Lord Palmerston ne parlent pour pacifier l'Inde, que des massacres qui devront y être faits, et du régime qu'ils désirent voir adopter pour le gouvernement des Indiens.

Le régime du sabre!

Philantrope Angleterre verse maintenant des larmes sur l'Italie!

LUNDI 10 AOUT.

J'ai dîné hier à St-Gratien avec le ministre des Cultes et l'ambassadeur de Sardaigne chez la Princesse Mathilde.

L'abbé Coquereau, le plus intrigant de tous les abbés, y dînait aussi. Il n'a cessé de circonvenir le ministre pendant cinq heures; dénonçant tel évêque, demandant la destitution de tel chef de division ou de bureau, et il a fini par se faire ramener à Paris par le ministre. Il a prodigué à S. E. les louanges et les flatteries, il a vanté son excellence; enfin l'abbé veut être évêque.

La Princesse Mathilde qui ne connaît pas le caractère du gaillard et qui ne le nomme que *ce bon abbé*, pousse fortement à sa promotion.

L'abbé, je l'ai déjà dit, s'est montré Orléaniste jusqu'au jour où l'Empereur l'a fait aumônier de la flotte et chanoine de S^t^-Denis. Actuellement il est ultra-Gallican pour obtenir un évêché, et il dit pis que pendre de la cour de Rome et des évêques. S'il est fait évêque, que sera-t-il demain ?

La Princesse Mathilde lui a dit dans la soirée :

« Avouez, mon cher abbé, que si tout autre se con-« duisait comme vous le faites depuis quatre heures, vous « le traiteriez d'intrigant. »

Le duc de Frias est venu vers 9 heures en visite de cérémonie. Cet ambassadeur d'Espagne est une sorte de caricature qu'on dit aimable et spirituel ; il faudra voir.

Les journaux anglais et autrichiens sont furieux contre les quatre puissances qui refusent de reconnaître les élections des Principautés.

MARDI 11 AOUT.

La nouvelle église Sainte-Clotilde, située au faubourg S^t^-Germain sur les terrains de Bellechasse, est entièrement terminée et sera très incessament livrée au culte. A raison de la prochaine ouverture de cette église, Monseigneur Baroche, S. E. M. Baroche enfin, a réclamé pour sa femme, pour lui, pour sa famille une chapelle particulière.

« Il serait pénible, » a-t-il dit à son collègue Roulland, « que nous fussions exposés à nous trouver coudoyés par » la foule. »

La tête tourne à ce paillasse.

Autre anecdote :

Avant la Présidence du Prince Louis Napoléon, le titre de Président de la République avait été offert par une grande députation au prince Jérôme qui ne voulut pas l'accepter, alléguant que son front qui avait porté la couronne ne pouvait s'affubler du chapeau démocratique de Président.

M. Thiers qui faisait partie de la députation s'avança alors vers le prince Jérôme et lui dit :

« Que ce ne soit pas pour réserver la Présidence à « votre *crétin* de neveu ! »

L'anecdote est racontée par le prince Jérôme.

L'Empereur et l'Impératrice seront de retour de leur excursion à Osborne ce soir à 11 heures ½.

La liste des présidents et vice-présidents des Conseils généraux est ce matin au *Moniteur*, elle offre un singulier mélange d'importants et d'intrigants ! !

MERCREDI 12 AOUT.

Hier, je dînais avec le comte de Flamarens, sénateur, et il me racontait son récent voyage dans le département du Gers où sont ses propriétés. Il me faisait lire les articles de journaux des différentes localités rapportant tout ce qui s'est passé de la part des populations, leur franche adhésion à l'Empire, et disant aussi comment le sénateur reçu par des populations entières a répondu en répandant

partout et des secours aux malheureux, et des subventions pour la réédification des églises.

De retour à Paris, Flamarens a demandé aux journaux du gouvernement de reproduire succinctement ces récits, dans le double but d'encourager ses collègues dans la même voie, et de donner aux sénateurs leur véritable valeur.

Les journaux ministériels ont répondu :

« Ceci est affaire de localité, et nous n'avons pas pour « mission de relever aux yeux de l'Europe la dignité des « sénateurs. »

L'Empereur est mal servi, il a trop de gens qui lui cachent la vérité.

L'Empereur et l'Impératrice sont arrivés hier soir; ils avaient visité Rouen en passant, ils y ont été très bien reçus.

Les journaux anglais nous apportent chaque jour le révoltant récit de quelques exécutions de Cipayes insurgés faits prisonniers; les uns sont pendus, et parmi les derniers de cette catégorie, un avait eu le bras coupé la veille, le nœud fatal se trouva mal attaché et le pauvre diable eut une agonie de six minutes. Les autres sont attachés à la bouche des canons et au commandement « *feu !* » leurs membres sont dispersés, déchirés et vont souvent blesser les spectateurs.

Pas une voix ne s'élève dans le parlement anglais pour flétrir ces horribles supplices qui ne sont dans aucun code et ne sont ordonnés par aucun tribunal. Tartufes anglais, le roi de Naples a-t-il jamais ordonné rien de semblable ? Il vient de faire grâce de la vie à un des com-

pagnons du socialiste Pisacane qui, il y a peu de temps, entrait à main armée dans le royaume de Naples, y massacrait des soldats et y portait la guerre civile.

JEUDI 13 AOUT.

Les résultats de la visite faite par l'Empereur à la reine d'Angleterre sont aujourd'hui connus. Lord Palmerston recule dans l'affaire des chrétiens moldaves. Il y aura donc de nouvelles élections. M. Thouvenel a eu par conséquent raison de protester et de rompre les relations diplomatiques de la France avec la Porte, et l'insolence de Lord Redcliffe et du baron Prockesh est implicitement déaavouée.

Ceci prouve une fois de plus qu'il ne faut pas craindre de tenir tête à l'Angleterre qui est surtout forte de la faiblesse des autres nations, et insolente lorsqu'on ne résiste pas à ses prétentions.

L'Angleterre persiste à crier bien fort en toute circonstance contre l'ambition envahissante de la Russie; mais elle cherche à dissimuler ses propres envahissements; ainsi, après s'être emparé, il y a six semaines, d'une île située sur la Mer Rouge et appartenant à la Turquie, elle s'empare aujourd'hui du groupe des îles Ouahorn situé ır les limites des possessions de la Hollande dans l'Océanie Orientale.

Demain aura lieu la réception du nouveau Louvre ır l'Empereur; tous les travaux extérieurs sont finis.

On a fait restaurer les tentures de la grande galerie des tableaux, et elle sera rouverte le 14 ; les cadres ont été redorés et les tableaux de Rubens dévernis (peut-être un peu trop).

Villot le conservateur de la peinture a la manie des surprises, et lorsqu'avec l'aide du restaurateur Mortemart, il peut, d'un tableau vigoureux de ton faire un tableau clair et blanchâtre, il est ravi, mais il faut avouer, pour être juste, que tout le monde ne l'est pas et que le nettoyage des tableaux laisse beaucoup à désirer.

Le nouvel éclairage de la grande galerie sera mauvais, le jour ne sera pas également reparti sur les deux côtés, encore un petit accroc à la gloire de Lefuel que Fould va canoniser demain et que l'Empereur va récompenser en témoignage de satisfaction ; puis Lefuel passera *grand homme.*

Ab uno disce omnes.

Les journaux savoyards racontent et *l'Indépendance Belge* reproduit les *touchants* détails de la mort d'Eugène Sue. Cet homme le plus immoral de tous ceux que j'ai connus, est vanté comme un bon et doux seigneur. Le vertueux colonel Charras lui a fermé les yeux et a reçu ses dernières paroles :

« Mon ami lui a dit l'illustre (textuel) mourant, je « veux mourir comme j'ai vécu *en libre penseur*, veillez « y, je vous en prie. »

Le colonel Charras y a veillé, aucun prêtre n'a déshonoré par sa présence le convoi du *libre penseur*, la croix du chrétien ne sera point plantée sur son tombeau.

Les habitants d'Annecy conserveront un souvenir édifiant de la mort du socialiste débauché qui a vécu et qui

est mort comme un chien. Vieillard et lui... libres penseurs... sublimes insulteurs aux croyances des peuples .., baladins tombés dans l'oubli, que la justice de Dieu vous soit légère.

On disait hier au Cercle Impérial que la tragédienne Rachel se mourait, convertie au catholicisme par l'abbé Caron, et on ajoutait qu'elle se mariait in extremis avec un monsieur inconnu pour assurer un état civil à deux enfants naturels que ce monsieur reconnaîtrait.

Un de ces enfants est fils d'Arthur Bertrand, mauvais sujet, aujourd'hui fou, fils du maréchal Bertrand; le second était complètement ignoré. Outre ces deux enfants Rachel en a encore un troisième, fils de Walewski et reconnu par lui, il porte le nom de Colonna.

Léopold Lehon qui a été l'amant de Rachel m'avouait hier que l'accusation portée contre cette illustre comédienne de t... avec sa sœur Sarah était vraie. Il me disait encore avoir assisté aux ébats amoureux de M^me^ Doche et de M^lle^ Nathalie tendrement éprises l'une de l'autre; rien ne pourrait donner, m'assurait-il, une idée de leur fureur érotique.

Quant à Rachel, elle se montrait parfois retenue et glaciale, puis dans d'autres instants folle de lubricité, mais elle payait par de longues prostrations ces excitations nerveuses.

Ce qui pourra faire comprendre leur intensité ce sont les deux faits suivants:

Une nuit elle dit à Léopold Lehon:

« Je voudrais être b... sur le corps d'un homme qu'on » viendrait de guillotiner. »

A un autre de ses amants elle imposa la condition de lui répéter dans les moments décisifs :

« Je suis Jésus-Christ ! » et chaque fois que ces mots sacrilèges frappaient son oreille Rachel tombait dans un paroxysme de jouissance impossible à décrire. La débauche autant que les fatigues du théâtre peut être accusée de la mort de Rachel.

C'était un grand talent, mais la plus fieffée p... de la terre.

VENDREDI 14 AOUT.

Je viens de visiter les tableaux de Rubens (galerie Medicis) que le restaurateur Godefroy restaure en ce moment et je sors de son atelier l'âme navrée de ce que j'ai vu.

Godefroy est ivre les trois quarts du temps, il a la main rude et les procédés brutaux pour dévernir et nettoyer les tableaux, il emploie une grosse éponge et de *l'alcali ! !*

Les demi teintes, le modelé, la finesse disparaissent, les contours se perdent, et alors il s'en donne à cœur joie, le barbare, de repeindre, retouchailler, refaire du Rubens.

Les restaurations conduites par Villot, exécutées par Godefroy, resteront comme une plaie dans les annales du Musée.

Les mains si belles de Marie de Médicis dans le tableau de *l'accouchement* sont perdues. Je sais que

Godefroy compte les refaire, mais je préfère l'œuvre de Rubens !

Lorsque Villot décide des restaurations, on y procède comme on pourrait le faire à la lessive du linge des invalides.

Il y aura de beaux cris à la réouverture du Musée; Villot *alcali* a pris sur lui une lourde responsabilité.

11 heures $^1/_2$.

Les sergents de ville prennent position dans la grande cour du Louvre pour le passage du cortége impérial qui entrera par la porte du côté de S^t-Germain l'Auxerrois. Des ouvriers sablent le chemin que suivra l'Empereur. La cour sera fermée au public à midi. J'ai visité ce matin la salle où doit avoir lieu la cérémonie; elle est tendue et décorée par le Garde Meuble sans grand luxe; c'est une des grandes salles du milieu des nouveaux bâtiments en doublure de la vieille galerie du Louvre.

Le temps est pluvieux, orageux, il s'éclaircit par moments, puis se couvre de nouveau, l'atmosphère est lourde et chargée d'électricité. Si demain le ciel ne reprend pas sa sérénité des jours derniers, la fête de l'Empereur en sera quelque peu dérangée.

3 heures $^1/_2$.

Je reviens de la cérémonie qui a été favorisée par le temps; le ciel était devenu beau. Le cortége impérial a pu parcourir les rues et les places qui forment l'enceinte du Louvre en passant par la grande cour d'où il est ressorti par la porte qui a fait face à S^t-Germain l'Auxerrois sous un soleil assez brillant.

La cérémonie elle-même a été froide, les acclamations sans chaleur et trop isolées. Les artistes et les ouvriers qui remplissaient la galerie à l'extrémité de laquelle s'élevait le trône de l'Empereur, sont toujours ces hommes au milieu desquels se recrutent les émeutiers.

Tous les grands corps de l'Etat étaient représentés à cette séance d'inauguration.

Six croix de la légion d'honneur ont été données et un grand nombre de médailles en or.

Lefuel est nommé officier de la légion d'honneur

Les chevaliers sont :

Piot, architecte, inspecteur principal.

Bosio, sculpteur statuaire.

Jacquot, idem.

Maret, entrepreneur de maçonnerie.

Durand, entrepreneur de plomberie.

Les princes qui accompagnent l'Empereur ont le tort de montrer à toutes les cérémonies des visages ennuyés. Les princes ne doivent pas oublier qu'ils ont une comédie à jouer et qu'ils doivent au public une physionomie toujours souriante.

L'événement de la cérémonie a été le discours de l'Empereur qui, je le dis avec regret, m'a péniblement affecté.

La première partie, celle qui se rapporte au Louvre a été bien dite, elle est juste et bien exprimée avec ce bonheur d'expressions qui distingue tous les discours de l'Empereur.

Mais lorsqu'il est arrivé à vouloir démontrer que l'histoire des monuments a sa philosophie comme l'histoire des faits, il a commis une sorte d'attentat à la morale

publique, il a en quelque sorte outragé les sentiments de l'honnêteté nationale.

Voici sa démonstration :

« De même qu'il est remarquable que sous la pre-
« mière révolution le comité de salut public ait continué à
« son insu l'œuvre de Louis XI, de Richelieu, de Louis XIV
« en portant le dernier coup à la féodalité et en poursui-
« vant le système d'unité et de centralisation, but constant
« de la monarchie, de même n'y a-t-il pas un grand en-
« seignement à voir pour le Louvre la pensée de Henri IV,
« de Louis XIII, de Louis XIV, de Louis XV, de Louis XVI,
« de Napoléon, adoptée par le pouvoir éphémère de 1848...

« Tant il est vrai qu'une nation puise dans ses anté-
« cédents, comme un individu dans son éducation des idées
« que les passions du moment ne parviennent pas à dé-
« truire.

« Lorsqu'une impulsion morale est la conséquence de
« l'état social d'un pays, elle se transmet à travers les
« siècles et les formes diverses des gouvernements, jusqu'à
« ce qu'elle atteigne le but proposé. »

Ainsi voilà de la bouche même de l'Empereur la justification de l'infâme comité de Salut Public ; il accomplissait dans les destinées de la nation une œuvre providentielle, il continuait Louis XI, Richelieu, Louis XIV en portant le dernier coup à la féodalité !

Non, Sire, le comité de Salut Public dont le nom ne devait pas être prononcé dans une réunion d'ouvriers avec cette réhabilitation, n'est pas le continuateur de Louis XIV. Ce comité de sang n'était qu'une guillotine dont les victimes comptaient pour le plus grand nombre dans les rangs de la bourgeoisie et du peuple ; le comité de Salut

Public ! . . . mais c'est la terreur, c'est Lebon à Arras, c'est Collot d'Herbois à Lyon, c'est Carrier à Nantes !

Dites si vous voulez que l'abolition des titres et des priviléges qui ne fut l'œuvre ni du comité de Salut Public, ni de la Convention, continuait l'œuvre de Louis XI, de Richelieu et de Louis XIV, mais le comité de Salut Public puisant sa raison d'être et trouvant sa justification dans une *impulsion morale*, c'est impossible ! . . .

Votre argumentation, Sire, irait trop loin, Votre Majesté n'en a certes pas prévu les dernières conséquences.

Le socialisme et Mazzini continuent le comité de Salut Public, ils poursuivent donc l'œuvre de Louis XI, de Richelieu et de Louis XIV ; eux aussi veulent l'unité, comme la voulait le comité de Salut Public, l'unité par la terreur.

Sire, vous avez insulté le grand roi dont vous acheviez l'œuvre, c'est mal.

Sire, vous avez froissé le sens moral, c'est mal.

Sire, vous avez fait mentir la philosophie de l'histoire, c'est mal.

Et j'en suis d'autant plus affligé que je suis dévoué à votre œuvre politique qui ne continue pas le comité de Salut Public.

DIMANCHE 16 AOUT.

J'accomplis aujourd'hui ma cinquante-cinquième année.

A l'occasion de sa fête l'Empereur a distribué un grand nombre de croix de la légion d'honneur et il a fondé une médaille militaire essentiellement temporaire,

puisqu'elle est destinée aux militaires qui ont servi entre les années 1792 et 1815.

Parmi les nouveaux légionnaires, on remarque Alex. Dumas fils, puis le fretin littéraire, Paul de Musset qui écrit dans le *Siècle,* Marie Aycard, feuilletoniste, Calonne, Paulin Limayrac, etc. etc.

M. Fould a reçu les insignes de grande croix en diamants.

M. E. Thayer a été nommé commandeur parce qu'il est sénateur, sénateur parce qu'il a mal rempli les fonctions de directeur des postes, et il avait eu les postes, comme gendre du duc de Plaisance.

Son frère Amédée est aussi sénateur en vertu de son droit de gendre du général Bertrand.

L'Empereur a oublié hier de parler de l'abolition de l'aristocratie des gendres!

La fête d'hier a été attristée par une pluie qui n'a un peu cessé que le soir; le feu d'artifice et les illuminations ont été splendides, mais pour les voir il fallait patauger dans la boue.

Laity (du complot de Strasbourg) qu'il est impossible de conserver préfet, fonction trop au-dessus de ses moyens, est nommé sénateur.

Le général Daumas sénateur.

Daumas est un général intrigant, qui écrit sur tous les sujets algériens et qui est au ministère de la guerre à la tête de toutes les affaires arabes; c'est ce qu'on nomme une spécialité.

Aujourd'hui aura lieu à deux heures la distribution des récompenses aux artistes exposants.

Yvon recevra la grande médaille pour son tableau de la prise de Malakoff.

Winterhalter est nommé officier de la légion d'honneur.

Dreux d'Orcy, mauvais peintre de chevaux qui n'a rien exposé cette année et qui depuis quelques années est arrivé à ne plus faire que des tableaux de pacotille, est au nombre des chevaliers par l'influence du général Fleury.

Matont qui vient de salir les murailles de la chapelle de l'hôpital La Riboisière est aussi décoré.

Ziem dont les espérances de talent disparaissent chaque année, est décoré.

Comte (Pierre Charles) est décoré avant d'avoir été jugé digne aux expositions précédentes d'une première médaille. Il a au salon de cette année un bon tableau de genre (Henri III visitant sa ménagerie), mais il me semble que l'on se presse beaucoup de le décorer, il n'est pas bien ancien dans les expositions; que fera-t-on de lui dans l'avenir ?

Les autres chevaliers de cette exposition sont:

MM. Aivasovski, né en Crimée et qui a envoyé de fort beaux paysages.

Desgoffes, élevée de M. Ingres.

Pills, premier grand prix de Rome, auteur d'un bon tableau du débarquement de l'armée française en Crimée.

Vital Dubray, sculpteur de la statue et des bas-reliefs du monument élevé à l'impératrice Joséphine à la Martinique (3e médaille).

Perraud, grand prix de sculpture, 1e médaille.

Oudinet, grand prix, 1e médaille, (bustes).

François, gravure, médaille 1e classe, graveur du tableau de Delaroche, Marie-Antoinette sortant du tribunal révolutionnaire.

Il n'y a dans tout cela aucune grande illustration et il y a nombre de médiocrités, bien mieux, Dreux d'Orcy n'a pas exposé, mais le général Fleury dont il est l'ami, éprouve le besoin de le voir décoré.

Le général d'Ornano déplorait avant-hier soir en causant avec moi la prodigalité des croix de la légion d'honneur et paraissait tout chagrin de la voir attachée sur tant de poitrines peu dignes de la porter. Les nominations faites ce mois ci ne réhabiliteront pas cet ordre.

Les militaires, dans un avenir peu éloigné, n'ambitionneront que la médaille militaire.

La folie du jour est celle des croix; les souverains voyageurs trouvent plus économique de donner une croix qu'une tabatière, aussi sommes-nous tous, chamarés de rubans de toutes couleurs et de croix de toutes formes.

Nos habits d'uniforme ressemblent à la devanture de Fossin ou de Janistet. Je suis trés modeste avec six décorations, plusieurs de mes amis en ont quinze, d'autres vingt et quelques uns jusqu'à vingt-cinq

LUNDI 17 AOUT.

L'Empereur et l'Impératrice partent aujourd'hui pour Biarritz. L'Empereur y restera peu de temps, puis il viendra tenir le camp de Châlons.

On disait hier soir au Cercle Impérial que l'Empereur avait donné l'ordre de nommer *Pavillon Fould* un des nouveaux pavillons du Louvre.

Je ne désespère pas de voir un jour les pavillons Mirès et Millaud !

Billault est nommé grande croix de la légion d'honneur !

Rouland est grand officier.

La plupart de ces croix tombant sur de telles poitrines, de ces récompenses accordées à de tels hommes ont l'air de défis à l'opinion publique.

La nouvelle médaille militaire accordée aux officiers et soldats qui ont servi entre les années 1792 et 1815 va décorer, le calcul en est fait, à peu près 15,000 conscrits qui de 1813 à 1815 n'ont jamais rejoint leurs corps ou sont restés dans les hôpitaux.

Les militaires qui ont fait les campagnes de Grèce, d'Espagne et d'Afrique de 1815 à 1848 n'ont droit à aucune récompense, ils ne comptent point parmi ces ridicules vieillards affublés en lanciers rouges, en grognards de la vieille garde qui viennent à toutes les fêtes étaler leur grotesque tournure.

Il n'y a pas de médaille pour l'Afrique, et cependant cette belle conquête de la restauration méritait quelque récompense aux soldats qui l'ont payée de leur sang.

Nous ne voulons à ce moment que la glorification des vieilles culottes de peau ; o Charlet, pourquoi es-tu mort ?

Hier, à la distribution des récompenses aux exposants, les artistes n'ont pas applaudi à la nomination d'Alf. de Dreux, qui n'a pas osé venir chercher sa croix, mais en

revanche ils ont acclamé le nom de Daubigny prononcé pour un rappel de médaille de 1e classe.

Ils protestaient ainsi contre la faveur qui va chercher MM. de Dreux et Ziem, qui fait officier M. Winterhalter, artistes d'un talent très ordinaire, et qui néglige un paysagiste du mérite de Daubigny.

Fould a débité un discours dans lequel il s'est prononcé très vivement contre les tendances réalistes de la jeune école, j'applaudis de tout mon cœur aux paroles du ministre, mais il n'aurait pas fallu cinq minutes après proclamer le nom de M. Courbet, chef de l'école réaliste, pour un rappel de médaille de 3e classe.

On fait beaucoup de bruit autour d'un tableau de Robert Fleury représentant, dit la notice, *Charles Quint au monastère de Saint-Just.* Ce tableau est harmonieux et chaud de ton, mais il est mou, et quant au personnage de Charles Quint, M. Robert Fleury n'a certes pas la prétention de nous faire prendre le malade boursoufflé qu'on vient d'apporter dans un fauteuil pour l'heureux rival de François Ier.

La nouvelle œuvre de M. Robert Fleury ne peut rien ajouter à la réputation de l'artiste; quant à son importance, depuis qu'il est de l'Institut, les rois ne lui vont pas à la cheville.

On commence en bon lieu à se laisser prendre à la peinture de Courbet; on se pâme devant ses animaux sur la neige et devant ses chiens de chasse. Si de tels tableaux assaient en vente, signés tout bonnement d'un nom honte, ils se vendraient cent francs pièce.

MARDI 18 AOUT.

Le *Moniteur* contient ce matin un décret impérial portant la date du 16, réglant diverses mutations dans les postes diplomatiques.

Notre diplomatie est bien pauvre, car ce qu'elle a de mieux à offrir pour l'ambassade de Pétersbourg, c'est M. le comte de Rayneval auquel succède près le Saint-Siége M. le duc de Gramont remplacé à Turin par le *prince de la Tour d'Auvergne* qui fait les délices de la Toscane, voire même de Parme et de Plaisance.

Les habitants de cette partie d'Italie se contenteront désormais du marquis de Ferrière le Vayer que va pleurer le Wurtemberg sans pouvoir être consolé par Reculot, qui à cet effet abandonne le Hanovre à la haute capacité de M. de Danrémont, envoyé extraordinaire (je n'invente pas, le mot est dans le décret), près S. A. R. le grand-duc de Hesse et ministre plénipotentiaire près le grand-duc de Nassau !!!

Les ducs de Hesse et de Nassau enlèvent Comminges Guitaut aux fonctions de secrétaire de 1e classe.

Le reste du décret est relatif aux petits postes diplomatiques confiés à des Lobstein-Mercier, de Monthérat, Baudin et M. le baron Pichon.

Je ne suis pas étonné qu'au milieu d'une telle légion de capacités Bourqueney brille comme un soleil, il a du moins adopté l'habit marron que le prince de Talleyrand portait au congrès de Vienne, et on prétend même qu'il

aurait voulu se faire poudrer, mais on lui a fait comprendre que le représentant du nouvel Empire français ne pouvait arborer les insignes des gouvernements rétrogrades. Donc Bourqueney ayant quelque chose du prince de Talleyrand dont il affecte la physionomie effacée, le sourire des yeux et de la bouche, est l'aigle de la diplomatie.

Le prince de la Tour d'Auvergne (d'autres disent de la Tour prends garde) n'est rien du tout.

Ferrière est un important.

Guitaut, qui n'est pas Comminges, est fort intrigant.

Le duc de Gramont, ex-menin du duc de Bordeaux et légitimiste très prononcé, a tourné le dos à ses antécédents pour les d'Orléans; mais aussi faut-il convenir qu'il a soulagé sa conscience en secouant la poussière des d'Orléans pour endosser l'habit de l'Empire.

M. de Damremont est protégé par son oncle le maréchal Baraguay d'Hilliers.

Rayneval est ce qu'il y a de mieux, mais si j'étais l'Empereur je n'aurais pas en lui une grande confiance.

MERCREDI 19 AOUT.

Je causais hier avec le maréchal Canrobert et le marquis d'Audiffret, du personnel des fonctionnaires d'aujourhui, voici quelques petites anecdotes que j'ai recueillies.

Mocquard fut chargé lors de l'affaire du général Ber- a de faire passer six mille frans que lui remit M. Combes eis compromis dans cette conspiration. Mocquard remit

deux mille francs et garda quatre mille francs qu'il n'a jamais été possible de lui faire rendre.

Le père de S. E. M. Rouland, ministre de l'Instruction publique et des Cultes, était domestique chez le père du marquis d'Audiffret; il fut fidèle, honnête et dévoué à son maître pendant la révolution.

Le père du maréchal Magnan était portier, servant quelquefois à la table de son maître, son jeune fils l'aidait dans son service.

Le grand-père de Fould était domestique, son père fut trois fois banqueroutier, le fils ne l'est qu'une fois, il y a amélioration.

Les hommes les plus dévoués à l'Empereur disent tout haut aujourd'hui leur indignation de voir des drôles comme Billault, Fould et consort affublés de la grande croix de la légion d'honneur.

LUNDI 24 AOUT.

Je prends aujourd'hui la signature de la direction générale des Musées; hier, Nieuwerkerke est parti pour le département de l'Aisne où la session du Conseil général, dont il fait partie, va s'ouvrir.

J'ai changé d'appartement au Louvre, j'habite maintenant un petit entresol auquel on arrive par l'escalier que l'on arrange, des nouveaux appartements du directeur général. Le vestibule s'ouvre sous le guichet de la rue de Rivoli, mon cabinet prend sa vue sur la cour, ma chambre à coucher sur le jardin qui sera, je crois, le par-

terre du ministère de l'Intérieur et qui longe la rue de Rivoli.

Les dernières nouvelles de l'Inde sont peu rassurantes, Dehli résiste encore, les Indiens font une défense désespérée, le général anglais qui assiégeait la ville est mort de la dysenterie, dans une autre localjté un général a succombé par suite de ses blessures; l'armée du royaume d'Oude est toute entière insurgée.

Les officiers anglais et les journaux de la Grande Bretagne, en parlant des insurgés, les traitent de *canailles* et ils s'étendent longuement sur les massacres d'Européens commis par les troupes révoltés.

Comme eux je trouve ces massacres abominables, et je réprouve de toute mon âme les assassinats, mais pour avoir le droit de traiter les Indiens de *barbares*, l'Angleterre devrait agir envers eux comme une nation civilisée. Si les insurgés massacrent tout Anglais qu'ils prennent vivant; les Anglais pendent ou attachent à la bouche de leurs canons les Indiens qu'ils font prisonniers; ils ont soin de faire connaître au monde, eux si faciles à s'indigner contre le roi de Naples qui se permet d'emprisonner les conspirateurs qui troublent ses Etats, le procédé emprunté aux anciens Deys d'Alger par le moyen duquel ils mettent les insurgés dans l'impossibilité de leur nuire désormais. Anglais ou Indiens, c'est une guerre de barbares, et s'il fallait accorder des circonstances atténuantes à l'une des deux parties belligérantes, je les accorderais sans hésitation aux Indiens. Ces gens là sont à peine civilisés, ils souffrent d'un long servage sous une domination qui les exploite au profit d'un comptoir de marchands; ils voient depuis moins d'un siècle disparaître peu

à peu leurs races royales, leurs délimitations de royaumes pour arriver à l'état de grand district producteur pressuré par la compagnie des Indes.

Les bons protestants de la métropole les ont effrayés par l'ardeur de leur prosélytisme; eux qui supportaient tant de vexations n'ont pu supporter la pensée de voir l'Anglais attaquer leur religion.

L'Angleterre, quelle que soit l'issue de la lutte, souffrira beaucoup dans cette circonstance, son prestige moral sera considérablement affaibli. Elle fera couler des flots de sang pour éteindre l'insurrection; à ses yeux les Indiens ne sont pas des êtres du même degré que les Napolitains.

Cependant si le roi de Naples voulait céder aux Anglais les souffres de la Sicile, les Anglais lui prêteraient les canons et les canonniers de son armée de l'Inde, et lui enseigneraient comment on attache des hommes à la bouche des canons.

Pour expliquer l'envoi de troupes dans les Indes par des vaisseaux à voiles, Lord Palmerston a dit au Parlement « qu'il ne voulait pas, si un conflit européen s'élevait trou- « ver les côtes de l'Angleterre dégarnies de protecteurs à « vapeur. »

MERCREDI 26 AOUT.

Hier, au Cercle Impérial, il était fort question des affaires de l'Inde et comme le général de Montebello demandait à l'ambassadeur d'Angleterre « s'il ne croyait pas « que l'Inde fût perdue pour les Anglais? »

L'ambassadeur répondit :

« C'est possible, général, mais vous connaissez assez « le caractère de notre nation pour savoir qu'elle prendra « résolument son parti, et si elle perd l'Inde politiquement, « elle se l'assurera commercialement par des traités avec « le pouvoir qui lui succédera. »

Le général de Montebello me disait « qu'ayant été « chargé par l'Empereur d'une mission en Angleterre huit « mois avant la guerre de Crimée, et ayant visité tous les « établissements militaires des trois royaumes, il avait ex- « primé à Lord Harding son étonnement de leur mauvaise « administration et de la fâcheuse organisation de l'armée « anglaise.

« Vous avez tout combiné, Milord, pour repousser le « cas échéant une invasion française, et pourtant faut-il « vous le dire, cinquante mille Français débarqués sur un « point quelconque de vos côtes ne remontreraient pas de « résistance sérieuse et feraient la conquête de l'Angle- « terre. »

Lord Harding répondit :

« Vous êtes plus généreux que le duc de Wellington « qui a souvent répété que douze mille Français suffiraient « à cette tâche. »

Le marquis d'Audiffret me disait aussi hier soir au cercle qu'après avoir visité tous les établissements financiers du gouvernement anglais il n'avait pu s'empêcher de témoigner aux agents officiels du gouvernement sa surprise de trouver ces établissements si mal ordonnés et les options administratives si peu connues.

« Nous en sommes vraiment honteux ! » lui fut-il répondu.

SAMEDI 29 AOUT.

L'Empereur part aujourd'hui pour le camp de Chalons où trente mille hommes de la garde vont se trouver réunis.

Les nouvelles de l'Inde ne sont pas meilleurs, Dehli résistait toujours et les forces anglaises devant cette place étaient réduites à deux mille hommes.

Je vais partir pour aller passer deux jours chez S. A. I. la Princesse Mathilde à St-Gratien, car il y a quinze jours que je n'y ai mis les pieds.

Ce n'est pas Edgard Ney, comme on l'avait cru qui prend le titre de prince de la Moskova, mais c'est le duc d'Elchingen, fils mineur du duc d'Elchingen, mort en Crimée.

LUNDI 31 AOUT.

J'arrive de St-Gratien où j'ai passé la journée d'hier, je n'y ai trouvé de nouveau que le rôle adopté par Vimercati qui est devenu l'hôte de la Princesse Mathilde pour toute la campagne, de faire de la propagande italienne et de démolir La Guéronnière.

J'ai causé avec la Princesse de nos maréchaux; elle aime Pélissier et Canrobert, mais elle tient en grande suspicion Bosquet, et je crois qu'elle n'a pas tort. Bosquet

fait le mécontent de tout, crie sans cesse, se plaint, il se tient enfin sur la limite des oppositions.

Canrobert disait à la Princesse :

« Si nous revenions vers des jours de troubles et que « l'Empereur crût utile de faire arrêter Bosquet, je m'en « chargerais, et je crois que ce serait une bonne mesure. »

Magnan avait refusé le ministère de la guerre pour faire le coup d'Etat et il disait à la Princesse en se félicitant du refus qu'il avait fait :

« Nous l'avons échappé belle ! »

La Princesse demanda à l'Empereur la nomination de Fould comme ministre d'Etat.

« Je n'avais jamais pensé à lui pour ce poste, » répondit l'Empereur, « mais pour celui des finances. »

Fould fut nommé ; je le voyais alors bien souvent à Bretueil chez la Princesse, il était humble et plat courtisan, il attendait la fortune, elle est venue . . . aujourd'hui c'est un homme accablé *d'honneurs*, mais ce ne sera jamais un homme plein *d'honneur*.

MARDI 1er SEPTEMBRE.

La cour d'Oran vient de rendre son arrêt dans l'affaire du capitaine Doineau, chef du bureau arabe de Tlemcen, accusé d'avoir fait assassiner l'Aga Abdallah. Doineau est condamné à mort ; ses complices ou plutôt ses agents, à un temps plus ou moins long de travaux forcés suivant la responsabilité qui incombait à chacun dans cet abominable crime,

Les officiers de l'armée sont furieux contre la justice civile, et j'ai entendu un des plus doux, des plus civilisés d'entre eux, le marquis de Toulongeon, tenir jeudi dernier en dînant au Cercle Impérial avec le prince de Latour Maubourg et moi, le discours suivant :

« Le président et le procureur impérial de la cour « d'Oran sont animés par la passion de l'antagonisme qui « divise en Algérie le pouvoir militaire et le pouvoir civil. « Il fallait étouffer et ne pas mettre un officier distingué « sur le banc des assassins, ni ajouter foi à la déposition « des Arabes ; la parole de ces gens là ne doit jamais « compter.

« Quant à l'argent que Doineau peut avoir mis de côté « dans son intérêt, en pressurant les Arabes, on doit savoir « fermer les yeux. Le militaire qui a conquis ou qui dé- « fend l'Algérie au prix de son sang ne peut être jugé par « les lois ordinaires. Il faisait, dit-on, fusiller sans juge- « ment, mais il était comme en état de guerre. »

Voilà malheureusement ce que pensent beaucoup d'officiers et ceux-là même, qui, comme le marquis de Toulongeon, ne voudraient ni d'un écu suspect, ni du souvenir d'un meurtre commandé de sangfroid, prennent par esprit de corps le parti de Doineau.

J'eus beau représenter à Toulongeon qu'avec de telles dées on ne coloniserait jamais l'Algérie et qu'un honnête homme ne voudrait pas se trouver sous le gouvernement d'un *sultan* comme Doineau ; Toulongeon me répondit qu'il ne me comprenait pas et qu'il était profondément étonné que je fusse du parti de la justice civile contre Doineau.

« Il lui fallait un conseil de guerre si l'on tenait ab-
« solument à le juger, là il aurait été compris et apprécié,
« son acquittement était certain ! »

Aujourd'hui, les paris sont ouverts, et les mêmes gens qui prétendaient que Doineau ne serait pas condamné, affirment qu'il ne saurait être exécuté.

Les excellents philanthropes anglais, ces amis des noirs, des révolutionnaires et de tout peuple en révolte, ne trouvent plus bonne la plaisanterie des révoltes quand leur intérêt est en jeu. Le *Times* conseille pour répondre aux cruautés des Indiens les représailles les plus barbares le jour où l'Angleterre aura triomphé. Il ne parle que d'exterminer des populations entières, de passer la charrue sur la place où aura été Dehli, etc. etc.

L'Angleterre n'a ni civilisé l'Inde, ni enrichi l'Inde; elle a vécu sur l'Inde, elle a permis à une compagnie de marchands de disposer de cent-cinquante millions d'êtres humains. Elle a confisqué l'Inde au profit de son commerce, elle a détrôné les vieilles races royales, emprisonné, fait disparaître leur famille et de quoi vient se plaindre le *Times?* De la cruauté des Indiens ! Qui leur a donné l'exemple ?

Dans la guerre contre Tippoo-Saïb, c'est-à-dire vers la fin du siècle dernier, un général anglais du nom de Mathews prit un jour un harem du sultan indien ... le *Times* veut-il savoir ce qu'il en fit ?

Les femmes furent pendant huit jours abandonnées à la lubricité des soldats, puis égorgées.

Si Tippoo-Saïb était demeuré vainqueur qu'aurait-il dû faire des Anglais, de leurs villes et de tout ce qui porte leur nom ?

Nous pouvons juger ce qui se passe dans l'Inde par la réponse faite au roi d'Oude à propos de sa réclamation adressée au Parlement de la Grande-Bretagne. Le roi volé et dépossédé par les marchands de la compagnie des Indes n'avait pas mis en tête de sa réclamation : *Humble supplique,* et le Parlement refusa d'en prendre connaissance pour cette seule cause.

Muray, le conseil anglais à Téhéran, vient de salir de ses intrigues de femmes le palais du Schah ; comme la Perse ose se plaindre, on lui fait la guerre et elle doit des excuses.

L'Angleterre veut bien affranchir les noirs ; l'abolition de la traite ruine les colonies françaises et espagnoles, mais elle ne veut pas affranchir l'Orient... Palmerston ne veut pas même percer le fameux canal de Suez !

JEUDI 3 SEPTEMBRE.

J'ai vu hier un voyageur qui a longtemps parcouru l'Inde et qui la connait fort bien. Pour lui, l'insurrection qui s'y développe n'a rien d'imprévu, il l'attendait comme une conséquence des excès commis par l'Angleterre dans l'administration de l'Inde. Les cruautés dont se plaignent les Anglais, m'a-t-il dit, qui en a donné l'exemple ?

« Le fort de Vilour garde dans ses prisons tout ce « qui reste de la famille de Tippoo-Saïb. Un bataillon de « Cypaies formait, il y a quelques années, avec des troupes « anglaises la garnison de ce fort dont le gouverneur dé-

« couvrit un complot tramé par le bataillon Cypaie pour « faire évader la famille de l'ancien sultan du Mizor.

« Le gouverneur attendit une fête religieuse qui ré- « unit tout le bataillon Cypaie dans le temple construit « au milieu même de la citadelle, et lorsque cette fête « arriva et que les six cents hommes furent tous dans le « temple dont toutes les issues se fermèrent, les troupes « anglaises embusquées dans les hautes galeries, fusillèrent « ces malheureux jusqu'au dernier.

« La guerre du Pendjab nécessita de la part des An- « glais l'envoi de nombreux renforts; deux régiments Cy- « paies campaient à Barukpoor, résidence d'été du gouver- « neur anglais qui voulut les faire partir pour le Pendjab; « ces Cypaies hésitèrent d'abord, puis ils réclamèrent le « supplément de solde stipulé à leur avantage chaque fois « que le gouvernement les fait sortir de la présidence à « laquelle ils sont attachés; car les Cypaies, presque tous « mariés, laissent derrière eux toute une famille aux besoins « de laquelle ils doivent pourvoir.

« Le gouvernement leur fit compter la moitié de ce « que nous désignerions en France sous le titre d'indem- « nité de mise en campagne, et il s'abstint de témoigner « le mécontentement qu'il éprouvait des exigences justes « pourtant, des deux régiments Cypaies.

« Ces deux régiments partirent, firent bravement la « guerre et à leur retour à Barrukpoor, sous prétexte « d'une inspection on les conduisit sur le champ des ma- « nœuvres où l'artillerie les mitrailla et la cavalerie les « sabra jusqu'au dernier homme.

« Dans l'Inde, un indigène ne peut s'il entre dans « l'armée, s'élever qu'au grade de capitaine, et encore

« comme capitaine est-il inférieur au plus mince de tous « les officiers anglais ; s'il rencontre un jeune sous-lieute- « nant de cette nation, il doit s'arrêter et demeurer le « chapeau à la main jusqu'à ce que le jeune lieutenant « soit passé.

« Les officiers indigènes sont invités aux bals et grandes « assemblées comme les officiers anglais, mais ils doivent « stationner dans une espèce d'antichambre, se tenir debout « et saluer les fonctionnaires anglais qui traversent leurs « rangs, mais ils n'ont le droit ni de danser, ni même de « voir le bal, ni de prendre part à la conversation des « Anglais invités ! ! »

Ce dont je suis étonné, c'est de l'étonnement des Anglais.

MARDI 8 SEPTEMBRE.

Je causais hier au Cercle Impérial avec M. Villemain, frère de l'ancien ministre, des hommes à passions honteuses qui ont su se faire dans le monde une réputation de chasteté. M. Villemain, ancien intendant militaire, aujourd'hui conseiller d'Etat, m'a affirmé avoir rencontré un soir assez tard, dans les Champs Elysées, le fameux abbé de Lamennais raccrochant une fille de bas étage M. Villemain se cacha derrière un gros arbre et il entendit l'abbé solliciter de cette malheureuse les talents *d'une fellatrice* . . . . . .

. . . . . .

Giovanni, le domestique de confiance de la Princesse Mathilde, est mort du choléra à St-Gratien la semaine dernière.

Il paraît évident que l'empereur de Russie et l'Empereur des Français se verront pendant l'automne à Stutgard.

A propos des affaires de l'Inde qui occupent toujours vivement les esprits et sont l'objet de toutes les conversations, j'ai entendu M. Villemain dont je parlais, il y a quelques moments, émettre de singulières idées.

« L'Europe », disait-il, « doit prêter une grande attention au réveil du mahométanisme qui se déclare d'une façon inquiétante en Asie et en Afrique. Il faut en finir avec ces barbares dans lesquelles je me refuse à reconnaître une nationalité, un peuple, une civilisation.

« C'est à ce point de vue que je considère la guerre de l'Inde non comme une affaire particulière à l'Angleterre, mais comme une affaire européenne. Une aggrégation d'hommes quelque considérable qu'elle soit, qui ne respecte ni la vie des hommes, ni la propriété, doit être subjuguée ou anéantie. Qu'il fallait traiter les mahométans de l'Inde, comme les Espagnols les Indiens de l'Amérique et que l'envahissement de l'Asie par l'Angleterre était justifié par la propagation des idées de civilisation. »

Je lui dis en vain qu'on n'exterminait par 140,000,000 d'individus, que la France, il y a deux siècles, n'était pas plus avancée sous le rapport du respect dû à la vie humaine et à la propriété, qu'il fallait encourager l'avancement des idées civilisatrices, sans imposer celles d'une race toute différente lentement écloses pour des besoins, des

idées, des mœurs complètement dissemblables; qu'il fallait tenir compte de la différence des climats et de la nature des populations; il ne voulut rien entendre; l'idéal de la civilisation à obtenir dans l'Asie, lui paraît être le greffage forcé des idées saxonnes protestantes sur les types indiens, l'asservissement de ces races de l'extrême Orient au mercantilisme anglais.

J'ajoutai cependant: « Croyez-vous que nous ayons « beaucoup à vanter aux Indiens le progrès de notre civili- « sation et le respect de la vie humaine et de la propriété « qu'elle a fait naître chez nos races du Nord ? »

Depuis plus de soixante ans, nous marchons péniblement au milieu de révolutions qui sont comme notre état normal, et certes ces révolutions ne brillent pas par leur respect de la vie humaine et de la propriété.

Vous faites grand bruit de la secte des assassins de l'Inde! que dites-vous des socialistes de l'Europe, de leurs principes sur l'assassinat et la spoliation.

L'Angleterre est ardente à poursuivre les assassins de l'Inde partout où ils cherchent un asile; mais elle offre un refuge aux socialistes poursuivis par les autres nations, elle permet à leurs chefs de tenir à Londres des conseils au milieu desquels on délibère sur des assassinats. Elle sait que Ledru-Rollin et Mazzini par exemple font partir de Londres des assassins chargés de tuer l'Empereur Napoléon. Les tribunaux français condamnent Ledru-Rollin et Mazzini, qu'importe, l'Angleterre leur continue son hospitalité, leur laisse la faculté de se livrer en paix à de nouveaux complots, d'expédier de nouveaux assassins.

L'Angleterre poursuit seulement la secte des assassins indiens.

MERCREDI 9 SEPTEMBRE.

La révolte des Indes devait donner à l'Europe un nouvel enseignement sur le cas que fait l'Angleterre de la liberté, lorsque quelque trouble vient agiter ses possessions. On sait combien de philippiques ont été élucubrées par ses journaux et les membres de son Parlement chaque fois qu'un gouvernement attaqué par une révolution a supprimé ou restreint la liberté de la presse! . . . c'était Rachel redemandant ses enfants et ne voulant pas être consolée parce qu'ils ne sont plus!

Le *Daily-News* approuve aujourd'hui et l'Angleterre approuve *la mesure juste et devenue nécessaire par laquelle on a supprimé la presse indigène dans l'Inde.*

La presse indigène est supprimée, les Anglais seuls auront désormais la parole pour parler de l'Inde et pour présenter sous le jour qu'il leur conviendra d'offrir, les actes qui s'accompliront.

Mais voici une phrase dont nous recommandons la méditation :

Beaucoup de personnes dans l'Inde et en Angleterre admireront probablement les efforts de la presse de l'Inde et se réjouiront imprudemment par avance de voir le développement rapide des lumières chez les indigènes, tandis qu'il se prépare une révolution terrible qui doit son origine à cette même presse.

Retenez ceci, vous empereur de l'Autriche et vous roi de Naples.

Le fils aîné de M. Fould a eu hier aux Champs Elysées un étourdissement qui l'a fait tomber de son cabriolet et il a perdu immédiatement connaissance.

L'événement est arrivé à quatre heures à la hauteur du Palais de l'Exposition ; le blessé a été conduit dans le corps de garde de la grande entrée. A onze heures du soir on n'avait pu encore le transporter et il était toujours sans connaissance.

JEUDI 10 SEPTEMBRE.

M. de Valbezen, longtemps consul en Orient, vient de publier un livre sur la domination anglaise dans l'Inde.

M. de Valbezen est un admirateur passionné de l'Angleterre, à tel point qu'à son retour de Calcutta après la guerre de Crimée, ses amis eurent toutes les peines du monde à lui persuader que c'était bien réellement l'armée française qui avait pris Malakoff et que pendant cette mémorable campagne elle avait joué un autre rôle que celui d'alliée secondaire de l'armée anglaise.

Le livre de M. de Valbezen est donc, on le comprendra sans peine, une apologie de l'Angleterre et des bienfaits dont sa domination fait jouir le continent indien. Il est curieux de signaler les aveux contraires à ce système d'apologie qui échappent à la narration de l'écrivain.

« La domination anglaise jusqu'à ces dernières années « laisse derrière elle bien peu d'empreintes sur le sol. »

(Page 301.)

Pendant tout le cours du livre, le thème adopté par l'auteur tend à représenter les vieux empires de l'Inde comme ayant toujours négligé l'amélioration de leur empire et le bien être des populations.

« Aux noms de *Feroze Schah* et de *Schah Jéhan* se « rattachent des travaux de canalisation qui ont perpétué « leur souvenir parmi les populations reconnaissantes. « Le canal *Feroze* ouvert dans le XV^e^ siècle sur la rive « de la rivière *Junina* sous le règne de l'empereur qui « lui donna son nom, féconda jusqu'au milieu du siècle « dernier les campagnes d'*Hissar* et de *Hurrianah*. Le « canal de Delhi qui prend sa source sur la rive gauche « de la même rivière, creusé sous la direction du célèbre « *Ali-Murdan-Khan*, architecte du *Schah Jéhan*, apporta « son flot vivifiant de 1626 à 1753 aux terres desséchées qui « s'étendent des montagnes de *Sirwalie* aux environs de « Delhi.

« Malheureusement à la fin du XVIII^e^ siècle les tra- « vaux d'utilité publique qui avaient fertilisé le sol pendant « de longues années disparurent pendant la tempête où fut « englouti le trône des empereurs Mogols, et le sort des « habitants de ces contrées fut de nouveau remis au ha- « sard des pluies. »

(Pages 302—303.)

Ainsi les travaux d'utilité publique disparaissent avec s empereurs Mogols et sous la domination anglaise le rt des populations est remis au hasard des pluies!

M. de Valbezen explique en commençant son livre la écessité de l'occupation de l'Inde par les Anglais de la anière suivante :

« La nécessité de l'occupation de l'Inde par l'Angle-« terre est une question vitale ; assurer l'avenir des cadets « de famille, devant cette question vitale on ne peut pren-« dre la défense des natifs. »

(Page 72.)

L'aveu est naïf, la raison qui s'oppose à la défense des natifs est quelque chose de phénoménal ! C'est à ne pas en croire ses yeux ! . . . 135,000,000 d'hommes sacrifiés aux cadets des familles anglaises.

Mais au milieu de cette longue apologie de l'Angleterre, la conscience honnête de M. de Valbezen laisse échapper ce cri accusateur :

« N'est-ce pas là une mille et unième consécration de « l'éternelle histoire de la paille et de la poutre, que de « voir le peuple qui se fait avec tant d'ardeur le champion « des opprimés, qui a eu des *meetings* pour la Hongrie, « ou la Pologne, tant de *speeches* contre S. M. l'empereur « d'Autriche ou le Czar de toutes les Russies, rester muet « devant les iniquités qui se commettent journellement dans » l'Inde. »

(Page 74.)

Au milieu de toutes ces contradictions amenées par un combat perpétuel entre sa conscience et son admiration pour le gouvernement de la Grande-Bretagne, M. de Valbezen qui s'est livré à un dénombrement effrayant des castes d'assassins indiens, à une violente diatribe contre l'immoralité de ces peuples que la civilisation anglaise pourra seule moraliser, oubliant sans doute les renseignements officiels fournis par les agents de la compagnie, écrit en suivant ses propres informations.

« N'est-ce pas un fait de tous les jours qu'une jeune « fille fraichement arrivée de l'Europe accomplisse pour « rejoindre sa famille, les voyages les plus lointains, seule, « sans appui, incapable de dire un seul mot des langues « du pays. Une, deux et trois fois par jour, dans un voyage « qui dure souvent des mois, elle voit se renouveler la « douzaine de sauvages qui portent sur leurs épaules son « palanquin et son bagage et il est cependant sans exemple « qu'une femme blanche ait été insultée d'un mot, d'un « geste. »

(Pages 220—221)

L'Angleterre remettrait-elle avec autant de sécurité ses jeunes miss pendant des mois à ces adorables Italiens dont elle épouse chaudement les intérêts ?

Donnerait-elle même, avec quelque confiance une escorte de *John Bull* saturée de *Ginn* à ces blanches jeunes filles aux cheveux blonds qui sont l'orgueil des trois royaumes ?

VENDREDI 11 SEPTEMBRE.

Ce qui peut donner une idée de la véracité apportée ar les Anglais dans l'appréciation des affaires de l'Inde, 'est le petit bout d'article suivant emprunté au *Times :*

« Dans cette insurrection des Indes, que voit-on ? Partout la trahison d'une part et de l'autre la confiance « trahie. Sans aucun doute, l'histoire de ces événements « *a dû* faire rire à nos dépens dans les cercles étrangers.

« Pourquoi avons-nous montré cette confiance ridicule « alors que nous n'étions entourés que de traîtres ?

« Comment se fait-il que ceux-ci aient pu même espérer « d'un jeu si transparent ?

« La réponse est, que dans les Indes on nous sait des « hommes sincères, disant la vérité, et crédules. Les arti- « fices dont on s'est servi sont un appel à notre supério- « rité morale. On pensait que nous croyions les hommes « sur parole étant nous-mêmes des gens de parole. Voilà « le secret de notre empire dans l'Inde. »

A qui donc l'Angleterre croit-elle imposer par cette fable ? L'Angleterre pense-t-elle qu'on ignore comment elle a peu à peu conquis l'Inde, comment elle excite des guerres et des séditions qui lui servent de prétexte à des invasions, comment elle remet à une compagnie de marchands le pouvoir de déposer des rois et de les déposséder à son profit. La loyauté de l'Angleterre, sa crédulité, cela est par trop fort !

SAMEDI 12 SEPTEMBRE.

Hier, M. Pérignon, peintre de portraits, écrivit à Nieuwerkerke une lettre fort insolente pour se plaindre de la place assignée à ses tableaux dans les salles de l'Exposition. Il terminait son épître par ces mots :

« Votre conduite est celle d'un lâche, car vous abusez « de votre position pour me nuire. »

Nieuwerkerke envoya immédiatement E. Giraud et A. Arago demander raison à M. Pérignon de sa lettre.

« N'est-ce pas un fait de tous les jours qu'une jeune « fille fraichement arrivée de l'Europe accomplisse pour « rejoindre sa famille, les voyages les plus lointains, seule, « sans appui, incapable de dire un seul mot des langues « du pays. Une, deux et trois fois par jour, dans un voyage « qui dure souvent des mois, elle voit se renouveler la « douzaine de sauvages qui portent sur leurs épaules son « palanquin et son bagage et il est cependant sans exemple « qu'une femme blanche ait été insultée d'un mot, d'un « geste. »

(Pages 220—221)

L'Angleterre remettrait-elle avec autant de sécurité ses jeunes miss pendant des mois à ces adorables Italiens dont elle épouse chaudement les intérêts ?

Donnerait-elle même, avec quelque confiance une escorte de *John Bull* saturée de *Ginn* à ces blanches jeunes filles aux cheveux blonds qui sont l'orgueil des trois royaumes ?

VENDREDI 11 SEPTEMBRE.

Ce qui peut donner une idée de la véracité apportée par les Anglais dans l'appréciation des affaires de l'Inde, c'est le petit bout d'article suivant emprunté au *Times :*

« Dans cette insurrection des Indes, que voit-on ? « Partout la trahison d'une part et de l'autre la confiance « trahie. Sans aucun doute, l'histoire de ces événements « *a dû* faire rire à nos dépens dans les cercles étrangers.

« Pourquoi avons-nous montré cette confiance ridicule « alors que nous n'étions entourés que de traîtres ?

« Comment se fait-il que ceux-ci aient pu même espérer « d'un jeu si transparent ?

« La réponse est, que dans les Indes on nous sait des « hommes sincères, disant la vérité, et crédules. Les arti- « fices dont on s'est servi sont un appel à notre supério- « rité morale. On pensait que nous croyions les hommes « sur parole étant nous-mêmes des gens de parole. Voilà « le secret de notre empire dans l'Inde. »

A qui donc l'Angleterre croit-elle imposer par cette fable ? L'Angleterre pense-t-elle qu'on ignore comment elle a peu à peu conquis l'Inde, comment elle excite des guerres et des séditions qui lui servent de prétexte à des invasions, comment elle remet à une compagnie de marchands le pouvoir de déposer des rois et de les déposséder à son profit. La loyauté de l'Angleterre, sa crédulité, cela est par trop fort !

SAMEDI 12 SEPTEMBRE.

Hier, M. Pérignon, peintre de portraits, écrivit à Nieuwerkerke une lettre fort insolente pour se plaindre de la place assignée à ses tableaux dans les salles de l'Exposition. Il terminait son épître par ces mots :

« Votre conduite est celle d'un lâche, car vous abusez « de votre position pour me nuire. »

Nieuwerkerke envoya immédiatement E. Giraud et A. Arago demander raison à M. Pérignon de sa lettre.

« N'est-ce pas un fait de tous les jours qu'une jeune « fille fraichement arrivée de l'Europe accomplisse pour « rejoindre sa famille, les voyages les plus lointains, seule, « sans appui, incapable de dire un seul mot des langues « du pays. Une, deux et trois fois par jour, dans un voyage « qui dure souvent des mois, elle voit se renouveler la « douzaine de sauvages qui portent sur leurs épaules son « palanquin et son bagage et il est cependant sans exemple « qu'une femme blanche ait été insultée d'un mot, d'un « geste. »

(Pages 220—221)

L'Angleterre remettrait-elle avec autant de sécurité ses jeunes miss pendant des mois à ces adorables Italiens dont elle épouse chaudement les intérêts ?

Donnerait-elle même, avec quelque confiance une escorte de *John Bull* saturée de *Ginn* à ces blanches jeunes filles aux cheveux blonds qui sont l'orgueil des trois royaumes ?

VENDREDI 11 SEPTEMBRE.

Ce qui peut donner une idée de la véracité apportée par les Anglais dans l'appréciation des affaires de l'Inde, c'est le petit bout d'article suivant emprunté au *Times :*

« Dans cette insurrection des Indes, que voit-on ? « Partout la trahison d'une part et de l'autre la confiance « trahie. Sans aucun doute, l'histoire de ces événements « a dû faire rire à nos dépens dans les cercles étrangers.

« Pourquoi avons-nous montré cette confiance ridicule « alors que nous n'étions entourés que de traîtres ?

« Comment se fait-il que ceux-ci aient pu même espérer « d'un jeu si transparent ?

« La réponse est, que dans les Indes on nous sait des « hommes sincères, disant la vérité, et crédules. Les arti- « fices dont on s'est servi sont un appel à notre supério- « rité morale. On pensait que nous croyions les hommes « sur parole étant nous-mêmes des gens de parole. Voilà « le secret de notre empire dans l'Inde. »

A qui donc l'Angleterre croit-elle imposer par cette fable ? L'Angleterre pense-t-elle qu'on ignore comment elle a peu à peu conquis l'Inde, comment elle excite des guerres et des séditions qui lui servent de prétexte à des invasions, comment elle remet à une compagnie de marchands le pouvoir de déposer des rois et de les déposséder à son profit. La loyauté de l'Angleterre, sa crédulité, cela est par trop fort !

SAMEDI 12 SEPTEMBRE.

Hier, M. Pérignon, peintre de portraits, écrivit à Nieuwerkerke une lettre fort insolente pour se plaindre de la place assignée à ses tableaux dans les salles de l'Exposition. Il terminait son épître par ces mots :

« Votre conduite est celle d'un lâche, car vous abusez « de votre position pour me nuire. »

Nieuwerkerke envoya immédiatement E. Giraud et A. Arago demander raison à M. Pérignon de sa lettre.

« N'est-ce pas un fait de tous les jours qu'une jeune « fille fraichement arrivée de l'Europe accomplisse pour « rejoindre sa famille, les voyages les plus lointains, seule, « sans appui, incapable de dire un seul mot des langues « du pays. Une, deux et trois fois par jour, dans un voyage « qui dure souvent des mois, elle voit se renouveler la « douzaine de sauvages qui portent sur leurs épaules son « palanquin et son bagage et il est cependant sans exemple « qu'une femme blanche ait été insultée d'un mot, d'un « geste. »

(Pages 220—221)

L'Angleterre remettrait-elle avec autant de sécurité ses jeunes miss pendant des mois à ces adorables Italiens dont elle épouse chaudement les intérêts ?

Donnerait-elle même, avec quelque confiance une escorte de *John Bull* saturée de *Ginn* à ces blanches jeunes filles aux cheveux blonds qui sont l'orgueil des trois royaumes ?

VENDREDI 11 SEPTEMBRE.

Ce qui peut donner une idée de la véracité apportée par les Anglais dans l'appréciation des affaires de l'Inde, c'est le petit bout d'article suivant emprunté au *Times :*

« Dans cette insurrection des Indes, que voit-on ? « Partout la trahison d'une part et de l'autre la confiance « trahie. Sans aucun doute, l'histoire de ces événements « a dû faire rire à nos dépens dans les cercles étrangers.

« Pourquoi avons-nous montré cette confiance ridicule « alors que nous n'étions entourés que de traîtres ?

« Comment se fait-il que ceux-ci aient pu même espérer « d'un jeu si transparent ?

« La réponse est, que dans les Indes on nous sait des « hommes sincères, disant la vérité, et crédules. Les arti- « fices dont on s'est servi sont un appel à notre supério- « rité morale. On pensait que nous croyions les hommes « sur parole étant nous-mêmes des gens de parole. Voilà « le secret de notre empire dans l'Inde. »

A qui donc l'Angleterre croit-elle imposer par cette fable ? L'Angleterre pense-t-elle qu'on ignore comment elle a peu à peu conquis l'Inde, comment elle excite des guerres et des séditions qui lui servent de prétexte à des invasions, comment elle remet à une compagnie de marchands le pouvoir de déposer des rois et de les déposséder à son profit. La loyauté de l'Angleterre, sa crédulité, cela est par trop fort !

SAMEDI 12 SEPTEMBRE.

Hier, M. Pérignon, peintre de portraits, écrivit à Nieuwerkerke une lettre fort insolente pour se plaindre de la place assignée à ses tableaux dans les salles de l'Exposition. Il terminait son épître par ces mots :

« Votre conduite est celle d'un lâche, car vous abusez « de votre position pour me nuire. »

Nieuwerkerke envoya immédiatement E. Giraud et A. Arago demander raison à M. Pérignon de sa lettre.

« N'est-ce pas un fait de tous les jours qu'une jeune « fille fraichement arrivée de l'Europe accomplisse pour « rejoindre sa famille, les voyages les plus lointains, seule, « sans appui, incapable de dire un seul mot des langues « du pays. Une, deux et trois fois par jour, dans un voyage « qui dure souvent des mois, elle voit se renouveler la « douzaine de sauvages qui portent sur leurs épaules son « palanquin et son bagage et il est cependant sans exemple « qu'une femme blanche ait été insultée d'un mot, d'un « geste. »

(Pages 220—221)

L'Angleterre remettrait-elle avec autant de sécurité ses jeunes miss pendant des mois à ces adorables Italiens dont elle épouse chaudement les intérêts ?

Donnerait-elle même, avec quelque confiance une escorte de *John Bull* saturée de *Ginn* à ces blanches jeunes filles aux cheveux blonds qui sont l'orgueil des trois royaumes ?

VENDREDI 11 SEPTEMBRE.

Ce qui peut donner une idée de la véracité apportée par les Anglais dans l'appréciation des affaires de l'Inde, c'est le petit bout d'article suivant emprunté au *Times :*

« Dans cette insurrection des Indes, que voit-on ? « Partout la trahison d'une part et de l'autre la confiance « trahie. Sans aucun doute, l'histoire de ces événements « a dû faire rire à nos dépens dans les cercles étrangers.

« Pourquoi avons-nous montré cette confiance ridicule « alors que nous n'étions entourés que de traîtres ?

« Comment se fait-il que ceux-ci aient pu même espérer « d'un jeu si transparent ?

« La réponse est, que dans les Indes on nous sait des « hommes sincères, disant la vérité, et crédules. Les arti- « fices dont on s'est servi sont un appel à notre supério- « rité morale. On pensait que nous croyions les hommes « sur parole étant nous-mêmes des gens de parole. Voilà « le secret de notre empire dans l'Inde. »

A qui donc l'Angleterre croit-elle imposer par cette fable ? L'Angleterre pense-t-elle qu'on ignore comment elle a peu à peu conquis l'Inde, comment elle excite des guerres et des séditions qui lui servent de prétexte à des invasions, comment elle remet à une compagnie de marchands le pouvoir de déposer des rois et de les déposséder à son profit. La loyauté de l'Angleterre, sa crédulité, cela est par trop fort !

SAMEDI 12 SEPTEMBRE.

Hier, M. Pérignon, peintre de portraits, écrivit à Nieuwerkerke une lettre fort insolente pour se plaindre de la place assignée à ses tableaux dans les salles de l'Exposition. Il terminait son épître par ces mots :

« Votre conduite est celle d'un lâche, car vous abusez « de votre position pour me nuire. »

Nieuwerkerke envoya immédiatement E. Giraud et A. Arago demander raison à M. Pérignon de sa lettre.

« N'est-ce pas un fait de tous les jours qu'une jeune « fille fraichement arrivée de l'Europe accomplisse pour « rejoindre sa famille, les voyages les plus lointains, seule, « sans appui, incapable de dire un seul mot des langues « du pays. Une, deux et trois fois par jour, dans un voyage « qui dure souvent des mois, elle voit se renouveler la « douzaine de sauvages qui portent sur leurs épaules son « palanquin et son bagage et il est cependant sans exemple « qu'une femme blanche ait été insultée d'un mot, d'un « geste. »

(Pages 220—221)

L'Angleterre remettrait-elle avec autant de sécurité ses jeunes miss pendant des mois à ces adorables Italiens dont elle épouse chaudement les intérêts ?

Donnerait-elle même, avec quelque confiance une escorte de *John Bull* saturée de *Ginn* à ces blanches jeunes filles aux cheveux blonds qui sont l'orgueil des trois royaumes ?

VENDREDI 11 SEPTEMBRE.

Ce qui peut donner une idée de la véracité apportée par les Anglais dans l'appréciation des affaires de l'Inde, c'est le petit bout d'article suivant emprunté au *Times :*

« Dans cette insurrection des Indes, que voit-on ? « Partout la trahison d'une part et de l'autre la confiance « trahie. Sans aucun doute, l'histoire de ces événements « *a dû faire* rire à nos dépens dans les cercles étrangers.

« Pourquoi avons-nous montré cette confiance ridicule « alors que nous n'étions entourés que de traîtres ?

« Comment se fait-il que ceux-ci aient pu même espérer « d'un jeu si transparent ?

« La réponse est, que dans les Indes on nous sait des « hommes sincères, disant la vérité, et crédules. Les arti- « fices dont on s'est servi sont un appel à notre supério- « rité morale. On pensait que nous croyions les hommes « sur parole étant nous-mêmes des gens de parole. Voilà « le secret de notre empire dans l'Inde. »

A qui donc l'Angleterre croit-elle imposer par cette fable ? L'Angleterre pense-t-elle qu'on ignore comment elle a peu à peu conquis l'Inde, comment elle excite des guerres et des séditions qui lui servent de prétexte à des invasions, comment elle remet à une compagnie de marchands le pouvoir de déposer des rois et de les déposséder à son profit. La loyauté de l'Angleterre, sa crédulité, cela est par trop fort !

SAMEDI 12 SEPTEMBRE.

Hier, M. Pérignon, peintre de portraits, écrivit à Nieuwerkerke une lettre fort insolente pour se plaindre de la place assignée à ses tableaux dans les salles de l'Exposition. Il terminait son épître par ces mots :

« Votre conduite est celle d'un lâche, car vous abusez « de votre position pour me nuire. »

Nieuwerkerke envoya immédiatement E. Giraud et A. Arago demander raison à M. Pérignon de sa lettre.

« N'est-ce pas un fait de tous les jours qu'une jeune « fille fraichement arrivée de l'Europe accomplisse pour « rejoindre sa famille, les voyages les plus lointains, seule, « sans appui, incapable de dire un seul mot des langues « du pays. Une, deux et trois fois par jour, dans un voyage « qui dure souvent des mois, elle voit se renouveler la « douzaine de sauvages qui portent sur leurs épaules son « palanquin et son bagage et il est cependant sans exemple « qu'une femme blanche ait été insultée d'un mot, d'un « geste. »

(Pages 220—221)

L'Angleterre remettrait-elle avec autant de sécurité ses jeunes miss pendant des mois à ces adorables Italiens dont elle épouse chaudement les intérêts ?

Donnerait-elle même, avec quelque confiance une escorte de *John Bull* saturée de *Ginn* à ces blanches jeunes filles aux cheveux blonds qui sont l'orgueil des trois royaumes ?

VENDREDI 11 SEPTEMBRE.

Ce qui peut donner une idée de la véracité apportée par les Anglais dans l'appréciation des affaires de l'Inde, c'est le petit bout d'article suivant emprunté au *Times :*

« Dans cette insurrection des Indes, que voit-on ? « Partout la trahison d'une part et de l'autre la confiance « trahie. Sans aucun doute, l'histoire de ces événements « *a dû faire* rire à nos dépens dans les cercles étrangers.

« Pourquoi avons-nous montré cette confiance ridicule « alors que nous n'étions entourés que de traîtres ?

« Comment se fait-il que ceux-ci aient pu même espérer « d'un jeu si transparent ?

« La réponse est, que dans les Indes on nous sait des « hommes sincères, disant la vérité, et crédules. Les arti- « fices dont on s'est servi sont un appel à notre supério- « rité morale. On pensait que nous croyions les hommes « sur parole étant nous-mêmes des gens de parole. Voilà « le secret de notre empire dans l'Inde. »

A qui donc l'Angleterre croit-elle imposer par cette fable ? L'Angleterre pense-t-elle qu'on ignore comment elle a peu à peu conquis l'Inde, comment elle excite des guerres et des séditions qui lui servent de prétexte à des invasions, comment elle remet à une compagnie de marchands le pouvoir de déposer des rois et de les déposséder à son profit. La loyauté de l'Angleterre, sa crédulité, cela est par trop fort !

SAMEDI 12 SEPTEMBRE.

Hier, M. Pérignon, peintre de portraits, écrivit à Nieuwerkerke une lettre fort insolente pour se plaindre de la place assignée à ses tableaux dans les salles de l'Exposition. Il terminait son épître par ces mots :

« Votre conduite est celle d'un lâche, car vous abusez « de votre position pour me nuire. »

Nieuwerkerke envoya immédiatement E. Giraud et A. Arago demander raison à M. Pérignon de sa lettre.

Ces deux messieurs revinrent bientôt rapportant une nouvelle lettre dans laquelle M. Pérignon exprimait ses regrets de l'emportement auquel il s'était laissé entraîner et dont il désavouait les expressions.

L'affaire s'est ainsi trouvée arrangée.

On s'occupe beaucoup de la prochaine entrevue de l'Empereur de Russie : chacun a un thème différent sur les résultats de cette entrevue. Les politiques les mieux informés prétendent que la visite à Osborn se rattache à cette entrevue et qu'une entente a eu lieu alors entre les gouvernements de France et d'Angleterre sur les résultats à obtenir par suite de ce rapprochement des Empereurs de France et de Russie.

L'Empereur Napoléon a envoyé mille livres sterlings et la garde impériale quatre cents pour la souscription ouverte en faveur des victimes de l'insurrection indienne. Ceci est d'une bonne politique, mais l'exemple sera peu suivi en France où l'animosité contre l'Angleterre est aussi vive que jamais. Cette animosité s'est fait jour à propos du percement de l'Isthme de Suez dans le Conseil général de l'Eure ; le capitaine de vaisseau La Roncière, portait la parole, et les expressions un peu vives dont il s'est servi ont été approuvées par l'unanimité des membres du conseil.

Les discours de Lord Palmerston au Parlement, et l'opposition de l'Angleterre unie à l'Autriche dans l'affaire des Principautés ne sont pas étrangères à ce résultat.

Bacciochi me disait avant-hier à propos du camp de Châlons :

« Dieu fasse que l'énivrement produit par ce grand « *entour*age militaire, ne donne pas l'idée à l'Empereur,

« d'ajouter la gloire des armes à toutes les gloires utiles « dont son règne s'honore. »

Bacciochi m'a beaucoup parlé de l'intérieur de la Cour, de l'Empereur, de l'Impératrice, de la Princesse Mathilde, et il m'a dit de l'Empereur :

« Il est aussi fidèle en amitié qu'il l'est peu en amour. »

De l'Impératrice :

« On ne peut compter sur la constance de sa bien- « veillance, elle est très changeante. »

Quant à la Princesse Mathilde, voici ce qu'il m'a dit de sa position :

« L'Empereur est très affecté de la publicité de sa « liaison avec Nieuwerkerke et c'est pour lui une véritable « affliction chaque fois qu'une démarche inconsidérée de « Nieuwerkerke prête à de nouveaux cancans.

« Ainsi, quand Nieuwerkerke demeurait à Breteuil « avec la Princesse, et qu'il conduisait lui-même la voi- « ture dans laquelle la Princesse parcourait le parc de « St-Cloud ; ainsi l'habitation commune de St-Gratien où « Nieuwerkerke a tous les airs d'un maître.

« J'ai plusieurs fois essayé en ami d'avertir Nieuwer- « kerke, mais il n'a pas voulu me comprendre. »

LUNDI 14 SEPTEMBRE.

J'arrive de St-Gratien où j'ai eu hier soir une longue conversation avec la Princesse Mathilde, sur tous les tri- potages féminins de la cour impériale.

La Princesse m'a encore répété qu'elle avait entendu Mme la marquise de Contades sollicitant une pension lors de sa rupture avec le général Fleury appuyer sa réclamation des raisons ci-après :

« Ce n'est pas seulement, Madame, une affection bien « chère que je perds par l'abandon dans lequel me laisse « le général Fleury, mais s'il faut le dire à Votre Majesté, « c'est le moyen de vivre qui m'est ôté. Le général Fleury « partageait avec moi sa fortune, et je pouvais ainsi vivre « à Paris et y mener le train de vie qui convient à mes « goûts et à ma position. Jusqu'à ces derniers temps le « général Fleury s'est toujours montré tendre et empressé « envers moi, il venait régulièrement le samedi et ne re- « partait que le lundi ! »

Ces beaux aveux ont eu un plein succès, Mme de Contades jouit d'une pension de douze mille francs ; le fils qu'elle a de Coislin est élevé aux frais de l'Impératrice. Damas Hinard le mène tous les dimanches matin rendre visite à l'Impératrice.

Mme de Contades a l'uniforme des chasses, ce qu'en terme de cour on nomme *le bouton,* et lorsque le grand-duc Constantin vint à Compiègne, Mme de Contades lui fut tout particulièrement présentée, elle avait logement au château, enfin elle jouit de la plus grande faveur.

La marquise de Las Marismas dont le mari est fou est aussi une des favorites de l'Impératrice. Cette dame dont la mère ne jouissait pas en Italie d'une bonne réputation est devenue dame du Palais.

On savait depuis longtemps sa liaison intime avec le prince Poniatowski, et l'Impératrice s'intéressait à ce petit *ménage.* Un jour, Poniatowski surprit la marquise en

conversation très criminelle avec le jeune Aguado son beau-frère (celui qui est connu sous le nom de Zizi); une scène assez vive eut lieu entre Poniatowski et la marquise. Cependant Poniatowski consentit à laisser subsister pour le monde (et surtout pour l'Impératrice) la croyance à la continuation de leur liaison. Pourtant, comme tout a un terme, personne n'ignore aujourd'hui les liens de la marquise. *Zizi* Aguado, lorsqu'elle est de service, vient carracoler à la portière de la voiture des dames du Palais!

Rien de tout cela ne nuit à sa faveur.

La comtesse Walewski, femme du ministre des Affaires étrangères, est décidément la favorite actuelle de l'Empereur. L'Impératrice ne peut se passer d'elle, et Walewski se pavane à l'ombre de la nouvelle *dignité* de sa femme.

Le prince Napoléon a affirmé à sa sœur que Lord Hertford avait donné un million à la comtesse Castiglione pour coucher avec elle. Il lui a dit tenir le fait d'Hertford lui-même, qui a retiré un reçu de la comtesse.

Comme une nuit payée un million est une nuit exceptionnelle, Hertfort a voulu expérimenter la comtesse en toutes sortes de voluptés. Il payait et payait cher, il s'était réservé de dicter des lois.

La comtesse a dû passer par toutes les épreuves du libertinage le plus raffiné, rien n'a été omis.

Après cette nuit, la comtesse est restée trois jours au lit, mais elle paraît aujourd'hui complètement remise, elle est plus brillante que jamais.

On espère la visite de l'Empereur de Russie au camp de Chalons et peut-être à Paris.

MARDI 15 SEPTEMBRE.

Le financier Mirès vient de jouer une magnifique comédie devant l'assemblée générale de la société connue sous le nom de *Caisse des chemins de fer.*

Dans un discours fort étudié où il s'est posé en grand homme, il a présenté la situation industrielle et le sort des grandes entreprises, comme menacé et même atteint par les accusations et les calomnies qui pleuvent sur elles de toutes parts : corps législatif, tribunaux, chaire, presse, théâtre, pamphlets, tout est déchaîné contre les opérations de Bourse qui fournissent cependant les moyens de créer les vastes entreprises, de suffire aux grands travaux.

On traque les valeurs côtées à la Bourse, on les surcharge d'impôts, on rend même plus difficile l'accès de la Bourse, et chose monstrueuse ! L'Etat ne couvre point de sa protection les hommes qui sont placés à la tête des légions de *Boursicotiers.*

« Louis XIV, » s'est écrié Mirès, « Louis XIV, par le conseil de l'immortel Colbert, avait interdit à Molière de mettre le personnage du financier sur le théâtre, de le faire comparaître devant le public comme il y faisait comparaître Tartufe !

Le financier doit être dans la société moderne ce qu'était l'Ibis chez les Egyptiens, quelque chose de sacré que le respect de tous doit environner.

Mirès n'est pas environné de respect, le gouvernement ne le prend pas par la main pour en faire un personnage,

le gouvernement ne récompense pas en lui l'homme éminent qui dans l'intérêt de l'humanité s'est sacrifié au point de devenir millionnaire, de marchand d'épingles sur la voie publique qu'il était, aussi Mirès, le grand Mirès, donne-t-il à l'assemblée générale sa démission de gérant de la société.

Les tribunaux qui condamnent Jacquot, dit Mirecourt, comme *calomniateur* de Mirès ne suffisant pas à ce financier, l'Etat doit lui servir de garde du corps et s'opposer à toute critique, l'Etat doit imposer silence au Corps législatif, aux tribunaux, à la chaire, à la littérature, au théâtre, etc. etc.

L'assemblée générale de la *Caisse des chemins de fer* n'a pas accepté la démission de Mirès, elle s'est mise à ses pieds pour le supplier de rester dans son rôle de providence. Le cœur de Mirès s'est ému, il a versé deux larmes de Saint-homme et la démission a été retirée.

La farce était jouée, Mirès avait pu blâmer le gouvernement dans un discours que le *Journal des Débats* insère tout au long ce matin parmi les réclames payées.

Nous ignorions l'injonction faite par Colbert à Molière de s'abstenir de mettre les financiers sur la scène, mais nous croyons savoir que Louis XIV instituait parfois des *chambres d'enquête* qui faisaient rendre gorge aux financiers trop subitement engraissés. M. Mirès préfère-t-il les *chambres d'enquête* aux attaques du Corps législatif, au blâme des tribunaux et de la chaire aux diffamations de Jacquot dit Mirecourt.

JEUDI 17 SEPTEMBRE.

Le nouvel éclairage inventé par Lefuel pour la grande galerie du Louvre est reconnu mauvais; un côté de la galerie jouit d'une trop grande part de lumière, tandis que l'autre côté se prélasse dans un demi jour favorable au repos, mais très défavorable à la peinture.

La grande galerie n'est pas encore livrée au public et ce n'est pas sans anxiété que j'attends le moment où il y sera admis. La restauration des grandes toiles de Rubens soulèvera d'énergiques réclamations; il est impossible de rien voir de plus douloureux que le spectacle de leur dévernissage par le sieur Godefroid.

Il y a en ce moment au Louvre près de cent tableaux que déshonore Godefroid.

Peut-on comprendre une restauration de cent toiles importantes en quelques mois?

Je causais hier avec Mérimée de Lefuel et de ses travaux, nous étions d'accord sur la valeur de l'architecte et de son œuvre.

Mérimée a vingt fois expliqué à M. Fould l'insuffisance et la suffisance du monsieur.

Fould a toujours répondu:

« Pourquoi en voulez-vous à Lefuel? »

Mérimée a vainement objecté qu'il n'avait aucun mauvais vouloir contre Lefuel, mais qu'il était honteux des bévues commises par cet homme, et de son manque de

goût dont il donnait pour exemple le nouveau grand escalier du Louvre.

Fould ne comprenait pas et demandait toujours:

« Pourquoi diable en voulez-vous à Lefuel? »

Ceci peut donner une idée de l'intelligence artistique du ministre d'Etat chargé de la direction des Beaux arts.

VENDREDI 18 SEPTEMBRE.

Les nouvelles de l'Inde venues par les autorités anglaises parlent beaucoup de succès obtenus sur les Indiens par les troupes anglaises; mais voilà qu'après des succès elles sont obligées de revenir sur leurs pas; le général Havelock a été forcé de revenir à Cawnpore où il attend des renforts.

A Arrah, ville située entre Dinapour et Gazibour, un fort détachement du 10e régiment a été battu par les Indiens, il a perdu 9 officiers et 147 soldats.

De nouvelles insurrections de régiments sont annoncées par le dernier courrier, 3 régiments à Dinapore, à Beranpore le 63e régiment et le 11e de cavalerie ont été désarmés. A Legawly les irréguliers ont massacré les Européens, à Segawly les Européens ont été massacrés, des complots ont été découverts à Yassore et à Bénarès, des troubles ont éclaté à Berh.

Calcutta et Bombay sont alarmés, le commerce est paralysé.

Les 7e, 8e et 40e régiments d'infanterie du Bengale se sont insurgés; le 10e régiment d'infanterie britannique a fusillé 800 insurgés. Le 12e régiment de cavalerie irrégulière s'est également insurgé.

Les trois régiments d'infanterie du Bengale sont très solides, dernièrement encore ils combattaient dans les rangs anglais et prenaient sur les Indiens la ville de Patna.

A Kalapour le 27e régiment s'est insurgé.

Enfin le fait grave qui ressort de toutes les nouvelles, c'est que l'insurrection n'est plus limitée à l'armée du Bengale, mais qu'elle a gagné l'armée de Bombay.

Le *Times* parlant des affaires de l'Inde dit ceci :

« La nation anglaise s'est simplement chargée de la « fonction de gardienne d'un capricieux et violent animal, « et un instant elle a oublié sa tâche. »

Les bourdes des journaux anglais sont superbes! ... Les princes détrônés violemment ou ceux qui l'ont été par la ruse et qui cherchent à ressaisir leur trône sont coupables de haute trahison et sont justiciables d'un conseil de guerre.

La vengeance anglaise ne se contente pas du massacre des hommes, il lui faut encore l'incendie des villes, et la presse anglaise fait briller aux yeux des bons Anglais qui voudront s'engager, le pillage de Delhi et la défroque de chaque Cypaie!

En Espagne, la reine Christine a tenté de renverser le ministère Narvaëz par une intrigue ourdie dans le palais. Le maréchal Narvaëz est sorti victorieux de la lutte, mais elle se renouvellera.

La reine Christine est le mauvais génie de l'Espagne, elle n'a jamais cherché qu'à la piller de toutes façons et elle y a réussi. Elle voudrait probablement encore opérer quelque nouveau vol et pour cela il lui faut renverser Narvaëz, dût l'Espagne retomber en révolution, que lui importe.

Ce serait un immense bienfait pour l'Espagne, si le choléra ou toute autre maladie emportait cette grosse dévergondée.

SAMEDI 19 SEPTEMBRE.

J'ai vu ce matin la liste des acquisitions arrêtées par Nieuwerkerke à la suite de l'exposition, et qui doivent être soldées au moyen des fonds provenant tant des droits d'entrée que de la vente du livret. Cet argent est donc le résultat du travail des artistes et non une largesse de l'Etat.

Nieuwerkerke en a disposé suivant son bon plaisir et les recommandations de ceux qui le mènent sans qu'il s'en aperçoive; l'art lui-même a été peu consulté.

Le mauvais et très mauvais tableau de Penguilly 6000 francs.

Les très mauvais portraits de l'Empereur et de l'Impératrice par Montpezat 4000 francs.

Une mauvaise vue de Notre-Dame de Paris par Naveley 5000 francs.

Un paysage d'Anastasie 2000 francs.

Ces deux derniers artistes sont portés tous les ans sur la liste des acquisitions.

Un mauvais tableau de Bataille 2000 francs.

Hédouin le grand protégé de Chennevières et de Clément de Ris, un paysage 4000 francs, etc. etc.

Enfin deux cent mille francs sont employés à soutenir des artistes qui la plupart sont sans talent.

Je me demande maintenant quels sont les musées qui seront empoisonnés de ces œuvres, et ce que dira le public sérieux en lisant la liste des acquisitions, car il me semble impossible de ne pas publier la liste des acquisitions faites avec l'argent du public attiré par les tableaux des exposants.

Les nouvelles de l'Inde sont mauvaises, l'insurrection s'étend.

Des troubles religieux ont éclaté en Irlande, à Belfast la ville a dû être mise en état de siége.

Ces troubles sont le résultat des prétentions de prédicateurs protestants qui ont voulu au milieu d'une population catholique prêcher en plein air.

JEUDI 24 SEPTEMBRE.

Je veux inaugurer ce nouveau petit livre par le drame le plus émouvant que l'imagination puisse concevoir. Le dénouement n'en est point encore arrivé, et je ne sais même si la victime du drame que je vais raconter, peut jamais espérer de la justice humaine le dénouement qu'il est en droit d'attendre.

Tous les faits qui vont suivre m'ont été racontés hier par Brénier notre dernier ambassadeur à Naples et par Monsieur Villemain, aujourd'hui conseiller d'Etat, jadis intendant militaire.

J'ignore si dans mes premiers petits livres je n'ai pas rendu compte d'une affaire très grave dont les débats avaient lieu devant le Conseil de guerre de Paris et qui entachaient l'honneur d'un colonel jusque là très bien placé dans l'estime publique.

Ce colonel, Monsieur le comte de Cercey, fils du brave amiral de Cercey et fort protégé sous Louis-Philippe par le général Tiburce Sebastiani qui l'aimait beaucoup, fut poursuivi par un monsieur Morissot pour escroquerie et condamné par le Conseil de guerre et le Conseil de révision.

Lorsque cette condamnation infamante eut lieu, le public tomba avec acharnement sur le compte du condamné; plus sa position était élevée, plus il avait été favorisé dans sa carrière, plus aussi au moment du malheur on lui fit payer cher les faveurs de sa fortune évanouie.

Monsieur de Cercey était spirituel, gai, élégant, il avait la vie facile, le cœur ouvert et généreux, chacun le recherchait et les généraux aimaient l'avoir près d'eux.

Si les qualités de Monsieur de Cercey lui faisaient des amis, lui attiraient l'attention et l'affection de ses supérieurs, tous ceux qui dans la carrière militaire ne jouissaient pas des mêmes prérogatives parce qu'ils étaient loin de posséder les mêmes avantages, devinrent ses envieux, quelques-uns même ses ennemis acharnés et malheureusement au nombre de ces derniers il faut compter le président du Conseil de révision qui eut à juger Monsieur de Cercey.

Le greffier de ce conseil disait à Monsieur Villemain, qu'en droit et en fait le jugement était une abominable iniquité.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, Monsieur de Cercey était un homme du monde ayant peu d'ordre dans ses affaires, donnant sans compter et ne gardant pas même de notes des choses les plus importantes.

Le point principal du débat entre lui et ses adversaires était une somme de deux cent mille francs dont il lui fut impossible d'indiquer l'emploi positif.

« Je sais », disait-il, « que j'ai dû la verser à qui de « droit, mais mes souvenirs ne s'étendent pas au-delà. »

Le comte de Cercey, colonel, commandeur de la légion d'honneur, militaire très brave qui avait montré la plus grande énergie dans la repression des troubles du midi en 1848 et 1852, fut flétri par un jugement qui le condamna à cinq ans de réclusion.

Ce jugement colporté par la presse dans tous les départements fut lu avec avidité. On s'était passionné pour ou contre Monsieur de Cercey.

Quinze jours après le jugement définitif, l'avocat du condamné reçut d'un avoué de province une lettre renfermant les quittances des fameux deux cent mille francs. L'avoué écrivait :

« En lisant le rendu compte du jugement de Monsieur « le comte de Cercey j'ai vivement senti l'effroyable in- « justice sous laquelle il succombait et je me hâte de vous « envoyer les preuves de son innocence, Dieu veuille « qu'elles puissent encore lui servir. »

Depuis cette époque, Monsieur de Cercey n'a cessé de solliciter du garde des Sceaux la révision de son procès par les moyens que les lois mettent à sa disposition.

L'Empereur s'est intéressé à la position affreuse de Monsieur de Cercey, l'Impératrice a sollicité pour lui.

Le comité de législation du Conseil d'Etat consulté par le gouvernement sur la possibilité et l'opportunité de la révision s'est prononcé à l'unanimité en faveur de la révision.

Tous ceux qui ont pu examiner cette affaire se prononcent en faveur de Monsieur de Cercey et cependant le malheureux ne peut obtenir la révision, il reste sous la flétrissure de sa condamnation. M. Abbatucci refuse d'ordonner la révision du procès parce que le ministre de la guerre y met opposition en allégant pour motif:

« Mais alors il faudra le nommer général! »

Pourquoi pas, il a le temps voulu pour être promu, il possède de beaux états de service et je ne sache pas que la victime d'une injustice reconnue ne puisse comme faible réparation être réintégrée dans ses droits et rentrer dans sa position d'honnête homme.

VENDREDI 25 SEPTEMBRE.

L'Autriche commence à s'émouvoir de l'entrevue de Stuttgard, la possibilité que la question italienne y soit traitée la préoccupe et elle dénie aux gouvernements européens le droit d'en faire une question de congrès.

Répondant aux articles du Journal de Francfort, le journal *La Patrie* dit assez maladroitement que les grandes puissances ont le droit de traduire la cause italienne à leur tribunal comme elles y ont traduit la cause de Neuchâtel et des Principautés Danubiennes.

L'exemple est mal choisi, car Neuchâtel depuis près de dix ans avait cessé par le fait révolutionnaire de faire partie du royaume de Prusse et lorsque les grandes puissances se sont emparées de cette question, il s'agissait d'empêcher une guerre entre la Prusse et la Suisse, et les deux parties ont remis leur cause à l'arbitrage des puissances.

Quant à la question danubienne, les puissances qui reconstituaient l'empire turc après l'avoir sauvé de sa ruine, avaient certes le droit et le devoir de s'en saisir.

Rien de tout cela n'est applicable à l'Autriche qui n'invoque pas l'arbitrage des puissances et qui a su réfréner par ses propres forces la révolution en Italie et l'ambition de la maison de Savoie.

D'ailleurs les raisons invoquées par la *Patrie* devraient à bien plus juste titre être invoquées en faveur de la nationalité polonaise.

Mais la maison de Savoie est à la mode et le régime parlementaire que l'état de la France ne permet pas de rétablir semble merveilleux pour l'Italie où les passions sont plus ardentes, où les seuls hommes doués d'un peu d'énergie sont les Mazziniens.

L'idée de créer un royaume d'Italie composé de vingt peuples jaloux les uns des autres me semble l'idée la plus folle du monde. Mettre le roi de Piémont à la tête de

ce royaume est, je l'ai déjà dit, un crime contre l'intérêt français.

Je peux sans doute me tromper, et lorsque tant de hautes intelligences accusent une opinion toute contraire, je devrais reconnaître que je suis dans une fausse voie, mais cela m'est impossible. Le royaume d'Italie entre les mains de la Maison de Savoie, ce serait mettre une double bride à la France.... L'avenir prononcera!

Manin, l'ex-président de la République vénitienne pendant l'année 1848, vient de mourir à Paris, il a été enterré sans discours.

L'Empereur a quitté le camp de Châlons pour se diriger vers Stuttgard.

J'ai vu hier le maréchal Canrobert qui arrivait après avoir assisté pendant quinze jours aux grandes manœuvres. Il m'a dit combien il était étonné et émerveillé de l'intelligence militaire de l'Empereur; il sait commander aux troupes, les faire manœuvrer et d'un coup d'œil prompt et judicieux il voit le parti qu'il est possible de tirer d'un terrain.

Le duc de Cambridge a été très content de nos troupes, il a dit:

« Si nous avions dans l'Inde le camp de Châlons, je « ne concevrais aucune inquiétude sur l'issue de l'insur- « rection. »

SAMEDI 26 SEPTEMBRE,

L'Empereur des Français et l'empereur de Russie sont réunis à Stuttgard; les journaux se livrent à des commentaires sans fin sur les questions qui seront traitées par les deux souverains dans cette entrevue.

Parmi tous ses officiers d'ordonnance l'Empereur a choisi pour l'accompagner le jeune prince Murat, lieutenant aux guides, marié depuis trois ans à la fille du prince de Wagram. Je ne puis deviner le but de cette faveur que la conduite et le mérite du jeune prince n'autorisent guère. Le lieutenant aux guides, petit-fils du roi Murat, n'a pas fait jusqu'à présent grand honneur à son aïeul; il s'est prudemment tenu éloigné de toute guerre, et lorsque nos soldats mouraient héroïquement devant Sébastopol, lui chassait à Grosbois chez son beau-père; c'est du reste un assez bon garçon fort nul et à ce point sans éducation qu'il sait tout juste lire et écrire. Tel qu'il est, le lieutenant Murat est cependant l'espoir de sa famille qui le voit dans un avenir peu éloigné roi de Naples.

Sa femme est la plus désagréable pécore qu'il soit possible de rencontrer, c'est un produit de fausse aristocratie obtenu par un mélange de finance, de faveur et de bourgeoisie.

MERCREDI 30 SEPTEMBRE.

Les dernières nouvelles de l'Inde sont loin d'être bonnes; l'insurrection gagne les présidences tranquilles jusqu'ici. La retraite du général Havelock, après une tentative infructueuse pour secourir Luknow, est confirmée.

Je viens de visiter l'atelier où Godefroy avec deux aides dévernit cent tableaux de la grande galerie du Louvre. Je dis avec douleur que la plupart sont perdus par le stupide procédé qu'emploient les dévernisseurs.

Ces hommes, Godefroy en tête, frottent ces vieilles toiles avec de l'*étouppe* imbibée d'esprit de vin et même d'alcali ! J'ai vu des figures entières dont tout le modelé avait disparu ; il est inutile de parler des glacis ; là où il y en avait, l'œil les chercherait en vain. Mais peut-être Godefroy sous la direction de mon célèbre collègue Villot les rétablira-t-il ?

Pauvre galerie du Louvre !

JEUDI 1er OCTOBRE

Je causais dernièrement avec le directeur des affaires politiques, du ministère des relations extérieures, Benedetti, dont j'ai trouvé les idées relativement à l'agrandissement du Piémont tout à fait opposées aux miennes.

Benedetti pense que l'Angleterre ne verrait pas d'un œil favorable la royauté de toute l'Italie dans la maison de Savoie parce qu'elle trouverait en elle une alliée fidèle de la France.

Je persiste à penser que le royaume d'Italie s'il est jamais constitué sera dans l'alliance de l'Angleterre et que nous saurions quelque jour ce qu'il en coûte de rétablir des frontières méridionales; nous saurions aussi ce qu'il en coûte d'avoir placé tout le littoral italien dans l'allianee anglaise.

Le Piémont qui est la Gascogne italienne, c'est-à-dire le pays des vanités, voudrait compter parmi les puissances maritimes.

Enfin, c'est à la France de savoir si la papauté doit être détruite ou remise en garde au Piémont ee qui reviendrait au même.

SAMEDI 3 OCTOBRE.

Les journaux anglais continuent leur système d'atroces représailles; lorsque l'insurrection sera réprimée, suivant eux, Delhi doit être rasée, les habitants et la garnison égorgés, le roi pendu. Nenna Saïb sera, toujours suivant eux, mis dans une cage, exposé à Londres au *zoological garden* au profit des familles des Anglais morts dans l'Inde; puis enfin Nenna sera pendu lorsque son exposition aura produit tout le fruit qu'on en pourrait attendre. Tout cela est atroce, malheureusement les troupes, y com-

pris les officiers se montrent très disposées à d'effroyables massacres.

L'empereur de Russie et l'empereur d'Autriche ont eu une courte entrevue qu'on dit avoir été amicale, mais aucun des deux souverains n'avait près de lui son ministre des Affaires étrangères, ce qui fait penser que cette rencontre a été entièrement privée.

LUNDI 5 OCTOBRE.

Nieuwerkerke ne m'adresse plus la parole, nous avons passé hier la journée chez S. A. I. la Princesse Mathilde, et il a affecté de ne jamais s'adresser à moi. La Princesse a été comme toujours bonne et affectueuse.

Le motif de la grande colère de Nieuwerkerke est celui-ci :

J'ai dit à la Princesse que Godefroy le restaurateur des tableaux du Louvre les perdait, les défigurait, et que je craignais pour le moment de la réouverture de la grande galerie, le mécontentement du public en trouvant les tableaux de Rubens restaurés à la *façon Godefroy*

Malgré cette colère je persiste dans mon opinion et je ne pense pas que la meilleure manière de dévernir un tableau, soit de le frotter avec de l'étouppe imbibée d'esprit de vin ou d'alcali.

Les inquiétudes conçues à propos du brave général Havelock et du corps d'armée à l'aide duquel il espérait secourir Luknow, sont confirmées par les dernières nouvelles.

Le général Havelock est rentré à Cawnpore après avoir reconnu l'impossibilité de secourir Luknow. Tout le pays d'Oude est soulevé et le petit corps d'armée anglais est menacé par près de 80,000 hommes composés de troupes régulières et irrégulières ayant 25 pièces de canon et disputant le terrain pouce à pouce. La population des campagnes s'est jointe aux insurgés.

Le choléra fait au moins autant de ravages dans l'armée anglaise que le feu des Indiens.

L'Empereur est venu à Paris chercher l'Impératrice. LL. MM. sont immédiatement parties pour le camp de Châlons.

L'Empereur doit, dit-on, se rendre à Marseille le 20 octobre.

Le prince Napoléon, pendant sa tournée sur le littorral du midi, a visité notre tragédienne Rachel dont la position est désespérée; peut-être est-elle morte au moment où j'écris ces lignes.

Le prince Napoléon a été assez longtemps l'amant de Rachel.

MARDI 6 OCTOBRE.

Le cabinet Narvaëz a, dit-on sérieusement, donné sa démission; il se retire devant des intrigues de Cour sans cesse renaissantes et auxquelles je ne crois pas la reine Christine étrangère.

Cette femme qui a si impudemment pillé l'Espagne tient encore à la ruiner par les agitations qu'elle y fomente.

MERCREDI 7 OCTOBRE.

Pendant sa visite à Cherbourg, le grand-duc Constantin ne s'est pas montré, paraît-il, fort gracieux. On me racontait hier qu'amené devant les magnifiques travaux du port, il aurait dit à l'ingénieur :

« Ces travaux sont beaux, mais ils ne mettraient pas « une flotte à l'abri, et si une flotte ennemie se présentait, « la flotte française serait détruite par un bombardement. »

Puis le prince laissa errer un sourire ironique sur ses lèvres.

L'ingénieur, vivement froissé, répondit :

« Monseigneur, ces travaux sont plutôt un brise lame « qu'une défense, mais si une flotte française s'y trouvait « menacée d'un bombardement, elle ne l'y attendrait pas, « Monseigneur, et quelle que fût la disproportion entre « elle et la flotte qui l'attaquerait, elle sortirait du port et « livrerait bataille. »

Le grand-duc ne répliqua rien et l'amiral préfet maritime serra la main de l'ingénieur en le remerciant.

JEUDI 8 OCTOBRE.

La nouvelle de la démission du Ministère Narvaëz donnée comme officielle par *Le Pays* n'est pas exacte ; la situation de ce Ministère est difficile, mais il est encore aux affaires.

La Turquie, dans une note envoyée aux cabinets des puissances signataires du traité de Paris, se prononce contre l'union des Principautés. L'Autriche et l'Angleterre l'ont poussée à cette démarche.

Le recrutement pour l'Inde ne donne pas de résultats satisfaisants en Angleterre.

Une lettre d'un officier du corps campé devant Delhi, laquelle lettre est publiée dans tous les journaux anglais, dit : « J'espère qu'au moment où nous entrerons dans Delhi « les femmes et les enfants auront pu être éloignés, car « une fois entrés nous ne ferons grâce de la vie à per- « sonne. »

C'est ainsi que la nation *philantrope* par excellence entend la justice lorque ses intérêts sont en jeu.

Suivant la presse britannique, l'Inde serait depuis deux cents ans le loup et l'Angleterre serait l'agneau !

Le maréchal Canrobert disait hier soir au Cercle Impérial :

« Mon Dieu, que le prince Napoléon est maladroit « avec tout son esprit ; il trouve le temps d'aller voir « Rachel dans le midi, le journal *L'Indépendance* nous « l'annonce, et il ne trouve pas le temps d'aller se mon- « trer au camp de Châlons ! »

Le prince Napoléon croit toujours qu'il fera de sa personnalité quelque chose de puissant en dehors du parti de l'Empereur.

VENDREDI 9 OCTOBRE.

La démission du Ministère espagnol est confirmée. On ignore encore à quelle opinion la reine attribuera sa succession.

Le prince Napoléon est enfin venu assister à la revue d'honneur du camp de Châlons.

L'Empereur revient samedi et n'ira point cette année à Marseille.

Le fameux jour de deuil et d'humiliation décrété en Angleterre a été célébré mercredi dernier. Toute l'Angleterre s'est courbée sous le poids de l'*humiliation Indienne.*

Les journaux, le *Times* en tête, ont fait leur *mea culpa.* Ils ont reconnu que si les Anglais n'avaient su ni se faire aimer, ni se faire respecter des Indiens, ils devaient s'en attribuer la faute qui est toute entière dans leur insupportable orgueil. Car, disent les journaux, nous étions du reste de bons maîtres, administrant à tous une égale justice et comblant l'Inde de bienfaits.

L'Angleterre n'est pas assez humiliée sans doute et nous en trouvons la preuve dans le peu de sincérité de sa confession.

Avouez donc, orgueilleux blessés, mais non contrits que vous avez été des maîtres durs, cruels et insolents peu soucieux de rendre la justice. Ne parlez pas avec tant de fierté de la gloire de vos armes; vous semiez avec l'or la trahison autour des princes indiens que vous vou-

liez combattre, et vous prépariez de faux traités contre lesquels vous protestiez bientôt lorsque vous ne pouviez arriver autrement.

Relisez les dépêches de vos anciens gouverneurs, vous y trouverez l'aveu de ces abominables trahisons.

Repassez la guerre contre Tippoo Saëb, elle est remplie de vos atrocités. Vous comptiez pour rien l'Indien, mais vous aviez inscrit l'Inde comme un produit sur votre budget. Vous la suciez comme on suce une orange.

Vous réclamiez la continuation de votre puissance au nom de la civilisation ?

Qu'avez-vous civilisé dans l'Inde depuis que vous y régniez ? Vous avez dépouillé l'Inde, vous avez humilié ses enfants. Jeûnez et couvrez-vous de cendres !... hypocrisie. Le jour où vous prendrez Delhi, vous vous couvrirez d'opprobre par les horreurs que vous y commettrez et vous direz : « Justice est faite ! »

MARDI 13 OCTOBRE.

A la liste des nombreuses iniquités dont l'Angleterre s'est rendue coupable dans l'Inde, il faut ajouter la spoliation du royaume d'Oude. Un décret d'annexion rendu par la Cour des directeurs, c'est-à-dire par une compagnie de négociants anglais, détrône un monarque indien et la compagnie s'empare de ses Etats.

Une indemnité fixée par la compagnie, une pension également fixée par la compagnie devaient être payées au roi dépossédé ; mais il n'a pas reçu un sou. Sa famille

se rend à Londres pour réclamer contre l'annexion. J'ai déjà dit comment elle avait été accueillie pour n'avoir pas voulu faire précéder en tête de sa pétition au Parlement le substantif *supplique*, de l'adjectif qualificatif *humble*.

La révolution éclate dans l'Inde, tout le royaume d'Oude s'insurge; le roi qui en était éloigné est mis en prison, on lui donne le nom de traître, on parle de le traiter comme un criminel, et l'insurrection d'Oude se nomme en Angleterre: *abominable trahison du royaume d'Oude*.

C'est ainsi que les Anglais présentent les choses et qu'ils altèrent la vérité des faits. Quant aux atrocités commises sur les Anglais, nos amis de la Grande-Bretagne oublient que lorsqu'ils étaient nos ennemis et les alliés de l'Espagne, ils vantaient et glorifiaient hautement la guerre au couteau entreprise par les Espagnols contre les Français.

Les horreurs commises dans l'Inde ne dépassent pas celles commises en Espagne à cette époque, et cependant l'Angleterre alliée de l'Espagne ne fit aucune tentative pour les faire cesser.

Je le répète encore, les atrocités commises par les Indiens indignent, révoltent les âmes honnêtes, mais les Indiens sont plus excusables que les Anglais de 1799 qui violaient et égorgeaient les femmes de Tippoo-Saëb. Mais les Indiens opprimés, accablés, traités comme des êtres inférieurs ont une sorte de droit d'insurrection que ne peut annuler le prétendu droit des nations plus civilisées de dépouiller les nations orientales de leur nationalité sous prétexte qu'elles n'en ont pas.

Les Romains partant du même principe avaient fait la conquête de la Gaule. Les Gaulois ne comptaient pas dans la balance de la justice romaine; mais un jour la Gaule à bout d'exactions et d'humiliations tendit ses bras vers les barbares qui s'agitaient de l'autre côté du Rhin. Les barbares vinrent et furent vainqueurs de la civilisation romaine. L'histoire donna raison à la barbarie contre la civilisation.

L'histoire aussi donnera raison quelque jour aux Indiens contre les Anglais. Ce n'est point une civilisation occidentale qui doit régénérer l'Inde, pas plus que la civilisation de l'Arabie ou de la Perse n'aurait pu civiliser l'Angleterre, il y a six siècles, alors qu'elle était de tous points plus barbare que ne l'est aujourd'hui l'Inde.

Les Anglais, lorsque leur intérêt est compromis, sont capables de tous les méfaits, de toutes les cruautés, nous le verrons avant peu. Mais ils protègent la race noire et les animaux contre la cruauté des blancs. Un Indien a le malheur de n'être ni un noir, ni un animal.

LUNDI 19 OCTOBRE.

Les journaux anglais à l'exception du *Times* sont devenus moins sauvages dans leurs excitations contre les Indiens. Mais le *Times* raille Lord Canning le gouverneur général à propos de la proclamation qu'il a adressée à l'armée et dans laquelle il proscrit les hideuses exécutions commandées par les généraux anglais.

Il ne semble pas que cette proclamation produise un grand effet. Les correspondances de l'Inde apportent encore une liste formidable de pendaisons et de gens attachés à la bouche des canons! les vivants ne suffisent plus aux Anglais; ils pendent les blessés et même les morts. Les Anglais font la guerre comme la faisaient les soldats de Pizarre. Les soldats anglais du 10e régiment d'infanterie se sont rués dans la nuit du 16 août sur cent hommes du 40e d'infanterie indigène, et sans provocation ils ont tué cinq hommes de ce régiment restés fidèles lorsque leurs camarades se révoltaient. Onze hommes et une femme ont été blessés.

Le général Outram, dans une proclamation, exprime à propos de ce fait son horreur et son indignation.

Le *Morning Post* regrette l'aveu qu'il est obligé de faire que:

« Les hommes du 10e régiment ont commis des atrocités et que des actes semblables ont eu lieu dans le camp devant Delhi. »

Le comte Migeon nommé député du Bas-Rhin malgré l'administration, après avoir été longtemps son candidat et son député, s'est vu traduit en police correctionnelle pour fraude en matière électorale et port illégal de décorations.

Ce malheureux procès maladroit jusqu'à la bêtise vient d'être plaidé avec un grand retentissement et le jugement sera rendu jeudi prochain.

Ce procès est une faute, car il prouve la rancune de l'administration contre le candidat qu'elle n'a pu faire succomber.

Ce procès est une faute, car si l'administration prouve contre Monsieur Migeon des fraudes électorales, Monsieur

Migeon en prouvera d'aussi nombreuses à la charge de l'administration.

Administration et Parquet ont été plus que passionnés dans les débats, et en fin de compte que restera-t-il de tout ce bruit, de cette petite vengeance dans le cas même où une condamnation frapperait Monsieur Migeon? Que les élections ne sont pas sincères et que l'administration y commet des fautes! Il n'est pas bon de donner du retentissement à de pareils faits.

On affirme que la condamnation capitale prononcée contre le capitaine Doineau est commuée en une prison perpétuelle et que l'Arabe Ben Hadji est totalement gracié.

MERCREDI 21 OCTOBRE.

L'affaire de l'union des Principautés Danubiennes n'est pas la seule dans laquelle l'Autriche se montre récalcitrante aux conséquences du traité de Paris dont pour les besoins de sa politique elle veut dénaturer le texte.

Elle prétend aujourd'hui que ce traité n'a entendu réglementer que la navigation de l'embouchure du Danube et que les puissances riveraines seulement ont droit de réglementer la navigation du cours du fleuve.

Ceci est une mauvaise chicane qui ne peut supporter la discussion, mais cette chicane entrave les travaux de la commission mixte envoyée pour réglementer la police du fleuve.

La Turquie poussée par l'Autriche et un peu aussi, même beaucoup par l'Angleterre, proteste contre l'union des Principautés.

JEUDI 22 OCTOBRE.

Le *Times*, dans un article d'une outrecuidante insolence s'indigne contre les populations du continent qui ne témoignent d'aucune sympathie pour l'Angleterre dans sa lutte contre les Indiens. Il dit que c'est l'envie de la faiblesse contre la force et la grandeur.

Le *Times* a tort, il devrait comprendre que l'Angleterre trouve à la fin la peine due à son égoïsme, et que les nations si souvent froissées et sacrifiées par elle, se réjouissent non pas des malheurs individuels qui frappent des particuliers, mais du froissement et de l'humiliation de l'orgueilleuse Angleterre.

Constamment l'Angleterre a favorisé les révoltes des populations contre leurs gouvernements. Elle a donné asile aux révolutionnaires et elle a voué à l'exécration publique les souverains qui sévissaient contre les révolutionnaires.

En ce moment encore le roi de Naples est exclu pour ce fait de l'alliance anglaise.

A-t-elle témoigné de l'horreur pour les assassins? non. Londres est leur refuge, c'est là qu'ils préparent les assassinats politiques, les mouvements insurrectionnels.

L'Angleterre n'a pas assez d'organes pour maudire les sévérités de la Russie en Pologne, de l'Autriche en

Italie et de Naples en Sicile. La vie des insurgés est chose sacrée.

Mais voilà qu'une révolution éclate dans l'Inde, les peuples du continent n'ont pas le droit de s'intéresser aux Indiens depuis plus d'un siècle abandonnés aux exactions d'une compagnie de marchands anglais.

Les grands principes d'humanité proclamés par l'Angleterre lorsque ses intérêts ne devaient pas en souffrir sont mis de côté. On détruit des régiments entiers, on borde les routes de potences chargées de Cipayes vaincus, on attache les autres à la bouche des canons et la mitraille disperse leurs membres. Des villes entières sont vouées à la destruction et leurs populations à l'extermination.

L'Europe a le droit de crier à l'Angleterre : vous êtes plus barbares que les Indiens, car vous n'avez pas comme eux l'excuse de l'ignorance, car vous vous vantez de votre civilisation et vous n'avez rien civilisé. Oui, l'Europe peut se réjouir de votre humiliation et appeler par ses vœux la fin de votre puissance exhubérante, car elle pèse sur l'humanité, vous n'êtes que des marchands, vous n'êtes pas des civilisateurs.

VENDREDI 23 OCTOBRE.

La cour est à Compiègne depuis dimanche et elle y passera quinze jours ou trois semaines ; de nombreuses invitations sont faites, mais comme toujours le choix des élus donne lieu à bien des étonnements.

On ne sait le motif de telle invitation qui vient favoriser des personnes totalement inconnues, des gens sans importance comme Gaston d'Hauteserve et sa femme.

Gaston, malgré son prénom et son nom très aristocratique, est d'une famille très bourgeoise ennoblie par Louis XVIII pour son royalisme.

Le nom de cette famille est Gautier et chaque branche a joint à ce nom plébeïen un second nom de fief. Le père de Gaston, député ventru du gouvernement de juillet, avait un haut emploi dans la douane de Paris (l'octroi), il est philippiste honteux.

Par sa mère Gaston descend de Goulard, apothicaire Nimois, inventeur de l'eau de Goulard. Madame Gaston d'Hauteserve est petite fille du maréchal Excelmans, enfin Gaston est petit référendaire de troisième classe à la cour des comptes; c'est un bon garçon bête comme une oie, mais moins bête pourtant que son frère Eusèbe et surtout moins ridicule. Madame Gaston est assez gentille et élégante, elle a une fausse vivacité que quelques observateurs superficiels prennent pour de l'esprit naturel: elle parle un peu à tort et à travers sans cependant rencontrer jamais un mot heureux. Du côté des mœurs c'est une fort honnête personne, elle est l'amie de Madame de Persigny.

Tout le monde, c'est-à-dire tous ceux qui ont des prétentions à recevoir des invitations pour les voyages de la Cour, se demandent pourquoi les d'Hauteserve sont invités et souvent invités?

Il faut répondre à cela que les invitations partent de l'initiative de l'Impératrice et que l'Impératrice suit le ca-

price de sa fantaisie de femme, et non les exigences de son rôle d'Impératrice.

On ne saurait croire combien de pareilles niaiseries font d'ennemis; les gens froissés deviennent hostiles et se répandent bientôt en méchants propos; ce que je vois et ce que j'entends aujourd'hui m'explique l'inimitié d'une partie de la haute société en 1789 contre la reine Marie-Antoinette. Elle aussi, cette malheureuse princesse, ne suivait pour la liste de ses invités à Trianon que les lois de sa fantaisie, elle se préoccupait peu de froisser l'amour-propre des courtisans; elle voulait une société *d'intimes*, de gens suivant son goût; elle apprit trop tard que les souverains n'ont pas la liberté du choix, comme les simples particuliers, qu'il est plus important pour eux d'éviter les inimitiés que de se former des intimités.

Les premiers pamphlets contre Marie-Antoinette furent l'œuvre de courtisans froissés, et le duc d'Orléans lui-même devint régicide par froissement.

Il est ridicule de voir S. A. I. la Princesse Mathilde invitée dans une fournée de huit jours comme M^me^ d'Hauteserve. L'Impératrice froisse la Princesse et certes personne n'a plus fait pour aider à la fortune de l'Empereur que sa cousine.

MARDI 27 OCTOBRE.

La ville de Delhi a été prise par les Anglais le 20 septembre après un assaut meurtrier. On parle du côté des Anglais de six cents hommes tués ou blessés et de quarante officiers hors de combat.

Avant l'assaut, les insurgés ont pu faire sortir de la ville leurs femmes et leurs enfants. La lutte a été acharnée.

Malgré cet avantage la position des Anglais ne semble pas améliorée, car les dépêches reçues par voie de Marseille portent que :

« Les insurgés interceptent les communications avec « Delhi, et comme cette ville se trouve dépourvue de « vivres, la position des Anglais est devenue très critique. »

Ainsi les Anglais et les insurgés ont changé de position, et ce sont en réalité les Anglais qui sont assiégés maintenant.

Les journaux et le gouvernement anglais ne donnent pas toute la vérité sur les affaires de l'Inde. Ainsi qu'on peut en juger par la dernière dépêche, Delhi n'était pas complètement investi, puisque les femmes et les enfants ont pu sortir et se mettre en lieu de sûreté.

Comment expliquer en outre la position prise par les Indiens battus dans Delhi et qui après un assaut meurtrier peuvent cependant couper les communications de l'armée anglaise.

Une conspiration a été découverte dans l'artillerie indigène d'Hipdérabad; d'autres conspirations ont été également découvertes dans les régiments d'infanterie de Bombay. A Shirkarpow (présidence de Bombay) l'artillerie s'est mutinée, mais elle a été battue.

Ce sont les troupes des généraux Havelock et Outram qui ont pris Delhi.

MERCREDI 28 OCTOBRE.

L'affaire des Principautés se complique.

Le ministère turc est changé; Lord Redclif a fait nommer grand-visir l'homme le plus opposé à l'union.

L'Autriche, soutenue par l'Angleterre, appuie la Turquie; l'affaire de la libre navigation du Danube éprouve de nombreuses entraves de la part de l'Autriche.

Notre alliance avec l'Angleterre ne nous empêche pas de la trouver hostile à presque tous nos projets.

De grandes difficultés politiques vont naître de tous ces conflits.

VENDREDI 30 OCTOBRE.

Le général Cavaignac est mort dans le département de la Sarthe après une courte maladie. Son corps vient d'être rapporté à Paris.

C'était un bon militaire, mais un pauvre homme politique, pactisant avec tous les partis extrêmes, par souvenir de son frère Godefroy, de son père, de sa mère qui étaient les plus enragés révolutionnaires que je connusse.

Malgré son rigorisme républicain il ne craignit pas pour le profit de son élection présidentielle, de retarder le départ des malles poste et d'user de toute l'influence que lui donnait sa position de chef du gouvernement.

On se souvient aussi de l'indignation qui s'empara de tous les esprits honnêtes lorsque l'on découvrit que sous son gouvernement la veuve de Pepin touchait une pension. Le général Cavaïgnac est mort au moment où la nouvelle Chambre allait être convoquée. On attendait de lui quelque scandale au sujet du serment. Les révolutionnaires sont désappointés. La répression de l'insurrection de juin 1848 dont ses amis les plus prudents veulent lui faire une gloire lui fut imposée, et il y mit d'abord beaucoup de mollesse. Son talent n'était pas à la hauteur de son ambition, il manquait de décision, et jamais il ne se serait amené à la fermeté d'un homme politique. La grandeur dans les vues lui manquait. Le général Cavaignac n'aurait jamais été une ressource pour la France, et il pouvait être un danger dans les moments difficiles.

Son rôle tracé par son caractère était de servir de transition aussi également du mal au bien que du bien au mal.

Il était de ces gens dont on se sert pour masquer une situation qui a besoin de murir. Un général Lafayette, une idole que l'on promène pour attirer les révolutions, et que l'on remet dans le magasin des oripeaux de parade lorsque les révolutions marchent.

Nous allons encore avoir un convoi et des regrets mensongers. Tout se passera, je l'espère, comme aux funérailles de Béranger.

JEUDI 5 NOVEMBRE.

Les intrigues de l'ambassadeur anglais à Constantinople qui ont abouti au remplacement du grand-visir rendent la position assez tendue.

M. de Thouvenel, notre ambassadeur, refuse de communiquer avec le nouveau grand-visir.

Hier, à Compiègne, l'Empereur avait pris froid à la chasse, il n'a point assisté au dîner.

DIMANCHE 8 NOVEMBRE.

J'ai corrigé hier l'épreuve d'une lettre à la presse française qui paraîtra mardi ou mercredi prochain. Cette lettre a pour titre: *Des sentiments de justice et d'humanité de l'Angleterre dans la question indienne.*

Je ne la signe pas à cause de ma position de fonctionnaire. Le maréchal Canrobert m'a dit:

« C'est une grosse affaire et je vous engage à ne pas « signer. »

JEUDI 12 NOVEMBRE.

On a des nouvelles de Bombay du 18 octobre. Delhi a été complètement occupé; 61 officiers et 1178 soldats ont été tués ou blessés.

Le général Nicholson est mort. Le roi de Delhi et sa femme ont été pris. Ses deux fils et son petit-fils ont été également pris et passés par les armes.

Le général Havelock a dégagé Luknow.

Au banquet en l'honneur du nouveau Lord maire, Lord Palmerston a prononcé un discours dont il convient de citer deux passages:

« Si jamais quelque nation étrangère s'imaginait que « les efforts que nous avons fait pour l'Inde nous ont « affaiblis à l'intérieur, et que le temps est venu de « prendre vis-à-vis de nous une attitude différente de celle « qu'elle pourrait prendre sans danger au moment où nous « sommes forts, la manière dont l'esprit de la nation s'est « manifesté, dont les rangs de l'armée sont remplis, dont « notre force défensive s'est organisée, tout doit prouver « au monde qu'il y aurait quelque danger à essayer de « profiter de ce qu'on s'est bien à tort imaginé être le « moment de notre faiblesse.

« Mylords et Messieurs, il a été de mode parmi les « peuples du Continent de dire que la nation anglaise « n'est point une nation militaire. A un certain point de « vue, il est vrai, celui auquel ils se placent, on peut dire « que cette assertion est exacte. Les Anglais ne sont pas

« autant que les peuples de quelques autres pays passion-
« nés pour les uniformes, pour les fourreaux d'acier et les
« talons éperonnés ; mais nulle nation ne l'emporte sur
« nous, soit en officiers, soit en soldats pour la connais-
« sance des devoirs de la profession militaire, ou pour
« le zèle et l'intelligence avec lesquels ces devoirs sont
« remplis.

« Partout où il y a des faits d'un courage prodigieux
« à accomplir, partout où il faut lutter audacieusement
« contre des forces supérieures et en triompher avec éclat,
« partout où le soldat anglais doit combattre l'ennemi face
« à face individuellement ou collectivement partout enfin
« où il y a du danger, nulle nation sur la surface de la
« terre ne peut nous surpasser *(très bien)*, je puis même
« dire sans trop de vanité nationale, que nulle nation ne
« nous égale » *(applaudissements)*.

Ceci est un peu fort ; Lord Palmerston oublie la campagne de Crimée où sans les secours de l'armée française, de *ces amateurs d'uniformes* et de *talons d'acier*, l'armée anglaise se serait trouvée en fort piteuse situation. Lord Palmerston se fait une popularité de son insolence.

Les Chambres françaises sont convoquées pour le 28 novembre.

Le Cabinet catholique belge n'existe plus, il est remplacé par un cabinet anti-catholique à la tête duquel se trouve Monsieur Rogier.

Monsieur Frère Orban, si mauvais et si d'accord avec meute dans la question de la charité, fait partie du cabinet. La Chambre des représentants va être dissoute.

VENDREDI 13 NOVEMBRE.

J'ai omis hier de mentionner la mort de S. A. R. Madame la duchesse de Nemours qui a eu lieu par suite de couches au château de Claremont, et celle de M. Abbatucci, garde des Sceaux, ministre de la Justice. C'est le cinquième ministre que la mort surprend en exercice depuis le commencement de l'Empire.

MARDI 17 NOVEMBRE.

Monsieur Le Royer remplace M. Abbatucci au ministère de la Justice.

Depuis qu'Abbatucci est mort on ne tarit pas en éloge sur son compte. Un homme en place est si bon de mourir pour réaliser l'espérance des vivants, on lui sait tant de gré de ce dernier acte de sa carrière.

Les Anglais ont commis des horreurs dans la ville de Delhi ; aucun habitant n'a été épargné. Les lettres des officiers anglais disent que les résidents non coupables des crimes imputés aux Cipayes ont été fort *désappointés* de se voir massacrer.

La plaisanterie est d'une heureuse férocité.

Les journaux français, tels que les *Débats* et la *Patrie*, s'abstiennent de tout blâme en cette circonstance. Ils pensent sans doute comme M. de Valbezen qu'en présence du

besoin qu'a l'Angleterre d'opprimer l'Inde pour aider à la fortune des cadets de famille de la *Nobility*, « *on ne saurait prendre la défense des indigènes.* »

Le sac de Delhi pèsera sur l'Angleterre, c'est un crime que ne lavera pas toute sa philantropie dépensée en faveur des nègres.

Mme la marquise de Nadailhac veuve en premières noces de M. de Vallon si misérablement noyé dans un étang de son parc, est fille de Mme G. Delessert qui compte encore Maxime Ducamp et Mérimée parmi ses amants. Or Mme la marquise de Nadailhac, fille bien apprise, suit l'exemple de sa mère, et quoiqu'assez laide, elle ne chôme pas.

Dernièrement, le marquis de Nadailhac la surprend couchée avec Balleroy, fort gentil garçon dont la dernière exposition nous a révélé le talent d'artiste.

Le marquis de Nadailhac crie, s'emporte, fait enfin un tapage épouvantable. Sa femme l'interrompt et lui dit, avec le plus grand calme :

« Votre conduite, mon cher, est, permettez moi de « vous le faire remarquer, du dernier mauvais goût. De « quoi paraissez-vous surpris ? est-ee que du vivant de M. « de Vallon vous et moi nous n'agissions pas ainsi ? »

On dit que M. de Nardailhac s'est rendu à cette puissante argumentation.

Il a plu à l'Académie des Beaux arts de Rio Janeiro de me choisir pour un de ses membres correspondants.

Cet honneur est tombé sur moi fort inopinément. Je dois cependant en remercier la susdite académie !

LUNDI 23 NOVEMBRE.

Mon livre sur l'humanité des Anglais dans l'Inde a paru, il a du succès, j'ignore encore s'il déplaira au gouvernement, je me tiens dans l'attente.

J'ai dîné hier et jeudi dernier chez la Princesse Mathilde. Elle veut maintenant recevoir tous les soirs, mais sans gala; elle veut surtout avoir un salon agréable et important. Deux choses s'opposent à son désir: elle n'a pas assez de tenue politique et elle s'environne de trop d'intrigants. Nieuwerkerke et elle se laissent trop prendre aux patelinages des plus plats courtisans. Ils ont en amitié les nullités et pas une valeur.

MARDI 24 NOVEMBRE.

Monsieur Dupin, le grand Dupin, l'homme de Louis-Philippe et du règne bourgeois parlementaire, est nommé procureur général à la Cour de cassation.

Monsieur Vaïsse est nommé président à la Cour de cassation et il cède le poste de procureur général à la Cour Impériale à Monsieur Chaix d'Est-Ange.

Il y a quelques années, Chaix d'Est-Ange voulait entrer dans la diplomatie.

Le jour de la fête de l'Impératrice, on a joué à Compiègne une grande charade dont Mérimée et Mocquart

avaient fait la poésie. Rouland, le ministre des Cultes, y remplissait un rôle bouffe d'Auvergnat fort divertissant, au dire de tous, c'est un parfait comique. Les actrices presque toutes étrangères ont estropié la poésie à qui mieux mieux.

Lady Eglington changeait les rimes et ornait les vers de trois ou quatre pieds de contrebande, mais enfin la Cour a été charmée.

SAMEDI 28 NOVEMBRE.

Dupin est nommé sénateur, Chaix d'Est-Ange et Vaïsse sont nommés conseillers d'Etat.

L'Impératrice et la Princesse Mathilde sont en merveilleuse intelligence pour le moment; elles échangent des bijoux, se montrent leurs parures et se font parfaitement bon visage.

LUNDI 30 NOVEMBRE.

Je dînais hier chez la Princesse Mathilde avec le duc de Malakof et le général Fleury. On y a beaucoup parlé d'un duel qui vient d'avoir lieu pour un motif des plus futiles, entre Monsieur de Froidfont, officier aux guides et un jeune Napolitain, fils unique appartenant à une grande famille. Le duel a eu lieu à l'épée et le Napolitain a été tué raide.

A Vincennes, la voûte du corps de garde de la porte du fort (côté du bois) s'est écroulée. Le poste entier, composé de vingt hommes, a été écrasé.

La Princesse Mathilde était hier furieuse contre le jeune Dumas qui a fort bien accepté la décoration après lui avoir fait la grossièreté de se refuser à être présenté par elle à l'Empereur.

Le jour où les princes comprendront que leurs politesses et leurs avances à la bohème sont considérées comme traits de couardise par cette bohème qu'on ne gagne pas, qui est avide et ingrate, insolente et rampante, ce jour là sera un jour heureux.

SAMEDI 5 DÉCEMBRE.

Le journal *La Presse* n'a pas été distribué hier. On dit qu'il est suspendu pour trois mois.

Les journaux craignent de parler de ma brochure sur l'Inde, et l'*Indépendance* de Bruxelles elle-même se refuse à émettre une opinion. Je ne puis pas obtenir que des annonces *payées* soient insérées dans les grands journaux. Le *Journal des Débats* commence cependant avec une grande réserve à insérer dans ses colonnes les cruautés des Anglais, mais il trouve tout simple que quatre soldats anglais accusés d'avoir avec d'autres soldats de leur régiment assassiné des Cipayes restés fidèles aient été acquittés. Il était bon de les mettre en jugement, dit le *Journal des Débats,* mais tout le monde a compris que les juges aient fait *la part d'une exaspération naturelle.*

Ceci est magnifique! Les notions du juste et de l'injuste ne sont plus à la portée de nos journalistes.

Du reste les exécutions par le canon et souvent sans jugement continuent dans l'Inde.

Ce matin, le *Journal des Débats* contenait la lettre d'un officier qui rend compte d'une de ces exécutions. L'officier a vu les corps déchirés, ici une tête, là un bras, plus loin un torse éventré d'où les intestins s'échappent, enfin quand l'officier est revenu chez lui, *les chiens léchaient ses bottes!*

L'officier auquel s'étaient rendus les fils du roi de Delhi, leur a lui-même brûlé la cervelle, prétextant qu'il craignait leur délivrance! Je n'en finirais pas si je voulais dire toutes les cruautés anglaises.

Le discours de la reine Victoria à l'ouverture du Parlement ne dit presque rien; il annonce seulement un projet de réforme parlementaire.

Le *Times*, dans un récent article, injurie notre gouvernement et nos hommes d'Etat de la façon la plus ignoble. Lord Palmerston ne nous a pas ménagés dans tous ses discours, mais nous craignons de dire un mot contre nos bons alliés, et la presse française ainsi que le monde officiel répètent sur tous les tons aux Anglais à propos des Indiens.

Vous leur faites seigneur
En les croquant beaucoup d'honneur.

DIMANCHE 6 DÉCEMBRE.

Le prince Napoléon est en transformation, les bonnes gens prétendent qu'il y a chez lui changement complet. J'y crois peu, son langage peut être différent, mais le fond est le même. Il dit maintenant que l'Empereur aura raison de s'occuper de réformer la noblesse, c'est-à-dire d'extirper la fausse noblesse pour rendre à la véritable tout son éclat. Il affiche enfin les opinions et les idées les plus aristocratiques, mais il est toujours entouré de conseillers démocratiques. Hubaine est son secrétaire, etc. etc.

La Presse est suspendue pour deux mois. Son article sur les devoirs de la démocratie révolutionnaire qui doit se remettre en marche et agir, lui valait au moins cela.

LUNDI 7 DÉCEMBRE.

Monsieur Chapuis-Montaville a un fils marié à la fille d'un riche négociant de St-Etienne; mais ce fils a été séparé de sa femme par décision judiciaire et l'enfant provenu de ce mariage a été adjugé à la mère.

Dernièrement, Chapuis fils, le commissaire central de police et le procureur impérial de St-Etienne ont pendant une heure séquestré la mère et lui ont enlevé son enfant. Mais ce fait a eu du retentissement; le préfet a suspendu le commissaire, et un décret impérial inséré hier au *Moniteur* révoque le procureur impérial.

DIMANCHE 13 DÉCEMBRE.

Le général Lamoricière est arrivé en France et il a écrit aussitôt au ministre de la guerre.

Il a paru fort touché de l'autorisation de rentrer en France qui lui avait été envoyée par l'Empereur dès que la maladie de son jeune fils avait été connue.

Lamoricière a écrit au ministre qu'on ne devait pas le compter au nombre des ennemis de l'Empereur, qu'il reconnaissait tout ce qu'il avait fait pour la gloire et le repos de la France, qu'il rendait pleine justice à sa politique, et que si jamais la main d'un assassin se levait sur sa personne, il se placerait entre l'assassin et l'Empereur.

Le général Changarnier est fatigué de l'exil et je ne serais pas très étonné de le voir rentrer un jour prochain, et fort adouci.

(Fin de l'année 1857.)

ANNÉE
1858

DIMANCHE 3 JANVIER.

Une année nouvelle et rien de bien nouveau, les mêmes discours, enfin le train ordinaire des choses. On a pourtant remarqué qu'à la réception des ambassadeurs aux Tuileries le jour de l'an, l'Empereur a passé devant le nonce du pape et l'ambassadeur d'Autriche sans leur adresser la parole.

Le *Times* du 18 décembre dernier attaque violemment ma brochure sur l'Inde; je lui réponds dans une lettre que je vais faire imprimer en tête de ma deuxième édition.

La *Patrie* d'hier est favorable à ma publication, elle en loue l'esprit et la modération.

J'ai reçu de la Princesse Mathilde une épingle du matin pour mes étrennes; cette épingle est un gros nœud en or, fabriquée par la joallerie anglaise.

Le *Times* ignore si ma brochure est l'œuvre du maréchal Canrobert ou d'un agent russe. Quelques personnes l'attribuent au duc d'Aumale. Mon frère aîné qui en ignore l'auteur la trouve bien faite, j'assiste à son succès avec tout l'agrément de l'incognito.

Aujourd'hui, j'ai la grippe qui s'est avisée de loger dans mes entrailles, il fait froid et je ne suis pas en train de bavarder plus longtemps.

LUNDI 4 JANVIER.

J'ai eu des nouvelles très fraîches de l'Algérie ; l'armée y est mécontente de ce que l'Empereur ne vient pas visiter notre colonie. Elle murmure de ce que les officiers de la cour gagnent leurs grades sans sortir des salons, tandis que leurs services à eux, combattants d'Afrique ne sont pas mis en relief. Puis, il y a tiraillement entre l'autorité civile et l'autorité militaire; enfin chacun cherche à se grandir et pendant ce temps la colonie souffre. Il faut que l'Empereur visite et juge l'Algérie.

Les officiers sont unanimes pour blâmer la commutation de peine accordée au capitaine Doineau; ils disent que c'est un voleur et un assassin et que le jour où il a été embarqué pour être transporté près d'Alger, l'indignation des troupes était grande en le voyant revêtu de son uniforme avec la décoration à la boutonnière. Ce qui fait surtout un effet détestable, c'est qu'il est avéré que la prison perpétuelle à laquelle il est condamné, se trouve transformée en un village peu éloigné d'Alger, qu'il s'y promène en uniforme avec décoration, qu'il chasse tous les jours, et dit à qui veut l'entendre que dans trois ans il sera replacé.

On se raconte que la femme du général marquis de *Beaufort*, ancienne putain d'Alger, devait d'assez fortes

sommes à l'Aga assassiné par Doineau, que le général Montauban lui devait également de l'argent et que l'assassinat a été un moyen d'éteindre les dettes.

J'ai causé hier avec le général d'Orgoni qui m'a dit être l'auteur des articles sur l'Inde insérés dans la *Gazette de France*. Il m'a raconté comment les vingt-quatre princes de la famille du roi de Delhi, pendus le même jour, ne pouvaient s'être montrés favorables à l'insurrection attendu qu'ils avaient placé toute leur fortune dans les fonds de la compagnie qui se trouvait ainsi leur débitrice de sommes considérables. Ceci est encore une manière de s'acquitter.

D'Orgoni appelé l'été dernier par l'Empereur de Russie a passé dix-sept jours auprès de lui.

VENDREDI 8 JANVIER.

Il y a quelques jours, le journal *Le Spectateur* affirmait qu'un traité d'alliance défensive avait été signé entre l'Angleterre et l'Autriche.

Les journaux du gouvernement ont démenti cette nouvelle, mais le *Spectateur* affirme de nouveau et plus vivement la certitude de ses renseignements, et cela inquiète parceque le journal aurait dû recevoir un avertissement pour émission de fausses nouvelles, afin de rassurer l'opinion.

On est également inquiet des suites qu'auront les opérations contre la Chine; on craint qu'avec un ministre

des Affaires étrangères, tel que Walewski, on ne laisse l'Angleterre s'adjuger en cas de succès plus que la part du lion. On parle, il est vrai, de prétentions sur la Cochinchine qu'il nous serait permis de faire valoir, mais cela n'est ni bien net ni bien politique. Pourquoi sommes-nous devant Canton comme auxillaires de l'Angleterre pour l'aider à s'emparer des meilleurs points de la côte du Céleste Empire, si lorsque nous aurons à agir contre la Cochinchine, il nous faut avoir recours comme on le prétend aux troupes espagnoles des Iles Philippines ?

Nous voyons dans toute cette affaire de la Chine une mauvaise politique, car il est d'un petit intérêt pour nous d'avoir la Cochinchine, et nous avons un grand intérêt à ne pas laisser l'Angleterre soumettre à son protectorat 350,000,000 d'habitants.

C'est une grave affaire et qui peut amener des suites incalculables.

Les nouvelles de Luknow ne sont pas très bonnes pour l'Angleterre; le général Howelock est mort de la dissentrie.

La Porte va signer, dit-on, le décret relatif au percement de l'Isthme de Suez. l'Angleterre aurait cessé son opposition. Je le crois sans peine, car le canal sera comme sa propriété aussi longtemps qu'on ne lui aurait pas fait rendre l'île de Périm dont elle vient de s'emparer.

L'affaire du Danube qui se nomme le réglement de la navigation est comme l'affaire des Principautés une cause de difficulté. L'Autriche opposera la plus grande résistance à permettre la libre navigation et son mauvais vouloir se montre à jour. Le fameux traité de Paris qui

devait tout terminer, n'aura été que la préface des difficultés.

Dieu veuille nous donner une autre diplomatie pour les résoudre !

SAMEDI 9 JANVIER.

Le grand-visir avec lequel Monsieur de Thouvenel reprenait quelques relations est mort subitement.

L'Empereur a eu la fantaisie, il y a trois jours, accompagné seulement de Béville, d'aller patiner sur le lac du Bois de Boulogne. Reconnu presque aussitôt par les patineurs, il a été respectueusement salué ; quelques patineurs le devançaient, lui frayant une voie, le reste, rangés à distance derrière lui, le suivaient. L'Empereur a parcouru deux fois la longueur du lac, puis il s'est retiré.

Je vais ce soir au bal des Tuileries.

LUNDI 11 JANVIER.

La Princesse Mathilde a déjeuné ce matin au Louvre, nous étions peu nombreux ; M^me^ Vimercati, son frère, Nieuwerkerke et moi.

Après déjeuner nous avons beaucoup causé de la cour et des intrigues qui s'y agitent, de la singulière attitude que prend l'Impératrice, attitude si peu polie, que M^me^

Radzivil a déclaré à Kisseleff qu'elle ne retournerait plus aux réceptions.

Parmi les jeunes femmes, presque toutes visent à captiver l'Empereur, et comme l'Empereur est peu discret, on sait bien vite, quelle est sa maîtresse.

Madame Walewska règne en ce moment, mais elle craint un retour de Madame de Castiglione; elle se cache aussi peu que possible de sa faveur, car elle promet à beaucoup de gens son appui près de l'Empereur. Il y a quelque temps, elle est allée voir l'Impératrice et lui a dit avec la plus superbe des roueries:

« Je me vois forcée de demander à Votre Majesté de « ne plus m'inviter à ses soirées particulières, car dans le « monde on m'accuse d'être la maîtresse de l'Empereur « et je ne veux pas que cette calomnie me nuise dans « l'esprit de Votre Majesté; qu'Elle m'éloigne donc de sa « personne jusqu'à ce que tous ces vilains bruits soient « apaisés. »

L'Impératrice, très émue, l'a embrassée et l'intimité est devenue plus grande.

Une jeune et jolie Anglaise, M^lle^ Sniell, qui déjà a été la maîtresse de l'Empereur, se trouvait au dernier bal; l'Empereur la recherchait assez.

Madame de Labédoyère, la femme du gros chambellan, a joui d'un moment de faveur.

Pour les princesses et les princes de la famille de l'Empereur, l'Impératrice est plus que froide, excepté depuis quelque temps avec le prince Jérôme, il est en grande faveur, il va la voir le matin, on ignore la cause de ce rapprochement.

Grands débats entre les femmes des dignitaires. Mme Baroche veut avoir le pas sur Mme Troplong, elle prétend que son mari ayant rang de ministre doit passer avant le président du Sénat. Les ministres veulent passer avant les maréchaux, etc. etc. Enfin comme à la Cour personne ne sait vivre et n'est au fait des préséances, chacun veut les faire régler à sa guise.

Le prince Napoléon est venu me parler hier soir chez sa sœur; j'ai été de la dernière surprise, lui qui affecte ordinairement de ne pas me voir.

C'est aujourd'hui qu'a lieu l'enterrement de Rachel dont le corps a été rapporté à Paris.

JEUDI 14 JANVIER.

Comme l'Empereur et l'Impératrice entraient ce soir à l'Opéra, les Italiens de Mazzini ont attenté aux jours de LL. MM. avant qu'elles fussent descendues de voiture, trois bombes ont éclaté à un petit intervalle l'une de l'autre entre les roues. Un cheval a été tué, l'Empereur a été égratigné au-dessous du nez, par un éclat de vitre l'Impératrice a aussi une légère égratignure près de l'œil. Un projectile a traversé le chapeau de l'Empereur. Le cocher, qui a fait preuve de sang-froid, est légèrement blessé à la main, les deux laquais de derrière la voiture sont blessés. Le général Roguet est blessé au cou, mais c'est peu de chose. Il y a en tout, parmi les militaires, les agents de police et les curieux quarante-cinq blessés et quatre morts.

L'Empereur et l'Impératrice ont fait preuve de la plus grande fermeté; quoique couverte du sang des gens blessés autour d'elle, l'Impératrice a conservé toute sa présence d'esprit. LL. MM. ont été chaleureusement applaudies à leur entrée, et lorsqu'elles sont parties vers onze heures et demi, le boulevard illuminé était couvert d'une marée de peuple qui saluait l'Empereur et l'Impératrice par des acclamations sans fin.

L'Empereur n'avait aucun officier aux portières de sa voiture, il saluait à droite et à gauche.

Pendant la durée du spectacle une foule de hauts fonctionnaires se pressaient dans le salon de la loge impériale, et l'Impératrice leur a dit en montrant le manteau du général Roguet haché par les projectiles et en désignant l'Empereur en souriant:

« C'est pourtant lui qui nous vaut cela! »

Le Corse de la police de l'Empereur si attaché à sa personne a trois blessures, mais malgré les injonctions de l'Impératrice, il n'a voulu se retirer qu'après le retour de Leurs Majestés aux Tuileries.

Depuis quatre jours, l'arrivée des assassins était signalée par M. Barrot, notre ministre à Bruxelles, et par le ministre de Hollande à Paris. Cinq minutes avant l'attentat un colonel italien, déjà suspecté depuis longtemps, a été arrêté par la police de sûreté qui a saisi sur lui une bombe, un révolver et un poignard.

Avant l'attentat, un capitaine Pieri, officier d'état major italien, né à Rome, a été également arrêté tenant encore une bombe à la main. Six ou sept révolvers ont été ramassés sur le pavé.

Toute la devanture vitrée de l'Opéra est brisée, un ou deux lanciers de l'escorte sont grièvement blessés, le factionnaire de l'entrée de l'Opéra est tué.

Cet abominable attentat remue et impressionne tout Paris. On n'entend partout que des paroles d'indignation contre le gouvernement anglais qui protège à Londres l'état major qui organise les tentatives d'assassinat contre l'Empereur.

Au Cercle Impérial les discours étaient véhéments.

On jouait ce soir chez le prince Napoléon un proverbe d'Alfred de Vigny *Quitte pour la peur.*

On dit qu'on a fait six ou sept arrestations.

L'Empereur arrivait de Fontainebleau où il était allé chasser ce matin.

Je n'aime pas à le savoir sur le chemin de fer de Lyon dont presque tous les employés sont socialistes.

VENDREDI 15 JANVIER.

On va amputer un des valets de pieds de l'Empereur.

Ce matin, on a arrêté un Italien nommé Orsini.

Sur vingt-huit hommes de l'escorte, dix-sept hommes sont blessés et vingt-quatre de leurs chevaux l'ont été également. Les quatre italiens arrêtés sont interrogés par le juge d'instruction Treillard.

Le nombre des blessés connu en ce moment est de 95; on dit qu'il y a six morts; le maréchal des logis de l'escorte a peut-être sauvé l'Empereur en se trouvant devant

la portière; son cheval a été tué par vingt-six morceaux de fonte.

Ledru-Rollin avait chargé un homme d'affaires, socialiste enragé, de vendre chez Daguin notaire, pour cent dix mille francs de propriétés appartenant à sa femme avec la condition d'être payé aujourd'hui à une heure; mais le brave socialiste n'a pas paru aujourd'hui chez Daguin.

L'Empereur et l'Impératrice sans escorte se sont promenés sur les boulevards jusqu'à la Bastille, ils ont été fort acclamés.

LUNDI 18 JANVIER.

L'Empereur vient de prononcer pour l'ouverture des Chambres le plus beau discours qu'il ait encore fait. Ce discours est ferme et noble, il parle en termes dignes de la situation tant intérieure qu'extérieure de la France, et dit la vérité sans ambages.

Il se prononce en ce moment. Nieuwerkerke qui en avait reçu communication par Fleury vient de me le faire lire.

MARDI 19 JANVIER.

Le discours de l'Empereur a produit grand effet, il est le plus net et le plus important de tous ceux qu'il a prononcés. On s'occupe beaucoup du passage suivant:

« Comme je n'ai pas accepté le pouvoir de la nation « dans le but d'acquérir cette popularité éphémère, prix « trompeur de concessions arrachées à la faiblesse, mais « afin de mériter un jour l'approbation de la postérité en « fondant quelque chose de durable; je ne crains pas de « vous le déclarer aujourd'hui, le danger quoiqu'on en « dise n'est pas dans les prérogatives excessives du pou- « voir, mais dans l'absence des lois répressives »

Immédiatement après ce paragraphe, l'Empereur annonça la présentation d'une loi qui obligerait tout éligible à prêter serment.

Le mal n'est pas seulement dans l'absence ou l'insuffisance des lois répressives, il git également dans le mauvais choix des agents du pouvoir. Le ministre de l'Intérieur est lui-même une première et grosse faute.

Les listes des blessés par suite de l'explosion des machines infernales portent à 141 le nombre des personnes atteintes.

La voiture qui contenait les dames de l'Impératrice fut arrêtée par les sergents de ville qui en firent descendre Mesdames de Malaret et de Sancy et les firent entrer dans une maison voisine où elles restèrent dix minutes. Cette maison se trouve être une maison de filles.

Nieuwerkerke rouvre son salon vendredi prochain.

MERCREDI 20 JANVIER.

Deux journaux déjà souvent avertis et même suspendus sont supprimés à partir de ce matin par l'effet d'un décret rendu sur la propo[illegible] M. Billault.

Ces deux journaux sont: *La Revue de Paris,* dirigée par Maxime Ducamps, et *Le Spectateur,* ancienne *Assemblée Nationale.*

Le rapport de Billault s'appuie de l'exemple de l'Angleterre, ce pays de liberté, qui après la révolution qui précipita les Stuart du trône, eut longtemps besoin de surveiller sévèrement les partis vaincus.

Parmi les assassins de jeudi dernier, Pieri mérite une mention particulière, il est lié avec le prince Napoléon! Beaucoup de gens prétendent que le prince était instruit du complot, et qu'il n'a donné une fête ce soir là que pour mieux dissimuler.

J'ai de la peine à croire à cette complicité quoique toutes les liaisons du prince soient parmi les démocrates les plus chauds.

SAMEDI 23 JANVIER.

Hier a eu lieu la première soirée au Louvre dans les appartements de Nieuwerkerke. Il y avait beaucoup de monde et la musique a été excellente. Sivori et Planté se sont fait entendre sur le violon et le piano. Stokausen a très bien chanté.

Vers onze heures et demi, douze des invités sont descendus chez moi où Giraud a dessiné la caricature de Barrot; nous avons pris du thé, fumé et causé jusqu'à une heure et demi du matin. Il y avait là: Morny, La Valette, Barrot, le prince Gagarine, etc. etc.

J'avais dîné avec Bacciochi dans un cabinet du café anglais; Bacciochi m'a annoncé qu'il allait enfin être pris des mesures sévères contre les ennemis du gouvernement et de l'ordre public.

Je lui ai répondu qu'il serait surtout urgent d'épurer les gens qui composent les administrations et de voir avec soin quelle espèce d'homme est chargé dans la presse des affaires de l'intérêt du gouvernement. Car tout se tient et tout s'enchaîne, et je le dis avec peine, la plupart des hommes employés sont plus ou moins hostiles à l'Empire.

Lundi, il y a bal à l'ambassade anglaise en l'honneur du mariage de la Princesse Royale,

L'Empereur et l'Impératrice y seront; je viens de recevoir une invitation.

JEUDI 28 JANVIER.

Un décret inséré ce matin au *Moniteur* partage en cinq grands commandements les troupes stationnées dans l'Empire.

1er commandement, Paris, 1re, 2e et 3e divisions militaires.

2e commandement, Nancy, 4e, 5e, 6e et 7e divisions militaires.

3e commandement, Lyon, 8e, 9e, 10e, 17e et 20 divisions militaires.

4e commandement, Toulouse, 11e, 12e, 13e et 14 divisions militaires.

5e commandement, Tours, 15e, 16e, 18e, 19e et 21e divisions militaires.

VENDREDI 29 JANVIER.

Si l'on en croit les journaux anglais, le gouvernement de la Grande-Bretagne se déciderait enfin à proposer une loi au Parlement contre les assassins politiques.

Le comte de Persigny, ambassadeur de France, en réponse au discours du Lord Maire qui lui apportait une adresse de la Cité à l'Empereur, à propos de l'attentat du 14, a prononcé un discours qui a fait impression à Londres. Il a dit que le gouvernement français n'avait jamais songé à réclamer contre l'hospitalité accordée aux réfugiés politiques, qu'il était au contraire heureux de savoir les victimes honnêtes des événements assurées d'un asile; que le gouvernement français n'entendait même exercer aucune pression sur le gouvernement anglais à propos de l'attentat du 14, mais qu'il ne pouvait dissimuler aux représentants de la Cité, combien était dangereuse pour la continuation de l'entente cordiale des deux peuples, l'impunité acquise aux complices des assassinats par le silence de la loi anglaise; que l'irritation en France était extrême et que le peuple ne comprenait pas qu'une loi ne soit pas proposée si elle n'existait point pour punir ou prévenir le retour de pareils forfaits.

Comme l'a dit M. de Persigny, l'irritation contre l'Angleterre est extrême en France; il suffit pour s'en convaincre de lire les adresses envoyées par les régiments; plusieurs demandent à marcher pour aller chercher les assassins dans leur repaire.

La reine d'Oude est morte à Paris de chagrin et d'inquiétudes, rue et hôtel Laffitte, trois jours après son arrivée; l'enterrement de cette malheureuse princesse avait attiré beaucoup de monde sur le passage du convoi.

Les affaires des Anglais ne sont pas brillantes dans l'Inde en ce moment, l'insurrection s'étend et l'Angleterre avoue qu'il lui faut une année pour apaiser la révolution du royaume d'Oude. Les massacres d'indigènes continuent sur une grande échelle partout où l'Angleterre a le pouvoir de les commettre, cependant elle ne cesse de déclamer sur la férocité des Hindous.

DIMANCHE 31 JANVIER.

La soirée donnée vendredi dernier par Nieuwerkerke a été très nombreuse et on y a entendu de fort bonne musique. Cohen a été fort gouté et applaudi, il joue du piano en maître. Roger a bien chanté, cependant on sent en l'écoutant que le chant lui est plus pénible qu'autrefois et il fait des efforts inouis pour rester à la hauteur de ce qu'il fut.

Après la soirée une vingtaine de personnes ont pris part chez moi à l'arrière-soirée, le duc de Rivas, ambassadeur d'Espagne, m'a été présenté par Nieuwerkerke; il s'est beaucoup excusé de sa brusque introduction et le lendemain il a remis une carte à ma porte. Avec le duc de Rivas, j'avais dans mon cabinet le prince Gagarine, Potowski, le marquis de Bernis, le chevalier d'Antas attaché à l'ambassade de Portugal, Ch. Muller, les deux

Giraud, le vicomte de la Villestreux et son fils cadet, Th. Gautier, Penguilly, conservateur du Musée d'artillerie, Duprez ténor de l'Opéra, etc. etc.

Le duc de Rivas s'est beaucoup amusé à voir E. Giraud dessiner la caricature du chevalier d'Anlas et le lendemain il était encore tout réjoui de sa soirée.

J'ai acheté hier pour douze cents francs le plus bel émail de Léonard Limousin qui puisse être trouvé. Il a 25 centimètres sur 22, il me semble peint d'après un dessin de l'école de Raphaël et il est magnifiquement conservé.

MERCREDI 3 FÉVRIER.

Avant-hier, le Sénat a reçu un message de l'Empereur, accompagné de lettres patentes constituant un conseil privé qui le cas échéant et s'il n'y était pourvu autrement par un acte public, formerait le Conseil de Régence.

Ce décret est ainsi conçu:

Article 1er. Il est institué un conseil privé qui se réunira sous la présidence de l'Empereur.

Article 2. Le conseil privé deviendra avec l'adjonction des deux princes français les plus proches dans l'ordre d'hérédité, Conseil de Régence dans le cas où l'Empereur n'en n'aurait pas désigné un autre par acte public.

Article 3. Sont nommés membres du conseil privé.

Son Eminence le cardinal Morlot,

S. Ex. le maréchal duc de Malakof,

S. Ex. M. Achille Fould,

S. Ex. M. Troplong,
S. Ex. le comte de Morny,
S. Ex. le comte de Persigny.

Ces nominations ne sont généralement pas bien reçues par l'opinion publique. On trouve le conseil trop nombreux, on souffre d'y voir figurer Fould et Baroche, enfin on aurait préféré savoir Malakof et Morny chargés d'appuyer la régence que de voir deux paillasses comme Fould et Baroche en faire partie.

Je déjeunais hier avec la Princesse Mathilde chez le général Fleury dans son nouvel appartement du Louvre, et la Princesse me disait que son père et son frère avaient protesté entre les mains de l'Empereur contre la composition du Conseil de Régence; ils ne veulent pas de Morny qu'ils détestent.

J'aurais voulu Malakof, Morlot, Morny et Persigny. Quant aux deux princes français l'Empereur aurait dû depuis longtemps leur apprendre l'obéïssance et ne pas tolérer de leur part des protestations.

La Princesse est mécontente de la nomination de Morlot, elle se montre hostile au clergé. Pauvre Princesse! Qui fait du jacobinisme contre l'église et qui pense qu'il est loisible de la compter pour rien; il faut gouverner avec elle, car elle est une des plus hautes représentations de l'ordre, il faut l'entourer de respect et de considération, car elle est une garantie pour l'ordre social. Les gouvernements dits *libéraux* voudraient en faire une grande *paria*.

Le projet de loi relatif à des mesures de sûreté générale présenté au corps législatif ne soulève pas de graves objections.

JEUDI 4 FÉVRIER.

L'Impératrice regrettant de n'avoir pu recevoir les princes d'Oude à cause de la mort de la vieille reine, car cette malheureuse famille avait en arrivant à Paris demandé une audience à l'Empereur.

« C'est possible, dit l'Empereur, maintenant que la reine est enterrée de leur faire dire que je suis disposé à les recevoir dans la soirée, je vais leur envoyer Bacciochi. »

Vers huit heures et demi Bacciochi prévint l'Empereur et l'Impératrice que les princes d'Oude et leur suite arrivaient, et peu après il introduisit une quarantaine d'Indiens et d'Indiennes, vêtus de mousseline et de cachemire, surchargés de bijoux; les femmes avaient un long voile qui cachait leurs traits.

L'Impératrice alla au-devant d'eux et dit avec quelque vivacité à l'Empereur qui ne pouvait s'empêcher de sourire à la vue de ces teints basanés, de ces mousselines et de ces attitudes *oudesques*: « Quand on ne sait pas « mieux garder le sérieux qui convient à la dignité, on « se retire. »

Bacciochi eut aussi le malheur de sourire et l'Impératrice lui jeta un « sortez! » impératif, puis, prévenue qu'un des princes d'Oude parlait anglais, elle entama la conversation avec lui. Elle lui fit toutes sortes de compliments de condoléances sur la mort de la reine, et remarquant dans les voiles des femmes une certaine agitation qu'elle prit pour des sanglots, elle ajouta:

« Ce qui peut le mieux, prince, donner une juste idée « de la perte que vous avez faite, c'est la douleur que « témoignent toutes ces malheureuses femmes. »

A ces derniers mots l'Empereur éclata; Bacciochi entendant rire l'Empereur ouvertement rentra en riant et les pleureuses Indiennes, soulevant leurs voiles, laissèrent voir à l'Impératrice les visages des dames du service. Le prince d'Oude était Lecoq, maître des cérémonies; à Tacher était revenu le rôle de grand Eunuque, etc. etc.

L'Impératrice, d'abord stupéfiée, fut bientôt après furieuse, mais elle vit rire l'Empereur de si bon cœur qu'elle finit aussi par rire, et la soirée se termina gaiment ce qui est rare aux Tuileries.

Un décret inséré au *Moniteur* nomme le prince Jérôme président du conseil privé en l'absence de l'Empereur.

On parle de bals costumés chez Fould et Walewski, mais comme j'ai perdu avant-hier ma belle-sœur, Madame du Repaire, née de Saillant, je n'irai point.

SAMEDI 6 FÉVRIER.

Hier, je dînais chez la Princesse Mathilde, j'y dîne encore aujourd'hui; on y disait que Billault, ministre de l'Intérieur, avait donné sa démission et on parlait de M. de Royer pour son successeur.

La soirée au Louvre a été fort agréable, la musique trouvée excellente; après la soirée, douze personnes sont venues chez moi et Giraud a fait la caricature du marquis

de la Valette, sénateur et ambassadeur à Constantinople. Fleury était un de mes hôtes ainsi que M. Dumas, ex-ministre sous la présidence.

La question de l'île Perim commence à occuper la presse gouvernementale. Le journal *La Patrie* lui consacrait hier un article : Cette île Perim est une grosse affaire, si l'Europe laisse tranquillement l'Angleterre s'emparer de ce point, c'est acquiescer à la confiscation par l'Angleterre du transit de Suez.

DIMANCHE 7 FÉVRIER.

En 1846, Rachel donnait à Londres quelques représentations.

Aux stalles d'orchestre se trouvait le comte Germain, pair de France, qui pendant un entr'acte alla rendre visite dans une des loges au Prince Louis Napoléon, aujourd'hui Empereur.

A la reprise de l'acte suivant le comte Germain revint vers sa stalle où il fut interpellé de la façon suivante par un petit homme commun, à la figure effarée, au regard clair qui se trouvait être son voisin.

« Permettez-moi de vous dire, M. le comte, qu'il est « plus qu'extraordinaire de voir un pair de France se « compromettre au point d'aller publiquement causer en « intimité avec un aventurier aussi décrié que l'est le « prince Louis ; c'est un misérable sans consistance. »

L'homme qui parlait ainsi se nommait Bourqueney, il est aujourd'hui ambassadeur en Autriche.

On parle de Laity pour remplacer Billault. J'ai peur de la nullité de cette Napoléonerie qu'on a mise au Sénat parce qu'il ne pouvait pas être continué comme préfet.

Troplong disait, il y a trois jours, à la Princesse Mathilde:

« J'ai été très touché par l'attitude de Fould, le jour « où il nous a apporté au Sénat le décret relatif au Con- « seil de Régence. Sa modestie souffrait d'avoir à lire son « nom sur cette liste et il y a mis presque de la timidité. »

Ceci est de la comédie, les Troplong, les Baroche, les Fould seraient des mascarilles très divertissants si la France ne jouait pas le rôle de précieuse ridicule.

Les *Italiens* ont encore dit hier à la table de la princesse Mathilde que la papauté avait été le malheur de l'Italie et qu'elle avait empêché la grandeur des destinées de ce pays. Je n'ai pu m'empêcher de leur répondre. Vous êtes de malheureux Voltairiens, vous êtes des voltigeurs de Voltaire.

La papauté a sauvé Rome, elle en a fait la capitale du monde chrétien, alors que l'Italie tombait dans la barbarie; elle était la reine du monde nouveau et si elle a échappé aux envahissements et aux barbares, c'est que le trône de St-Pierre était au capitole.

LUNDI 8 FÉVRIER.

Je dinais hier avec Bacciochi et le ministre de Toscane au Café anglais. Il fut question de la nomination du ministre de l'Intérieur. Bacciochi nous dit à ce sujet: elle est encore un secret, mais elle vous surprendra.

Le *Moniteur* de ce matin nous révèle ce secret, le ministre nommé est le général Espinasse ! C'est un homme sans capacité et sa campagne de la Dobroutscha nous le fait connaître comme un homme sans énergie morale. C'est un instrument, je le veux bien, mais ce ne peut être un ministre définitif. Il m'a l'air d'arriver en exécuteur des hautes œuvres.

MERCREDI 10 FÉVRIER.

Piétri reste décidément à la préfecture de police, la surveillance de la voirie est soustraite de ses attributions pour être confiée à la préfecture de la Seine.

Le général Niel remplace, dit-on, le maréchal Vaillant au ministère de la guerre. Le décret sur le Conseil de Régence a fort indisposé les ministres.

M. Léopold Monty nommé chef de cabinet du nouveau ministère de l'interieur est une créature de cet intrigant de Calonne directeur de la Revue Contemporaine dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. Calonne a une belle sœur assez jolie qui prenait l'année dernière les eaux de Plombières accompagnée de M^me^ de Calonne. L'Empereur alla passer une ou deux soirées dans la maison de Calonne, le général Espinasse était de service comme aide de camp, il se lia avec Calonne et le crut bientôt un grand homme; ils ébauchèrent ensemble quelques intrigues sans succès, mais lorsqu'Espinasse a éte nommé ministre de l'Intérieur, Calonne lui a donné Monty comme chef de cabinet.

Manceaux nommé hier conseiller d'Etat est une créature de Baroche dont il a été second secrétaire et qui est parti de cette situation infime pour arriver au conseil d'Etat. Manceaux à ses débuts comptait parmi ces embrions d'avocats très nuls qui plaident les causes de murs mitoyens, c'est un homme sans talent et sans valeur, je n'approuve pas le parti que l'on prend de transformer le Conseil d'Etat en un hôtel des invalides de l'administration.

J'ai dîné hier chez Dubufe avec Nieuwerkerke, il y a été fort question de la restauration des toiles de Rubens et des sottes criailleries des gens qui prétendent que ces toiles sont peu ménagées, Dubufe, Jadin, de Dreux, Blanchard, en bons courtisans ont fort applaudi à la mesure ordonnée par le directeur général. *C'est un service rendu aux arts, c'est rendre Rubens à la vérité.*

Jusqu'à présent on pensait que Rubens était chaud et coloré, il sera démontré qu'il est argentin et clair.

Je n'ai soufflé mot, nous verrons dans deux mois ce qu'en pense le public éclairé. About *le grand homme* de lettres du jour que Nieuwerkerke adore en ce moment assistait à ce dîner. C'est l'ambition et l'outrecuidance en personne. Ce monsieur est déjà fatigué de sa position d'écrivain et il a avoué qu'il avait demandé au ministère la préfecture des Landes pour commencer. Nieuwerkerke trouve cela tout simple, il a découvert dans un roman de cet homme de l'avenir toutes les qualités d'un grand administrateur.

« C'est une de ces individualités, » m'a-t-il dit, « dont un gouvernement doit s'emparer et je ne serais

« pas surpris de voir avant peu About devenir un per-
« sonnage important. »

JEUDI 11 FÉVRIER.

On parle de la démission du ministre des travaux publics dont on assigne la cause au froissement operé par la création du Conseil intime.

Le Parlement anglais a accueilli par 299 voix contre 99 la première lecture du bill contre les promoteurs d'assassinat sur les souverains étrangers.

Un marchand de curiosité m'a remis hier la correspondance autographe inédite de Charlet le peintre avec le général Rigny. Il en demande 1000 francs. Cela m'a paru cher, je vais la renvoyer, j'en extrais seulement la lettre suivante :

« Salutem Omnibus, ton chien a des puces ? Répond
« polichinelle, polichinelle ! Ce sage qui n'est pas de la
« Grèce, mais qui n'en est pas moins le sage, le plus sage
« que je connaisse et le seul philosophe que j'estime véri-
« tablement, je l'estime parce qu'il fait de la bonne philo-
« sophie avec une pantouffle sur la tête, un énorme
« gourdin entre les bras, ce n'est point un M. Cousin dont
« la philosophie d'Alambic coûte 40,000 francs au pays,
« non, c'est de la philosophie à bon compte du gouverne-
« ment véritablement à bon marché tout s'y résoud par
« la farce du gourdin et c'est vraiment ce qu'il y a de
« mieux et de moins cher. Car enfin en ce moment notre
« chien a des puces. Hé bien, il faudrait agir du gourdin,

« au lieu de cela nous discourons, nous foutimassons, on « cherche la finesse de la finesse et de tout cela il en « ressort de la jeanfoutrerie, oui, honorables, les temps « sont passés, ils ne reviendront plus, nous ne serons « plus qu'une misérable contrefaçon, nous sommes au « temps des demi-moyens, des tâtonnements, des trembleurs « tiennent la queue de la poële et je crains fort que la « friture ne renverse, alors incendie général ! A qui la « faute ?

« Comment vous portez-vous, et votre belle famille ? « qui, dit-on, est éblouissante de fraîcheur, enfin un vrai « parterre où votre femme brille comme la mère des « roses, et vous, l'oreille d'ours. J'ai toujours grande envie « d'aller vous voir et de passer votre garnison en revue, « mais les affaires me tiennent. Je ne sais comment je « fais mon compte, je fais des affaires, j'économise, puis « le diable emporte la boutique et je redeviens pauvre « Jean comme devant. Heureusement que Dieu donne aux « petits des oiseaux la pâture et que sa bonté s'étend sur « presque toutes les personnes ce faisant, j'en aurai tou- « jours assez pour me faire enterrer. J'ai dîné, il y a « huit jours, avec le petit Thiers à sa maison d'Auteuil, « petit dîner d'amis dérangé par l'arrivée du ministre de « la marine, M. *Roussin,* grand homme de mer, je crois, « mais foutu bête de terre, à ce que j'ai pu m'apercevoir « dans le courant de la conversation. Je ne sais quel rôle « joue Thiers et qui il joue, mais je crains que le jeu ne « finisse mal. La réforme fait d'effrayants progrès, nous « avons eu un dîner de 6000 radicaux, puis les ouvriers « qui enfin sont rentrés à leurs travaux. De tout cela « il ressort que la classe ouvrière s'organise et qu'elle ne

« veut plus suer pour l'entrepreneur au même prix. Le « radicalisme de toute classe marche et prend de l'unité « dans son action, le progrès est immense, aussi je m'at- « tends d'une année à l'autre à un craquement effroyable. « L'armée est aussi rudement travaillée, j'ai souvent été « effrayé (manière de parler) d'entendre jusque dans le « palais de nos rois des propos à en faire écrouler les « voûtes et cela par des officiers de l'armée. Que faire à « cela, que faire ? l'une ou l'autre chose, le juste milieu « est une imbécilité, soyez monarchique ou républicain, « il n'y a pas à balancer et dans ce moment on ba- « lance, l'inquiétude est dans tous les esprits, personne « n'a confiance en l'avenir, même ceux qui approchent « le soleil, chacun fait sa pelotte, l'avarice est à l'ordre « du jour. Les serviteurs du roi mettent sous sur sous et « ils font provision, ils aperçoivent l'orage, le nuage est gros!

« Or, si ces gens tremblent et n'ont pas la foi, qui « l'aura ? Nous sommes dans l'état le plus pire possible, « qu'en adviendra-t-il? Il en adviendra où que le roi « mangera le parlementage ou que le parlementage le « mangera, c'est inévitable. On est en présence dent « contre dent, griffe contre griffe. Le roi a pour lui les com- « merçants, mais la classe populeuse et populaire l'a en hor- « reur. Je voudrais pour lui que la position fût le con- « traire parce qu'il n'y a aucun fond à faire sur les « commerçants, ils livrent leur pays et leurs amis pour « un pot de raisinet et c'est une classe infâme sans âme « et sans honneur. Qui faisait la force de l'Empereur ? « C'était la masse ce que j'appelle **la veste**, il se fouttait « pas mal de la redingote, **c'est la veste qui frappe** « et avant toute chose il faut **l'avoir dans** son panier.

« Mon honorable, les affaires sont en triste route et la « guerre seule peut rallier au pouvoir et l'affermir, à « cela, vous me direz : il faut des succès, oui, c'est vrai « et quoique Français et ami de mon pays je crains « les loups et nous en avons dans nos rangs. Le parti « henriquinquiste a le plus grand intérêt à notre décon- « fiture, il fera tout ce qu'il est possible de faire pour « provoquer et amener cette déconfiture. Vous aurez des « Bourmont, gardez-vous d'en douter.

« J'en sais plus d'un. Donc la guerre ne peut avoir « des chances qu'avec des moyens révolutionnaires et la « demi-monarchie ne peut les employer, le remède em- « porterait le malade. Nous sommes donc en triste route, « le pouvoir et son chef le sentent aussi, on laissera tout « faire, on prendra une attitude et l'on dira : ils n'ont pas « eu l'intention de nous insulter, rentrons chez nous. On « criera, mais la honte passera, la rente montera, et tout « sera dit.

« La morale ? la morale ? ma foi c'est qu'il n'y en a « pas, je ne vous parle pas de l'échaufourée de Bou- « logne, ni du procès, c'est un embarras de plus et des « ennuis pour le gouvernement d'aujourd'hui. Il doit s'at- « tendre à de drôles de discours, car enfin le garçon tout « étourdi, tout maladroit qu'il ait été, ne va pas manquer, « ayant eu le temps de la réflexion de tirer tout le parti « possible de sa position et par le temps qui court, c'est « un champ de bataille qu'un procès à la chambre des « Pairs. Il y aura scandale et voilà tout. La classe ou- « vrière s'intéresse à lui, mais à Paris les idées républicaines « ayant leur grand foyer au milieu du peuple, ces idées

« dominent les ouvriers et le procès passera péniblement, « je crois.

« De tout ceci il ne découle rien de rose et d'aimable, « mon cher général, vous me direz que je vois tout en « noir, ainsi que me le disait M. Mignet révolutionnaire « à la vanille, homme de talent qui croit que la France « est heureuse et contente parce qu'il y a une place de « 25,000 francs. Il dînait avec moi chez Thiers où plutôt « je dînais avec lui, car il est l'ami intime du maire du « Palais, je les ai effrayé, je me suis déboutonné et leur « ai dit qu'ils étaient aussi ridicules que les voltigeurs de « Louis XVIII, qu'ils ne voyaient pas arriver le colosse « révolutionnaire qui les écraserait sans dire gare, que « je pouvais leur paraître voir en noir, mais qu'eux me « faisaient l'effet de myopes; ils ont ri, riront-ils long- « temps ?

« Ma santé, grâce à l'homéopathie, est rétablie en- « tièrement, je repique le terrain, ça allait mal, enfin je « suis recampé sur mes pattes, J'ai grand besoin de vous « voir, mais vous êtes trop loin. Ma famille est en bon « état, mes fils ont eu des prix, ce qui ne fait pas l'éloge « des concurrents.

« Bonjour et bonne amitié,

« CHARLET.

« Mes respects à Madame (je ne puis que la respecter), « et vous, est-ce que vous lui manquez encore de respect?

« Septembre 10, 12 ou 15. »

Dans une autre lettre Charlet s'exprime ainsi sur le compte de Thiers:

« Thiers est un sauteur sans courage politique, je l'ai « traité durement sur la question de notre honneur et de

« notre indépendance. Il m'a traité de républicain. Quand « je le serais, lui ai-je dit : vous et les vôtres avez-vous « assez fait pour cela ? .... Je me suis vidé avec l'homme « du pouvoir. Oui, lui ai-je dit, vous étiez l'espérance des « bons citoyens, des hommes vraiment amis du pays, et « bien, vous sortez du pouvoir dépopularisé, ayant tout « sacrifié à l'immobilité, à un système odieux au pays. Je « préfère les ultra-révolutionnaires à votre politique bâ- « tarde, au moins nous saurons à quoi nous en tenir, « nous dérouillerons notre escopette. »

Dans une autre lettre (il s'agit de Thiers) :

« Il serait bon ainsi que je le lui ai marqué qu'il se « dépêchât de s'occuper un peu de vous, attendu qu'il va « être renversé par les ultras qui vont se servir de la « Carabine de Darme pour tirer sur lui. Encore un assas- « sinat manqué heureusement pour le roi de la paix. Quel « pays de rhinocéros que le nôtre. Vous ne pouvez vous « figurer à quel point ce pauvre Louis Philippe est haï. « Je mangeais dernièrement dans un bouchon ou bouge « à ouvriers, une petite cloison me séparait d'une table « où buvaient une dizaine d'ouvriers. J'ai entendu ceci : « On « l'a manqué, c'est le n° 7 qui a marché ! Le 8 ne le « manquera pas. » Il paraît qu'il y a une société qui a juré « d'exterminer la cadette.

« Aimable pays de France, va, c'est pourtant chez toi « que l'on a créé le Vaudeville.

« Les affaires sont en bien triste état, un gouverne- « ment qui tremble, qui foire, le pays qui ne demande « qu'à se battre, vous même qui implorez des coups de « fusil, moi que ne veux pas en recevoir, mais qui en « demande pour les autres... Enfin une parade digne de

« Bobêche se joue. J'ai dit à Thiers que j'étais fâché de « lui voir accepter un rôle dans cette petite comédie, qu'il « nous ennuyait avec les mémorendums, que je savais « bien qu'il avait immensément de talent, mais qu'il ne « devait pas l'user à prouver que l'on avait tort de nous « donner des coups de bottes au cul, qu'il fallait mitraille « pour mitraille, mais je ne sais qui le paralyse, je crains « qu'il manque de cœur, j'ai déviné sa pensée . . . il a « peur, le premier rôle cancane et chie dans sa culotte « vieille portière sans dignité occupée à brouiller les loca- « taires de la maison, le second rôle prendrait bien le « manche à balai . . . mais il hésite . . . Puis des jeunes « premiers en bas de soie venus au monde zéros. Ha, « quelle pantalonade ! Et vous demandez des coups de « fusil, à ça vous êtes fou ; il s'agit bien de cela. Ha ! « mon Dieu, mon Dieu !

« Voilà nos princes qui forment des troupes, je ne « m'attendais pas à cela, du temps du Corse, c'étaient les « vieilles épées qui étaient chargées de cette besogne pen- « dant que vous combattiez. »

Puis enfin dans une dernière du 19 octobre 1842 :

« Quand je vois ce qui grouille aujourd'hui sur le sol « de cette pauvre France, je me sens des demangaisons. « Ah ! quelle vermine, pauvre France ! Quelle décadence, « tomber si bas, se vautrer ignoblement dans un si sale « bourbier, *intérêts matériels*. Ah ! voilà le grand mot, la « grande blague, et 80 faillittes par mois pour appuyer « la bonté du système de nos profonds économistes, des « *commissions*, des *rapports*, des bureaux, des paperasses, « puis les blagues de Thiers ou de Guizot. Ah ! c'est trop ! « Mais le peuple français sans cervelle, capable des plus

« belles choses quand on le mène par les sentiments ho-
« norables est le plus crasseux cochon de perruquier,
« quand il se jette entre les mains des Macaires. Dieu
« merci, c'est aujourd'hui leur grand jour, les hommes de
« cœur et d'honneur sont hués et conspués, on rit de ce
« qui est noble et digne, enfin le peuple semble avoir
« abdiqué tout sentiment de pudeur et de nationalité. Où
« cela nous mènera-t-il ? Où allons-nous ? A la voirie !
... charogne ... oui charogne, mille fois charogne.

VENDREDI 12 FÉVRIER.

Nos soldats et ceux de l'Angleterre occupent Canton la résistance a été peu vive.

On commence à se préoccuper de l'abandon fait par la Turquie à l'Angleterre de l'île Périm, c'est une très grosse affaire et qu'on aurait tort de traiter légèrement. Que dirait l'Angleterre si la Turquie cédait un jour quelque forte position à la Russie sur la rive du Bosphore ?

SAMEDI 13 FÉVRIER.

Hier la soirée de Nieuwerkerke a été très nombreuse, on y a entendu de fort bonne musique. On parle de Drouyn de Lhuis pour remplacer à Pétersbourg Rayneval qu'on a enterré hier. Walewski a fait un pompeux éloge du défunt, de son dévouement à l'Empereur, au pays,

etc., etc. Rayneval était de ces hommes, sur lesquels comptent les souverains heureux, mais qui le lendemain de leur chute sont aussi dévoués à leur successeur. Le *Moniteur,* dans un grand article explicatif des vues de l'Empereur à propos du Conseil de régence, compare l'Impératrice à Blanche de Castille et nous promet qu'elle élèvera son fils selon le cœur de Dieu.

Nous aurons donc un St-Louis! L'Impératrice lui donnera sans doute pour précepteurs ses deux amis les plus *soutenus.* Mérimée, sénateur, qui n'est pas même baptisé, et de Laborde que Fortoul, dans une note que j'ai rapportée, reconnaît pour voleur et faussaire.

LUNDI 15 FÉVRIER.

Orsini, Pieri, Gomez et de Rubbio ont été transférés de la prison Mazas à la Conciergerie. Leur jugement aura lieu le 25 ou le 26.

MARDI 16 FÉVRIER.

Le *Moniteur* de ce matin contenait la nomination de M. le duc de Montebello à l'ambassade de Pétersbourg. M. de Montebello est un Orléaniste qui est resté l'ennemi du gouvernement. Si c'est ainsi qu'on prétend, donner de la force et de la considération à l'Empire, je crains qu'on se trompe gravement.

VENDREDI 19 FÉVRIER.

On a arrêté à Gênes un des complices de l'attentat du 14, avec une volumineuse correspondance de Mazzini. Cette correspondance est arrivée hier à Paris.

LUNDI 22 FÉVRIER.

Pieri se flatte ayant été arrêté avant l'attentat de se trouver sans responsabilité dans sa perpétration; d'ailleurs Rubbio et lui prétendent que l'importance des révélations qu'ils ont à faire les exempte non seulement de toute pénalité, mais encore leur assure une place importante dans la police politique.

MERCREDI 24 FÉVRIER.

Hier au dîner de la Princesse Mathilde. J'ai causé avec La Gueronnnière de l'affaire anglaise. Il m'a dit qu'il se trouvait dans le cabinet de l'Empereur, lorsqu'est arrivé la dépêche, annonçant la démission du ministère anglais. L'Empereur m'a paru visiblement contrarié; mais, ajoute La Gueronnière, il faudrait de graves offenses pour altérer l'alliance, l'Empereur y tient comme à une affection par-

ticulière. La populace de Londres à fait quelques insolences devant l'hôtel de l'ambassade française, elle a lancé des pierres et proféré des injures.

N'importe, les Anglais sont nos bons alliés.

La Duchesse de Mouchy a été enlevée à la fleur de l'âge; son frère Antoine est mort par suite des remèdes violents qu'il avait pris peu de temps avant son mariage pour guérir une vérole gagnée le soir en courtisant une fille sur la terrasse St-Germain. Le troisième frère est ce Louis à moitié fou qui fait tous les soirs, dans la sale boutique d'une marchande de salade, du Gros Caillou, la partie de piquet d'un vieil invalide amant de la marchande de salade, et qui veut épouser sa fille.

La sœur de ces Messieurs est Sabine de Noailles, femme de Lionel Standish, séparée de son mari, qui sort de la prison de Clichy, où ses créanciers l'avaient fait mettre et qui vit avec une fille.

Leur mère, la Duchesse de Poix, est folle, le duc de Mouchy actuel est un jeune homme qui a à peine 17 ans.

La comtesse de Schulemberg née d'Hemusdael vient aussi de mourir. C'était encore une espèce de folle, fort laide et pourchasseuse d'hommes. J'ai raconté dans leur temps ses stupides amours avec Pommereux.

SAMEDI 27 FEVRIER.

Hier le jury de la Cour d'assise a rendu son verdict ans l'affaire des prévenus de l'attentat du 14 janvier. rsini, Pieri et de Rubbio ont été condamnés à la peine

de mort; Gomez, qui a obtenu des circonstances atténuantes, aux galères à perpétuité.

On a arrêté ces jours-ci tant à Paris qu'en Province un grand nombre de membres des sociétés secrètes.

LUNDI 1er MARS.

Changarnier et Bedeau ont obtenu la permission de rentrer en France.

Madame de Montebello, la femme de notre ambassadeur à Pétersbourg, a fait une grosse impertinence à la Princesse Mathilde, qui a porté plainte et demande des excuses. A un dîner chez Kisselef la Comtesse de Montebello a trouvé en sortant de table quelque résistance à dégager sa robe, prise sous le pied d'une chaise, par un brusque effort, elle y est parvenue, alors elle s'est précipitée entraînant l'homme qui lui donnait le bras, et elle a passé insolemment devant la Princesse, laissant tout le monde stupéfait de l'audace d'une pécore dont le mari assez nul reprend pied dans les faveurs, quoique Orléaniste.

SAMEDI 6 MARS.

Il y a peu de soirs, il était question dans le salon de l'Impératrice du condamné Orsini, et l'Impératrice voulait que sa grâce fût accordée. Elle disait: « Ce n'est

« pas un assassin vulgaire, ce n'est pas un misérable « comme Pianori, c'est un homme hardi, fier qui a *mon « estime.* »

L'Empereur l'interrompit :

« Vous allez bien loin, ma chère, prenez garde, voyez « à qui vous accordez votre estime. »

L'Impératrice veut la grâce d'Orsini. Ce serait un malheur, et si les ministres avaient autre chose que de l'ambition et de l'intrigue, ils devraient donner leur démission.

MARDI 9 MARS.

L'Impératrice a fait à l'Empereur des scènes de sanglots et de larmes pour obtenir la grâce d'Orsini. Elle dit que cette grâce porterait bonheur à son fils.

L'Empereur évite le renouvellement de ces scènes et n'est pas fort satisfait qu'elles se passent devant témoins.

Il y a eu dimanche huit jours, qu'au dîner de famille l'Impératrice a professé la plus singulière indifférence pour les souvenirs personnels. « Je ne comprends pas, « a-t-elle dit, que l'on garde des cheveux ou des vête- « ments des personnes qui nous ont été chères, je n'ai « pas de cheveux de l'Empereur. »

La Princesse Mathilde :

« Vous n'avez pas conservé de cheveux du prince impérial ? »

« Non, je les ai donnés à M^me^ **Walewska.** »

Madame Walewska est en disgrâce auprès de l'Impératrice qui se montre envers elle d'une froideur merveilleuse, mais en revanche l'Impératrice protége beaucoup une Américaine dont l'Empereur s'occupe, dit-on, et qui sort on ne sait d'où. Elle est invitée aux petites réunions, et les *caillettes*, qui font le service de l'Impératrice, trouvent cette Américaine ravissante. L'Impératrice n'aime pas la société française quoiqu'elle ne se soit pas montrée fort difficile sur le choix avant son élevation au trône, elle aime les Anglais et les Espagnols.

Un mot peu rassurant pour l'avenir dit par le prince Napoléon :

« On veut que je gouverne avec une oie pareille ! »

J'ai déjeûné ce matin avec la Princesse Mathilde; nous avons causé de l'Impératrice, de son engouement pour Orsini.

L'Impératrice a vraiment perdu l'esprit ou se laisse dominer par M^me^ Delessert que Maxime Ducamp domine. Elle a pleuré, a supplié à genoux pour obtenir la grâce. Elle admire Orsini, elle compte comme ennemis ceux qui sont opposés à cette grâce, et à Chaix, qui a prononcé le réquisitoire. Elle a bien pu dire :

« Orsini n'a pas voulu assassiner l'Empereur des « Français, mais l'ami de l'Empereur d'Autriche ! »

C'est vraiment à confondre la raison, elle ne parle que d'Orsini, elle en entretient jusqu'à de Piènnes son écuyer qui l'accompagnait, il y a quelques jours, dans une promenade.

Lundi, à la soirée des Tuileries, la grâce d'Orsini était le thème de toutes ses conversations, elle a reproché

à Chaix son réquisitoire, elle en veut à Faure qui selon elle n'a pas bien défendu la tête de son client.

Le cardinal-archevêque de Bordeaux lui a dit : « Vous « voyez, Madame, ma robe de prêtre et mes cheveux blancs, « je devrais être nécessairement pour la miséricorde, mais « je suis aussi forcé de songer aux intérêts de la société « humaine et je pense que Votre Majesté devrait laisser « la justice suivre son cours. »

Espinasse est arrivé avec sa rude franchise, la Princesse Mathilde lui a dit : « Général, vous avez l'air mécontent ? à quoi Espinasse a répondu :

« Il y a à *foutre* bien de quoi ! . . . »

Puis il a rudement entamé la conversation avec l'Impératrice.

« De quoi vous occupez-vous, Madame, laissez-nous faire « notre métier et faites le vôtre, si vous aviez le malheur « d'obtenir la grâce d'Orsini, vous ne pourriez plus sortir « à Paris, sans être huée . . . Vous faites de belles choses « avec votre clémence ; vous avez obtenu de l'Empereur « un ordre de mettre en liberté un certain menuisier que « je tenais sous les verroux . . . Savez-vous quel est cet « homme ? C'est un des assassins de l'Opéra comique. »

Puis, comme l'Impératrice se retirait, Espinasse la suivit et la conversation est devenue très vive dans le salon de service.

Quelqu'un me disait :

L'Impératrice voudrait être débarrassée de l'Empereur comme Marie de Médicis voulait l'être d'Henri IV. Après avoir été couronnée elle pousse les femmes dans ses bras *et elle* demande la grâce des assassins.

Une des plus inconcevables paroles de l'Impératrice est celle-ci :

« Enfin ce qui a poussé Orsini à l'assassinat, c'est « l'exaltation d'un sentiment généreux. Il aime la liberté « avec passion et il déteste non moins énergiquement les « oppresseurs de son pays. *Je me souviens très bien de « la haine, que nous avions en Espagne, contre les Fran- « çais après les guerres du premier Empire.*

11 h. du soir.

Le pourvoi des trois condamnés, Orsini, Pietri et de Rubbio est rejeté.

L'Impératrice disait lundi que ce qui l'intéresse à Orsini, *c'est qu'il est excellent patriote !*

DIMANCHE 14 MARS.

Orsini et Pieri ont été exécutés hier. La peine de mort contre Rubbio a été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

Orsini a été fort silencieux et n'a cessé de recommander le calme à Pieri qui, surexcité, chantait le chant des girondins.

JEUDI 18 MARS.

Avant hier, jour anniversaire de la naissance du prince impérial, le prince Napoléon s'est abstenu de se présenter aux Tuileries où tous les membres de la famille impériale s'étaient réunis pour assister à une messe commémorative et d'actions de grâces.

DIMANCHE 28 MARS.

Le fameux Hume, l'homme à la seconde vue, l'Américain qui transportait les tables et tournait les têtes des Parisiens, qui évoquait les morts devant l'Empereur et l'Impératrice, a été mis à Mazas comme voleur et sodomiste, puis enfin chassé de France pour éviter les débats d'un procès scandaleux, où tant de personnes se seraient trouvées compromises. La position d'Ernest Baroche (Baroche, Fronsac) est curieuse, lui qui se vantait d'avoir couché avec le sorcier pour surprendre ses secrètes relations avec les esprits!

JEUDI 15 AVRIL.

La comtesse de Rougé, femme de mon collègue, le conservateur du Musée égyptien, vient de fournir un nou-

veau scandale aux annales de la société. Après avoir mené la conduite la plus dissolue et ruiné quelques amants, cette femme, au moment, où sa fille aînée est en âge d'être mariée, est contrainte d'avouer à son mari cent mille francs de dettes. Le mari, effrayé, sonde la position, alors elle lui est révélée dans toutes ses turpitudes. Ce n'est pas cent mille francs, c'est quatre cent mille francs, que Madame Rougé doit à des fournisseurs et à des usuriers. Il est impossible de dissimuler la chose qui est aujourd'hui connue de tout Paris.

Rougé a mis sa femme au couvent; il va se séparer et chercher le moyen de satisfaire les créanciers.

VENDREDI 16 AVRIL.

Le *Moniteur* annonçait hier la nomination d'un nommé Bertsh comme chevalier de la Légion d'honneur pour ses travaux photographiques sur les imperceptibles éléments de chaque règne de la nature. Ce M. Bertsh est un des deux drôles dont je parlais le 22 février qui dans un dîner discouraient au sujet de l'attentat du 14 janvier d'une si abominable façon contre l'Empereur et son gouvernement.

Ce Bertsh a un frère ou parent factotum de l'Evêque de Metz et fort recommandé par ce prélat. Il faut avouer que le Ministre de l'Instruction publique est bien renseigné et bien conseillé.

SAMEDI 17 AVRIL.

Je sors de chez Fleury, où j'ai appris qu'une dépêche de Londres, arrivée dans la soirée, annonçait l'acquittement de Bernard. Les jurés de la Cité n'ont pas voulu condamner un des complices de l'attentat du 14 janvier parce qu'ils auraient eu l'air de complaire à la France. On est fort exaspéré ici, et l'Empereur a le droit d'être peu satisfait. Cependant il se montrera fort calme, mais il n'oubliera pas; il attend et il amasse en silence jusqu'à ce que le vase déborde, nous dirons comme à Fontenoy: « Tirez, messieurs les Anglais ». Le moment viendra, où ce sera notre tour; ce jour-là, l'Empereur sera poussé contre l'Angleterre par le sentiment de la nation entière.

J'entends avec indignation des militaires, des hommes politiques, des marins, dire: *nous ne pouvons rien contre l'Angleterre.*

Comme on fait toujours des mots en France, on dit que Lamartine a échangé sa lyre contre une *tirelire.*

Lamartine prétend que l'Empereur l'a assommé avec une tuile vernissée il aurait dû dire: dorée.

MERCREDI 21 AVRIL.

L'Empereur au dernier bal de Madame Walewska a fait une cour très pressante à la jolie Madame Gréville.

Il a passé plus d'une heure à l'intriguer et enfin, avant de soulever la barbe de son masque, à lui faire comprendre qu'il était l'Empereur. Il lui a parlé de son portrait qui décore les salons du Ministère et comme elle émettait des doutes, il lui a dit :

« Voyez ce petit salon de repos, il n'y a que l'Em-« pereur et l'Impératrice qui puissent y entrer » et il y est entré.

Haussmann, le préfet de la Seine a eu une altercation chez le ministre de l'Intérieur avec Monsieur Javal, député, qui lui entendant dire qu'il n'y avait que des lâches et des sots qui puissent voter contre la proposition des soixante millions s'est retourné et lui a exprimé l'opinion qu'il serait de meilleur goût de ne pas qualifier ses adversaires de cette façon.

Haussmann, avec cette insolence de laquais parvenu qui le distingue a répondu : « Je ne vous connais pas, et « je ne sais pourquoi vous vous permettez de m'adresser « la parole. »

Alors Javal a répliqué :

« Je vous connais, moi, Monsieur le Préfet, et je m'é-« tonne de vous trouver si mal élevé. »

La conversation a continué sur ce ton d'aigreur, enfin Haussmann a dit : « Je me fiche des Députés et du Corps « législatif ! «

Là-dessus grande rumeur au Corps législatif, plainte à de Morny, enfin lettre d'Haussmann qu'on ne trouve pas suffisante, l'affaire en est là.

On parle pour remplacer Haussmann, de Veiss, préfet de Lyon, ou d'Ernest Leroy, préfet de Rouen. Cet Ernest Leroy avait un frère, préfet du Calvados, à moitié fou

depuis longtemps. Sa dernière dépêche télégraphique parvenue à l'Empereur peu de temps après son mariage est la suivante :

Sire,

Vous tenez à avoir un héritier, faites moi avoir une entrevue avec l'Impératrice et je réponds de tout.

Le ministre comprit alors que le préfet du Calvados ne jouissait pas de la plénitude de sa raison.

VENDREDI 23 AVRIL.

Quelques députés prétendent aujourd'hui que Javal a voulu faire d'une discussion personnelle une affaire de Corps. D'autres renvoyent au préfet les invitations qu'ils en reçoivent. Il serait bon de savoir si le préfet a dit ou non qu'il se fichait du Corps législatif.

SAMEDI 24 AVRIL.

Il est question du remplacement du général Espinasse comme ministre de l'Intérieur ; la nomination d'un général à ce poste éminent cause dit-on de telles appréhensions que l'Empereur s'est décidé à ce sacrifice.

Quant un changement d'Haussmann l'Empereur ne veut pas en entendre parler ; il croit avoir besoin de cet homme que tout le monde méprise.

Je crois que l'Empereur s'abuse sur la valeur d'Haussmann. On peut demander à Montulé, chef de division au Ministère d'Etat ce qu'il en pense. Montulé, lors de l'organisation de la caisse de la boulangerie fut chargé de préparer un rapport sur la partie financière de cette affaire; mais lorsqu'il eut terminé son travail, il refusa de le signer parce que le préfet de la Seine en avait altéré les chiffres.

La société des petites voitures sait ce que lui a coûté l'approbation de monsieur Haussmann et si la proposition de la Compagnie qui se présente pour la création du Boulevard du prince Eugène est acceptée, cette compagnie connaît dès à présent le taux du patronage de monsieur le préfet.

Le Conseil municipal n'adore pas ce personnage, on le supporte et c'est tout. L'Empereur saura un jour la vérité, mais la vérité est lente à parvenir jusqu'à lui, car les intéressés à la cacher font bonne garde et maintiennent autour de sa personne une triple ligne de douanes. Les familiers du château croient tout perdu, lorsque quelqu'un, qui n'est pas de la confrérie, arrive par un hasard de plus en plus rare à franchir leur cordon.

DIMANCHE 25 AVRIL.

Les membres de l'*United service club* (club de l'armée et de la marine) ont donné un grand dîner au duc de Malakof. Le duc de Cambridge présidait cette réunion. Il va sans dire que les toasts les plus amicaux ont été échangés.

Nous voilà donc de nouveau en tendresses avec l'Angleterre; malgré cela et quoique fassent les agents officiels, l'entente cordiale est bien tendue; en France elle est mal accueillie, et l'Empereur lui-même qui reçoit Veuillot quatre jours avant la publication d'un article de la *Gazette de France* contre l'Angleterre, me semble jouer un jeu double.

Dans la réponse du duc de Malakof au discours du duc de Cambridge on a remarqué le passage suivant:

« Monseigneur et Messieurs, je vous sais un gré infini « des bienveillantes expressions que vous m'adressez et je « vous en remercie en toute sincérité. En apparaissant au « milieu de vous, j'ai la confiance de rappeler aux deux « pays le souvenir le plus glorieux de leur alliance, et mon « plus vif désir, croyez le bien, est d'être accueilli comme « le symbole d'une politique loyale, digne et ferme (ap- « plaudissements). Ma conduite sera toujours dégagée d'ar- « rières-pensées, et je ne cesserai d'en puiser le mobile « dans cette grande idée qu'après avoir eu tant d'occa- « sions de s'estimer en face ou côte à côte, une alliance « solide et durable entre deux grands peuples implique la « condition nécessaire que l'honneur de l'une ne soit jamais « sacrifié à l'honneur de l'autre » (applaudissements).

Tout cela est fort bien, mais jusqu'à présent nous avons toujours été sacrifiés à l'honneur de l'autre, et plus nous accepterons une telle situation, plus nous serons sacrifiés.

Lord Palmerston n'a pas caché qu'il ne voulait pas de l'ouverture du canal de Suez, parce que ce canal serait avantageux à la France.

L'occupation de l'île Périm en violation des droits de la Turquie l'accepterons-nous? Et si l'Angleterre renonce à Périm à condition de ne pouvoir ouvrir Suez accepterons-nous encore une telle condition?

Accepterons-nous que l'Angleterre sous le futile prétexte de prisonniers non rendus aux Afghans par la Perse déclare de nouveau la guerre à cette puissance et qu'elle étende son influence en Orient?

Accepterons-nous que l'Angleterre profite de notre expédition en Chine pour se faire consentir des augmentations de territoire, tandis que nous n'aurions que des avantages commerciaux illusoires?

Accepterons-nous que les complots ourdis et préparés en Angleterre pour assassiner notre souverain, ne donnent lieu à aucune repression de la part de notre *alliée* et que lorsqu'un complot éclate et qu'il résulte de son exécution la mort de dix personnes et la mutilation de cent cinquante autres, les complices d'un aussi énorme attentat soient acquittés par un jury anglais aux applaudissements de la foule?

Si un peuple n'a pas de loi contre les assassins et si au contraire il n'a de lois que pour les protéger, nous ne pouvons nommer ce peuple un bon et loyal allié.

JEUDI 29 AVRIL.

Proudhon a fait paraître, il y a une quinzaine de jours un ouvrage en trois volumes qui a pour titre: *De la justice dans la révolution et dans l'Eglise.*

Après quinze jours de libre distribution et lorsque l'éditeur a réalisé par la vente trente mille francs de bénéfice, l'ouvrage est saisi ; telle est la promptitude de surveillance du gouvernement.

Je n'ai jamais lu de livres plus dangereux que ces trois volumes, longue négation de l'idée religieuse, du pouvoir, de la propriété et de toutes nos institutions sociales ; ce n'est qu'un long appel à la révolte, une provocation aux plus mauvais instincts de la populace. Tout y est faux, mais ardemment coloré.

En terminant, Proudhon s'avoue le complice moral d'Orsini dont il raconte l'exécution à sa manière.

Ces trois volumes produiront un grand mal, ils fausseront encore plus les idées déjà faussées de la multitude sur le juste et l'injuste, sur le bien et le mal.

Il y a des gens qui me disent : Proudhon est fou ! Soit, mais on séquestre les fous. La direction de la librairie a manqué à tous ses devoirs, les volumes de Proudhon sont maintenant dans toutes les mains.

VENDREDI 30 AVRIL.

Vimercati m'a annoncé hier que le ministre de Sardaigne avait demandé pour moi à son souverain la croix de S^t^-Maurice et Lazare. Nous avons eu ce matin chez le marquis de Quitry une réunion pour entendre le projet que nous devons présenter au ministre de l'Instruction publique, relativement à la fondation des bibliothèques communales.

DIMANCHE 2 MAI.

Le Corps législatif, dans la discussion du budget, a, par l'organe de quelques-uns de ses membres, discuté le mode d'établir la balance de ce budget en équilibre et il a aussi discuté l'opportunité d'une somme de soixante millions que l'Etat verserait pour sa part contributive dans le budget de la ville de Paris au chapitre des embellissements de notre capitale. Il avait même été question de faire subir à cette part contributive un retranchement de dix millions.

Le gouvernement s'est ému de ces tendances du Corps législatif, et les journaux ministériels dans des articles assez vifs, ont formellement dit que le gouvernement n'accepterait pas la décision du Corps législatif.

Ceci combiné avec le propos du préfet de la Seine est fâcheux; ce propos, *je me fiche des décisions du Corps législatif*, semble recevoir l'approbation de l'Empereur.

En France il n'est pas bon de montrer que la liberté n'est qu'un mot; restreignez-la tant que vous voudrez, mais ne la flétrissez point dans les institutions, où elle devrait exister, et surtout lorsqu'elle revêt l'apparence d'un grand intérêt public.

Il était fort question hier au Cercle impérial de la prochaine démission du général Espinasse comme ministre de l'Intérieur. On prétendait qu'Haussmann lui succéderait.

Cette nomination serait une énorme faute et tout le monde se récrierait contre ce choix. Beaumont de la Somme disait qu'il n'allait jamais chez un fripon de cette force; le baron de Reinach, député, qu'il le connaissait depuis longues années comme un voleur; Drouet, député, n'en parlait pas mieux, non plus que Couleau, député et maire de Strasbourg, etc. etc.

Messieurs les ministres, si libéraux sous la dernière monarchie, persuadent trop à l'Empereur, qu'il est possible de mettre un *mors secundo* à la France toute entière, on ne lui brise pas les barres comme à un cheval, mais il peut arriver qu'on la fasse cabrer, et alors le cavalier qui la montera court de grands dangers. Sous le premier Empereur elle ne se cabra pas précisément, mais elle était harassée et se coucha sous son cavalier.

JEUDI 6 MAI.

Lundi dernier, à la réception des Tuileries, l'Empereur, ayant vu Callet Saint-Pol parmi les députés présents, s'approcha vivement de lui et lui dit:

« Vous faites de l'opposition, monsieur, vous faites « plus que de l'opposition, vous dépassez les limites de « votre droit, vous sortez de la constitution. »

Callet Saint-Pol répondit:

« Je ne fais pas d'opposition, Sire, dans la mesure de « mon droit et de mon devoir je discute ce qui ne me « semble pas convenable, en un mot j'use de la liberté du « contrôle que nous avons. »

L'Empereur :

« Alors, monsieur, quand on veut agir ainsi, on ne « sollicite pas l'appui du gouvernement. »

Cette sortie de l'Empereur est malheureuse, car un député, parce qu'il est gouvernemental, n'est pas forcé de tout approuver.

Ce qu'il y a de plus difficile à supporter pour un pouvoir presque absolu, c'est le contrôle des hommes indépendants dans leur concours. Le budget est la partie faible de notre gouvernement, et il faut le dire, la moralité des agents ne rassure pas beaucoup. L'Empereur connaît mal les gens qu'il emploie et il connaît mal encore l'état de l'opinion publique. Il y a des limites de compression qu'il ne faut pas dépasser en France ; je souhaite que l'Empereur s'arrête à temps ; on commence trop à dire que le gouvernement français si absolu dans les affaires intérieures est mou et faible dans ses rapports avec l'Angleterre, cela est mauvais.

LUNDI 10 MAI.

Depuis trois jours la reine des Pays-Bas est à Paris.

La cour partira prochainement pour Fontainebleau.

Le journal *Le Nord* de Bruxelles reproche vivement au gouvernement français ses tergiversations et les obscurités de son langage dans la discussion à propos des principautés danubiennes.

Lord Canning, gouverneur général des Indes, a confisqué la propriété de tout le territoire d'Oude ; personne n'est plus propriétaire en ce pays.

Le Ministère anglais blâme à la tribune du Parlement, mais c'est un fait accompli et l'Angleterre en profitera.

VENDREDI 14 MAI.

La reine des Pays-Bas a visité le Louvre mardi dernier, c'est une femme aimable, instruite qui aime à causer. Elle avait donné rendez-vous à Thiers dans les salles du Louvre ; il nous a accompagnés tout le temps. La reine a une passion pour les émaux de Petitot.

Lundi nous avons soirée aux Tuileries.

SAMEDI 15 MAI.

La Princesse royale de Wurtemberg a visité hier le Louvre, accompagnée par Nieuwerkerke et moi.

On dit bien bas que nous avons envoyé des officiers dans l'Inde, j'ignore, si le fait est exact, mais je crois que nous nous préparons à une rupture avec l'Angleterre ; elle ne sera pas prochaine, car nous jouons une savante partie d'échecs dont chaque coup demande de longues méditations. Sur les côtés de la Bretagne et de la Normandie, d'où Morel Fatio arrive en ce moment, l'anima-

tion est extrême, on ne s'entretient que de guerre avec l'Angleterre, de projet de descente, etc., etc.

Jamais, à aucune époque, l'irritation contre les Anglais n'a été aussi grande.

Les journaux étrangers parlent beaucoup, depuis quelque temps, de la vice royauté en Algérie du prince Napoléon. Voici ce qu'il y a de vrai à ce sujet.

Le prince sera lieutenant de l'Empereur avec quatre Directeurs généraux sous ses ordres, et un Ministre secrétaire d'Etat à Paris pour représenter les affaires de l'Algérie dans le conseil.

Tout ce projet a été préparé par le prince avec l'aide de messieurs Chaix d'Est Ange et Victor Fouché. L'Empereur s'y montre très favorable et doit le faire présenter au Conseil d'Etat. Victor Fouché sera ministre de l'Algérie. Le maréchal Vaillant et le général Daumas sont très opposés au projet, et je crois que ce serait un très bon moyen de perdre l'Algérie et de lui ôter ses chances de colonisation que de la confier au prince Napoléon, outre les autres inconvénients que j'y entrevois, comme de lui fournir une armée et de lui donner la possibilité d'ouvrir à ses amis Girardin, Proudhon, Gervais de Caen, Bixio et autres démocrates un vaste champ d'expérimentation. On pourrait être certain que l'armée de l'Algérie serait fort travaillée dans le sens démocratique, je n'en vois pas la nécessité.

Le ministère Derby est sous le coup d'un blâme qu'il sera proposé au gouvernement de lui infliger pour avoir donné de la publicité à la proclamation de Lord Canning et surtout à la désapprobation de cet acte.

Lord Ellenborough, président du *Board contrôle,* auteur de cette publication, a donné sa démission de ses fonctions, espérant conjurer l'orage dont est menacé le cabinet Tory, mais la motion de blâme n'en aura pas moins lieu lundi prochain.

MARDI 18 MAI.

J'ai déjeûné dimanche chez la reine des Pays-Bas aux Tuileries, j'étais placé près d'elle, et elle s'est montrée fort bonne et fort aimable.

Le conseil sur la lieutenance de l'Empereur en Algérie a eu lieu, toutes les mesures dont je parlais y ont été adoptées, sauf le Ministère de l'Algérie. Le prince Napoléon s'y est un peu chamaillé avec Fould. Le prince compte passer chaque année quatre mois à Paris, et ses amis prétendent que cette fantaisie de lieutenance de l'Empire lui passera bien vite. Ce qui ne passera pas vite, c'est le mal que causera à l'Algérie la fantaisie gouvernementale d'un prince tel que le prince Napoléon.

Hier soir nous avions un petit bal sans uniforme au château.

Un duel fait grand bruit en ce moment et cause une certaine irritation.

Monsieur de Penne, que je connais depuis son enfance et qui est un charmant garçon, marié à une fort jolie femme, a eu la malheureuse idée d'insérer dans un article du *Figaro* dont il est un des rédacteurs, sous le

pseudonyme de *Nemo* la phrase suivante en parlant d'une fête :

« Elle était charmante, on n'y rencontrait pas de ces « sous-lieutenants qui envahissent les buffets et qui dé- « chirent les robes des femmes avec leurs éperons. »

Aussitôt Monsieur de Pène est assailli de lettres de sous-lieutenants qui transforment cette phrase en une atteinte portée à l'honneur de l'armée française, car il faut qu'on sache qu'il est fort plaisant de tourner en ridicule des sénateurs, des ministres, des députés, la garde nationale et la bourgeoisie, qu'il est même très risible de turlupiner un prêtre, mais le sous-lieutenant ne peut être atteint, c'est l'être sacré de la société moderne.

Enfin quoi qu'il en soit, parmi ces lettres plusieurs étaient des provocations, et comme de Pène est aussi brave que qui ce soit, un duel a eu lieu, il y a trois jours, duel auquel Messieurs les sous-lieutenants ont eu pour premier tort de se rendre en grand nombre. L'adversaire de de Pène est blessé ; alors un Monsieur Yenne qui était témoin de l'officier blessé, abandonna son rôle de témoin et vint demander à Monsieur de Pène de se battre immédiatement avec lui. Messieurs de Rovigo et de Pera, témoins de M. de Pène, déclarent qu'ils ne peuvent consentir à ce que M. de Pène, fatigué par un premier duel, recommence avec Monsieur Yenne, que d'ailleurs toujours pour la même affaire, M. de Pène a un duel le lendemain et un autre le surlendemain, qu'ils sont donc dans l'obligation de remettre M. Yenne au troisième jour.

Monsieur Yenne, qui tient à prouver que les sous-lieutenants sont gens d'honneur et de délicatesse, ne se

contente pas de cette réserve et il envoie un coup de poing sur la tête de M. de Pène qui, devant cette insulte brutale, recommence un nouveau combat.

M. de Pène est atteint à la poitrine et tombe; mais la délicatesse de M. Yenne n'était pas satisfaite, et comme son adversaire touchait terre, il le perce d'un nouveau coup.

On informe sur cette affaire, et la *Gazette des Tribunaux* reproduisant ce matin un article du journal de St-Germain en Laye dit que les médecins conservent peu d'espoir de sauver la vie de M. de Pène.

Dans ce récit du journal de St-Germain, on fait répondre par M. de Pène au commissaire de police *que le duel a été loyal.* Le fait sera éclairci, je l'espère, car le docteur Guérin, qui assistait les combattants comme chirurgien, a dit à une personne de ma connaissance et avec indignation: *Ce n'est pas un duel, c'est un assassinat!* Quelque soit maintenant le résultat, cette triste affaire est malheureuse pour l'armée. Il est établi qu'un officier *témoin* au moment où un premier duel venait d'être terminé, a exigé que le combattant non blessé en recommençât un autre sur le champ, et pour forcer la volonté des autres témoins, a frappé M. de Pène.

En moins d'un an, voici trois affaires qui attirent l'attention publique sur le corps des officiers. Dans la première, un capitaine (Doineau) est condamné à mort en Afrique pour assassinat par guet-à-pens d'un chef arabe. Dans la seconde M. Mercy, lieutenant, est condamné à mort pour assassinat par guet-à-pens sur la personne d'un sous-lieutenant de son régiment. Aujourd'hui Monsieur Yenne frappe un homme, qui vient de se battre

pour le forcer à un duel immédiat, que les témoins se refusent à tolérer.

JEUDI 20 MAI.

Madame la duchesse d'Orléans est morte presque subitement à Londres des suites de la grippe. C'était une mauvaise femme, liée avec tous les *rouges* de Londres. Elle était capable de tout, et je crois que l'Empereur perd en elle un ennemi acharné.

Par une dépêche télégraphique le duc de Malakof mande que ces jours derniers, revenant des courses, il a rencontré la voiture du duc d'Aumale, et que le duc d'Aumale s'est levé, a agité son chapeau et a crié : *Vive le duc de Malakof.*

Le maréchal a mis pied à terre et a remercié le duc d'Aumale de sa généreuse sympathie. « Je n'ai pu ré-« sister en vous voyant, mon cher maréchal, a répondu le « duc, au désir de vous donner un témoignage d'affec-« tueuse sympathie pour l'honneur que vous avez attaché « aux armes françaises, je me suis souvenu que nous « avons été compagnons d'armes. »

Enfin cette petite entrevue a été des deux côtés pleine de bonnes façons et de cordialité.

Hier, à dîner chez la princesse Mathilde la discussion sur le duel de Pène a été vive. Nieuwerkerke prétendait que l'article de de Pène méritait la mort, et que les sous-lieutenants devaient le provoquer jusqu'à ce qu'il y restât.

Nieuwerkerke a pour marotte de se croire ancien militaire, parce qu'il a été un moment à Saumur et quand il s'agit d'officiers, il se croit intéressé à la question.

Tout le monde a été contre lui. Enfin il a dit qu'entre des canailles de journalistes et des militaires il n'y avait pas à hésiter.

DIMANCHE 23 MAI.

Nieuwerkerke est parti hier pour Dresde et Stuttgart avec Eugène Giraud.

La coalition formée en Angleterre contre le cabinet Derby a échoué ; la mention de M. Cardwelt, qui demandait un blâme, a été retirée. Lord Palmerston et Lord Russel ne sont pas encore en état de reprendre le ministère.

Monsieur de Pène, dont le duel a été un événement, va mieux.

MERCREDI 26 MAI.

Il règne une étrange panique dans la haute banque et le commerce ; l'argent se resserre et tout le monde de la finance répète dans sa terreur : Votre gouvernement est miné par le socialisme, il sera bouleversé dans peu de temps et les rouges triompheront en France.

Ces propos ralentissent ou plutôt paralysent les affaires, ils sont entretenus par l'Allemagne et la Suisse. Ce sont surtout les banquiers et négociants en relations plus particulières avec ces deux pays, qui propagent ces terreurs.

L'Angleterre réunit toute sa flotte, parce qu'à Cherbourg, où l'inauguration du port va avoir lieu, l'Empereur a convoqué les flottes françaises.

Voilà une bonne marque de l'amitié qu'il est juste d'inscrire à l'avoir de l'Angleterre pour le jour, où nous réglerons nos comptes.

On vient de découvrir une nouvelle conspiration d'Italiens tramée à Londres. On a même saisi et apporté aux Affaires étrangères une bombe en verre d'un nouveau modèle beaucoup plus dangereux que celles du 14 janvier.

L'archiduc Sigismond d'Autriche a déserté son gouvernement de Gratz en enlevant la femme d'un officier!

En Italie on vend partout le portrait d'Orsini honoré comme un martyr. A Pavie et dans les autres villes d'Universités des messes ont été célébrées pour ce nouveau saint du calendrier italien.

L'expérience des révolutions ne sert à aucun peuple. L'Europe, peuples et rois sont décidément malades; les uns se ruent au carnage avec la férocité de la brute; les autres ne voient pas le danger commun et s'usent dans des luttes mesquines, où leur égoïsme est en jeu.

MERCREDI 2 JUIN.

Hier j'ai dîné à Buzenval chez S. A. le prince Murat, et là j'ai appris que de tous les pays alliés on avait reçu le mois dernier la nouvelle qu'une tentative serait faite du 20 ou 30 contre la vie de l'Empereur. On s'est fort tenu en surveillance d'autant plus qu'à Birmingham il y a toujours au compte des socialistes des bombes en fabrication.

Le maréchal Malakof a accepté un dîner chez M. le duc d'Aumale!... Un service pour M^me^ la duchesse d'Orléans a été célébré hier à la chapelle S^t^-Ferdinand.

Les Orléanistes espéraient une sorte de manifestation, car ils avaient invité par lettres les boutiquiers de Paris, mais tout s'est passé fort obscurément.

La reine des Pays-Bas est repartie hier fort attristée d'aller retrouver La Haye.

SAMEDI 5 JUIN.

Le complot contre la vie de l'Empereur est nié par les gens attachés à la cour; il est affirmé par presque tout le monde, mais on dit que l'Empereur ne veut pas qu'il en soit question.

Le prince Murat me racontait, il y a deux jours, qu'aux derniers jours de l'ambassade de Persigny il avait été informé très exactement de tous les complots de socialistes

de Londres par un Napolitain refugié qui lui a de grandes obligations, mais qu'ayant à recevoir des révélations fort importantes, que ce Napolitain, par prudence ne voulait pas confier au papier, il l'avait, de concert avec l'Empereur, adressé à Persigny,

Persigny le reçut avec une telle morgue et avec si peu d'attention qu'il refusa même de l'entendre et l'adressa à un des secrétaires. Le Napolitain froissé se retira, ne dit rien au secrétaire et depuis ce jour il n'a pas écrit au prince Murat. Les bombes sont toujours fabriquées à Birmingham et sont introduites en France par les pêcheurs anglais qui les débarquent sur nos côtes.

Proudhon vient d'être condamné pour la publication de son livre à trois mois de prison et quatre mille francs d'amende. Il avait après cette publication adressé une pétition au Sénat pour demander la promulgation comme loi de l'Etat, de son fameux concordat qui n'est autre chose que la consécration de l'athéisme. Le Sénat ayant passé à l'ordre du jour sur cette pétition, Proudhon à écrit à l'Empereur.

L'affaire de la lieutenance de l'Empereur en Algérie préoccupe toujours les esprits. Le maréchal Randon rentrerait en France et prendrait le commandement de Bosquet dont l'état de santé est loin d'être satisfaisant.

L'Angleterre vient de se faire une grosse querelle avec les Etats-Unis par suite du droit de visite, exercé par la marine britannique sur les négriers américains qui fréquentent les parages de Cuba. L'Amérique repousse le droit de visite, son pavillon doit protéger même les négriers. Un renfort de vaisseaux de guerre américain est parti pour croiser devant Cuba.

Dans l'Inde les affaires des Anglais ne sont pas merveilleuses, ils ont éprouvé deux défaites. Ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'ils pendent toujours beaucoup et qu'ils pillent énormément. Les pillages ont leur influence sur le soldat enrichi en un instant, il aspire au repos pour jouir de sa richesse, déjà même un assez grand nombre d'officiers prétextant des maladies demandent à revenir en Europe.

Le roi de Prusse abdiquera vers le mois d'octobre.

Le congrès européen, siégeant à Paris, ne fait de bruit que dans les journaux étrangers.

L'Empereur est toujours à Fontainebleau. La princesse Mathilde est à son château de St-Gratien, au moment de partir elle m'a écrit le mot suivant :

« Je suis établie à St-Gratien, c'est vous dire que je « vous y attends et que votre chambre est prête.

« Mille amitiés à bientôt, n'est-ce pas ? »

« Mathilde. »

LUNDI 7 JUIN.

J'arrive de St-Gratien, j'ai trouvé la princesse Mathilde très bonne et très affectueuse, mais toujours environnée des intrigants habituels, l'abbé Coquereau et cette fouine d'E. Soulié. Le crédit des importants Reiset est en baisse depuis le mariage de leur fille avec le comte de Ségur, la princesse ne met plus les pieds chez eux pour éviter de se rencontrer avec la famille du jeune époux très peu bien élevée, si elle est de bonne compagnie. De Ségur, garçon sans moyens, méchant en propos, est dé-

testé de tout le monde. Il voudrait arriver à quelque chose et chacun le repousse; il ambitionnait le poste de chambellan de l'Empereur, mais l'Empereur ne veut pas de lui. Ses collègues les députés le disent d'une déplorable nullité. C'est du reste un dévot à regard de crocodile qui doit mordre les doigts du prêtre qui lui présente la communion. A l'église il a les airs et l'attitude de ce bon M. Tartuffe.

Les Reiset, vaniteux à l'excès, ont voulu un comte pour leur fille et ils sont punis par ce mariage même. Leur maison, où tout jadis était si frais, si riant est aujourd'hui comme un tombeau. La jeune épousée est une petite fille sans cœur, qui n'a en tête que vanités. Le lendemain de son mariage avec une calme impudeur, elle se plaignait de ne pouvoir marcher, tant elle était fatiguée et maintenant son mari et elle restent couchés jusqu'à onze heures. Crocodile Ségur ne fait pourtant pas grand'chose à sa femme, mais frêle, effacé, mièvre et dévot, je crois qu'il fatigue ses sens comme sûreté conjugale par des moyens d'une rouerie savante et peu fatigante pour lui.

La princesse Mathilde me disait que son frère, causant à la gare de Fontainecleau, avait tenu le propos suivant :

« On devrait former une compagnie de canailles, tout le gouvernement en serait! »

Cela promet pour un lieutenant de l'Empereur, V. Fouché, autre intrigant, croyait avoir été demandé pour secrétaire d'Etat de l'Algérie par le prince Napoléon, il se trompait, le prince demandait Girardin.

Parmi les arrestations faites ces jours derniers se trouve une marchande de mode, maîtresse d'une somm[illegible]

socialiste qui vient de Londres à Paris chaque fois qu'éclate quelque émotion.

La princesse Mathilde reçoit de Londres des lettres anonymes lui donnant des indications sur les projets des socialistes et dont elle accuse réception par des mots insignifiants placés dans les annonces du *Times,* mais convenus d'avance avec les correspondants mystérieux.

L'Empereur augmente peu à peu et sans bruit notre flotte, l'année prochaine elle sera dans un état respectable. L'Angleterre est inquiète et surveille attentivement; si nous réunissons cette année quinze vaisseaux pour les fêtes de Cherbourg, la reine Victoria, sous prétexte de visite amicale, veut, dit-on, y venir avec une escadre de vingt vaisseaux.

MARDI 8 JUIN.

J'ouvre tous les matins le *Moniteur*, croyant y trouver le décret qui établit le prince Napoléon comme lieutenant de l'Empereur, mais ce décret toujours annoncé ne paraît jamais; ce matin il n'y est pas encore.

MERCREDI 9 JUIN.

L'Amérique envoie sa flotte dans la mer pacifique ur s'opposer au droit de visite insolemment exercé sur s bâtiments de commerce par les croiseurs anglais.

Notre traité par lequel nous avions concédé aux Anglais le droit de visite est expiré depuis deux ans et il n'a pas été renouvelé, il faut espérer qu'il ne le sera pas.

L'Empereur s'occupe beaucoup en ce moment de la marine française; il y apporte silencieusement toute son attention; déjà Cherbourg est terminé, la Seine est creusée à son embouchure, de manière à recevoir et à abriter nos vaisseaux; la flotte à vapeur s'augmente et la flotte des cannonières se complète.

L'Empereur comprend que dans un avenir plus ou moins prochain il y aura lutte entre l'Angleterre et la France, car la France, si elle ne veut déchoir de son rang de grande nation, doit devenir puissance maritime de premier ordre et ne point laisser la royauté des mers à l'Angleterre. L'Empereur le comprend mieux que personne, mais il n'en laisse rien paraître, il ne veut tenter la lutte qu'avec des armes suffisantes et lorsque la tyrannie de l'Angleterre aura rendu son joug intolérable à tous les peuples.

L'Empereur est patient, parce qu'il a la force de la persévérance et la netteté d'une volonté longtemps discutée et mûrie. Il ne s'ouvre point à son entourage de ses projets d'avenir, car il n'a aucune bonne opinion des hommes qui sont pour lui des instruments d'autant meilleurs qu'ils ne sont pas ses confidents.

Il méprise peut-être plus encore ceux qui le servent que ses propres ennemis; il croit plus aux intérêts qu'aux affections, et il n'est jamais très surpris ni très gendarmé lorsqu'une nouvelle turpitude vient à sa connaissance, c'est tout simplement une note ajoutée au compte courant

de Monsieur tel ou tel. La vénalité ne le révolte point, il croit à la vénalité de tous, mais il veut qu'on la dissimule et par exemple s'il sévit jamais contre M. Haussmann, ce ne sera point pour tout l'argent qu'il extorque dans les affaires soumises à son approbation, mais il le punira s'il est assez maladroit pour laisser à l'opinion publique la possibilité de lire trop facilement dans le recueil de ses voleries.

L'Empereur n'aime ni ne hait personne, il supporte les gens aussi longtemps qu'ils sont utiles et les oublie, lorsqu'ils sont usés.

SAMEDI 12 JUIN.

Naples a fini par céder aux menaces de l'Angleterre dans l'affaire du *Cagliari*, les deux mécaniciens anglais recevront trois mille livres sterling d'indemnité et l'équipage et le bateau sont relachés!

L'Angleterre, si insolemment injuste envers Naples, se mettra à plat ventre devant l'Amérique.

Lord Howard, envoyé anglais à la cour de Florence, est parti, donnant plus tard sa démission et sans avoir été présenté au grand-duc, qui avait pris la peine de revenir de la campagne pour recevoir ce goujat diplomatique.

Le *Times* sonne le tocsin et tire le canon d'alarme, parce que, prétend-il, la France prépare des armements considérables sur terre et sur mer, et qu'elle relie par

des chemins de fer ses grandes places fortes au port de Cherbourg. Le *Times* n'accorde pas que la France soit dans la nécessité de faire ces armements; elle n'a, dit-il, ni commerce étranger à protéger, ni royaume indien à reconquérir; elle n'est pas menacée d'une descente sur ses côtes, enfin *elle est en paix avec l'Angleterre!*... Pourquoi arme-t-elle.

Dans la Chambre des communes, Monsieur Napier a demandé au Cabinet s'il comptait demander de nouveaux crédits pour mettre les armements de l'Angleterre, au niveau de ceux de la France.

Monsieur Disraeli s'est moqué des terreurs de tous ces trembleurs qui voient sans cesse la France descendant sur quelque point de la côte anglaise. Voilà où en est l'affaire, elle entre dans la phase de la publicité.

Les journaux anglais parlent d'une lettre adressée au maréchal Malakof par le comte Walewski et qui contient un blâme du dîner accepté par l'ambassadeur avec le duc d'Aumale. Le maréchal aurait, dit-on, répondu par lettre assez vertement.

Le journal des *Débats,* le grand admirateur des Anglais dans l'Inde, qui se refusait toujours à croire aux nouvelles défavorables à ses amis, insère aujourd'hui sous la rubrique de Calcutta les nouvelles suivants:

Calcutta, 4 mai. « Des lettres de commerce prétendent que la position des Anglais devient chaque jour « plus difficile. Elles croient que la guerre continuera avec « plus d'acharnement.

« Les maladies déciment l'armée, les affaires sont « nulles. »

L'Empereur et l'Impératrice, accompagnés de leurs invités de Fontainebleau, sont allés dîner à Etioles, maison de campagne du comte Walewski; il y a eu une petite fête.

DIMANCHE 13 JUIN.

Je vais partir pour S^{t}-Gratien, mais je ne pars qu'après déjeûner, car je ne suis pas pressé d'y trouver cette flandreuse canaille de Soulié que la princesse a, cette année, repris en passion.

La *Patrie* d'hier soir, en rendant compte de l'acceptation par Naples de l'ultimatum anglais et de la reddition du *Cagliari*, fait remarquer que l'arrestation de ce bâtiment était un droit du gouvernement Napolitain; il y a seulement, dit-elle, incertitude de savoir, si le capitaine, l'équipage et les mécaniciens anglais étaient ou non complices des insurgés.

La seule manière de le savoir était de laisser juger le procès, mais l'Angleterre et le Piémont ne l'ont pas voulu, et l'Angleterre fait payer 75,000 francs d'indemnité aux mécaniciens. C'est la justice anglaise vis-à-vis des Etats de second ordre.

Des Mazzinistes conduits par un équipage sarde vien-ent attaquer le gouvernement napolitain à main armée; gouvernement napolitain poursuit en mer le vaisseau nducteur de pirates, il le prend avec son équipage; Angleterre se récrie contre *cet attentat* et en définitif

le gouvernement napolitain ne peut se faire justice, il est même condamné à l'amende.

Je crois qu'envers la France ou les Etats-Unis la conduite de l'Angleterre serait différente.

Les nouvelles de l'Inde données par le gouvernement anglais sont bonnes, celles venues par le commerce sont mauvaises.

Suivant les nouvelles officielles, se sont toujours et toujours des canons pris et des pacifications magnifiques. Ce qui peut donner une idée de la valeur qu'il faut attacher à ces nouvelles officielles nous allons le dire.

Le dernier paragraphe est le sublime du genre et ne saurait être comparé qu'à la dépêche officielle qui annonçait en ces termes l'annexion du royaume d'Oude.

« Les populations heureuses d'être soustraites à la « tyrannie de leur stupide souverain sont partout restées « calmes et paisibles. »

Aujourd'hui il s'agit encore du royaume d'Oude et nous sommes heureux d'apprendre que la proclamation de Lord Canning qui prononce la confiscation générale des propriétés y a été bien accueillie et y a produit le meilleur effet.

Quoique notre génération ait été élevée par l'école philosophique des Voltaire et consorts, notre foi n'est pas assez robuste pour croire à de pareilles bourdes.

LUNDI 14 JUIN.

En Angleterre toujours même croyance à une rupture prochaine avec la France. Nous avions conclu il y quinze jours toutes les bases d'un traité avec des banquiers de Londres pour le percement du boulevard du prince Eugène. Je croyais l'affaire complètement terminée, mais nous avons reçu hier une dépêche de Londres qui suspend l'effet de notre traité jusqu'à ce que les craintes de John Bull soient dissipées. Nous allons essayer de nous passer de leurs capitaux et alors nous les laisserons tout à leurs craintes.

Il y a eu à Fontainebleau une aventure la plus ridicule du monde, et dont on parle à mots couverts.

L'Impératrice a voulu se rendre déguisée à une fête de village, elle s'y est rendue, accompagnée de gens déguisés aussi et qui auraient fait, dit-on, un mauvais parti à quelque mal avisé trop empressé auprès de Sa Majesté.

Cette ridicule anecdote circule, et il est malheureux que de tous les séjours de la cour dans les résidences il vienne à Paris de stupides anecdotes toujours un peu vraies. Il n'est pas bon que l'Impératrice se conduise en calife des mille et une nuits.

J'ai dîné dimanche à St-Gratien chez la princesse Mathilde avec Bixio, Thiers et Mérimée y dînent demain mardi.

Varcollier, pris par le prince Napoléon comme secrétaire de confiance quoiqu'il eût été renvoyé de la Préfecture de la Seine et de la maison du prince Jérôme à cause de ses flibusteries a enfin été renvoyé comme voleur

de la maison du prince Napoléon ; mais Haussmann qui se connaît en valeurs et qui doit les apprécier, l'a réintégré à la Préfecture de la Seine pour *en débarrasser, dit-il, le prince Napoléon.*

Le grand Dumas se rend en Russie et il fait demander des lettres de recommandation à la princesse Mathilde qui a eu le bon esprit de prendre un prétexte pour les refuser. Son temps de faveur commence à passer. Nisard baisse aussi dans l'esprit de S. A. I. qui le trouve peu amusant.

Les favoris sont toujours : Muller, le peintre, avec son esprit et ses manières bourgeoises ; Muller s'assied carrément dans sa faveur, il s'y installe, il a le verbe haut et prend volontiers le dé de la conversation.

Arago avec ses insipides calembourgs, chauve-souris politique et comme Brutus, simulant le bouffon pour tout surprendre sans se livrer lui-même.

Le prince Napoléon est allé ces jours derniers voir au Cirque la première représentation des Mers Polaires, drame de Koïeski un des familiers de sa maison. Après le spectacle qui s'est terminé à deux heures du matin, Madame Villot, femme du conservateur des peintures du Louvre, a reçu à souper le prince Napoléon et sa suite ; sa suite se composait entr'autres de Ferry Pisani, l'amant de Madame Villot et de Madame Plessis des Français, la maîtresse du prince, Villot s'était couché ! !

On a soupé jusqu'à quatre heures, je tiens ce fait de M. Giraud, le peintre, qui s'y trouvait. Cette Madame Villot est la plus éhontée maquerelle que je connaisse, et sa sœur, Madame Barbier, femme de l'Intendant militaire de Paris est une rude p.....

Madame Villot vient espionner chez la princesse pour rapporter ce qui s'y passe au prince Napoléon, je ne conçois pas que Madame Villot ne soit pas mise à la porte.

MARDI 15 JUIN.

On apprenait dernièrement en France qu'un navire français, qui s'était rendu sur la côte d'Afrique pour y recruter des travailleurs, avait été le théâtre d'un horrible drame.

Le 9 avril, pendant qu'à *Grand Cap Monte* (Songavez) le capitaine, deux officiers et trois matelots du susdit bâtiment la *Regina Cœli* étaient à terre pour affaires de service, l'équipage du navire fut massacré par les noirs embarqués qui restèrent maîtres de leur prise.

Dès que la nouvelle de ce fait parvint en Europe les journaux anglais imprimèrent dans leurs colonnes qu'un *négrier* français avait eu son équipage massacré par les noirs qu'il transportait, exaspérés des mauvais traitements auxquels ils étaient soumis.

Heureusement les rapports du capitaine Simon sont arrivés, appuyés de preuves; il ne peut plus être question d'un vaisseau négrier, les noirs embarqués l'avaient été librement, et comme beaucoup d'entr'eux savaient écrire, ils avaient signé leur engagement.

Il est arrivé également un rapport du docteur de la *Regina Cœli*, qui a été épargné dans le massacre général, et l'on sait par lui que cette boucherie a été la suite d'une querelle survenue entre deux nègres.

Le rapport du docteur est ce matin inséré dans le *Moniteur*, il contient quelques faits graves qui sont de nature à ajouter à la croyance des Anglais d'une rupture prochaine avec la France.

Le 15 avril la *Regina Cœli* fut accostée et prise par un paquebot anglais qui laissa, bien entendu, tous les massacreurs noirs prendre la fuite. Ces pauvres scélérats étaient noirs, et les massacrés n'étaient que des Français ! —

Le docteur ajoute :

« De la manière dont vont les choses aujourd'hui, « nous pensons être appelés devant les cours d'Angle- « terre. »

Enfin le rapport du docteur est terminé par les deux paragraphes suivants, et comme le rapport est au *Moniteur*, ils ont bien leur importance. La *Regina Cœli* avait été, comme je l'ai dit, prise le 15 par un paquebot anglais.

« *6 mai 1858.* Deux navires de guerre français, le « *Dain* et le *Renaudin* sont venus nous porter assistance, « je suis embarqué sur le *Renaudin*.

« *8 mai.* La *Regina Cœli* vient d'être prise par force « par le *Renaudin* qui l'emmène à Gorée. »

Ainsi le *Renaudin* a été contraint d'employer la force contre un paquebot de notre bonne alliée l'Angleterre.

Par un décret impérial, inséré ce matin au *Moniteur*, Monsieur Delangle, premier président de la Cour Impériale de Paris, est nommé ministre en remplacement du général Espinasse dont la démission est acceptée et qui entre au Sénat.

La cinquième conférence relative aux Principautés Danubiennes a eu lieu lundi aux Affaires étrangères.

MERCREDI 16 JUIN.

Dans l'affaire de la *Regina Cœli,* le consul anglais, qui est en même temps consul de France, et les officiers de la marine anglaise jouent un triste rôle.

Après le massacre de son équipage par les noirs, le capitaine français ayant recruté quelques hommes faisait bonne garde autour de son navire et jour et nuit il le surveillait, monté sur une chaloupe.

Cette surveillance dura jusqu'à la venue d'un paquebot de la marine anglaise qui s'annonça aux noirs comme un libérateur, leur promit de leur abandonner la cargaison et prit possession du navire français sans arrêter un seul des nègres qui venaient de massacrer son équipage.

En vain le capitaine français voulut protester, il fut arrêté et mis en prison avec l'assentiment du consul français qui, ceci ne doit pas être oublié, n'est autre que le consul anglais.

A l'arrivée du *Renaudin* refus du capitaine et du consul anglais de rendre la *Regina Cœli* à moins qu'on ne leur payât les deux tiers de sa valeur ; toutes les démarches furent inutiles et c'est dans ces circonstances que le capitaine du *Renaudin* a dû employer la force.

Nous verrons ce que tout cela deviendra.

JEUDI 17 JUIN.

Il y a à Paris une société évocatrice des morts qui les fait comparaître à sa barre, et les force par sa puissance d'évocation à répondre aux questions qui leur sont faites. Monsieur Laujuinais, l'ancien pair de France, est un des membres influents de cette société qui compte dans son sein des personnes très honorables et que l'on supposait jusqu'à présent saines d'esprit.

Cette société a de fréquentes réunions qui se tiennent dans un local loué par elle au Palais Royal, elle possède aussi un journal, c'est enfin une société bien constituée, mais dont les directeurs devraient être à Charenton, s'ils n'étaient pas réclamés par la police correctionnelle.

J'ai vu avant-hier un des membres de notre cercle qui a pu assister comme invité à une des séances de cette société et qui m'a rendu compte de plusieurs évocations.

Monsieur Goutter m'a dit que l'âme évoquée ne se mettait en rapport que par le moyen d'un *medium*, c'est-à-dire d'un être doué de la faculté d'entrer en communication avec les esprits. Le médecin de la société des évocateurs est un petit acteur de je ne sais plus quel théâtre.

L'honorable société des évocateurs avait demandé à S^{t}-Vincent de Paul un discours sur la charité, et comme S^{t}-Vincent de Paul est plein de bonhomie, il s'est mis aussitôt en communication avec l'acteur de l'Ambigu (je crois) et le dit acteur la tête enfouie entre les doigts d'une vaste main, et sans regarder le papier placé devant lui a écrit le sermon sous la dictée de S^{t}-Vincent de Paul.

La société a encore évoqué Balzac qui s'est montré parfois impertinent, puis Madame la duchesse d'Orléans parce qu'elle n'est pas encore sortie des limbes de la mort.

Quant à Balzac, avant d'entrer dans la jouissance de l'Elysée, il est retenu pour quelques peccadilles de sa vie terrestre au violon expiatoire.

La société devrait bien invoquer Molière et lui demander une comédie sur les ridicules de notre époque.

Monsieur Pelletier qui est, je ne sais quoi, au Ministère d'Etat ou de la Maison, secrétaire général peut être, et qui de plus à l'honneur d'être un peu cousin par sa femme de l'honnête Libri de douloureuse mémoire, me disait hier soir qu'on s'occupait beaucoup de la réhabilitation de Libri. Mérimée est encore dans cette affaire; Libri appartient à la confrérie des savants qui s'épaulent l'un l'autre, je ne désespère pas de le voir réhabilité, sénateur et ministre de l'Instruction publique, probablement alors de Laborde sera son secrétaire général.

VENDREDI 18 JUIN.

On lit dans les journaux anglais, dans le *Times* notamment la nouvelle suivante:

« Les bâteaux à vapeur à hélice, *Renown* de 94 canons « et *Racoon* de 22 canons, venant de Gibraltar sont arrivés « lundi à Plymouth.

« Ces bâtiments sont arrivés le 5 juin à Gibraltar où « trois ordres de Lord Lyons les attendaient.

« Le premier ordre leur enjoignait de se rendre dans « la Méditerrannée; le deuxième d'y rester jusqu'après le « passage de la flotte française, et le troisième de rentrer « en Angleterre si la flotte passait. Ils sont partis le 9 en « vertu du dernier ordre.

« On a vu l'escadre française sortir du détroit dans la « nuit du 3 juin; c'est le bâteau à vapeur *Urgent* qui « l'avait vue; elle se composait de douze bâtiments y com- « pris trois frégates. On les croyait destinés pour Brest. »

De l'Allemagne arrivent les nouvelles suivantes par le *Correspondant de Nuremberg*.

« Des achats de chevaux sont opérés pour la France « dans le Nord de l'Allemagne; des marchands de chevaux « français parcourent le Holstein, le Mecklembourg et « d'autres parties de l'Allemagne et y achètent des chevaux « qui sont expédiés par troupes de vingt à trente sur le « Rhin par chemin de fer. Les agents politiques français « ne se mêlent pas de ces achats, mais il paraît néanmoins « qu'ils ont lieu pour le compte du gouvernement, car « on ne prend que des chevaux propres au service mili- « taire. »

On voudrait beaucoup coaliser contre la France tous les Etats que cette prétendue guerre que la France apprête silencieusement épouvante.

MARDI 22 JUIN.

Le *Moniteur* dément les achats de chevaux faits pour le compte de la France en Allemagne.

La *Patrie,* dans un long article, blâmait hier soir l'Angleterre et le Piémont de la conduite qu'ils ont tenue envers Naples dans l'affaire du *Cagliari* et louait la dignité de l'attitude du roi de Naples.

Le déguisement de l'Impératrice en paysanne à Fontainebleau occupe toujours les causeries. Les deux hommes déguisés en maçons qui se sont fait malmener par les surveillants chargés de protéger *l'enfantillage* de l'Impératrice, sont le prince de Nassau et le prince J. Murat.

E. Augier, invité à venir à la représentation d'une de ses pièces sur le théâtre de la cour, a reçu la croix d'officier de la légion d'honneur.

Ary Scheffer est mort; c'était un peintre de beaucoup de talent qui avait le tort de se croire un homme politique. Les républicains avancés le comptaient dans leurs rangs.

Les ministres ont accueilli leur nouveau collègue Delangle comme ils s'accueillent entre eux, c'est-à-dire avec politesse et des compliments sur les lèvres, mais dans le fond du cœur avec de la défiance; chaque ministre craint la prépondérance de son collègue, ils se détestent poliment et marchent parallèlement, mais sans accord.

L'Empereur est assez satisfait de cette non entente, il sait comment tirer parti de ces hommes désunis.

L'Empereur et l'Impératrice sont depuis deux jours de retour à St-Cloud.

Le maréchal Magnan est revenu de sa tournée officielle dans les départements composant son commandement militaire, et c'est une curieuse comédie que celle qu'il donne depuis son retour.

« J'ai été accueilli, dit-il, comme vous pouvez le com-
« prendre, et j'avais beau dire aux populations : criez Vive
« l'Empereur, je n'entendais partout sur mon passage, que
« Vive le maréchal Magnan !

« Je me suis surtout occupé des intérêts et du bien
« être des classes malheureuses; quant aux corps consti-
« tués, aux tribunaux de commerce et aux classes élevées,
« je leur disais : soyez sans inquiétude, le conseil suprême
« est composé, comme vous savez, et *je commande l'armée*
« *de Paris !* »

Cette dernière phrase nous remet en mémoire l'improvisation du général Changarnier, dont au 2 décembre on a trouvé vingt brouillons chez lui :

« Représentants de la France, dormez en paix, etc. »

Le maréchal Magnan lors du procès de la Chambre des pairs à propos de la descente du Prince Louis Napoléon à Boulogne le renia trois fois, et Madame la maréchale Magnan a attendu pour se compromettre dans les salons du nouveau régime impérial, qu'il fût bien installé.

Dans la famille et parmi les amis orléanistes du duc de Montebello, on dit que ce pauvre duc s'est sacrifié aux intérêts de la France en acceptant le poste d'ambassadeur à St-Pétersbourg.

Tous ces martyrs me fendent le cœur !

S. E. Achille Fould, ministre d'Etat et de la Maison de l'Empereur, membre futur du futur conseil de Régence a l'honneur de vous faire part de son mariage morganatique avec ....., autrement dit en vile prose de conversation. Monsieur Fould se rend tous les jours de quatre à cinq heures avenue Montaigne 27 chez Mademoiselle Bo[illegible],

brune Italienne, aux lèvres largement taillées et aux yeux cernés, qui depuis sept ans est sa sultane favorite.

Décidément le ministre d'Etat pourrait servir d'enseigne à Berthelemot : c'est un *fidèle Berger*. Il faut bien qu'il soit fidèle à quelque chose.

Le fils aîné de Fould va épouser en mariage *caoutchoukesse* la fille de Rattier, l'homme qui a mis le caoutchouc à toute sauce ; ce sera une union imperméable.

Le second fils, interdit depuis quelques mois, est toujours à Londres avec Valerie des Français qu'il compte toujours épouser.

Fronsac Baroche est distancé.

MERCREDI 23 JUIN.

De l'Angleterre et de l'Amérique nous arrivent deux nouvelles qui peuvent se passer de commentaires.

Londres le 22 juin.

« L'éditeur Truclove et Monsieur Tcherkovski ont été « acquittés sans avoir subi les formes d'un procès régulier.

« L'altorney général a déclaré que le gouvernement « avait soutenu l'accusation pour prouver que l'Angleterre « ne tolérait pas la propagation des doctrines sanguinaires « et que ses lois étaient suffisantes pour protéger la per- « sonne de son auguste allié, mais qu'il avait consenti à « ce que les accusés fussent acquittés parce qu'ils avaient « exprimé leurs regrets sincères et qu'ils avaient déclaré « n'avoir jamais eu l'intention de défendre l'assassinat.

« Après quelques observations dans le même sens de « Messieurs James et Campbell, les jurés ont acquitté les « accusés. »

Tel est le dernier acte de la comédie anglaise à propos de l'attentat du 14 janvier.

Passons aux Etats-Unis.

« Le procès intenté par les Etats-Unis au général « William Walker et au colonel Frank Anderson et autres, « accusés d'avoir violé les lois de neutralité en organisant « en novembre dernier en Louisianne une expédition pour « envahir le Nicaragua et le Costa Rica a été invoquée le « 31 mai par devant la cour de circuit des Etats-Unis de « la Nouvelle Orléans.

« Malgré l'extrême chaleur la foule encombrait l'en- « ceinte de la Cour.

« L'honorable Pierre Soulé défendant le général et ses « officiers, l'avocat de district représentant le gouverne- « ment. Les douze jurés n'ont pu s'entendre sur le ver- « dict à rendre. Dix se sont prononcés pour l'acquittement « des prévenus et les deux autres les ont reconnus cou- « pables.

« Le général Walker a demandé un nouveau jugement « immédiat; mais l'avocat de district a abandonné les « poursuites. »

Nous n'ajouterons qu'un mot: Honneur à l'Angleterre et aux Etats-Unis, nobles protecteurs des assassins et des flibustiers.

Il n'est plus même permis aux souverains de se défendre contre les pirates et les flibustiers, le roi de Naples sait ce qu'il en coûte.

L'ambassadeur ou plutôt le ministre des Pays-Bas à Paris est fils d'un épicier hollandais ; ce jeune cassonade devenu avocat montait un jour à cheval et y montait assez mal en sorte qu'il fut semé contre la grille d'un château ce qui interrompit sa promenade.

Ce château était habité par une femme sensible qui prit soin du blessé, car réglisse cassonade était blessé, elle le soigna si bien qu'elle le guérit, mais alors le malade et sa sœur de charité se sentirent malades du mal d'amour.

Le mari de la propriétaire du château, bon et estimable Hollandais comprit qu'il ne faisait que compliquer une situation difficile, il mourut.

Aussitôt sa riche veuve épousa cassonade réglisse qui bientôt après fut nommé membre de la seconde chambre, puis un jour on le vit ministre des Affaires étrangères dans une *combinaison* libérale, puis enfin, pour se débarrasser de lui on l'a fait envoyé plénipotentiaire à Paris.

Ce héros de roman est petit, laid, vulgaire, enfin très épicier ; on dit qu'en Hollandais c'est un homme d'esprit, ici on le prendrait pour un clown. Sa sœur tenait encore, il y a peu de temps, la pauvre boutique d'épiceries du père de tant de gloire.

Dans une fête qu'il donnait à sa campagne étant ministre des Affaires étrangères à tout le corps diplomatique, Son Excellence voulut montrer ses talents gymnastiques et sa grâce en conduisant un bateau patin. Donc en grand uniforme et en grand cordon de je ne sais quel ordre, il ›mba dans un étang vaseux où il risqua fort de se noyer, ır très habile sur toutes les gymnastiques, il ne savait ›pendant pas nager. Le corps diplomatique le retira de ›au couvert de vase et d'herbes aquatiques.

J'ai rarement vu quelque chose de plus grotesque que ce bout d'homme tout à la fois, épicier, avocat, héros de roman et ministre; c'est un mulet de l'amour et du régime constitutionnel.

JEUDI 24 JUIN.

J'ai reçu hier du préfet de la Haute Vienne ma nomination de membre de la commission supérieure de l'Exposition de Limoges et de président d'une des sections du jury. Ma santé me fait craindre d'être obligé de refuser.

L'outrecuidance des Anglais n'a plus de bornes; voici ce que nous lisons ce matin dans le *Moniteur* à propos d'interpellations de l'évêque d'Oxford relativement aux engagements de noirs libres pour le service des colonies françaises.

« Le comte de Caernavon repousse le renouvellement « de la traite des noirs d'après un système d'émigration « soit disant libre. Il dit que le secrétaire des colonies « étudie depuis quelque temps la question.

« Lord Brougham dit que dans le cas où la traite des « esclaves se renouvellerait, le devoir du gouvernement « anglais serait nettement tracé. Ce serait de proclamer « contre ce trafic une interdiction immédiate et absolue. »

Ceci est superbe! mettez donc la France en tutelle et ce sera plus tôt fait!...

Combien de temps attendrons-nous encore? N'usez pas trop la patience de la France, Sire!...

VENDREDI 25 JUIN.

L'irritation contre l'Angleterre croît chaque jour; la *Patrie* et les journaux du gouvernement se montrent tout à fait acerbes.

Les journaux anglais plaisantent. Le *Daily News* dit:

« Nous espérons que la plaisante fin du procès de la « presse Palmerston Napoléon sera pour nous une garantie « qu'à l'avenir il ne se trouvera plus un ministre anglais « capable de s'attaquer à la liberté de discussion et ce par « un gouvernement étranger. Il ne paraît pas qu'il y eût « pour la présente administration une autre manière de « procéder que celle qu'elle a employée. Il est vrai cepen- « dant que l'on aurait pu se dispenser de jouer la comédie « en demandant aux défenseurs de donner la promesse « formelle de retirer les brochures de la circulation. Des « éditions entières ont été vendues; l'intérêt qui de prime « abord s'y était attaché n'existe plus; la vente avait même « cessé tout naturellement. »

Le *Times* trouve les poursuites contre la presse impolitiques.

« Si l'administration précédente avait pris la peine de « réfléchir sur ces sortes d'affaires, jamais nous n'aurions « entendu parler même de la poursuite intentée contre « Bernard. »

Le *Moniteur* de ce matin contient enfin le décret impérial sur l'Algérie depuis si longtemps attendu; mais il e s'agit plus d'un lieutenant de l'Empereur d'un *alter*

ego ; le prince Napoléon ne sortira pas de Paris, il est tout simplement nommé ministre de l'Algérie et des colonies.

Le considérant du décret est superbe :

« Voulant donner à l'Algérie et à nos colonies un « nouveau témoignage de notre sollicitude pour leurs intérêts et favoriser autant qu'il est en nous le développement de leur prospérité. »

Le prince Napoléon, l'ami de Messieurs de Girardin et consorts, l'homme qui dit a Pereire : le gouvernement est composé de canailles ! qui témoigne en toutes circonstances de sa haine pour le Prince Impérial, est déclaré par décret, la providence de nos colonies.

« Son ministère », dit le décret, « sera formé de la « direction des affaires de l'Algérie et de la direction des « colonies qui seront distraites du Ministère de la Guerre « et du Ministère de la Marine. »

Nous verrons avant un an ce qu'aura produit cette belle combinaison.

Le prince Napoléon est un homme d'esprit sans moralité et sans conduite, irrité contre toute supériorité. Il déteste l'Empereur et souvent ne se cache pas pour le témoigner.

Bixio lui disait dernièrement :

« Vous tirez tout votre lustre de l'Empereur, sans lui « vous n'êtes rien, sans lui vous ne pourriez rien. »

Comme le comte de Paris, le prince Napoléon compte sur l'appui des républicains.

Le prince Napoléon ressemble à ce buste de Néron qui est dans le Musée des antiques. Mauvais fils, mauvais frère, incapable de reconnaissance, il est envieux et jaloux ;

insolent à l'abri de son titre de prince, rendez-le à la vie de simple citoyen, rendez-le surtout responsable de ses actes et de ses paroles, il sera poli.

L'Empereur l'a usé dans l'esprit de l'armée pendant la campagne de Crimée; il va l'user comme capacité en lui donnant l'occasion de montrer à l'œuvre celle qu'il possède. Je trouve seulement qu'il est douloureux que l'expérience soit faite sur l'Algérie et sur les colonies comme on ferait *in anima vili.*

SAMEDI 26 JUIN.

L'irritation contre l'Angleterre ne fait que croître, et tandis que le duc de Malakof au banquet de Lord Maire se pose comme l'envoyé conciliateur et parle de l'éternité de l'alliance, ici les journaux du pouvoir réfutent les ministres et les journaux anglais sans ménagements.

Dans son discours à ce banquet, le duc de Malakof a prononcé une phrase malheureuse, il a porté un toast au vainqueur de Dehli; trop d'atrocités sont commises dans l'Inde pour porter un toast aux généraux qui les laissent commettre.

Les nouvelles de l'Inde à la date du 18 mai sont mauvaises pour les Anglais. Luknow était menacé par 2500 Hindoux et la garnison composée de 2000 hommes est dans un triste état sanitaire. Le général Campbell à Futteghur a devant lui 10,000 Hindoux; maintenant ce sont ces derniers qui attaquent; ils sont repoussés, mais ils reviennent.

Le résumé de la situation est mauvais, ce pauvre *Journal des Débats* en est profondément triste.

Dans le Parlement anglais un orateur a osé dire que les nègres avaient eu le droit de massacrer l'équipage de la *Regina Cœli.*

Monsieur Truclowe écrit aux journaux une longue lettre pour leur faire savoir que le gouvernement anglais est l'auteur de la comédie jouée dans son procès, qu'il a été sollicité de se laisser acquitter comme il l'a été, que quant à lui, il voulait un jugement, ayant la certitude d'être acquitté.

Sa lettre ne prouve qu'une chose, c'est qu'en Angleterre les honnêtes gens et les relations avec les nations étrangères sont à la merci du premier coquin venu.

Je n'ai pas trouvé encore une approbation de la nomination du prince Napoléon au poste de ministre de l'Algérie, mais les journaux du gouvernement seuls accablent le prince de basses flatteries, disant mensongèrement que cette nomination a été ratifiée par l'opinion publique.

Consultez donc les journaux pour écrire l'histoire.

DIMANCHE 27 JUIN.

Le nouveau ministre de l'Intérieur rend à tous les journaux démocratiques l'autorisation qui leur avait été retirée de la vente sur la voie publique. Il rend également à l'*Indépendance Belge* le droit de publicité en France.

Le *Journal des Débats,* dans un long article à propos d'un mauvais livre sur la révolution française publié par Lanfrey, jeune républicain qu'il loue beaucoup plus qu'il ne le critique, termine ainsi ses appréciations :

« Il est des peuples qui délivrés soudainement de « l'oppression, ont appelé la liberté en la priant de les « conduire ; ils lui ont fait alors une petite place à leur « tête, mais ils n'ont pas pris la peine de déblayer le reste « du pays et ils l'ont laissé tel que l'avait fait la servitude, « si bien que la liberté ne pouvait sortir de son étroite « enceinte, ni faire un pas sans se blesser au point qu'un « beau jour elle perdit patience et s'envola. Si ces peuples « désirent jamais la revoir, ils feront bien de lui préparer « un logement plus vaste et plus commode.

« Monsieur Lanfrey nous paraît être de cet avis, nous « l'en félicitons de tout notre cœur, et c'est surtout à ce « point de vue que son livre nous paraît un signe impor- « tant et après tout favorable des dispositions de la jeu- « nesse intelligente et laborieuse. »

Voilà ce que signe Monsieur Prévost Paradol et ce qui est bien l'esprit du *Journal des Débats.*

MARDI 29 JUIN.

Les nouvelles de l'Inde sont mauvaises pour l'Angleterre ; la garnison de Shajehanpore a été surprise par les Hindoux venus de l'Oude.

Dans un engagement qui a eu lieu à Bitapore, le général Walpole a vainement chargé trois fois les Cypaies avec le 9e lanciers.

La *Circulaire commerciale*, imprimée à Calcutta, dit que le général Walpole a été tué ainsi que sept officiers et un grand nombre de soldats.

Gwaliov a été attaqué et pillé par les Hindoux.

Dans la partie méridionale du Mahratta le désarmement s'opère difficilement. L'Oude donne toujours des inquiétudes; enfin Luknow est toujours menacé.

On forme activement le nouveau ministère confié au prince Napoléon. Blanche, secrétaire général du Ministère d'Etat, passe en la même qualité au ministère de l'Algérie et des colonies.

Le maréchal Randon a été appelé à Paris.

Le prince Napoléon a près de lui un ingénieur fort intrigant et fort remuant homme à projets, nommé Champcourtois.

Le colonel Combes a raconté à Lord Henry Seymour le vol de deux mille francs dont Mocquart l'a rendu victime et que j'ai inscrit dans un de mes précédents volumes.

La comtesse Castiglione revient à Paris, ce retour cause quelques appréhensions aux titulaires et aux postulantes des *faveurs particulières* de l'Empereur.

La comtesse Walewska n'est pas sans inquiétudes, les désintéressées sont fort réjouies de ce retour qui peut amener des complications amusantes.

MERCREDI 30 JUIN.

L'Empereur est parti hier pour Plombières où il séjournera un mois. Béville, Latour d'Auvergne et Mocquart l'accompagnent.

L'Impératrice et le Prince Impérial restent à St-Cloud.

On ne dit pas encore dans quel palais ou quel hôtel sera établi le nouveau ministère de l'Algérie et des colonies.

Le prince Napoléon veut prendre au ministre de la Marine les quatre régiments d'infanterie de Marine. Le ministre résiste, de là vive discussion au dernier conseil. L'affaire sera soumise à l'Empereur.

Hubaine, l'ancien secrétaire de Girardin, devenu secrétaire du prince, l'accompagne au Ministère.

MARDI 6 JUILLET.

Je suis depuis quelques jours établi à Port Marly dans une petite maison que j'ai louée pour la saison. J'y suis calme, inconnu, personne ne m'y sait et par conséquent je ne suis exposé à aucune visite. Je continue à me rendre le dimanche chez la Princesse Mathilde et j'en reviens le lundi.

Dimanche dernier, Benedetti le directeur de la section politique aux Affaires étrangères s'y trouvait.

La Princesse nous a longuement et intimement parlé de sa famille et des personnages les plus intimes de l'Empereur. Morny avait passé la soirée avec nous, mais il était remonté en voiture à dix heures.

J'ai su par cette confidence de la Princesse que l'inimitié de son père et de son frère contre l'Empereur et e Prince Impérial ne s'affaiblissait pas.

Le jour où la nomination du prince Napoléon au poste le ministre des colonies a été rendue publique, le prince a *dit*:

« Cette position me permettra de donner plus facile-« ment un croc en jambes à l'Empereur quand le moment « en sera venu ! »

Le Prince Napoléon qui touche déjà 500,000 francs comme Altesse Impériale et son traitement de général de division, aura encore 300,000 francs comme ministre des colonies. Les autres ministres n'ont que 120,000 francs!

Persigny continue malgré son peu d'aptitudes aux choses de la politique à agir avec influence sur l'Empereur. Persigny est une calamité qui n'a pas même pour lui son dévouement inaltérable, car la Princesse a entre les mains la preuve qu'avant 1848 Persigny entretenait des relations avec Monsieur Delessert, préfet de police.

Le prince Napoléon a congédié Madame Plessis. Emile de Girardin qui a près du prince l'emploi qu'avait Lebel près de Louis XV, a donné la place de maîtresse de S. A. I. à une certaine Anna Deslions p... fort connue qui a déjà ruiné quelques petits gandins.

Le prince Napoléon, avec tout son esprit est une marionette dont Girardin tient les fils, et je commence à craindre que l'Empereur avec toute sa capacité et sa haute intelligence ne se laisse abuser par le mépris qu'il a de ses ennemis. Le prince Napoléon peut faire du mal et ne peut faire aucun bien, à quoi bon l'employer?

Je reçois d'Algérie des lettres où l'on m'instruit des espérances des transportés politiques depuis qu'il est question du prince Napoléon pour diriger cette colonie.

JEUDI 8 JUILLET.

Il se confirme que Monsieur de Melcy, envoyé par l'Empereur d'Autriche, a remis à l'Empereur Napoléon le modèle retrouvé de la statue érigée jadis à Napoléon Ier dans la ville de Milan. L'Empereur d'Autriche ajoute que son frère l'archiduc vice-roi des provinces lombardes et lui, vont rétablir sur la grande place de Milan la statue de *leur oncle* l'Empereur Napoléon.

Heckeren est parti pour Vienne chargé, dit-on, d'une mission.

Les affaires des Anglais dans l'Inde n'avancent pas, l'agitation paraît augmenter, les Hindoux s'aguérrissent et inquiètent beaucoup les Anglais par une guerre de partisans.

Encore une révolution ministérielle en Espagne. O'Donnel et les Vicalvaristes ont repris le pouvoir.

SAMEDI 10 JUILLET.

J'ai découvert hier à St-Germain en Laye une petite maison située rue d'Ayen N° 17 qui est louée par des femmes de la haute société parisienne pour servir à leurs ébattements. Quatre femmes la fréquentent assidûment et y couchent souvent, quelquefois seules, d'autres fois et bien plus fréquemment en compagnie de jeunes gens du

monde ou de jeunes officiers. Cette maison est en un mot ce qu'on nommait jadis *une petite maison.*

Je connais deux de ces quatre femmes; la marquise de Beaumont (née Dupuytren), grosse et noire commère qui aime également les hommes et les femmes, et la jeune marquise de Bethisy. J'ignore quelles sont leurs deux compagnes.

LUNDI 12 JUILLET.

Le prince Napoléon commence à s'entourer de créatures, et les intrigants flairent sa faveur. La Guéronnière a reçu par son entremise la croix de commandeur de la légion d'honneur. Charles Giraud va être nommé inspecteur des expositions de l'Algérie et l'abbé Coquereau cherche à le circonvenir.

L'Impératrice est venue à S^{t}-Gratien pour faire une visite à la Princesse Mathilde; elle a été très aimable et très gracieuse, elle cherche évidemment à se rapprocher de la seule personne de la famille impériale entièrement et sincèrement dévouée à l'Empereur. Elle a invité la Princesse à venir déjeûner et passer la journée à S^{t}-Cloud et elle a invité avec elle Vimercati et sa femme qui se trouvaient là.

La reine d'Angleterre vient le 4 août aux fêtes de Cherbourg, encore une grimace de l'alliance anglaise. On commence à être bien las en France de cette alliance.

Beaucoup de gens pensent que dans un avenir peu éloigné le Ministère de la Marine sera absorbé par le Ministère des Colonies.

Je persiste à penser que tout cela n'est pas durable.

JEUDI 15 JUILLET.

Les nouvelles de l'Inde sont mauvaises; la guerre de partisans met les Anglais sur les dents, et c'est le genre de guerre pour lequel ils sont le moins faits. Les Indiens toujours battus au dire des Anglais, reparaissent toujours; la révolte augmente malgré les supplices sur une grande échelle.

Les casernes anglaises d'Allahabad ont été incendiées, Luknow est toujours cerné par les Indiens, les pertes qu'occasionnent le choléra et la chaleur paraissent énormes.

Puis, tout l'Orient s'agite. L'Orient est honteux du despotisme des vieilles nations de l'Europe; des bords de la Mer Rouge au fond de l'Asie l'exaspération est à son comble.

En Turquie le vieux parti s'agite. A Djeddah, sur les bords de la Mer Rouge, les fanatiques ont massacré le consul anglais, le consul français et presque toute la colonie des chrétiens. A Candie le partie turc s'est livré aussi à des massacres.

L'Angleterre envoie des vaisseaux à Djeddah; j'espère que la France ne la laissera pas seule protéger les chrétiens en Orient, et que surtout elle ne lui permettra pas sous prétexte de protectorat, de s'établir solidement sur le littoral de la Mer Rouge.

La reine d'Angleterre viendra à Cherbourg accompagnée de six frégates et d'une flotille de Yachs. Lord Lyons commandera cette flotte, *si*, comme dit la *Patrie*,

les exigences du voyage de la reine Victoria en Allemagne la forcent à reprendre la mer avant les fêtes de l'inauguration tellement que son entrevue avec l'Empereur ait lieu à bord d'un vaisseau.

Le nombre des bâtiments conduits par la reine Victoria est une insolence qui n'a pas de nom; elle n'a nulle besoin d'une flotte pour aller voir sa fille en Prusse; elle n'a pas davantage besoin d'une flotte pour venir parader à Cherbourg devant nos vaisseaux que l'Empereur doit passer en revue.

Amener une flotte à Cherbourg au moment où notre flotte s'y trouve et ne vouloir pas même assister aux fêtes qui y auront lieu, est le dernier degré de l'impertinence.

Le prince Napoléon remplit tous les journaux du long discours qu'il a prononcé à Limoges.

Au milieu de beaucoup de phrases sur l'industrie, etc. etc., nous avons remarqué ceci:

« Je ne puis oublier, Messieurs, que c'est la première « fois que j'ai l'honneur de parler à mes concitoyens de- « puis que l'Empereur m'a confié l'administration de l'Al- « gérie et de nos colonies. L'Empereur qui sait ce que « pèse le fardeau de la responsabilité politique a daigné « avec une bonté toute paternelle me choisir une mission « en dehors des luttes des partis . . . . . .

. . . . . .

« Ainsi il me sera permis de demander aux hommes, non « d'où ils viennent, mais où ils vont, de regarder l'avenir, « non le passé. Dégagé de toute autre préoccupation je « pourrai me dévouer sans réserve à l'accomplissement des « desseins de l'Empereur sur l'Algérie; donner au travail « la liberté et la sécurité, garantir tous les intérêts sous

« la protection et non sous la tutelle des pouvoirs publics « par le respect absolu du droit. Heureux si après nos « révolutions et nos luttes civiles je puis concourir à cette « œuvre de pacification générale qui doit réunir dans un « sentiment commun de dévouement à notre patrie les « cœurs de tous ses enfants. »

Dans tout ce discours c'est Girardin qui parle et non pas le prince.

Longpérier que j'ai cru bien longtemps un loyal garçon, mais que je vois parfaitement aller à la faveur par des voies tortueuses accompagnait le prince à Limoges.

VENDREDI 23 JUILLET.

On parle de nouveau de la disgrâce de Fould, on *l'accuse* d'avoir été le plus ardent promoteur du système de sévérité qui a suivi l'attentat du 14 janvier dernier.

Tout le monde à cette époque opinait pour la rigueur, tout le monde espérait du général Espinasse une violente compression, mais tout ce même monde si ardent, il y a à peine quelques mois, est aujourd'hui furieux contre le général Espinasse et Fould qui, dit-on, conseillait la rigueur.

Je n'aime pas cette instabilité dans l'action du pouvoir et ces velléités d'une mansuétude plus que débonnaire qui place à la tête d'une de nos grandes administrations le prince Napoléon.

Les déportés vont être sous son contrôle, déjà on a offert à ceux de l'Algérie de leur accorder leur rentrée

en France s'ils faisaient une pétition à l'Empereur pour le jour de sa fête. Ils ont refusé. J'ai lu une lettre écrite par un de ces enragés fous qui écrivait à sa femme ce que je dis.

Cet homme était garde du Bois de Boulogne, il avait une jolie maison, un jardin et 1500 francs d'appointements. Il fallut lui ôter sa place, car il était affilié aux sociétés secrètes, il devint ouvrier dans une usine à gaz et gagnait huit francs par jour, mais il conspirait toujours sans souci de sa femme et de son fils. Il y a quelques mois, on a dû l'envoyer en Algérie.

Les affaires anglaises dans l'Inde ne s'améliorent pas, et l'irritation des Musulmans dans l'empire turc augmente.

Le Ministère des Colonies sera rue de Rivoli au coin de la place des Pyramides; on meuble en ce moment les appartements.

Beaucoup de gens vont à Cherbourg pour assister aux fêtes. Notre flotte y sera fort bien représentée et n'aura rien à craindre d'une comparaison avec celle que la reine d'Angleterre traîne à sa suite avec autant de bon goût que d'à propos.

MERCREDI 28 JUILLET.

Rien de nouveau en politique, le congrès des Principautés avance peu dans sa besogne, on a fini à Paris par ne plus guère s'en occuper.

En Chine, après avoir enlevé les forts qui défendent la rivière conduisant à Peking, nos bâtiments de concert avec ceux des Anglais s'avancent vers cette capitale. A

Canton nous n'avons pas réussi à repousser les rassemblements de troupes chinoises qui observent la ville.

Dans l'Inde la situation est la même.

Le prince Napoléon travaille jusqu'à ce moment fort obscurément à son Ministère, mais il cherche à se créer des partisans, à faire flèche d'une certaine popularité en se montrant bon prince. Il y a trois jours, il est venu dîner près de Port Marly chez Halévy le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux arts.

Lord Henry Seymour me racontait hier une petite anecdote qui mérite de trouver sa place ici ; elle peint nos mœurs et l'état de notre société.

La marquise de Contades (M^lle^ de Castellane) était encore la maîtresse de Coislin, lorsqu'il lui prit fantaisie de coucher aussi avec Lord Henry Seymour. Jamais il n'a rencontré, m'a-t-il dit, une plus savante p.... La dame se trouvait fort bien de ses deux amants, mais Lord Henry Seymour finit par se trouver fort mal de cette maîtresse en partie double, et Coislin avoua depuis qu'il ne s'en trouvait pas mieux.

M^me^ la marquise de Contades avait donné une bonne maladie vénérienne à ses deux amis ; j'ignore comment s'en est tiré Coislin, quant à Seymour, il lui fallut quatre mois de soins pour recouvrer la santé.

Lord Seymour fit des reproches à la marquise qui les repoussa avec hauteur, mais il insista et finit par exiger qu'elle consultât Andral.

Le résultat de la consultation fut de constater l'infection de la marquise.

Les relations cessèrent, la marquise se fit probablement guérir, car elle devint la maîtresse de Fleury et de

beaucoup d'autres. Elle perdit son mari, il y a deux ans, je crois, et alors elle dépêcha à Lord Seymour ce pauvre niais de Coislin pour lui demander s'il voulait l'épouser. Seymour fut pris d'un rire fou à cette demande faite sérieusement par Coislin et il finit par lui dire:

« Vous me prenez donc pour un sot fieffé ou vous me « croyez tombé en enfance. »

La marquise, frustrée dans ses espérances matrimoniales, a pris une lanterne, et comme Diogène elle ne cesse de chercher un homme.

En causant avec ** je vins à parler du marquis ***, et il me dit: c'est un homme de beaucoup de sang froid et de présence d'esprit.

« J'étais chez sa femme un matin, rue de la Victoire, « assis sur le divan de son boudoir, nous parlions peu, « mais tandis que mes mains perdues sous les vêtements « de la marquise cherchaient à lui procurer les sensations « les plus agréables, elle, la pauvre femme, par reconnais- « sance, laissait égarer ses lèvres vers les parties de moi- « même les plus sensibles aux mêmes sensations.

« Le silence le plus complet régnait dans notre nid: « *** survient, et n'entendant aucun bruit, il écarte les ri- « deaux de la portière et nous voit! maître de lui comme « de .... (je ne trouve pas de terme de comparaison), il « retourne vers l'anti-chambre, et de la voix la plus calme « il demande au valet de pied: Où donc est Madame?

« Lorsqu'il revint vers le boudoir, mes mains et les « lèvres de Mme *** étaient redevenues décentes! »

Qu'on dise après cela que *** n'est pas un grand diplomate!

VENDREDI 30 JUILLET.

Il est fort question dans le monde de Paris et même en haut lieu, d'une nouvelle combinaison du parti orléaniste auquel le parti rouge par l'organe de Monsieur Olivier son député, aurait promis son appui.

Monsieur Guizot se rend, dit-on, auprès de Monseigneur le comte de Chambord pour lui demander de renoncer à ses prétentions en faveur de Monsieur le comte de Paris; il doit lui représenter que depuis longtemps marié et sans enfants, il ne peut plus espérer de postérité et que par sa renonciation aux droits qu'il tient de sa naissance, il rallierait les deux fractions de l'opinion royaliste contre l'Empire; on lui promettrait d'ailleurs en dehors de la royauté à laquelle il renoncerait une position aussi haute qu'il la voudrait fixer. En un mot on lui demande d'abdiquer le principe de la légitimité royaliste pour reconnaître celui de la royauté bâtarde de 1830.

Et c'est au nom de Monsieur le comte de Paris (élève de M. E. Thomas) qui n'a pas voulu de la fusion consentie par ses oncles qu'on viendrait lui faire une telle proposition. Pour l'honneur de Monseigneur le comte de Chambord nous espérons qu'il la refusera. L'acceptât-il, peu de royalistes le suivraient dans cette voie.

Les Orléanistes répandent que si cette fusion peut s'opérer par suite de la renonciation de Monseigneur le comte de Chambord, la reine Victoria mariera sa seconde fille à Monsieur le comte de Paris.

JEUDI 8 AOUT.

L'Empereur et l'Impératrice sont à Cherbourg au milieu des fêtes; la reine d'Angleterre est repartie. Sous les discours et les protestations d'amitié que les souverains se sont prodigués, ce qui est certain, c'est que l'Angleterre est froissée de voir la France comme marine s'augmenter, et que la France n'est pas fâchée de montrer à l'Angleterre qu'il ne serait pas bon de la traiter trop cavalièrement.

L'Empereur, avec sa merveilleuse intelligence, a compris que la France pour être une grande nation devait pouvoir rayonner extérieurement par sa marine. Mais pour réédifier la marine française, il faut la paix, et l'Empereur maintiendra la paix jusqu'au jour où le pays sera prêt.

Le ministre d'Etat a, comme tous les ans, une liste de décorations accordées pitoyable.

Théophile Gautier, officier de la légion d'honneur, ainsi qu'Arsène Houssaye.

L'un est un feuilletoniste qui a écrit *Mademoiselle de Maupin* et qui a imprimé, il y a peu d'années :

« cocu béat comme S^t^-Joseph ! »

L'autre est l'auteur du *roi Voltaire* que la saine littérature condamne et dont Granier de Cassagnac, le journaliste littéraire du gouvernement flétrit les tendances.

Il y a aussi Olivier de Walsh, le chambellan, fils et frère de filous et un peu filou lui-même, jadis entretenu

par Madame de Coislin, comme Belmont, son défunt collègue, l'avait été par Madame de Lauriston.

Enfin, toute la rédaction du *Moniteur*, il faut l'espérer, sera avant peu décorée.

La comtesse Walewska est à Cherbourg, c'est une nouvelle dont on s'entretient.

MARDI 17 AOUT.

L'Empereur est partout reçu avec enthousiasme, en Bretagne l'accueil que lui font les populations est merveilleux; elles viennent en masse sur son passage avec leurs maires et leurs curés. A Notre-Dame d'Auray, la foule était immense. L'Empereur a fait distribuer des petites médailles d'argent commémoratives de son pélérinage à la chapelle de la sainte vénérée des Bretons.

A Cherbourg, la cordiale entente avec les Anglais n'existait que dans les discours officiels; dans deux ou trois circonstances il a failli y avoir collision entre la populace et les matelots anglais.

Le duc de Malakof se faisait remarquer par ses excentricités, ainsi il répondait à Morel Fatio qui lui demandait s'il commençait à savoir l'anglais:

« Très peu, mais je vais tous les jours au *zoological* « *garden* et j'ai d'abord appris les noms des animaux, puis « j'apprends à leur parler et quand on sait parler aux « animaux, on sait parler aux Anglais. »

Le général Codrington était à côté du maréchal.

Un matin, au déjeûner de Leurs Majestés, le duc de Malakof, se plaignit qu'aux réceptions de la reine d'Angleterre l'ambassade française ne passât qu'après celle de Turquie, et il dit :

« Ce n'est pas amusant de faire queue après des « Turcs. »

L'Impératrice lui répondit :

« Mais, Monsieur le maréchal, le congrès de Vienne « a décidé que dans toutes les cérémonies les ambassadeurs « prendraient rang suivant la date d'ancienneté de leurs « lettres de créance, et ce point de cérémonial réglé par « le congrès de Vienne fait loi. »

« Madame, » a répondu le duc de Malakof, « je croyais « que depuis le congrès de Paris, il ne devait plus être « question du congrès de Vienne. »

L'Angleterre qui fait tant de bruit pour notre port de Cherbourg, construit un véritable Gibraltar à cinq lieues des côtes de France, à l'entrée de la Manche, dans une des îles du groupe de Jersey.

Les journaux anglais affectent le plus profond mépris pour la marine française, ils impriment que depuis qu'ils ont vu la flotte française à Cherbourg ils n'éprouvent plus aucune crainte, car il suffirait de deux ou trois bateaux à vapeur anglais pour détruire ces vaisseaux français, mal manœuvrés par nos ignorants officiers et par nos grossiers équipages.

La mauvaise humeur de messieurs les Anglais prouverait mieux que toute autre chose, s'il en était besoin, que notre marine n'est pas à dédaigner.

Nous avons eu dimanche dernier fête et feu d'artifice chez la Princesse Mathilde à S^t^-Gratien pour célébrer la S^t^-Napoléon.

SAMEDI 21 AOUT.

Il paraît décidément que le duc de Malakof épouse une très jeune, très élégante et très jolie Espagnole qui accompagne toujours M^me^ la duchesse de Montijo et qui lui est même un peu parente. Ce duc a soixante-cinq ans, il est court, gros, sans taille, sans manières, sans distinction, ses cheveux sont blancs, son visage est rouge.

La demoiselle a vingt-cinq ans !

Le Sir de Framboisy pourra se repentir un jour de cette folie de jeunesse.

Les affaires des Anglais dans l'Inde ne sont pas merveilleuses ; ils doutent en ce moment des Gorkas, du Népaul, du Cachemire, enfin de tous les Indiens qui avaient été jusqu'à présent leurs alliés. Ils continuent leur système d'extrême rigueur, les exécutions se font toujours sur une grande échelle.

L'Irlande est très agitée, des troubles sérieux y ont éclaté.

VENDREDI 27 AOUT.

Le duc de Malakof a décidément quitté Londres pour venir épouser à Paris la charmante sœur du marquis de Paniega.

Une pétition se couvre de signatures en Bretagne pour prier l'Empereur de donner au Prince Impérial le titre de duc de Bretagne.

Il y a déjà un mécontentement général contre l'administration du Ministère des Colonies et tous ceux qui ont des rapports avec le prince Napoléon ne tarissent pas sur son inaptitude à des fonctions quelconques, quoiqu'il soit loin d'être inintelligent; mais son esprit frondeur, hargneux, peu pratique, sans suite et sans moralité, sa hauteur escortée de démagogisme lui aliénent tout le monde.

VENDREDI 3 SEPTEMBRE.

Un journal de Maurice annonce le débarquement d'une expédition anglaise à Madagascar. Le *Morning Hérald* répond que cette expédition est française et point anglaise. L'*Indépendance* dit de son côté que le gouvernement français a fait demander des explications.

Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela, on ne peut tarder à le savoir.

MERCREDI 8 SEPTEMBRE.

La *Presse,* d'après le *Liverpool Albion,* publie le testament de la duchesse d'Orléans. Je ne trouve rien de bien remarquable à cette pièce.

La duchesse pardonne à tous ceux qui ont pu *l'offenser et l'affliger ;* elle devrait bien plutôt solliciter le pardon de la famille de son mari pour avoir exigé l'abdication du roi Louis-Philippe.

Elle recommande à ses fils de rester *fermes dans leur foi politique.* Il est presque inutile de démontrer que *leur foi politique* repose sur l'absence de tout principe, car la prétendue royauté de leur aïeul était le résultat d'une sorte d'escamotage. Ce n'était pas la légitimité nationale.

La duchesse d'Orléans n'a jamais voulu comme ses beaux frères reconnaître la nécessité de la fusion ; elle comptait revenir au trône de France appuyée par le parti démocratique, et gouverner sous le nom de son fils avec un parti parlementaire, en maniant un jeu de bascule qui nous aurait reconduit à de nouvelles révolutions.

Enfin elle demande, le jour où ses enfants rentreront en France, à être transportée à Dreux près de son mari.

En somme le testament de la duchesse d'Orléans que ses partisans admirent comme une œuvre touchante, est fort insignifiant.

La duchesse d'Orléans est une femme qu'on a toujours surfaite : intrigante, capable de tout pour arriver à son but, et décidée à tout même à une révolution depuis le

jour où Louis-Philippe qui la jugeait ce qu'elle valait, avait par une loi, décidé de la question de la régence en faveur du duc de Nemours.

Les races des ducs d'Orléans de la famille de Bourbon ont été mauvaises; Gaston, frère de Louis XIII ne savait que conspirer et conduire ses amis à l'échafaud. Monsieur, frère de Louis XIV était un pauvre sire. Le duc d'Orléans régent sous la minorité de Louis XV a corrompu la France. Philippe Egalité a fait guillotiner Louis XVI. Louis Philippe a préparé et a profité de la révolution de 1830, et quand il est tombé du trône si lâchement, ses fils ont été plus lâches encore.

Dieu veuille que nous ne voyions jamais les rejetons de cette race, assis sur le trône de France.

PORT MARLY 3 OCTOBRE.

Retiré depuis trois mois à la campagne, j'y entends peu de nouvelles et les bruits du monde ne parviennent guère jusqu'à moi, aussi mon livre se ressent-il de cette paresse et de ce repos de mon esprit.

Je dois cependant noter la réception d'une lettre du comte Cavour qui m'a écrit très aimablement en m'envoyant la croix de S^{t}-Maurice et Lazare.

Nous avons un traité avec la Chine qui est ouverte à notre commerce et à nos missionnaires et nous allons, dit-on, en Cochinchine.

L'Empereur est au camp de Châlons, il a envoyé le prince Napoléon à Varsovie auprès de l'empereur de

Russie, j'ignore quelle mission le prince est allé y accomplir.

Entre l'Angleterre et la France, toujours même animosité, malgré les belles assertions du comte de Montebello dans un dîner qu'il a fait à Londres.

Les Félix Piat et autres gredins de même espèce ont tenu un *meeting* à Londres, où ils ont débité tout leur vocabulaire d'infâmies.

La Princesse Mathilde est de retour d'un petit voyage qu'elle vient de faire en Italie ; elle est peu charmée.

Le *Journal des Débats* attaquait hier assez vivement et je le crains assez justement la restauration des tableaux de Rubens.

Nieuwerkerke n'a pas voulu me croire, lorsque je lui ai dit ce qu'il en résulterait ; il ne croira pas l'opinion des journaux.

Villot a obtenu de faire subir la même opération au S^{t}-Michel de Raphaël !

Après l'Agésilas hélas !
Mais après l'Attila hola !

Le Piémont s'est fort lié avec la Russie ; l'Autriche s'en effraye et elle n'a plus pour grande alliée que l'Angleterre.

L'île Périm n'est pas évacuée et elle ne le sera probablement pas.

SAMEDI 9 OCTOBRE.

Lord Stratford de Redclif est reçu à Constantinople avec de grands honneurs, on sait maintenant qu'il a une mission.

L'Angleterre veut obtenir du Sultan la cession de Périm, ou plutôt sa location pour cent ans; si elle l'obtient, qui lui fera rendre cette île dans cent ans?

Nous envoyons deux vaisseaux de guerre devant le port de Lisbonne pour appuyer des réclamations que le petit roi de Portugal ne veut pas écouter. Il s'agit d'un vaisseau français transportant des nègres engagés, et saisi comme négrier.

Depuis longtemps je poursuis devant le directeur général des douanes la réforme du stupide règlement qui n'admet en franchise que les objets d'art antérieurs au XVI[e] siècle.

Voici la réponse du directeur général à mon dernier factum :

« Monsieur le comte,

« Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sous la date « du 30 septembre dernier, à l'effet de proposer une ré- « forme qui vous semblerait devoir être apportée utilement « à la législation douanière qui régit les objets de collection.

« La date du XVI[e] siècle fixée pour leur admission « vous semble une barrière aussi arbitrairement limitée « que contraire à l'intérêt des arts, en ce sens qu'elle « s'oppose à la formation ou à l'accroissement des Musées

« ou des collections particulières. Les beaux modèles de « l'Italie et de l'Allemagne se trouvent ainsi exclus du béné- « fice de la franchise, pour faire place aux productions « antérieures qui sont plutôt selon vous, des *objets de cu- « riosité* que des objets d'art.

« Déjà, Monsieur le comte, reconnaissant toute la jus- « tesse d'observations qui m'avaient été soumises dans le « même sens par Monsieur le baron de Monville, je me « suis empressé de prendre l'initiative d'une démarche « auprès de S. E. le ministre des Finances, tendant à ce « que le terme du XIX^e^ siècle fût substitué à la date du « XVI^e^; ainsi se trouverait apaisée la crainte par vous « manifestée de voir les objets les plus précieux se perdre « au détriment de la France dans les collections étrangères. « Mais comme l'industrie nationale se trouve par plusieurs « côtés engagée dans la question, il était indispensable que « le département de l'Agriculture et du Commerce fût « préalablement consulté. J'ai en conséquence par mon « rapport en date du 21 juin dernier, prié Monsieur le « ministre des Finances de vouloir bien saisir son collègue « Monsieur Rouher de l'examen de la question et provo- « quer son adhésion à la modification du tarif par laquelle « je propose de la résoudre.

« Ceci posé, je dois vous faire remarquer, Monsieur « le comte, que les porcelaines chinoises que vous consi- « dérez comme des objets de collection et auxquelles vous désireriez que le régime de la franchise absolue fut appliqué, n'ont jamais à aucune époque été, ni dû être au point de vue du tarif d'entrée rangées dans cette catégorie. Il s'agit ici d'une question qui a beaucoup de gravité et qui importe très sérieusement à l'industrie

« française dont l'intérêt en pareille matière doit tenir sa « place autant au moins que celui des arts. Si nos fabri- « cants ne se trouvent que faiblement touchés par l'intro- « duction d'objets anciens d'autre nature qui ne sont pas « à proprement parler des objets de commerce, qui ne « peuvent trouver place que dans des collections ou des « Musées et dont l'importation est généralement restreinte, « il n'en est pas de même en ce qui concerne les porce- « laines dont l'utilité est constante, dont l'usage même, « lorsqu'il s'agit de vieilles porcelaines, s'est répandu et « se répand encore dans les habitudes ordinaires de cer- « taines classes de la société, et qui pourraient ainsi faire « une concurrence dommageable aux produits similaires « français. Aussi a-t-on cru donner une satisfaction suffi- « sante au goût des porcelaines chinoises, et concilier sage- « ment les intérêts de l'industrie et ceux des arts en assi- « milant les *vieilles porcelaines* aux meubles qui aux ter- « mes de la loi ne sont passibles que du droit de 15 % de « leur valeur.

« J'estime en conséquence, Monsieur le comte, que ce « côté de vos observations a reçu d'avance par cette dispo- « sition exceptionelle du tarif tout l'apaisement qu'il est « prudemment possible de leur accorder.

« Agrécz, Monsieur le comte, l'assurance de ma con- « sidération la plus distinguée.

« Le conseiller d'Etat :

« Directeur général Gréterin. »

Je répondrai à cette lettre dans laquelle me semblent mal compris les vrais principes.

MARDI 19 OCTOBRE.

Je rentre aujourd'hui à Paris et je quitte non sans regrets ma petite retraite de Port Marly où j'ai passé trois mois au milieu de tout ce qui procure un repos heureux.

Il se confirme que Lord Stratford de Redclif a pour mission à Constantinople d'obtenir du Sultan non seulement la location pour cinquante ans de l'île Périm, mais encore celle de quelques autres places sur le littoral de la Mer Rouge, où elle établirait des forts et des stations navales.

C'est la fable de *la lice et de sa compagne,* qui donc dans cinquante ans, et lorsque l'Angleterre bien fortifiée sur tous ces points, en aura encore mieux qu'aujourd'hui reconnu l'avantage, entreprendra de la déposséder ?

D'un autre côté, l'Angleterre voudrait bien intervenir dans l'affaire du Portugal, sachant que trois bâtiments de guerre français sont dans le Tage, elle y a dépêché trois vaisseaux anglais pour mettre le bon accord entre la France et l'Angleterre.

LUNDI 23 OCTOBRE.

Le différent avec le Portugal est arrangé ; cette puissance nous rend notre vaisseau, relâche son capitaine et accepte le chiffre de l'indemnité réclamée.

Nous allons voir maintenant ce qu'il adviendra de la mission de Lord Stratford à Constantinople et des prétentions de l'Angleterre à se faire céder par la Porte les points les plus importants de la Mer Rouge, ainsi que l'île de Périm.

Le préfet de la Seine travaille activement à se faire autoriser à transformer en maison de banque la caisse de l'Hôtel de Ville; il exécuterait alors sans l'assistance des compagnies financières les grands travaux proposés, et le maniement des fonds considérables qu'il pourrait tripoter lui serait plus avantageux personnellement que les pots de vin qu'il se fait octroyer sur chaque affaire.

Le boulevard du prince Eugène n'est point encore accordé par suite de cette nouvelle combinaison, quoiqu'on ait accédé à la demande de Monsieur Haussmann qui prétendait pour sa part à *six cent mille francs!*

Les grands travaux à exécuter à Marseille échappent à Mirès. Le conseil municipal de cette ville ne veut pas traiter avec le *grand* banquier, il a mandé M. de Chambine pour lui demander de se charger de cette grande entreprise.

Il n'y aurait point de voyage à Compiègne cette année si ce que l'on dit est vrai. Il paraît que les travaux commencés l'année dernière dans les appartements du château ne sont pas terminés.

Hier, la Princesse Mathilde a beaucoup parlé devant les Giraud d'Alexandre Dumas, et elle a déclaré qu'il était devenu tout à fait impossible, qu'elle l'avait d'ailleurs toujours regardé comme un *pantin* amusant et qu'elle avait aimé à l'attirer chez elle comme *pantin*.

A peine ce mot était-il lâché qu'E. Giraud laisse percer une véritable indignation; alors la Princesse explique son mot *pantin*.

« Je ne pouvais pas inviter Dumas parce qu'il était « homme de grande naissance, puisque c'est un bâtard à « moitié nègre. Je ne pouvais pas l'attirer pour les grands « emplois qu'il occupe, car il n'est rien. C'était donc « son esprit et rien que son esprit qui me le faisait « rechercher.

« Je voulais de lui son esprit pour amuser le mien, « sa verve inépuisable pour animer mes réunions intimes, « et si je le nomme mon *pantin*, c'est que je donne ce « nom à tout ce qui m'amuse. »

E. Giraud est resté très froissé de cette définition et m'a dit le soir en remontant dans sa chambre:

« *Nous autres artistes nous sommes tous des pantins « pour la Princesse.* »

La Princesse Mathilde, mal conseillée, a eu selon moi le grand tort de mettre des artistes dans son intimité; elle ne les connaît pas moralement, les artistes loin d'être flattés de se trouver dans les salons des grands seigneurs, s'y trouvent très malheureux; leur caractère ombrageux les rend moroses, ils sont jaloux de toute supériorité, ils y prennent en haine les distinctions sociales qui ne les établissent pas au premier rang, et devant eux la conversation devient fort difficile, parce que chaque mot d'une personne du monde leur paraît l'indice d'une intention blessante pour eux.

Les artistes n'admettent pas qu'un *homme du monde* puisse être un véritable artiste, mais ils ne savent pas

pourquoi eux artistes ne seraient pas de vrais hommes du monde.

Ils ne veulent pas s'avouer que ce qui les a introduits dans une société à laquelle ils n'appartiennent pas par leur naissance, c'est leur talent, et que s'ils se dépouillent de l'expression de leur génie ou de leur talent, en un mot de leur originalité, ils n'ont plus de raison de s'y trouver, et ils tombent au-dessous du dernier des membres de cette société.

L'artiste veut aller dans le monde et y installer son *aristocratie* dénigrante, y être honoré et respecté parce qu'il est artiste, sans cependant faire aucun frais pour contribuer aux agréments de ce monde.

Le monde doit recevoir les artistes les jours d'apparat, mais dans les intimités restreintes, c'est un tort.

Les dernières nouvelles de l'Inde sont peu favorables aux Anglais. Les insurrections que l'on croit éteintes renaissent, et malgré les renforts qui ne cessent de partir d'Angleterre l'armée anglaise dans les Indes n'est pas en état d'entreprendre de grandes choses. Le climat dévore les hommes, et ceux qui survivent après six mois de campagne, n'ont plus que le désir de revoir l'Angleterre avec le fruit de leurs pillages, car l'Anglais qui, dit-il, veut pacifier l'Inde, a soin de la bien piller avant. A la prise de Delhi les officiers et les soldats ont enlevé de cette malheureuse ville pour cinquante millions de butin.

JEUDI 28 OCTOBRE.

Hier, Chaumont Quitry, chambellan de l'Empereur, chargé d'aller à St-Gratien inviter la Princesse Mathilde de la part de l'Empereur à passer douze jours à Compiègne, est venu me prendre au Louvre pour l'accompagner, et nous sommes partis par la poste particulière de Sa Majesté.

Le voyage de Compiègne a lieu malgré le peu de désir qu'en avait l'Empereur, il a cédé aux instances de l'Impératrice et les listes ont été dressées.

Ces listes sont comme toutes les autres années fort étranges ; il semblerait en les lisant que la reine d'Angleterre les ait faites pour un séjour à Windsor et que sa gracieuseté ait bien voulu y admettre quelques français.

Les Anglais y dominent, il paraît que nous ne sommes pas d'assez bonne compagnie pour l'Impératrice.

Cependant, et comme honorable exception, Messieurs Mérimée, Violet Leduc et Edouard Delessert sont chargés de représenter la France à Compiègne.

La Princesse Mathilde nous a reçus avec sa bienveillance habituelle, nous sommes restés à dîner et ne sommes repartis qu'à onze heures.

Dans la soirée, Nieuwerkerke, le général Bougenel, Vimercati se sont mis à jouer dans un premier salon. La Princesse, Quitry et moi nous sommes retirés dans le salon où a eu lieu la conversation suivante que je vais essayer de rapporter.

Nous avions avec nous Madame Vimercati et la Baronne de Fly, lectrice de la Princesse, mais ces deux personnages muets, ne témoignaient pas même par un hochement de tête prendre une part quelconque à la conversation.

Il a d'abord été question d'un nouvel acte de népotisme de Monsieur Magne qui vient de nommer d'emblée son fils orné de vingt-deux printemps à une place de receveur général !

Puis, la Princesse a dit combien elle regrettait dans l'intérêt de Walewski la publicité donnée au cadeau que l'Empereur lui a fait d'une terre rapportant cent mille francs dans le département des Landes. Ce cadeau, a ajouté la Princesse, rend Walewski presque impossible, je reçois d'Allemagne des lettres qui témoignent du discrédit dans lequel il est tombé depuis qu'on le suppose payé comme mari de la favorite, et Dieu sait qu'il ne se doute pas de l'infidélité de sa femme. Marianne est une véritable petite rouée qui a su tout en couchant avec l'Empereur se faire l'amie de l'Impératrice, mais elle a une peur bleue de son mari, et je mettrais ma main au feu que Walewski ignore tout.

Chaumont Quitry n'a pas été de cet avis; il a répondu à la Princesse :

« Votre Altesse Impériale est, je crois, dans l'erreur la plus complète; l'ignorance de Walewski est une comédie; je l'ai vu, de mes deux yeux vu dans le parc de Villeneuve, tourner la tête et rebrousser chemin lorsqu'il entrevoyait dans une allée l'Empereur et sa femme. Mais j'ai vu mieux que cela cette année à Cherbourg.

Un matin, Walewski et moi, nous nous trouvions dans une pièce qui précédait la chambre de l'Empereur. Mocquard arrive pour parler à son souverain, il ouvre la porte sans frapper, puis recule stupéfait et tombe dans mes bras; par la porte ouverte j'avais pu voir Madame Walewska aux bras de l'Empereur, et Walewski placé à côté de moi, a dû voir tout ce que j'ai vu.

La Princesse Mathilde malgré cela ne peut croire Walewski assez dégradé pour supporter le déshonneur *payé.*

Je sais, a-t-elle repris, que l'Empereur est très imprudent, qu'il ne se gène guère et que l'année dernière à Compiègne comme nous étions tous en chemin de fer dans le wagon impérial divisé en deux compartiments, M^me^ Hamelin et moi avons été témoins des entraînements amoureux de Sa Majesté pour Marianne Walewska.

M^me^ Hamelin et moi étions assises contre la porte battante qui sépare les deux compartiments. L'Empereur était seul d'un côté avec Marianne; l'Impératrice, Walewski, tout le monde enfin se trouvait dans l'autre compartiment. La porte battait par le mouvement même du wagon et nous a permis de voir mon très cher cousin à cheval sur les genoux de Marianne, l'embrassant sur la bouche et plongeant une main dans son sein.

D'ailleurs l'Empereur ne dissimule pas beaucoup, il n'est point tout à fait indiscret, ainsi il ne parle jamais e premier de ses bonnes fortunes, mais si on l'interroge l répond franchement. L'année dernière à un bal des Tuileries je le voyais soucieux et je lui en demandai la cause. *J'ai fort mal à la tête,* me dit-il, *et de plus je suis poursuivi par trois femmes.*

Comment, lui répondis-je, pouvez-vous vous donner ce tracas, trois femmes, c'est une folie !

J'ai, voyez-vous, reprit l'Empereur, *la blonde du rez-de-chaussée dont je cherche à me défaire* (Mme de la Bedollière).

J'ai ensuite la dame du premier (la comtesse Castiglione) *qui est sans doute fort belle, mais elle est insignifiante et insipide, elle m'assomme.*

J'ai encore la blonde du second (Mme Walewska) *qui celle-là est en chasse de moi et me poursuit.*

Mais l'Impératrice ? objectai-je.

L'Impératrice, me dit l'Empereur, *je lui ai été fidèle pendant les six premiers mois de notre union, mais j'ai besoin de petites distractions et je reviens toujours à elle avec plaisir.*

Le soir après cette conversation, en revenant à Paris, Quitry me disait qu'il avait quelquefois surpris l'Empereur en bonne fortune que dans ces cas là, l'Empereur le salue et tire sa moustache, que lui en fait autant sans rire, tous deux avec la gravité des chantres entonnant l'Epître et que tout est dit.

Cette petite intrigante de Madame Walewska est une si rouée putain, a ajouté Quitry, que je l'ai surprise un jour à deux pouces d'une langue fourrée avec Fould.

Soyez certain que malgré tout ce que peut penser la Princesse sur l'honorabilité de Walewski il est complice de sa femme. Il était presque démoli, il y a deux ans, par Persigny. Fould le détestait ; d'un autre côté Madame Walewska avait des dettes criardes ; aujourd'hui la position de Walewski est raffermie, et les dettes criardes de Ma-

dame Walewska sont éteintes; tout n'est-il pas pour le mieux ?

J'oubliais de dire que dans l'opinion de la Princesse l'Empereur a dû faciliter les *voies* du mariage au duc de Malakof.

De onze heures à minuit, dans notre coupé de poste et sur la grande route, nous avons parlé de la délicatesse en affaires d'argent, de bon nombre de gens en crédit. Il y a bien des saletés à faire lever le cœur parmi tous ces gens là.

VENDREDI 29 OCTOBRE.

Le *Moniteur* contient ce matin un rapport fort bien fait du prince Napoléon sur l'organisation des pouvoirs et administrations en Algérie; plusieurs décrets de l'Empereur accompagnent ce rapport dont ils adoptent les vues.

Une plus grande extension du pouvoir civil, et dans un grand nombre de cas pour la meilleure expédition des affaires une sage décentralisation; le pouvoir des préfets augmenté, etc. Enfin le rapport est bon et avantageux à notre colonie.

Le procureur impérial près le tribunal de la Seine a fait saisir le journal *Le Correspondant* à propos d'un article de M. de Montalembert qui a pour titre: *Un débat sur l'Inde au Parlement anglais.* L'éditeur du journal et l'auteur de l'article sont également poursuivis.

J'ai vu hier au Cercle Impérial La Valette qui arrive d'Angleterre; il m'a dit que l'indignation contre Walewski

y est extrême. On lui reprochait d'avoir fait une alliance russe et on lui en voulait de ce que la nation anglaise nomme une trahison envers l'alliance anglaise; mais quand le *Monitenr* est venu annoncer qu'il recevait une terre considérable en récompense de ses services, dans les Trois Royaumes on a été fort aise d'avoir un sujet de mépriser notre ministre des Affaires Etrangères et on a dit:

« *Le comte Walewski n'est plus un gentleman, c'est un « maquereau!* »

Je dois ajouter que personne ici ne croit comme la Princesse Mathilde à l'innocente ignorance de Walewski.

VENDREDI 5 NOVEMBRE.

Le *Times* prend parti contre nous dans l'affaire portugaise; toute l'opposition anglaise fait chorus et prépare sur ce thème, sa prochaine campagne contre le ministère Derby. Le ministère Derby de son côté pour parer à l'attaque qu'il prévoit nous fait blâmer par ses journaux.

Quant au canal de Suez dont les travaux vont commencer, l'Angleterre aurait obtenu, dit-on, non seulement la cession de l'île Périm, mais encore de plusieurs points importants du littoral de la Mer Rouge.

Le général d'Orgoni qui, rappelé par l'Empereur des Birmans, veut repasser dans l'Inde, ne peut obtenir passage sur un des vaisseaux de l'Etat, et d'un autre côté il est menacé d'arrestation par le ministère anglais, s'il est rencontré en mer.

Walewski ne répond rien lorsque le général lui dit: « Vous m'avez fait venir en France, vous devez me « remettre en sûreté chez moi. »

Nous avons, il faut en convenir, une misérable attitude vis-à-vis de l'Angleterre.

La Birmanie s'offre à notre influence, à notre commerce, à notre religion, mais nous repoussons tout, tant nous avons peur de déplaire à l'Angleterre. Nous la servons en Chine, elle nous éreinte en Europe, et lorsqu'il s'agit de l'Inde, il nous est interdit de nous en mêler.

Monsieur de Montalembert, pour critiquer notre système de gouvernement, se voue à l'apologie quand même de la constitution et du gouvernement anglais; lui, l'ancien défenseur de la Pologne et le Don Quichotte de tous les opprimés, il a enfin découvert que l'Inde n'a jamais été opprimée par l'Angleterre, que les Hindoux ont toujours été traités avec une grande loyauté et une grande mansuétude; il ne peut pas nier l'histoire de la torture comme moyen coercitif pour le prélèvement des impôts, mais la torture était exercée par des indigènes collecteurs. Ces collecteurs relevaient bien de la *Compagnie des Indes*, on ne le peut nier, mais la Compagnie laissait faire parce que la torture avait toujours été employée dans l'Inde.

Voilà la bonne foi et la justice de Monsieur de Montalembert.

Malakof passe à l'état de Croquemitaine risible, il est napoli, grossier, et ses subordonnés même l'envoient faire . parlant à sa personne. Il est de plus méchant et méisant quand il n'est pas calomniateur.

Dernièrement, à dîner chez la Princesse Mathilde, il outenait que le général Blanchard feignait d'avoir été

blessé devant Sébastopol. Reiset, pour l'arrêter, fut obligé de lui dire très net:

« Vous êtes dans l'erreur, Monsieur le maréchal, Blan-« chard qui est mon cousin, est incapable de feindre une « blessure, et d'ailleurs je l'ai soigné et j'ai vu sa blessure. »

Monsieur le duc de Malakof est le *lion* du moment pour la grossièreté de sa conversation; voici ce que l'on raconte de nouveau de lui:

La reine d'Angleterre lui témoignait le regret qu'elle éprouve de voir le maréchal Bosquet si vite enlevé à la carrière active par les fatigues de ses campagnes en Afrique et en dernier lieu en Crimée.

« Les fatigues de la guerre ne sont pour rien dans les « maux dont il souffre, » répondit Malakof, « Bosquet est « une *cuisse folle* et voilà tout. »

La reine Victoria, ne comprenant pas, demanda l'explication de *cuisse folle* au prince Albert qui, nous l'espérons, aura pu la lui donner.

Voilà l'homme qui nous représente à Londres.

Techener va publier une petite édition de ma notice sur la reine Marie-Antoinette, pour l'opposer aux infâmes mémoires de Lauzun qu'on réédite, et à de prétendus mémoires inédits du comte de Lamothe (collier) dont on annonce la prochaine publication.

Fronsac Baroche vient de manquer, assure-t-on, un très beau mariage par suite d'une précaution économique de Monsieur son père.

Lorsque cet intéressant jeune homme parut au moment de la conscription devant le conseil, Madame sa mère et Monsieur son père, aimèrent mieux le faire déclarer atteint de dartres incurables que de lui payer un rem-

plaçant. Aujourd'hui il se trouve une jeune fille qui ne veut pas d'un *Fronsac dartreux* quoique Baroche. Je ne sais pas jusqu'à quel point un tribunal ne se croirait pas obligé de déclarer ce refus attentoire à la dignité d'un grand dignitaire et de son auguste famille.

Tous ces Baroche sont de fort laides grenouilles qui sont en train de se faire vilains bœufs.

Les frais d'installation du Ministère confié au prince Napoléon s'élèvent à deux ou trois millions; ils sont ordonnancés; la Chambre décidera après coup.

SAMEDI 6 NOVEMBRE.

Nieuwerkerke arrive de Compiègne où il a pu enfin avoir avec l'Impératrice une explication qu'il désirait depuis longtemps. Il s'était aperçu d'une froideur marquée. L'Impératrice ne lui parlait plus et évitait même de rencontrer son regard, et il savait depuis deux jours que cette froideur provenait de ce qu'il avait été assister à la toilette et au supplice de l'assassin de l'archevêque de Paris, du nommé Verger.

Il s'en est expliqué et a prouvé à l'Impératrice qu'il avait agi dans un but moral et religieux.

L'Impératrice est alors revenue de ses préventions et elle s'est montrée gaie et bienveillante.

Peu après, la cour a joué *aux petits jeux*. Un qui avait très apprécié consiste à choisir un nom d'arbre et quand on jette un mouchoir à cet arbre, il est obligé de répondre par un proverbe.

Nieuwerkerke a eu la présence d'esprit de répondre à l'Impératrice qui lui jetait le mouchoir:

« *A tous péchés miséricorde.* »

L'Impératrice a trouvé l'apropos charmant, et le dernier verglas de sa froideur a disparu.

Dans le courant de la soirée l'Impératrice a demandé à Nieuwerkerke de lui indiquer des proverbes, car elle n'en avait plus dans la mémoire.

Nieuwerkerke s'est souvenu d'un proverbe de ma façon:

« *L'amour est un joli métier,*
On peut le faire sans soulier »

et le lui a indiqué.

L'Impératrice a déclaré qu'elle n'oserait jamais le dire cependant cinq minutes après, comme on lui lançait le mouchoir, elle a dit avec embarras:

« *Je connais un métier*
Qu'on peut faire sans soulier. »

Tout le monde s'est mis à rire, et le jeu a continué gaiement.

Voilà ce qu'est la faveur de la cour, aujourd'hui vous êtes au pinacle, demain vous êtes à peine regardé.

Moi aussi, j'ai eu mon jour de faveur, et je suis en disgrâce sans savoir pourquoi; j'ai peut-être assisté sans m'en douter à l'exécution d'un Verger. Il est vrai que de Laborde est en faveur et qu'il doit me déchirer à belles dents.

Le malheur des souverains est de se laisser circonvenir par des intrigants; si la fortune changeait, ils connaîtraient leur faute, mais ce serait inutilement.

Je vis fort bien malgré tout sans faveur, d'ailleurs la cour est si singulièrement composée qu'elle ne saurait m'offrir de grands attraits.

Ce n'est pas que les raisins soient trop verts et bons pour des goujats, mais c'est que véritablement je me sens trop bête pour me placer à la hauteur d'esprit de messieurs les courtisans.

Je n'ai jamais su imiter le soleil et la lune, ni le chant du coq, ni celui de la poule dinde!

MERCREDI 10 NOVEMBRE.

Nieuwerkerke est reparti pour Compiègne lundi soir; il y va en vertu de son bouton de chasse; mais il n'est point invité au château; il veut exploiter sa rentrée en grâce auprès de l'Impératrice, mais il fait une maladresse, c'est d'arriver à Compiègne le jour même où S. A. I. la Princesse Mathilde s'y rend par invitation.

Notre expédition en Cochinchine s'est emparée sans éprouver de pertes, d'une ville du littoral.

On parle du Ministère des Travaux Publics pour Monsieur le préfet de Paris, Haussmann; on doit bien cette récompense au plus grand voleur de l'époque.

Monsieur Holstein, protégé d'un autre voleur nommé Monsieur Mocquard, secrétaire de l'Empereur, vient d'obtenir pour la troisième fois en quelques années un privilège de théâtre.

Cette fois c'est le Cirque, quoique le titulaire ait encore quinze mois de concession, c'est s'y prendre à l'avance.

La société Holstein et Mocquard doit faire de beaux bénéfices.

Par le temps présent on ne demande aux voleurs que de ne pas se laisser prendre la main dans la poche du voisin.

MARDI 23 NOVEMBRE.

Rien de bien nouveau en politique, l'affaire du Danemark est en voie d'arrangement.

Nous sommes établis en Cochinchine.

L'Espagne a envoyé une expédition contre le Mexique, et les Anglais dans l'Inde sont toujours à la veille de triompher définitivement, mais la fidélité des Sicks est ébranlée, déjà un régiment s'est insurgé, et ils craignent d'avoir bientôt contre eux toute l'armée Sick forte de 80,000 hommes.

Mazzini regorge d'argent en ce moment; d'où lui vient-il ?

La maréchale Magnan vient de mourir et elle est regrettée.

Boulay de la Meurthe, ancien vice-président de la République, se meurt, la gangrène est dans ses jambes.

Lefuel l'architecte, cet insolent drôle qui a construit le nouveau Louvre avec si peu d'intelligence, commence à déchoir dans l'opinion du ministre d'Etat.

Nos petits-fils s'ébahiront un jour de l'ineptie de ce Lefuel dont je suis encore à m'expliquer la soudaine faveur. Tout le monde le portait aux nues et maintenant tout le monde le porte sur ses épaules.

MERCREDI 24 NOVEMBRE.

Les grands dignitaires de l'Empire ne sont pas heureux par leurs enfants.

Fould le ministre d'Etat a deux fils; l'aîné fait de l'opposition orléaniste et ne veut pas paraître aux Tuileries. Le second qui est à Londres, après avoir enlevé une actrice du Théâtre français, menace d'ouvrir boutique de marchand de vin et d'inscrire sur sa porte:

Fould, fils du ministre d'Etat.

Baroche fils, autrement dit *Fronsac Baroche,* a suivi en Angleterre le convoi de la duchesse d'Orléans et a visité tous les membres de la famille.

De retour en France, il s'est rendu à Biarritz pendant le séjour qu'y a fait cet été l'Impératrice et il s'est trouvé fort surpris de n'être pas invité à un bal donné dans sa résidence impériale; il a même fait demander la cause de cette exclusion. L'Impératrice a répondu qu'elle n'avait pas invité Baroche fils, parce qu'elle le supposait encore en deuil de la duchesse d'Orléans.

On prétend que la question italienne s'agrave chaque ur et que la guerre contre l'Autriche pourrait bien être ochaine.

JEUDI 25 NOVEMBRE.

Hier, Montalembert s'est donné le plaisir de se faire condamner à six mois de prison et trois mille francs d'amende pour un article inséré dans le journal *Le Correspondant* et dans lequel il attaque vivement le gouvernement de la France par une comparaison avec celui de l'Angleterre.

Montalembert avait besoin d'attirer de nouveau l'attention sur lui, il entre dans le calendrier des martyrs, il doit être satisfait.

MARDI 30 NOVEMBRE.

Je dînais dimanche dernier chez S. A. I. la Princesse Mathilde avec le maréchal Canrobert, Thouvenel notre ambassadeur à Constantinople et plusieurs autres personnages.

Il a été fort question de Lord Stratford de Redclif de son étrange caractère, de sa haine contre la France et du peu d'accord qu'il y avait dans ces derniers temps entre Bulwer et lui.

Thouvenel nous a parlé aussi des dettes criardes que laisse cet ambassadeur à Constantinople.

Lord Stratford voulait que le sultan lui donnât sous le nom de sa femme une magnifique propriété évaluée à

douze millions de piastres, mais il n'a pu obtenir qu'une propriété valant à peu près un million de francs. Il a dit qu'il voulait y établir une sorte d'hôpital pour ses compatriotes. Cependant une fois la donation faite par le sultan Lady Stratford n'a pas laissé écouler un longtemps sans la mettre en vente!

Les dettes du sultan se montent à douze cent millions de piastres, c'est-à-dire à trois cent millions de francs.

Le prince Napoléon tient à faire parler de lui.

Les journaux du soir annonçaient hier que parmi les membres du Comité Supérieur de l'Algérie, on verrait bientôt paraître au *Moniteur* les noms de Messieurs Emile de Girardin, Gervais (de Cæn), le général Trochu, le duc de Valmy, Victor Fouché, le docteur Lévy.

Tous ces gens sont ou des ennemis du gouvernement, ou des intrigants de haute volée.

Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience?

VENDREDI 3 DÉCEMBRE.

Monsieur de Montalembert, condamné ces jours derniers pour délit de presse, a été grâcié par l'Empereur ier; mais Monsieur de Montalembert interjette appel du gement qui le condamne, repousse la grâce qui lui est ccordée et se fonde sur ce qu'on ne peut grâcier qu'un oupable atteint d'une condamnation définitive.

L'Empereur a été mal conseillé en accordant cette grâce, et le camouflet qu'il reçoit devrait lui servir de leçon.

Sur un rapport du prince Napoléon, l'Empereur a grâcié un marchand de bois d'Amiens, transporté politique en Algérie. C'est un mauvais gueux de plus en France.

Il serait temps cependant d'en finir avec ce système de grâces; les condamnés politiques qui reçoivent l'autorisation de rentrer en France y reviennent aigris et plus disposés aux conspirations qu'avant leur départ. La condamnation qu'ils ont subie les désigne avec leur titre de victimes à leurs corréligionnaires politiques comme chefs pour l'avenir. Tous ces transportés grâciés agitent les communes dans lesquelles ils reviennent.

L'Empereur est comme Louis XVI, il croit trop que les conspirateurs n'attaquent que sa cause personnelle; il ignore donc, comme Louis XVI, que la cause du pouvoir est la cause de l'ordre et de la société toute entière.

Louis XVI, au 10 août, voulait épargner le sang en interdisant aux Suisses de se défendre; la Convention victorieuse par le 10 août en a fait répandre des torrents.

Louis Philippe voulut également épargner le sang le 24 février 1848, et pour avoir respecté les jours de quelques centaines de mauvais émeutiers, nous avons eu la République et la bataille de juin, dans laquelle outre les simples officiers et les soldats il périt sept généraux et l'archevêque de Paris.

JEUDI 9 DÉCEMBRE.

Le nouveau Ministère des Colonies, ses tendances et ses commissions n'inspirent pas une grande confiance, Les colons se refusent plus que jamais à l'Algérie, le prix des propriétés y baisse, et le militaire y est mécontent; les nominations de fonctionnaires ne sont pas heureuses, enfin le prince Napoléon désorganisera, comme on l'avait prévu ce qui n'était déjà que trop peu organisé.

Les colonies militaires des Romains étaient un bon exemple à suivre, mais pour cela même nous ne le suivrons pas.

Il y a quelque agitation sourde en Italie.

Hier, je dînais au Cercle Impérial avec le maréchal Canrobert et Villemain le conseiller d'Etat qui nous a raconté le fait suivant:

Le 5 avril 1848, Lamartine vint prévenir le général Duvivier commandant la garde mobile que le lendemain une manifestation populaire, partie du Champ de Mars et précédée de six cents assassins, devait venir égorger le gouvernement provisoire. Duvivier fit venir des canons de Vincennes, rassembla 4000 hommes et le lendemain 16, il repoussa l'attroupement. Les journaux et les écrits du temps attribuèrent ce fait à Changarnier. Duvivier démentit publiquement leur allégation et cependant les historiens ont continué de faire honneur à Changarnier de cette affaire.

DIMANCHE 26 DÉCEMBRE.

Montalembert est condamné de nouveau par la cour d'Appel. Mais l'Empereur s'est prononcé, la grâce qu'il avait accordée subsiste.

Berryer a été assez malveillant dans sa plaidoierie et dans sa péroraison, il s'est écrié :

« Moi je suis aussi allé au château de Ham pour y « porter des consolations ! »

A ce propos rapporté à l'Empereur, il a souri, est entré dans son cabinet dont il est revenu au bout de quelques minutes, alors il a dit :

« Monsieur Berryer m'a donné dans ma prison de « Ham pour première consolation le plaisir de lui payer « trente mille francs le plaidoyer qu'il a prononcé pour « moi devant la Chambre des Pairs ; puis l'année suivante, « il m'a encore donné la consolation de recevoir de lui la « lettre que voici. »

La lettre de Berryer, lue par l'Empereur, sollicitait un secours de dix mille francs ; Berryer en avait un pressant besoin pour la fin du mois et il disait au prince Louis Napoléon :

« Je m'adresse à vous, prince, car tous mes amis « m'ont abandonné. »

Le prince fit remettre dix mille francs à Berryer qui les a très bien empochés !

La Russie et la France resserrent les liens d'affection et de politique qui se sont noués entre elles.

Le grand-duc Constantin est venu de Nice passer trois jours à Paris.

L'Angleterre est moins occupée en ce moment du procès Montalembert et du soin d'injurier la France et son gouvernement; ses affaires intérieures et extérieures lui mettent martel en tête.

D'une part, les loges révolutionnaires découvertes en Irlande et dont les tentatives devaient être appuyées par un régiment irlandais des Etats-Unis qui devait venir en corps, et commandé par ses officiers rendre visite à la verte Erin!

D'autre part, la grande croisade réformiste et socialiste de Monsieur Bright.

Le grand message annuel du président des Etats-Unis contient de curieux enseignements pour les cabinets européens.

L'Amérique n'admet pas l'intruction des gouvernements européens dans les affaires de l'Amérique centrale, aux Etats-Unis seuls appartient le droit de s'emparer de ces immenses continents. Les Etats-Unis doivent aussi acquérir ou conquérir Cuba parce que cette île est à leur convenance.

Telle est en substance la morale politique exprimée par le message de Monsieur Buchanan.

MERCREDI 29 DÉCEMBRE.

Le *Moniteur* d'hier annonçait que l'Empereur, renouvelant sa première décision, a fait remise à Monsieur le

comte de Montalembert des peines définitivement prononcées contre lui par l'arrêt de la Cour Impériale de Paris du 21 décembre dernier.

Remise est également faite à Monsieur Donniol, gérant du *Correspondant,* de la peine d'emprisonnement qu'il a encourue.

La marine anglaise arrête sur les côtes de Nicaragua les bâtiments américains suspects de transport de flibustiers. Voici donc un premier avertissement donné à la politique peu scrupuleuse de messieurs les Américains et un démenti à Monsieur Buchanan qui affirme dans son dernier message que l'Angleterre a renoncé à tout droit de visite et qu'il est sur le point de s'entendre avec elle pour le centre de l'Amérique.

Voici une petite historiette à joindre aux histoires scandaleuses de la maison du prince Jérôme.

Parmi tous les mariages vrais ou faux de l'ex-roi de Westphalie, il en est un auquel il a voulu faire croire, il y a deux ou trois ans, et auquel nous avons cru nous-mêmes. Nous avons parlé en son temps de cette marquise italienne qu'il présentait à Paris comme une Maintenon de sa royauté.

Le prince ou roi Jérôme, s'il a contracté beaucoup de mariages ou s'il a fait croire à leur consommation authentique, a contracté un bien plus grand nombre d'unions illégitimes dont il reste *des fruits.* Or le petit-fils du peintre David est un de ces fruits, et ce David bien reçu, bien vu et choyé par son royal père, était même un officier militaire de la maison du prince Napoléon. Tout cela allait le mieux du monde, lorsque le débonnaire Jérôme

apprit un beau jour que le David de son affection, ne trouvant rien de mieux à imiter que son très honoré père, couchait avec la marquise italienne et cocufiait l'auteur de ses jours.

Cela a produit d'abord quelque scandale et a fort irrité le Sardanapale du Palais Royal, mais comme la marquise disgrâciée est retournée en Italie, et que Mme de Plancy réchauffe à sa place le lit du vieux frère de Napoléon Ier, David a été pardonné.

Les *cercles* ou *clubs* de Paris sont fort remués par des affaires de jeu. Quelques jeunes fous et quelques vieux fous ont perdu dernièrement leur fortune; quelques prudents flibustiers de tapis vert ne veulent pas payer leurs dettes de jeu.

Achille Delamare et Daru, ruinés.

Le duc de Grammont Caderousse et le comte de Jobal mis à portion congrue.

Les joueurs qui ne paient point sont nombreux; les *clubs* prennent des mesures pour les expulser.

Le vicomte de Lauriston, petit mauvais sujet qui tout jeune avait débuté par voler l'argenterie de sa mère, a plumé vigoureusement ce pigeon de Caderousse dont il s'était fait l'assidu. Après l'avoir dépouillé de quelques centaines de mille francs, il a, dit-on, accepté pour dernier paiement dix-huit mille francs de rente viagère.

Monsieur de Fontenille, autre godelureau, ne perd qu'une trentaine de mille francs.

Ces jours derniers, dans un salon du monde, un homme de la bonne compagnie et plus agé que lui, lui fit un reproche amical d'avoir négligé le matin même de le saluer à la promenade.

Fontenille pensant dire une jolie chose lui répondit d'un *ton régence.*

« Je suis trop grand seigneur, mon cher, pour recon-« naître personne, et je ne salue qui que ce soit. »

L'homme du monde, justement offensé, lui répartit sévèrement :

« Vous n'êtes pas trop grand seigneur, vous vous « trompez, vous êtes seulement grossier et ridiculement « mal appris. »

Le Fontenille tourna sur ses talons et empocha le compliment sans sourciller.

(Fin de l'année 1858.)